This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Per. 3974 d. 217
24-5

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; L. AM. SÉDILLOT; GENET; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

Tome Vingt-Quatrième.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-ST.-HONORÉ, N° 29;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1829.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

Digitized by Google

MAI 1829.

REVUE BRITANNIQUE.

Littérature.

DES DRAMES HISTORIQUES DE SHAKSPEARE (1).

De toutes les qualités de Shakspeare, celle que l'on a le moins observée et qui le caractérise le plus spécialement, c'est son impartialité hautaine. Observateur inexorable, il juge les hommes avec une froideur qui désole, avec une profondeur qui effraie, découvre la plus légère faiblesse dans la plus haute vertu, la moindre nuance de vertu dans l'ame la plus criminelle, et ne prend la peine de tirer aucune conclusion de ses remarques. Vous diriez quelque intelligence suprême qui reproduit pour ses menus plaisirs le drame de l'histoire, et reste

(1) Cette analyse, remarquable par la sagacité des vues, est due au célèbre et spirituel Hazalitt, qui nous a déjà fourni toute cette brillante série d'articles insérés, dans notre recueil, sous le titre de *Beaux Esprits Contemporains*. Voyez les numéros 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 28, 32, etc.

Digitized by Google

inaccessible aux passions qu'elle dépeint et qu'elle analyse. Ce poète, si souvent raillé comme un auteur frénétique et barbare, est surtout remarquable par un jugement si haut, si ferme, si impitoyable, qu'on serait tenté d'accuser sa froideur, et de trouver, dans une observation si impassible, je ne sais quoi de cruel pour la race humaine.

Les pièces historiques de Shakspeare portent ce caractère au plus haut degré. Le génie pittoresque, rapide, véhément, qui les a dictées, semble soumis lui-même à la loi supérieure d'un jugement presque ironique dans sa clairvoyance. Sensibilité dans les détails; force ardente d'imagination; éloquence des émotions; tous ces dons brillans de la nature, qui semblent devoir entraîner un poète hors de toutes les limites, se subordonnent dans cette intelligence extraordinaire à une sagacité froide et même moqueuse, qui ne pardonne et n'oublie rien. Aussi les drames dont nous parlons sont-ils pénibles comme de l'histoire. Eschyle vous montre la fatalité planant sur le monde; Calderon vous ouvre le ciel et l'enfer, comme derniers mots de l'énigme de la vie; Voltaire fait de son drame l'instrument de ses propres doctrines; mais Shakspeare cherche la fatalité dans le cœur même des hommes; et quand il nous le fait voir si bizarre, si agité, si incertain, il nous apprend à contempler sans surprise les singularités et les caprices de la destinée. Dans les drames purement poétiques, auxquels ce grand poète a donné tant de vraisemblance, nous nous consolons en pensant que ces malheurs sont imaginaires et que leur vérité n'est que générale. Mais les chroniques dialoguées que Shakspeare a esquissées sont trop réelles : voilà des maux irrévocables, des scènes que le monde a vues, des horreurs qu'il a souffertes. Plus les détails qui ont dû accom-

Digitized by Google

pagner ces événemens sont frappans de vérité, plus ils nous font mal. Plus l'auteur est impartial, plus il nous blesse et nous accable. Cet emploi d'un grand talent n'est plus qu'une froide et profonde satire de ce que nous sommes, de ce que nous serons, de ce que nous fûmes.

Né après les dernières convulsions du moyen âge expirant, Shakspeare a retracé, dans ses pièces historiques, les cent années qui précédèrent sa propre naissance. C'est une galerie chevaleresque : là sont suspendues les cottes de maille et les massues du quatorzième et du quinzième siècle. Vous voyez réunis sous leurs gonfanons et leurs bannières, les fiers paladins de cet antique brigandage. Ils revivent; leurs cœurs indomptés battent contre leurs cuirasses; leur sang bouillonne pour le combat; leurs paroles sont menaçantes comme leurs glaives. Le poète ne les flatte pas; il ne les calomnie point. Il ne leur prête ni loyauté, ni vertus surhumaines, ni principes exaltés. Il n'en fait pas des monstres ou des lâches. Reconnaissant pour unique droit, celui de la force; audacieux à mal faire et à défendre leurs actes; ces barbares ont de la grandeur sans moralité et du courage sans justice. Écoutez, dans *Richard II*, Aumerle repousser l'imputation lancée contre lui devant Bolingbroke, d'avoir trempé dans le meurtre de Gloster : vous croyez avoir vécu parmi ces hommes de fer : vous entendez leurs défis; vous comprenez leurs ames iniques et intrépides.

FITZWATER, *à Aumerle.*

Voici mon gage, Aumerle! De par la lumière de ce soleil qui tombe sur ton casque! tu t'es vanté en ma présence, je le jure, d'avoir donné la mort à Gloster. Je le jure; et si tu le nies, tu mens! Tu mens, dis-je, et la pointe de mon épée étouffera ton mensonge, au fond de ce cœur félon qui l'a forgé!

Digitized by Google

AUMERLE.

Lâche ! tu n'oserais vivre assez pour me voir en champ clos !

FITZWATER.

Ah ! sur mon ame, que ne puis-je t'y voir au moment où je parle !

AUMERLE.

Fitzwater ! tu mens par ta gorge.

PERCY.

Je garantis son honneur : Aumerle, voici mon gage. Il t'accuse avec raison ; je le soutiendrai jusqu'au dernier souffle. Prends mon gant, si tu l'oses !

AUMERLE.

Puisse jamais le fer de ma vengeance ne percer désormais la cuirasse de mon ennemi, si je ne réponds à votre appel. Tous, je vous défie. Fussiez-vous cent, tous, je vous défie, etc.

La première partie, ou, si l'on veut, la première pièce de cette grande chronique anglaise, est d'un intérêt si douloureux qu'il est impossible de la jouer sur le théâtre. Le *Roi Jean*, qui renferme les passages les plus pathétiques et les situations les plus déchirantes ; le *Roi Jean*, où se trouve cette admirable scène d'Hubert et du jeune Arthur, est une révélation si vive et si terrible de la politique des camps et des cours, qu'à moins de vivre dans une république, on ne peut, sans une espèce de crime de haute trahison, exiger qu'elle soit représentée. La perfidie de Jean, la mort d'Arthur, la douleur de Constance, vous apprennent comment les hautes dignités et la puissance se jouent sans pitié des affections de la nature et des promesses les plus saintes. Cette froide audace avec

Digitized by Google

laquelle chacun soutient sa cause, les mains baignées dans le sang; cette espèce de dignité de langage que tous conservent dans le crime; cette raison d'état qui n'est que la légitimité du vol et du meurtre; cette profonde indifférence pour la vie des hommes; cette fatalité attachée au pouvoir qui regarde comme permis tout ce qu'il peut oser; causent une inexprimable angoisse. Au milieu des jeux de la politique, se trouvent placés une mère et un enfant : Constance et Arthur. Tous deux sont écrasés, comme ces victimes que le char de Jaggrenat brise et mutile sous ses roues sanglantes. Abandonnés de leurs amis, trompés par leurs parens, faisant en vain valoir des droits réels, Shakspeare les traite comme l'égoïsme de l'ambition a coutume de traiter les innocens dénués de secours. Il montre leurs larmes, leurs prières stériles, leur désespoir et passe outre. Habitué à s'identifier à tous les caractères qu'il jette sur la scène, à faire entièrement disparaître l'auteur dramatique, à se constituer, pour ainsi dire, le greffier impassible de l'histoire, il vous ouvre ensuite les secrets des cabinets; il vous prouve qu'Arthur doit périr. Shakspeare est le poète des hommes d'état : c'est le Tacite du drame.

Il y a dans cet ouvrage un caractère de femme chez qui la violence et la fougue se mêlent à la tendresse maternelle la plus profonde. Constance, mère du jeune Arthur, voit son fils accablé par le sort : alors s'établit une lutte entre elle et la fortune; plus elle se sent malheureuse, plus elle est inflexible. Elle ne s'abaisse point à la prière, et finit par trouver dans son désespoir comme un douloureux triomphe.

J'aime mon malheur, s'écrie-t-elle; je m'assieds là, sur la terre nue. Dites aux rois qu'ils s'assemblent et que mon désespoir les convoque à ses pompes!

Digitized by Google

Et quand la dignité d'une reine s'est ainsi jointe à la dignité de l'infortune, quelles paroles pathétiques elle retrouve!

CONSTANCE.

Le reverrai-je au moins dans le ciel, père cardinal, le reverrai-je, mon fils? Ah! depuis le premier né de toute la race humaine, aucun enfant ne fut plus aimable et plus beau! Et maintenant la douleur va ronger ma fleur chérie, détruire sa fraîcheur, flétrir sa beauté. Mon Arthur ne sera plus qu'un fantôme creux et hâve! Il sera pâle et maigre! et puis il mourra. Et moi, quand j'irai le retrouver dans le ciel, je ne le reconnaîtrai plus; et jamais, non jamais, je ne reverrai mon cher Arthur, mon pauvre enfant!

LE ROI PHILIPPE.

Vous aimez votre douleur, plus encore que votre fils.

CONSTANCE.

J'aime ma douleur! Oui, je l'aime! Elle me rend mon fils absent, elle prend sa place, elle m'entoure de son souvenir, elle reproduit partout son image. Elle répète ses paroles, me rend ses douces caresses, se revêt de ses parures. Elle est mon fils, elle est moi-même. Laissez-moi chérir ma douleur.

Le roi Jean, qui donne son nom à l'ouvrage, n'est que l'intérêt de la couronne personnifié. Il ne se complaît pas dans le crime; il le trouve facile, utile, désirable et l'accomplit. Accessible au remords, dénué de grandeur et de force intellectuelle, il vous révolte quand il commande le meurtre, et son repentir n'a rien de touchant. C'est une des conceptions les plus profondément vraies de Shakspeare que ce caractère égoïste qui n'a pas la vigueur nécessaire pour devenir un scélérat complet; c'est une de ces variétés si communes dans l'espèce humaine, un de ces mélanges de faiblesse et de mauvaises

Digitized by Google

pensées, dont le monde offre tant d'exemples, et dont le mépris public poursuit à la fois les crimes et les remords.

Mais la merveille peut-être de cette pièce, c'est un rôle de bâtard, insouciant, gai, brave, regardant le monde comme une comédie dont l'irrégularité de sa naissance lui donne le droit de rire tout haut. Fils illégitime de Richard, il joint aux brillantes qualités de son père, une gaîté de tempérament, une ironie toute en dehors, une vivacité à la Figaro, une activité d'épigrammes, qui lui font jouer le même rôle, en sens inverse, que celui que le chœur des anciens remplissait dans leurs tragédies. C'est le moraliste bouffon, l'homme chargé de présenter ces forfaits politiques, ces révolutions d'empire sous leur point de vue ridicule. Il a de la force dans le caractère, de la bravoure, de la bonne humeur, et sa continuelle plaisanterie ne lui ôte rien de sa dignité. Vous le voyez, heureux de sa naissance, fier de son père, charmé de se trouver en dehors de la ligne commune, se moquer de ce frère légitime, qui, héritier de la maison et du titre des Faulconbridge, est si maigre et si débile, qu'un souffle le renverserait. Né du hasard, il rend un culte à ce dieu; il retrouve partout sa main puissante :

Monde insensé! drame comique! monarques bouffons! L'un manque à son serment comme on brise un verre; l'autre, pour nuire à son ennemi, renonce à ses propres droits. Tout est parjure, compromis, capitulation de conscience; le hasard et l'occasion nous chatouillent et nous séduisent. Placés sur une pente glissante, mendians et rois, vierges et femmes décrépites, guerriers et prêtres, nous cédons tous au penchant qui nous entraîne. C'est le grand chemin du monde entier. Ce qui nous est commode est notre loi; déception perpétuelle, duperie, attraction irrésistible. La boule même du monde va comme elle est lancée. Et nous, tous tant que nous sommes, pauvres boules

Digitized by Google

de verre, nous roulons dans notre sillon. Fi donc! quelle honte! De la guerre à la paix, du serment au parjure, aller comme le veut le hasard, comme la commodité nous pousse! Suivre le mouvement que l'occasion nous imprime! — Mais moi-même, suis-je à l'abri de la séduction, de la circonstance? lui ai-je résisté? Non certes. Ai-je repoussé les avances de la fortune? Non. Il faut donc attendre, pour blâmer les autres, que je sois sûr de ma propre force. Cependant roulez, roulez, monarques et gueux, comme la bille sur le tapis : parlez de vos volontés, vantez votre puissance; riches, insultez les pauvres; pauvres, insultez les riches; tristes jouets, vous avez tous un maître, c'est le hasard; une reine, c'est la circonstance. Hasard! je t'adore!

Est-il un commentaire à la fois plus poétique et plus plaisant de ce mot de Montaigne : « Le monde est une branloire perenne. »

On connaît cette scène d'un intérêt si déchirant, où le jeune Arthur, par ses enfantines caresses, attendrit le geolier, qui s'apprête à brûler avec un fer chaud *ses pauvres yeux!* Jamais le pathétique simple n'a été poussé plus loin. Une scène plus profonde de conception a été moins souvent citée. C'est celle où le faible et cruel monarque, se voyant sur le point de perdre la couronne, se repent du meurtre d'Arthur, et appelle auprès de lui Hubert, l'exécuteur de ses ordres.

LE ROI JEAN.

Pourquoi viens-tu me parler sans cesse du jeune Arthur et de sa mort? Pourquoi veux-tu me remplir de crainte? C'est toi qui as tué Arthur, et si j'avais des raisons pour désirer sa mort, quelles étaient les tiennes pour l'assassiner?

HUBERT.

Lesquelles? n'est-ce pas vos ordres, sire?...

Digitized by Google

LE ROI.

Malédiction des rois ! être entourés d'esclaves qui épient leurs caprices; qui font de leur regard une loi ; qui versent le sang des hommes sous la garantie d'un mot échappé au hasard; qui cherchent dans un coup d'œil, égaré peut-être, l'autorisation de forfaits à commettre !

HUBERT.

Voici votre signature ; voici votre sceau ; je suis lavé de ce que j'ai fait.

LE ROI.

O quand viendra ce jour où le ciel comptera avec la terre? Alors ce sceau et cette signature porteront contre nous témoignage pour la damnation éternelle ! Mon Dieu ! à combien de crimes nous entraîne le seul aspect des instrumens du crime? Si je ne t'eusse pas trouvé auprès de moi, toi, misérable, marqué du doigt céleste, noté, désigné pour l'infamie, jamais mon esprit n'eût conçu l'idée de ce meurtre; mais quand je découvris dans ton affreuse figure la prédestination au crime, alors seulement je te laissai entrevoir la possibilité du forfait. Et toi, pour complaire à un roi, tu n'as pas eu conscience de faire périr un prince !

HUBERT.

Sire...

LE ROI.

Il ne fallait que secouer la tête, ou seulement garder le silence ; jeter sur moi un seul regard incertain, ou me demander une explication sans détours, pendant que je te déroulais obscurément mes vagues pensées. Tes craintes eussent éveillé mes remords ; la honte m'aurait saisi, et je me serais tu. — Mais jusqu'à mes signes, tu as tout compris. Ton ame criminelle a entendu ce langage muet de mon ame égarée. Ta main cruelle s'est engagée, sans peine, à ce crime détestable que ma bouche ni la tienne n'osent nommer. Misérable, hors de ma vue ! ne me revois jamais ! Mes nobles m'abandonnent ; aux portes même

Digitized by Google

de ma capitale les armes étrangères m'insultent. Hélas! même dans ce sein mortel, dans ce royaume de sang, règnent la discorde et le tumulte ; ma conscience indignée se révolte contre la mort de mon cousin.

HUBERT.

Sire, j'apaiserai la révolte de votre conscience ; armez-vous contre le reste de vos ennemis. Arthur vit ; ma main est innocente, elle est vierge, le sang ne l'a jamais souillée. Jamais, dans mon sein, n'est entrée une pensée meurtrière. Mes traits sont grossiers ; mais mon cœur est bon : et jamais l'idée ne m'est venue d'égorger un innocent enfant.

LE ROI.

Il vit! cours! assemble mes nobles, qu'ils sachent la vérité : que leur obéissance me soit rendue! Pardonne, pardonne à ce que ma douleur a dit de toi : non, ton visage n'est pas celui du crime, la fureur m'aveuglait... Va, cours, amène-les ici, mes prières sont trop lentes! ah! de grâce, devance-les.

Richard II est l'histoire des calamités d'un roi en même tems faible et despote. Si nous avons méprisé le roi Jean, malgré ses remords, nous avons pitié de Richard, malgré ses fautes. Telle est la magie du talent de Shakspeare ; le roi s'éclipse à nos yeux. L'homme souffrant se montre seul. Toute notre commisération accompagne sa terrible chute. Il commence par se jouer de la vie et du bonheur de ses sujets, non par cruauté, mais par une conviction intime de son droit divin : il jette dans l'exil un grand vassal ; il usurpe les propriétés des citoyens, il méprise les terribles prophéties de son oncle au lit de mort. Chacun de ses actes tyranniques est un pas qu'il fait vers le malheur : nous voyons, avec une sorte de tristesse philosophique, cet enivrement du pouvoir ; et si nous ne pouvons nous empêcher de le blâmer,

Digitized by Google

nous le concevons du moins. A côté de ce roi qui creuse sa tombe, grandit et s'élève la puissance de Bolingbroke. C'est là le véritable héros de la pièce. Son progrès vers le trône suit une route parallèle à la lente déchéance de Richard. Attendre et servir l'occasion; prévoir de loin ses avantages; les saisir, mais au moment précis; éviter le danger sans avoir l'air de le craindre; accomplir une usurpation systématique quoique audacieuse; mêler l'humilité à la témérité, la supercherie à la bravoure; tels sont les moyens de Bolingbroke. Shakspeare développe tous ses ressorts avec une incroyable habileté : on voit cette ambition toujours active environner le trône de piéges; bâtir sa puissance sur l'opinion, rattacher à son intérêt tous les intérêts et toutes les craintes; s'élever par degrés d'une soumission apparente à une rivalité avouée, puis à une prépondérance réelle mais silencieuse; faire planer son ascendant sur la tête du monarque, et le forcer enfin à se dépouiller lui-même de la pourpre qui lui pèse.

A la terreur mêlée de curiosité, que ce caractère excite, joignez l'intérêt de pitié profonde que celui du roi fait naître. C'est une pitié sans estime. La folie, les vices, les travers, les infortunes de Richard, son impuissance à soutenir le sceptre et son désespoir en le quittant; ses pleurs indignes d'un roi; ses regrets dignes d'une femme; ces mouvemens nerveux qui se rapprochent du délire; ce reste de dignité royale qui s'allie à son avilissement; cette commisération qu'il a de lui-même; ce mépris pour sa faiblesse; toutes ces nuances si bien saisies, forment un ensemble qui arrache des larmes, sans commander le respect. Nous reconnaissons un être débile, gâté par l'usage et l'abus de l'autorité; incapable de la garder avec honneur et de l'abdiquer avec calme; écrasé par

Digitized by Google

Bolingbroke comme un faible oiseau par un aigle; tremblant sous cette serre cruelle qui le déchire et l'anéantit; sans énergie pour l'amour comme pour la haine; mais si cruellement sensible à tous les coups de la mauvaise fortune, si habitué à ne pas souffrir, si complétement étranger à l'héroïsme qui brave le sort ou à l'impossibilité qui échappe à ses blessures, que jamais victime plus palpitante, plus gémissante, ne fut immolée sur l'autel des révolutions. De là cette sympathie qu'il nous inspire en dépit de nous-mêmes : nous oublions le tyran; nous voyons les mortelles souffrances de l'homme; nous le pleurons, nous le sauverions volontiers. Nous nous sentons entraînés vers son infortune, par ce mouvement d'équité généreuse qui repose au fond de tous les cœurs; et quand Bolingbroke le traîne à sa suite, comme ornement de son triomphe; c'est le triomphateur que nous sommes tentés de maudire; c'est le roi méprisable et opprimé que nous aimons.

Une scène de peu d'importance renferme l'une des pensées les plus philosophiques que Shakspeare ait placées dans ses drames. Richard est prisonnier à Pomfret. Un long monologue, rempli des mélancoliques rêveries du roi captif, nous associe à ces douleurs d'une ame faible, si cruelles parce qu'elles manquent de contrepoids. Richard entend de la musique, et pleure : « Une musique douce est cruelle, dit-il, quand on a été roi et qu'on se sent esclave. » Alors un pauvre *groom* des écuries de l'ancien monarque profite de l'accès facile que son obscurité même lui procure, pour rendre visite à Richard.

LE VALET D'ÉCURIE.

Salut, noble prince!

Digitized by Google

RICHARD, *regardant attentivement les haillons du valet.*

Salut, noble pair!... Et qui es-tu, toi qui viens me voir? Nul ne me rend visite, excepté ce triste personnage qui m'apporte des alimens et fait vivre ma misère.

LE VALET.

J'étais un pauvre valet de tes écuries, alors que tu étais roi. J'ai marché de Londres ici, toujours à pied, pour voir une fois encore la figure de mon noble maître. Ah! comme mon cœur a saigné, quand j'ai vu Bolingbroke, le jour de son couronnement, monter ta belle jument de Barbarie! cet animal qui t'a si souvent porté, que si souvent j'ai soigné de mes mains!

RICHARD.

Ah! c'est Barbarie que Bolingbroke a montée ce jour-là! et comment allait-elle?

LE VALET.

Elle hennissait de joie.

RICHARD.

C'est une ingrate; mais les hommes le sont aussi. Ne les ai-je pas, comme elle, nourris de ma main, etc.

L'intérêt triste et profond de cette tragédie n'a pas servi à sa gloire (1). *Richard II* a été, pour ainsi dire, écrasé par le brillant et fougueux *Richard III*. Tous les acteurs novices ont préféré pour leurs débuts le rôle du *sanglier royal* (2), dont l'effet dramatique est si puissant. Cependant *Richard II*, où l'autorité suprême se montre à la fois si digne de pitié par les fautes qui lui sont inhérentes et par les calamités qui l'accablent, est l'un des

(1) M. d'Epagny a fait représenter récemment, sous le titre de *Lancastre*, une pièce remarquable dont l'usurpation de Bolingbroke est le sujet.

(2) *The royal bear.*

Digitized by Google

beaux titres de Shakspeare à l'admiration de tous les juges éclairés.

A mesure que les siècles se succèdent et s'écoulent, les généralités philosophiques perdent leur influence. Depuis long-tems on avait dit que le pouvoir est un danger pour la vertu et pour le bonheur. Il était réservé à Shakspeare, non d'expliquer, mais de montrer par quels degrés il s'acquiert; à quelle invincible destinée il obéit; quelle magie fatale il exerce; et comment il se suicide par ses fautes. Cette forte leçon, qui n'a rien de théorique et que l'auteur anglais fait jaillir du sein des événemens, sans jamais l'exprimer, repose au fond de toute cette chronique en vers, sur laquelle nous jetons un rapide coup-d'œil. Les anciens n'avaient pas d'autre divinité de leur scène tragique que *le Destin*. Toutes leurs tragédies sont un hymne au *Fatum*. Shakspeare nous fait assister aux conseils secrets de ce *Fatum*, et nous montre chacun de ses personnages façonnant, pour ainsi dire, sa propre destinée. Voilà la vraie philosophie. Ceux qui ont imité sur le théâtre moderne le système fataliste des anciens ont pu créer des ouvrages beaux en eux-mêmes : jamais des ouvrages en rapport avec la civilisation moderne. Phèdre obéissant à l'influence qui la poursuit; Oreste guidé par les Furies et puni par elles; sont des symboles du paganisme. Les peuples modernes, qui ajoutent foi à la liberté relative des actions, devaient-ils conserver un système dramatique en opposition directe avec leurs croyances? Et Shakspeare, créateur du véritable drame philosophique, drame fondé sur l'analyse, l'expérience et l'observation, n'a-t-il pas mieux compris l'art qu'il cultivait, que ces critiques idolâtres, nés dix-huit siècles trop tard et attachés à la tragédie hellénique par d'invincibles préjugés?

Digitized by Google

Les deux parties de *Henri IV* sont aussi populaires que *Richard II* l'est peu. Dans *Henri IV*, les mouvemens des empires sont rejetés sur le second plan; la partie comique y est en première ligne. Profitant avec adresse de l'occasion qui lui était offerte, Shakspeare a placé sur le devant de la scène les mœurs licencieuses et frivoles de l'héritier du trône, ses intrigues d'auberge, ses plaisirs de cabaret. Ici les conspirations se mêlent aux jeux les plus futiles; l'héroïsme s'allie à la légèreté; et les nuances les plus opposées se confondent dans les mêmes caractères. Admirez ce prince Henri; véritable type des altesses du seizième siècle; courageux quand il le faut; d'autant plus négligent et plus dissipé, qu'il est plus sûr de sa force intime et de son énergie morale. Héros unique dans son genre, il domine à la fois la partie comique et la partie sérieuse de l'ouvrage. De libertin, il devient héros; guerrier généreux, il se laisse retomber dans son apathie et sa débauche. Il a besoin d'une occasion puissante pour éveiller les facultés de son ame et faire jaillir l'étincelle de vertu que ses habitudes semblent étouffer. Caractère d'une originalité si vraie, si naturelle et si piquante, que jamais sur aucun théâtre on n'a vu s'accomplir une fusion plus merveilleuse et plus facile à comprendre de la comédie et de la tragédie.

Dans ses rapports avec ses compagnons de débauche, le prince conserve je ne sais quelle supériorité ironique qui prouve son mépris et sa force : dès la première scène où il se montre avec Falstaff, on peut prévoir que Henri, devenu roi, enverra son vieil ami faire pénitence dans quelque maison de santé, et que ces habitudes de licence, bizarre dévergondage d'un esprit insouciant et moqueur, s'effaceront sous la pourpre royale. Citons cette première conversation du gros Falstaff avec le prince mauvais

Digitized by Google

sujet, qui lui permet de le traiter avec la familiarité la plus triviale et lui répond sur le même ton (1).

FALSTAFF.

Quelle heure est-il, dis-moi, cher petit Henri, mon bon prince?

LE PRINCE HENRI.

Cela ne te regarde pas : ton esprit chancelle, troublé par les fumées du rum que tu lampes; ce gros ventre que tu déboutonnes après souper, et cette maudite habitude de ronfler sous la table quand tu as trop bu, t'enlèvent le peu de bon sens que contenait ta cervelle. Et que diable veux-tu faire de l'heure? Il te faut de bons chapons, et non des horloges; de grosses bouteilles, et non des minutes; des filles de belle humeur, et non des pendules : le jour, la nuit, le matin, le soir, sont pour toi même chose. N'as-tu pas plus de respect pour une Vénus facile, avenante, étincelante de taffetas rouge, et l'œil en feu, que pour l'astre du jour dans sa splendeur? La vie n'a pas d'heures pour toi.

FALSTAFF.

Tu as assez raison : le soleil m'inquiète peu. Nous autres braves preneurs de bourses, chevaliers de la lune et de ses étoiles, que nous importe le blond Phébus? Mais dis-moi, cher prince de mon ame, quand tu seras roi et que ta grandeur, ta munificence, ta majesté, ta sainteté (si jamais tu es saint)...

LE PRINCE.

Au fait, au fait... arrive...

FALSTAFF.

Je te dis donc que, dès ton glorieux avénement, un premier

(1) NOTE DU TR. Il est inutile de prévenir le lecteur de la difficulté ou plutôt de l'impossibilité d'une traduction à la fois fidèle et vivante de ces plaisanteries du seizième siècle, de cette humeur bouffone et vive, assez semblable à ces liqueurs spiritueuses dont la saveur se perd lorsqu'on les transvase.

Digitized by Google

devoir t'est imposé : nous autres, gardes-du-corps de la nuit, ne souffre plus qu'on nous appelle escrocs, filous, gibiers de potence. Reconnais-nous pour gens d'honneur, gens de courage, suivans de Diane, favoris de la lune, gentilshommes des ténèbres. Diane nous guide : par conséquent nous sommes chastes ; et nous volons...

LE PRINCE.

A la potence. Tu sais que Diane est la reine du flux et du reflux. Lundi soir, la bourse ou la vie ; voilà le flux : mardi matin, le gibet et le testament ; voilà le reflux.

FALSTAFF.

C'est triste, mais c'est vrai. Ah çà, comment trouves-tu notre hôtesse ? morceau friand, hé ?

LE PRINCE.

Et toi, comment trouves-tu la perspective de Tyburn. Joli paysage, hé ?

FALSTAFF.

Tyburn ! Te voilà encore ! toujours plaisant ! Qu'ai-je de commun avec Tyburn, moi ?

LE PRINCE.

Et qu'ai-je de commun avec notre hôtesse, moi ?

FALSTAFF.

Ne lui as-tu pas dit vingt fois, moi présent : « Mon hôtesse, qu'est-ce qu'il vous faut ? »

LE PRINCE.

T'ai-je appelé pour la payer ?

FALSTAFF.

Non ; il faut te rendre ce qui t'est dû ; tu as tout payé.

LE PRINCE.

J'ai vidé ma bourse, tiré à vue sur mon père, souscrit des lettres de change et usé mon crédit.

Digitized by Google

FALSTAFF.

Usé, cela est vrai! Et si bien usé que, sans la présomption légitime que tu es l'héritier légitime et présomptif de la couronne, je t'assure... mais chut! Brave garçon, voyons, quand tu seras roi, laisseras-tu debout un seul gibet? Cette vieille édentée, cette grotesque figure, ce magot rouillé, la Loi aura-t-elle le droit de tourmenter des gens d'honneur? Plus de juges, plus d'avocats. Dis à tous ces gens-là : Désormais, messieurs, je vous défends de pendre les voleurs.

LE PRINCE.

Non, ce sera toi.

FALSTAFF.

Je pendrai, moi! Comment l'entends-tu, beau prince? Tu me fais juge! O le brave, le rare, l'excellent juge que Falstaff!

LE PRINCE.

Tu commences par juger fort mal. Tu pendras; ce qui signifie...

FALSTAFF.

En bien!

LE PRINCE.

En ta propre personne, ou dans celle de l'exécuteur des hautes œuvres. Choisis!

FALSTAFF.

C'est une charge comme une autre; on pourrait s'y faire.

LE PRINCE.

De bons petits profits!...

FALSTAFF.

Une belle garde-robe... défroque considérable : mais pardieu, tout cela m'attriste; mon imagination s'assombrit; me voilà mélancolique comme un vieux ours pris au piége...

LE PRINCE.

Comme un sonnet élégiaque.

Digitized by Google

FALSTAFF.

Comme la dormeuse psalmodie d'une cornemuse.

LE PRINCE.

Comme un larron qui s'apprête à rêver entre ciel et terre. Que te semble de mes comparaisons?

FALSTAFF.

Tes comparaisons sont de mauvais goût. Ah! le plus métaphorique, le plus délicieux, le plus scélérat, le plus charmant des princes! Henriot, ne me parle plus comme cela; tu me donnes de l'amour-propre : laisse ma vanité tranquille. Si je savais où l'on achète une bonne réputation, j'en ferais mon affaire... et toi aussi. L'autre jour, un vieux seigneur de la cour me parla de toi, grand prince : que de choses très-sages, très-profondes, dites au milieu de la rue et que je n'écoutai pas!

LE PRINCE.

La sagesse crie sur les toits; personne ne l'écoute.

FALSTAFF.

Pécheur endurci! tu pervertirais un saint. Ah! Henriot, tu m'as fait bien du mal! que Dieu te le pardonne! Innocent avant de te connaître; et maintenant! damné, moi damné pour un fils de prince!

Shakspeare avait une prédilection singulière pour ces héros qui joignent, comme le Fiesque de Schiller et le prince Henri, la légèreté à la grandeur. Quelle merveille que ce Hotspur, si brillant, si opiniâtre, si enthousiaste, si dénué de prudence! Sa bravoure impétueuse entraîne le lecteur, incapable de juger froidement un chevalier qui déploie la valeur d'Achille et montre l'opiniâtreté d'un enfant. Glendower, né sur les bords des lacs du comté de Galles, croit à la magie comme tous les habitans

Digitized by Google

des pays sauvages. Il est pour lui-même l'objet d'une sorte de culte; il se persuade que la fatalité s'attache au cimier de son casque. Cette connaissance du monde qui, dans les ouvrages de Shakspeare, domine toujours l'imagination, lui apprend pourquoi Bolingbroke triomphe sans peine de la conspiration ourdie par ses adversaires : manquant d'unité dans le plan et dans les vues, dirigée par le faible Mortimer, égarée par la fougue imprudente de Hotspur, une révolte si dangereuse va échouer contre la résistance passive et la volonté ferme du roi. Machiavel ou Tacite n'eussent pas donné à tous ces détails une finesse plus admirable, une couleur plus vraie. C'est la vie des cours dans ce qu'elle a de plus profond.

La seconde partie de *Henri IV* n'a, pour ainsi dire, aucun sujet : le souvenir du jeune Hotspur règne encore et retentit dans les premiers actes. Les derniers sont une élégie sur les malheurs des rois, sur les remords de l'ambition vieillissante, sur cette convoitise du trône, qui balance les sentimens naturels ou les étouffe. Le vieux monarque usurpateur contemple sa couronne avec effroi : il voit, dans ce diadême d'or, une prison, une source de crimes, une cause de soucis cruels et troubles de toute espèce; au milieu de cet insigne du pouvoir suprême, il entrevoit, cachée sous les pierreries dont il est orné, la mort hideuse et son néant. Que cette fin d'un roi est touchante et grandiose! Qu'il y a de profondeur dans ce spectacle de la lutte dernière entre la vie qui s'éteint et l'habitude de commander! Quand le jeune prince, saisissant sur le chevet du lit de son père, la couronne royale, s'inaugure, pour ainsi dire, lui-même et que son père, en s'éveillant, voit son fils tout prêt à régner, quelle leçon pour Bolingbroke! Et que la simplicité de ces actions presque vulgaires ajoute de poids à

Digitized by Google

la valeur philosophique et à l'éloquence de ces admirables scènes !

Les événemens sérieux que nous venons d'indiquer sont interrompus par une continuelle comédie, qui traverse toutes les parties du drame, s'enrichit dans son développement de personnages nouveaux et oppose sans cesse la licence des mœurs les plus jovialement triviales, à toute cette fantasmagorie des cours. C'est dans la partie bouffonne qu'apparaissent Shallow, juge de paix, Silence son cousin, types singuliers de la nullité de l'esprit dans l'exercice de fonctions graves; Pistol, fanfaron néologiste, qui se fait de ses grands mots une arme offensive et défensive; Poins, Peto; Falstaff enfin, caricature sans égale de la sensualité grossière jointe à la finesse de l'esprit. Les nuances qui distinguent et différencient ces caricatures établissent une gradation singulièrement plaisante, de la bêtise à l'idiotisme complet. La tautologie si commune aux sots, les prétentions des gens en place, le ridicule inhérent au vice, même spirituel; l'observation et la peinture des circonstances basses et grotesques dont l'histoire des plus grandes révolutions se trouve remplie, une intrigue toujours gaie, mêlée à des événemens graves : tels sont les principaux mérites de cette création, qui, loin d'être secondaire, contribue à la perfection de l'ensemble. Le prince Henri, le premier des vauriens comme le premier des héros, ramène à l'unité ce double drame : et au moment même où le couronnement de Henri V termine la partie sérieuse de l'ouvrage, la partie comique a aussi sa catastrophe inattendue. Falstaff, fier de son crédit auprès du nouveau roi, accourt pour profiter de ce crédit; mais le libertin, devenu monarque, repousse à distance convenable les compagnons de ses égaremens, et, détruisant leurs es-

Digitized by Google

pérances, dénoue la comédie dont lui-même a été le principal acteur.

On voit comment Shakspeare concevait ses drames historiques, et par quelle entente harmonieuse il en sauvait les dissonances. Le règne de Henri V, où la conquête de la France et la bataille d'Azincourt offraient de magnifiques tableaux à un peintre d'histoire, était cependant plus difficile encore à mettre en scène que ceux dont Shakspeare a tiré les tragédies précédentes. Il y avait là de l'épopée et non du drame. L'intérêt se trouvait divisé; la guerre, soumise au hasard des circonstances, est le pire de tous les nœuds dramatiques : et ces batailles, redoutables dans le choc de la mêlée, ne deviennent plus, sur la scène, qu'une contrefaçon ridicule, puérile. Comment ranimer une action si peu théâtrale, suppléer à la représentation nécessairement défectueuse d'une conquête? comment faire de cette entreprise guerrière une tragédie ?

Le bon sens exquis de Shakspeare l'a guidé dans cette tentative. Au lieu de tourner l'obstacle, il a osé l'aborder de front; et donnant son drame pour une épopée lyrique, il en a lié les diverses parties par les chants d'un chœur éloquent, chargé de peindre ce mouvement de la guerre, ces échecs et ces victoires, qu'il ne pouvait mettre en action. C'est la franchise d'un génie puissant, qui trouve les limites de l'art et s'y arrête. Grâce à ces morceaux lyriques jetés entre les actes, on s'aperçoit qu'il ne s'agit plus d'une tragédie ou d'un drame, que le genre change et sort de sa sphère naturelle : une sorte de majesté épique plane sur l'ensemble. Ces chœurs sont la plupart d'une beauté sublime. Dans le premier, Shakspeare se plaint de l'impossibilité de rendre complète l'illusion scénique.

Oh! quelle muse, sur ses ailes de flammes, m'entraînera jus-

Digitized by Google

qu'à la plus haute sphère de la pensée! Il me faudrait pour théâtre un royaume, pour acteurs des princes, pour spectateurs des monarques! etc., etc.

La description des deux camps avant la bataille est plus remarquable encore. Mais, sous le rapport philosophique, on doit admirer surtout les causes morales qu'il suppose au succès des armes anglaises dans les champs d'Azincourt. Chez notre auteur, l'avénement ne dépend plus du hasard seul, mais des qualités des généraux et de leur influence sur l'esprit des soldats. Il appuie avec une partialité patriotique (d'ailleurs assez pardonnable à un poète), sur la frivolité de ces chevaliers français, tout occupés, la veille du combat, à faire valoir les qualités respectives de leurs chevaux et de leurs maîtresses. Il oppose à cette légèreté impatiente, à cette vanité qui attendait le signal de la bataille comme signal du triomphe, la résolution de l'armée ennemie, placée dans une situation désespérée, et décidée à mourir du moins avec honneur.

C'est ainsi qu'il rattache toujours les événemens généraux aux mystérieux mobiles de l'ame humaine. Jamais il ne s'arrête à la superficie : voyez comme la politique secrète de Henri V et de ses conseillers se trouve dévoilée. Henri avait besoin d'une guerre étrangère pour raffermir son trône. Le clergé de son côté aimait à voir l'activité du monarque occupée à l'extérieur; il s'offrait à payer des impôts considérables plutôt que de subir une réforme qui l'eût privé de la moitié de ses revenus. C'est une comédie politique, à la fois sérieuse et plaisante, que nous donnent ces évêques empressés à prouver au roi son droit incontestable à la couronne de France, et ce roi tout aussi empressé qu'eux à leur offrir l'occasion de tran-

Digitized by Google

quilliser sa conscience. On lui démontre que la loi salique n'a jamais eu la puissance de régler, en France, la succession au trône : on lui fait voir clairement la légitimité de son usurpation. Ici éclatent l'impartiale justice de Shakspeare et son adresse à mettre à nu les mobiles ordinaires des grands événemens. Henri V est son héros; mais il nous le montre tout prêt à sacrifier sa propre vie pour détruire des milliers d'êtres humains; demandant à ses évêques la permission du meurtre et du pillage, depuis tel cercle de latitude jusqu'à tel autre; enfin il nous le montre roi conquérant. Nous sourions de ce pieux archevêque qui donne au monarque *carte blanche*, et sanctionne, au moyen d'un arbre généalogique, une guerre dont l'iniquité est évidente. Quant au roi, il profite de la permission, court « soumettre la France ou la réduire en poudre, » et, par une dernière plaisanterie royale, laisse aux hommes pieux qui composent son conseil le péché d'une telle action, si tant est qu'elle soit péché. On admire ce Henri V comme on admire un tigre dans sa cage, parce qu'on est à distance de lui : ces yeux étincelans, ces taches brillantes, cette fourrure veloutée, tant de cruautés sous des formes si souples, excitent en nous une sorte d'horreur agréable, dont le sentiment de notre propre sécurité augmente le plaisir.

Shakspeare n'a pas renoncé, dans cette pièce, aux caractères comiques et secondaires, dont il fait un si heureux et si habile emploi. Falstaff, disgracié par le roi et tué par ses vices, meurt de chagrin et d'ivrognerie. En expirant, il demande encore un dernier verre de sa liqueur favorite. Bardolph et Nym, compagnons de Falstaff, ne vont en France que pour piller l'ennemi et se faire pendre. Un lourd Écossais, un fougueux Irlandais, un Gallois pédantesque, s'exprimant dans leurs dialectes

Digitized by Google

spéciaux, suivent l'armée, et prouvent ainsi que le génie belliqueux du jeune roi a rallié sous ses drapeaux tous les habitans des îles britanniques. Rien n'est plus divertissant que la dispute de l'Écossais et du Gallois, sur « la discipline des anciens Romains, » dispute qui commence, s'interrompt et continue au fort de la mêlée. Le roi lui-même, au milieu des graves devoirs dont il est obsédé, conserve ce caractère ironique et cette humeur légère dont les écarts de sa jeunesse ont donné tant de preuves; sa conversation nocturne, avec trois soldats de garde, est d'autant plus remarquable qu'elle contient une forte leçon pour le monarque, et qu'il y apprend à redouter ces jugemens populaires, si méconnus des souverains et si rigides dans leur équité.

Les événemens tragiques se pressent et s'accumulent dans les trois parties de *Henri VI*. Pendant ce règne, l'Angleterre était un théâtre d'horreurs confuses que Shakspeare a reproduites avec fidélité. Sans s'inquiéter de l'apparente incohérence des tableaux, l'auteur, qui ne peut, dans un si grand ouvrage, nuancer finement les caractères, se contente de peindre à fresque. Peu de préparation, point d'exposition. Les personnages se jettent sur la scène, pour ainsi dire, d'un seul élan, et s'annoncent avec une énergie qui ne les quitte plus. Des scènes qui ébranlent fortement l'ame se succèdent sans détruire mutuellement leur effet. Des couleurs plus sombres couvrent la toile, à mesure qu'elle se déroule. La rage des guerres civiles s'enflamme jusqu'au délire; partout règnent le meurtre, la vengeance, la révolte, la perfidie; et jusqu'aux dernières scènes, cette progression sanglante ne s'arrête pas un seul instant.

La première partie de *Henri VI* contient le commencement de ces divisions entre la Rose rouge et la Rose blanche

Digitized by Google

qui firent couler des torrens de sang anglais; et les nombreuses vicissitudes de la guerre contre la France. Jeanne d'Arc, être merveilleux qui sauva son pays, offrait à Shakspeare une difficulté majeure. La représenter comme une héroïne céleste, c'eût été blesser tous les préjugés anglais et se priver de la grande ressource des auteurs dramatiques, la sympathie de l'auditoire. Shakspeare devait partager toutes les opinions des chroniqueurs britanniques et faire de la bergère de Vaucouleurs une sorcière méprisable, s'il voulait intéresser ses spectateurs et ne pas encourir leur blâme. Cependant, ce coup d'œil philosophique, qui l'élevait au-dessus des idées vulgaires, ne lui permettait pas de leur céder complétement sous ce rapport. L'adresse avec laquelle il a éludé l'obstacle est vraiment étonnante. Il commence par montrer Jeanne d'Arc, environnée de la gloire pure d'une vierge guerrière; il ne repousse point l'idée de sa vocation céleste; il suppose même que, par le feu et la séduction de son éloquence, elle rattache le duc de Bourgogne à la cause nationale. Mais ensuite l'orgueil, la volupté, démons infernaux, viennent la séduire : elle succombe, et appelant à son secours, non plus les célestes puissances, mais les génies de l'abîme, elle court à sa perte.

Vis-à-vis d'elle apparaît Talbot, guerrier formidable : vous diriez ces armures de bronze, placées dans nos arsenaux, et qui, la visière baissée, semblent à la fois inexorables comme la mort et terribles comme des fantômes. Quand cet homme de fer, au moment de périr, ne s'occupe que de sauver son fils auquel il vient de voir accomplir ses premiers faits d'armes, lorsqu'il presse ensuite dans ses bras mourans le cadavre du jeune Talbot, qui vient de recevoir sur le champ de bataille le baptême sanglant du courage, la réunion de ce spectacle et de ces

Digitized by Google

émotions produisent l'effet le plus pathétique et le plus héroïque à la fois.

TALBOT, *à son fils.*

O mon enfant, je t'ai fait venir en France pour que ta jeunesse y apprît le métier de la guerre; pour que le grand nom de Talbot revive un jour en toi, quand je ne serai plus qu'un vieux chêne sans sève et sans feuillage. Mais que la destinée est cruelle! je ne t'ai appelé que pour te voir mourir. Je t'ai convoqué à un festin sanglant; je t'ai attiré dans un piége inévitable. Écoute, Jean Talbot, l'ennemi va nous entourer et nous tailler en pièces. Monte vite sur mon meilleur cheval; fuis, je vais te montrer la route; fuis, pas un mot de plus!

LE JEUNE TALBOT.

Me nommé-je Talbot? suis-je votre fils? Si je le suis, ne déshonorez pas le sang de ma mère. Si je suivais vos conseils, Talbot ne serait plus mon père; né d'une race légitime et illustre, je deviendrais bâtard, si je fuyais quand vous restez.

TALBOT.

Fuis; je mourrai, et tu me vengeras.

LE JEUNE TALBOT.

J'aime mieux vous défendre.

TALBOT.

Si nous restons ici, nous périrons tous deux.

LE JEUNE TALBOT.

Eh bien! mon père, sauvez-vous; je resterai. Votre vie est précieuse: votre gloire est éclatante. Je suis un chevalier sans renommée; la mort ne me fera rien perdre. Toute l'espérance de l'Angleterre repose au contraire sur vous. Je suis à jamais déshonoré si mon premier combat n'est qu'une lâche fuite; mais vous,

Digitized by Google

votre bravoure a fait ses preuves. Je vous en supplie ici à genoux, laissez-moi mourir, plutôt que de vivre déshonoré.....

TALBOT.

Courageux et malheureux enfant, né pour vivre si peu et pour mourir ce soir : viens donc ; nous combattrons côte à côte; nos deux ames s'enfuiront ensemble du champ de bataille vers le ciel!

(Quelques momens après, on revoit le jeune Talbot, entouré d'ennemis ; son père accourt et le sauve.)

LE JEUNE TALBOT.

C'en était fait de moi, quand votre épée a sauvé ma vie. Cette vie que vous m'avez donnée deux fois, est deux fois à vous!

TALBOT.

Ah! lorsque j'ai vu les étincelles jaillir sous ton glaive, du casque d'acier du dauphin, tu as réchauffé le vieux cœur de ton père. Tu m'as servi d'exemple, brave Jean Talbot. Mais dis-moi, cher enfant, ton bras n'est-il pas las? Tu peux quitter le champ de bataille sans honte : le sang qui coule de ta blessure est le sceau de ton courage. Va, quitte-moi, tu reviendras punir les Français de ma mort. Pourquoi nous obstiner à mourir tous deux? Si l'ennemi m'épargne aujourd'hui, la vieillesse me tuera demain. Cher enfant, ne me résiste pas davantage. Conserve, en suivant mes avis, les jours de ta mère et le nom de ma race.

LE JEUNE TALBOT.

Je souffre moins de ma blessure que de vos paroles. Si jamais je flétris ma jeunesse pour sauver ma vie, que tous les paysans de France me montrent au doigt comme un infâme! Mon père, ne me parlez plus de fuite; cela est inutile. Je mourrai à vos pieds.

TALBOT.

Tu le veux; tu périras avec moi. Mais du moins ne me quitte plus...

.....

(On rapporte le vieux Talbot blessé et mourant.)

Digitized by Google

TALBOT.

Je sens que la vie me quitte ; où est Jean Talbot, ma seconde vie? Sa valeur enorgueillit mes derniers momens. Trépas victorieux, mort triomphante! Ah! quand mes genoux plièrent sous moi, comme son épée, flamboyant au-dessus de ma tête, écarta la foule de mes ennemis acharnés! puis, quand il les eut éloignés de leur proie, comme il se plongea dans la mêlée, pour y éteindre, dans une mer de sang, la soif de vengeance qui le dévorait!

UN SOLDAT.

Ah! seigneur, voici votre fils qu'on apporte sur des drapeaux...

(Des soldats apportent le cadavre du jeune Talbot.)

TALBOT.

Mettez-le là, près de moi. Deux Talbots, unis par la mort, vont échapper ensemble aux angoisses de la vie. Cher enfant, dont les blessures sont si glorieuses, parle à ton père, parle-lui, avant de rendre le dernier soupir ; brave la mort qui t'accable : qu'en dépit d'elle, ton père entende ta voix! — Pauvre Talbot, il ne peut que me sourire! — Allons, qu'on le place sur mon sein. Je sens que je me meurs... Soldats, adieu! Je le tiens maintenant ; et le jeune enfant trouve sa tombe dans les bras de son vieux père (1).

La conversation dans la prison, entre le vieux Mortimer et Richard Plantagenet, offre un mélange singulier des plus hautes considérations politiques et d'un pathétique élégiaque.

Dans la seconde partie de *Henri VI*, on assiste aux commencemens des guerres civiles que les grands excitèrent pendant la minorité de Henri. Là se dessinent le

(1) Toute cette scène est rimée dans l'original.

Digitized by Google

beau caractère du duc de Glocester surnommé le bon Humfroy, et celui du cardinal de Beaufort, son meurtrier. La mort du duc de Beaufort, les adieux de la reine Marguerite et de son amant Suffolk, l'assassinat de ce même Suffolk par un pirate, enfin la révolte de Jack Cade, remplissent le reste de ce grand tableau. De quelles couleurs nobles et tragiques Shakspeare n'a-t-il pas revêtu l'amour illégitime de la reine et de Suffolk? en les blâmant, on les plaint; et le poète, sans faire fléchir la rigueur de la loi qui les condamne, nous associe à leur douleur. Il y a une scène courte mais sublime, entre le cardinal assassin, Beaufort et le roi Henri VI, qui le visite à son lit de mort. C'est un saint en présence d'un damné. L'un blasphème le ciel dont il redoute la colère; l'autre appelle, sur la couche où le coupable est étendu, la grâce céleste et l'inépuisable pardon du Très-Haut. Le voile qui cache à nos yeux le juge suprême et l'éternité semble tressaillir et se soulever à demi; à l'effroi que cause un remords dévorant, se mêle une émotion solennelle et religieuse.

LE ROI HENRI.

Cardinal, comment vous sentez-vous? répondez à votre souverain.

LE CARDINAL BEAUFORT.

Est-ce la mort qui vient me parler? Laisse-moi, mort terrible! laisse-moi le tems de me repentir!

SALISBURY.

Quel indice d'une vie criminelle, quand ses derniers momens causent tant de terreur!

LE CARDINAL.

Faites-moi mon procès; conduisez-moi devant les juges!

Digitized by Google

N'est-il pas mort dans son lit? Où voulez-vous qu'il mourût? Suis-je maître de rendre la vie, quand Dieu la retire? Ah! vous me faites mal! Épargnez-moi les tortures; j'avouerai tout! Vous dites qu'il existe? Où! où est-il? Que je le voie; je donnerais tout pour le voir. Ces cheveux hérissés, ces yeux sanglans... faites panser ses blessures, soignez sa chevelure, donnez-lui des vêtemens... Ah! où est le poison? Donnez-le moi; je veux boire.

LE ROI.

Dieu du ciel, jette un regard de pitié sur tant de misères! L'éternelle vie de l'univers dépend de toi; qu'un rayon de ta bonté descende sur ce lit de mort, chasse le démon qui l'obsède, épure ce cœur souillé, et change en repentir et en espérance la terrible angoisse de son désespoir!

SALISBURY.

Il se roule sur son lit, il écume, il semble au supplice.

WARWICK.

Taisons-nous; qu'il meure en repos!

LE ROI.

Paix à son ame, si Dieu le permet! Lord cardinal, le moment approche; l'abîme que vous allez franchir se découvre; si Dieu vous apparaît clément et miséricordieux, faites un signe, un seul qui nous révèle votre espoir! — Non, il meurt, il se tait; il reste immobile. Souverain des mondes, pardonne-lui!

SALISBURY.

La torture de sa mort révèle la monstruosite de sa vie.

LE ROI.

Ne le jugeons pas. Nous sommes tous coupables. Fermez ses paupières; abaissez les rideaux de son lit. Mylords, voici un grand sujet de méditation. Retirons-nous et pensons à notre vie, à notre mort! aux fautes de la puissance et aux menaces de l'éternité.

Digitized by Google

Quel sermon fit jamais plus d'effet que cette terrible et courte scène! Dans la révolte de Jack Cade, Shakspeare semble avoir deviné l'ivresse anarchique de la multitude, lorsque, fatiguée de souffrir, elle se soulève avec fureur contre les supériorités sociales. Le mélange de terreur et de ridicule, dont la révolution française a offert récemment au monde de gigantesques exemples, respire dans cette partie du drame.

La troisième pièce de cette Trilogie en est le dénouement. Ici tout se rembrunit; le sang paraît dégoutter des pinceaux de Shakspeare : suivant la marche naturelle des passions humaines, le poète les montre s'enflammant par la rapidité même de leur course, comme le char dont les roues s'embrasent dans la carrière. Henri VI perd sa couronne. Trop pur et trop timide pour apaiser un désordre excité par sa faiblesse, le malheureux roi apparaît comme une image céleste, mais impuissante, au milieu du carnage et de la fureur universelle. Il pleure sur les maux de son règne et ne peut y porter remède. Victime de ces tems malheureux et de son caractère indécis, il périt en prophétisant le règne d'un monarque atroce et ferme, dont la volonté peut seule enchaîner ces orages et commander à ces factions. Quelle tragédie, que cette série de catastrophes, toutes soumises à cette fatalité des caractères, qui domine chez ce grand poète et plane sur ses œuvres, divinité terrible et puissante! Quelle gradation dans ce mouvement continuel et progressif de l'esprit de parti, déchirant tous les liens sociaux, foulant aux pieds toutes les affections, étouffant les idées de patrie, de religion, de famille, les sentimens de pitié et de générosité! Dès la première scène, toutes les épées sont sanglantes; la tête de Somerset roule sur le théâtre; mais bientôt la rage enflamme la

Digitized by Google

rage, la vengeance appelle la vengeance; toute humanité s'éteint; les ames les plus nobles s'endurcissent jusqu'à la férocité : les sarcasmes les plus amers partent de toutes les bouches et insultent à tous les malheurs. Enfin l'on voit que, dans cette lutte de crimes, la palme doit rester au plus méchant. Richard Gloster nous apparaît déjà : il prévoit et prépare sa puissance; et par une justice poétique conforme à l'histoire, la vengeance de tant de forfaits, la punition de ces longues horreurs sont confiées à ce monstre qui sera Richard III.

La tragédie consacrée à reproduire les machinations de Gloster et les deux années de son règne est le plus célèbre de ces drames historiques. Le sujet même offrait à Shakspeare plus de ressources dramatiques et plus d'unité. Un grand caractère, un être satanique, un monstre doué de génie, tel est le héros qui règne sur toute la pièce, l'anime, l'échauffe, la remplit, pour ainsi dire, de son ame infernale. Déjà, dans la troisième partie de *Henri VI,* ce caractère s'est annoncé : à peine Richard s'est montré, qu'on a pu lire sa destinée sur son front difforme; il s'est peint lui-même avec une précision effrayante; et l'on a reculé d'horreur devant cette méchanceté profonde, qui se connaît et qui a la conscience de sa force, parce qu'elle a celle de sa noirceur.

Ah! oui... Édouard est un galant prince! Malédiction sur ses amours et sur sa race! malédiction sur ses enfans et ses frères! Entre mes désirs et moi, quelle distance énorme! que de pas à franchir! — La couronne! Je la vois, je la veux; je rêve d'elle; mais... l'atteindre! Je suis un homme placé sur le sommet d'un roc et séparé par la vaste mer de l'objet de ses désirs. Épui-

Digitized by Google

serai-je les flots de la mer? parviendrai-je à l'impossible? mon pied foulera-t-il ce rivage lointain que je dévore des yeux? — Non, c'est trop espérer; il n'y a pas de trône pour Richard. Je vais donc chercher d'autres plaisirs. Et où? dans les bras des femmes, dans l'art de séduire et de plaire? vais-je devenir un beau galant comme ce prince? Sottise! vingt diadêmes me seraient plus faciles à saisir que cette métamorphose à opérer! Dans le sein même de ma mère, la nature m'a rejeté avec dégoût; l'amour me renie; mon corps est difforme; mon bras est paralysé; tout chez moi est laideur et disgrâce; mes membres attachés sans ordre, chaos sans proportion, masse incohérente, m'avertissent que je suis né pour inspirer la haine et la crainte. L'amour serait monstrueux chez un monstre : eh bien, puisque le monde n'a pas de voluptés que je puisse goûter, puisqu'il ne me reste qu'un seul espoir, dominer, ne pensons qu'à la haine et au trône. Je ne l'ai pas encore, mais j'y songe; c'est là tout mon plaisir; et tant que je ne l'obtiendrai pas, ce plaisir sera mon supplice. J'y rêverai sans cesse; il est à moi, c'est mon bien, c'est ma patrie... Je me fraierai vers lui ma route, fût-ce avec ma massue sanglante. J'y arriverai; c'est le but de tous mes efforts. Eh quoi! ne puis-je pas sourire comme un autre, et frapper en même tems? Ne sais-je pas comme un autre pleurer quand mon cœur bondit de joie; rire quand la rage est dans mon sein, changer de forme et de visage, tromper mes ennemis ou les tuer? Et je ne serais pas roi!

On a souvent admiré la profondeur de cette création; c'est l'égoïsme le plus réfléchi, le plus dénué de remords, c'est la méchanceté dans tout ce qu'elle a d'infernal. Richard légitime la férocité de son ame, en accusant la nature qui l'a créé contrefait. Séparé de la société humaine, il rénonce à l'amour, il embrasse la haine; il veut que sa malice intérieure se trouve d'accord avec sa laideur inouie. Au lieu de désavouer ou de pallier ses vices, il les motive, les ramène à des principes et se

Digitized by Google

crée pour son usage une moralité du crime. Caractère vraiment colossal, il n'inspire pas seulement l'horreur; une sorte d'intérêt s'attache à sa haute capacité, à sa prudence, à son activité impétueuse, à sa valeur indomptée. Il est aussi profond dans l'art de la tyrannie que dans la connaissance de son propre caractère. Altier et hypocrite, violent et rusé, tous ses vices sont complets; et la vigueur de son intelligence les rehausse encore. C'est l'ame visible et invisible de la pièce; dans les scènes mêmes où il ne paraît pas, sa trace livide et sanglante effraie le regard. Satirique inexorable, il accable de son dédain le vulgaire des hommes, leurs vertus mêlées de faiblesses et leurs vices mêlés de remords. Il se complaît à parodier les sentimens pieux et le langage de la dévotion, moins encore pour atteindre à son but et décevoir les hommes, que pour sa satisfaction personnelle, pour contrefaire les pensées religieuses et braver le ciel dont il se rit. Dans sa moquerie universelle, il joue avec ses victimes : il se donne la comédie, en envoyant Hastings à l'échafaud, en livrant aux bourreaux ses propres satellites. Quand Buckingham, son complice et son affidé le plus dévoué, a refusé d'assassiner les deux jeunes princes enfermés dans la tour, il y a, entre Richard et lui, une scène caractéristique où éclate l'ironie démoniaque du tyran.

BUCKINGHAM.

J'ai réfléchi, sire, à l'ordre que vous m'avez donné.

RICHARD.

N'en parlons plus. Dorset a passé à l'ennemi, savez-vous cela?

BUCKINGHAM.

On vient de me l'apprendre.

Digitized by Google

RICHARD.

Buckingham, Dorset est votre beau-fils, n'est-il pas vrai? Prenez-y garde.

BUCKINGHAM.

Sire, j'ai votre royale parole, que les propriétés, le titre et tous les biens du duché d'Hereford, me seront accordés; je viens réclamer ces biens et ce titre. Votre honneur est engagé, sire.

RICHARD.

Buckingham, Dorset est votre beau-fils; que votre femme n'ait aucun rapport avec les traîtres! vous m'en répondez.

BUCKINGHAM.

Votre majesté daigne-t-elle répondre à la juste demande que je viens de lui faire?

RICHARD.

Que pensez-vous des prophéties, vous? y ajoutez-vous foi? Un vieux sorcier a prétendu que le jeune Richmont serait roi...

BUCKINGHAM.

Sire...

RICHARD.

Roi!... peut-être! Eh bien, qu'en pensez-vous? Le même prophète soutenait que la couronne ne resterait pas plus de deux ans sur ma tête!...

BUCKINGHAM.

Sire, votre parole...

RICHARD.

Quelle heure est-il?

BUCKINGHAM.

J'ose, sire, vous prier de me répondre.

RICHARD.

C'est très-bien, mais quelle heure est-il?

BUCKINGHAM.

Dix heures vont sonner.

Digitized by Google

RICHARD.

Laissez-les sonner !... Que diable! vous m'importunez de vos sollicitations, à l'heure où je me mets en prières. Je ne suis pas aujourd'hui d'humeur généreuse.

BUCKINGHAM.

Que votre majesté veuille ou m'accorder définitivement, ou mettre au néant ma requête!

RICHARD.

Ni l'un ni l'autre. Je ne suis pas de cette humeur; adieu, vous savez que mes méditations dévotes me réclament. Ne mendiez plus!

Il semble que Shakspeare ait deviné le ton heurté, la conversation incohérente, la brusquerie ironique dont un monarque plus grand que Richard III, mais également despotique, Napoléon, se servait si souvent pour intimider ceux qui l'entouraient.

C'est dans la peinture de ce caractère que le poète s'est complu. Il lui a sacrifié plusieurs scènes pathétiques; de toutes les victimes de Richard, Clarence seul périt sur la scène. Un récit admirable est consacré à la peinture des derniers momens des deux jeunes princes. Rivers, Hastings et les amis de la reine, sont exécutés derrière la toile. Buckingham, complice et satellite du tyran, périt également loin des regards du public. Shakspeare semble avoir concentré tout son talent sur des situations plus originales, sur le portrait de Richard et sur ce groupe de femmes infortunées, qui toutes sont tombées du rang le plus haut dans un abime d'infortunes. La plus terrible de ces figures se montre dans le fond du tableau : c'est Marguerite, la veuve de Henri VI, la vengeresse du passé. Furie qui ne respire plus que la haine, et qui évoque sans cesse la malédiction de l'avenir sur les crimes

Digitized by Google

du présent. Cassandre nouvelle, plus effrayante que la Cassandre antique, elle annonce l'infortune, non comme un arrêt des dieux, mais comme une sentence que les forfaits portent sur eux-mêmes. Son cœur ulcéré jouit de toutes les calamités que ses persécuteurs attirent sur leurs têtes. C'est un baume qui soulage ses blessures; c'est une volupté qui la console de vivre. A sa voix prophétique se joignent les imprécations de ces autres femmes, dont elle semble dédaigner les malheurs moins poignans et moins nombreux que les siens.

LA REINE MARGUERITE.

Accordez à ma douleur son privilége et sa préséance : reines, que je vois étendues sur la terre, mon infortune prend le pas sur la vôtre. Faites place! votre chagrin doit me reconnaître comme souveraine? Ici, au milieu de vos larmes, je suis reine; j'avais un fils, Richard l'a tué; j'avais un mari, Richard l'a tué. Toi, tu n'avais qu'un mari, Richard l'a tué; et toi, tu étais mère de deux fils, Richard les a tués!

LA DUCHESSE D'YORK.

O femme de Henri, ne triomphe pas de nos peines; le ciel m'est témoin que j'ai pris part à tes chagrins.

LA REINE MARGUERITE.

Laisse-moi sourire et maudire! J'ai soif de vengeance et je m'en abreuve. Les voilà donc morts, ces assassins; les voilà frappés par une main plus sanguinaire encore que la leur. Ils ont frappé mon Édouard; et ils sont morts! Tous morts! Richard seul est vivant, chargé par l'enfer de recueillir et de lui envoyer des ames. Mais bientôt, bientôt sonnera sa dernière heure; sa ruine approche. L'enfer brûle, l'abîme s'ouvre, les anges pleurent, les démons rient... O Dieu! Dieu juste et vengeur! fais que la vieille Marguerite vive encore assez long-tems pour voir son cadavre et l'insulter!

Digitized by Google

Je ne parle pas de cette grande scène du cinquième acte, objet de tant de critiques et d'éloges. C'est celle où les victimes de l'usurpateur, s'élevant du sein de la terre, pendant la nuit qui précède le combat, apparaissent entre les tentes de Richmont et de Richard, maudissent le tyran, lui prédisent sa chute prochaine, et se retournant ensuite du côté de son adversaire, le comblent de bénédictions. Schlegel reproche au poète l'invraisemblance de cette scène où les deux armées, campant sur le même théâtre, se trouvent, pour ainsi dire, confondues. En admettant la justesse de cette critique, qui n'admirerait l'adresse sublime de l'auteur, qui suscite contre Richard sa propre conscience, fait plier cette ame de fer sous le poids du remords, et nous montre d'avance l'issue de la lutte, en nous faisant assister aux secrètes pensées des deux adversaires, l'un maudit par le ciel, l'autre choisi par lui comme instrument de vengeance et de justice? Ainsi Richard, quoiqu'il meure en héros sur le champ de bataille, n'attire pas sur lui cet intérêt puissant et doux que la vertu seule excite : nous ne voyons dans son désespoir héroïque qu'une lutte forcenée contre Dieu qui le punit.

Comme le *Roi Jean* est le prologue de ce grand tableau historique, *Henri VIII* en est l'épilogue. Drame plus simple, plus réel, d'un ton plus naïf et moins élevé, *Henri VIII* se distingue des pièces précédentes par toutes les qualités qui séparent la prose de la poésie. Admirons ici la sagacité de Shakspeare. Il a senti que, n'ayant plus à peindre l'énergique turbulence du moyen âge, mais un état de calme et de soumission monarchique, son sujet lui demandait d'autres couleurs. Il s'est contenté d'analyser avec finesse et de reproduire avec force la réalité historique. Vous ne retrouvez plus, dans *Henri VIII*,

Digitized by Google

cet esprit de barbarie héroïque et d'insubordination grandiose, ces volontés invincibles, ces caractères plus forts que nature, dont le poète a rempli tous ses drames chevaleresques. Ce ne sont plus les voix redoutables d'un Talbot, d'un Clifford, d'un Warwick,

Faiseur et défaiseur de rois (1),

qui retentissent comme des trompettes guerrières. L'effervescence féodale s'est calmée : il ne reste plus au poète qu'une tâche, celle de peindre, avec la profondeur de Tacite, ce tyran bizarre et voluptueux, dont les vices mêmes sont des énigmes pour l'histoire.

Avec quelle finesse de discernement il s'est acquitté de cette tâche! Quel portrait repoussant de vérité que ce Henri VIII! Sa grossièreté, sa sensualité, son opiniâtreté, son hypocrisie; sa gaîté triviale et sa cruauté inflexible; cette insensibilité profonde, mêlée au goût le plus effréné pour des voluptés brutales; sa prodigalité envers ses favoris; et cette avidité de vengeance qu'il voilait d'un prétexte de justice : tous ces traits de son odieux caractère sont gravés avec une profondeur inouie. Unissant tous les vices du sauvage à tous les vices de l'homme civilisé, il ne tue pas comme Richard III par haine, par ambition et par vengeance, mais par plaisir. Il a toute la sensualité du meurtre. Les objets de son amitié ou de son amour sont ses victimes : meurtrier libertin, il légitime ses voluptés par l'assassinat; il veut des épouses, non des maîtresses; et, pour se marier, il tue. Enfin il ajoute à cet horrible mélange de vices abjects et atroces, une tartuferie religieuse que Shakspeare n'a pas oublié de reproduire. Mais le prodige, c'est que l'on ait osé

(1) *Setter-up and puller-off of kings.* SHAKSPEARE.

Digitized by Google

présenter à la reine Élisabeth, sa fille, le portrait du tyran dans toute sa laideur. C'est là le chef-d'œuvre de l'adresse et de la franchise. A force de vérité, de simplicité, de naïveté, Shakspeare a vaincu l'obstacle; et par une flatterie heureuse, donnant pour dénouement à sa pièce la naissance d'Élisabeth, suivie de prédictions sur le bonheur et la gloire de son règne, il a su se faire pardonner l'étrange et incroyable hardiesse de ses tableaux.

L'héroïne de l'ouvrage c'est Catherine, épouse fidèle, femme simple et dévouée, matrone pudique, reine pleine de dignité. Son appel au roi, ses remontrances aux cardinaux, ses conversations secrètes avec ses dames d'honneur révèlent un caractère plein de candeur et de noblesse, de douceur et de force. Quand Wolsey, son ennemi, est mort disgracié, il y a une scène inimitable, où elle écoute sans peine et sans colère l'éloge de cet homme qu'elle détestait vivant. Après elle, c'est Wolsey qui attire le plus vivement l'attention. *Hardi dans le vice*, comme Shakspeare le nomme, il éblouit par sa magnificence, il étonne par son orgueil, il surprend par les ressources de son adresse. Quand une chute honteuse succède à l'éclat dont il brillait; quand ce ministre, aussi puissant qu'un roi, tombe du faîte de la grandeur, que ses trésors lui sont arrachés, que sa vie est menacée, que ses ennemis l'accablent et l'écrasent, l'état de dénuement profond où il se trouve, exprimé avec une sorte de simplicité enfantine, résultant de cet isolement et de cet abandon, nous pénètre de pitié. Un des talens les plus remarquables du poète est d'éveiller notre commisération en faveur de l'homme, alors même que notre estime ne le protége pas.

Si nous jetons sur l'ensemble de ces drames un coup d'œil général, nous y verrons une vaste épopée, nous

Digitized by Google

reconnaîtrons que chacune des dix tragédies qui la composent forme un chant séparé, mais nécessaire à l'effet de l'ensemble. Shakspeare n'a pas prétendu être seulement dramatique, dans cette immense composition. Ce sont les plus grandes leçons de l'histoire qu'il a réunies et coordonnées, ce sont les passions politiques dans toute leur véhémence qu'il a fait revivre, pour l'instruction des rois et des peuples. Eschyle et Aristophane à la fois, il a tracé le lugubre et comique tableau de la perversité de l'homme et du néant de sa grandeur. Voyez tous ces ambitieux portés sur le char de victoire, entourés d'un peuple qui les adore, et bientôt foulés aux pieds de leurs propres chevaux. Quelle galerie de misères royales, de crimes punis, de vengeances épouvantables! Quel tableau funèbre et ridicule tour à tour! Quelle raison moqueuse et sévère plane sur cette composition colossale! Une connexion intime en réunit tous les membres; chaque drame conduit le lecteur au drame qui le suit; les traits principaux des événemens y sont rendus avec justesse; les causes apparentes et les mobiles secrets sont saisis avec pénétration; et chaque personnage y revit tel qu'il exista réellement. C'est le manuel des rois et des princes. C'est là qu'ils verront de quelle complication d'intérêts se composent les états qu'ils doivent régir; combien leur vocation est haute et difficile; combien le crime est facile pour l'homme puissant, et comment la tyrannie se détruit en croyant s'affermir. Miroir terrible des fautes et des faiblesses communes aux princes, cette série de drames héroïques est, pour l'histoire moderne, ce que les annales de Tacite sont pour l'histoire de Rome expirante.

(*Extractor.*)

Digitized by Google

JOURNAUX ANGLAIS HEBDOMADAIRES.

Dans un précédent numéro nous avons présenté un tableau statistique des journaux quotidiens qui se publient en Angleterre (1). En nous occupant aujourd'hui de la presse hebdomadaire, nous nous bornerons aux publications qui portent le nom de feuilles du dimanche, et aux journaux littéraires qui paraissent le samedi. Les feuilles qui se publient le dimanche sont : l'*Atlas*, l'*Advertiser*, l'*Age*, le *Bell's Messenger*, le *John Bull*, le *Catholic Journal*, le *Despatch*, l'*Examiner*, l'*Englishman*, le *Life in London*, le *News*, l'*Observer*, le *Sunday Times*, le *Sphinx*, le *Spectator*, le *Weekly Times*, le *Weekly free Press*, et le *Weekly Courier*. La plupart de ces journaux avaient autrefois deux publications distinctes, celle du samedi soir pour la province, et celle du dimanche matin; et quelques-uns en avaient même une troisième le lundi matin, pour les marchés de ce jour. Mais dans ces derniers tems, une mesure arbitraire prise par les commissaires du timbre, ou plutôt par le solliciteur, a forcé quelques-uns de ces journaux à se borner à l'édition du samedi, à moins que l'arrivée de nouvelles extraordinaires ne les détermine à publier une seconde édition le dimanche ou le lundi matin. Le solliciteur du timbre les a contraints à prendre ce parti, en exigeant un double droit pour les annonces qui paraissent dans les deux éditions; de sorte que si un journal,

(1) Voyez notre 44e numéro.

Digitized by Google

portant la date du dimanche et publié le matin du jour dont il porte la date, expédie quelques-uns de ses numéros dans la nuit du samedi, le gouvernement perçoit, sur chaque annonce, un droit de 7 schellings (8 fr. 75), au lieu de 3 schellings 6 d. Maintenant comme ces journaux, même les plus répandus, n'envoient pas en province la huitième partie de leurs numéros, et que la poste chôme religieusement le dimanche, on conçoit sans peine combien l'exigence du fisc est odieuse et oppressive.

A la vérité, si, dans notre pays, comme dans quelques autres, où les pratiques de la religion, à défaut de la religion elle-même, sont encore en vigueur, les propriétaires de journaux pouvaient expédier leurs feuilles par la poste, le dimanche après midi, il n'y aurait pas de raison pour qu'ils le fissent le samedi; mais puisqu'on leur refuse cette facilité, il y a une excessive rigueur à les placer dans la cruelle alternative de paraître le dimanche avec les nouvelles de la veille ou de renoncer à l'édition du samedi. Cette mesure blesse également les intérêts des propriétaires de journaux, et la classe si nombreuse de leurs lecteurs. Il semble, d'ailleurs, que l'inaction de la poste est déjà en elle-même un assez grave inconvénient : si elle ne se reposait pas le dimanche, les nouvelles se répandraient dans tout le pays avec plus de régularité et de promptitude, et au lieu de payer une surtaxe au gouvernement, les journaux du dimanche, fidèles à leur titre, suppléeraient efficacement au silence forcé de la presse quotidienne. Mais que les caprices du fisc ajoutent aux rigueurs de la loi, et qu'un journal, contenant cent annonces, ce qui n'est pas sans exemple, soit chargé arbitrairement d'un impôt de près de 20 liv. st. (500 fr.), cette exigence ne nous paraît rien moins qu'une atteinte directe au droit de propriété; heureusement l'industrie a

Digitized by Google

trouvé moyen de remédier en partie à ce mal. Le sévère puritanisme, qui, dans l'intérêt de la sainteté du dimanche, impose silence au fouet du postillon, ne s'étend pas au-delà des frontières de notre comté : à la distance de dix ou onze milles de la métropole, la poste fait son service ordinaire, sans que l'on ait remarqué les fâcheux effets de la violation du sabbat, et les lettres y sont reçues et acheminées comme pendant le reste de la semaine. Lors donc que le propriétaire d'un journal veut expédier le dimanche un certain nombre de numéros, il les envoie par un messager à l'un des bureaux qui ne sont pas dans le ressort, Barnet, Saint-Alban, ou Kingston, par exemple ; la poste les y reçoit et les fait circuler rapidement dans les comtés. Mais ce moyen de transmission est trop dispendieux pour être d'un usage habituel. Toutefois cet expédient peut servir de leçon aux autorités qui créent à plaisir de semblables difficultés, et si elles ne veulent pas rester en arrière, elles devront infliger une nouvelle taxe à ces journalistes réfractaires, qui se dérobent, autant qu'il est en eux, aux rigueurs salutaires de l'impôt.

Parmi les journaux du dimanche actuellement existans, il y en a fort peu qui soient établis depuis longtems. Le plus ancien était le *Sunday Monitor*, qui a enfin cessé de paraître ; après lui vient le *Bell's Weekly Messenger*, dont la destinée paraît devoir être plus heureuse, quoique la valeur de ce journal n'égale probablement pas celle que devait avoir le *Sunday Monitor*, avant que le nombre de ses rivaux n'eût porté atteinte à sa prospérité. Cette feuille a été fondée par M. Bell, qui s'occupait beaucoup de spéculations de ce genre. Le *Weekly Messenger* doit avoir eu autrefois une circulation considérable : elle est encore assez étendue pour être

Digitized by Google

profitable à ses propriétaires, quoique la concurrence lui ait apporté quelque dommage. Le succès possible de ces sortes d'entreprises, qui peuvent d'ailleurs échouer sans compromettre trop gravement la fortune de ceux qui les tentent, amène sans cesse de nouveaux compétiteurs dans la carrière, et force les journaux déjà établis à faire de nouveaux frais pour se soutenir sans désavantage contre les efforts de leurs concurrens. Nous avons vu quels frais entraîne nécessairement l'établissement d'une feuille quotidienne, et nous avons reconnu que, quel que fût le talent des rédacteurs et l'habileté du directeur, il fallait pendant long-tems supporter une perte de 100 liv. st. à 120 (2,500 à 3,000 fr.) par semaine. Un journal du dimanche n'exige aucune avance de fonds; car on peut, sans inconvénient, traiter avec un imprimeur qui prêtera ses presses, en vertu d'un marché, avantage précieux que l'importance et la continuité des travaux interdisent à un journal quotidien. Les frais d'une feuille hebdomadaire s'élèvent à 20 l. st. (500 f.), et il y a des exemples de succès assez rapides pour que ces avances nécessaires aient été couvertes sur-le-champ, et qu'au bout d'une année l'entreprise ait présenté un bénéfice de trois ou quatre cents livres (7,500 ou 10,000 fr.). Ces exemples sont rares, à la vérité, mais toutefois assez fréquens pour tenter les spéculateurs qui veulent courir les chances de cette loterie. Le *John Bull* est un exemple de ces coups de fortune. Cette feuille parut pendant le procès de la reine, sans autre introducteur que quelques annonces et un prospectus qui fut distribué dans les rues de Londres. Ce prospectus était si adroitement rédigé, que les badauds qui en eurent connaissance s'imaginèrent qu'il leur annonçait l'apparition d'un représentant du radicalisme le plus pur. Le titre, à la vérité, favorisait cette

Digitized by Google

illusion. Aussi, les demandes, pour le premier numéro, furent-elles considérables; mais le désappointement fut égal à l'empressement, et la fureur des dupes alla si loin, non seulement parmi les simples acheteurs, mais parmi les dépositaires, classe ordinairement fort indifférente à la tendance politique des journaux qu'elle débite, que des paquets entiers furent brûlés publiquement. Mais le but des entrepreneurs était atteint, la publicité, condition *sine quâ non* de tout succès; et, en moins d'un mois, les propriétaires du *John Bull* étaient non-seulement couverts de leurs avances, mais nantis d'un bénéfice assez considérable. Le nom de ces heureux spéculateurs est demeuré dans l'ombre; se contentant des profits de l'entreprise, ils ont sacrifié l'honneur qu'ils pouvaient en recueillir. Malheureusement pour les intérêts de la justice, la loi permet aux propriétaires d'un journal d'échapper à la responsabilité de leurs œuvres. Il suffit, conformément aux dispositions d'un acte du Parlement, de déclarer le nom d'un propriétaire et celui du *publisher* et de l'imprimeur. Cette simple déclaration est tout ce qu'on exige. Or, le prétendu propriétaire, dont on livre le nom au bureau du timbre, est un homme de paille, un employé subalterne à qui l'on fait quelques avantages pécuniaires, en faveur desquels il brave la prison, et encourt la responsabilité des péchés d'autrui (1). Cette fiction désarme souvent la justice et empêche, en matière de diffamation, l'offensé de poursuivre

(1) Note du Tr. La même disposition a produit chez nous les mêmes résultats. Nous lui avons dû, pendant quelque tems, la comédie des éditeurs responsables, innocens mannequins, incapables des délits qu'ils s'attribuaient et contre lesquels s'exerçait à regret la sévérité des tribunaux. Le ridicule, plus encore que la loi, a depuis fait justice de ces honnêtes criminels.

Digitized by Google

la réparation de l'injure. Ce n'est pas que ces plastrons offerts à la vengeance inspirent la pitié, mais c'est que l'indignation d'un honnête homme ne trouve pas son compte à frapper à côté du coupable. D'ailleurs les caractères généreux aiment à se retrancher dans leur dignité, et n'invoquent contre la calomnie que le témoignage de leur conscience et de l'estime publique. Quoi qu'il en soit, la loi est impuissante contre les véritables auteurs des délits, et le système de la fausse responsabilité a été poussé si loin, qu'il y a tel journal dont la propriété est attribuée à des femmes dont la résidence est inconnue, et qui n'ont aucun intérêt dans l'entreprise qui s'est emparée de leur nom.

Nous n'avons pas de détails assez précis sur la circulation des feuilles du dimanche pour parler avec une entière confiance de chacune de ces entreprises en particulier. Cependant nous pouvons assurer, en connaissance de cause, qu'il ne se débite pas moins de cent dix mille numéros, sans compter le tirage du lundi, qui a lieu dans deux ou trois établissemens. Le total des sommes payées au gouvernement pour frais de timbre, et pour la taxe des annonces et les droits de l'excise, dépasse 92,000 liv. st. (2,300,000 fr.) par an. Cependant cette somme, tout considérable qu'elle soit, ne suffit pas à l'exigence du nouveau solliciteur du timbre, car il a fait savoir qu'il prélèverait un droit de 3 sch. 6 d. (4 fr. 35 c.) sur chaque paragraphe annonçant une réunion ou dîner, quoique le propriétaire insère ces avis à titre de nouvelles, et qu'il le fasse gratuitement. L'éditeur du *Bell's Life in London*, journal imprimé, dit-on, à 22,000 exemplaires, et qui, par conséquent, paie des droits de timbre très-considérables, a déclaré que cette nouvelle charge était si forte, qu'il était hors d'état de

Digitized by Google

la supporter. Malheureusement, en pareille matière, la volonté du solliciteur du timbre a force de loi, et toute tentative de résistance, grâce au zèle des commissaires, qui seconde merveilleusement les caprices de ce fonctionnaire, amènerait infailliblement la ruine du téméraire qui s'aviserait de lutter contre cette tyrannie.

L'opinion libérale a pour organes les quatre cinquièmes de ces feuilles du dimanche; l'opinion opposée n'a pour défenseurs que le *John Bull*, l'*Age*, et l'*Old Soldier* (1); mais ces trois champions ne transigent sur aucun point, et soutiennent dans toute leur pureté les doctrines politiques et religieuses des vieux torys. Toutefois la faveur publique s'attache à leurs adversaires, et ils ne comptent qu'un lecteur et demi contre neuf; cette infériorité relative n'est pas un fait sans importance, si l'on considère que ces journaux sont principalement répandus dans la classe moyenne et la classe inférieure. Les anti-catholiques peuvent bien se rassembler en plein air, rallier à leur bannière tout ce qu'il y a de plus ignorant et de plus mal famé dans la société, et se donner ainsi une apparence de force; ils peuvent encore faire grand bruit de leurs pétitions et des milliers de signatures que l'influence de quelques cerveaux brûlés et de quelques fanatiques dans le clergé et la magistrature arrache aux pauvres des dépôts, aux malades des hôpitaux et aux enfans des écoles de charité. Mais que devient cette prétendue majorité, même dans les classes inférieures, lorsque nous trouvons que les feuilles libérales du dimanche, qui prêchent la réforme et la liberté

(1) Cette dernière feuille a cessé de paraître, de sorte qu'il ne reste plus à cette opinion d'autre organe que le *John Bull* et l'*Age*. Nous ajouterons, avec douleur, que, dans la question catholique, le *Bell's Weekly Messenger* s'est rangé du parti de l'intolérance.

Digitized by Google

religieuse, obtiennent une préférence si marquée sur les soutiens de la cause opposée? On peut objecter que cette proportion, si favorable aux principes de la liberté, n'existe que pour Londres. Il faut bien avouer que le peuple de la capitale a une grande supériorité d'instruction sur les populations des campagnes, que le clergé et la magistrature maintiennent avec tant de soin dans leur antique ignorance. Mais ce qui prouve que, même dans les comtés, la balance penche encore en faveur des mêmes doctrines, c'est que, sur les 250 journaux qui s'impriment hors de Londres, les trois quarts sont consacrés à la défense des principes libéraux. Ce calcul, déjà si favorable à la réforme, remonte à une époque où nos doctrines avaient moins d'organes qu'elles n'en ont à présent, de sorte que le rapport a dû varier en notre faveur, et si, au lieu de prendre pour point de départ le nombre des journaux, nous prenions celui des numéros que chacun d'eux met dans la circulation, ce qui serait la véritable base d'une appréciation rigoureuse, nous trouverions, sans doute, que la proportion ne s'éloigne pas beaucoup de celle que nous avons trouvée pour les journaux de la métropole. Quels puissans auxiliaires nos ministres n'ont-ils pas eus dans les journaux de Londres et des provinces? c'est à leurs efforts qu'ils doivent surtout attribuer le merveilleux succès qui vient de couronner leur entreprise. Ces instituteurs infatigables ont triomphé de l'ignorance qui pesait sur la masse du peuple, et les lumières qu'ils ont répandues ont enfin dissipé les ténèbres que l'intérêt privé et le fanatisme auraient voulu rendre éternelles. Aussi l'émancipation des catholiques, préparée par degrés, au lieu d'exciter les clameurs populaires contre le papisme qui n'auraient pas manqué de l'accueillir il y a quelques années, n'a-

Digitized by Google

t-elle provoqué que les protestations ridicules du club de Brunswick, honteux et désespéré de sa déconfiture.

Quelques-uns des journaux du dimanche sont rédigés avec un talent qui aurait fort surpris les journalistes du siècle précédent. Si l'on veut trouver des articles de haute critique sur l'art dramatique et la musique, il suffit de feuilleter les pages du *Spectator*, de l'*Examiner* et de l'*Atlas*, pour y rencontrer un grand nombre de morceaux que ne désavoueraient pas nos meilleurs écrivains. Le talent et l'éclat ne manquent pas non plus chez les adversaires des libéraux : le *John Bull* et l'*Age*, par la vivacité de leur style, ne permettent pas à leurs adversaires de se négliger, et les forcent, sans doute, par l'émulation qu'ils excitent, à leur opposer des armes d'une trempe brillante et vigoureuse. La presse hebdomadaire est fortement organisée, et l'influence qu'elle exerce sur les classes moyennes et inférieures de la société lui assure une haute importance.

Les perfectionnemens mécaniques introduits pendant ces dernières années, dans le matériel de la presse hebdomadaire ne l'ont pas laissée en dehors du mouvement général. La dimension de ces journaux est en rapport avec celle des autres feuilles; ils sont imprimés en beaux caractères, et, grâce à l'action des presses mécaniques (1), ils peuvent être délivrés aux dépositaires le

(1) Avant l'introduction des machines, dit le *Mechanic's Register*, dans son dernier numéro, le tirage présentait les plus grandes difficultés, une presse ordinaire ne pouvant tirer au-delà de sept cent cinquante exemplaires en une heure, quelle que fût l'activité des ouvriers. Cette lenteur de la presse forçait les journaux dont la circulation est assez considérable, à mettre en mouvement plusieurs presses ensemble, et par conséquent à multiplier les compositions, ce qui augmentait beaucoup les frais. La différence pour les journaux tirés à sept ou huit mille est au moins de 2,000 liv. st. (50,000 fr.) par an. Nous tenons de l'un des pro-

Digitized by Google

dimanche matin, et offrir au public le récit détaillé des opérations des hautes cours de justice et des tribunaux de police pendant le jour précédent. Un coup d'œil jeté sur l'*Atlas* peut montrer avec quel soin et quelle étendue ces matières sont traitées. Cette feuille, qui commença à paraître il y a environ trois ans, adopta, à son début, un format beaucoup plus considérable que celui des autres écrits périodiques. La nouveauté du plan et les ressources qu'il offrait aux entrepreneurs pour donner toutes les nouvelles de la semaine, en réservant une large place aux matières littéraires, assurèrent tout d'abord à cette entreprise la faveur publique, quoique l'élévation du prix, un schelling (1 fr. 25 c.), bien supérieur à celui des autres journaux, eût pu déconcerter le zèle des consommateurs. Ce succès, d'un heureux augure, prouve combien le public est disposé à encourager la presse périodique.

L'*Atlas*, qui justifie son titre par ses dimensions colossales, a imité dans son numéro du 22 mars l'exemple donné par le *Times* pour échapper aux droits du timbre sur les supplémens, et, en doublant sa stature, il s'est élevé à cinq pieds trois pouces et demi de longueur sur quatre de largeur. Cet expédient, dirigé contre les prétentions du timbre, nous semble justifié par l'absurdité et la tyrannie de cette administration; en effet, il y a tyrannie à contrarier ainsi, par une mesure arbitraire, l'industrie des entrepreneurs de journaux, et absurdité, puisque l'administration, en réprimant l'usage de ces supplémens au lieu de l'encourager, prive le trésor d'un

priétaires du *Constitutionnel* de Paris, que l'emploi de la presse mécanique leur sauve par an plus de 80,000 fr. de frais, ce qui ne doit point nous surprendre, puisque ce journal, pour servir à tems ses 20,000 abonnés, était obligé de faire huit compositions.

Digitized by Google

accroissement de recettes que produiraient les perceptions de l'excise. D'ailleurs, le propriétaire d'un journal, livrant au public un supplément dont la rédaction et la composition tombent entièrement à sa charge, n'a-t-il pas des droits à quelques ménagemens? Cependant il paraît que le gouvernement va proposer une mesure contre ces doubles feuilles, et fixer une limite qu'elles ne pourront point dépasser.

Lorsque le *Times* publia, pour la première fois, sa double feuille, quelques curieux s'amusèrent à calculer ce qu'il contenait de matière: en appliquant ces calculs à l'*Atlas* du 22 mars, nous trouverons qu'il remplirait deux forts volumes in-8°, et même trois, en adoptant le système des larges marges dont nos éditeurs modernes font si habilement usage; et que la presse quotidienne de Paris, en réunissant tous ses produits d'un jour, n'opposerait qu'un pygmée au gigantesque *Atlas*. Si le contraste entre cette feuille colossale et les journaux français, tels qu'ils sont aujourd'hui sous leur forme nouvelle, est déjà curieux, quelle figure ferait, à côté de l'*Atlas*, un numéro du *Daily Journal*, dont nos ancêtres admiraient la haute stature? Le malheureux disparaîtrait tout entier dans l'une des quatre-vingt-six colonnes que l'*Atlas* du 22 mars offrait à l'avidité de ses lecteurs. Ce prodigieux numéro, destiné à reproduire en entier les débats du Parlement dans la question catholique, ayant été tiré à 15,000 exemplaires, n'a pas consommé moins de trente rames de papier, dont le poids s'élevait à 4,260 livres, et a payé au gouvernement 60 liv. st. (1,500 fr.) pour les droits de l'excise, et 200 liv. st. (5,000 fr.) pour les frais de timbre. Maintenant, si l'on suppose toutes ces feuilles de papier attachées les unes aux autres, la longueur totale sera de plus de quinze milles (cinq lieues)!

Digitized by Google

Le nombre des personnes employées à Londres aux journaux du dimanche, le vendredi et le samedi, s'élève au moins à quatre cents, sans y comprendre les vendeurs de journaux et leurs employés. Dans notre premier article sur la presse nous avons évalué à 2,700 le nombre des personnes attachées, tant à Londres que dans la province, au service de la presse quotidienne ; mais dans ce calcul approximatif nous avions omis les vendeurs de journaux et leurs sous-employés. Nous n'avons pas, en ce moment, le moyen d'établir d'une manière rigoureuse le nombre des personnes engagées dans le commerce des journaux de Londres; mais, d'après les renseignemens qui nous ont été communiqués à ce sujet, nous pouvons affirmer que, dans la Grande-Bretagne et en Irlande, toute la presse périodique n'occupe pas moins de deux mille vendeurs, agens et autres employés des vendeurs, ce qui élève notre chiffre à cinq mille. L'opinion commune est que ce nombre est encore plus considérable ; néanmoins nous sommes fondés à croire que notre calcul ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité.

On a déjà vu que le nombre des numéros de journaux du dimanche, distribués chaque semaine, est d'environ cent dix mille, terme moyen. Dans les momens de crise, ce nombre s'élève beaucoup plus haut ; mais il décroît sensiblement quand le calme renaît.

On a souvent agité la question de savoir si le débit des journaux du dimanche, comparé à celui des journaux quotidiens, ne pourrait pas servir de *criterium* pour déterminer le rapport entre le goût du public pour les nouvelles et les ressources qu'il a pour le satisfaire. Il est très-difficile, en effet, lorsque la vente des journaux quotidiens est en baisse, et que par contre-coup celle des feuilles hebdomadaires est en hausse, de savoir dans

Digitized by Google

quelle proportion le défaut d'intérêt et la gêne des acheteurs contribuent à ce mouvement. A la fin de la dernière guerre, le public, rassasié de nouvelles, s'imaginant que la paix ne fournirait plus assez d'alimens à une curiosité de tous les jours, manifesta une indifférence assez générale pour les nouvelles, et il résulta de cette disposition que nombre de lecteurs que l'intérêt des circonstances avait engagés à prendre un journal quotidien, cessèrent de le faire, et se contentèrent de se mettre une fois par semaine au courant des nouvelles au lieu de s'y tenir jour par jour ; mais ce ne fut que pour un tems. Dans les quatre ou cinq dernières années qui suivirent cette ère d'indifférence, les souscriptions sont revenues en foule aux journaux quotidiens, sans que cet accroissement ait porté aucune atteinte à la prospérité des journaux hebdomadaires, et nous pouvons ajouter que depuis six ans le nombre des lecteurs a considérablement augmenté.

Peut-être nous contestera-t-on l'exactitude de nos calculs ; mais comme ils reposent sur des données certaines, il nous est facile de les justifier. Nous montrerons d'abord cet accroissement dans les journaux quotidiens. De tous les journaux en circulation, il n'y a, depuis dix ans, que le *British-Press* qui ait cessé de paraître, sans avoir été remplacé ; quant au *Representative* qui a été réuni au *New-Times*, aujourd'hui le *Morning-Journal*, on ne peut pas dire qu'il ait perdu ses souscripteurs. Parmi les journaux du soir nous avons vu à différentes époques de nouveaux prétendans à la faveur publique, tels que le *True Briton*, l'*Evening Chronicle*, le *Nation and Argus*, disparus après s'être fait une certaine clientelle qui n'avait pas causé un dommage proportionnel aux journaux précédemment établis ; le

Digitized by Google

nombre de leurs souscripteurs, comparé à celui que perdirent leurs rivaux, était dans le rapport de cent à un, et cependant, en mourant, ils léguèrent à ceux-ci plus de la moitié de ce nouveau fonds de lecteurs. Le *Statesman*, par exemple, qui comptait plusieurs centaines de souscripteurs, les transporta au *Globe*, qui en conserva la plus grande partie. En outre, l'une de ces nouvelles entreprises a prospéré, et il est resté dans la circulation un nouveau journal du soir. Toutefois il ne faudrait pas affirmer que la circulation des six journaux du soir, pris ensemble, soit aujourd'hui plus considérable qu'elle ne l'a jamais été. Pendant la dernière guerre, au moment où l'intérêt était si vivement excité, le nombre des numéros jetés dans le public était prodigieux; mais c'était un paroxisme fébrile, et dans une pareille crise, le débit des journaux ne pouvait pas être considéré comme une preuve des progrès de l'intelligence. On lisait les journaux seulement pour y trouver le récit des batailles et des siéges; aujourd'hui on les lit pour s'instruire. Cette exaltation, causée par la guerre, ne se représentera pas de long-tems, et à défaut de pareils sujets, les colonnes de journaux se remplissent de matières instructives et d'utilité pratique. Depuis la paix, la circulation des journaux n'a jamais été plus considérable que dans ces trois dernières années. Si nous bornons nos remarques aux journaux du soir, nous trouvons que le *Sun* a vu le nombre de ses souscripteurs s'élever de trois cent cinquante à près de deux mille; le *British Traveller*, qu'on peut considérer comme le remplaçant du *Statesman*, a deux fois plus de lecteurs; et le *Standard*, qui date à peine de deux ans, se tire aujourd'hui à quinze cents exemplaires au moins. Le *Courier*, à la vérité, a beaucoup perdu; mais, en revanche, le *Globe*,

Digitized by Google

en trois ans, a gagné plus de mille abonnés. Le *Star*, dont le discrédit est si complet, n'a pas eu depuis quelques années une circulation sur laquelle il fût possible de perdre beaucoup. Que conclure de là, sinon que le nombre des lecteurs a toujours été croissant, quelles qu'aient été les ressources des particuliers, et que le genre humain, devenu plus raisonneur, s'est enfin émancipé ?

Sans prétendre déterminer avec précision la cause de ce progrès, ne pourrait-on pas l'attribuer en partie à l'établissement de ces cafés ou échoppes où le peuple lit les journaux, et qui ont servi à répandre les feuilles publiques dans tout le pays? La classe ouvrière qui fréquente ces endroits se souciait jadis fort peu des journaux; elle y venait uniquement pour boire et fumer. Aujourd'hui, tout homme qui sait lire, et combien peu ne le savent pas parmi les habitués de ces cafés, tous disons-nous, demandent, en même tems, le journal et leur café. Le changement introduit dans les mœurs par la fréquentation de ces lieux publics est notable. Il suffit, pour l'apprécier, d'examiner la différence qui existe entre les artisans de la capitale et ceux des villes de province et des campagnes où cet usage n'a pas pénétré. On reconnaîtra que c'est à l'influence de la lecture des journaux et aux discussions qu'ils soulèvent nécessairement, que nous sommes redevables des heureux progrès de l'intelligence dans la classe inférieure de Londres. Rien ne contribue plus à perpétuer l'ignorance et les préjugés, qu'un cercle étroit de connaissances, et la lecture exclusive de ces feuilles qui font sans cesse des appels aux passions basses et malveillantes. D'où vient qu'aux dernières élections d'Oxford les trois quarts des membres du clergé donnèrent leur voix à Sir H. Inglis, tandis que

Digitized by Google

les trois quarts des avocats et des hommes du monde votèrent en faveur de M. Peel ? La réponse est simple : les ministres anglicans, en général, ne sortent jamais du cercle de leurs paroisses ; rarement ils lisent d'autres journaux que ceux que lisaient leurs pères. Aussi, eussent-ils désiré dépouiller les préjugés de leur enfance, et acquérir quelques idées nouvelles, que jamais ils n'en auraient trouvé l'occasion. Il en est de même de la multitude. Aussi longtems que les artisans passèrent les heures de leurs loisirs dans les maisons publiques où ils songeaient à toute autre chose qu'à la lecture, ils se maintinrent dans cet heureux état d'ignorance qui, suivant l'aristocratie, doit être leur partage ; mais aussitôt qu'on leur ouvrit des cafés, un plaisir d'une espèce nouvelle leur fut révélé. Ils lisent et ils raisonnent, et bien que l'ignorance et les préjugés soient loin d'être vaincus, néanmoins, les progrès qu'ils ont faits doivent satisfaire les amis de l'humanité.

Revenons à notre argument. Nous avons avancé que le nombre des journaux qui circulent aujourd'hui est plus considérable qu'il ne l'a jamais été, sauf les momens de crise. D'après les renseignemens qui nous ont été fournis, on peut évaluer la circulation des journaux du soir à onze mille exemplaires, ce qui donne une différence d'un mille en faveur du présent ; et, en admettant que chaque numéro soit lu par trente personnes (évaluation modérée, attendu la grande quantité de journaux répandus dans les cafés, les cabinets de lecture et autres lieux publics), nous trouvons un surcroît de trente mille lecteurs pour les journaux du soir seulement, et si nous appliquons le même calcul aux feuilles du matin, le chiffre sera bien plus élevé. On peut, sans crainte de mécompte, porter à 5,000 les nouveaux souscripteurs

Digitized by Google

des sept journaux du matin, le *Times*, le *Morning Herald*, le *Morning Journal*, le *Morning Chronicle*, le *Morning Post*, le *Morning Advertiser* et le *Public Ledger*. Donc, le tirage journalier s'élève à 28,000. En prenant la même base d'évaluation (trente lecteurs pour un exemplaire) nous aurons 150,000 nouveaux lecteurs, ce qui, ajouté à ceux que nous ont donnés les journaux du soir, produit une somme totale de 180,000.

Mais l'accroissement est surtout sensible dans la circulation des journaux hebdomadaires. On ne peut pas l'évaluer à moins de dix mille numéros, d'où il résulte un accroissement proportionnel de 300,000 lecteurs. Ainsi, sans comprendre dans nos calculs, les journaux de provinces, nous obtenons pour somme totale près d'un demi-million de nouveaux lecteurs. Nous espérons établir incessamment la preuve de notre estimation, au moyen des rapports officiels, et nous serions bien étonnés s'ils ne la confirmaient pas.

Si nous jetons les yeux sur l'état des journaux, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de surprise, en comparant le rapport de leur nombre avec la population du pays. Nous avons vu qu'il s'en imprime environ cinq cent mille par semaine. Les états de la population pour 1821 la portaient à 22,000,000; pour mieux établir notre évaluation, nous supposerons qu'elle s'élève aujourd'hui à 25,000,000. Une circulation hebdomadaire de 500,000 journaux donnera par jour un peu plus de 70,000 (1), ce qui fait un journal pour 357 personnes; ou,

(1) Depuis que cet article a été écrit nous avons examiné les rapports officiels du timbre pour l'année 1821, et nous avons trouvé pour cette année un total de 24,000,000 d'estampilles, ou environ 68,000 par jour. Cet état prouverait, si le calcul que nous avons présenté dans notre article est vrai, que l'accroissement, depuis 1821 jusqu'à 1829, est de

Digitized by Google

déduction faite des exemplaires envoyés aux Indes orientales et occidentales, en Amérique et dans les autres parties du monde, un journal environ pour quatre cents personnes, dans lesquelles sont compris les enfans et ceux qui ne savent pas lire : proportion étonnante et que n'offre aucun autre pays, à l'exception, toutefois, des États-Unis où le rapport en faveur de la population lisante est beaucoup plus élevé ; mais aussi les propriétaires de journaux n'y sont pas, comme chez nous, surchargés de taxes, et les frais d'un journal y sont fort peu de chose.

En calculant d'après ces données, on pourrait estimer à un huitième de la population totale du royaume, le nombre des lecteurs de journaux ; mais comme il est difficile en pareille matière d'arriver à une appréciation rigoureuse, voulant rester en deçà de la vérité plutôt que de la dépasser, nous prendrons le terme de un à vingt pour expression du rapport de ceux qui lisent à ceux qui ne lisent pas, et certes, cette appréciation si modérée fournit encore un puissant argument en faveur de la marche progressive de l'intelligence. Si jamais la publication et le débit des journaux venaient à être délivrés des entraves que l'administration leur a imposées, on ne saurait dire quels développemens prendrait cette industrie, mais il est hors de doute que la société en retirerait d'immenses avantages.

750,000 estampilles par an, ce qui réduirait le nombre des nouveaux lecteurs à 40 ou 50,000 ; mais nous n'avons pas le plus léger doute que, dans l'absence de documens officiels, et par le vif désir que nous avions d'éviter toute apparence d'exagération, nous avons affaibli la circulation des journaux des comtés. Suivant un état publié en 1824, la circulation de ces journaux (et elle n'a pas diminué depuis) était si fort au-dessus de l'évaluation que nous avons adoptée, qu'en prenant cet état pour base, nous trouvons que la différence en plus entre la circulation de 1821 et celle de 1829, pour ces feuilles, dans tout le pays, est au moins de 1,000,000 d'exemplaires.

Digitized by Google

Une autre question se présente ici, c'est celle de savoir dans quelle proportion ce genre de lecture répand les idées libérales. Nous avons déjà montré le rapport entre les feuilles libérales et celles de l'opinion opposée, et ceux de nos lecteurs qui voudront prendre la peine de faire une simple opération arithmétique ne seront pas embarrassés de répondre à cette question. Citons cependant, comme fait à l'appui, la circulation du *Bell's Life in London*. Ce journal, le plus répandu de tous les journaux du dimanche, et qui, par sa nature, compte le plus grand nombre de ses lecteurs dans la classe inférieure, est un organe de l'opinion libérale. Pendant plusieurs années, sa circulation, qui n'a pas sensiblement diminué depuis, était de 22,000 numéros. Cette feuille a quelquefois publié sur la politique générale des articles vraiment supérieurs, et l'accueil que ses lecteurs ont fait à de pareils morceaux témoigne des progrès du goût et de l'intelligence dans les classes inférieures de la société.

Les feuilles littéraires publiées le samedi sont la *Litterary Gazette* et le *London Weekly Review*. Le premier de ces journaux jouit depuis long-tems de la faveur publique. En général ses directeurs s'abstiennent de toucher à la politique; mais dans certaines occasions où ils se sont un peu écartés de leur réserve habituelle, nous avons observé que la nuance de leurs opinions les rapprochait plutôt des torys que des amis de la liberté. Cette publication donne un bénéfice de 5,000 liv. sterl. (125,000 fr.) environ par an. Le *London Weekly Review* est d'une date plus récente, mais il obtient un succès progressif. Comme la *Gazette*, il s'interdit la politique. L'*Athenæum*, le troisième des journaux littéraires, a pris une marche opposée; quoique consacré spécialement

Digitized by Google

à la littérature, il a pris franchement une couleur politique et s'est placé dans les rangs des plus chauds défenseurs des opinions libérales. Cependant il obtient peu de succès. Son début fut brillant et d'un heureux augure; mais la détermination qu'il a prise de paraître deux fois par semaine a porté à sa prospérité un coup dont il ressent encore les atteintes.

Nous terminons ici cette partie de notre travail. Nous avions l'intention de renfermer dans le même article ce que nous avons à dire de la presse des provinces et des journaux étrangers sur lesquels nous avons acquis des renseignemens authentiques, mais nous nous voyons forcés d'ajourner cette nouvelle statistique au prochain numéro.

(*Westminster Review.*)

Digitized by Google

Politique. — Législation.

GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

S'IL est un pays qui, plus que tout autre, soit de nature à exciter puissamment l'intérêt des habitans de la Grande-Bretagne, ce sont, sans contredit, les États-Unis. Sortis de notre sein, formés dans le même moule, nourris des mêmes préjugés et professant la même religion que nous, les enfans de l'Union Américaine portent encore nos noms et parlent notre langue. La fortune qui leur fut propice et les progrès du tems mirent dans leurs mains les rênes de leur propre gouvernement. Comment ont-ils usé de ce pouvoir nouveau? Qu'ont-ils fait? quelles institutions ont-ils fondées, eux qui n'eurent pas à lutter contre ces milliers d'obstacles qui, dans les vieilles monarchies européennes, compriment de toutes parts l'opinion publique, et s'opposent à son entier développement?

Toute lumière nouvelle, tout document authentique qui nous arrive sur cet important sujet, est accueilli par nous avec reconnaissance. Chose étrange! on pourrait à peine citer un exemple de voyageur anglais qui, ayant fait d'abord les études nécessaires pour observer avec fruit, ait visité l'Amérique dans l'intention de rendre compte d'une manière impartiale, de sa situation morale et politique, de ses institutions et de ses lois. Voyez l'Irlande si rapprochée de nous, si

Digitized by Google

intimement liée à notre pays : nous demeurons dans l'ignorance la plus complète de tout ce qui la concerne ; et si la vérité n'a pu encore franchir le canal qui nous en sépare, comment espérer qu'elle parvienne à traverser l'Atlantique ? Pourtant, il ne peut pas y avoir d'occupation plus attrayante, pour un publiciste philosophe, que l'étude de ce peuple d'origine anglaise qui, s'étant aventuré avec succès dans de nombreux essais de constitutions dont les principes sont adoptés aujourd'hui comme bases des gouvernemens libres de tout l'hémisphère occidental, reporte ainsi à la mère-patrie la gloire d'avoir répandu la liberté politique sur une vaste portion du globe. Assurément rien n'est plus curieux que de voir jusqu'à quel point les modifications apportées à notre système par nos frères transatlantiques doivent être considérées comme des améliorations, et, dans ce cas, si quelques-unes d'elles sont susceptibles d'être transportées ailleurs, ou si, étant plus particulièrement propres à l'état de la nation américaine, elles ne peuvent lui être empruntées avec succès.

Pour donner un tableau complet, et cependant aussi bref qu'il nous sera possible, du système du gouvernement de l'Union, nous aurons recours tant aux renseignemens que nous avons pu recueillir par nous-mêmes, qu'aux excellens documens renfermés dans le livre publié récemment par M. Cooper, auteur de romans américains fameux dans les deux mondes (1). Nous chercherons à indiquer le point où s'arrêtent les pouvoirs des états séparés, et celui où commencent les pouvoirs de la confédération ; et, dans l'examen de la législation intérieure,

(1) *Notions of the American, picked up by a travelling Bachelor.* 2 vol. 8°.

Digitized by Google

nous nous appliquerons à montrer quels résultats ont eus sur l'état social et politique de l'Amérique, les changemens opérés dans sa première organisation européenne. De pareilles recherches ne seront pas inutiles, car cette partie du mécanisme du gouvernement des États-Unis est assez mal comprise chez nous. Pour ce qui concerne la situation intellectuelle de la nation et les progrès qu'elle a pu faire dans les arts de la civilisation, nous nous en rapporterons entièrement à l'autorité de M. Cooper que personne ne récusera. Nous terminerons cet article par une statistique des États-Unis qui permettra au lecteur de leur assigner le rang qu'ils doivent occuper dans l'échelle des nations.

Avant de nous livrer à l'examen des constitutions diverses qui régissent aujourd'hui l'Amérique du Nord, il est bon de se rappeler que les colonies dont elle est composée doivent leur origine à des émigrés qui vinrent s'y établir à des époques différentes. Bien qu'ils s'accordassent pour la plupart à adopter les lois de la mère-patrie, ils différaient entre eux de religion, et ils avaient été poussés, par les motifs souvent les plus contraires, à abandonner les douceurs de la vie sociale au sein de leur commune patrie. Chacune des colonies eut son gouvernement provincial à part, et le degré d'autorité que la couronne conserva sur elles fut loin d'être uniforme. Quelques-unes recevaient de l'Angleterre leur gouverneur et leur conseil, d'autres leur gouverneur seulement; tandis que, dans le Rhode-Island et le Connecticut, le peuple, en vertu d'une charte octroyée par Charles II, jouissait d'une si parfaite indépendance dans tous les actes de son administration locale, qu'à la révolution il ne fut pas nécessaire d'apporter le moindre changement à l'organisation intérieure de ces colonies.

Digitized by Google

Une d'elles conserve encore aujourd'hui la charte de Charles II ; l'autre y était restée également soumise jusqu'en 1818 ; et ce n'est qu'à cette époque qu'elle s'en est affranchie pour s'en créer une nouvelle.

Avec des organisations si diverses, il n'est pas besoin de faire observer que chaque colonie était entièrement indépendante des autres. Le gouvernement anglais évitait de s'immiscer dans leurs affaires d'administration locale, ainsi que le prouve le rapport fait sur les causes qui amenèrent la première résistance aux actes du parlement, c'est-à-dire le refus de payer à l'Échiquier un léger droit de timbre. L'émancipation ne produisit donc en réalité aucun changement important dans la forme du gouvernement de plusieurs d'entre elles ; tandis que, pour quelques autres, la substitution d'un gouverneur et du conseil ou d'un gouverneur seul, élus par le peuple, au lieu d'être nommés par le roi, paraît avoir été une bien faible modification à leur condition première. Toutefois, lorsque ces colonies se furent ainsi affranchies de tout contrôle étranger, elles trouvèrent leur propre influence si fort augmentée, que l'on comprend sans peine que les principaux meneurs ne voulurent sacrifier, de leur autorité nouvelle, que ce qui était indispensable à la défense commune.

Des efforts isolés n'auraient pu assurer le succès de la révolution ; il fallait la réunion des forces de toutes les colonies. Déjà, dès l'année 1722, on avait conçu un projet de congrès. Trente-deux ans après, en 1754, il s'en tint un à Albany, avec l'autorisation du gouvernement anglais. Il était composé des députés des provinces du centre et de l'est, et devait aviser aux moyens de défendre ces mêmes provinces contre les Français, alors maîtres du Canada, et contre les Indiens alliés des Fran-

Digitized by Google

çais. Ce fut à cette occasion qu'on proposa un plan de gouvernement fédéral qui aurait embrassé toutes les colonies depuis le New-Hampshire jusqu'à la Géorgie inclusivement. Il consistait en un conseil général de délégués, choisis tous les trois ans par les assemblées provinciales; le président du conseil général restait à la nomination de la couronne. Mais ni le ministère ni les colonies ne s'accordèrent sur les moyens d'exécution, et le projet fut abandonné.

Le premier congrès qui chercha à porter remède aux maux dont on accusait l'Angleterre d'être la cause, s'assembla à New-York en 1765; il établit que le droit d'imposer résidait uniquement dans les assemblées législatives coloniales. Le langage adopté dans le congrès de 1774 fut encore plus positif; mais il était réservé à celui de 1776 de décider l'émancipation; ce fut le 4 juillet 1776 qu'eut lieu la déclaration de l'indépendance des États-Unis.

Nous avons déjà fait observer que le peu de pouvoir que le gouvernement anglais exerçait sur les colonies de l'Amérique du Nord avait été, lors de la séparation, repris par chacun des nouveaux états. L'autorité du congrès reposait alors bien moins sur des principes fixes et définis que sur la conviction où l'on était généralement de la nécessité de la coopération de tous les pouvoirs. Toutefois le besoin d'un pacte ne tarda pas à se faire sentir, et même avant la déclaration d'indépendance, un comité avait été créé pour préparer l'acte de confédération qui, après avoir été agréé par le congrès, fut soumis à la ratification des différens états, en 1777, et accepté par eux dans le courant de l'année suivante.

Cet acte était réellement un traité passé entre les treize états indépendans; il portait que « chaque état conservait

Digitized by Google

sa portion de souveraineté, de liberté, d'indépendance et de juridiction qu'il n'avait pas expressément déléguée, par le présent acte de confédération, aux États-Unis assemblés en congrès. » L'idée d'un droit égal de souveraineté prédomina tellement dans cette convention, que chaque état, sans égard à l'étendue de sa population, n'eut qu'un seul et même vote dans le congrès. On consacrait ainsi un principe dangereux, selon nous, en donnant aux opinions de la minorité un pouvoir aussi grand qu'à celles de la majorité.

Le principal objet que se proposait la ligue, était d'agir avec ensemble et avec plus d'énergie pour la défense du pays. En conséquence, on établit un trésor général pour la solde des troupes et pour toutes les autres dépenses d'un intérêt national. Le congrès n'ayant aucun pouvoir pour percevoir les taxes, devait s'adresser aux autorités respectives, qui en évaluaient le montant, selon le revenu de chaque province, et qui se chargeaient ensuite de les prélever. Les forces de terre étaient également levées par les différens états, et tous les officiers, jusques et y compris le grade de colonel, nommés par eux.

On réserva au congrès le droit de paix et de guerre, les relations avec les puissances étrangères, la conclusion des traités, la haute juridiction sur les états, pour régler les différends qu'ils auraient entre eux; la délimitation des forces de terre et de mer, et le droit d'imposer à chaque état le contingent de troupes qu'il devrait fournir. Mais les bornes étroites assignées à l'autorité suprême, et surtout la dépendance où elle se trouvait à l'égard des législatures provinciales pour faire sanctionner ses décisions, même à une époque où l'existence de la nation était encore menacée par un ennemi puissant, occa-

Digitized by Google

sionnèrent une sorte d'inactivité qui s'accordait mal avec les besoins pressans du pays et avec les demandes instantes que le gouvernement central adressait aux gouvernemens particuliers. Lorsque l'on n'eut plus rien à craindre du côté de l'Angleterre, on reconnut que la confédération était privée des pouvoirs nécessaires pour assurer le maintien des intérêts généraux. En effet, chaque législature établissait ses réglemens de commerce d'après ses intérêts particuliers, et quoique tous les états fussent liés par des traités aux autres nations, il devenait de plus en plus impossible au gouvernement central d'en assurer l'observation.

Sans nous arrêter ici aux modifications par lesquelles on tenta, à différentes époques, de remédier aux principales difficultés qui naissaient d'un système évidemment défectueux, nous passerons de suite à l'examen de la constitution adoptée en 1787, et mise à exécution à dater du 4 mars 1789.

La grande distinction qui existe entre le système actuel et celui auquel il a succédé, consiste en ce que le gouvernement fédéral, au lieu d'être, comme auparavant, une simple confédération des états, agit dans tous les cas qu'embrasse sa juridiction, d'une manière directe et immédiate sur les individus, sans qu'il ait besoin de recourir à l'intervention d'aucune autre autorité.

Sur tous les points qui ne lui ont pas été dévolus, la souveraineté reste aux états; ainsi le peuple américain, quoique soumis, sous plusieurs rapports, à l'action de deux gouvernemens entièrement indépendans l'un de l'autre, fait ses propres lois, en détermine le mode d'application et les exécute sans la sanction de la puissance coordonnatrice.

Dans toutes les affaires qui rentrent dans la juridiction

Digitized by Google

d'un état isolé, la loi est rendue par la législature locale; et les autorités judiciaires chargées de l'interpréter, les officiers ministériels chargés de l'exécution, sont choisis conformément à la constitution de cet état. Lorsque l'affaire est du domaine du gouvernement général, le congrès rend la loi dont l'exécution est alors confiée à des officiers civils qui ne tirent leur autorité que du pouvoir fédéral. Dans les cas de piraterie et de meurtre, par exemple, il est telle circonstance où les crimes, étant du ressort de juridictions différentes, ne pourraient jamais être évoqués aux mêmes tribunaux.

Il se présente quelquefois des affaires civiles dans lesquelles l'intérêt des parties exige qu'elles poursuivent leurs demandes devant les cours fédérales. Les mêmes cours prononcent sur les réclamations que les étrangers, agissant en vertu d'un contrat, élèvent contre des Américains, et sur les réclamations d'un citoyen d'un état contre le citoyen d'un autre état, bien que la partie lésée ne puisse, en aucun cas, être privée du droit de suivre la réparation de son dommage devant sa cour provinciale. Dans le prélèvement des taxes intérieures, il peut arriver, il est vrai, qu'un même objet soit imposé à la fois par le gouvernement fédéral et par les gouvernemens particuliers; mais ne sommes-nous pas exposés, en Angleterre, à de semblables inconvéniens, lorsque l'on voit la même maison sujette à la fois à la taxe royale et à la taxe paroissiale? En cas de contestation, les droits du gouvernement central doivent toujours être assurés les premiers.

Il est nécessaire d'observer que le gouvernement de l'Union, quoique étant limité dans ses pouvoirs, est suprême dans sa sphère d'action. Par un amendement fait à la constitution, il a été établi que tous les pouvoirs qu'elle ne déléguait pas expressément à l'Union, ou dont

Digitized by Google

elle n'interdisait pas l'exercice aux états particuliers, étaient respectivement réservés à ces états, c'est-à-dire, au peuple américain.

Les États-Unis, dans toutes les relations qu'ils ont avec les puissances étrangères, pour la paix, la guerre, le commerce ou les autres questions d'intérêt commun, agissent en vertu de leur caractère fédéral, tandis que leurs affaires municipales sont, à quelques exceptions près, réglées par les vingt-quatre législatures particulières. Parmi ces affaires, il en est qui, ayant un intérêt commun à tous les états, rentrent dans les attributions du gouvernement central; telle est, par exemple, l'administration des postes. Le congrès a également pouvoir de délivrer des brevets d'invention et de rendre des lois générales contre les banqueroutes. Mais l'existence de tout gouvernement serait impossible, si au droit de faire des lois on n'ajoutait la possibilité de les mettre à exécution; aussi, la constitution a-t-elle pourvu, en termes exprès, aux différentes nécessités du pouvoir exécutif, et une des premières modifications apportées à l'ancien acte de confédération a été d'accorder au gouvernement de l'Union l'autorité nécessaire pour établir et lever les taxes indispensables à la défense et au soutien de la république.

La division des pouvoirs entre les administrations locales et une administration centrale semble le moyen le plus efficace pour appliquer, à une vaste étendue de territoire, un système de gouvernement libre, et pour remédier aux inconvéniens qui amenèrent la destruction des anciennes républiques. A Rome et dans la Grèce, les seuls habitans des capitales jouissaient des avantages politiques réservés à quiconque possédait le droit de cité. L'établissement du système représentatif détruisit ce pri-

Digitized by Google

vilége en faisant participer tous les citoyens à la puissance législative, quelque éloignée que fût leur résidence du siége du gouvernement. Mais, dans un grand état, en supposant même les députés les plus dévoués aux intérêts des localités, il est impossible que le gouvernement porte une attention égale aux besoins des provinces éloignées, sans s'exposer à se voir arrêté dans sa marche par une infinité de petits détails qui le détournent d'objets d'une plus haute importance. Grâce à la division adoptée aujourd'hui aux États-Unis, les districts les moins rapprochés, aussi bien que ceux qui sont situés dans le voisinage de Washington, ont, s'il est permis de s'exprimer ainsi, leur gouvernement à leur porte, et les intérêts de la communauté, si minces qu'ils soient, ne souffrent jamais de retards. D'un autre côté, les affaires dont la décision est confiée au congrès sont toujours d'une nature assez grave et d'un intérêt assez général pour éveiller l'attention de la nation entière.

Il ne faudrait pas supposer, d'après ce qu'on vient de dire, que le gouvernement américain n'offre aucun des inconvéniens qui doivent nécessairement résulter d'une forme aussi compliquée. Depuis l'établissement de la constitution, nous trouvons les principaux publicistes américains divisés en deux partis, dont l'un réclame la stricte observation des lois, tandis que l'autre voudrait les interpréter d'une manière plus libérale en faveur du pouvoir central de l'Union, et cette question a souvent fait naître des discussions très-vives. Toutefois, on a cherché à élever une barrière contre les envahissemens respectifs de ces deux souverainetés parallèles, en attribuant au pouvoir judiciaire un degré d'autorité qu'il n'a, ce nous semble, dans aucun autre pays. Si le congrès, dans une mesure quelconque, a dépassé les limites qui

Digitized by Google

lui sont assignées, le citoyen, poursuivi pour violation de la loi, peut se borner, dans sa défense, à démontrer l'inconstitutionnalité de la loi en question; et bien que cette loi ait été rendue dans les formes voulues, si la cour décide qu'elle contrevient à la constitution, qui est la loi suprême du pays, elle la déclare nulle et de nul effet. C'est ainsi qu'on a vu des lois purement politiques, relatives à des objets sur lesquels la juridiction du congrès est absolue, être néanmoins considérées comme non avenues.

Mais, quelque important qu'il soit de contenir le gouvernement général dans l'exercice de ses attributions, il y aurait eu imprévoyance et danger à prévenir les changemens que la marche du tems ou des circonstances particulières au pays peuvent rendre nécessaires dans la loi fondamentale. La loi elle-même y a pourvu, et ce qui se fait chez nous par l'omnipotence parlementaire, s'opère aux États-Unis par le concours du congrès et de la majorité des législatures particulières.

Nous n'apprendrons à aucun de nos lecteurs que le président des États-Unis d'Amérique est le chef suprême du gouvernement, et qu'en lui réside le pouvoir exécutif. La puissance législative se partage entre le président, un sénat et une chambre des représentans.

L'autorité du président peut être comparée à celle d'un roi d'Angleterre; mais il y a, entre leurs caractères politiques respectifs, cette importante distinction, qu'ici les ministres sont seuls responsables, tandis que le président des États-Unis doit répondre personnellement de tous les actes de son gouvernement. Il peut, à la vérité, appeler à son conseil les chefs de chaque département; mais il n'en est pas moins justiciable de l'opinion publique, et en aucun cas il ne serait admis à alléguer, pour sa

Digitized by Google

justification, qu'il s'est soumis à l'avis de son conseil. Le président nomme à presque toutes les places de l'administration, sauf l'assentiment du sénat. Un traité n'est valide qu'autant qu'il a été confirmé par le vote des deux tiers des membres du sénat, et le congrès a, seul, le droit de déclarer la guerre. Le président, ainsi que nous l'avons déjà dit, participe à la puissance législative, mais il ne possède pas un *veto* absolu, et malgré son refus de sanctionner un bill, ce bill aura force de loi, s'il a été voté par les deux tiers des deux chambres.

La présidence est élective, et se renouvelle tous les quatre ans. Chaque état désigne ses électeurs, dont la totalité ne doit pas dépasser le nombre des sénateurs et des représentans réunis. Ces électeurs, assemblés dans leurs capitales respectives, votent au scrutin par ballottage, et les bulletins envoyés ensuite au président du sénat, sont ouverts par lui en présence des deux chambres. Si un candidat a obtenu la majorité, il est aussitôt nommé président; sinon, la chambre des représentans, votant par état, et non par têtes, choisit sur les trois premiers noms portés sur la liste.

L'élection du vice-président se fait en même tems que celle du président et par les mêmes colléges. Si aucun des candidats n'a obtenu la majorité, le sénat choisit, au scrutin, celui des deux premiers qui ont réuni le plus de voix. Le vice-président est, de droit, président du sénat, et, en cas de mort, c'est lui qui est appelé à remplacer le président des États-Unis, jusqu'à l'expiration des quatre années. Néanmoins, dans les circonstances ordinaires, il n'y a aucune grande importance politique attachée à la charge de vice-président.

Le sénat et la chambre des représentans forment, à proprement parler, la haute législature. Les membres

Digitized by Google

du sénat sont élus pour six ans, mais de manière que cette chambre se renouvelle par tiers, tous les deux ans. Ils sont nommés par les législatures des différens états, qui, sans égard à leur population respective, ont tous également droit à désigner deux sénateurs.

Les membres de la chambre des représentans sont élus pour deux ans, par tous les citoyens des états, ayant droit de voter dans les nombreuses ramifications de leurs législatures locales. On a sagement proportionné le nombre des représentans à la population de chaque état, et aujourd'hui ce nombre varie de un à trente-cinq. La seule infraction faite à cette règle consiste en ce que, dans le recensement de la population, on a exclu les Indiens qui ne sont soumis à aucune taxe, et que l'on n'y a compris les esclaves que pour les trois cinquièmes de leur évaluation réelle.

Les juges de la cour suprême des États-Unis, quoique revêtus de la plus haute autorité, puisqu'ils peuvent casser les lois, en les déclarant contraires à la constitution, n'en sont pas moins nommés par le président et par le sénat, de même que les autres officiers publics. Toutefois leurs places sont inamovibles.

Cette séparation entre les différens pouvoirs a été établie d'une manière si absolue, qu'un article de la constitution porte que « quiconque remplira des fonctions dépendantes du gouvernement de l'Union ne pourra, sous un prétexte quelconque, siéger dans aucune des deux chambres, tant qu'il continuera de remplir lesdites fonctions. » On est d'abord tenté de croire qu'il doit résulter un grave inconvénient de l'absence des ministres dans les chambres, pour la défense des actes de l'administration; il n'en est rien. Au commencement de chaque session, les chambres nomment plusieurs comités per-

Digitized by Google

manens, auxquels on renvoie l'examen des divers sujets énoncés dans le message du président, et si, pendant le cours de la session, il se présentait quelque autre objet imprévu, il serait également renvoyé à un de ces comités ou à un comité choisi spécialement pour en prendre connaissance. Le président de chaque bureau est chargé de soutenir les rapports des comités et de fournir à la chambre tous les renseignemens dont elle a besoin pour éclairer son opinion. Ces renseignemens et les documens officiels sont communiqués aux rapporteurs par le gouvernement qui, en aucun cas, ne peut se refuser aux demandes qui lui en sont faites. En Angleterre, un membre de la Chambre des Communes pose verbalement sa question à un ministre, et la réponse du ministre se fait aussi verbalement. Aux États-Unis, la coutume est de s'adresser au président ou à un des secrétaires d'état, qui transmet ensuite par écrit la réponse aux éclaircissemens demandés. Pour tout ce qui est relatif au budget, le secrétaire du département des finances doit, selon qu'il en est requis, donner aux deux chambres ses informations en personne ou par écrit. Un pareil usage devrait à la longue assurer à ce fonctionnaire le privilége qu'ont en France les ministres qui ne font point partie des chambres; mais jusqu'ici il ne s'est pas encore introduit dans les habitudes parlementaires des Américains.

Les constitutions provinciales diffèrent, pour la plupart, les unes des autres. Lorsque le peuple se dépouilla d'une partie de ses droits pour en investir le gouvernement fédéral, chaque état se prescrivit aussitôt son mode d'administration intérieure, et détermina à sa guise le degré d'autorité qu'il entendait confier à ses chefs particuliers; toute liberté leur fut laissée à ce sujet. Mais il est un point, cependant, sur lequel ne peut s'exercer cette liberté

Digitized by Google

illimitée, c'est la nature même de leur gouvernement. Un article de la constitution fédérale porte que les États-Unis devront garantir à chaque état la forme de gouvernement républicain (1).

Quelles que soient les différences de détails que l'on remarque dans les systèmes de constitutions établis par les états, pris isolément, ils s'accordent tous entre eux, et avec la constitution fédérale, pour la division générale des pouvoirs. Les gouverneurs des états sont choisis par voie d'élection, de même que le président; mais leur pouvoir se prolonge moins long-tems, et quelques-uns ne restent en place que pendant deux ans, ou même pendant une année. Dans certains états, ils sont nommés par la législature; dans d'autres ils le sont directement par le peuple. La durée de la seconde chambre de ces législatures est ordinairement fixée à un an; on ne cite qu'un seul exemple du contraire : quant à la durée de la chambre haute, composée de conseillers ou de sénateurs, elle varie de un an à quatre ans.

On ne trouvera pas plus d'uniformité dans les conditions requises pour être électeur. Dans les provinces du centre et de l'est, elles sont si peu rigoureuses, que la presque universalité des citoyens est appelée à donner son suffrage. Les pauvres seuls, et les gens repris de justice, sont exclus des élections. Le vote par ballottage a prévalu

(1) NOTE DU TR. Après la révolution de 1660 qui mit aux mains du roi de Danemark le pouvoir absolu et le plus complétement absolu qu'on puisse imaginer, Frédéric III promulgua sa *loi royale*, dans laquelle il est dit expressément que le seul usage de son autorité illimitée qui soit interdit au monarque, est de la modifier et d'altérer en quoi que ce soit la nature de sa puissance absolue. N'est-il pas singulier de voir l'extrême despotisme et la liberté poussée à ses dernières limites, se créer ainsi des barrières contre eux-mêmes et chercher à se prémunir contre les dangers d'une volonté sans contrôle?

Digitized by Google

dans les élections pour les législatures d'état, et par conséquent pour celles des représentans au congrès. Cette question ayant été débattue récemment au parlement, nous avons pu apprécier tous les reproches que l'on fait à ce mode de suffrage, et le résultat de notre examen a été qu'il n'en existe pas de plus simple et de plus favorable. Dans plusieurs grandes villes où, en un seul jour, on a eu à recueillir quelques milliers de votes, on a toujours trouvé l'accord le plus parfait entre le nombre des votans et le nombre des bulletins déposés dans les boîtes, et l'on a reconnu ainsi l'impossibilité de la plus légère fraude.

En général, les juges provinciaux conservent leurs places tant qu'il ne s'élève aucun grief contre eux, quoique en plusieurs circonstances l'on ait fixé un terme à leurs fonctions. Dans le Rhode Island ils sont réélus tous les ans, en vertu d'une disposition de l'ancienne charte, qui n'a pas été abrogée. A New-York, ils ne peuvent plus siéger après l'âge de soixante ans, et dans le Connecticut après soixante et dix ans.

Il est un autre sujet qui tient une place importante dans les institutions de la plupart des autres peuples, et dont la constitution des États-Unis s'occupe à peine: nous voulons parler de la religion. Un de ses articles porte que « le congrès ne rendra aucune loi sur l'établissement d'une religion quelconque, et n'empêchera le libre exercice d'aucune. » Toutefois cet article n'influe en rien sur le droit des législatures d'état, qui règlent cette matière comme elles l'entendent. Mais le principe, tel que l'a admis le pacte fédéral, se retrouve plus ou moins développé dans les constitutions provinciales, et quel qu'ait été l'esprit d'intolérance que les premiers émigrés aient apporté d'Europe en Amérique, leurs descendans sem-

Digitized by Google

blent rivaliser d'efforts pour faire marcher de front la liberté politique et religieuse. A son dernier soupir, l'illustre et vénérable Jefferson rappelait avec un noble orgueil qu'il avait contribué au succès de cette double liberté, et il ordonnait que pour toute épitaphe on inscrivît sur sa tombe : « Auteur de la déclaration d'indépendance et des statuts de Virginie pour la liberté religieuse. »

A la vérité, quelques états, tels que le New-Jersey et la Caroline du Nord, n'admettent que les protestans aux emplois publics; mais ces lois exclusives datent de la première année de l'indépendance, et à cette époque les Américains avaient encore une grande confiance dans la sagesse des institutions de leur ancienne patrie. Si elles n'ont pas été toutes rapportées, comme l'a été dernièrement la loi du Maryland, qui mettait les juifs dans une sorte d'incapacité, cela tient sans doute à ce qu'il existe peu de catholiques dans ces états, et que par conséquent elles sont peu oppressives. On y eût déjà porté remède si le mal avait été plus grave. On cite aussi deux ou trois états qui obligent chaque citoyen de contribuer aux frais d'entretien des ministres de la religion; mais ils laissent à leur choix de désigner, dans la paroisse ou dans le district, l'église à laquelle ils veulent payer leur taxe. Autant que nous en pouvons juger, d'après un examen attentif des différentes constitutions, ces cas sont les seuls exemples d'entraves apportées à la liberté de religion, et nous croyons qu'il suffit de les relever pour qu'on les fasse bientôt disparaître des statuts des états américains.

Qu'on n'aille pas conclure de ce que nous venons de dire, que le peuple des États-Unis demeure indifférent à tout ce qui touche aux matières religieuses. Bien loin de là, on ne voit nulle part plus d'assiduité dans les temples, et ils observent si rigoureusement le dimanche et

Digitized by Google

les fêtes, qu'au dire des voyageurs anglais qui ont parcouru l'Amérique en tout sens, on se croirait revenu au tems des puritains. Nulle part aussi le clergé ne vit avec plus d'aisance. Il est vrai qu'on ne trouve pas, dans les diverses églises américaines, des bénéfices tels que ceux de Durham; mais, en revanche, on n'y trouverait pas un ministre dans un état de misère approchant de la position vraiment déplorable de nos curés. Les revenus et la considération des membres du clergé s'élèvent en raison du rang qu'ils occupent et des connaissances que l'on exige d'eux; de sorte qu'à mérite égal, un ministre du culte peut gagner autant d'argent qu'un médecin ou qu'un avocat.

Antérieurement à la révolution, l'église épiscopale avait reçu des terres dans certaines parties de l'Union, qui dispensent aujourd'hui de la taxe paroissiale les lieux où de pareilles donations ont été faites. Nous avons aussi parlé plus haut des impôts établis par deux ou trois états pour le soutien du clergé. Mais, dans la plupart, il est entretenu aux frais du public par des cotisations plus ou moins volontaires, selon les lois locales, et que l'opinion et l'usage ont fini par rendre, pour ainsi dire, obligatoires. La dépense pour l'érection des églises se fait également au moyen des cotisations. Aux États-Unis, l'opinion publique, tout en laissant les individus maîtres de leur croyance, les contraint néanmoins de faire choix d'une église et de s'y attacher. Une multitude de congrégations, aussi variées dans leur forme que dans leur nom, s'y sont établies, qui, reconnues aujourd'hui comme corporations ou corps politiques, ont droit d'acquérir et de gérer leurs affaires temporelles. L'existence de ces corporations a dû être sanctionnée par une loi spéciale dans certaines provinces, tandis que, dans d'autres,

Digitized by Google

elles se sont formées à l'instar des *sociétés anonymes*, que les Français ont adoptées en matière de commerce ; il en résulte de grands avantages pour quiconque en fait partie.

Si l'on remonte à l'origine de la nation américaine, on comprendra sans peine qu'elle doit être divisée en autant de sectes religieuses qu'on en compte en Angleterre. La plus nombreuse, principalement dans les états de l'est, est celle des congrégationalistes ou indépendans, qui dans le Massachussetts est en nombre à peu près égal avec les unitaires et les calvinistes, tandis que dans les autres provinces de la Nouvelle-Angleterre les calvinistes sont dans une proportion plus forte. M. Cooper estime les indépendans et les presbytériens ensemble à trois mille congrégations, et les anabaptistes à deux mille. Les méthodistes viennent ensuite : on voit, d'après les documens officiels des épiscopaux (ceux de l'église anglicane) qu'ils entretiennent dix évêques et trois cent quatre-vingt-quatorze ecclésiastiques. La juridiction de ces évêques ne s'étend pas au-delà des matières de religion, et encore n'atteint-elle que les personnes de leur communion qui veulent bien s'y soumettre. On trouve, en outre, en Amérique, des quakers, des luthériens, des frères moraves, et plusieurs autres sectes inconnues à l'Angleterre.

Les catholiques, qui émigrèrent en grande partie de l'Irlande, se sont établis dans les grandes villes du Maryland, de la Floride et de la Louisiane. Quelle qu'ait pu être autrefois leur situation à l'égard de leurs frères hérétiques, il est certain qu'aujourd'hui ils commencent à n'être plus pour eux un objet d'effroi et d'inquiétude. Le fait suivant en est la preuve : les districts nouvellement formés, dont la population n'est pas encore assez forte pour qu'ils soient élevés au rang d'état, envoyent

Digitized by Google

au congrès des délégués qui, sans avoir droit de voter, assistent et prennent part aux délibérations. Il n'y a pas long-tems que, dans le Michigan, un de ces nouveaux districts, un prêtre catholique fut choisi comme délégué au congrès, bien que les neuf dixièmes des électeurs fussent protestans, et que les plus influens personnages du pays eussent brigué cette mission. Rien ne prouve mieux, selon nous, que de tels exemples, l'esprit de tolérance et d'égalité qui règne aujourd'hui aux États-Unis en matière de religion.

L'abolition du droit d'aînesse, qui, à la vérité, n'est pas particulière à l'Amérique, doit nécessairement avoir un jour des conséquences très-graves sur sa condition sociale et politique. Il en est, à cet égard, comme de la religion; les usages varient selon les localités : mais en général, dans tous les états de l'Union, le plus parfait accord règne sur la nécessité et la légitimité du principe. Chaque état a, par des lois expresses, abrogé les substitutions, et ordonné que, dans le cas où un homme meurt sans testament, ses enfans partagent son bien par portions égales. Il n'y a pas, comme en France, un partage forcé de la terre, car chacun peut, par testament, faire de sa propriété telles dispositions qu'il juge convenables. Toutefois l'opinion publique s'accorde si bien avec la loi, qu'on trouve peu d'exemples de successions où des membres d'une même famille auraient été avantagés les uns aux dépens des autres. Un pareil système, en prévenant l'accumulation des grandes fortunes détruit à l'avance le germe de toute noblesse, et assure l'avenir des institutions républicaines.

C'est en réalité une loi agraire et la seule praticable : nous croyons qu'elle suffit pour donner un démenti formel aux opinions de ces profonds publicistes, qui,

Digitized by Google

oubliant que le système féodal est déjà bien loin de nous, et que l'égalité politique est encore de fraîche date, nous prédisent que d'un jour à l'autre l'Amérique finira par arriver à la condition de nos monarchies ou de nos aristocraties d'Europe.

Les inconvéniens résultant de la subdivision des exploitations agricoles, contre laquelle certains économistes se sont tant récriés, ne paraissent pas être à craindre de sitôt pour les États-Unis. Il faudrait, pour pouvoir y appliquer les résultats de la théorie de Malthus, que la population surabondât dans les vastes districts de l'ouest, et on en est loin encore. Il est certain que dans les états de l'est, les seuls où la population soit agglomérée, l'étendue des fermes n'a, à proprement parler, éprouvé aucune diminution pendant le siècle dernier. Ces relations de seigneur et de tenancier qui existent chez nous, sont restées tout-à-fait inconnues aux Américains; et, à l'exception des terres à la culture desquelles on emploie les esclaves, la plus grande partie des exploitations se fait par de petits propriétaires qui ensemencent eux-mêmes leurs propres champs. L'usage, à la mort d'un propriétaire cultivateur, est qu'un de ses fils, presque toujours l'aîné, succède à la propriété du sol; il abandonne à ses frères et sœurs les effets mobiliers, et leur donne sur son patrimoine des hypothèques jusqu'à concurrence de leur part dans l'héritage paternel. De cette manière on prévient les inconvéniens que la trop grande division des terres a pour l'agriculture. Les frères puînés, ainsi pourvus, se livrent au commerce, ou vont chercher dans les nouveaux états une terre vierge et fertile, sur laquelle ils puissent prospérer et faire souche d'une nouvelle famille.

Outre les deux points principaux de la religion et du droit

Digitized by Google

d'aînesse, mentionnés ci-dessus, la loi commune et les divers statuts d'Angleterre ont subi des modifications qui, plus ou moins adoptées dans la pratique, forment la base de la jurisprudence de chaque état, la Louisiane exceptée. Mais comme on citerait à peine deux provinces où ces modifications aient reçu le même degré d'extension, il nous est impossible de les examiner ici, et de les faire connaître d'une manière précise.

La plupart des législatures particulières se sont livrées à une classification minutieuse des crimes; mais, hors les cas de meurtre et d'incendie de maison habitée, la peine de mort n'est presque jamais infligée par les tribunaux provinciaux. Grâce à l'institution des procureurs criminels, dont l'office est de soumettre aux grands jurys le cas d'infraction aux lois, et d'en suivre ensuite l'action devant les tribunaux compétens, les parties lésées n'ont pas en Amérique, comme chez nous, outre le dommage qu'elles ont souffert, l'obligation souvent fort onéreuse de poursuivre leurs agresseurs. D'un autre côté, la loi accorde toujours un conseil à l'accusé, et s'il est dans l'impossibilité de s'en procurer, la cour lui en assigne un d'office.

De nombreux essais ont déjà été tentés pour simplifier la procédure civile, et dans toutes les provinces de l'Union on sent vivement à cet égard le besoin d'amélioration. Les premières ont été faites par les jurisconsultes de la Louisiane, et nous avons eu entre les mains les rapports des commissaires nommés pour la révision des lois de New-York, qui ont consacré deux ou trois années à refondre le corps entier des statuts de cette province, d'après la forme des codes français.

N'est-il pas bizarre de voir ici repousser opiniâtrément les opinions de grands publicistes, tels que Bentham et

Digitized by Google

autres, sous le vain prétexte qu'elles ne reposent que sur des abstractions, et se refuser à examiner si les Américains n'ont pas obtenu dans la pratique quelque utile réforme dans un système de lois qui nous est commun avec eux? En effet, il semble assez singulier que le parlement, sans alléguer aucun motif plausible contre les changemens demandés, s'épuise chaque année en discussions inutiles pour démontrer la nécessité de conserver religieusement ces formes antiques, que, depuis un demi-siècle, nos frères transatlantiques ont abrogées, sans qu'il en résultât pour eux le plus léger inconvénient. Aussi ne craignons-nous pas de recommander aux comités de législation, nouvellement institués chez nous, de pousser leurs investigations jusqu'en Amérique; ils verront qu'il n'est pas un seul des projets de réforme qui leur ont été soumis, qui n'ait déjà été tenté dans ce pays-là, et dont la pratique n'ait prouvé l'utilité ou l'impossibilité. Néanmoins, il reste encore beaucoup à faire en ce genre aux États-Unis, pour contenter les besoins publics, et l'on n'aura vraiment atteint le but que l'on se propose que lorsque la république possédera un code complet et uniforme, fondé sur les bases immuables de la raison et de la philosophie.

Les institutions politiques des États-Unis, et le droit de suffrage que possèdent la plus grande partie des citoyens, supposent dans la masse de la nation un haut degré d'intelligence. Aussi voit-on que les États de la Nouvelle-Angleterre, et principalement celui de New-York, n'ont rien négligé pour répandre l'instruction et les lumières parmi le peuple. En 1825, on comptait à New-York 7,773 écoles publiques, entretenues, en tout ou en partie, aux frais de l'état, dans lesquelles étaient admis 425,000 élèves, et dans ce nombre ne sont pas com-

Digitized by Google

prises 656 écoles existantes déjà à cette époque, mais sur la situation desquelles le gouvernement n'avait pas encore reçu de documens authentiques.

Outre les fonds affectés à ce grand nombre d'écoles primaires, l'état de New-York en a aussi pour la subvention des écoles dites classiques : des donations particulières ont également servi à fonder plusieurs colléges. On retrouve, dans quelques autres provinces, la même prévoyance pour l'instruction publique, et le congrès, en autorisant la création de nouveaux états, et leur incorporation au sein de l'Union, a ordonné qu'une portion serait prise sur les terres communales pour être affectée spécialement à l'entretien des écoles primaires, et à l'établissement d'un certain nombre de colléges.

Le système d'éducation adopté dans les colléges est conforme à celui que nous suivons en Angleterre. A l'époque de la révolution, on ne comptait guère en Amérique qu'une demi-douzaine de colléges ou universités : depuis lors, ils se sont tellement multipliés, que chaque état a le sien, et qu'on pourrait citer telle et telle province qui en possède plusieurs. Le nombre des étudians et l'instruction qu'ils y reçoivent dépendent entièrement des localités ou de la carrière à laquelle les élèves sont destinés. En général, les différens grades s'obtiennent aux conditions exigées dans les universités d'Écosse, bien qu'en certains cas l'instruction y soit beaucoup plus forte. Nous ne saurions dire si la direction imprimée aux études en Amérique est la meilleure et la mieux adaptée aux besoins du pays; car, à si grande distance, il est difficile de se former une opinion exacte; mais il nous semble, qu'eu égard à la nature des occupations auxquelles la plupart de ces jeunes gens doivent être un jour appelés, il serait plus utile et plus profitable de les for-

Digitized by Google

tifier dans la connaissance des langues modernes que de leur faire consumer un tems précieux sur des langues mortes dont l'étude absorbe la plus grande partie des travaux académiques.

Il existe, en outre, sur plusieurs points de l'Union, des écoles de médecine. Personne n'ignore qu'un grand nombre de jeunes élèves en médecine se rendent, chaque année, en Allemagne et en France, pour y terminer leurs études, et reviennent ensuite exercer leur profession dans leur patrie. On ne regarderait pas aujourd'hui aux États-Unis l'éducation d'un jeune Américain comme complètement faite, s'il n'avait visité les pays étrangers; aussi, soit en Italie, soit dans les autres parties du continent européen, sont-ce les noms des Américains qui, après ceux des Anglais, se trouvent le plus fréquemment sur les registres où la police force chaque étranger de se faire inscrire. Leurs journaux, dont le nombre s'élève à 840, montrent jusqu'à quel point les lumières sont répandues en Amérique. Plusieurs de ces journaux paraissent chaque semaine, et ne coûtent que deux dollars par an, environ 11 fr. Il y a 7,617 bureaux de poste, et l'on évalue à 99,134 milles les routes de poste que la malle-poste parcourt.

On peut, d'après ce qu'on vient de voir, se former une idée assez juste de l'état de la société en Amérique. Il ne faut pas s'attendre à y trouver le luxe et le raffinement de notre aristocratie d'Europe; l'extrême division des propriétés s'oppose à l'établissement des grandes fortunes. Cependant on ne doit pas non plus en conclure que l'égalité politique des citoyens les suive dans leurs relations sociales, ni que toute distinction en soit bannie. Ce serait là une conclusion aussi peu logique que celle que l'on voudrait tirer ici de l'égalité de nos droits civils. De

Digitized by Google

ce que Hunt ou Cobbett peuvent être élus, et siéger au Parlement, il ne s'en suit pas nécessairement qu'ils aient droit à s'asseoir à la table de leurs nobles collègues. Les classes et les séparations de la société sont dans la nature même des choses, et résultent des manières, de l'éducation ou de la fortune. Ainsi, si l'on venait nous dire qu'à New-York ou à Philadelphie il se rencontre des *dames patrones*, qui exercent sur leur société un empire aussi absolu que celui des nobles présidentes d'*Almack* sur la haute société de Londres, nous n'aurions aucune répugnance à le croire. Tant que de semblables distinctions n'ont pas d'autre fondement que l'assentiment que chacun consent à leur donner, il serait ridicule de les interdire, et le républicain le plus rigide aurait mauvaise grâce d'en prendre ombrage. Contraindre des personnes de goût et d'habitudes opposés à vivre ensemble, ou priver celles qui se conviennent de la faculté de se réunir comme bon leur semble, serait l'atteinte la plus odieuse portée à la liberté individuelle. Qu'on laisse à la majorité la part qu'elle doit avoir dans le gouvernement, et elle saura bien empêcher que l'influence du petit nombre devienne jamais dangereuse.

Il est impossible de clore cet article, quelque long qu'il soit déjà, sans parler des esclaves qui forment, en y comprenant les nègres libres, le septième de la population des États-Unis. Nous savons toutes les difficultés qui s'opposent chez eux à l'émancipation; mais, en même tems, nous ne craignons pas d'assurer que les états où l'esclavage s'est maintenu n'ont pas fait tout ce qui dépendait d'eux pour améliorer progressivement la condition malheureuse de la race noire. C'est dans les provinces du sud et du sud-ouest, là où s'est conservé le système de culture de nos îles des Indes occi-

Digitized by Google

dentales, que les esclaves se trouvent en plus grand nombre. Dans celles de l'est et du centre, on emploie les noirs libres soit comme domestiques de service, soit aux travaux agricoles, car il s'en rencontre encore bien peu parmi eux qui soient propres aux arts mécaniques. Rien n'est plus rare que de voir des nègres affranchis s'élever à des professions indépendantes. Cependant on peut espérer que la nouvelle augmentation du tarif des États-Unis sur les importations aura pour résultat d'appliquer aux travaux des manufactures un plus grand nombre d'esclaves et de noirs libres qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et les derniers essais prouvent qu'on peut s'en servir avec avantage.

La majeure partie des habitans des États-Unis (plût à Dieu que nous pussions dire la totalité!) commence enfin à ouvrir les yeux sur les dangers et l'injustice de l'état d'esclavage; mais, par malheur, les droits des colons dans les états du sud et la condition morale de la race noire s'opposeront long-tems à son entière abolition. Ce sont ces mêmes causes qui perpétuent l'esclavage dans nos possessions des Antilles. Dans les provinces du nord et du centre, où les noirs sont peu nombreux, on a adopté, depuis quelques années, un système d'émancipation graduelle, qui consiste à affranchir les enfans nés après une époque donnée, et parvenus à un certain âge; cette sage mesure ne peut manquer de mettre bientôt fin à une servitude incompatible avec les institutions si libérales de l'Amérique. Quoi qu'il en soit, les noirs libres n'y sont en aucun lieu sur un pied d'égalité avec les blancs, et même dans plusieurs provinces, on ne les admet pas à une entière participation des droits politiques. Il n'est pas besoin d'aller chercher la cause de cette infériorité dans la différence de constitution phy-

Digitized by Google

sique des deux races ; il faut l'attribuer à l'état d'abrutissement dans lequel on a tenu les nègres depuis plusieurs générations. Soumis à un régime pareil, les blancs se trouveraient dans la même condition morale que les nègres, et ceux-ci ne se releveront de la dégradation où ils sont tombés que lorsque la cause qui l'a produite aura cessé d'exister. Après un aussi long vasselage il faut du tems au noir pour pouvoir s'élever à la dignité d'homme libre et en réclamer les droits, car il est certain qu'il ne saurait éprouver le sentiment et le besoin de la liberté, s'il n'a été nourri à son école ; mais qu'on adopte un jour le plan que nous proposions plus haut, d'employer les esclaves aux travaux industriels, et l'on verra bientôt leur condition s'améliorer par la nature même de ces travaux qui exigent plus d'habileté et plus d'attention que les travaux de l'agriculture, surtout si l'affranchissement devient la récompense de ceux d'entre eux qui, s'y étant le plus distingués, peuvent désormais se rendre utiles à la société. Que si d'injustes préjugés continuaient d'élever une barrière insurmontable à leur émancipation complète dans le pays où ils ont reçu le jour, ils iraient porter leur industrie chez leurs frères d'Haïti ou dans les nouvelles républiques de l'Amérique du Sud ; là, du moins, leur couleur ne sera pas pour ces infortunés un sujet éternel de réprobation, et le pays qui les aura accueillis trouvera en eux de bons et utiles citoyens.

Nous le disons ici avec douleur, et que nos frères d'Amérique ne prennent pas à mal nos paroles, l'esclavage des nègres est la véritable plaie de leur état social et politique ; mais nous ne doutons pas qu'ils chercheront les moyens de le faire cesser, nous, qui nous enorgueillissons de leur prospérité, et qui portons à tous leurs actes un intérêt vraiment fraternel. Qu'ils n'essayent pas

Digitized by Google

de rétorquer nos argumens, en objectant que nos propres colons ont maintenu chez eux la servitude, et que la condition des esclaves est plus dure encore dans nos possessions des Antilles qu'elle ne l'est aux État-Unis; ce n'est pas répondre que de répliquer par des récriminations. Les habitans des États-Unis et ceux de nos colonies doivent également repousser cette souillure qui les dégrade et qui les déshonore plus que les malheureux sur qui elle pèse.

On estime de treize à quatorze millions d'habitans la population totale des États-Unis, ce qui lui donne, sous le rapport numérique, le cinquième rang parmi les puissances chrétiennes. Mais au lieu d'être bornés comme la Prusse, l'état d'Europe dont la population se rapproche le plus de celle des États-Unis, ceux-ci ont une étendue de 100,000 milles carrés; c'est-à-dire un espace égal aux deux tiers de l'Europe, mais dont la plus grande partie est demeurée jusqu'ici entièrement inculte.

Ce serait se faire une idée fausse des ressources d'une grande nation que de les juger sur ses établissemens de guerre, lorsqu'étant éloignée de tout voisinage dangereux, elle n'a à craindre aucune guerre intérieure. Moins elle dépense pour de pareils établissemens, moins elle touche à ses capitaux; mais aussi, par une conséquence inévitable, elle se prive des moyens de développer en un moment de grandes forces, si les circonstances venaient à l'exiger. L'armée des États-Unis a été réduite, par une loi, à 6,186 hommes, et le budget du département de la guerre s'élève annuellement à quatre ou cinq millions de dollars (de 21,800,000 fr. à 27,250,000 fr.). Sur cette somme, d'après les règlemens de cette année, 1,250,000 dollars (681,250,000 fr.) sont affectés spécialement au matériel des fortifications, de l'artillerie, etc.;

Digitized by Google

dans le reste sont comprises les pensions militaires, celles de la révolution, le département des Indiens, etc.; et en outre les dépenses ordonnancées, pour le corps des ingénieurs, pour l'entreprise des chemins et des canaux que rendent nécessaires les besoins du commerce et la défense du pays.

Le budget de la marine a été réglé pour l'année 1828 à 3,786,649 dollars (20,637,237 fr. 5 c.). La marine des États-Unis ne compte encore que 12 vaisseaux de ligne et 15 frégates de première classe, 4 frégates de seconde classe; 2 corvettes et 22 sloops de guerre et autres petits bâtimens. La plus grande partie de ces bâtimens est presque toujours à la mer, et au besoin ils pourraient tous être appareillés en très-peu de tems. Une somme de 500,000 dollars doit être prise chaque année sur le budget du département de la marine pour la construction de nouveaux vaisseaux; et, en 1828, outre 5 frégates et 5 sloops de guerre de première dimension, lancés à la mer, on avait sur les chantiers 5 vaisseaux de ligne.

On concevra une plus haute idée de l'importance des États-Unis comme puissance maritime, en laissant de côté sa marine militaire, encore dans l'enfance, pour ne considérer que les développemens de sa marine marchande. Le tonnage de l'Amérique, correspondant à celui de l'Angleterre, s'est élevé, en 1826, à 1,534,190 tonneaux, et le nôtre, dans l'année suivante, a monté à 2,105,605 tonneaux, ainsi qu'il résulte des rapports faits au parlement. Leurs importations, pour l'année 1827, peuvent être évaluées à environ 17,000,000 liv. sterl. (425,000,000 fr.) et les exportations dépassent cette somme d'environ 550,000 liv. sterl. (13,750,000 fr.).

Le revenu public des États-Unis est de 22 à 25 millions de dollars (119,900,000 fr, à 136,250,000 fr.),

Digitized by Google

qui, à l'exception de deux millions, proviennent entièrement des droits de douanes. Sur le revenu total de la république, dix millions de dollars sont affectés au remboursement des intérêts de la dette publique et à l'extinction de son capital. Comme ce capital a été fixé définitivement, le 1er juillet, à la somme de 55,500,000 dol. (302,475,000 fr.), il sera remboursé en entier dans le courant de l'année 1834; et alors il est à croire, du moins nous nous plaisons à l'espérer, que le gouvernement américain pourra, sans aucun préjudice pour ses intérêts, modifier un tarif qui nuit au commerce des nations étrangères et leur cause de si grands dommages. D'après ce qu'on vient de voir, toutes les dépenses de l'Union, à l'exception du paiement des intérêts de la dette publique et de l'amortissement, se bornent à 12,733,000 dollars (69,394,850 fr.). Néanmoins, pour se former une idée exacte de ce que coûte le gouvernement américain, il ne faut pas perdre de vue qu'une partie des dépenses publiques qui, chez nous, sont à la charge du trésor, sont, aux États-Unis, supportées par les gouvernemens provinciaux. Prenant pour base l'état de New-York, dont le budget particulier monte à 350,000 dollars (1,907,500 fr.), et dont la population forme le huitième de la population totale de l'Union, il faudrait ajouter au budget général de l'état 2,800,000 dol. (15,260,000 fr.), total des budgets provinciaux. Ainsi, un peu plus de trois millions de livres sterling (75,000,000 francs) suffisent pour gouverner treize à quatorze millions d'habitans, ce qui donne par tête un peu moins de 5 schellings (6 fr. 25 c.), c'est-à-dire le quart environ de ce que coûte le gouvernement des Pays-Bas, et moins du dixième de ce que nous payons pour défrayer l'administration de l'Angleterre.

Digitized by Google

Le tableau des améliorations intérieures devrait être le complément nécessaire de toute statistique des États-Unis ; malheureusement nous ne sommes pas en mesure de le présenter avec tous les détails qu'il exigerait (1). Un canal de 360 milles d'étendue a été ouvert aux frais d'un seul état ; d'autres canaux destinés à joindre les vastes baies du Chesapeake et de la Delaware à la mer, et les lacs intérieurs à l'Océan par l'Ohio et le Mississipi, entrepris par les administrations provinciales ou par des compagnies particulières, ne tarderont pas à être achevés (2). Le congrès, voulant favoriser les opérations de ces compagnies, a plusieurs fois voté des fonds destinés à être joints au fonds social, et le million de dollars qu'il a récemment accordé à la compagnie chargée d'ouvrir un canal entre l'Ohio et le Chesapeake, témoigne de l'intérêt qu'il porte aux entreprises de cette nature.

(*Westminster Review.*)

(1) Voyez, à cet égard, les articles que nous avons publiés dans les numéros 27 et 33.

(2) Voyez, dans le 27e numéro, l'article intitulé : *Statistique des États-Unis.*

Digitized by Google

Voyages. — Statistique.

NOUVELLE COLONIE ANGLAISE

DANS L'AUSTRALIE (1).

Si les Anglais parviennent à former de grands établissemens coloniaux dans toutes les parties du monde, à

(1) NOTE DE L'ÉD. Nous avons cru devoir arrêter l'attention de nos lecteurs sur ce nouvel établissement des Anglais, dans la Mer du Sud. Peut-être ce nouvel essai de colonisation nous fera-t-il enfin sortir de notre inertie. Grâces à cette inertie, la race anglaise tend à dominer partout à notre exclusion. Elle occupe déjà toute l'Amérique du Nord, l'extrémité méridionale de l'Afrique, la portion la plus considérable et la plus belle du sud de l'Asie, et, puisque nous la laissons faire, elle envahira également la totalité des îles et des grands continens de l'Australie. Il est peu probable sans doute que l'Angleterre conserve long-tems d'aussi vastes possessions. Elle a déjà perdu une grande partie de l'Amérique du Nord, et ses établissemens australx, quoique les plus récens de tous, sont peut-être les premiers qui lui échapperont. Avec 25,000 Anglais, elle parvient, il est vrai, à tenir sous le joug cent millions de sujets, dans l'Hindostan; mais l'Inde n'a plus, depuis long-tems, l'habitude de s'appartenir. Quand un nouveau conquérant s'y présente, c'est un conquérant antérieur qui la lui dispute; les vertus guerrières ne s'y trouvent que dans quelques tribus de Sicks, de Mahrattes et de Rajeponies; et il est vraisemblable que ce Porus qui la défendit si vaillamment contre les entreprises d'Alexandre, était un prince scythe précurseur des Mongols. Les établissemens de l'Australie auront de bonne heure le désir de s'émanciper; car habités par une population homogène, ils n'auront pas besoin d'être protégés par la métropole, comme les colons des Antilles, contre une population esclave, ni, comme ceux du Canada, contre une race indigène et ennemie. Ce n'est pas un petit nombre de sauvages dispersés dans les solitudes de la Nouvelle-Hollande qui pourra jamais troubler leur sécurité. Placés au dernier rang de l'échelle sociale, ces sauvages sont assurément fort au-dessous des indi-

Digitized by Google

les gouverner avec sagesse et à les attacher à la métropole par les liens de leur propre intérêt, le colosse britannique ne se bornera plus à dominer sur les mers; il ne tiendra qu'à lui d'étendre son sceptre sur tout l'univers. Quant à son commerce et à son industrie, les produits en seront peut-être alors absorbés par les demandes de

gènes du Nouveau-Monde, qui avaient du moins ébauché quelques arts au Mexique et au Pérou, et qui, dans l'Amérique du Nord, se recommandaient par leur courage. Mais ce qui hâtera surtout l'heure de l'émancipation de ces colonies reléguées à l'extrémité du monde, c'est leur prodigieux éloignement de la métropole. Au surplus peu importe à la Grande-Bretagne de les conserver, quand une fois elles seront dignes de se placer au rang des nations. Depuis que les États-Unis se sont émancipés, ils ont triplé les demandes qu'ils faisaient au commerce de l'Angleterre. Il en sera de même de l'Australie. Les relations commerciales survivent à la rupture des liens politiques; et il est probable que même la misérable industrie de l'Espagne alimenterait encore, en partie, les marchés de l'Amérique du Sud, si la cour de Madrid ne s'obstinait pas à prolonger son impuissante bouderie. Je me rappelle qu'étant à Wesel, ville prussienne réunie à l'empire français, je voyais, non sans surprise, ses négocians tirer de Berlin un grand nombre d'articles chargés de gros droits à nos frontières et de fort mauvaise qualité, qu'ils auraient pu obtenir, en France, à des prix très-inférieurs. Ces anciennes relations se maintenaient au préjudice du commerce et des consommateurs, par la puissance de l'habitude, l'une des plus fortes de celles qui gouvernent le monde. En répandant les flots de sa population sur les points les plus éloignés du globe, la Grande-Bretagne prépare donc à son industrie d'innombrables consommateurs, que la postérité des émigrans conserve son joug ou qu'elle le brise. Pourquoi ne pas chercher à entrer en partage des biens qu'elle se ménage ainsi dans l'avenir? Quelques-unes des îles de l'Australie, telles, par exemple, que la Nouvelle-Zélande, surpassent encore, dit-on, la fertilité de ses grandes terres; les Anglais n'y ont pas jusqu'ici formé d'établissement, hâtons-nous de les y devancer. Rien ne nous empêcherait d'en prendre une possession paisible; car ils n'oseraient pas sans doute s'attribuer un droit exclusif sur ce monde nouveau. Des sollicitudes plus pressantes doivent long-tems encore les occuper en Europe; et, dans ce moment, c'est bien assez pour eux d'empêcher que les Russes ne s'emparent de tous les rivages de la mer Noire et de ses communications avec la Méditerranée. S.

Digitized by Google

ces immenses et opulentes colonies, pour lesquelles la métropole réservera tous les prodiges de ses machines. Les autres nations n'auront donc plus à craindre la concurrence anglaise ; mais la sécurité de leurs fabricans ne sera pas pour eux aussi désirable que pourrait l'être une lutte soutenue sans désavantage : les nations tendront de plus en plus à s'isoler, à pourvoir elles-mêmes au plus grand nombre de leurs besoins, et la somme des échanges entre elles diminuera graduellement. Les arts nouveaux, les découvertes, les importations, les efforts persévérans de l'industrie et de l'esprit national tendront à resserrer de plus en plus les limites du commerce extérieur ; chaque peuple se trouvera presque réduit à lui-même ; mais que sera-t-il en comparaison du peuple anglais? Lorsque l'Australie seule comptera cent millions d'habitans, et que les continens ou de vastes colonies anglaises auront fait des progrès encore plus rapides, la grande famille britannique formera peut-être à elle seule le tiers de la population du globe. Un Anglais ne songe point sans orgueil à cet avenir de sa nation, quelque lointain qu'il puisse être : cette grandeur, cette prospérité dont l'imagination s'étonne, ne sont point inaccessibles ; c'est assez pour que l'amour de la patrie ose les espérer, et s'efforce de les préparer. Aussi voyons-nous former de nouveaux projets d'établissement à cinq mille lieues de l'Angleterre, dans le tems même où l'horizon politique se charge de nuages qui recèlent peut-être de nouvelles tempêtes, où l'activité des fabriques et du commerce est ralentie, où les finances, sans lesquelles le meilleur gouvernement est réduit à l'impuissance, éprouvent d'assez grands embarras. Ces projets méritent l'attention la plus sérieuse, quoique l'exécution ne soit pas encore avancée ; lorsque le nouvel établissement prendra son

Digitized by Google

rang parmi les colonies anglaises, il sera certainement l'un de ceux auxquels les philanthropes s'intéresseront davantage : essayons de le faire connaître.

Le chef-lieu de la colonie sera placé à l'embouchure de la rivière des Cygnes (*Swan River*), sur la côte occidentale de la Nouvelle-Galles du Sud. Le gouvernement ne se chargera point de transporter les colons, il ne leur fera ni avances ni fournitures; il déclare également que ceux qui voudront quitter la colonie le feront à leurs propres frais.

Les colons qui arriveront avant la fin de 1830, auront droit à une concession gratuite de terrain, en raison des capitaux qu'ils auront apportés, ou dont ils prouveront qu'ils peuvent disposer, pour mettre en valeur les terres qui leur seront concédées. Il sera pourvu à ce qu'ils trouvent sur les lieux les instrumens, les provisions, et tout ce qu'exige une exploitation rurale, ou l'une des industries dont une colonie lointaine ne peut se passer; le tout sur leurs propres fonds, mais avec des facilités pour les paiemens successifs. Le capitaine Stirling, de la marine royale, est nommé lieutenant gouverneur : il sera pourvu à l'administration intérieure de la colonie par un bill soumis aux deux chambres, à la session prochaine. A dater de 1831, une nouvelle ordonnance déterminera le mode de distribution des terres. On voit que la nouvelle colonie est encore naissante, mais que l'on croit pouvoir y attirer un assez grand nombre de colons, sans prodiguer les invitations ni les encouragemens.

Tout le monde est d'accord sur ce point, que l'agriculture des royaumes unis est insuffisante pour les besoins de la population actuelle, et les avis ne sont partagés que sur le choix des sources nouvelles qu'il s'agit d'ouvrir et de faire couler le plus abondamment qu'il sera

Digitized by Google

possible. Que l'on commence par les terres incultes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande surtout, rien de mieux; mais ceux qui pensent que l'on peut accroître nos ressources en formant des colonies agricoles, sans nuire à l'exploitation du sol dans toute l'étendue des trois royaumes, soutiennent, sans contredit, une opinion très-plausible, et pourraient bien avoir aussi raison. Les nombreux partisans de l'agriculture domestique ont choisi M. Sadler pour leur interprète; les *colonistes* placent à leur tête M. Wilmot Horton. Comme le mal est très-étendu, et surtout fort pressant, rien n'empêche que l'on y applique à la fois plus d'un remède, et avec succès.

La question de l'émigration d'une partie considérable d'un peuple pour aller chercher de nouvelles terres à cultiver est une des plus graves que l'on ait à traiter en politique, quoiqu'elle ne soit pas une des plus difficiles à résoudre; mais que des Anglais, en très-petit nombre, aillent s'établir dans un pays inhabité pour y vivre sous la tutelle de leur patrie, et demeurer soumis à ses lois, ce n'est point une *émigration*. La colonie dont nous allons parler est de cette nature : on ne doit point la considérer comme un allégement des souffrances dont la nation anglaise se plaint en Europe; le remède ne serait nullement proportionné au mal : mais, à l'aide du tems, cet établissement si faible dans son origine, peut devenir la source d'un grand bien. Tous les élémens d'une haute prospérité y semblent réunis; il l'emporte évidemment sur les deux colonies voisines, dans la même partie du monde : il est moins éloigné de l'ancienne civilisation, jouit d'un climat aussi favorable, possède un sol aussi fécond, et, dès sa fondation, les liens d'une mutuelle estime uniront tous ses habitans. Les pères y transmet-

Digitized by Google

tront à leurs enfans l'honorable souvenir de leur vie, héritage précieux que les générations successives ne laisseront point dépérir. L'homme opulent ne craindra point d'aller se placer aussi loin du luxe de nos grandes et brillantes cités; il aura la certitude d'y trouver un nouveau monde où le spectacle de la misère ne l'affligera point, où ses regards ne rencontreront que des heureux; un tel pays n'est-il pas une pure utopie, une chimère? Examinons d'abord la place qu'occupe sur la terre cette nouvelle colonie; nous passerons ensuite en revue sa constitution, les premiers élémens que l'on y a réunis, et nous discuterons les moyens de la mettre en position d'atteindre son but et d'accomplir ses heureuses destinées.

On lui donne le nom de *Colonie de la rivière des Cygnes*, mais il faudra qu'une dénomination plus convenable soit substituée le plus tôt possible à cette désignation qui pourrait induire en erreur, et faire penser que l'on ne se propose que d'occuper le bassin d'une rivière. Si la fécondité y répond, comme on l'assure, à la beauté du climat, ce pays est bien digne du nom d'*Hespérie Australe* qu'on lui donne. Il comprendrait une étendue de quatre à cinq degrés vers le nord, depuis le cap Lewin, extrémité méridionale de l'Australie. Sa largeur serait fixée d'après la forme du terrain, car, autant qu'il est possible, les limites entre les grandes divisions d'une contrée doivent être assignées par la nature même, afin qu'elles ne varient point. Celles qu'il convient d'assigner à l'Hespérie Australe se présentent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes : c'est une ligne de coteaux parallèle à la côte, à une distance telle qu'un million d'habitans se trouverait à l'aise dans la nouvelle colonie. On a sur cet espace des détails qui méritent une entière confiance; on les doit au capitaine Stirling, aujourd'hui lieutenant-gouverneur

Digitized by Google

de la nouvelle colonie, et au savant botaniste M. Frazer, qui l'accompagnait.

Le capitaine Stirling, commandant la frégate *le Succès*, fut chargé par le gouvernement d'une mission à la Nouvelle-Galles du Sud; et comme les moussons retardaient son arrivée à Sidney, le général Darling, gouverneur de la colonie, l'invita à profiter de ce retard pour explorer les côtes ouest de la Nouvelle-Galles, dont le capitaine King n'avait point achevé la reconnaissance, et sur lesquelles on n'avait encore que les notions communiquées par les Français lors de l'expédition du capitaine Baudin.

Le 27 mars 1827, il découvrit le cap Lewin; de ce point de départ, il longea la côte, et mit à l'ancre dans la rade de Gage, vis-à-vis l'embouchure de la rivière des Cygnes, qu'il remonta ensuite, dans une chaloupe, jusque près de sa source, tandis qu'il envoyait reconnaître les deux rives du fleuve. Aussi loin que les explorateurs purent avancer dans l'intérieur du pays, ils trouvèrent partout un sol fertile, des sites pittoresques, de l'eau fraîche excellente, du gibier en abondance : les indigènes ne les inquiétèrent point dans leurs excursions. Le capitaine fait l'éloge du climat, et sur ce point il n'est point d'accord avec les Français; mais il faut remarquer la différence des époques : les Anglais visitèrent cette côte au commencement de l'automne, et les Français en hiver. Les vents d'ouest règnaient alors avec leur violence accoutumée, bouleversaient ces mers, où des rochers au-dessus des flots en font soupçonner d'autres encore plus redoutables pour les navigateurs, et où la sonde confirme leurs appréhensions. Durant la belle saison dont jouirent les Anglais, les variations du thermomètre ne furent que de 11 degrés de Réaumur, et la

Digitized by Google

plus forte chaleur n'excéda point 23 degrés. Pendant le jour, les brises de mer rafraîchissent l'air, depuis la côte jusqu'aux montagnes, de manière que la température y est toujours agréable. La nuit, les brises de terre les remplacent, comme on l'observe sur presque toutes les côtes; mais ce qui est moins commun, c'est la beauté des nuits, et celles de l'Hespérie Australe sont magnifiques, surtout en automne.

Entre le cap Lewin et la baie du Géographe, la nature des roches provoquera les recherches des mineurs : des granites, des gneiss, des coteaux de calcaire juressique criblés de cavernes, etc. De la baie du Géographe à la rivière des Cygnes, les vents de mer ont amoncelé sur les côtes, aux lieux qui ne sont point protégés par des îles, une multitude de dunes sablonneuses et peu fertiles, ce qui a valu à tout le pays la mauvaise réputation que les Français lui avaient faite. Peu à peu les montagnes prennent de l'élévation, et présentent de nouveau les élémens et la structure des terrains compris entre le cap Lewin et la baie du Géographe.

Le capitaine Stirling et ses compagnons ne négligèrent aucun moyen de constater partout l'abondance et la salubrité des eaux. Ils s'occupèrent aussi, mais avec peu de succès, de la recherche du charbon de terre; ils découvrirent, il est vrai, des terrains où ce combustible peut se trouver, mais aucun affleurement n'en révéla la présence, et l'on n'avait ni les moyens ni le tems de faire des fouilles.

Une colonie naissante a besoin de ports, et à mesure qu'elle prend de l'accroissement, il lui faut un cabotage, une navigation plus active, plusieurs places de marchés où les produits du sol soient réunis pour l'exportation. La nouvelle Hespérie satisfait pleinement à cette condi-

Digitized by Google

tion. Le cabotage y sera facile et sûr, lorsqu'on y aura signalé quelques écueils. Quant aux terribles vents d'ouest, ce n'est qu'en hiver qu'ils exercent leur furie; d'ailleurs la baie du Géographe sera, dans ces parages, un lieu de refuge comparable à la baie du cap de Bonne-Espérance, pour les vaisseaux qui vont aux Indes ou qui en viennent. Tout près de l'embouchure de la rivière des Cygnes, la rade de Gage est très-bonne. D'autres ports sont indiqués le long de la côte, et pourront être fréquentés, lorsque la population s'en approchera. Les deux principaux que l'on vient de désigner suffiront longtems pour tous les besoins de la colonie.

Les animaux et les plantes de cette contrée ne diffèrent point de ceux de la Nouvelle-Galles du Sud, non plus que les races indigènes disséminées sur ces terres si dignes des soins de l'homme. La pêche, la chasse et quelques racines, leur fournissent les seuls alimens qu'ils connaissent; leur langage a beaucoup de mots du vocabulaire très-limité des indigènes établis aux environs du port Jackson, à plus de 800 lieues de distance à l'est.

On pense bien que les dénominations imposées par les Français aux lieux qu'ils avaient reconnus les premiers, ont été changées presque partout. L'île de Buache a pris le nom de *Garden-Island*, parce que le capitaine Stirling y a fait faire un jardin. Une vache, quelques agneaux et quelques chèvres y ont été déposés, et comme ils y trouveront une nourriture abondante, ils pourront s'y conserver jusqu'à ce qu'on aille leur faire une nouvelle visite. On regrette que ce coin de terre n'ait pas conservé le nom de Buache. Les Français ont mérité, par leur conduite, lorsqu'ils visitèrent nos établissemens dans cette contrée, que les traces de leur passage ne soient pas entièrement effacées. Que l'on ait fait disparaître les

Digitized by Google

noms de *promontoire de Napoléon*, *golfe de Joséphine*, etc., à la bonne heure; mais ceux qui ne rappellent que des hommes chers aux sciences devraient être généralement adoptés par tous les peuples civilisés.

Les observations du capitaine Darling, sur cette contrée, ne se bornent point à ce qui peut intéresser la navigation et la culture. Il a déduit de ce qu'il avait vu, des conjectures assez probables sur l'intérieur du pays. Il soupçonne que la région montueuse à laquelle il a imposé le nom de *Monts-Darlings*, est le premier gradin d'une chaîne très-élevée, d'où viennent les vents froids dont on ressent quelquefois les atteintes jusqu'aux bords de la mer. Y aurait-il quelque connexion entre cette chaîne, si elle existe, et les Montagnes Bleues de la Nouvelle-Galles du Sud? Nous ne tarderons probablement pas à l'apprendre, grâces à la multiplication de nos établissemens sur cette grande terre, à l'audace de nos voyageurs et aux directions qui leur seront données. La génération actuelle achèvera cette belle entreprise, et l'Australie entière sera mieux connue que l'Amérique méridionale ne l'est aujourd'hui.

M. Frazer, dont l'opinion est une autorité, assure que l'agriculture et le commerce trouveront plus d'avantages dans cette nouvelle colonie que dans son aînée. L'une et l'autre paraissent également favorables à la santé des Européens; mais les brises rafraîchissantes et les soirées délicieuses de la côte occidentale font pencher la balance du côté de l'Hespérie. Le capitaine Stirling fait l'éloge de la salubrité du climat, et rapporte que, malgré les fatigues excessives auxquelles l'équipage de son vaisseau fut exposé, pendant qu'il relevait les côtes et visitait l'intérieur du pays, le nombre des malades n'augmenta point. Des hommes, qui passèrent plusieurs nuits à terre dans

Digitized by Google

des lieux marécageux, n'en furent nullement incommodés. Quant aux relations commerciales de la nouvelle colonie avec les principaux établissemens britanniques, il suffit de jeter les yeux sur la carte pour voir que sa position est beaucoup plus avantageuse que celle de la Nouvelle-Galles du Sud. Pendant toute l'année, les bâtimens sortis des ports de l'Hespérie pourront aller en trois semaines à Calcutta, à Madras et à l'île de Ceylan, et revenir en un mois. Pour établir une comparaison décisive entre les deux établissemens, quant aux relations à l'ouest, le capitaine n'a eu besoin que du journal de son voyage. Parti du port Jackson le 17 janvier, il lui fallut six semaines pour arriver au cap Lewin, quoique toutes ses voiles fussent presque toujours dehors; un vaisseau de transport qui le suivait fut contraint par le mauvais tems à retourner au port Jackson. Quant au commerce avec l'Amérique, il est évident que la Nouvelle-Galles du Sud prendra sa revanche, et fera valoir les avantages de sa position plus rapprochée du nouveau continent; mais nous sommes encore loin du tems où les relations commerciales avec les nouvelles républiques américaines pourront être de quelque importance; et dans tous les cas, entre l'Asie, l'Afrique méridionale et l'Europe, d'un côté, et la côte occidentale de l'Amérique, de l'autre part, le choix du commerce ne peut être douteux.

Lorsque la colonie, sortant de la faiblesse de l'enfance, annoncera le développement de ses forces naissantes, ses progrès seront d'une étonnante rapidité. Ce sera de son territoire, que les Européens établis dans l'Inde tireront les productions des climats tempérés auxquels ils sont accoutumés, et qui leur sont nécessaires. Si l'on y établit un entrepôt de produits de nos fabriques pour les distribuer à propos, avec célérité et régularité, dans les

Digitized by Google

îles malaises où ils sont recherchés avec empressement, on en verra croître le débit, sans nuire aux spéculations des négocians établis dans l'Inde : il est indispensable de multiplier les lieux de dépôt d'où nos marchandises iront se répandre dans les archipels asiatiques. Il est donc à désirer que, pour l'intérêt de nos fabriques, la nouvelle colonie acquière promptement une population nombreuse et active, une marine et les arts qui lui sont nécessaires; que ses cultures s'étendent, et qu'elle fasse un bon choix de productions dont le débit soit assuré. On profitera, sans doute, de l'exemple donné par feu Sir Stamford Raffles, qui, après l'occupation de Singapore, sut y attirer des Malais et des Chinois (1). Ces deux pépinières de cultivateurs, d'ouvriers, de pêcheurs et de marchands sont à la portée de l'Hespérie Australe; les bords de la rivière des Cygnes seront un lieu de délices pour ces populations sans patrie, qui s'accommodent de tous les lieux où elles trouvent leur subsistance par le travail.

Si l'on envisage le nouvel établissement sous un point de vue politique et militaire, on reconnaîtra sur-le-champ qu'il est destiné à protéger, vers l'est, nos vastes possessions de l'Inde, de même que le cap de Bonne-Espérance les protège vers l'ouest. Ces deux postes nous rendent maîtres de l'Océan indien, et dans aucun cas notre position dans l'Asie ne pourra plus être tournée. Mais il faut aller plus loin encore; il faut qu'une ligne de postes se prolonge à travers l'Australie et quelques grandes îles vers le nord, afin d'empêcher la formation d'établissemens qui gêneraient notre commerce dans ces mers. Que l'on pense surtout à nous assurer la possession de tout ce

(1) Voyez, sur les rapides progrès de l'établissement de Singapore, et sur ce qu'il doit à la liberté, la relation d'un voyage à Siam, dans le 7e numéro.

Digitized by Google

qui est habitable sur les côtes de la Nouvelle-Hollande : il restera toujours assez d'espace dans l'intérieur pour y refouler la rare et inutile population des indigènes. On s'occupera d'abord, et avec diligence, de l'établissement à former au fond de la baie du Géographe, et à mesure que les progrès de la population le permettront, on s'avancera vers la colonie de l'*Entrée du roi George*. Les bords des deux rivières qui forment les ports de Leschenault et de Vasse sont les emplacemens désignés, quoique, suivant le rapport des navigateurs français, l'embouchure de chacune de ces rivières soit fermée par une barre que les bateaux seuls peuvent franchir. M. Frazer pense que cette position vaut tout au moins celle de la rivière des Cygnes ; voici la description qu'il en donne :

« Près du cap du Naturaliste, le rivage devient acore. En plusieurs lieux, des masses de granit s'avancent dans la mer, à une grande distance ; les falaises escarpées ne portent à leur sommet que des encolyptus chétifs et clairsemés. Mais à travers les échancrures de cette côte aride, on découvre des vallées sinueuses et prolongées, arrosées par des ruisseaux, où la végétation la plus vigoureuse atteste la fertilité du sol. On y voit des chardons et des fougères de plus de neuf pieds de haut. Les collines qui bordent ces vallées sont calcaires à leur sommet, couvertes d'une terre végétale très-profonde. La *banksia grandis* y domine, et j'y ai découvert une nouvelle espèce de xylophile. »

Mais ce qui assure à l'Hespérie Australe une incontestable supériorité sur la colonie orientale, c'est que les déportés en sont formellement exclus ; que la population y sera tout homogène ; que les habitans seront unis par les liens d'une mutuelle estime ; que les plus anciens recevront les nouveaux venus comme des amis, comme

Digitized by Google

des membres de la famille. Les santés affaiblies par le climat de l'Inde viendront s'y rétablir, et les agrémens de la société ne leur seront pas moins salutaires que l'influence du climat.

Une *utilité* réciproque maintiendra long-tems l'union entre la métropole et les colonies australiennes, quand même celles-ci pourraient se laisser entraîner par les prestiges d'une indépendance qui ne servirait qu'à les rendre plus faibles, sans rien ajouter à leur prospérité. Nous avons déjà vu que nos fabriques de draps pourront bientôt se passer des laines d'Espagne, et même de celles de Saxe (1); que les toisons de l'Australie seront, peut-être, bientôt en possession de fournir seules la matière des plus belles étoffes de laine; le chanvre et le lin de cette même contrée seront aussi très-estimés en Europe, et l'exportation en sera considérable. Le coton qu'on y recueillera fera baisser le prix de cette matière aux Indes occidentales et sur le continent américain, et les États-Unis ressentiront les effets de cette concurrence, moins cependant que celle du tabac, autre production que l'Australie peut fournir en quantité illimitée, et au plus haut degré de perfection. Nous avons, sur cette culture et ses avantages, un mémoire qui est sans doute aussi entre les mains des ministres, et qui mérite leur attention ainsi que celle du public. L'auteur (M. Donaldson) n'omet rien de ce qui est relatif à son objet; il le traite en agronome, en administrateur et en politique. Citons quelques-unes de ses observations :

« Nos relations actuelles avec les États-Unis de l'Amérique sont des plus favorables pour mettre à exécution

(1) Voyez, dans les numéros 6, 15 et 31, les articles relatifs aux établissemens anglais de l'Australie.

Digitized by Google

des projets dont nos colonies lointaines et la métropole se trouveront également bien. Le congrès américain frappe nos marchandises de droits d'entrée équivalens à une prohibition; soit : on ne peut lui contester ce droit, non plus qu'aux autres gouvernemens; chaque état veille à ses intérêts, suivant l'opinion qu'il s'en est formée, et s'occupe fort peu de l'effet que produiront au dehors les mesures qu'il n'étend point au-delà de ses frontières. S'il s'écarte des voies de la prudence et de la sagesse, c'est à ses risques et périls : en Amérique, aussi bien qu'en deçà de l'Atlantique, le tarif des États-Unis a été désapprouvé, et l'on est généralement persuadé que le congrès ne tardera pas à sentir les inconvéniens de son système d'exclusion.

» Les économistes reconnaissent que les représailles sont permises, lorsqu'elles ne vont pas plus loin que l'offense : l'Angleterre est donc dispensée de prendre en considération les intérêts des États-Unis, dans ses lois et ses tarifs. Le gouvernement et les chambres examineront dans leur sagesse jusqu'à quel point les droits sur les tabacs peuvent être diminués en faveur de nos colonies; on aura de justes égards, de la condescendance même pour une culture nouvelle, une branche de commerce non développée, et dont les premiers efforts ont besoin de secours. Aujourd'hui, l'impôt sur le tabac en feuilles est de trois schellings par livre, et pour le tabac fabriqué cette taxe est triplée. »

L'auteur, s'appuyant sur l'autorité des tarifs actuels, propose de réduire à deux schellings par livre les droits sur les tabacs fabriqués, importés des colonies anglaises. Si l'on compare cette réduction à celles qui sont accordées à quelques autres matières coloniales, on la trouvera bien faible : en effet, le riz des États-Unis paie

Digitized by Google

quinze schellings de droits par quintal, et celui du Bengal un seul schelling. Le coton colonial est encore mieux traité; on ne perçoit à l'entrée qu'un droit de 6 p. °/₀ de sa valeur, et les cotons étrangers, de quelque part qu'ils viennent, sont taxés à 100 p. °/₀. M. Donaldson examine ensuite quelle influence exercerait sur la navigation de la Grande-Bretagne la nouvelle concession qu'il sollicite en faveur de nos établissemens lointains, et s'il ne s'est point trompé dans ses données, les conséquences qu'il en déduit par le raisonnement et le calcul ne peuvent être que très-exactes.

« Supposons que la Grande-Bretagne possède la Virginie et la Nouvelle-Hollande, et que dans ces deux pays tout soit parvenu au même développement, de manière que, relativement à nous, ils ne diffèrent l'un de l'autre que par la distance. Le tabac, que je suppose de même qualité, coûtera deux pence et demi à Baltimore, et à Sydney deux pence. D'Amérique en Angleterre le fret et l'assurance s'élèveront à un demi-penny par livre, et de la Nouvelle-Hollande à un penny; ainsi, le tabac de l'une et de l'autre contrée parviendra dans nos ports au prix de trois pence (30 cent.) la livre. Mais celui qui viendra de plus loin aura donné plus d'occupation à nos marins, précisément en raison de la distance. Or, on sait que, pour une courte navigation, dix vaisseaux manœuvrés par un petit nombre de matelots importeront autant de marchandises que trente bâtimens envoyés au loin avec des équipages plus nombreux. C'est la navigation qui forme les hommes de mer; de plus, ces vaisseaux partis de nos ports ont été construits dans nos chantiers; ils sont chargés des produits de notre sol et de nos fabriques; ils ont contribué, toujours en raison de leur nombre et de la force des équipages, à vivifier l'agriculture et l'industrie

Digitized by Google

nationales. S'il faut reconnaître la justesse de ces observations, dans l'hypothèse où la Virginie serait soumise à la Grande-Bretagne et confondrait ses intérêts avec ceux de la métropole, que faut-il penser de notre situation présente? Quels ménagemens devons-nous avoir pour une nation qui prend des mesures hostiles contre notre commerce? L'Amérique exporte annuellement plusieurs milliers de tonneaux de tabac, sur ses navires, avec ses équipages, à l'exclusion de toute autre nation : il ne tiendra qu'à nous de leur enlever une grande partie de ce commerce, et de renforcer en même tems le *bras droit* de la Grande-Bretagne, notre marine sur laquelle reposent notre sûreté et notre puissance. Si le gouvernement encourage la culture du tabac dans les colonies australiennes, l'agriculture de ces contrées en ressentira les heureux effets, même dans les exploitations qui n'auront pas reçu autant de secours. On verra croître rapidement, dans ces contrées, une population robuste, intelligente, digne de sa noble origine, marchant à la conquête de la cinquième partie du monde par la force irrésistible de la civilisation. L'avenir de ces contrées lointaines se présente sous l'aspect le plus imposant : l'ancien monde y trouvera peut-être des modèles à imiter, ou des maîtres qui présideront à ses destinées à venir. »

Comme les divisions territoriales de la nouvelle colonie ne sont pas fixées définitivement, rien n'empêchera qu'on ne l'étende de quelques degrés vers le nord : il semble que sa limite la plus convenable est à 31° de latitude, parce que, dans ce climat, d'après les observations les plus attentives, les cultivateurs européens y pourront supporter la chaleur et se livrer à leurs travaux, excepté pendant quelques heures, au milieu des jours d'été. On ferait bien de procéder avant tout à la division du terri-

Digitized by Google

toire, de marquer l'emplacement des villes, de réserver des terres pour doter les églises et les écoles : on a reconnu, aux États-Unis et dans le Canada, les bons résultats de cette prévoyance.

Il nous reste à donner quelques avis à la multitude empressée, dit-on, d'aller savourer les délices de cet heureux pays. C'est une colonie naissante, où la terre ne fournit la subsistance qu'à ceux qui la cultivent : ainsi, les colons devront y arriver avec des connaissances agronomiques, et des bras pour les faire valoir. Durant quelques années, les champs arrosés de leur sueur, les jardins qu'ils auront créés, quelques bestiaux, du poisson, un peu de gibier seront leurs seules ressources alimentaires. Point de bouches inutiles ; que tous sachent travailler, soit pour eux-mêmes, soit pour la société. Suivant le nombre des habitans, on aura besoin de quelques professions étrangères à l'agriculture : un ecclésiastique, un maître d'école, un apothicaire, quelques marchands en détail, etc., sont de première nécessité. Qu'on se pourvoie de pêcheurs ; ils seront très-utiles, et feront bien leurs affaires ainsi que celles de la communauté. Il est inutile de faire une liste complète des professions qui peuvent se concilier avec quelques travaux de culture et de jardinage : elles sont assez connues pour que chacun les nomme, mais on oublierait peut-être celle de simple manœuvre, si nous n'en faisions point une mention spéciale ; les travaux considérables en exigent toujours un certain nombre. Quant à l'espèce improductive et consommatrice, qu'elle attende ; c'est dans les vieilles sociétés, au milieu de l'abondance, du luxe et de tout ce qui l'accompagne, que ces êtres inutiles, *fruges consumere nati*, sont le moins déplacés ; il est de leur intérêt de ne pas s'en éloigner. On n'a pas encore

Digitized by Google

oublié les résultats de la dispendieuse tentative que le gouvernement a faite, il y a peu d'années, pour augmenter la population du cap de Bonne-Espérance, étendre et perfectionner ses cultures : lorsque les nouveaux colons furent débarqués à l'est de la colonie, sur le terrain qui leur était destiné, alors, et seulement alors, on remarqua ce qu'il y avait d'étrange et d'hétérogène dans cette foule composée de marchandes de modes et de merciers, parfumeurs, etc. de Bond-Street, de facteurs de pianos, de laquais sur le pavé, d'agens de la presse (soit dit sans offenser les hommes honorables de cette profession), tous gens très-capables de dévorer les subsistances d'une société qui vient occuper un territoire encore inculte, mais qui ne peuvent lui rendre aucun service. On ne l'a que trop bien vu dans les deux colonies de la Nouvelle-Galles du Sud et de la terre de Van Diemen, où cette engeance a répandu à pleines mains des semences de discorde dans les familles, et dans toute la population l'antipathie contre le gouvernement. Ces recrues destinées à compléter l'instruction des cultivateurs hollandais ne manquaient point de ce qui abonde dans les grandes villes, et surtout dans la capitale : des servantes débauchées, des garçons de taverne, des acteurs sifflés, etc.,

> Ambubajarum collegia, pharmacopolæ,
> Mendici, scurræ, balatrones.....

La plupart de ces individus n'avaient jamais vu une charrue, ni manié une pioche; mais se trouvant sans ressources à Londres, ils avaient saisi avec empressement l'occasion de se faire transporter ailleurs, et de subsister quelque tems aux frais de l'état. Dès qu'ils furent débarqués, on les plaça, le moins mal que l'on put, dans les

Digitized by Google

lieux qui manquaient de population. Quelques-uns furent envoyés dans la capitale de la colonie, ou dans les garnisons; les autres furent contraints à cultiver les terres qui leur furent assignées, ou trouvèrent un asile et du travail dans les fermes du pays. Ils eurent ainsi le tems de faire leur apprentissage, et de se mettre en état de former à leur tour un petit établissement rural.

La colonie de l'Hespérie Australe ne sera pas exposée à recevoir une population aussi mal choisie. Des hommes éclairés, entreprenans et riches ont le projet d'y former des établissemens qu'ils ne commettront point en des mains inhabiles; ils n'ont pas besoin de nos avertissemens ni de nos conseils. C'est donc seulement pour les personnes moins instruites, et moins à portée de recueillir d'utiles informations, que nous allons essayer d'exposer sommairement ce qui peut assurer le succès d'un établissement auquel on consacrerait la totalité d'une fortune très-bornée, et dont on ne doit point s'exposer à rien perdre. Nous avons spécialement en vue les officiers à demi-solde des armées de terre et de mer dont un très-grand nombre se préparent, dit-on, à fuir, jusqu'à cette extrémité du monde habitable, le malaise qui les tourmente ici. Il est certain que, lorsqu'ils auront construit une cabane et défriché un coin de terre pour y créer un jardin, n'ayant plus à payer ni loyer, ni taxe d'aucune sorte, leur demi-solde pourra faire subsister leur famille moins misérablement que dans aucune partie de la Grande-Bretagne. Si les travaux de la culture leur sont connus, surtout si le lieu de leur naissance, des jeux et des premières occupations de leur jeune âge fut une ferme d'Angleterre ou d'Écosse, ils réussiront partout où ils voudront se fixer. Il leur faut une provision de vivres; qu'ils la fassent au cap de Bonne-Espérance, et non pas

Digitized by Google

en Europe. La baie d'Algoa leur offrira tout ce qu'ils peuvent désirer pour cette importante affaire et pour les commodités du voyage : relâche dans un lieu sain, marchés abondamment pourvus, denrées à bas prix. Qu'ils y prennent des plants de vigne, et en bon nombre; ils les placeront avec un succès complet sur le sol calcaire de l'Hespérie Australe.

Quelques raisonneurs intimement convaincus de leur haute capacité, et qui se décernent eux-mêmes le titre d'hommes d'état, prétendent que, loin de former de nouveaux établissemens coloniaux, il faudrait se débarrasser, et le plus tôt possible, de tous ceux que l'on a. Nous ne nous arrêterons pas à combattre les raisonnemens sur lesquels ils fondent cette doctrine fort peu goûtée du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, en un mot, des classes productives; la réponse à ces arguties est l'empressement qu'ont manifesté des personnes de tous les rangs, pour contribuer à cet établissement de la nouvelle Hespérie. Insistons encore sur ce point, car il est d'une haute importance. L'opinion publique est en faveur de la colonisation; le fait l'établit avec évidence : les intérêts de la Grande-Bretagne sollicitent aussi la plus vaste extension de territoire soumis à ses lois, sur toute la terre. On en sera pleinement convaincu, si l'on observe les efforts que font tous les peuples pour restreindre notre commerce et parvenir à se passer de nos fabriques. On veut nous isoler, et peut-être ne résisterons-nous pas à cette conspiration générale contre les prodigieux développemens de nos manufactures : préparons donc pour l'avenir des débouchés qu'on ne puisse nous fermer, créons des peuples amis qui nous ouvrent dans tous les tems leurs ports et leurs bras. Ne serait-il pas agréable pour un Anglais, qui parcourrait le globe,

Digitized by Google

d'être reçu partout chez des compatriotes, d'entendre aux antipodes la langue de sa patrie, d'y retrouver les usages de son pays, améliorés peut-être, ainsi que les mœurs? Ceux qui ne veulent point de colonies ont sans doute plus de prévoyance, de profondeur dans les vues que cet homme extraordinaire qui fit courber devant lui toutes les têtes couronnées de l'Europe continentale, et ne trouva rien qui pût résister à ses armes, si ce n'est une île défendue par les remparts de ses vaisseaux. Le conseiller avisé qu'il consultait souvent lui révéla le secret de notre force : *Faites qu'ils perdent leurs colonies*, lui dit M. de Talleyrand, *et vous les aurez forcés dans leurs derniers retranchemens.*

Fas est ab hoste doceri.

Que l'Angleterre ne discontinue donc point d'occuper tout ce qui reste de terres désertes; qu'elle mette sa population à l'aise, tandis qu'il en est tems encore; surtout qu'elle plante son pavillon dans toutes les îles, et qu'elle s'en assure la possession. Les dépenses qu'entraîneront ces paisibles conquêtes ne méritent aucune attention, si on les compare aux accroissemens illimités des rejetons qu'elle plantera dans toutes ces terres : le premier établissement que l'on ait fait à la Nouvelle-Galles du Sud, ne manqua point de détracteurs qui prédirent, à l'envi l'un de l'autre, de fâcheux résultats qui forceraient à renoncer à cette entreprise. Pour bien connaître toute cette affaire, c'est dans le journal du colonel Collins qu'il faut chercher des renseignemens; on y voit avec intérêt, on y suit jusque dans les moindres détails les progrès de cet établissement, qui était alors une expérience politique et morale pour laquelle on n'avait pu mettre à profit les leçons du passé. L'histoire de la

Digitized by Google

nouvelle colonie ne sera pas moins intéressante, ni moins instructive. Les commencemens y seront plus difficiles: point de travail à bon marché, point de secours gratuits, nécessité de se contenter assez long-tems du plus strict nécessaire, et lorsque l'on aura quelques denrées surabondantes, difficulté de leur procurer un écoulement; le tems seul peut nous donner le moyen d'apprécier ces obstacles dont l'effet inévitable sera de rendre les progrès de la colonie d'honnêtes gens plus lents que ceux de l'établissement recruté dans les prisons. Mais lorsque les premières difficultés seront vaincues, l'avantage ne sera plus du côté des vices. A l'ouest, l'intérêt commun bien connu, et senti par tous, établira l'ordre le plus facile et le plus conforme à la raison; sur la côte opposée, une population hétérogène, turbulente, et où la tranquillité ne peut être maintenue que par une force armée assez nombreuse, parle déjà de son indépendance, et demande une législature, des institutions, le jury; ce désordre s'y prolongera par des causes auxquelles il est peut-être impossible de rien opposer qui contrebalance leur action.

Les symptômes d'insurrection qui se manifestent dans cette colonie nous conduisent à la grande question politique dont il semble que l'affranchissement des États-Unis a donné la solution. Lorsqu'une colonie est assez peuplée, assez forte pour se défendre seule contre les ennemis qui peuvent la menacer; lorsque sa propriété est fondée sur les ressources qu'elle tire de son territoire et de son industrie, ne doit-on pas reconnaître qu'il est tems de l'émanciper? L'Amérique du Nord avait atteint sa majorité, et serait devenue indépendante en vertu de la nature des choses, quand même l'Angleterre n'aurait pas eu la mauvaise pensée de la soumettre à un impôt tyrannique. Que les métropoles se comportent

Digitized by Google

envers leurs colonies suivant les maximes qui gouvernent la famille; qu'elles nourrissent leur enfance, dirigent et protégent leur jeunesse; qu'elles aident le développement de leurs forces, et qu'elles leur en permettent un usage conforme à la justice et à la raison. Lorsqu'un fils est parvenu à l'âge viril, son père le traite comme un homme: il l'associe à ses projets, à ses pensées; il le consulte, il le met à son niveau. De tous les membres de la famille anglaise, la Nouvelle-Galles du Sud est peut-être celui qui devra rester le plus long-tems soumis à l'autorité paternelle; c'est l'enfant prodigue, et avant qu'il soit admis à réclamer ses droits, il doit faire oublier ses fautes, et prouver qu'il peut et voudra les réparer.

Nos colonies ne peuvent être assimilées l'une à l'autre, quant à l'époque et au mode de leur affranchissement, et à la mesure de liberté qu'elles peuvent supporter. Celle qui va peupler l'Hespérie Australe devancera peut-être ses aînées, et pourra se conduire seule, tandis que toutes les autres auront encore besoin de se laisser diriger. Presque toutes ont une population mélangée, et la fusion des intérêts n'y est pas plus avancée que celle des familles de diverse origine. D'ailleurs une bonne forme de gouvernement, des institutions, le jury, etc., supposent une population instruite et condensée. S'avisera-t-on de donner une assemblée de représentans de la nation aux pêcheurs de Terre-Neuve, aux nègres de Sierra-Leone?

La Jamaïque et les autres îles des Indes occidentales, qui ont obtenu des assemblées législatives, n'ont point répondu convenablement aux témoignages de confiance qu'elles avaient reçus; toutes les mesures du gouvernement royal y sont contrariées, sans que le volcan de Saint-Domingue les épouvante; et cependant, si les troupes anglaises se retiraient, l'explosion serait immi-

Digitized by Google

nente, et aucun de ces imprudens colons n'y échapperait : hommes, femmes et enfans, tous seraient ensevelis sous les ruines qui couvriraient bientôt ces contrées, aujourd'hui si florissantes. Par des motifs différens les chambres législatives du Canada se montrent aussi contraires au gouvernement de la métropole, quoiqu'elles ne puissent se passer d'une force qui maintienne l'union entre les Anglais et les habitans d'origine française. Le principe est incontestable : toute colonie tend à se rendre indépendante, et tôt ou tard elle se détachera de la métropole ; mais quand il s'agit d'appliquer à nos colonies cette maxime fondamentale d'une saine politique, on est fort embarrassé, et peu satisfait des diverses manières de procéder à cette œuvre, sans être éclairé par le flambeau de l'expérience. La nouvelle colonie de l'Australie, les faits politiques, moraux et législatifs qu'on y observera, une étude plus approfondie de nos autres établissemens, répandront enfin quelques lumières qui nous feront découvrir comment il faut faire ce dont nous ne pourrons point nous dispenser. Ces questions sont à l'ordre du jour : on s'en occupe sur le continent, surtout en France, où elles sont la matière de nouveaux écrits, *indices certains de l'esprit du tems* (1).

(*Quarterly Review.*)

(1) Voyez, sur les autres établissemens anglais dans l'Australie, les articles insérés dans les numéros 6, 15 et 31.

Digitized by Google

Souvenirs de l'Italie (1).

N° XI.

LES PRINCES ROMAINS.

Rome compte deux aristocraties distinctes : l'une religieuse et élective ; l'autre héraldique et de transmission. La première de ces deux classes jouit du pouvoir, accapare les richesses, usurpe tout le crédit et même les honneurs, et ne laisse aux nobles de race que le vain fantôme de leur ancien nom et leurs écussons blasonnés. Ceux-ci sont les comparses de la pièce où les étoles et les robes rouges jouent les premiers rôles. Vrais mannequins de comédie, les princes romains, sous l'ancien régime papal, n'étaient là que pour représenter : dignités, opulence, faste, maîtresses, voluptés ; jusqu'au talent et au savoir, tout était absorbé par les hauts serviteurs de l'humble apôtre, chargé de diriger la barque de saint Pierre et de conserver l'anneau du pêcheur. Alfiéri, ce républicain aristocrate, ce Byron de l'Italie, n'avait pas de termes assez énergiques, ne trouvait pas dans le luxe de l'idiome toscan d'expressions qui satisfissent sa colère, quand il voulait attaquer « *il cardinalume,* » la *cardinalasse,* comme il la nommait dans son injurieux et vulgaire mépris.

Les choses ont un peu changé : tous les offices de l'état

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 24, 25, 26, 27, 30, 32, 37, 40, 42 et 44 de notre recueil.

Digitized by Google

n'appartiennent plus exclusivement au sacerdoce; il n'embrasse pas, comme autrefois, toutes les parties de l'administration : il n'enlace pas de son vaste filet le corps politique tout entier. La révolution française, sans lui enlever sa supériorité, a ébranlé sa toute-puissance et l'a forcé de céder quelques pouces de terrain aux laïques. Déjà commence à vaciller cette hiérarchie orthodoxe et théocratique, plus mystique et moins mystérieuse que le sénat de Venise : espèce de république souveraine, formant une caste isolée à laquelle l'autel servait de trône, le plus humble desservant pouvait espérer de s'y raffilier; Peritto devint pape, et le gardien d'un troupeau de porcs, s'élevant peu à peu, par cette route étroite, mais frayée, régna au Vatican et épouvanta l'Europe. C'était le bon tems alors. Des cardinaux vêtus de pourpre, montés sur des mules blanches aux harnais d'or, haranguaient les troupes et les passaient en revue. Ils s'assemblaient gravement pour arrêter les réglemens définitifs sur la loterie, ou même, ce qui était plus curieux encore, pour inventer une fête, ou juger en définitive la valeur réelle de quelque beauté célèbre; c'est ce qu'on vit sous Borgia, au rapport de tous les chroniqueurs (1). L'armée de Bonaparte, en traversant l'Italie, a sapé les bases de cette grande et singulière machine. L'activité et l'expérience des séculiers ont contraint le corps ecclésiastique à plier sur quelques points, à leur confier quelques emplois; mais il a conservé l'ascendant, la force réelle, le pouvoir exécutif, et surtout l'empire despotique des idées, des mœurs et des habitudes.

Quant à la noblesse, elle a peu gagné à ce changement. Elle dégénère dans un pays qui tombe en ruines, et qui

(1) Voy. Burckardt, Muratori, etc

Digitized by Google

s'affaisse chaque jour : le gouvernement va tout seul, comme un carrosse sans roues avancerait sur la glace. La vieille impulsion, donnée à ce corps débile par le grand et terrible Hildebrand, se prolonge d'elle-même : tout est vermoulu; mais tout marche encore. C'est un vieillard en décrépitude, condamné à ne pas mourir. Aussi les emplois que l'aristocratie romaine commence à partager avec les prêtres du sacré collége, lui ont-ils conféré un très-faible degré d'importance. Ce n'est toujours qu'une noblesse problématique, un assemblage de noms qui résonnent bien à l'oreille, quelque chose de pompeusement inutile, et de magnifiquement nul. Il n'y a que la pairie d'Écosse ou celle d'Irlande qui aient quelque analogie avec ce corps singulier.

Cependant quelle aristocratie, au monde, pourrait se vanter d'aïeux plus illustres ! Quels nobles ont des propriétés aussi vastes, et peuvent faire valoir une continuité de possession plus imposante ! Les autres grands seigneurs comptent par quartiers; ceux-ci comptent par siècles. S'il est une noblesse dont l'orgueil soit excusable, c'est celle qui remonte aux maîtres de l'univers ; or, un arbre généalogique, dont la souche va se perdre dans le patriciat romain, donne droit à quelque fierté. Dans le nord de l'Europe, voyez à quels ancêtres se rattachent les plus grandes familles. Vouloir justifier d'une descendance non interrompue depuis l'Heptarchie saxonne, c'est pour la plupart de nos suzerains une prétention que les maisons royales auraient peine elles-mêmes à étayer d'irréfragables preuves. Quelque brigand du moyen-âge, aussi estimable que le maraudeur de la campagne romaine ; quelque hardi pirate ; quelque Mandrin, sorti des forêts Hercyniennes ou des rochers de la Scandinavie : voilà les nobles auteurs de ces races de

Digitized by Google

patriciens septentrionaux (1). En Italie, rien de semblable. Bien avant l'époque mérovingienne, on y voit apparaître les noms historiques qui se sont perpétués jusqu'à nous. La Grande-Bretagne était barbare et asservie, alors que de nobles exilés fondaient la république de Venise, au milieu des lagunes de l'Adriatique. Ce sont-là les ancêtres directs du patriciat de Venise. Depuis le sixième siècle, chaque page des annales de Saint-Marc témoigne en faveur de l'antique illustration, chaque année de cette histoire prouve l'incontestable descendance des membres de cette vénérable aristocratie; et je ne m'étonne pas que l'honneur d'avoir pour aïeul un de ces pères de la patrie ait paru plus glorieux à leurs enfans que les titres féodaux que l'Autriche voulait leur donner. Il y a dans le chœur de l'église des Chartreux de Florence une tombe dont l'épitaphe est restée gravée dans ma mémoire. Le noble qui y repose se plaint d'avoir été forcé d'échanger son premier titre de *patricien de Venise*, contre l'un de ceux qui avaient appartenu au *grand duc de Florence*.

A Venise les nobles d'origine restèrent isolés du reste du peuple; dans le reste de l'Italie ils se confondirent avec les hommes nouveaux. Ballottés par les orages politiques; tour à tour exilés et rappelés, spoliés et honorés, ils conservèrent leurs noms. A ces vieilles familles se joignirent les tyrans féodaux, race féconde, qui a couvert de sang et de ruines les champs de la Péninsule italique, et dont les actes sanguinaires sont aussi familiers au lecteur de chroniques du moyen-âge, que l'existence des *tyrannoi* helléniques est familière à ceux qui ont fait de l'ancienne Grèce une étude spéciale. C'était chose étrange que ces républiques mêlées de féodalité, ces démocraties

(1) Voyez l'article sur la noblesse anglaise dans le 14e numéro.

Digitized by Google

soumises au despotisme. Les usurpateurs du pouvoir ne manquaient pas d'usurper la richesse. A leur tour, les possesseurs de la richesse territoriale ou mobilière prétendaient au pouvoir, et ne tardaient pas à l'obtenir. De ces diverses supériorités se composa l'aristocratie italienne, aujourd'hui si déchue.

La guerre civile était permanente à Rome; une anarchie complète y régnait, et la cité de Romulus était la proie d'un Colonna, d'un Orsini, presque toujours assassiné après une ou deux années de despotisme. On se livrait une guerre éternelle, au milieu des ruines de la ville éternelle. Chaque tombeau antique se transformait en forteresse; chaque débris de temple avait sa garnison. Dans ce chaos de brigandage, apparut Colà de Rienzi, qui interrompit momentanément cette succession de tyrans, et détrôna les Lupi et les Orsi; mais cet enthousiaste insensé se chargeait d'une entreprise qu'il était incapable d'accomplir. La révolution romaine n'était après tout qu'une farce gothique, parée de mots insignifians et sonores. Le rhéteur, le pédant et le charlatan se combinaient chez cet homme bizarre, *Tribun du peuple, Clément et Auguste*, comme il s'appelait.

Cette tentative n'eut pas de suites; bientôt la noblesse féodale revint se disputer le droit d'écraser les malheureux habitans de Rome. Les papes quittèrent Avignon, et sur les débris de la féodalité qu'ils annulèrent, on les vit établir le népotisme, nouvelle source de pouvoir et d'illustration. Chaque nouveau pontife voulut laisser une famille noble. La splendeur du pontificat dévora des sommes immenses; le luxe le plus effréné, la volupté la moins discrète signalèrent l'existence intérieure et les cérémonies publiques du Vatican. Les prodigalités font les dettes, et ces dernières alimentent la prodiga-

Digitized by Google

lité. A force d'emprunter, on se vit obligé de payer avec des titres les nombreux créanciers du Saint-Siége. Les banquiers auxquels le pontife avait recours furent comblés d'honneurs et anoblis ; les Chigi de Sienne, les Médicis de Florence, acquirent, à ce prix, le titre d'Altesse : princes à beaux deniers comptans, et les Torlonia de leur époque. Encouragés et caressés par les papes, ils fixèrent, dans les états romains, le lieu de leur résidence ; et quelquefois, instrumens utiles du Saint-Siége, ils servirent à rabattre les prétentions et à contrebalancer le pouvoir que s'attribuaient les nobles de race antique.

A cette dernière source aristocratique, se joignirent les étrangers. Malgré sa déchéance, Rome n'a pas cessé un instant d'être le centre de l'Italie, et sous un certain rapport la capitale du monde. On vit les Doria quitter Gênes ; les Zustiniani (1) Venise ; les Gabrielli la Romagne ; les Borgia l'Espagne ; et briguer à Rome le cardinalat et la papauté. D'autres branches des mêmes familles se répandirent dans les autres provinces d'Italie ; les Doria, connus à Rome sous le nom de Pamphili, s'établirent à Naples sous celui d'Angri. On retrouve en Corse et en Sicile les Colonna sous les noms de Butere, Trebia, etc. Les Orsini sont devenus ducs de Gravina ; quant aux Falconieri, aux Frangipani, aux Santa-Croce, ces vieilles races féodales remontent à Alaric, et n'ont pas quitté depuis tant de siècles la campagne de Rome.

Beaucoup de ces familles ont conservé, sinon dans leur intégrité, du moins en partie, les possessions héréditaires et les titres de leurs ancêtres : notre aristocratie britannique a subi des altérations que la noblesse italienne a su éviter : à peine voit-on, dans l'espace d'un siècle, un

(1) *Giustiniani*. Dans le dialecte vénitien, remarquable par sa douceur, le G se change en Z.

Digitized by Google

titre changer de possesseur. Jetez les yeux sur les premières cartes de la campagne romaine, vous y trouvez à chaque pas les Orsini, les Buoncompagni, les Colonna, les Odescalchi, précisément à la même place où leurs propriétés actuelles sont situées : le pays le moins féodal de l'Europe est celui où la division matérielle du territoire féodal s'est conservée malgré le laps du tems, et se retrouve encore dans son état primitif.

Ainsi trois classes de noblesse très-distinctes se présentent à nous : d'abord les familles féodales, dont quelques-unes descendent de ces vieux patriciens du Capitole, que le globe alors connu reconnaissait pour maîtres ; ensuite les familles papales, fruits du népotisme ; enfin les nobles créés par le commerce et la banque, ou venus de l'étranger.

Ces deux dernières classes se sont depuis long-tems confondues ; la seconde, composée des races anoblies par la papauté, est la plus considérable des trois. Quant aux derniers rangs de la noblesse, ils sont nombreux et avilis. Le titre de *marquis* s'achète pour quelques écus. J'ai vu deux ou trois roturiers se servir de cette *savonnette à vilain*, sans que personne les honorât davantage. Le népotisme est aux abois. Rome, qui sent sa faiblesse, se voit forcée de renoncer à ce que ses vieilles habitudes avaient de plus choquant. Les cardinaux, ne pouvant obtenir ce titre qu'à un âge avancé, meurent fréquemment ; et les nouvelles promotions sont à peu près les seuls mouvemens politiques dont Rome soit agitée. Je ne me rappelle que deux exemples de principautés nouvelles, créées, l'une par la reconnaissance de Pie VII, l'autre par la toute-puissance du cardinal de Somaglia. C'est la principauté de Canino et celle de Musignano. Dénués de pouvoir et souvent de crédit, les princes romains s'environnent encore de

Digitized by Google

cette auréole attachée aux noms séculaires : moins civilisés que les princes lombards, moins riches que les princes napolitains et siciliens, ils ont tout l'orgueil des grands souvenirs. Parcourez leurs villas et leurs églises ; elles sont peuplées de leurs héroïques ancêtres : de toutes parts se réveillent ces ombres qui se trouvèrent mêlées aux plus terribles événemens du moyen-âge, et qui projettent encore un long reflet d'illustration sur leurs arrière-neveux.

Le soir même d'un jour passé à visiter quelques villas, je me trouvai dans une société toute nouvelle pour moi ; l'une de celles où l'étranger trouve moyen de se rapprocher intimement de l'habitant indigène de Rome : rien de plus rare, dans le pays où je suis, que cette espèce de contact. Il y avait peu de monde ; je ne fus instruit que par hasard, et long-tems après, de la plupart des noms qui peuplaient le salon, et que je citerai plus bas.

En France les mœurs du boudoir n'existent plus, et celles du salon s'effacent de jour en jour. Forcés de s'intéresser aux affaires publiques et d'en parler, les gens du monde ont perdu ces habitudes de conversation frivole, talent spécial de leurs grands-pères. Les petits soupers sont passés de mode ; le dîner les remplace. M. Lafitte a détrôné Mme du Deffand. L'attention, que l'on accordait en 1760 à une épigramme contre Maupeou, se concentre aujourd'hui sur la discussion du budget. Sans avoir, comme nous, traversé trois siècles de débats parlementaires, sans avoir sucé avec le lait ces mœurs de club et de taverne qu'on nous reproche, les Parisiens modernes sont devenus grands argumentateurs, péroreurs, et même érudits en faits de précédens politiques. Après le vin de Champagne et les truffes, viennent les investigations sur l'état de la nation ; tel homme que vous avez rencontré la veille aux Italiens vous fera l'histoire complète des lettres de cachet,

Digitized by Google

ou celle du droit de chasse, depuis Henri IV jusqu'à ce jour. Le talent, l'éloquence, ou si l'on veut, l'argot du publiciste sont devenus populaires en France. Mais si ce dernier pays marche rapidement dans la route du XIXe siècle, l'Italie en est encore au XVIIIe. Les classes supérieures seules se sont aperçu qu'il y a eu une révolution. Le reste, endormi dans sa volupté, sa dévotion et sa misère, n'a pas seulement soulevé la tête : c'est toujours le même sommeil de la foule assoupie; *turba de' morti, che mai non fur vivi,* dit Alfiéri (1) : « gens morts, qui ne vécurent jamais. »

Toutefois la société italienne est loin de ressembler à ce que la société française était avant la révolution, encore moins à celle qu'a formée notre étiquette britannique. La mode est un plaisir en France, un fardeau en Angleterre; à Rome, ce n'est rien. Vous vous rendez chez celui qui vous invite, et, si la coterie qu'il rassemble autour de lui vous plaît, vous y revenez : c'est pour toute l'année. Chaque famille distinguée reçoit une fois par semaine; pendant la soirée, l'abandon le plus complet, la liberté la plus parfaite. Quelques lustres, des glaces, le piano et le café, voilà les seules dépenses auxquelles ces réunions donnent lieu : elles sont peu coûteuses; le plaisir en fait les frais. Aussi les habitués d'une coterie se montrent-ils singulièrement exacts : ils bravent, pour ne pas manquer leur soirée, la pluie, l'orage, et même la neige, phénomène qui passe ici pour une catastrophe. Quel plaisir, pour un Anglais, l'être du monde le plus entier, le

(1) NOTE DU TR. Cette expression n'appartient pas à Alfiéri, mais bien au Dante : ne sachant que faire des gens médiocres, des ames nulles, incapables de vertu comme de vice, il rejette dans les limbes

Questi sciagurati che mai non fur vivi.

INFERNO, c. 3.

Digitized by Google

moins fait pour souffrir l'ennui ou la gêne, le plus passionné pour ses aises! Il peut rester toute la semaine casematé dans sa chambre, occupé à lire Byron, s'il est poète, Cobbett, s'il est radical, ou à broyer du noir, s'il a le spleen; puis, quand vient le lundi ou le jeudi, s'il veut sortir de sa tanière, il est sûr que, sans visite préalable et sans la fatigue des apologies, deux ou trois salons lui ouvriront leurs portes, et que sa visite sera regardée comme une condescendance aimable. Vous entrez, saluez, parlez, gardez le silence, rêvez, admirez, vous faites ce qui vous plaît, personne n'y prend garde. C'est l'abbaye de Thelème, instituée par ce fou de Rabelais, et dont le premier réglement était d'agir, en tout, «selon sa volonté, son caprice et bon plaisir.» En quittant Rome, vous rendez une dernière visite : et comme Rome est un grand lac où les ondes affluent de toutes parts, où la circulation est perpétuelle, on ne s'en aperçoit guère.

Aimez-vous la bonhomie, les contes, les anecdotes, le sans-gêne, le sans-façon? Allez à Rome : vous n'y trouverez pas ces salons d'Almack (1) où l'on n'entre que comme les initiés d'Éleusis entraient dans le sanctuaire; point de bals à collets montés qui n'admettent que les généalogies pures et sans tache; point de subdivisions et de catégories qui s'excluent et se méprisent mutuellement; point de morgue pédantesque; point de cercles de première, seconde, ou troisième classe (2). Tout est de plain-pied. Si vous êtes ennuyeux, on vous évite;

(1) Salons où la haute aristocratie anglaise donne des bals et des concerts; on n'y entre qu'après avoir fait preuve de noblesse.

(2) En Angleterre, où le ridicule de l'étiquette est poussé au plus haut degré, on subdivise la société en *premier ciel*, *second ciel*, *troisième ciel*; c'est le positif, le comparatif et le superlatif du bon ton.

Digitized by Google

amusant, on vous recherche. De telles mœurs sont, sans doute, fort hétérodoxes pour les gens qui n'ont pas perdu de vue la Tamise ; mais qu'y faire ? Les Romains ne connaissent pas la rue de Bond (1), le règne des dandys, la grotesque sublimité des *bas bleus* (2); tout cela est lettre close pour eux. Ils ignorent jusqu'à nos *routs*, avec leurs escaliers chargés de fleurs, arrachées à l'artificielle fécondité de la serre chaude. Dès qu'on est à Rome, il faut se résoudre à se passer de tous ces raffinemens d'une société épicurienne et vaniteuse. J'ai même connu des maisons où l'eau pure était rare au cœur de l'été ; où l'huile sentait mauvais ; où l'escalier de briques croulait sous mes pas ; où l'on n'avait pas de tapis l'hiver ; d'où ce luxe d'aisance domestique, nommé *comfort* par les Anglais, était absolument banni. Cependant je m'y trouvais bien, et j'y apprenais, sans m'en douter, une foule de choses que je serais désolé d'ignorer aujourd'hui. Pour jouir de cette espèce de société particulière à l'Italie, il faut dépouiller le vieil homme, répudier cette sauvagerie offensante dont mes concitoyens s'arment comme d'une cuirasse, s'apprivoiser, enfin ; chose difficile pour nos voyageurs, espèces d'hyènes errantes, que l'Europe étonnée voit passer d'une latitude à l'autre, toujours vagabondes, toujours avides de plaisir, et toujours farouches !

Quand je me présentai dans le salon, dont je vais me constituer l'historiographe, il était à peine sept heures, et déjà le divan était au grand complet. On prenait le

(1) Rue de Londres, promenade habituelle d'une certaine classe de dandys.

(2) Nous avons eu plusieurs fois occasion de signaler, dans la *Revue Britannique*, cette désignation singulière, appliquée aux femmes savantes et aux précieuses littéraires de Londres.

Digitized by Google

café, breuvage qui jouit d'une haute faveur en Italie; le thé n'a pas pénétré plus loin que Milan. On avait chanté la première ariette. Quelques connaisseurs causaient musique auprès du piano. Les *bonbons* et les sucreries passaient de main en main. Dans un coin de l'appartement, les cartes remplissaient leur office ordinaire, occupaient plusieurs assistans charmés de prendre intérêt à quelque chose, et de se trouver à la fois oisifs et amusés : j'ai toujours regardé les jeux de cartes comme une invention admirable pour empêcher ceux qui ne savent rien que cela, de s'ennuyer eux-mêmes, et de communiquer aux autres leur ennui. On parlait très-haut, on se promenait, on gesticulait; le costume était fort peu recherché; la plupart des membres de la réunion avaient gardé tout simplement le déshabillé du matin. Une grande intimité semblait régner entre eux; la pensée s'échappait toute naïve, toute ingénue, telle qu'elle se présentait à l'esprit : rien de plus familier que le ton général, rien de moins semblable à nos salons du premier ordre; vous n'eussiez pas dit qu'une seule Excellence se trouvât cachée parmi ces causeurs aimables, bruyans et surtout naturels.

Un domestique, en livrée un peu sale, annonça la princesse de P...; je tournai la tête et j'aperçus une figure flétrie, une femme que l'âge n'a pas épargnée, et qui a fort à se plaindre du tems, d'ailleurs mis à profit par elle, si la renommée publique ne ment pas. Elle jouit, à Rome, pour me servir de cette expression commune, d'une célébrité plus populaire que brillante; et la chronique scandaleuse ne reproche à sa jeunesse aucun de ces scrupules, aucune de ces délicatesses dans le choix de ses plaisirs, espèce de morale commode, à l'usage du grand monde des grandes villes. Quant à son mari, on le

Digitized by Google

voit peu, on ne le désire pas, on l'aime encore moins. C'est un vieillard millionnaire et avare, qui a le malheur d'être prince; ses ancêtres lui rendent le mauvais service de faire ressortir ses défauts.

Sur sa tête se trouvent réunis les titres et les propriétés de plusieurs grandes familles. Une immense fortune, trois palais magnifiques, une villa splendide, un domaine presque royal, et la principauté de P... : voilà de grands moyens de popularité, de munificence, de bienfaisance et d'éclat. Le prince a su économiser ces ressources avec un art merveilleux. Personne ne pouvait faire plus de bien, et ne s'est plus habilement soustrait à cette nécessité de son rang. Ses écussons, suspendus au fronton de son palais, indiquent qu'il existe encore; voilà tout. Il en occupe le second étage; le premier a été fort long-tems loué par une duchesse anglaise : espèce de trafic qui ne déshonore pas un prince romain, et auquel tout le monde, ici, est accoutumé. Cependant le prince de P... ne pouvait-il, au milieu de son opulence, faire exception à la règle? Ses concitoyens eux-mêmes l'ont pensé. On jugera par l'anecdote suivante, fort connue à Rome, et qui passe pour authentique, du degré de respect avec lequel le peuple croit devoir traiter son altesse. La duchesse de... avait fait travailler des ouvriers, auxquels, après leur avoir payé leur ouvrage, elle fit donner quelques bouteilles de vin. Ils se mirent à boire dans la cour du palais, et trouvant le vin bon, ils témoignèrent bruyamment leur reconnaissance par l'exclamation italienne : *Evviva! evviva!* Le prince et la princesse, attirés par ces cris, parurent sur le balcon, et se trompant sur la véritable intention des ouvriers, crurent devoir les remercier, du geste et de la voix. Mais ceux-ci, reconnaissant les P..., s'aperçurent de la

Digitized by Google

méprise, et l'un d'eux leur cria : « *Oui, oui; mais ce n'est pas pour votre excellence; c'est pour l'excellence du vin, et pour l'autre excellence anglaise!* »

On prétend que le prince n'a pas cru déroger en métamorphosant son palais en une espèce de mont-de-piété, et, qu'à force de prêter à la petite semaine, il a su grossir de quelques centaines de piastres ses immenses capitaux : commerce bien peu noble sans doute, et dont je ne connais pas un seul pair d'Angleterre qui ne repoussât la pensée avec indignation. Lorsque je le vis, il venait de marier sa fille au prince A..., héritier d'un grand nom et d'un capital assez singulier, consistant en dettes énormes, accumulées depuis un siècle par les longues profusions de ses ancêtres. Une dot de cent quatre-vingt mille couronnes, douaire presque royal, fut consacré à liquider la plus grande partie de ces dettes. J'ai eu occasion de connaître la princesse de V... (tel était le nom sous lequel elle se présentait dans le monde), femme aimable et spirituelle, qui se faisait remarquer par son attachement pour son mari, et ne paraissait jamais qu'avec lui. L'adoption ou le rejet du sigisbéisme trace une ligne de démarcation très-prononcée entre le nouveau régime et l'ancien. C'est Napoléon qui a introduit, à Milan, cette mode étrange pour l'Italie, ce retour tardif à l'intimité conjugale. Il ne voulait recevoir les femmes, à son lever, qu'avec leurs époux; l'ordre était péremptoire; le despotisme, l'ambition et la mode conspirèrent pour la première fois en faveur des vertus domestiques.

L'étoile de la maison A... a pâli depuis long-tems. Être fier et pauvre, orgueilleux et chargé du poids d'un grand nom, cette destinée est triste. Long-tems le palais des A..., magnifique édifice, était resté en ruines; enfin, depuis le mariage du prince avec la fille de P..., les co-

Digitized by Google

lonnades se sont relevées, les chapiteaux brisés ont été réparés, les marbres couverts de fange ont retrouvé leur splendeur; une baguette magique n'aurait pas exécuté de métamorphose plus rapide. Les ducats du noble beau-père ont opéré cette féerie; mais s'ils ont suffi pour réparer un palais, ils n'ont pu rendre encore au prince qui le possède, l'éclat et la considération dont s'entouraient ses aïeux.

A l'une des tables de jeu se trouvait assise, et fort attentive à ce qui s'y passait, la princesse Chigi. Tous les jeudis, vous êtes sûr de la trouver au pharaon de Torlonia : le palais du banquier n'a pas de plus constante habituée. D'une taille haute, d'une complexion brune ou olivâtre, maigre et douée d'une voix rude et de manières brusques, elle apporte dans le monde son nom de princesse, sa fortune et son amour pour le jeu. J'oublie qu'elle est née Barberini : c'est sans doute un de ses plus beaux titres.

Son mari, fort âgé maintenant, dilettante littéraire, détruit scientifiquement sa fortune, qui s'élevait à dix mille couronnes de revenu annuel, et qu'il a su réduire à près de deux mille. Le talent de se ruiner est commun à presque tous les princes romains. Oracle de cette coterie littéraire dont l'abbé Féa est le grand référendaire; centre d'attraction pour les savans et les poètes nomades de toute espèce; Apollon reconnu de trois ou quatre Académies; vénéré par les Arcadiens (1); consulté par les antiquaites; il vit comme un ermite dans les vastes et solitaires appartemens de son palais, ne voyant qu'un prêtre ou deux, le petit prince, *il principino,* qu'il fait élever à grands frais par de mauvais maîtres; le gouver-

(1) Les membres de l'académie des Arcades.

Digitized by Google

neur de ce dernier et quelques littérateurs qu'il protège, tels que Gherardo de Rossi. Il abandonne le soin de ses affaires à son intendant, qu'il nomme son *ministre*; et il rime des sonnets. Son domaine de la Riccia est le plus beau de tous les domaines que renferme la campagne de Rome, si riche en ce genre. Il s'étend sur une des plus belles vallées d'Europe et embrasse un espace de plus de mille acres de terrain, qui décrit une vaste courbe, depuis la chapelle voisine d'Albano, en face du monument des Horaces (monument pseudonyme, pour le dire en passant) jusqu'au village de Genzano. Au centre de ce demi-cercle, et sur la hauteur, s'élève le château de la famille, qui domine le village, et couronne magnifiquement ce paysage enchanteur.

La source première de l'illustration des Chigi, ce fut leur opulence. Sous le pontificat de Médicis, protecteur du commerce, le marchand de Sienne devint l'un des principaux personnages de l'état. Un Chigi ceignit son front de la tiare, et la famille parvint rapidement à l'apogée de la grandeur; mais elle ne tarda pas à déchoir, et sa décadence fut aussi brusque que son progrès. Depuis long-tems elle est restée en arrière des Braschi, des Borghèse. Sa bibliothèque et ses chevaux, voilà aujourd'hui ses principaux titres de gloire. Les chevaux gris-de-fer des écuries Doria, les chevaux bais du prince Colonna cèdent le pas à cette superbe race couleur café au lait, qu'Augustin Chigi a introduite à Rome.

Auprès de la porte, languissamment penchée, et laissant échapper, de ses lèvres à peine ouvertes, les idiotismes élégans et pleins de douceur qui caractérisent le dialecte romain, je reconnus la princesse de Santa-Croce. Elle aussi est maigre et élancée : à l'air de dignité qui la distingue se joint la pâleur d'une statue de marbre, pâ-

Digitized by Google

leur qui s'augmente encore de l'immobilité et de la froideur aristocratiques qu'elle affecte. Fille du duc de Sorrentino, Napolitain d'origine espagnole, elle a passé sa vie à Rome, et la chronique de boudoir ne l'a pas épargnée. Quant au prince son époux, il a peu de fortune, peu de crédit, mais il place à la tête de sa généalogie le plus romain de tous les noms romains : il signe *Publicola*.

Qui ne connaît ce passage si pittoresque de lord Byron :

> Des yeux larges et noirs, d'où la flamme élancée
> Se grave en traits ardens au fond de la pensée ;
> Sous leurs grands arcs d'ébène, exprimant tour à tour,
> Les langueurs, les désirs, les fureurs de l'amour (1).

On dirait que la princesse Doria posait devant le noble poète quand il écrivit ces vers. Petite et d'une taille peu délicate, l'expression de ses traits et l'ame qui respirait dans ses regards faisaient oublier ses imperfections. Rêveuse, concentrée, méditative, elle semblait absorbée dans cette contemplation douce, profonde et mystique, l'une des voluptés favorites des peuples méridionaux : puis, quand son attention s'éveillait ; quand une pensée ou un objet, frappant cette chaîne électrique dont les personnes douées de sensibilité connaissent si bien l'irritable mobilité, l'arrachait à son repos ; le feu brillait dans ces yeux naguère languissans, toute la physionomie de la princesse changeait, une rare puissance d'enthousiasme et d'amour paraissait l'animer. Son costume était ordinairement noir, selon l'usage aristocratique ; elle parlait peu, mais avec grâce, et ses lèvres roses, dont la forme délicate avait tant d'attrait, ne s'ouvraient qu'avec une sorte de paresse séduisante.

(1) *Don Juan*, c. 7.

Digitized by Google

Le prince Doria, descendant de l'une des familles les plus réellement illustres de toute l'Italie, riche de quatre-vingt-dix mille couronnes de rentes, possesseur de châteaux, de villas, de galeries sans nombre, a trouvé un secret pour augmenter sa fortune. Il ne dépense presque rien, et il accumule. On ne le voit pas, comme le prince de P..., faire l'usure dans son palais; mais il vit d'épargne, ne hasarde aucune somme, se garde bien de compromettre ses capitaux par des spéculations aventureuses, les laisse paisiblement dormir dans ses coffres, et ne songe pas même à embellir ou à réparer ses propriétés splendides. En général, les nobles romains suivent, ou le système ruineux d'une prodigalité ridicule, ou celui d'une parcimonie absurde. Ils affèrment leurs domaines à quelque spéculateur qui leur paie une rente annuelle, exploite le terrain à son profit, en tire tous les bénéfices, et finit par avoir à sa merci la noble famille dont il est le fermier. Économie domestique, agricole ou politique : tout ce qui se rapporte aux intérêts vitaux de la société; commerce, industrie, affaires; rien de tout cela n'est connu à Rome : on ne s'en doute pas. Depuis le cabinet du ministre jusqu'à la hutte du paysan, l'incurie, les faux systèmes, l'habitude d'une oisiveté honteuse, d'une négligence inouie, dévorent les ressources de ce peuple. Il ne travaille et ne réfléchit que dans la proportion précisement nécessaire à la satisfaction de ses plus urgens besoins; aussi est-il toujours pauvre. Le climat de Rome concourt à augmenter cette pénurie, et quand on pense que ce coin de terre stérile s'est deux fois enrichi des dépouilles du monde, que la puissance des armes et celle de la pensée l'ont signalé, pendant plus de vingt siècles, à l'admiration de l'univers,

Digitized by Google

quand on compare sa destinée avec le peu que la nature avait fait pour lui : on est accablé d'étonnement.

« Et quel est (demandai-je à mon voisin, le comte de C***), ce petit vieillard qui tient ses mains dans ses poches, tourne le dos à la cheminée, et observe les joueurs avec un air de sagacité si contente d'elle-même ?

— Quoi! vous ne le connaissez pas? Tout le monde connaît Torlonia, marquis de Rome-la-Vieille, duc de Braeciano...

— Et banquier des Anglais?...

— Ce dernier titre lui a valu tous les autres : personne ne reçoit meilleure compagnie; ses soirées sont très-suivies, tout ce qu'il y a de mieux à Rome y afflue. C'est le seul salon de Rome où vos compatriotes daignent se présenter.

— Sans doute; mais quelle singulière prédilection peut-il avoir pour l'édifice délabré qu'il habite? Quel contraste entre ces grandes salles désolées, dégarnies, enfumées, et le magnifique palais de Lafitte à Paris! Torlonia n'a-t-il pas une résidence plus convenable à sa fortune et à son rang dans le monde?

— Il préfère sa vieille maison; c'est un attachement d'enfance, une habitude dont il ne peut se défaire : les toits sont dans le plus triste état, les lambris tombent de vétusté, et le propriétaire de tant de villas et de palais ne peut se décider à échanger cette masure contre une résidence plus moderne. Au surplus, quiconque demeure à Rome retrouve partout sur son chemin l'universel Torlonia : antiquités, peintures, domaines de ville et de campagne, bijoux, orfévrerie, statues, tout lui est bon. Il a plus de cent propriétés foncières, et un millier de boutiques : rien de ce qui peut lui procurer

Digitized by Google

un gain quelconque n'échappe à la pénétration de son coup d'œil ; il a les yeux d'Argus...

— Et les cent bras de Briarée... »

Le comte me répondit par un de ces mouvemens de sourcil, signe muet et expressif que les Italiens emploient quand ils veulent se faire entendre sans parler, puis il me quitta en souriant.

Torlonia, duc de Bracciano, approchait de sa soixante-dixième année, quand je le vis. C'était un petit homme sec, maigre, de couleur olive, d'une physionomie vive et intelligente, les cheveux gris, les yeux gris et pénétrans, l'air actif et assuré ; bien conservé d'ailleurs, et présentant à l'observateur tous les signes qui indiquent cette persévérante vivacité de tempérament à laquelle il doit sa fortune. Né dans les dernières classes du peuple, circonstance que Forsyth a trop amèrement relevée (1), il profita avec adresse des premières faveurs de son étoile, fit de l'argent, doubla ses capitaux, les tripla, et par une heureuse coïncidence d'efforts multipliés, de combinaisons bien entendues et de chances favorables, devint riche. Il établit des maisons de prêt en grand nombre, et qui réussirent. Il leur donna de beaux noms, les appela musées, collections, galeries, prétendit que tous les objets qui les remplissaient avaient été recueillis par bienfaisance, par charité, par philanthropie ; et (sans doute aussi par charité) il conserva jusqu'à sa mort et transmit à ses héritiers la plupart de ces objets précieux. Il devint le chevalier Torlonia, puis propriétaire foncier, puis marquis de *Rome-la-Vieille*. Le gouvernement romain manquait d'argent, Torlonia fut mis à contribution ; on le vit remplir sous le pontifi-

(1) *Voyage en Italie et en Sicile.*

Digitized by Google

cat de Pie VII la même place que Chigi avait occupée sous Léon X. De ses coffres sortaient les écus qui alimentaient la puissance romaine; là se trouvaient en dépôt le sang et la vie qui animaient ce grand corps usé par le tems. La famille Odescalchi, faute de pouvoir payer ses créanciers, allait partir pour l'Allemagne; Torlonia se présente, leur achète très-cher le vieux château gothique de Bracciano et se trouve duc. Peu de tems après, le beau palais Bolognetti Cenci devient sa propriété. Toujours enfermé dans sa vieille maison du Corso, c'est dans ce palais qu'il donne, deux fois par an, ces fêtes royales, qui réunissent dans un immense quadrangle tous les étrangers et toute la noblesse romaine. Dans ses mains se réunissaient les intérêts les plus contradictoires : dynasties légitimes et illégitimes tournaient vers lui les yeux, comme vers leur providence : de lui seul dépendait la régularité du paiement de leurs pensions, régularité que les mouvemens de la politique extérieure n'interrompaient pas, et que sa complaisance assurait à ses propres dépens. Marié à une femme assez commune, mais bienveillante, polie et couverte de diamans, il ne joua jamais, en dépit de son titre, ce rôle aristocratique auquel il croyait pouvoir prétendre. Cependant il maria son fils et sa fille aux premières familles d'Italie; son fils à la princesse Cesarini Sforza; sa fille au prince Orsini de Naples, dernier reste des Orsini de Rome. De son vivant il eut soin de faire composer son épitaphe, en vingt lignes latines, où le *magnificentissimus*, le *fortissimus*, le *nobilissimus* ne sont pas épargnés.

« Non, non, disait Torlonia, je ne veux pas perdre mes *quattrini*. » On l'invitait à s'asseoir à la table de jeu. Il tira sa montre anglaise : « Comment! onze heures, continua-t-il. Il est bien tems d'aller se coucher. » Puis

Digitized by Google

imitant de son mieux la politesse des vieilles cours, et imprimant sur la main droite de la maîtresse de la maison un respectueux baiser, il s'en alla, et tout le monde le suivit.

« Je regrette, dis-je au comte de C..., en prenant mon chapeau, que mon inspection se termine si vite.

— De demain en huit, Torlonia donne un bal : soyez-y. Rome entière s'y est donné rendez-vous. Elle vous offrira de quoi alimenter votre gaîté. »

Nous descendîmes par le grand escalier; la lune éclairait le Capitole; je pris congé du comte, je jetai un dernier regard sur la voûte du vieux temple, et ne pus m'empêcher de m'écrier avec le poète italien moderne (1) :

O soleils éclipsés! grands noms! stérile gloire!

(*New Monthly Magazine.*)

(1) Elci., sat. 6.

Digitized by Google

LE SOLDAT RUSSE

ET LA JEUNE ARMÉNIENNE,

ANECDOTE CONTEMPORAINE.

Les intérêts commerciaux que l'Angleterre a soin d'entretenir dans toutes les régions du monde, et qui servent de voile aux desseins de sa politique, m'avaient amené en Arménie, il y a peu d'années. Déjà les Russes avaient commencé à envahir le territoire arménien; on sait quel succès a couronné leur entreprise : ils ont fini par étendre leurs possessions jusqu'à l'Araxe. Des milliers de soldats slaves, transportés des bords de la Baltique aux rives de la mer Caspienne, couvraient le sol de l'Arménie : instrumens de conquête, ils avaient à lutter contre un climat qui les décimait, bien plus que contre la résistance des peuples envahis. Leurs rangs s'éclaircissaient chaque jour, et leurs ossemens blanchissaient les plaines de Kour, sans que leur glaive fût sorti du fourreau. Quelques connaissances médicales que je possédais, et qui étaient étrangères aux habitans de ces contrées, me mirent en rapport avec les chefs de l'armée russe. Je guéris d'une fièvre ataxique un jeune soldat nommé Pierre Starofsky, qui m'inspira de l'intérêt, et qui paraissait joindre, à l'humble obéissance dont la discipline russe donne l'habitude à toutes ses victimes, des qualités morales assez rares chez les peuples esclaves.

Quatre ans après, je retournai en Arménie; j'y demeurai plus long-tems. Déjà la conquête russe était achevée, l'épée avait tout abattu. Je me sentais vivement

Digitized by Google

ému du sort de ce peuple agricole, doué de vertus modestes transformées en bassesse par sa longue humiliation, habitant l'un des plus beaux pays du monde, et voué à la dévastation, à l'asservissement, à l'indigence, par la fertilité même de ses campagnes, la beauté de ses filles, et les autres dons que le ciel lui a prodigués. Berceau du monde renaissant, antique jardin de l'homme primitif, l'Arménie est devenue la proie de toutes les usurpations étrangères. A quoi lui a servi la magnificence de ses paysages, la majesté de ses montagnes, et cet admirable mélange de beautés sauvages et champêtres, et ce luxe de végétation, et ces fleuves superbes, et ces rians vallons et ces vastes pâturages? Depuis des milliers d'années, ses plaines ne lui appartiennent plus, ses villes royales sont en débris, ses filles vont servir aux voluptés des harems. Les armées conquérantes ont tracé tour à tour sur cette terre infortunée leur sillon de désolation et de ruine; sa population diminue sans cesse, elle se dégrade de plus en plus. Ses souvenirs, comme ses pressentimens, son passé comme son avenir, ne lui parlent que de servitude et de misère. Libres encore, les habitans du Caucase ont seuls conservé, avec leurs mœurs indomptables, féroces, sanguinaires, le sentiment de la dignité humaine; divisés en tribus ennemies, impatientes du joug, ils vivent dans le carnage: le meurtre, le pillage, la vengeance; voilà les lois et les devoirs de leur existence. Il semble que leur caractère s'associe et sympathise avec la nature sauvage qui les entoure; il fallait une telle population pour habiter ces rocs immenses, ces cavernes plus vastes que des palais, les rives de ces cataractes, la cime de ces pics et la lisière de ces abîmes.

Starofsky, que je retrouvai en Arménie, me raconta

Digitized by Google

ses aventures : elles ne manquent pas d'intérêt, et retracent vivement l'état de civilisation de ces contrées, que l'Asie et le nord se disputent, où la barbarie de l'Orient lutte avec celle de l'Occident. Je rapporterai avec exactitude le récit du jeune soldat moscovite. C'était un assez bel homme, son regard avait de l'expression, et ses cheveux blonds eussent formé des boucles naturelles, si le costume militaire ne les eût inexorablement aplatis. La physionomie russe, qui nous semble hétéroclite et bizarre, était mêlée chez lui d'un air de bonne humeur, et d'une apparence de santé qui plaisaient au regard, et le captivaient. Bon soldat, remplissant tous ses devoirs avec un soin scrupuleux, soumis à ses chefs, il possédait, en outre, des talens et une grande adresse manuelle. Il avait exercé l'état de charpentier; souvent on l'employait à différens ouvrages, et, malgré la rigidité de l'étiquette russe, les officiers supérieurs auxquels il rendait plus d'un service, qui aimaient sa gaîté, le distinguaient de ses camarades. Je crois le voir encore, portant la blouse de travail et les instrumens de son métier, le bonnet à glands légèrement penché sur l'oreille, répétant joyeusement les refrains de son pays, et fixant sur lui les regards de plus d'une jeune Géorgienne, aux yeux noirs fendus en amande.

Il était depuis six mois en garnison à Téflis. Cette ville, dont tant de voyageurs ont décrit la magnificence orientale, n'est plus qu'une ruine; les quartiers supérieurs surtout n'offrent que des rues encombrées de fragmens de pierres, détachées de ces terrasses superposées, dont l'aspect était si pittoresque il y a cinquante ans. Un soir que Pierre Starofsky avait rempli tous ses devoirs et achevé sa journée d'ouvrier et de soldat, l'envie lui prit de traverser les quartiers supérieurs dont je viens

Digitized by Google

de parler, et de gravir la montagne sur laquelle la ville s'appuie. Au détour d'une rue déserte, il aperçut une femme qui fuyait, et bientôt il vit un jeune homme, habillé à la géorgienne, la poursuivre et la saisir par le milieu du corps. Le voile blanc, percé de deux trous à la place des yeux, voile qui couvrait le visage et descendait sur la poitrine de la jeune fille, tomba, et laissa voir une de ces figures enchanteresses, modèles de la beauté, qui, achetées à prix d'or ou conquises par les armes, vont peupler les sérails de l'Asie. L'Arménienne pousse un cri perçant, le ravisseur l'entraîne, et Starofsky, ému d'un sentiment de compassion, tire son épée, et s'élance pour la protéger et la défendre. Sous une arcade à demi ruinée, se tenait un autre homme avec un cheval; c'était vers cet endroit que le ravisseur traînait sa proie. Une des mains de ce dernier pressait violemment la bouche de la jeune fille et étouffait ses cris; de l'autre, il faisait signe au domestique. Quand il vit le soldat russe s'avancer sur lui l'épée nue, il saisit le *cummeh*, ou poignard géorgien, qui brillait à sa ceinture, et, présentant la jeune fille aux atteintes de son défenseur, lui cria en arménien : « Retirez-vous! » Starofsky, n'osant frapper et craignant que ses coups ne tombassent sur celle même qu'il voulait sauver, secoua violemment le bras qui retenait et pressait l'Arménienne, et, en même tems, il arme sa main gauche de sa hache de charpentier. La jeune fille roule sur la terre comme inanimée, le ravisseur pousse un long cri d'alarme, espèce de sifflement qui sert à appeler une escorte lointaine, et fait briller le terrible *cummeh* sur le front du soldat russe; mais, avant que le coup fût porté, déjà la hache vengeresse avait atteint le front du Géorgien,

Digitized by Google

qui tomba baigné dans son sang. Le domestique, effrayé de la mort de son maître, monta sur le cheval, et s'enfuit. Starofsky resta debout, entre le corps sanglant du ravisseur et le corps pâle et glacé de la jeune fille.

Il s'attendait à soutenir un nouveau combat; mais personne ne vint. Il eut alors le tems d'observer la figure et les vêtemens de son adversaire. La taille de ce dernier était haute et noble. Le bonnet de fourrures qu'il portait, s'étant détaché pendant la lutte, avait laissé à découvert une de ces physionomies mâles et terribles, où l'ardeur des passions et des volontés a marqué son empreinte, cet homme avait, d'ailleurs, tous les traits qui caractérisent spécialement les hordes du Caucase. Le sang coulait de son front entr'ouvert; une convulsion affreuse torturait ses membres. Au milieu de cette angoisse, on démêlait encore un désir de vengeance, une férocité innée, qui triomphait de la mort présente, et semblait dominer la douleur même. Pierre avait la conscience d'avoir bien agi; il n'avait immolé qu'une victime nécessaire, un brigand et un ravisseur. Cependant ce cadavre étendu devant lui, grinçant des dents, horrible à voir, et dont le front sanglant était frappé des rayons blafards de la lune, fit dans l'esprit du brave soldat une impression de terreur difficile à rendre. Il essaya vainement de ramener la jeune fille à l'usage de ses sens; elle-même avait été légèrement blessée par sa chute; et son évanouissement durait toujours. Starofsky l'emporta dans ses bras; elle revint peu à peu à elle-même. Starofsky entendait un bruit de voix et de pas qui s'approchaient : « Allons, dit-il brusquement à la jeune fille, apprenez-moi qui vous êtes, et d'où vous venez; je vous conduirai chez vous !

Digitized by Google

— Dieu ait pitié de moi ! s'écria la jeune fille d'une voix tremblante : je ne connais pas cette ville ; j'y suis arrivée hier avec mon père. Il y a bien peu de tems que je l'ai perdu de vue, au milieu de ces maisons en décombres ; il était resté un peu derrière moi ; et je le cherchais des yeux, quand cet homme est venu me saisir. Je lui ai échappé une première fois et je me suis sauvée. Il m'a poursuivie, et je me suis éloignée en fuyant du lieu où mon père était resté. Que le bienheureux saint Grégoire me protège ! »

A peine avait-elle prononcé ces paroles, quand on entendit plus distinctement des voix qui criaient au loin : « Schuschan ! Schuschan (1) ! où êtes-vous ? » La jeune fille répondit par des cris de joie, et se dirigea avec son libérateur vers le point d'où les cris semblaient partir. C'était le vieux père de Schuschan, qui, après l'avoir long-tems cherchée à travers ces rues désertes et ruinées, était enfin parvenu à peu de distance du lieu où s'était engagé le combat entre Starofsky et son adversaire. Notre soldat, la hache sanglante à la main, et les vêtemens en désordre, apparut aux yeux du vieillard, non comme le sauveur de sa fille, mais comme un brigand et un assassin : il recula, saisi de crainte. Puis, à l'aspect de son unique enfant, qui se jeta en pleurant dans ses bras, il éclata en injures et en anathèmes contre le pauvre Starofsky, si mal récompensé de son héroïsme. Il fallut de longues explications et le témoignage de Schuschan pour vaincre les doutes du vieillard et lui faire regarder le soldat comme un honnête homme. « Cet endroit-ci est dangereux, lui dit le Russe ; partons vite ; nous nous expliquerons après. Je prends à témoin la

(1) *Susanne.*

Digitized by Google

sainte Vierge et même le bienheureux saint Nicolas (puisse leur intercession me sauver!), que vous n'avez rien à me reprocher. Mais, hâtons-nous. » Peu à peu l'obstination du vieillard céda à l'évidence : il sut comment sa fille unique avait été sur le point de lui être arrachée à jamais par un de ces chefs Lesghiz ou Tcherkasses (1), qui vivent de pillage et volent tout, jusqu'à leurs épouses; avec quel courage Starofsky avait exposé sa vie, et quelle reconnaissance lui était due.

Gourgîne Bourrdik de Kouschanloû (ainsi se nommait le père de Schuschan), était un fermier arménien, étranger à Téflis, où il était arrivé la veille, et où un marchand de soie, son compatriote, nommé *Khoujâ Schatoûr*, lui avait donné l'hospitalité. Pierre, qu'un assez long séjour dans cette ville avait familiarisé avec tous les détails des localités, inconnues de Gourgîne, conduisit ce dernier au domicile de Khoujâ Schatoûr, qui demeurait près du grand caravanserail; et le vieillard, après l'avoir comblé de bénédictions et de remercîmens, l'engagea à entrer dans la maison de son hôte, et à passer avec eux la soirée. Tout ce que l'expression de l'amour paternel et de la reconnaissance orientale ont de plus vif et de plus tendre fut prodigué à Starofsky; et les deux vieillards (car le marchand de soie était du même âge que Gourgîne) ouvrirent leur bourse au jeune Russe. On déploya sur une table de riches fourrures, de belles pelisses, des étoffes de soie et d'or, et on l'invita à choisir ce qui lui conviendrait, et à le garder comme une preuve de la gratitude de Gourgîne, comme un gage de leur amitié. Starofsky n'accepta rien qu'un manteau à long poil, nommé *yarpounchie*, vête-

(1) Circassiens.

Digitized by Google

ment particulier aux Arméniens, et commun aux hommes de toutes les classes. « Foi de chrétien, leur dit-il, je me croirais abandonné de la très-sainte Vierge, si je voulais vous vendre ce que j'ai fait pour vous. Je me suis conduit comme je le devais, en sauvant votre fille. Le soldat russe que vous voyez n'est pas riche; il ne refusera pas de s'asseoir à votre table, si vous voulez lui donner l'hospitalité; et cet yarpounchie le protégera contre la pluie qui tombe souvent dans ce pays-ci; mais je ne veux pas de votre argent. Je connais plus d'un officier russe, qui s'en est servi pour payer du vin de Géorgie et acheter des filles géorgiennes; l'un vous enivre, et l'autre vous expose au poignard des Tcherkasses; choses fort dangereuses, comme vous savez, mes pères, et fort communes en Arménie. Ainsi, j'accepte ce manteau; je vous demande votre amitié, et je vous supplie de garder le reste. D'ailleurs, qui sait si vous êtes plus riches que moi?

—Mon fils, répondit le grave fermier, vous êtes le roi des braves, et la perle de générosité parmi les enfans du Sauveur. Acceptez ce que je vous offre : je ne suis qu'un fermier; et comme les gouverneurs chrétiens ou musulmans sont de vrais fléaux pour les riches, on ne montre pas toujours dans ce pays le fonds de sa bourse à ceux qui voudraient y puiser; mais j'ai encore en réserve quelques ducats pour les grandes circonstances. Je vous en prie, au nom du bon patron de l'Arménie, ne me refusez pas; vous me feriez beaucoup de peine. Je demeure fort loin d'ici. Ma ferme est située dans un petit vallon près de Kar Ecclisia. Si jamais vous allez par-là, venez chez moi. Gourgîne Bourrdîk de Kouschanloû vous prouvera que les bienfaits ne tombent pas sur lui comme le grain tombe sur la pierre stérile. Je resterai peu de

Digitized by Google

tems à Téflis. Venez me voir souvent ainsi que mon ami Khoujâ : et que la bénédiction de tous les saints soit avec vous, qui m'avez rendu ma fille unique ! »

Pierre, introduit dans la maison de Khoujâ par cette circonstance fort brillante pour lui, et fort heureuse pour Gourgîne et sa fille, profita de l'invitation. Dès que son service lui en laissait la liberté, on le voyait se rendre chez le marchand de soie, où l'accueil le plus cordial l'attendait. Les mœurs de l'Orient ne lui permettaient pas d'adresser la parole à Schuschan ; et la jeune fille ne pouvait se montrer sans voile. Mais il avait vu une seule fois, et pendant quelques momens, ces joues rosées dont l'incarnat rappelait celui de la pêche ; ces beaux yeux étincelans d'une ardeur humide ; cette bouche fraîche, dessinée avec tant de grâce, colorée d'un vermillon si pur.

La jeune Arménienne elle-même ne pouvait voir sans intérêt et sans plaisir celui qui l'avait sauvée. C'était une vierge timide et simple, légère comme la gazelle, tendre et craintive, dénuée d'art, et toute livrée à ces sensations primitives, dont une civilisation plus avancée altère la fraîcheur. Debout, dans un coin de la salle, elle fixait sur l'étranger des regards attentifs, dont l'expression était cachée par le voile qui l'enveloppait ; quelquefois, sans doute par hasard, cette mobile draperie se soulevait un peu. Ses yeux rencontraient ceux du soldat ; et aussitôt, rapide comme l'éclair, elle avait disparu.

Gourgîne quitta Téflis avec sa fille, et répéta souvent à Starofsky, que sa présence à Kouschanloû serait pour la famille Gourgîne une époque de joie et de bonheur : le jeune Moscovite lui-même ne tarda pas à changer de garnison ; il résida tour à tour en divers cantons, où

Digitized by Google

l'appelaient les besoins du service; et après avoir stationné près d'une année dans le Schirvân, il reçut enfin l'ordre de se rendre avec son régiment à Kar Ecclisia, près de l'habitation du fermier. La vie des camps ne favorise point les rêveries amoureuses. Starofsky avait vu la plupart de ses camarades mourir de fatigue ou succomber à la contagion de la peste. De longues marches, de sanglantes escarmouches avec les Tcherkasses, qui descendaient dans les plaines, et bravaient insolemment les armes russes; des travaux pénibles et continus, avaient dû affaiblir dans l'imagination du jeune soldat le souvenir de son aventure héroïque, de son combat avec le Géorgien, et de ses visites chez Khoujâ Schatoûr. Quelquefois, cependant, quand il veillait sous les armes, ou reposait sous la tente, une vision divine lui apparaissait; mais cette féerie lointaine, ce vague souvenir de Schuschan ne pouvaient laisser aucune trace profonde chez Starofsky. Ce n'était plus pour lui une réalité vivante, c'était un rêve de ses jours passés, rêve charmant et chimérique.

Cependant il n'avait pas fait une longue résidence à Kar Ecclisia, quand un de ses camarades, venant à prononcer le nom de Khouschanloû, ce mot réveilla chez Starofsky l'idée un peu effacée de ses aventures de Téflis et de son ami Gourgîne. « Oui, je me le rappelle bien, se disait-il à lui-même. C'est auprès de Kar Ecclisia que sa ferme est située. Il m'a si vivement engagé à l'aller voir! Se souviendra-t-il de moi? Retrouverai-je encore vivant ce bon vieillard qui m'a si bien accueilli? et sa fille! elle doit avoir grandi; elle était si jolie : sans doute elle est... ! » Ici le bruit du tambour interrompit le monologue du jeune homme; un berger de l'Astrée se fût livré à des pensées plus mélancoliques, à de plus gracieuses méditations. Mais quand on sert sous les dra-

Digitized by Google

peaux d'un autocrate, on a bien autre chose à faire ; et la parade qui rappelait Starofsky à son poste lui suffira sans doute d'excuse auprès des lectrices les plus exigeantes.

Le soir de ce jour où le souvenir de Gourgine était venu se représenter à son esprit, il se trouvait à l'appel, et promenait sur les soldats et les officiers qui l'entouraient un regard inattentif, quand il vit s'offrir à ses yeux, dans les rangs des officiers, une figure qu'il crut vaguement reconnaître. Plus il regardait cet officier, plus il restait convaincu de l'avoir vu ailleurs, et moins il pouvait se rappeler dans quelle circonstance et dans quel lieu. Cependant son aspect lui faisait éprouver un sentiment de répugnance et un effroi involontaire. C'était un homme fort grand, décoré de plusieurs ordres, couvert de riches vêtemens, et le front caché sous un bonnet de fourrures noires, rabattu sur ses yeux. L'ombre projetée par cette coiffure voilait une partie de son visage et contribuait sans doute à donner à sa physionomie une teinte sombre et farouche, qu'augmentait le caractère prononcé de ses traits. Notre soldat cherchait à rassembler ses souvenirs et à se rendre un compte un peu exact des impressions que l'aspect de ce visage sévère et hautain laissait dans son esprit. Une sorte d'effroi mystérieux semblait attaché à ce bizarre personnage. Starofsky s'étonnait de ses émotions : une idée singulière le poursuivait. Serait-ce ?... mais non ; quelle analogie peut se trouver entre un officier russe et un brigand géorgien ? Le soldat eut bientôt repoussé, comme extravagant et fantastique, ce caprice de son imagination. Cependant l'œil noir et ardent de l'officier s'était fixé sur lui avec une expression étrange. Starofsky pensa toute la nuit à cette apparition qui réveillait chez lui une foule de souvenirs et de vagues terreurs.

Digitized by Google

Un congé d'une semaine fut accordé à notre soldat, qui se hâta d'en profiter pour se rendre à Khouschanloû. Ce village est situé à seize milles de Kar Ecclisia, dans une gorge étroite, traversée par un ruisseau qui descend des montagnes et va confondre ses eaux avec celles du fleuve Bembeck. Le sol se hérisse de rochers au milieu desquels apparaissent, irrégulièrement jetées, les maisons des paysans avec leurs petites terrasses, et leur enceinte environnée de grands chênes verdoyans. La colline qui domine le village s'élève au-dessus de lui en amphithéâtre, et développe aux regards la richesse de sa végétation, dont une excellente culture augmente le luxe et la beauté. Dans le fond, et des deux côtés, de hautes montagnes, couronnées d'épaisses forêts ou tapissées d'un gazon velouté, forment le cadre d'un tableau à la fois solitaire et brillant, sombre et pittoresque.

Starofsky avait quitté Kar Ecclisia dans la soirée : il atteignit Kouschanloû trois ou quatre heures après s'être mis en route. Une belle nuit d'automne éclairait à demi les moissons déjà mûres et les bois environnans : un doux éclat, se répandant sur le paysage, en caressait les contours, en adoucissait les aspérités. La route, après avoir suivi le lit du ruisseau, s'en éloignait, et remontait la colline dont le village occupait la pente. A mesure que le soldat avançait, il voyait s'abaisser le fond de la vallée, avec son ruisseau garni d'une double allée d'ébéniers sauvages, et ses petites fermes, dont la toiture brillait sous les rayons de la lune. Le sentier tournait souvent autour de masses de granit, d'où s'échappaient des sources vives qui, serpentant à travers les rocs, allaient rejoindre le ruisseau. Starofsky se trouva sur les bords d'un abreuvoir où quelques jeunes filles lavaient du linge : à son approche elles s'enfuirent; il vit leurs robes flottantes

Digitized by Google

disparaître et reparaître à travers les clairières du taillis, et tout se tut. A peine le sourd mugissement d'une vache, appelant la main accoutumée qui chaque soir la débarrassait de son lait ; à peine le cri lointain du villageois, revenant de la forêt et annonçant son retour à sa famille ; à peine l'aboiement interrompu du chien de garde troublaient le silence universel. C'était un spectacle ravissant par le calme de sa splendeur paisible. L'éducation guerrière du soldat russe n'avait pas fermé son cœur à toutes les impressions douces et sensibles dont la nature nous pénètre, et que les ames les plus grossières ressentent.

Debout auprès des eaux étincelantes de l'abreuvoir, il contemplait cette scène de repos, quand tout-à-coup l'écho multiple des montagnes, répétant des cris d'horreur, des gémissemens, des menaces et le bruit des pas de plusieurs chevaux, arracha Starofsky à sa rêverie. Bientôt il aperçoit plusieurs cavaliers qui galopent à travers le taillis. Il arme son mousquet et se dirige vers le point d'intersection, où le sentier suivi par les cavaliers aboutit à la route principale. Tout lui rappelle son aventure des ruines de Téflis, aventure qui, trois années auparavant, avait formé sa liaison avec Gourgîne. La coïncidence devient bien plus frappante, lorsqu'il voit une femme luttant avec un de ces cavaliers, et dont les vêtemens en désordre, s'accrochant aux buissons du taillis, ralentissaient la course de ce dernier. Il se tient en embuscade, épie leurs mouvemens ; et déjà il ajuste le ravisseur, lorsqu'un long cri, échappé à la victime inconnue, et demandant « *du secours au nom de tous les saints* » parvient jusqu'à lui. « C'est elle ! elle-même ! Arrête, s'écrie-t-il, en saisissant la bride du cheval ; lâche cette proie, ou tu es mort ! » et il appuie le canon du mousquet sur la poitrine du cavalier.

Digitized by Google

« Encore toi ! s'écria ce dernier. Toujours toi ! l'enfer t'envoie pour contrarier mes desseins; je vais t'y renvoyer. Essuf! Mourzouch ! A l'aide ! à l'aide ! abattez ce misérable ! »

Deux hommes accourent ; l'un d'eux brandit son cimeterre sur la tête du soldat : Starofsky, plus prompt que l'éclair, a lâché la détente de son fusil ; l'homme tombe mort, et le cheval du ravisseur, se cabrant avec violence, renverse son maître, qui tenait embrassée sa captive gémissante et demi-morte. Le Russe s'élance vers la jeune fille ; c'était Schuschan : il la relève et, s'emparant d'elle, s'assure que la vie lui est restée. Le village, éveillé par le bruit, accourt vers ce lieu de tumulte : on voit la lumière des flambeaux qui s'approchent ; et le bruit des pas des villageois fait retentir le terrain. Starofsky avait déjà rechargé son arme ; et les compagnons du ravisseur s'étaient enfuis. « Insensé ! misérable ! s'écria une voix sombre et terrible ; deux fois tu t'es jeté sur ma route ; deux fois tu as mis en danger ma vie ; deux fois tu m'as enlevé ma proie. Tu me reverras ! » Comme il disait ces mots, la lune qu'un nuage avait voilée, semblait renaître dans le ciel, et frappait le front nu du brigand. Quel objet de surprise pour Starofsky ! c'était le Géorgien qu'il avait déjà rencontré au milieu des ruines de Téflis ; même costume, même physionomie ; et sur la tempe gauche une cicatrice profonde, sillon que la hache du soldat y avait imprimé, et qui en se refermant était devenu semblable à une ligne noirâtre, profondément creusée sur ce front sauvage.

Le Géorgien saisit de la main gauche la crinière de son coursier. Son bras droit, cassé dans sa chute, se balançait à son côté, inutile fardeau. C'était la cause du peu de résistance que Starofsky avait éprouvée de sa part. Il

Digitized by Google

lance son cheval au galop, et tirant un pistolet de l'arçon de sa selle, lâche son coup au hasard sur Starofsky. Ce dernier lui répond par un coup de mousquet également perdu; et bientôt le ravisseur, disparaissant dans le bois, échappe à tous les yeux.

Il était dans la destinée de notre ami de rendre deux fois Schuschan à son vieux père, et d'être deux fois regardé comme le ravisseur de celle qu'il sauvait. Les paysans l'environnent : son mousquet tout fumant encore, ses vêtemens tachés de sang, son attitude martiale, la jeune fille qu'il tient dans ses bras; toutes les vraisemblances, font peser sur lui une culpabilité dont la présence seule du vieux Gourgîne vient dissiper enfin la fausse évidence. On conduisit, ou plutôt on traîna Starofsky chez le vieillard. La reconnaissance fut touchante : délivrée miraculeusement du même danger qu'elle avait couru trois années auparavant, Schuschan baigua de larmes le visage et la barbe vénérable de son père. « C'est Starofsky; c'est votre ancien ami, qui m'a encore sauvée, lui dit-elle! — Starofsky, viens dans mes bras; toi le plus courageux et le plus noble des chrétiens! Que toutes les bénédictions de Dieu et de saint Nicolas descendent sur ta tête! Viens que je t'embrasse en même tems que ma fille! je t'aime, je te bénis comme son frère!... Mais qu'est-ce que ce sang qui te couvre? — Il est blessé! » dit la jeune fille pâlissante. On approcha les torches, et l'on reconnut qu'une balle, effleurant le bras du soldat, avait fait couler son sang. On entra dans la ferme; les soins les plus tendres furent prodigués à Starofsky, et bientôt l'urgence des événemens et leur bizarrerie établirent entre le Russe et la jeune Arménienne cette précieuse intimité, plus innocente et plus douce peut-être que l'amour même : rapports de sympathie secrète qui rapprochent

Digitized by Google

deux cœurs, et les unissent à leur insu : magie enivrante, que les mœurs orientales ignorent, et qui fait le plus grand charme de la civilisation européenne.

Rien de plus commun que les enlèvemens de femmes, en Arménie et en Géorgie : là ce ne sont pas seulement des objets de désir et d'amour, mais des objets de prix. Il y a des hordes entières qui font métier de voler des jeunes filles pour les vendre : aussi l'aventure de Schuschan aurait-elle excité assez peu d'attention parmi les habitans de Khouschanloû, sans une particularité singulière, que le récit de Gourgîne et de Starofsky ne tarda pas à rendre publique. Le même homme qui avait essayé d'enlever Schuschan à Téflis, l'avait suivie à Khouschanloû. C'était donc la fille du fermier qui était le but spécial des efforts du ravisseur. On s'épuisait en conjectures pour deviner à quelle nation pouvait appartenir ce brigand opiniâtre. « Peut-être, dit l'un des frères de Schuschan, qui se nommait *Evannts*, peut-être est-ce quelque guerrier de ces tribus turques qui habitent les hauteurs de Scharagil. » D'autres prétendaient que le ravisseur était Persan ; quelques-uns le donnaient pour un Tcherkasse ; mais les questions les plus importantes restaient toujours à résoudre. « Comment cet homme avait-il pu commettre un pareil attentat en présence des troupes russes ; et comment Schuschan, toujours cachée dans la ferme de son père, avait-elle pu éveiller les désirs de cet étranger ? »

Starofsky passa chez ses hôtes reconnaissans tout le tems de son congé. Sa franchise, sa gaîté plaisaient à la famille : peut-être aussi la prudence du vieillard, dont les propriétés se trouvaient situées près du théâtre de la guerre, aimait-elle à se ménager un protecteur dans la personne de ce soldat russe, estimé de ses chefs, et dont il con-

Digitized by Google

naissait la loyauté, le dévouement et le courage. Quoi qu'il en soit, le résultat de cette aventure fut tel que nos lecteurs peuvent aisément le prévoir. L'amour le plus vif s'empara du cœur des jeunes gens, et la vierge arménienne, dont la beauté s'épanouissait chaque jour, et devenait plus parfaite, perdait graduellement quelque chose de cette timidité que la solitude et l'exemple de leurs mères, toujours captives et soumises, donnent aux jeunes filles de ce pays.

Le congé expiré, une nouvelle circonstance rapprocha les deux amans ; car sans s'être fait aucun aveu, ce titre seul leur convenait. La vallée de Khouschanloû devint un poste militaire, et Pierre, en sa qualité de charpentier, fut chargé de diriger et de préparer la construction des casernes. Il se trouva ainsi placé sous l'immédiate influence des charmes de Schuschan ; et son attachement pour elle augmenta de jour en jour. Le vieux Gourgîne et sa famille auraient eu mauvaise grâce de maltraiter l'amant de sa fille, qui lui devait deux fois la vie. Cependant un obstacle se présentait ; entre un riche fermier arménien et un pauvre soldat russe la distance était considérable : l'un avait ses serviteurs, ses vassaux, et vivait comme un opulent patriarche ; l'autre, soumis à toutes les chances de la guerre, n'avait à compter que sur sa paie, et peut-être sur la gloire lointaine, attachée au grade de sergent-major. Aussi de part et d'autre restait-on dans une espèce de *statu quo*, tout aussi dangereux dans les affaires privées que dans les affaires publiques : les hommes ont beau vouloir arrêter les événemens, les événemens ont leur inévitable fatalité qui les entraîne.

On peut se représenter (pour peu que l'on ait d'imagination) la douce existence de Starofsky, tant qu'il fut

Digitized by Google

deservice à Khouschanloû. Lui-même me fit une peinture charmante de ces riens auxquels le cœur attache tant d'importance; de son intimité fraternelle avec Schuschan, de l'aimable accueil de la jeune fille, des soins qu'elle lui prodiguait. Rien n'est plus délicieux que ce développement naïf d'un amour ardent et d'une tendresse involontaire dans une ame timide et qui s'ignore. Cependant il fallut quitter Khouschanloû, le toit hospitalier de Gourgîne et la présence de Schuschan : Starofsky, rappelé à Kar Ecclisia par ses chefs, reprit son service ordinaire.

Deux jours après son retour, il passait devant le quartier-général. Ce même officier qui avait attiré son attention d'une manière si pénible était encore là, vêtu du même uniforme, portant les mêmes ordres, le front voilé du même bonnet de fourrures noires; mais son bras droit suspendu reposait sur une écharpe. A peine Starofsky eut reconnu cet homme, le bonnet de fourrures qui couvrait la tête de ce dernier, se relevant tout-à-coup par un mouvement subit qu'il fit en se tournant vers le soldat, laissa à découvert le visage du brigand de Téflis, du ravisseur de Schuschan, avec lequel Starofsky avait lutté deux fois, à trois années de distance. Il était impossible de s'y méprendre; cette double blessure, ce bras en écharpe, la férocité de ces traits, la malice et la perfidie qu'ils exprimaient avec tant de force, le froncement que contracta cet épais sourcil quand l'officier vit Starofsky s'arrêter devant lui; tout prouvait l'identité de ces deux personnages. Il est plus facile d'imaginer que de rendre la stupéfaction du jeune homme. Quoi! ce misérable qui avait deux fois, à trois années de distance, et avec autant d'opiniâtreté que d'audace, tenté un enlèvement que le hasard seul l'avait empêché d'accomplir; ce brigand qui avait menacé notre brave soldat de toute sa

Digitized by Google

vengeance, se trouvait être son supérieur, l'un des officiers, au commandement immédiat duquel il pouvait et devait même, selon toute vraisemblance, être soumis tôt ou tard.

L'étonnement avait enchaîné les pas de Starofsky, que cette découverte pénétrait de surprise : il était là immobile devant son ennemi, qui, rabaissant son bonnet sur ses yeux, rentra aussitôt dans le quartier-général. Starofsky resta, pour ainsi dire, abîmé dans ses pensées. Il prévoyait son sort : le soldat russe n'est qu'une machine que l'on brise sans scrupule. Encourir la haine d'un officier de grade supérieur, c'est s'exposer à tout; c'est se livrer sans défense à ce que la vengeance a de plus bas et de plus cruel. Entre le subalterne et celui qui commande, aucun lien ne subsiste; l'un est roi, l'autre est esclave. Cette communauté de dangers et de gloire, qui, dans les armées d'Europe, unit tous les rangs par une sympathie puissante, est ignorée en Russie, où quelques officiers font mouvoir ou anéantissent à leur gré les instrumens humains qu'ils nomment leurs soldats.

Fallait-il que le malheureux amant de Schuschan allât dénoncer son adversaire? Ses récits n'eussent obtenu aucune croyance : les preuves et les témoins lui manquaient; il aima mieux se taire et attendre en silence ce que lui réservait le sort. Mais il s'était fait un ennemi trop redoutable pour que son repos même ne fût pas aussi dangereux pour lui qu'une attaque déclarée : c'est ce qu'une expérience cruelle devait bientôt lui apprendre.

Les renseignemens qu'il prit sur le compte de l'officier en question devaient peu le rassurer. C'était le fils d'un chef kahétien fameux par ses brigandages, et dont la tribu avait acquis une sorte de célébrité sanglante à force

Digitized by Google

d'audace et de férocité. Le gouvernement russe s'était servi de ce chef redoutable pour soumettre quelques hordes réfractaires; et son fils avait reçu, comme récompense de ce service rendu par son père, un grade supérieur dans les troupes moscovites. La politique du cabinet de Saint-Pétersbourg favorisait de telles mesures; elles lui aplanissaient la route vers une soumission complète des tribus sauvages qui opposaient tant d'obstacles à l'extension de sa puissance. Farouche, dissimulé, d'une témérité sans égale, ne reconnaissant de règle que sa volonté, de principe que ses passions, le jeune Tetchengki (tel était le nom de l'officier) inspirait à ceux qui l'entouraient cette sorte de crainte qu'une bête sauvage lancée dans une ville inspirerait à ses habitans. Étranger à la civilisation, mais d'un caractère aussi souple que prononcé, il s'était assez facilement plié aux formes extérieures de la discipline et de la sociabilité. Sous ces formes agréables, sous cette fourrure veloutée et brillante, l'œil du tigre étincelait, et sa griffe meurtrière se montrait à demi.

Starofsky ne tarda pas à éprouver les effets de la position périlleuse où le sort et son courage l'avaient placé. Dès-lors une persécution secrète, dont ceux qui connaissent les armées et leur organisation intérieure peuvent seuls avoir quelque idée, empoisonna tous ses momens, détruisit son repos, troubla sa vie, porta atteinte à sa réputation, le compromit auprès de ses chefs, altéra sa gaîté, sa santé et son bonheur. Tout ce que le service avait de pénible, de repoussant ou de hasardeux, pesa sur lui. Des rapports insidieux le calomnièrent et le compromirent; ses plus légères fautes contre la discipline furent durement punies; on lui tendit des piéges, on l'entoura

Digitized by Google

d'espions. Partout il retrouva la main de Tetchengki; mais sa vengeance persévérante ne se contenta pas de semer sous ses pas les mortifications et les ennuis. Bientôt de plus graves accusations furent lancées contre le malheureux soldat. Ses rapports avec la famille Gourgîne lui furent imputés à crime; les bruits les plus infamans furent répandus contre lui : naguère aimé de ses camarades, et en faveur auprès de ses chefs, il vit s'altérer et l'opinion des uns et l'amitié des autres. Ces coups étaient d'autant plus terribles qu'ils partaient d'une main inconnue : son ennemi joignait, à cette persévérance malfaisante qui distinguait sa propre nature, cette ruse profonde et ces calculs de perfidie que tous les voyageurs ont observés chez les peuples sauvages. Le capitaine de Starofsky, qui plus d'une fois avait eu occasion d'admirer la loyauté, la candeur, la franchise et l'honnêteté du jeune homme, résistait encore à toutes les impressions défavorables qui conspiraient à flétrir son caractère et à rendre sa conduite suspecte. Cet homme estimable le défendait contre tous; mais son protégé avait affaire à trop forte partie. Après avoir soumis le pauvre soldat à cette longue torture, et jeté sur son nom et sa personne une foule de soupçons vagues, il eut recours pour le perdre à des moyens plus puissans.

Le printems était déjà fort avancé, et les opérations militaires, interrompues depuis quelques mois, reprenaient leur cours. Starofsky, en butte aux machinations et à l'espionnage de son adversaire, n'avait pas osé retourner à Khouschanloû. Mais le souvenir et l'image de la belle Schuschan l'emportèrent enfin sur les conseils de la prudence. Il sollicita un congé de deux jours; et l'ayant obtenu, il se mettait en route pour le village, quand un

Digitized by Google

caporal et trois soldats vinrent l'arrêter, en le prévenant qu'une accusation de la nature la plus sérieuse lui était intentée, et qu'il y allait de sa vie.

Qu'on se figure l'horreur et l'étonnement du soldat, conduit devant le conseil des officiers de son régiment, les bras liés derrière le dos ! L'air sombre et solennel qui régnait sur toutes les physionomies augmenta encore la terreur dont l'innocent Starofsky était frappé. « Vous êtes accusé, lui dit le président, d'avoir entretenu correspondance avec l'ennemi et engagé le sirdar (1) d'Érivan à surprendre les villages qui appartiennent aux Russes ; villages que nos troupes ont laissés sans garnison il y a trois jours. Répondez ; avouez-vous le fait? »

Un coup de foudre eût moins accablé Starofsky. « Moi ! s'écria-t-il ; moi ! Pierre Starofsky ! moi, qui me suis battu tant de fois contre les Persans, sous vos yeux, mon capitaine ! Qui peut m'accuser d'un tel crime? comment ose-t-on me l'imputer ? Au nom de la Vierge, au nom de tous les saints, cela est faux, je le jure. Que l'accusateur paraisse ; quel qu'il soit, je le convaincrai d'imposture !

— Vous avez, reprit le président, toute liberté de vous défendre. Faites venir le capitaine Tetchengki. »

Alors parut l'accusateur en face de sa victime. Starofsky, en voyant cette figure terrible et sombre, pâlit tout-à-coup. Les membres du conseil militaire aperçurent cette altération subite, et l'indice qu'ils en tirèrent ne fut pas favorable à l'accusé. Tetchengky déposa « que la veille, se trouvant à la tête d'un détachement chargé de surveiller les avant-postes persans, il avait aperçu, à distance, un homme revêtu du costume arménien, et qu'il

(1) Gouverneur persan militaire.

Digitized by Google

avait cru devoir envoyer deux cavaliers pour l'observer de près ; que ce prétendu Arménien n'était qu'un espion chargé par le sirdar d'Érivan d'obtenir des communications secrètes sur les mouvemens de l'armée moscovite ; enfin que cet espion avait opposé une résistance obstinée aux soldats russes ; qu'il avait été impossible de le prendre vivant, mais qu'après sa mort on avait trouvé sur lui plusieurs lettres, dont une adressée à Pierre Starofsky, et prouvant jusqu'à l'évidence les rapports de ce dernier avec l'ennemi. » La déposition de Tetchengky une fois entendue, on apporta les lettres, écrites en langue persane, portant pour suscription le nom de Starofsky, et dont le contenu justifiait la déposition de Tetchengky. Pour comble de malheur, un autre fragment de lettre, absolument semblable à celles qui faisaient la base de l'accusation, fut trouvé parmi les effets de notre malheureux soldat. Il n'eut à opposer à cette accablante coïncidence de preuves que ses inutiles dénégations et le témoignage de quelques-uns de ses camarades, qui vinrent attester sa bonne conduite : il ajouta qu'il avait lieu de soupçonner le capitaine Tetchengky lui-même d'avoir ourdi, pour le perdre, le complot auquel il succombait ; et à ce sujet il fit le récit des deux circonstances où il avait rencontré le jeune officier kabétien, à Téflis et à Khouschanloû. Mais ce récit, au lieu de servir la cause de Starofsky, produisit une impression tout-à-fait contraire à celle qu'il s'était promise. On n'y vit qu'un effort inutile et désespéré pour se venger, par une imputation calomnieuse, de l'accusation portée contre lui. Starofsky n'eut pour défenseur que son propre capitaine, militaire expérimenté qui connaissait les hommes, et qui, comparant le caractère et les antécédens de Starofsky avec ceux de

Digitized by Google

son adversaire, était loin de partager la conviction des autres membres du conseil. Il les pria de prendre en considération le nouvel aspect sous lequel se présentait la cause, et de surseoir à leur jugement. Mais l'armée russe se trouvait dans une position difficile; si des communications s'étaient établies entre ses soldats et l'ennemi, c'en était fait du succès de l'entreprise. Il fallait, disait-on, donner un exemple sévère, et arrêter la trahison à sa source même; Starofsky fut condamné à être fusillé le lendemain.

La mort est une idée si familière au soldat, que Starofsky écouta sa sentence sans effroi. Mais le sentiment de la justice, toujours dominant chez l'honnête homme; mais la conscience de sa loyauté, outragés par ce jugement inique, se révoltaient dans son sein : et les réflexionsles plus poignantes se succédaient dans son esprit. Son ennemi triomphait; et sans doute Schuschan, la vierge ingénue, ne tarderait pas à être sa proie. Un dégoût profond s'emparait de l'ame du jeune homme, que ses souvenirs, ses craintes, la certitude d'une mort ignominieuse torturaient affreusement. On l'avait enfermé dans un vieux corps-de-garde, les mains liées, et l'on avait chargé trois sentinelles de garder tour à tour cette prison. C'était une baraque de bois assez délabrée, dont la porte faisait face au quartier-général, et dont la partie postérieure se trouvait au bord d'une pente douce qui dominait le village. A quelques toises de là une grande route était frayée.

Pendant la nuit qui précéda le jour fatal, Starofsky n'avait encore entendu que le bruit monotone des pas de la sentinelle, quand un *qui vive* aigu frappa son oreille. *Au large!* cria ensuite le soldat. Puis sa voix sembla s'adoucir, et l'on entendit quelques éclats de rire

Digitized by Google

et un mélange de voix confuses. Starofsky cherchait à écouter cette conversation nocturne dont il ne pouvait saisir une parole, quand son attention fut distraite par un nouveau bruit. De l'autre côté de la prison, il lui semblait qu'une main lente et timide cherchait à saper silencieusement les fondemens du fragile édifice. Quelle pouvait être l'intention de ceux qui essayaient de s'introduire ainsi dans son triste asile? Il l'ignorait et peu lui importait d'ailleurs. Qu'avait-il à craindre? l'heure de sa mort était fixée d'avance. Peut-être aussi cette vague espérance, qui n'abandonne jamais le cœur de l'homme, laissait-elle entrevoir à Starofsky quelque moyen inattendu de délivrance. Il se tut. Pendant une heure entière le même bruit continua. Ensuite on frappa trois coups sur le bois qui formait la muraille; et une voix, qui semblait partir d'une ouverture pratiquée dans le mur, prononça doucement, et d'un ton très-bas, les mots suivans en langue arménienne : « Ne dors pas cette nuit; tais-toi : à deux heures après minuit il te viendra du secours. »

Un silence profond régna ensuite, la sentinelle fut relevée; et bientôt Starofsky entendit recommencer, d'une part les murmures joyeux, d'une autre le bruit souterrain dont j'ai parlé plus haut. Après environ une heure, Starofsky vit s'ébranler une des solives enfoncées dans la terre, et une partie du sol, miné par le travail patient de son libérateur, céder et former une ouverture de quelques pieds de large. Un bras en sortit, puis une tête, puis un homme. C'était Evannîs, fils de Gourgîne. Mais une nouvelle difficulté se présentait : comment le soldat russe, qui avait les mains liées, pouvait-il profiter de la généreuse adresse d'Evannîs? Ce dernier imagina de placer son ami, la tête la première, du côté

Digitized by Google

de l'ouverture et de l'attirer ainsi en dehors; mais l'ouverture était irrégulière et étroite; la terre en se détachant étouffait le malheureux soldat et l'aveuglait. Plus d'une sourde plainte, plus d'un gémissement involontaire lui furent arrachés par la douleur. Ce travail pénible dura long-tems. A demi suffoqué et tout meurtri, notre héros se trouva enfin hors des murailles de sa prison. Mais que de précautions à prendre encore! que de fatigues à subir! Des sentinelles, placées de distance en distance, obstruaient leur route. Ils ne pouvaient avancer qu'en rampant; et Starofsky, dont les mains étaient embarrassées et captives, se traînait avec une peine extrême. Evannis fut obligé de le charger sur ses épaules et de le porter ainsi, toujours en marchant sur les pieds et sur les mains, et en profitant des inégalités du terrain pour échapper à la vigilance des sentinelles.

Mais après cette marche si dangereuse et si fatigante, quelle joie, quand ils arrivèrent chez le vieux Gourgîne! Quel doux repos Starofsky goûta sous le même toit que la belle Schuschan! On lui apprit comment Evannis et son jeune frère, profitant de la négligence des sentinelles russes et de leur amour pour l'excellente eau-de-vie arménienne, étaient parvenus l'un à occuper l'attention des gardiens de Starofsky, l'autre à pratiquer l'ouverture à travers laquelle il s'était évadé. On lui prépara une cachette dans la ferme de Gourgîne, et il fut résolu que jusqu'à nouvel ordre il n'en sortirait pas.

Au bonheur qu'éprouvait Starofsky rendu à la vie, et habitant la maison de sa jeune maîtresse, se joignaient cependant toutes les craintes et toutes les inquiétudes de sa position. Déserteur, et sous le coup d'une sentence de mort, comment échapper aux recherches des Russes, qui couvraient tout le pays et en étaient les

Digitized by Google

maîtres absolus? Se réfugier en Perse? c'était faire l'aveu du crime qui lui était imputé. Rester à Khouschanloû? c'était exposer la vie et la fortune de Gourgîne. Trois jours s'étaient passés, et Starofsky s'était tenu étroitement renfermé dans la petite salle basse qu'on lui avait assignée pour lieu de résidence; quand Evannîs, poussant violemment la porte, s'écria : « Des gens à cheval viennent de ce côté-ci. Entendez-vous le galop des chevaux et les aboiemens de nos chiens? — Ce sont, dit le pauvre Starofsky, les Cosaques qui viennent me chercher! — Ils ne vous découvriront pas où vous êtes, reprit le jeune homme. Restez en repos. »

Bientôt Evannîs rentra dans la chambre de son ami, supportant sa vieille grand'mère et accompagné de Schuschan. « Les Persans! les Persans! s'écria-t-il! Nous sommes perdus! Je vous confie ma sœur et ma vieille mère! Peut-être cet endroit-ci échappera à leurs recherches diaboliques. Du moins vous les défendrez! »

En effet, c'était une troupe de maraudeurs persans qui venaient piller le village. Peu de tems après qu'Evannîs eut confié les deux femmes à la protection du soldat russe, le bruit des armes à feu se fit entendre, et une lueur rougeâtre pénétra dans l'appartement reculé que ces trois personnes occupaient. C'était la ferme de Gourgîne que les brigands incendiaient. Starofsky s'élance, emportant les deux femmes, à travers les poutres enflammées, les vapeurs ardentes, la fumée épaisse et les débris de murailles. A chaque pas la toiture s'écroulait sur sa tête, la fumée l'aveuglait; et plus d'une fois il fut sur le point de tomber avec son double fardeau, au milieu des ruines embrasées. Enfin, cependant, il parvint à sortir de ces décombres; mais l'impression de l'air extérieur l'étourdit, et il tomba la face contre terre. Quand

Digitized by Google

il reprit ses sens, il vit avec effroi le cadavre de la vieille aïeule que l'effroi, le mouvement, la chaleur étouffante de l'incendie avaient tuée dans ses bras. Les flammes l'environnaient; des cavaliers fuyaient de toutes parts emportant leur proie ou leur butin. A peu de distance de là le corps sanglant d'un villageois était étendu, privé de sa tête, que sans doute le schah de Perse aura vue figurer parmi les trophées de ses victoires remportées sur les Russes. Mais Schuschan! qu'est-elle devenue? Starofsky se retourne, voit deux Persans qui entraînent une femme, reconnaît la voix de Schuschan, saisit un débris de poutre enflammée et court comme un furieux vers les deux cavaliers. « Cette femme est la seule part du butin que je réclame, disait l'un d'eux. — Elle est à vous, répondait l'autre. » Celui qui réclamait la propriété de Schuschan était Tetchengky lui-même.

Starofsky le reconnut sous le costume persan, et aussitôt lançant contre lui l'arme enflammée qu'il portait, il l'atteignit au visage. Tetchengky s'effaça, et le brandon, qui semblait devoir lui donner la mort, ne fit qu'effleurer sa joue gauche, et alla retomber sur sa cuisse. « Mille malédictions sur toi! s'écria le chef kahétien : mais je suis vengé. Ta maîtresse est en mon pouvoir; et voici ce que je t'envoie. » En disant ces mots, il lâcha son coup de pistolet sur le soldat. Mais son compagnon, soulevant par un mouvement rapide le bras de Tetchengky, changea la direction du coup, et la balle siffla au-dessus de la tête du soldat. « Garde ta conquête, lui dit-il, et ne touche pas aux prisonniers du schah. »

Aussitôt Starofsky, garrotté, fut placé en croupe sur le cheval d'un soldat; il vit la malheureuse Schuschan entraînée par Tetchengky, et l'escorte persane se mit en route. On peut imaginer les angoisses de ce malheureux,

Digitized by Google

épuisé de fatigue, battu, enchaîné, témoin du triomphe complet de son odieux rival. Mais les vicissitudes de la guerre et l'état de désordre où se trouvait cette contrée lui réservaient de nouveaux malheurs, de nouvelles chances d'infortune. La retraite des maraudeurs persans était confuse, lente et embarrassée par la nécessité d'entraîner après eux le butin qu'ils avaient fait. Souvent des taureaux, des génisses, qui se pressaient dans les sentiers étroits des montagnes qui séparent l'Arménie de la Perse, roulaient ensemble dans les précipices et les abîmes : après un jour de route, comme ils entraient dans un petit bois situé sur l'extrémité d'un pic élevé, un homme à cheval poussa un long cri, déchargea sur les premiers cavaliers de la troupe persane un coup de pistolet, et s'enfonça ensuite au milieu des arbres. Les Persans étaient tombés dans un poste russe, confié à un piquet de Cosaques : rencontre qui commença par effrayer nos maraudeurs ; mais ensuite ils crurent n'avoir affaire qu'à deux ou trois indigènes de l'Ukraine, et reprenant courage, ils répondirent par un long hurlement à l'acclamation de l'ennemi.

Ils se trompaient. De toutes parts brillèrent les longues lances des Cosaques. Bientôt les Persans, s'enfuyant en désordre, laissèrent leurs prisonniers et leur butin à la merci des vainqueurs. Starofsky fut mené au quartier-général ; et, reconnu pour être le même soldat qui, condamné à mort, avait échappé par la fuite au sort qui lui était réservé, il fut confiné dans une prison plus étroite, et n'attendit plus que le dernier moment de sa vie et de ses malheurs.

Telle était la situation du jeune soldat, quand un événement subit, une péripétie inattendue vint changer la face des événemens : le hasard est souvent plus

Digitized by Google

romanesque que les créations du romancier; et rien n'est plus invraisemblable que le réel. Un homme, attaché depuis long-tems à Tetchengky, et qui lui avait servi d'instrument aveugle, se présenta devant le conseil de guerre qui s'était assemblé pour ratifier une seconde fois la sentence portée contre Starofsky. Là, il déclara « que son maître, le capitaine Tetchengky, était réellement coupable d'avoir pillé, la semaine précédente, le village de Khouschanloû; que ses relations avec le sirdar d'Érivan et sa parfaite connaissance des lieux lui en avaient facilité les moyens; que son but principal était d'enlever une jeune fille, nommée Schuschan, fille de Gourgîne, qu'il avait vue pour la première fois à Téflis, et qu'il avait tenté d'enlever à plusieurs reprises; que les lettres adressées à Starofsky avaient été fabriquées par celui même dont on écoutait la déposition; et que Tetchengky les avait dictées : enfin, que ce dernier avait accusé faussement le soldat russe, afin de se venger de deux blessures que Starofsky lui avait faites; que Tetchengky, ayant refusé au témoin une somme d'argent que ce dernier réclamait, et irrité des reproches que ce même témoin lui adressait, lui avait tiré un coup de pistolet par derrière : et que, se trouvant exposé à la méchanceté et à la vengeance du chef kahétien, il avait cru devoir faire sa déposition et se recommander lui-même à la clémence des juges. »

On confronta ensemble Starofsky, le vieux Gourgîne et le jeune Kahétien; et la vérité des assertions du témoin fut bientôt reconnue. Tetchengky prit la place du prisonnier, et paya de sa tête l'audace et l'atrocité de ses ruses. Enfin Schuschan, que le ravisseur avait confiée à la garde d'un de ses complices, en attendant le moment où il pourrait accomplir ses desseins sans inspirer aucun

Digitized by Google

soupçon, fut mariée au jeune et brave Starofsky. Peu de tems après il eut le bras gauche cassé dans une escarmouche; et c'est à Téflis, où il s'est établi avec sa femme, qu'il m'a fait le récit des aventures bizarres, périlleuses et même poétiques, auxquelles son rang et son titre de simple soldat semblaient peu le destiner : vrai drame, d'autant plus piquant, que le héros en est vulgaire, et que les incidens en sont romanesques. Cette histoire m'a, d'ailleurs, paru propre à donner une idée exacte de la situation actuelle de ces belles contrées, berceau d'une civilisation antique, et qu'aujourd'hui la barbarie persane et l'imparfaite civilisation des Russes, qui se les disputent, ont choisies pour champ de bataille.

(*Blackwood's Magazine.*)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Animaux marins empoisonnés par l'eau douce. — L'été dernier, dit un des rédacteurs du *Magasin d'histoire naturelle*, je voulus vérifier si en effet, comme on me l'avait assuré, l'eau douce faisait mourir sur-le-champ le petit animal marin nommé *Aphrodita squammata*. En conséquence, j'en recueillis sept ou huit sur le rivage, que je déposai vivans dans une fiole remplie d'eau de mer ; mais, quoiqu'ils s'agitassent beaucoup dans cette eau, et qu'ils y parussent très-vivaces, sitôt que je les transvasai dans un bocal rempli d'eau douce, ils cessèrent leurs mouvemens, tombèrent au fond du vase, et ne donnèrent plus aucun signe de vie.

Les observations que j'ai faites tout récemment sur une autre espèce d'animaux marins de plus grande dimension ne paraîtront pas moins extraordinaires, et sont, je crois, entièrement nouvelles. Je m'étais procuré un certain nombre de spécimens vivans du ver que les matelots nomment ver blanc, la *nereis cærulea* de Linnée. Ces spécimens avaient été déposés dans un bocal d'eau de mer. Quand on agitait le vase, ils circulaient rapidement tout autour, en contournant leur corps comme des serpens ou des vipères. Ils avaient environ un pouce d'épaisseur sur un pied anglais de long.

Digitized by Google

J'en pris un que je posai dans un vase qui contenait un peu d'eau douce. Il tomba sur-le-champ au fond, et il y resta quelques instans immobile et comme privé de vie. Il se ranima toutefois, et se lança de côté et d'autre dans l'eau, tandis que ses deux extrémités étaient vivement agitées; mais cette extrême agitation cessa bientôt: il retomba au fond du vase, et ne parut plus éprouver d'autre mouvement que ceux que j'observai çà et là dans des parties séparées de son corps. Sa peau, qui s'était contractée, était couverte de rides. Six minutes après, l'animal paraissait tout-à-fait mort; je n'aperçus plus nulle part aucun signe d'irritabilité, et les rides de son enveloppe avaient complètement disparu. Je fis ensuite les mêmes observations sur les autres spécimens, qui tous reproduisirent à peu de chose près les mêmes phénomènes. Dix minutes après l'immersion, il n'y en avait pas un seul qui donnât signe de vie.

Je les laissai dans l'eau toute la nuit, et le lendemain, quand je voulus les prendre pour les mettre dans l'esprit de vin, ils étaient tellement pourris, qu'ils tombèrent en lambeaux, et que je ne pus en faire aucun usage. Cependant ils n'exhalaient aucune odeur putride ou nauséabonde.

Quelques jours après, j'obtins d'autres spécimens: plusieurs étaient entiers, mais d'autres avaient été coupés par la bêche, et étaient réduits en fragmens. Ces derniers n'en étaient pas moins très-vivaces, et les lésions de la bêche ne paraissaient pas avoir compromis davantage leur existence que celle du ver de terre ordinaire ne le serait dans un cas semblable. Dans un des spécimens complets, deux pouces environ de l'extrémité inférieure étaient de formation récente. L'animal avait été divisé entièrement par un coup de bêche, et une

Digitized by Google

nouvelle portion avait été restaurée. Cette portion, comme il arrive d'ordinaire dans les reproductions, avait un diamètre plus petit que le reste de l'animal. Elle était aussi d'une couleur moins foncée, et la ligne de démarcation entre les anciennes et les nouvelles parties était marquée très-distinctement.

Les pièces séparées de ces vers, même celles qui n'avaient ni tête ni queue, étaient affectées par l'eau douce de la même manière que les spécimens complets. Ils avaient éprouvé d'abord de violentes convulsions, puis des mouvemens spasmodiques locaux, et, au bout de quelques minutes, toute apparence de vitalité avait disparu.

La première idée qui me vint sur la cause de ces phénomènes fut que l'eau douce, n'ayant pas la densité de l'eau de mer, empêchait ces animaux de respirer, et qu'en conséquence ils étaient morts de suffocation. Pennant assure que le *torpedo* meurt dans l'eau douce presque aussi rapidement qu'à l'air; mais je me suis assuré que ces vers pouvaient rester à l'air plusieurs heures sans paraître en éprouver aucun dommage. J'avais un certain nombre de spécimens qui étaient immobiles sur un grand plat où je les avais déposés, car ils sont peu disposés à se mouvoir quand on ne les trouble pas. Je trempai un petit balai dans de l'eau douce, et je le secouai ensuite au-dessus du plat. Deux secondes après, les vers étaient dans une violente agitation; ils contournaient leur corps dans tous les sens, et semblaient éprouver les plus vives douleurs. J'essayai alors d'appliquer une petite goutte d'eau sur un de ces vers : la partie mouillée se contracta sur-le-champ à peu près comme une sangsue se contracte dans l'endroit où l'on a placé du sel. Puis l'agitation du ver devint générale, et j'observai qu'il

Digitized by Google

avançait et retirait alternativement son *proboscis*. Des effets semblables suivirent invariablement les autres essais que je fis, quelle que fût la partie du corps sur laquelle je plaçai de l'eau douce. Ce qui est plus extraordinaire, c'est que des fragmens de ver soumis à la même épreuve ressentaient les mêmes convulsions que les animaux complets. Il me parut, cependant, que l'extrémité voisine de la bouche était plus sensible que les autres parties du corps; car, lorsque j'appliquais vers la bouche ce poison d'un nouveau genre, l'animal éprouvait des convulsions plus violentes et plus prolongées.

Il est évident, d'après cela, que ces vers ne peuvent se propager que dans l'eau de mer; jamais ils ne se répandront dans les rivières et les lacs. Si on continuait ces expériences sur d'autres espèces, elles répandraient sans doute quelque lumière sur la distribution des animaux aquatiques. De quelque manière qu'agisse l'eau douce sur ces vers, je m'assurai qu'elle leur était tellement contraire, qu'ils ne pouvaient pas se maintenir sur les portions du rivage qui restaient un peu de tems à découvert. Une légère ondée, lorsque les eaux de la mer se retirent à la marée basse, suffit pour les détruire : aussi n'est-ce que dans les parties de la côte habituellement couvertes d'eau salée que l'on peut les trouver en grand nombre.

On peut conclure de ces observations que si certains animaux marins ne se répandent pas dans les rivières, ce n'est pas toujours parce qu'ils n'y trouvent point les alimens de leur goût, mais aussi parce que l'eau douce leur est pernicieuse (1).

(1) Voyez, dans notre 4e numéro, un article très-curieux sur un projet d'introduire le poisson de mer dans l'eau douce, et de le parquer sur les côtes.

Digitized by Google

Sources brûlantes aux États-Unis. — On trouve un assez grand nombre de sources d'eau chargée de gaz inflammable près de Canandaigua, capitale du comté d'Ontario, dans la partie sud-ouest de l'état de New-York. Celles de Bristol, à dix milles au sud de Canandaigua, sont situées dans un ravin à environ un demi-mille de l'église presbytérienne; le ravin est formé d'une terre légère, et traversé par un petit ruisseau. Le gaz s'échappe, par les fissures de la terre, des bords et du lit du ruisseau; quand il sort de l'eau, il y forme de petites cloches, et il ne s'enflamme que lorsqu'on en approche du feu: mais lorsqu'il sort directement du roc, il donne une flamme brillante et continue que des pluies d'orage peuvent seules éteindre. Il est impossible de voir sans surprise ce feu qui court sur les ondes, comme jadis le feu grégeois. La vive imagination des Grecs n'eût pas manqué sans doute de prendre pour le Phlégéton, ces ruisseaux américains avec leurs vagues enflammées.

Les sources de Middlesex, à douze milles de Canandaigua, sont répandues sur un rayon d'environ un mille de longueur. Les unes se trouvent au fond de la vallée, et les autres sont placées sur une hauteur qui la domine, à une élévation de quarante à cinquante pieds.

Ces dernières sources, qui sont fort nombreuses, ont été découvertes il y a quelques années. Elles sont indiquées par de petites élévations de plusieurs pieds de diamètre et de quelques pouces de haut, formées d'une terre sombre et bitumineuse qui paraît avoir été déposée par le gaz, et qu'il traverse en un ou plusieurs courans pour arriver à la surface. Quand on a mis le feu à ces courans, ils répandent de vives lueurs dans l'atmosphère. Ce phénomène est surtout remarquable en hiver, lorsque la terre est couverte de neige, et que la flamme qui en

Digitized by Google

sort contraste avec la blancheur des frimas. Dans les tems très-froids, la glace forme des espèces de tubes de deux ou trois pieds de haut, d'où le gaz s'échappe; on dirait alors des flambeaux fixés sur des candélabres d'argent. Au milieu des ténèbres d'une nuit épaisse, c'est un spectacle à la fois bizarre et magnifique que celui de cette plaine hérissée de ces tubes de glace d'où sortent des gerbes de flammes qui colorent au loin la campagne.

L'industrieux habitant des États-Unis ne pouvait rester à côté de ces beaux phénomènes naturels sans chercher à les utiliser. Ceux qui vivent dans le voisinage ont placé des bois perforés à l'orifice de ces sources de gaz; l'autre extrémité de ces bois vient aboutir au foyer de leur cuisine, et le feu fourni par le gaz suffit pour faire cuire leurs alimens. D'autres tuyaux conduisent le gaz dans le parloir, ou salon de compagnie; la flamme qui en sort donne une lumière égale à celle de quatre ou cinq bougies. La singularité de ce spectacle attire dans cette partie du comté un si grand nombre de curieux, que les propriétaires ont converti leurs maisons en auberges publiques.

On a vu, dans un numéro précédent, qu'il existait également en Chine des sources naturelles de gaz inflammable, et que les Chinois avaient à peu près tiré le même parti que les Américains de ce phénomène. Il ne paraît pas que ni en Chine ni aux États-Unis on ait tenté d'épurer le gaz, pour en rendre l'odeur moins désagréable.

Littérature.

Situation des théâtres à Londres. — C'est un fait remarquable qu'à Londres, ainsi qu'à Paris, les théâtres

Digitized by Google

privilégiés ou patentés, comme on les appelle en Angleterre, fassent tous des affaires plus ou moins mauvaises, tandis que les petits théâtres sont dans la plus brillante prospérité. C'est une preuve nouvelle des fâcheux effets de l'intervention de l'autorité dans l'administration de nos plaisirs. C'est à un journal anglais que nous empruntons les observations qu'on va lire sur la situation respective des divers théâtres de Londres.

« Tandis que les théâtres patentés poursuivent le cours de leurs extravagances, bâtissant des salles qui ont le double de la dimension ordinaire, dans l'espérance chimérique de doubler leurs recettes, accumulant dettes sur dettes, hypothèques sur hypothèques, et élevant le prix de leurs places à un taux exorbitant pour sortir de leur embarras, les petits théâtres construits dans leur voisinage s'éclairent par leurs fautes, et prospèrent à leurs dépens. Les dimensions moyennes des salles de ces théâtres, le prix modéré des places et l'absence de toute espèce de dettes, sont les principes de leur prospérité. Les propriétaires ont pu, par leurs grands bénéfices, payer des honoraires considérables à des acteurs habiles; il en est résulté que ces troupes irrégulières ont peu à peu rivalisé avec les troupes réglées des théâtres royaux, et qu'elles ont joué, concurremment avec eux, les chefs-d'œuvre de la scène anglaise. Cependant ce sont les propriétaires de Drury-Lane et de Covent-Garden qui ont les premiers donné l'exemple des empiétemens et des usurpations. Effrayés des succès de leurs rivaux des faubourgs, et dans le but de s'approprier tous les genres de séductions théâtrales, on les a vus recruter dans les petits théâtres des danseurs de corde, des joueurs de gobelets, des éléphans, des chevaux, des chiens sa-

Digitized by Google

vans. Que pouvaient faire des théâtres irréguliers, si ce n'est de prendre la place que les théâtres royaux leur abandonnaient? Ils procédèrent d'abord timidement à l'exécution de ce projet, et ils firent en sorte d'approprier la tragédie et la comédie aux termes de leur licence ou brevet. Ces licences leur permettaient seulement de représenter des *burletta* et des mélodrames mêlés de danse, de musique, d'évolutions équestres, etc. En conséquence, ils donnaient sur l'affiche à chaque pièce qu'ils voulaient représenter, le titre de burletta ou de mélodrame. Quelques coups d'archets donnés dans le cours de la représentation, ou dans l'intervalle des actes, suffisaient pour sauver les apparences, et leur permettre de se présenter impunément sur le terrain de leurs rivaux. On vient tout récemment, en France, d'imiter cet exemple, et, à l'aide du même expédient, le théâtre de la Porte-Saint-Martin a pu représenter une véritable tragédie. Mais bientôt le théâtre de Cobourg fut plus hardi, et il imprima sur ses affiches *Richard III*, tragédie de Shakspeare. Le théâtre de Surrey l'imita en faisant représenter *Jane Shore* et d'autres tragédies sous leur véritable titre et sans les déguiser par des dénominations burlesques.

» Nous n'examinerons pas la légalité de ces actes, ni s'ils sont en opposition avec le droit positif. Nous dirons seulement que, s'il en était ainsi, il faudrait se hâter de modifier notre législation; car, s'il y a des oppressions plus odieuses, il n'y en a pas de plus ridicules que celles qui veulent nous contraindre à nous amuser d'une certaine manière, et suivant le bon plaisir de nos maîtres. Nous conviendrons cependant que les spectateurs habituels de ces petits théâtres sont peu propres à améliorer

Digitized by Google

le jeu des acteurs. Les grimaces dans la comédie, les éclats de voix et les contorsions dans la tragédie, sont indispensables pour émouvoir leurs grossiers organes; et l'acteur le plus habile, lorsqu'il joue quelque tems devant eux, est forcé de recourir à ces moyens indispensables pour leur plaire (1). Le théâtre de Surrey est fréquenté par beaucoup de personnes de la haute société. Les propriétaires des trois autres petits théâtres se sont avisés d'un expédient ingénieux pour s'assurer chaque soir d'un autre genre de spectateurs. Ils répandent gratis dans le public un très-grand nombre d'espèces de billets à ordre. Au moyen de ces billets on peut entrer dans la salle en payant un schelling (1 fr. 25 c.) à la porte. De cette manière, les entrepreneurs ont presque toujours chambrée complète.

» Ces entrepreneurs montrent aussi une juste susceptibilité pour le décorum. Il y a vingt ans, dans les grands théâtres, on ne recevait, dans les places que l'on désigne par le titre *cercle paré* (2), que les personnes qui s'y présentaient en toilette. Depuis, on est devenu, dans ces théâtres, beaucoup plus tolérant, et des bottes sales ne sont plus aujourd'hui un motif d'exclusion. Les petits théâtres se montrent moins faciles à cet égard; car, sur les billets à un schelling, une petite note annonce qu'aucun spectateur ne sera reçu s'il n'est pas convenablement habillé; il est vrai que la note ne s'explique pas sur ce

(1) NOTE DU TR. Il est remarquable cependant qu'à la Porte St.-Martin, dans les représentations de *Marino Faliéro*, les acteurs ordinaires de ce théâtre jouent en général beaucoup mieux que ceux que l'on a recrutés sur nos deux scènes tragiques. Leur jeu plus naturel n'est point faussé par cette déclamation factice et cette pantomime convenue que l'on apprend au Conservatoire.

(2) *Dress Circle*.

Digitized by Google

que les entrepreneurs entendent par *convenablement habillé*, et qu'elle n'a pas la précision des affiches du *Bal Américain*, qui portaient qu'aucun *gentleman* « n'y serait reçu sans chemise. »

» Nous pensons que, dans l'intérêt de l'art, les entrepreneurs des théâtres royaux feraient bien de ne recevoir, comme jadis, dans les premières places, que des personnes bien et même élégamment vêtues. Le goût plus délicat de ces spectateurs d'élite, en possession exclusive des places les plus rapprochées du théâtre, exerçait une influence salutaire sur le jeu des acteurs. Malheureusement le genre de vie actuel des hautes classes, et surtout les heures tardives de leurs repas, ne leur permettent pas de fréquenter les spectacles aussi assidument qu'autrefois. Pour obvier à cet inconvénient, l'entrepreneur de l'Opéra anglais avait essayé de diviser en deux chaque représentation. La première partie était destinée aux personnes qui dînent aux heures vulgaires, et la seconde au monde *fashionable*. Mais cet essai ne réussit pas, et ne fut tenté qu'une fois. Cette représentation fut très-orageuse, et la première audience ne voulut pas vider les lieux pour faire place à la seconde qui, en conséquence, fut forcée de rester à la porte. »

Voyages.

Lettre du sultan Bello au capitaine Clapperton. — Dans l'article que nous avons publié dans un de nos derniers numéros (1), sur le second voyage du capitaine

(1) Voyez le numéro 43.

Digitized by Google

Clapperton en Afrique, nous avions blâmé la conduite de Bello, sultan des Fellatas, envers cet infortuné voyageur, d'après le compte qu'il avait lui-même rendu des procédés du prince africain à son égard. Depuis, on nous a communiqué la traduction d'une lettre arabe adressée au capitaine Clapperton par Bello. Cette lettre est admirable; elle fait également honneur au cœur et à la tête du prince qui l'a écrite. Il est vraisemblable qu'elle n'est point parvenue au capitaine, ou que, lorsqu'il l'a reçue, il était déjà trop malade pour l'apprécier; car, sans cela, elle aurait sans doute adouci l'irritation de son humeur. Quoi qu'il en soit, voici la traduction qu'on nous en a donnée :

« Au nom de Dieu; louanges soient à Dieu! Abdallah Clapperton, salut et estime!

» Vous êtes maintenant notre hôte, et un hôte est toujours bien reçu par nous; vous êtes le messager d'un roi, et le messager d'un roi est toujours honoré par nous; vous venez à nous avec le caractère d'ambassadeur, et nous protégeons les ambassadeurs. Les ministres de votre roi n'ont eu aucun tort en vous envoyant au scheik de Bornou, et vous avez raison de vouloir vous rendre près de celui auquel on vous envoie. Mais à votre premier voyage nous étions en paix avec le scheik de Bornou, et maintenant il est notre ennemi; personne ne peut donc nous blâmer de vous empêcher de lui porter des munitions de guerre.

» Nous continuerons à garder notre foi envers vous, et nous vous rendrons tous les services que nous pourrons vous rendre, parce que nous vous considérons comme un bon et fidèle ami, et que nous vous accordons une haute estime. N'usurpez rien sur nous, et nous n'usur-

Digitized by Google

perons rien sur vous. Nous savons que nous avons à la fois nos droits à maintenir et les vôtres à protéger. »

Statistique.

Dépenses de la nation anglaise occasionées par la guerre. — La Grande-Bretagne a fait soixante-cinq guerres dans un espace de cent vingt-sept ans ; c'est-à-dire depuis 1688 jusqu'en 1815. Voici les sommes que lui ont coûtées les années de guerre :

	Liv. st.	Fr.
Celle qui commença en 1680...	36,000,000 (	900,000,000)
Celle de la Succession.....	62,500,000 (	1,562,500,000)
Celle d'Espagne.....	54,500,000 (	1,362,500,000)
Celle de Sept Ans.....	112,000,000 (	2,800,000,000)
Celle d'Amérique.....	136,000,000 (	3,400,000,000)
Celle de la révolution.....	464,000,000 (	11,600,000,000)
Celle de l'empire.....	1,159,000,000 (	28,975,000,000)
Total.....	2,024,000,000 (	50,600,000,000)

Que l'on calcule quelle serait la prospérité de la nation anglaise, si ces sommes effroyables eussent été employées en améliorations utiles, au lieu de l'être en moyens de destruction ! Le sang se soulève en pensant qu'une portion assez notable de ces sommes a été employée le siècle dernier à disputer quelques misérables arpens de neige dans l'Amérique du Nord.

Depuis 1803 jusqu'en 1816 inclusivement, l'Angleterre a répandu 3,227,715 fusils dans la circulation, non compris ceux sortis du royaume pour le compte des par-

Digitized by Google

ticuliers. Le nombre ci-dessus a été distribué à la charge du trésor public, dans les proportions suivantes :

2,143,643 fusils aux alliés de l'Angleterre.
349,882 aux troupes de ligne anglaises.
59,405 à la milice régulière des trois royaumes.
151,969 à la milice locale. d°.
307,583 aux différens corps de volontaires. d°.
215,233 à la marine anglaise (1).

On consomma, terme moyen, par année de guerre, 80,000 barils de poudre à canon; mais depuis 1812, la consommation en était devenue tellement considérable, à cause de l'épuisement des ressources de l'Autriche et de la Prusse, qu'on a renoncé, en quelque sorte, à en évaluer la quotité.

Economie Domestique.

Comparaison des cafés préparés à l'anglaise et à la française. — Avant de communiquer à nos lecteurs les observations impartiales d'un gourmet anglais sur cette matière importante, ses doléances au sujet du café détestable que l'on sert en Angleterre, les justes éloges qu'il donne à la délicieuse infusion qui termine si agréablement un repas français, nous ne devons point omettre un grave avertissement. Voilà donc un point sur lequel nous n'avons point de rivaux; la Grande-Bretagne même n'ose soutenir contre nous une lutte trop inégale, et se

(1) La provision d'armes à feu a été toujours plus considérable en France qu'en Angleterre. En 1793, au moment de la guerre, il n'y avait que 47,000 fusils à la Tour de Londres. Il y en avait 558,000 en France vers 1771, et 700,000 en 1789. En 1811, la réserve était encore de 500 à 600,000.

Digitized by Google

déclare vaincue. Mais avons-nous atteint la perfection? Nous est-il permis de nous arrêter en si beau chemin? Partout où l'on grille du café, l'air est parfumé d'un arôme qu'il emporte au préjudice de la liqueur que l'on tirera de cette graine torréfiée. Nous n'avons encore point d'appareils pour recueillir toutes ces précieuses émanations. La cuisine et l'office font à merveille tout ce qui les concerne : que la chimie vienne couronner l'œuvre, qu'elle achève la part du travail qui lui est dévolue dans ces recherches gastronomiques, et nous saurons enfin ce que c'est que du café *parfait*. Écoutons maintenant le judicieux observateur anglais.

« Il faut l'avouer, rien n'est plus affligeant que l'ignorance dans laquelle nous sommes encore plongés au sujet du café. Combien de fois, dans les maisons les plus opulentes, n'avons-nous pas été frappés d'une douloureuse surprise à la vue d'une tasse de décoction boueuse et presque froide que la politesse nous interdisait de refuser. Il fallait tout surmonter, dégoût, nausées : des larmes s'échappaient furtivement de nos yeux, et soulageaient un peu l'angoisse intérieure. Quelquefois des sirènes au doux langage nous rendaient un peu d'espoir pour quelques momens : elles avaient trouvé, disaient-elles, la meilleure manière de faire le café; hors de leur maison on n'avait aucune idée du bon café; elles étaient enchantées d'avoir enfin rencontré des connaisseurs, elles s'en rapporteraient à leur jugement. Que ces discours avaient de charmes dans la bouche d'une jolie femme! Une jolie femme qui sait faire de bon café! nous aurions dit volontiers comme Sir Henry Steward : « Si elle est demoiselle, je cours mettre à ses pieds ma personne et ma fortune; si elle est mariée, je vais chercher dans ma tête les moyens d'en faire une veuve le plus tôt possible. »

Digitized by Google

Mais bientôt, beaucoup trop tôt, hélas! la triste réalité vient dissiper ces illusions : un domestique apporte une tasse de prétendu café : insipide comme de l'eau, frais comme le zéphyre, on n'y distingue qu'une légère amertume communiquée par une substance brûlée, réduite en cendres plutôt que grillée. Quant à l'eau bouillante, il paraît que, de fondation, l'usage en est inconnu dans cette maison. Pour comble de disgrâce, une idée lumineuse vient vous frapper avec la vitesse de la foudre; le goût, l'odeur de cette liqueur détestable vous décèle une infusion du *blé grillé*, ou café radical (1) de Hunt.

» Ce fut en 1652 que le café parut pour la première fois dans la Grande-Bretagne, et, depuis cette époque, l'art de le préparer n'a fait aucun progrès. Les Français ont été mieux avisés : ils ont maintenant dans leur capitale trois mille cafés auxquels président des divinités qui connaissent tous les secrets de la préparation de la boisson qu'on y débite. Il n'est point surprenant que l'empereur Alexandre n'ait pu résister à l'éclatante beauté de l'une de ces dames; on l'a vu, quittant et reprenant sa tasse plus de vingt fois avant de la vider, porter autant de fois sur la dame ses regards passionnés. Oui, il faut en convenir, ce n'est qu'à Paris que l'on sait bien faire le café. Le voyageur Bernier ne trouva dans la grande ville du Caire que deux personnes qui pussent, à cet égard, soutenir la comparaison avec les Parisiens. Y a-t-il rien de plus agréable, de plus digne d'un honnête épicurien, que le spectacle de convives sortant de la salle à manger et passant dans le salon, afin d'y prendre plus agréable-

(1) NOTE DU TR. Hunt, le démagogue, a fait un commerce considérable de grain grillé, qu'il nommait *café radical*, parce qu'il ne payait pas de droits comme le café colonial, et que, par conséquent, il frustrait l'avidité du fisc.

Digitized by Google

ment encore ce délicieux breuvage? Celui-ci le veut pur, un autre y mêle un peu de crême, et les dames surtout préfèrent ce mélange. On sert bien chaud, suivant le précepte des cuisiniers français.

» Honneur au café, lorsqu'il est préparé *à la parisienne*! On ferait une longue liste des chefs-d'œuvre dont nous serions privés, si cette *boisson intellectuelle* n'avait point inspiré les écrivains. Schiller n'aurait point fait sa plus belle tragédie, si le café lui eût manqué. Napoléon n'aurait point monté sur le trône, conquis l'Europe, laissé pour l'histoire plus de souvenirs que trois ou quatre siècles ordinaires. N'oublions point, au sujet de cet homme prodigieux et du café, que le vainqueur de Lodi, de Marengo, d'Iéna, de Wagram, etc., etc., etc., nous a transmis la connaissance d'une recette, pour tirer de la fève d'Arabie le breuvage le plus agréable. *Le café*, dit le docteur Kitchener, *excite à la gaîté; c'est le plus agréable des toniques*. Un ancien écrivain renchérit encore sur cet éloge : *Le café ne se borne point à réjouir le cœur, comme le bon vin; il donne plus de force à l'ame, et redouble la vivacité de l'esprit.* »

Digitized by Google

JUIN 1829.

REVUE BRITANNIQUE.

Économie Rurale.

DE LA CULTURE DES MARAIS ET DES TERRES EN FRICHE (1).

Plusieurs personnes paraissent considérer avec un vague effroi les progrès toujours croissans de l'extension des machines. Elles pensent que la substitution des machines au travail des bras, dans l'industrie agricole ou dans celle des fabriques, de la charrue à la bêche, de la mul-jenny au rouet ou à la quenouille, est un mal d'autant plus funeste qu'il est inévitable. Émues d'un sentiment de compassion pour les souffrances qu'éprouvent les classes laborieuses, depuis l'introduction des machines, elles voudraient, puisqu'elles ne peuvent pas les proscrire entièrement, tâcher du moins d'en diminuer le nombre, en soumettant à une taxe toutes les méthodes

(1) Note du Tr. Il sera facile de reconnaître, dans cet article, la touche de Walter Scott, surtout après avoir lu, dans le 46e numéro, son article sur les jardins et les plantations pittoresques.

Digitized by Google

abrégées de travail qui seraient inventées à l'avenir; et, dans le fait, nous ne voyons pas pourquoi cette proposition serait repoussée, s'il était démontré que l'usage des machines compromît le bien-être de la classe la plus nombreuse de la société. Mais telle n'est pas notre opinion; loin d'en regarder l'emploi comme un mal, nous croyons au contraire, que chaque application nouvelle des découvertes des sciences aux besoins de la société, chaque mode de travail plus prompt et plus économique est un pas dans cette carrière fortunée d'améliorations que l'auteur de la nature a ouverte devant l'espèce humaine. En substituant les machines au travail manuel, dans les fabriques, on a concouru indirectement à augmenter le nombre des individus qui peuvent s'employer à perfectionner ou à étendre notre agriculture; on les a rendus plus heureux, en même tems qu'on a accru les ressources et la force de l'empire.

L'économie intérieure de la société éprouve, dans ce moment, une grande crise. On offre à nos fabriques plus de travail manuel, plus de machines animales qu'elles ne peuvent en employer. Que faire de ce fonds surabondant? Faudra-t-il réduire à moitié le travail de chacun des individus des classes inférieures, pour qu'ils puissent tous en avoir, ou bien abandonner une partie de ces malheureux à l'opprobre et aux hasards de la charité publique?

Selon nous, ces deux alternatives peuvent également être évitées. Les classes laborieuses ne seront pas forcées de se contenter d'une nourriture insuffisante, ou du pain de l'aumône. Un champ nouveau est ouvert à leur activité. Mais où ce champ se trouve-t-il? Les fabriques sont encombrées d'ouvriers, et les districts agricoles ont également une population surabondante. Quel est le remède de ce mal? Ce remède, c'est l'émigration; non l'émigra-

Digitized by Google

tion dans des contrées lointaines et au-delà des mers, mais dans les marais et les terres en friche de notre propre pays. C'est un champ inépuisable que la nature nous offre; une mine de richesses qui, si elle est convenablement exploitée, fournira des occupations productives à des millions d'hommes. Nous dirons donc au peuple de ce pays, comme à ceux de l'Europe entière : si les limites de vos domaines sont trop étroites, reculez-les! la demande du travail est devenue, dites-vous, inférieure à la population, et vous êtes obligés d'en entretenir une partie dans l'oisiveté; eh bien, éloignez-la des places qu'elle encombre, pour la transporter dans des districts, où non-seulement elle pourra vivre par sa propre industrie, mais où elle deviendra, pour l'état, le principe d'un énorme accroissement de revenu!

C'est l'intention manifeste de la nature, que toute la terre finisse par être cultivée et occupée. Mais les progrès de cette culture ne peuvent être que lents et graduels. Il faut que la population parvienne à un nombre suffisant pour consommer la totalité des produits des champs mis anciennement en valeur, avant qu'il convienne d'exploiter de nouvelles terres. La nature prend soin elle-même d'améliorer les champs stériles de chaque pays, et de les disposer pour les travaux de l'agriculteur. Jamais son activité ne sommeille, et c'est avec une énergie persévérante qu'elle prépare les habitations futures d'une population progressive. Les limites de la fertilité ne sont pas des barrières immuables; au contraire, dans chaque pays elles tendent à les reculer sans cesse : d'énormes territoires en friche, qui, il y a quelques siècles, semblaient tout-à-fait stériles, sont devenus, depuis, d'une prodigieuse fécondité. La décomposition de plantes souvent presque imperceptibles, finit, après une longue suc-

Digitized by Google

cession d'années, par les couvrir d'une couche de terre végétale assez profonde pour engager l'agriculteur à l'exploiter. Beaucoup de terrains qui, aujourd'hui, paraissent encore condamnés à une stérilité éternelle, doivent enrichir un jour le pays et le propriétaire, au moyen des lentes, mais infaillibles préparations de la nature.

Ceux dont l'esprit inattentif n'a pas observé ces préparations graduelles, et qui ne connaissent pas l'histoire de l'agriculture, supposent que la stérilité présente de nos terres en friche et de nos communaux indique qu'ils ne peuvent pas être mis en valeur à moins d'y faire une dépense dont on ne serait pas indemnisé par les produits. Telle n'est pas notre manière de voir; nous croyons, au contraire, qu'il existe beaucoup de terrains qui n'ont besoin que d'un peu de travail pour porter des fruits; et que la quantité et la valeur de ces fruits s'augmenteraient par une culture prolongée et judicieuse. Une partie de nos meilleures terres étaient jadis aussi incultes que nos communaux; c'est l'industrie de l'homme, secondée par les opérations de la nature, qui les a amenées à l'état où elles sont aujourd'hui. Que les bras de l'homme ouvrent la terre, et l'atmosphère y déposera les principes de fertilité dont elle abonde; ces principes étant la nourriture naturelle des plantes, en faciliteront la croissance et récompenseront le cultivateur entreprenant qui aura fait entrer, dans le domaine du premier des arts, un sol improductif.

C'est une chose intéressante que de suivre les pas imperceptibles par lesquels l'agriculture a pris successivement possession de districts étendus qui donnent maintenant d'abondans produits, après une longue série de siècles de stérilité. Sur un sol en friche s'élevait d'abord une demeure monastique ou seigneuriale d'un aspect mélanco-

Digitized by Google

lique, autour de laquelle ne tardaient pas à se grouper quelques rares chaumières, isolées au milieu de petits enclos. Les bestiaux que les pauvres habitans de ces chaumières pouvaient se procurer broutaient à discrétion pendant le jour; le soir ils rentraient dans l'enclos qu'ils fertilisaient. Le cultivateur de ces tems reculés améliorait aussi la terre de son enclos, en y apportant, à la pelle, celle qu'il enlevait fréquemment à la surface de la friche. Quand la population du village s'augmentait, les limites des enclos étaient reculées, et la culture faisait de nouvelles conquêtes sur l'antique domaine de la stérilité. Des huttes additionnelles étaient construites; d'autres familles venaient grossir le village; et le baron ou l'abbé augmentait le nombre de ses vassaux. Le propriétaire de chaque nouvelle hutte défrichait une nouvelle partie de la bruyère. Ce travail était en général exécuté par les bras. Le sol, encombré de pierres et de souches d'arbres, ne pouvait guère être exploité par la charrue; et même lorsqu'il était libre de ces obstacles, la pauvreté du cultivateur ne lui permettait pas de recourir à des appareils trop dispendieux pour lui. Ce fut ainsi que chaque manoir ou chaque paroisse devint le centre d'une aggrégation de chaumières qui toutes possédaient un petit enclos, et qui jouissaient en commun du droit de pâture sur les bruyères voisines.

Quiconque a voyagé dans plusieurs parties du nord de l'Europe continentale a eu occasion de voir, sur des bruyères, quelques endroits dont la fécondité contraste encore avec la stérilité qui les environne de toutes parts. Si on va aux informations, on apprend qu'à une époque antérieure tout était également inculte; que ce contraste est le résultat du travail humain, et que ce travail, qui a été si utile au pays, eût été perdu pour lui, ou

Digitized by Google

peut-être dirigé contre son repos, si l'on n'en eût pas fait ce judicieux emploi.

Ce système contribua à améliorer les enclos, non-seulement par les soins que le cultivateur leur donnait, et les engrais dont il nourrissait le sol, mais d'une autre manière qui mérite d'être mentionnée. Ces enclos étaient nécessairement d'une très-petite dimension; et par conséquent les fossés et les atterrissemens qui les entouraient étaient beaucoup plus considérables que ceux des grands domaines. Les personnes qui ne sont pas étrangères à l'économie rurale, savent avec quelle rapidité la terre des fossés augmente de fertilité et de profondeur. L'atmosphère est constamment chargée des élémens décomposés des matières animales et végétales, sous une forme volatile ou gazeuse, et de semences trop menues pour être observées à l'œil; or, les haies forment des espèces d'écrans qui interceptent ces principes répandus dans l'air; ils en arrêtent les progrès ultérieurs, les attirent et les font descendre sur le sol, tandis que les arbustes qui forment ces haies s'emparent de l'humidité de l'atmosphère qui se répand ensuite sur le terreau du fond et du bord des fossés. Il en résulte que ces fossés et les atterrissemens qui sont le plus exposés à l'action des brises, pendant les tems secs de l'été et de l'automne, lorsque les matières végétales qui flottent dans l'atmosphère se transportent plus facilement d'un lieu à l'autre, sont toujours embellis d'une variété de plantes qui possèdent une vigueur inaccoutumée.

Cette influence des enclos sur la fertilité du sol était si bien connue autrefois, que, dans plusieurs districts, on en établissait qui n'avaient pas d'autre but. Dans quelques cantons d'Écosse, par exemple, il était d'usage d'enclore certaines portions du sol avec des atterrisse-

Digitized by Google

mens et des bordures en terre. Les cultivateurs de ces petits domaines construisaient des huttes dont les côtés étaient formés des mêmes matériaux et couvertes de paille, de jonc et de fougère sèche. Avec le tems, les clôtures et les huttes elles-mêmes se saturaient si bien de matières végétales, qu'elles devenaient des amas de riches engrais; cela déterminait le cultivateur à les démolir, et à en répandre avec soin les débris sur la surface du sol, tandis qu'il se construisait une seconde hutte, dans une autre situation, et qu'il entourait son champ d'une nouvelle clôture. C'est sous l'empire d'un système analogue, au moins dans ses effets, qu'une grande partie du sol de l'Angleterre est parvenu à son degré actuel de fécondité.

Comment ne pas reconnaître, dans ces admirables combinaisons, la bonté et la sagesse de la Providence, qui veut que rien ne soit perdu dans l'économie de la nature! Les clôtures sont nécessaires pour protéger les récoltes contre les dévastations des animaux; mais, afin que l'espace qu'elles occupent et la terre dont elles sont composées ne soient pas inutiles, elles arrêtent la marche des germes féconds répandus dans l'atmosphère, et elles augmentent ainsi, dans une proportion très-forte, la richesse du sol, qu'elles paraissent seulement destinées à enfermer.

Nous espérons que les personnes recommandables, qui se sont dernièrement occupées avec tant de zèle de la question de l'émigration étrangère, ne se méprendront pas sur l'objet que nous avons eu en vue. De notre côté, nous rendons une justice complète à la pureté de leurs motifs. Nous savons qu'elles n'ont pas d'autre but que le désir d'améliorer les conditions des classes inférieures. C'est au même but que nous voulons arriver, et nous ne différons avec elles, que sur le choix des moyens. Nos

Digitized by Google

adversaires, parmi lesquels nous nous faisons gloire de compter plusieurs amis, diminuent, selon nous, beaucoup trop les ressources des terres incultes de ce pays, tandis qu'ils s'exagèrent la fertilité de nos possessions transatlantiques. A les entendre, il semblerait que la nature ait fait présent à ces contrées lointaines d'une fécondité inépuisable. Mais l'expérience apprend bientôt au cultivateur de l'Amérique du nord, que rien n'est moins exact que cette opinion. Lorsque ce cultivateur a débarrassé le sol des arbres et des buissons qui le couvrent, il obtient, pendant quelques années, une succession d'excellentes récoltes; mais s'il néglige d'en entretenir la force, en le fumant ou en le laissant reposer, ce sol s'épuise promptement. Rien n'est plus destructeur que l'homme, quand il se persuade que ses ressources ne peuvent jamais lui manquer. L'imprévoyant cultivateur des États-Unis, lorsqu'il a défriché un champ, continue à le semer tous les ans, sans le fumer; mais bientôt les ronces qui s'y multiplient le forcent de l'abandonner. Il quitte alors sa charrue, reprend sa hache, et abat un nouveau pan de forêt; mais après quatre ou cinq bonnes récoltes, il faut encore qu'il aille dans les bois à la conquête d'un nouveau champ. C'est ainsi, qu'en Amérique, une agriculture imprévoyante a forcé d'abandonner des millions d'acres qu'elle avait épuisés, et dont un système plus judicieux eût entretenu la fécondité primitive.

Nous ne prétendons pas que les terres incultes et les communaux des Iles Britanniques aient précisément le même degré de fertilité que les déserts du Canada; nous disons seulement que nous possédons des champs immenses sans culture, couverts d'une couche de terre végétale assez épaisse pour être mise en valeur; et que ces champs ont, sur ceux du Nouveau-Monde, l'avantage

Digitized by Google

inappréciable d'être à nos portes, et non pas sur l'autre rivage de l'Atlantique.

Ce qui s'est passé dans des contrées de l'Europe continentale rapprochée de nos côtes, vient, à cet égard, confirmer notre manière de voir. Dans les Pays-Bas, le district nommé Waesland, entre Gand et Anvers, est purement agricole. Il est plus peuplé, mieux cultivé et plus productif qu'aucun point de l'Europe d'une égale étendue. Au tems des guerres civiles de Flandre, ce n'était qu'un vaste champ de sables, sans habitans, sans culture et sans bétail. Ce changement a été produit par cette action lente de la nature, que nous avons décrite plus haut, secondée par les travaux persévérans de plusieurs générations successives. On reconnaît au premier coup d'œil les résultats de ces travaux, dans la fertilité des terres, les habitations commodes où se loge une population saine et bien vêtue, la beauté des bestiaux et tous les autres signes de la prospérité champêtre.

« On sait, dit l'abbé Mann, dans un mémoire sur l'agriculture des Pays-Bas, que la Campine du Brabant, qui est la partie septentrionale de cette province, était autrefois couverte de sables et de bruyères, mêlés à des bouquets d'arbres de sapins et à de grands marécages. La tradition rapporte qu'elle faisait jadis partie de la mer. Aujourd'hui même, là où la culture ne s'est pas étendue, le sol ne produit encore que des sapins et des bruyères. Le sable est de la plus mauvaise qualité, et paraît tout-à-fait rebelle à la culture. Comme l'acquisition de ce sol ne coûte presque rien, plusieurs personnes ont essayé d'en cultiver quelques parties, et le gouvernement a tout fait pour favoriser ces entreprises; mais aucune d'elles n'a réussi, et plusieurs de ceux qui les ont tentées, ont compromis leur fortune. Toutes les cultures de la Campine

Digitized by Google

sont le résultat des efforts des maisons religieuses qui s'y trouvaient, et particulièrement de abbayes de Tongerloo et d'Everbode. Leur activité continue et persévérante, pendant cinq ou six siècles, a conquis ces sables stériles, et, dans plusieurs endroits, les a rendus très-productifs. La méthode qu'elles suivaient était simple et uniforme. Jamais elles n'essayaient de mettre en culture plus de douze ou quinze acres par an; et, avant de rien entreprendre, elles examinaient toujours la quantité d'engrais dont elles pouvaient disposer. Lorsqu'une portion de terrain préparée par ces engrais pouvait faire vivre une famille, elles y faisaient construire une habitation commode, et la louaient à bail, à des conditions très-douces. C'est ainsi que des parties considérables de la Campine ont été mises en valeur, et se sont couvertes de villages, d'habitations bien construites, d'églises et de châteaux. »

M. W. Cowling, ingénieur civil très-distingué, a fourni au comité d'émigration le tableau suivant de la situation du sol de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des îles voisines. Le tableau indique la quantité des terres cultivées, celle des terres en friche qui pourraient l'être, et celle des terrains qui ne sont susceptibles d'aucune amélioration :

DIVISIONS TERRITORIALES.	TERRES labourables et jardins.	PRAIRIES et marais.	TERRES incultes susceptibles d'améliorations.	TERRES incultes qu'on ne peut pas améliorer.	RÉCAPITULATION de chaque division territoriale.
Angleterre	10,252,800	15,379,200	3,454,000	3,256,400	32,342,400
Pays de Galles. . .	890,570	2,226,430	530,000	1,105,000	4,752,000
Ecosse.	2,493,950	2,771,050	5,950,000	8,523,930	19,738,930
Irlande.	5,389,040	6,736,240	4,900,000	2,416,664	19,441,944
Iles.	109,630	274,060	166,000	569,469	1,119,159
Total des acres. . .	19,135,990	27,386,980	15,000,000	15,871,463	77,394,433

Digitized by Google

Cette estimation repose sans doute sur des données, en partie conjecturales; mais elles ne doivent pas s'écarter beaucoup de la vérité, et elles font voir combien il existe encore, dans les Iles Britanniques, de terres susceptibles de donner des produits, et que notre incurie a frappées de stérilité. Il suffit, au surplus, pour s'en convaincre, de s'éloigner de Londres, dans quelque direction que ce soit, d'une vingtaine de milles. Celui qui fera cette excursion rencontrera nécessairement des portions de terrain qui, réunies, feraient une étendue considérable, et que personne n'a encore tenté de retirer des mains de la nature, où elles continuent à languir. Même l'habitant de la Cité, dans ses courtes promenades du dimanche, ne peut guère manquer d'en rencontrer. Si, dans le voisinage immédiat de la plus grande et de la plus opulente ville du monde, le voyageur aperçoit des terres en friche qui seraient susceptibles d'être fécondées par l'agriculture, on peut croire qu'elles se trouvent encore en bien plus grand nombre dans les autres parties du Royaume-Uni. En effet, à mesure que le voyageur s'éloigne de la métropole, les friches deviennent à la fois plus nombreuses et plus étendues. M. Cowling pense que celles de l'Angleterre valent mieux que celles de l'Irlande, et que ces dernières seraient plus facilement améliorées que celles de l'Écosse.

Par des raisons qu'il n'explique pas, M. Cowling estime que, quoique ces terres vagues soient très-susceptibles d'être mises en valeur, cependant celui qui les cultiverait le premier, éprouverait immanquablement une perte. Il désire donc que cette entreprise se fasse d'abord aux dépens du public, et il observe que les charges qui en résulteront seront balancées par l'économie que l'on fera sur la taxe des pauvres.

Digitized by Google

« Vous avez maintenant, dit-il, un excédant de travailleurs, dont l'entretien occasionne une dépense annuelle de deux millions sterl. (50,000,000 fr.). Si vous employez ces ouvriers à la culture de vos terres vagues, et que vous perdiez un million st. dans cette exploitation, vous serez encore en bénéfice d'un million, puisque vous aurez réduit votre dépense de deux. » A cet égard nous allons plus loin que M. Cowling; nous sommes convaincus qu'il existe dans les limites de notre territoire, de grandes quantités de terrains dont l'exploitation judicieuse, en réduisant la taxe des pauvres, ferait aussi une bonne spéculation pour ceux qui l'entreprendraient. Nous avons même lieu de croire, qu'en Irlande, en particulier, il en existe de très-considérables dont l'exploitation donnerait des profits au moins égaux aux opérations purement industrielles qui sont le plus productives.

Les marais d'Irlande (1) ne consistent pas, comme les étrangers l'imaginent, dans un certain nombre de terres fangeuses. Ils se subdivisent ordinairement en marais plus petits, dont chacun est environné de terres exhaussées et très-sèches. Ceux, par exemple, qui se trouvent à l'est de Shannon, et qui occupent une portion considérable du comté du Roi et du comté de Kildare, sont généralement désignés par le nom du Marais d'Allem. Mais les terres qui ont reçu ce nom générique, au lieu de former un marécage continu, sont coupées à tout moment par des terrains élevés, parfaitement secs. Il est évident que cette disposition du sol en faciliterait beaucoup la culture. C'est, au surplus, ce que l'expérience fait voir, ainsi que le prouvent les faits authentiques que nous allons rapporter.

(1) *Bogs*.

Digitized by Google

En 1800, lord Dillon donna, pour un certain nombre d'années, à des paysans de sa terre, la jouissance gratuite d'un marais qui en faisait partie. Cette concession stimula beaucoup leur zèle; ils commencèrent par construire leurs habitations dans la portion la plus sèche du marais, près des terrains qui étaient déjà en culture; puis ils s'occupèrent de leurs travaux de desséchement. Ils ont déjà rendu à la culture dix ou douze acres qui étaient, avant ces travaux, frappés d'une stérilité complète, et qui produisent aujourd'hui d'aussi bonnes récoltes de pommes de terre, de foin et d'avoine que les meilleures terres du voisinage.

En 1790, un homme célèbre à bien des titres, M. Edgeworth, entreprit de mettre en valeur un marais de vingt-sept acres. Au commencement de son opération, il offrit au fermier de la terre voisine de le lui donner à bail, moyennant une demi-guinée (12 fr. 50 c.) par acre. Cette offre ne fut pas acceptée; mais M. Edgeworth, sans se laisser abattre par ce refus, prit l'affaire à son compte, et remit, chaque année, à son agent, la demi-guinée par acre. Le capital employé ne s'éleva jamais à plus de cent livres sterl., si bien que, toutes les dépenses compensées, il y avait déjà, au bout de cinq ans, un profit net de dix-sept livres (425 f.). A cette époque, ce même terrain fut donné à bail, sur le pied de trente schellings (37 f. 50 c.) par acre, à ce même fermier qui n'en avait pas voulu pour une demi-guinée; et malgré la dépréciation qui a eu lieu depuis dans les propriétés rurales, il continue à se louer à un prix avantageux.

A la même époque, M. Sadlier prit à bail, de lord Digby, des marais d'environ trois cent quarante-trois acres. Ils étaient évalués alors à environ cinq schellings par acre. Après avoir été desséchés, ils furent nivelés

Digitized by Google

et brûlés, et ils donnèrent une excellente récolte de raves sauvages, qui remboursa tous les frais du desséchement. Ce cultivateur judicieux tire aujourd'hui de sa terre trente à quarante schellings par acre.

En 1760, feu M. Grench fit un essai qui fut taxé de folie par tous ses contemporains. Il s'agissait de mettre en valeur un marais de deux cent quatre-vingt-douze acres, qui, par la fange dont il était couvert à une profondeur de plusieurs pieds, paraissait un des moins propres de toute l'Irlande à être cultivé. Cette entreprise fut continuée et finie par lord Ashtown, fils de M. Grench. Un art judicieux et persévérant a consommé cette entreprise, moyennant une dépense de dix livres par acre. Près de soixante-dix ans se sont écoulés depuis, sans qu'aucune dépense additionnelle ait été nécessaire; et le sol est devenu si ferme, qu'un cheval peut aujourd'hui le parcourir, dans toute son étendue, sans laisser aucune trace de son passage. Cette dureté, jointe à la grande profondeur du terreau en fait une des meilleures terres de l'Irlande; elle est évaluée à environ deux livres st. (50 fr.) par acre.

Nous pourrions beaucoup multiplier ces exemples; il nous suffira de dire que ces entreprises ont presque toujours réussi, quand elles ont été conduites par des propriétaires. Si parfois des fermiers les ont abandonnées, après quelques travaux, ce n'est pas qu'ils les jugeassent mauvaises, mais ils calculaient que leurs baux étaient trop courts, pour qu'ils pussent s'indemniser de leurs avances. Que ces baux s'alongent, et des milliers d'acres couverts de fange disparaîtront encore sous d'immenses tapis de verdure. Ainsi donc cela ne serait pas moins conforme à l'intérêt des propriétaires qu'à celui des fermiers.

Digitized by Google

Un autre obstacle s'oppose à l'exploitation de beaucoup de terres vagues, ce sont les privilèges que les communes s'attribuent sur la plus grande partie de ces terres; mais cet obstacle tient à des lois qu'il dépend de nous de modifier. La destruction de ces droits collectifs rendrait à la culture d'énormes quantités de terrains, et par conséquent contribuerait puissamment à améliorer le bien-être et la moralité des classes laborieuses. Aussi le ministre qui, sans se laisser arrêter par de vaines clameurs, aurait l'énergie nécessaire pour faire disparaître ces entraves aux progrès de l'agriculture, acquerrait un titre éternel à la reconnaissance de la nation. A cet égard, nous pouvons nous guider par l'exemple de ce qui s'est fait en Hanôvre, dans le cours du siècle dernier.

On commença d'abord par faire le relevé de tout le territoire de l'électorat. Cette opération fut confiée à un corps d'ingénieurs habiles. On construisit ensuite une carte sur une échelle d'un mille et demi, par mille d'Allemagne. Cette carte indiquait tous les cours d'eau, quelque peu considérables qu'ils fussent; toutes les espèces de sols, les bruyères, les sables, les marais. Après avoir constaté de cette manière les ressources agricoles du pays, on essaya de les mettre toutes à profit. Les travaux préliminaires qui excédaient les moyens des particuliers furent exécutés aux frais du gouvernement, quand les terrains lui appartenaient, et aux frais des corps municipaux, quand ils appartenaient aux communes. Des routes furent tracées dans toutes les directions; des tranchées profondes creusées dans les marais, firent communiquer les eaux stagnantes avec les rivières. De cette manière, la surface en devint assez ferme pour être cultivée. Lorsque ces grandes lignes du plan furent achevées aux frais du public, les terrains furent partagés en domaines

Digitized by Google

de dimensions diverses, mais en général peu considérables, afin de ne pas être hors de proportion avec les capitaux et l'activité des cultivateurs à venir. Ils furent ensuite donnés à bail à long terme ou vendus au meilleur prix possible. Ce prix excéda toujours les dépenses faites par l'état ou par les communes.

Ce plan a réalisé toutes les espérances de ceux qui l'avaient conçu. Les demandes de terrains ont suivi les progrès de la population, et, dans moins d'un siècle, d'immenses zones de bruyères et de marais ont été converties en champs de blé ou en riches pâturages. Ainsi, sans que les limites en fussent reculées, la richesse et les ressources du Hanôvre se sont prodigieusement accrues. Le même système continue à être suivi d'une manière progressive, et les champs incultes disparaissent graduellement devant l'industrie et l'activité des habitans, secondés par la protection d'un gouvernement sage et paternel.

A une époque toute récente, les Hollandais, avec la persévérance qui les caractérise, ont dirigé leur attention vers l'amélioration de leurs friches. Les habitans des districts cultivés de la Hollande se trouvant surchargés d'une multitude de pauvres dont les bras ne trouvaient pas d'emploi, voulurent essayer de se débarrasser de ce fardeau, en les établissant dans quelques-unes des terres sans culture qui abondent dans ce pays. C'est ainsi que des terres, jusque-là stériles, sont venues augmenter les ressources agricoles du pays. Dans plusieurs districts, des colonies ont été établies et placées sous un système de discipline dont la rigueur égale presque la sévérité de la police militaire. Afin de défrayer la dépense de ces établissemens, on s'est procuré des fonds par des contributions volontaires. On envoie,

Digitized by Google

dans ces colonies, les pauvres qui ne peuvent pas se procurer ailleurs de l'ouvrage et du pain. Le sol sur lequel on les établit paraît tout aussi ingrat qu'il peut l'être, et la température est triste et brumeuse. Cependant, malgré tant de circonstances défavorables, le succès de cette entreprise est maintenant hors de toute espèce de doute. Dirigée par des administrateurs habiles, l'industrie des colons produit autant d'alimens qu'il en faut pour leur subsistance, et l'accroissement de ces produits suit une marche progressive. Ces exemples pourraient être imités en Angleterre, avec un succès beaucoup plus grand encore, puisque nous possédons des terrains plus susceptibles d'être mis à profit.

Les changemens qui s'opèrent peu à peu et d'une manière presque imperceptible, dans l'économie intérieure de la société, finissent presque toujours par une crise qui appelle vivement l'attention générale. Ce qui caractérise surtout la supériorité de l'homme d'état, c'est la décision avec laquelle il s'éloigne des voies routinières suivies par ses prédécesseurs, et adopte un système plus conforme à la situation nouvelle dans laquelle il se trouve et aux difficultés qu'il a à combattre. Jusque vers le milieu du seizième siècle, la population de ce pays était employée presque exclusivement aux travaux de la campagne; et les manufactures y étaient à peu près inconnues. Une population surabondante aux besoins de l'agriculture s'éleva peu à peu; c'eût été vainement qu'elle eût demandé à l'industrie l'occupation que l'agriculture ne pouvait pas lui fournir, puisque tous les produits fabriqués, qui ne se confectionnaient pas dans l'intérieur de la famille du fermier, étaient tirés des Pays-Bas, ou de la Lombardie, avec les fruits naturels que les propriétaires de cette époque pouvaient obtenir en excédant de

Digitized by Google

leurs consommations. Il résultait de cet état de choses, qu'une partie de la population était réduite à l'aumône, et ne vivait que de ce qu'elle obtenait de la commisération publique.

C'est cette crise que les ministres d'Élisabeth se trouvèrent appelés à combattre. Mais comme ils se rendaient un compte exact du mal, ils surent facilement en trouver le remède. Ils adoptèrent un plan qui changea tous ces consommateurs improductifs, dont le pays était infesté, en membres actifs et utiles de l'état. Ils favorisèrent l'établissement des manufactures. Les mendians, expulsés des rues et des grandes routes, furent tous mis à l'œuvre. Certaines marchandises du dehors furent soumises à de gros droits, afin d'en encourager la production dans l'intérieur. Cela suffit pour rendre inutile la disposition du fameux statut qui autorisait les inspecteurs des paroisses à acheter des matières brutes pour donner de l'ouvrage aux pauvres. Les différentes fabriques du pays, à mesure qu'elles s'établissaient, absorbaient tous les bras disponibles. Peu à peu, les paroisses furent déchargées du fardeau énorme qui pesait sur elles, et elles n'eurent plus à soutenir que les pauvres impotens. En agissant de cette manière, en établissant des fabriques, et en favorisant seulement l'exploitation des meilleures terres, les ministres d'Élisabeth se conduisirent avec plus de sagesse que s'ils eussent encouragé la mise en culture des marais et des communaux qui, à cette époque, se trouvaient encore en très-grand nombre dans l'état de nature.

Mais aujourd'hui les progrès de l'extension des machines et la substitution presque générale qu'on en fait au travail de l'homme, ont amené une nouvelle crise, d'une nature toute différente, et qui a besoin d'un

Digitized by Google

autre remède. Dans le 16e siècle, la population agricole était devenue trop considérable, et une partie de nos produits naturels s'échangeaient à l'extérieur contre des produits fabriqués. C'est précisément l'inverse aujourd'hui; loin d'avoir besoin de nouveaux bras, l'industrie manufacturière en est surchargée, et ne saurait employer tous ceux qui réclament de l'ouvrage. D'un autre côté, les progrès toujours croissans de la population ont donné à l'industrie agricole plus d'individus qu'elle ne peut en occuper dans son état actuel; d'où il résulte que les ouvriers congédiés de nos fabriques ne peuvent trouver un asile dans nos champs.

Nous ne saurions appeler trop fortement l'attention de celui qui préside aux conseils de l'Angleterre sur cette crise qui pourrait avoir des suites terribles, si elle n'était pas ménagée avec beaucoup d'adresse et de prudence. Celui qui vient de pacifier l'empire, par son heureuse intervention dans les affaires d'Irlande, a sans doute toute la sagacité nécessaire pour la bien juger, et assez de fermeté pour s'en rendre maître. Les nombreux changemens qui ont eu lieu dans les vingt dernières années, ont mis à sa disposition plus d'individus valides qu'il n'en conduisait jadis sur le chemin de la gloire. Qu'il ouvre à cette armée de travailleurs une route vers toutes les terres en friche du pays; qu'il donne à chacun d'eux l'espace qui lui est nécessaire pour s'utiliser, et alors nous ceindrons son front d'une couronne civique, plus glorieuse encore que celle dont il a conquis les fleurons dans trente batailles! Quand la guerre de Sept Ans fut glorieusement terminée, Frédéric II, avec cette décision et cette énergie qui l'avaient élevé au faîte de la gloire militaire, s'occupa d'améliorer l'agriculture de la Prusse. Il dessécha, défricha, colonisa d'immenses territoires

Digitized by Google

dans la Poméranie et le Brandebourg. La reconnaissance dont ses compatriotes sont pénétrés pour l'ardeur qu'il mit à répandre les flots de la population, et à introduire l'agriculture dans des champs jadis déserts et stériles, n'a rien diminué de l'admiration qu'ils éprouvent pour l'éclat de sa vie guerrière. C'est en suivant ce grand exemple que l'on donnera à notre prospérité une base plus vaste et plus solide. Nous sommes, au reste, d'autant plus disposés à croire que nos avis, à ce sujet, ne seront pas négligés, que nous savons, qu'à l'exemple de plusieurs grands capitaines, le lord de Strathfieldsaye (1) a un goût particulier pour les travaux des champs. Éclairé par la révolution française, il veut, dit-on, prévenir les catastrophes d'une crise semblable parmi nous, en faisant des réformes opportunes et volontaires; le projet que nous proposons ne doit pas rester étranger à l'exécution de ce grand dessein (2).

Qu'on ne croie pas cependant que nous désirions que le gouvernement se charge lui-même de cultiver nos friches et nos communaux! Tout ce que nous lui demandons, c'est qu'il écarte les obstacles qui empêchent de les exploiter. Nous ne pensons pas qu'un système qui tendrait à les faire cultiver par grandes masses pût réussir. Ce soin doit être dévolu à des propriétaires d'un nombre limité d'acres. Stimulés par le désir d'assurer leur existence et celle de leurs familles, eux seuls peuvent pratiquer cette économie rigoureuse indispensable au succès d'une pareille entreprise. Si la culture de nos friches se faisait sous la surveillance de fonctionnaires

(1) Domaine du duc de Wellington.

(2) Voyez dans le 46e numéro l'article sur l'état actuel et l'avenir de la Grande-Bretagne, dont la publication dans le *Quarterly Review* a si vivement excité l'attention de l'Angleterre.

Digitized by Google

salariés par l'état, ou même de grandes compagnies, il est vraisemblable qu'elle ne donnerait que des pertes. Alors s'enracinerait encore davantage cette opinion vulgaire, que la mise en valeur de ces terres doit nécessairement être préjudiciable à ceux qui la tentent les premiers, et l'on dirigerait contre l'ensemble du système des reproches qui ne devraient porter que sur le choix des moyens d'exécution. Le gouvernement ou les compagnies devraient se borner à ouvrir des chemins, à construire des digues, là où cela serait nécessaire, en un mot, à préparer les voies au cultivateur : ce serait à ce dernier à faire le reste.

Nous n'examinerons point ici cette question long-tems débattue, s'il est plus avantageux d'avoir de grandes ou de petites fermes, dans les terres déjà fécondées par le travail. Ce qui nous paraît incontestable, c'est que le système des petites fermes est bien plus avantageux dans celles que l'on tente de mettre en valeur pour la première fois. C'est ainsi, comme le prouve l'histoire de chaque pays, que l'agriculture a successivement pris possession de la plus grande partie du territoire européen, et en particulier de celui de l'Angleterre. Le vassal du seigneur étendait peu à peu son champ sur la friche voisine de sa chaumière; d'autres en faisaient autant, et elle ne tardait pas à disparaître sous leurs efforts combinés. Aujourd'hui même on voit encore des traces de cet ancien système, dans les montagnes de l'Écosse. Une verdure d'une vivacité remarquable signale les conquêtes que le cultivateur montagnard a faites sur la pourpre de la bruyère. Maintenant que ces cultivateurs sont exilés dans les déserts transatlantiques du Canada, tandis que leurs chefs font construire des châteaux, des salles de bal et de concert, la beauté et même la richesse de ces cultures recu-

Digitized by Google

lées témoignent encore de l'industrie laborieuse de ceux qui les ont entreprises. On a, dernièrement, réuni en grandes fermes des centaines de ces parcelles de terre, et quelques arbres isolés indiquent seulement les places d'où sortait jadis la fumée d'humbles foyers. Au lieu d'expulser les clans qui les habitaient autrefois, après les avoir employés à féconder le pied et les flancs de ces montagnes, il eût été plus humain, et peut-être plus utile, de les diriger plus haut pour qu'ils en fécondassent les sommets. C'est également sous l'empire du même système que les terres incultes de la Flandre ont été mises en valeur. Les habiles cultivateurs de ce pays se bornaient à l'exploitation de petites parcelles de terre qui n'excédaient pas leurs moyens. Non-seulement ces admirables villageois augmentaient graduellement le terrain en culture; mais, chaque année, la charrue pénétrait plus profondément dans le sol. Ce sol, qui d'abord n'avait pas plus de trois ou quatre lignes de terre végétale, en a partout, aujourd'hui, dix-huit pouces ou deux pieds. Faire, chaque année, quelques pas en avant et les faire bien, a été la judicieuse maxime des Flamands; c'est ainsi que cette race industrieuse a fait, du pays le plus stérile de l'Europe, la terre la plus productive du monde.

Une marche différente a produit parmi nous des résultats opposés. L'ardeur des spéculateurs agricoles leur a fait méconnaître leurs véritables intérêts. Ils avaient à peine de quoi mettre en valeur une douzaine d'acres, et ils en exploitaient des centaines. Que si, au contraire, quelques-uns avaient la sagesse de se contenter d'un petit nombre de lots d'une dimension modérée, presque toujours leurs efforts étaient couronnés de succès. Nous pourrions citer à l'appui de ce que nous avançons, des faits très-nombreux; nous nous contenterons de rap-

Digitized by Google

porter les suivans. En 1771, on obtint du parlement l'autorisation de diviser la grande forêt de Kuaresborough. Les lots des grands propriétaires furent bien long-tems sans les indemniser de leurs avances ; et même il est douteux qu'ils le soient aujourd'hui. Il n'en fut pas ainsi des petits lots donnés aux simples cultivateurs. Ils consacrèrent à l'amélioration de ces lots tout l'excédant de leur tems ; et la stérilité primitive en a été convertie en un état permanent de fécondité. La même chose est arrivée, en 1803, quand on a mis en culture les communaux de Christchurch, dans le Hampshire. Les lots des grands propriétaires ont, jusqu'à présent, été très-négligés, tandis que les parcelles des petits cultivateurs donnent déjà des produits considérables. C'est à l'exploitation de ces petits domaines qu'ils consacrent des loisirs que, sans ce stimulant, ils auraient en partie passés au cabaret. Ainsi, la mise en valeur de ces champs incultes contribue à la fois à l'accroissement de la richesse générale et à l'amélioration des mœurs du peuple (1).

Les communaux doivent être traités comme un domaine national, et il faut les répartir par lots, à mesure que la société a besoin de plus de travail et d'espace. Nous les considérons, en quelque sorte, comme la ferme du peuple, comme une propriété que le public a droit de prendre à son compte, en payant une indemnité convenable aux personnes intéressées, pour les droits collec-

(1) Note du Tr. Cet éloge de la petite propriété et de la petite culture, dans un recueil voué dès sa naissance à la défense des vieilles doctrines et des vieilles institutions et au culte des classes aristocratiques, est encore un fait très-remarquable. Rien ne prouve mieux la révolution qui s'opère actuellement dans les esprits chez nos voisins. Il faut louer le gouvernement anglais de l'envie qu'il témoigne de se mettre à la tête de ce grand mouvement, pour le modérer et le conduire, au lieu de s'exposer à en être écrasé, en lui opposant une imprudente résistance.

Digitized by Google

tifs dont cette mesure leur ferait perdre la jouissance. La société pourrait, ce nous semble, parler ainsi à ces intéressés : « Des milliers de vos concitoyens sont sans emploi et sans alimens ; vous possédez des centaines d'acres qui vous donnent peu ou point de profit, et qui, fécondés par leur travail, leur procureraient d'abondans moyens d'existence. Si vous voulez vous-mêmes entreprendre l'exploitation de ces terres négligées, rien n'est mieux ; vous augmenterez à la fois votre fortune et celle de l'état, en même tems que vous procurerez du travail à ceux qui en demandent. Mais si vous aimez mieux rester inactifs, l'intérêt public exige que le gouvernement vous retire cette source de richesses, en vous donnant les compensations que vous avez droit de réclamer. » Nous ne croyons pas qu'aucun individu raisonnable auquel on tiendrait ce langage, pût se plaindre ni soutenir que le droit de propriété doive être porté plus loin. Ce serait en effet un singulier droit que celui qui autoriserait les propriétaires collectifs des communaux à dire : « Non-seulement nous ne voulons rien faire produire à nos bruyères, mais nous ne voulons pas que d'autres leur fassent produire quelque chose. »

Le plan que nous proposons aurait aussi l'avantage de faire renaître, parmi les prolétaires de nos campagnes, cet esprit d'une honnête indépendance, que l'impossibilité de pouvoir acheter de petites parcelles de terrain a probablement, plus que toute autre cause, contribué à éteindre. A la manière dont la terre est maintenant répartie, dans la Grande-Bretagne, le paysan ne peut plus espérer d'améliorer sa condition par son travail, quelque suite qu'il y mette, ni par son économie, quelque rigide qu'elle soit. Ce travail, cette économie l'empêcheront sans doute de tomber à la charge de sa paroisse ;

Digitized by Google

mais voilà tout ce qu'il peut en attendre, et jamais ni lui ni les siens ne sortiront d'une condition dans laquelle l'ordre qui régit la société actuelle les condamne à rester. C'est là ce qui a détruit cette classe honorable de petits propriétaires qui faisaient jadis la gloire et la sécurité de ces royaumes. Dans les époques antérieures, et qui, sous ce rapport du moins, étaient meilleures que celle-ci, le plus pauvre laboureur pouvait, par son travail et sa frugalité, parvenir à la condition de petit propriétaire, et cette persévérance, qui lui donnait les moyens d'avoir un petit domaine, pouvait aussi lui donner les moyens de l'agrandir. Cet espoir, qui excitait son ardeur, qui adoucissait ses travaux et ses privations, avait communiqué à toute cette classe un degré d'énergie et de mâle indépendance qu'un système contraire a malheureusement éteint. Que ce système soit modifié, que l'économie, que la persévérance au travail puissent encore obtenir leur récompense, et cet esprit se ranimera dans nos campagnes, où il viendra relever l'ame et le caractère de ceux qui y vivent! Tels sont aussi les heureux résultats qu'a produits en France le partage des grands domaines. On ne saurait imaginer combien l'idée de devenir propriétaire peut exciter, parmi les simples cultivateurs, d'honorables ambitions, utiles aux autres comme à eux-mêmes. Le vieux paysan de Wordworth dit à son fils :

> I have been toiling more than seventy years,
> And in the open sun-shine of god's love,
> Have we all lived; yet if these fields of ours
> Should pass into a stranger's hand, I think
> That I could not lie quiet in my grave (1).

(1) « J'ai travaillé pendant plus de soixante-dix ans, et nous avons tous vécu sous la protection et dans l'amour de Dieu; mais si ces champs qui

Digitized by Google

Que les capitalistes du pays n'imaginent pas que la question dont l'examen fait l'objet de cet article, leur soit étrangère! elle ne les intéresse pas moins que les classes agricoles. Les droits seigneuriaux et ceux des communes avaient fermé nos friches à l'industrie. Il en est résulté que des capitaux qui auraient donné un bénéfice plus considérable aux propriétaires, s'ils eussent été employés au défrichement de nos terres incultes, ont, par une direction forcée, été s'engager dans les opérations du commerce et de l'industrie. Cet état de choses a fait au pays un double préjudice. Les friches sont restées improductives, et les capitaux du commerce et des fabriques, accrus dans une proportion exagérée, ont donné moins de profit. On nous parle sans cesse de la surabondance des capitaux, du taux trop peu élevé de l'intérêt, et de la difficulté de trouver des placemens avantageux pour ses fonds. Tout cela finirait, si les capitaux pouvaient circuler librement, et, des canaux où ils surabondent, s'épancher dans ceux qui en sont privés et qui les réclament. D'un autre côté, la culture de nos friches ne serait guère moins utile à la classe des industriels qu'à celle des capitalistes; car, en peuplant ces déserts d'habitans laborieux et aisés, elle créerait de nouvelles classes de consommateurs pour les produits de nos fabriques. Il serait superflu d'ajouter que ces mêmes friches seraient encore plus avantageuses aux prolétaires des villes et des campagnes. Il n'y a encombrement de bras dans les fabriques et dans nos champs, que parce que la population n'a pas assez d'espace; qu'au lieu de la parquer, comme elle l'est aujourd'hui, on lui laisse librement épandre ses flots partout où elle pourra,

nous appartiennent passaient dans les mains d'un étranger, il me semble que je ne pourrais pas rester tranquille dans mon tombeau. »

Digitized by Google

cet encombrement cessera bien vite, et la condition de l'ouvrier s'améliorera avec la hausse du taux de ses salaires.

Une chose a dû contribuer à entretenir les préventions qui existent chez certaines personnes contre l'exploitation de nos communaux, c'est le peu de succès de quelques-uns des défrichemens que l'on a tentés. Nous ne nierons pas que plusieurs terres ont plutôt perdu, qu'elles n'ont été améliorées par ces essais; mais le mauvais succès de ces tentatives résulte exclusivement de l'ignorance ou de l'avidité de ceux qui les ont faites. Certains cultivateurs anglais ont fait précisément la même faute que ces cultivateurs américains dont nous parlions tout à l'heure. Les fermiers auxquels les lots étaient échus n'avaient pas toujours la sagacité nécessaire pour comprendre leurs véritables intérêts, ou bien ils tenaient ces terres à des baux trop courts. Dans l'un et l'autre cas, il y a eu dommage pour le public et pour le propriétaire. L'impatience du fermier pour obtenir des profits immédiats lui faisait adopter un système de récoltes continuelles, qui épuisait bientôt la terre vierge que la nature avait lentement formée et remise aux mains de l'homme, et à laquelle une culture judicieuse pouvait communiquer une fertilité permanente. Mais sa prodigalité ou son ignorance a dissipé, dans un petit nombre d'années, un trésor accumulé à son profit pendant la longue révolution des âges. La faute a trouvé son châtiment dans l'état d'épuisement où ces terres sont tombées, épuisement toujours proportionné au degré d'imprudence et de prodigalité du cultivateur. Telle est, selon nous, la principale, si ce n'est l'unique cause, du peu de succès de quelques-uns des essais qui ont été tentés. On n'a pu résister à l'envie d'obtenir sans efforts

Digitized by Google

et presque sans frais, cinq ou six récoltes d'une terre vierge; on en a follement épuisé toutes les ressources, et quand les auteurs de ces fautes en subissent la peine, c'est la nature qu'ils accusent. Nul doute, cependant, que les résultats auraient été tout autres, s'ils eussent suivi une marche différente, si la terre eût été tenue avec propreté, et qu'une récolte verte eût succédé à une récolte blanche. Une autre faute qui a été commise, c'était de vouloir mettre en valeur des terres que la nature n'avait pas encore suffisamment préparées. Sa marche est certaine, mais lente; il faut savoir en attendre les résultats, et ne pas tenter de les obtenir violemment; car elle ne punit guère moins la précipitation que l'inertie.

Rien n'est plus intéressant, pour un esprit méditatif, que les moyens par lesquels la nature augmente sans cesse l'étendue de la terre cultivable : ces moyens sont assez variés pour détruire tous les obstacles qui se présentent; mais quelle qu'en soit la diversité, ils tendent toujours au même but. Quand, par exemple, la surface d'un roc est exposée à l'action de l'atmosphère, elle est attaquée à la fois par des agens chimiques et mécaniques. La lumière développe le feu latent, et bientôt les pores s'élargissent suffisamment pour admettre l'humidité, qui, peu à peu, se répand sur la superficie et la rend inégale. L'air dépose des semences de lichens, dans ces inégalités; ces précurseurs de la végétation prennent racine, et les fibres au moyen desquelles plusieurs de ces petites plantes adhèrent au roc produisent un acide végétal qui est un mordant très-actif et qui accroît les inégalités déjà produites par l'humidité et la chaleur. Cependant, ces petites plantes se flétrissent et meurent; en se décomposant elles forment une couche de terre végétale

Digitized by Google

propre à la production de plantes plus considérables; ou bien, quand la surface du sol présente des crevasses naturelles, elles y tombent et se combinent, en le fertilisant, avec le sable fin que le vent y a transporté, ou que l'action de l'air a détaché des bords intérieurs des crevasses. L'œuvre de la production et de la décomposition continue, et le sol acquiert la profondeur et la richesse dont il a besoin, pour donner naissance à des plantes encore plus perfectionnées et de plus grande dimension. La nature, redoublant d'ardeur, prend une force de plus en plus accélérée, à mesure qu'elle approche de la consommation de son ouvrage. Lorsque, par exemple, elle peut produire des bruyères qui se fanent et meurent tous les ans, leurs débris forment de petits amas coniques de terre végétale autour du sol sur lequel croît chaque plante. Quand il s'est écoulé assez de tems pour que ces élévations coniques se trouvent répandues sur une grande surface, la nature modifie encore ses moyens; elle sème des ronces, des genets, des épines qui y prospèrent, et qui, par la chute annuelle de leurs feuilles, augmentent beaucoup l'épaisseur et la fécondité de la terre. Cette espèce de plante constitue surtout le moyen qu'elle emploie pour préparer un lit aux plus grands arbres. C'est, en effet, cette même espèce qui se montre la première dans les bois qui ont été récemment coupés. L'air jette souvent au milieu des ronces la semence d'un chêne majestueux; il grandit, il prospère, dans un sol qui lui convient, tandis que les épines dont sont armés les buissons qui l'environnent, le défendent contre les morsures des animaux. Ces grands arbres, ayant atteint la hauteur et les dimensions qui leur rendent inutiles des appuis étrangers, étouffent les

Digitized by Google

protecteurs et les nourriciers de leur enfance, en leur retirant l'air et la lumière qui leur sont indispensables. Les plantes épineuses se retirent alors à l'extrémité de la forêt, où, abondamment saturées de la lumière du jour, elles continuent à augmenter graduellement le domaine de leurs supérieurs par des envahissemens successifs sur la friche qu'elles fertilisent, jusqu'à ce que cette friche finisse par se couvrir en totalité d'une végétation magnifique. Les racines des plus grands arbres pénètrent le sol dans toutes les directions; elles s'enfoncent même dans les crevasses des rochers déjà remplies de matières végétales en décomposition; là elles se gonflent et se resserrent, selon que la chaleur s'accroît ou diminue. Agissant comme des espèces de leviers, elles ébranlent, soulèvent, brisent et finissent par pulvériser ces rocs où d'abord elles se sont insinuées avec tant de peine. Tandis que les racines s'occupent, sous le sol, à détruire tous les obstacles qu'elles rencontrent, à l'extrémité supérieure, les branches et les feuilles ne sont pas moins actives. Elles s'emparent de tous ces atomes végétaux qui flottent dans l'atmosphère, et qui sont propres à l'alimentation de l'arbre. Ainsi soutenu et alimenté, l'arbre augmente incessamment ses dimensions, produit et dépose sur le sol des feuilles et des fruits. Les fruits servent de nourriture aux animaux, ou deviennent le principe d'un nouvel arbre, dans quelque lieu voisin où ils sont transportés; et les feuilles, en se décomposant, augmentent beaucoup l'épaisseur des couches végétales. Une autre cause contribue à en accroître la fécondité : les produits des plus petites plantes font subsister des myriades d'insectes; ces petits êtres périssent après une existence éphémère, et leurs débris concourent

Digitized by Google

encore à l'amélioration de la terre avec laquelle ils se combinent. Mais enfin arrive l'époque où l'arbre, parvenu à sa plus grande perfection, peut être coupé, et le cultivateur entre alors en jouissance de cette terre que lui a si habilement préparée la main bienfaisante de la nature. Telle est sa marche invariable, tantôt plus hâtive et tantôt plus lente, selon les obstacles ou les facilités qu'elle rencontre. C'est, au surplus, ce que quiconque a des yeux peut voir, soit en étudiant la même terre, pendant une série d'années d'une certaine étendue, soit même en observant simultanément des terres diverses dont chacune offrira une des phases que nous venons de décrire. Ainsi donc, ces lichens, ces mousses, ces genets, ces bruyères que l'ignorant méprise, et dans lesquels il n'aperçoit que les signes d'une stérilité sans remède, sont, au contraire, des germes de fécondité, et les moyens dont se sert la sagesse éternelle pour préparer des terres fécondes aux générations à venir d'une population progressive :

The course of nature is the art of God (1).

Ce qui retarde, en Angleterre, les progrès de la fécondité, c'est que les bestiaux, en paissant sur nos friches, contrecarrent et arrêtent sans cesse la marche de la nature. Il n'y a peut-être aucune de nos bruyères dont le tems n'eût fait une forêt, sans les droits qu'y exercent les communes.

Tout le monde reconnaît qu'il importe beaucoup à la nation de favoriser la venue des bois propres aux con-

(1) « La marche de la nature est l'art de Dieu. »

Digitized by Google

structions navales; c'est dans ce but qu'on a replanté des forêts royales dont le bois était mort ou avait été coupé. Ces efforts sans doute sont dignes d'éloges, mais nous croyons qu'ils ont été dirigés d'après de faux principes. Selon nous, c'est une aussi grave faute, dans l'économie forestière, de semer des chênes là où il en était venu auparavant, que, dans l'économie rurale, de semer du froment immédiatement après en avoir récolté. C'est un fait incontestable que, lorsque des arbres quelconques sont morts naturellement, ils ne sont pas remplacés par des arbres de la même espèce. Ainsi, quand un bois de sapins a péri, sans le concours de l'homme, il n'est pas remplacé par des arbres de même nature, mais par des chênes, des bouleaux, etc., qui trouvent un sol qui leur est favorable dans celui qu'a formé la décrépitude des sapins. Les forêts dont les arbres sont morts, après être parvenus à leur plus haut point de perfection, sont beaucoup plus propres à être cultivées qu'à être replantées. Enfoncez-y la charrue, et elles se couvriront des plus abondantes et des plus belles moissons. Peut-être conviendrait-il d'autoriser l'administration des forêts à vendre les parties des bois du domaine qui sont actuellement sans arbres, et à employer le produit de ces ventes à acquérir des friches qui seraient plus favorables à la croissance de ces grands végétaux.

Les plantations qui, dans les cinquante dernières années, ont été répandues sur les friches de beaucoup de districts, en donnant des profits énormes aux propriétaires, ont aussi contribué à accroître, dans une proportion très-forte, la richesse publique. C'était le moyen le plus efficace pour approprier ces terres stériles à la culture. Beaucoup d'arbres, et principalement le mélèse, dé-

Digitized by Google

truisent les bruyères, et sont très-favorables, par l'ombre qu'ils leur procurent, à la venue des meilleures espèces de gazons. Il en résulte que, même sans compter le bois qui s'y trouve, le sol de ces plantations a au moins doublé de valeur. Que l'administration des forêts se montre aussi soigneuse de la richesse publique, que certains particuliers l'ont été de la leur; qu'elle contribue activement à l'exécution des plans que nous proposons; et l'on verra s'accroître nos ressources intérieures dans une proportion assez forte, pour rendre inutile cette expatriation en masse d'une partie de nos concitoyens, que certains économistes proposaient dernièrement comme une mesure indispensable, et la seule qui pût sauver l'Angleterre des périls dont une population surabondante menace son avenir (1).

(*Quarterly Review.*)

(1) Voyez l'article sur les pauvres d'Irlande, dans le numéro 21 de notre recueil.

Digitized by Google

Politique.

DU RADICALISME PHILOSOPHIQUE EN ANGLETERRE (1).

M. Mill est, sans contredit, l'homme le plus remarquable, du moins après son fondateur, de cette secte

(1) NOTE DU TR. Nous nous sommes engagés, dans la préface de la REVUE BRITANNIQUE (*), à ne laisser échapper aucune occasion de faire connaître à nos lecteurs les divers partis qui divisent l'Angleterre, et qui peuvent influer sur son avenir. L'article qu'on va lire est plus propre qu'aucun autre à nous éclairer à cet égard. Ces partis se réduisent à deux, depuis que le gouvernement, pressé par les embarras de sa position, s'est séparé des vieux torys sur lesquels l'émancipation de l'Irlande vient d'être si heureusement conquise, et qui ne pourront jamais se remettre de cet échec. C'est ce qui explique le silence des whigs pendant les dernières sessions. Ce silence a été calomnié; on l'a également attribué à des transactions honteuses ou à une coupable apathie; il est au contraire le résultat du patriotisme le plus désintéressé et le plus habile. L'ancienne opposition a sacrifié les intérêts de sa gloire à la patrie et au triomphe de ses doctrines, en laissant faire sans trouble au ministère des actes dont l'exécution eût été plus difficile, si elle eût voulu y prendre une part ostensible et directe. Tout se débat donc maintenant entre les whigs ou libéraux modérés, et le radicalisme philosophique qui a succédé aux démagogues enrôlés sous les bannières de Hunt et de Cobbett. Ceux-ci faisaient des appels véhémens aux passions populaires. Le radicalisme philosophique, qui se nomme aussi le parti des utilitaires, moins impétueux, quoique aussi absolu, attend la victoire de la puissance de sa logique, du tems, des progrès de la raison humaine. Cette opinion a, comme on sait, pour organe la *Revue de Westminster*, à laquelle nous avons déjà fait de nombreux emprunts (**). Ses chefs, dans le Parlement

(*) Voyez le 1er volume.

(**) Voyez, dans le 7e numéro, l'article sur l'éducation des classes inférieures; dans le 8e, celui sur les substitutions et les droits d'aînesse; dans le 10e, celui sur

Digitized by Google

politique qui s'est donné le nom d'*utilitaire*. Nous nous contenterons aujourd'hui d'examiner le plus important de ses ouvrages, son traité sur le gouvernement. Il est fort difficile, en parlant de cet écrivain, de satisfaire les adeptes de la même école; car, quoiqu'ils ne le placent pas au même rang que M. Bentham, et que l'expression de leur admiration pour le disciple paraisse faible à côté des hyperboles de leur enthousiasme pour le maître, on ne pourrait guère, cependant, parler en plus hauts termes de Locke et de Bacon lui-même. L'écrit dont nous allons faire l'examen est peut-être un des plus dignes d'attention de ceux qui ont fait la renommée de M. Mill. La secte à laquelle ce publiciste appartient le considère comme un ouvrage accompli. Tous les axiômes en sont pour elle des articles de foi, et les anathêmes dont son *credo* politique abonde, à l'égal des *credo* re-

et en dehors, sont MM. Hobhouse, Bentham, Mill, etc. Ceux des whigs, plus connus sur le continent, sont le marquis de Landsdown, lord Holland, Sir James Mackintosh, MM. Brougham, Jeffrey, éditeur de la *Revue d'Édinbourg*, etc., etc. C'est à Sir James Mackintosh qu'est attribué l'article qu'on va lire. Il est consacré à l'examen d'un traité de M. Mill sur le gouvernement; et comme il contient de nombreux extraits de cet ouvrage, les deux grands partis qui se divisent l'Angleterre y sont, en quelque sorte, en présence. Indépendamment de l'intérêt qu'il offre sous ce rapport, les hautes questions qui y sont débattues lui en donnent encore un autre plus élevé. Ces questions sont celles qui intéressent le plus l'ordre politique des sociétés modernes, car l'objet du débat est de savoir s'il vaut mieux se borner à modifier les institutions défectueuses que nous ont léguées nos ancêtres, ou bien, comme le proposent les utilitaires, tout niveler d'abord pour tout reconstruire ensuite.

les institutions de charité; dans le 11e, celui sur l'utilité des morts pour les vivans; dans le 12e, les considérations sur les Arabes et les Persans; dans le 16e, l'article sur l'émigration; dans le 27e, celui sur les bibliothèques publiques de la Grande-Bretagne; dans le 37e, celui sur la nécessité d'une éducation scientifique pour les classes supérieures et moyennes, etc., etc.

Digitized by Google

ligieux les plus intolérans, ne sont pas ménagés à ceux qui pensent que cette doctrine n'est pas sans réplique. Quiconque, disent-ils, a suffisamment d'intelligence pour comprendre la première proposition d'Euclide, ne peut lire ce chef-d'œuvre de dialectique, sans être profondément convaincu.

Notre manière de voir, sous ce rapport, est bien différente : non-seulement nous sommes persuadés que l'ouvrage de M. Mill repose sur de faux principes, mais nous croyons, en outre, que les déductions qu'il en tire ne sont pas logiques. Nous concevons cependant que ses hypothèses aient rempli les utilitaires d'admiration. Ou nous nous trompons bien, ou ces hommes, que de bonnes gens regardent comme les lumières du monde, et que d'autres considèrent comme des démons incarnés, sont, en général, des esprits étroits qui n'ont qu'une instruction bornée et superficielle. Leur dédain pour la littérature élégante est évidemment le mépris de l'ignorance. Nous croyons que la plupart ont peu ou point lu, et qu'ils sont ravis d'être délivrés du sentiment de leur infériorité, par un maître qui leur dit que les études qu'ils ont négligées sont de nulle valeur, leur met cinq ou six lieux communs dans la bouche, leur prête un numéro de la *Revue de Westminster*, et, dans moins d'un mois, en fait des philosophes. Au milieu de ces subalternes, de ces argumentateurs à la suite, qui ont juste assez de philosophie pour troubler la tête de leurs vieilles tantes, et mettre au désespoir leurs pieuses grand'mères, se trouvent, sans doute, quelques hommes qui ont beaucoup lu, et qui n'ont pas moins pensé, mais dont les lectures et les méditations ont été dirigées vers un seul objet, et qui, par conséquent, quoiqu'ils possèdent des lumières sur cet objet, sont exposés à faire de fréquentes méprises, parce qu'ils n'ont

Digitized by Google

pas considéré la société sous des points de vue assez généraux.

Rien de plus curieux et de plus instructif que la manière dont certaines gens, qui regardent en pitié le reste du monde, tombent dans des piéges que le simple bon sens de leurs voisins aurait découverts et évités. C'est un des principaux articles de la foi des utilitaires, que le sentiment et l'éloquence sont des obstacles à la recherche de la vérité. Ils affectent partant une simplicité de quakre, ou plutôt une négligence et une impureté de style étudiés. Les argumens les plus vigoureux, quand ils sont parés des grâces du langage, ne leur paraissent plus qu'un non sens. D'un autre côté, ils cèdent aux plus pitoyables sophismes, lorsqu'ils sont déguisés sous la forme de syllogismes. On dirait qu'ils ignorent que la logique a ses illusions aussi bien que la rhétorique, et que l'erreur peut se cacher dans un syllogisme comme dans une métaphore.

M. Mill a précisément tout ce qu'il faut pour séduire des esprits de ce genre. Ses argumens sont présentés avec la plus grande affectation de précision; ses divisions sont tranchées et formelles, et son style est presque aussi sec que celui des *Élémens d'Euclide*. Que ce soit un mérite, c'est ce dont il est permis de douter. Ce qu'il y a de certain, c'est que les âges où on comprenait le moins les principes d'une saine philosophie, étaient précisément ceux où l'on observait le plus les formes de la logique, et que l'époque d'où datent les progrès des sciences expérimentales, fut celle où on renonça à ce faste de formules pédantesques, pour prendre un style qui suivait les mouvemens de l'ame et de la pensée, qui en recevait sa forme et ne les leur imprimait pas.

Le style que les utilitaires admirent est celui qui con-

Digitized by Google

vient seulement aux sujets sur lesquels on peut raisonner *à priori*. Ce fut la frivole pédanterie des écoles du moyen âge qui le mit en vogue, vogue qui cessa à la naissance de la philosophie baconienne, cette grande ère de l'esprit humain. La méthode inductive comportait et même réclamait une diction plus libre. Il était impossible de remonter des phénomènes aux causes, d'apprécier des différences légères, d'exprimer des nuances délicates, dans le jargon sec et décoloré de la scholastique. C'est à cette école que M. Mill a emprunté à la fois son esprit et son style. On dirait un aristotélien du quinzième siècle qui s'est trompé d'époque. Sans deux ou trois allusions qui se trouvent dans son livre, M. Mill paraîtrait ignorer qu'il existe déjà des gouvernemens parmi les hommes. Il commence par établir certaines dispositions de la nature humaine, et de ces prémisses il déduit, par la synthèse, toute la science de la politique. C'est avec peine que nous nous persuadons que son ouvrage n'est pas antérieur à Galilée et à Bacon, et n'a pas été composé dans ces tems où les médecins méditaient sur la nature de la chaleur pour guérir la fièvre, et où les astronomes, à l'aide de doctes syllogismes prouvaient que les planètes ne pouvaient avoir aucun mouvement qui leur fût propre, parce que les cieux étaient incorruptibles, et que la nature haïssait le vide.

Le premier chapitre de son essai est relatif au but du gouvernement. Selon lui les idées qu'ont à cet égard la plupart des hommes sont vagues et inexactes. Il commence d'abord par établir avec assez de raison que l'objet du gouvernement est d'accroître le plus possible les jouissances, et de diminuer également le plus possible les peines dont les hommes sont le principe les uns pour les autres. Il établit ensuite, avec un pompeux appareil

Digitized by Google

de formes syllogistiques, « que la société jouit de sa plus grande somme de bonheur lorsque chaque individu conserve la plus grande quantité possible du produit de son travail. » Il est remarquable que M. Mill, avec toute son affectation de précision, ait donné une définition beaucoup moins exacte du but du gouvernement, que celle qui se trouve dans la bouche du vulgaire. Le premier individu avec lequel il voyagera dans une voiture publique pourra lui apprendre que les gouvernemens sont établis pour la protection des personnes et de leurs biens. Mais ce publiciste paraît croire que la conservation des biens doit être le premier et l'unique objet des gouvernans. La plupart des injures que l'on fait aux personnes résultent sans doute du désir de s'approprier leurs biens. Cependant l'usage des assassinats provoqués par la vengeance, qui existe encore dans certaines parties du midi de l'Europe; celui non moins horrible de ces duels ou plutôt de ces boucheries du seizième et du dix-septième siècle, dans lesquelles des bandes de témoins ou de seconds jouaient leur vie aussi bien que les intéressés; d'autres pratiques encore non moins funestes, sont assurément très-préjudiciables à la société, et nous ne voyons pas comment un gouvernement qui les tolérerait « diminuerait le plus possible les peines dont les hommes sont le principe les uns pour les autres. » Ce gouvernement pourrait, cependant, « assurer à chaque individu la plus grande quantité possible du produit de son travail, et par conséquent, selon M. Mill, remplir toute sa mission. » L'inexactitude de cette définition n'a sans doute rien de très-grave; mais nous avons voulu faire voir comment le vague de la pensée peut se cacher sous un grand appareil logique.

Après avoir déterminé le but, M. Mill examine quels

Digitized by Google

doivent être les moyens de l'atteindre. Pour conserver les biens, il faut déléguer le pouvoir à une certaine portion de la société. Cette portion, c'est le gouvernement, et toute la question est de savoir comment on peut empêcher ceux auxquels ce pouvoir a été remis d'en abuser.

M. Mill passe ensuite en revue les diverses formes de gouvernement. Il reconnaît qu'il serait physiquement impossible que toute la communauté se réunît en masse; il en résulte que les pouvoirs du gouvernement ne peuvent pas être exercés d'une manière directe par le peuple. Mais, suivant lui, c'est là l'unique objection que l'on puisse faire contre la démocratie pure.

« Une société politique ne saurait, dit-il, avoir un intérêt opposé au sien. On ne pourrait, sans contradiction dans les termes, affirmer le contraire. Une nation peut vouloir le mal d'une autre, mais jamais le sien propre. C'est une vérité incontestable et qui est d'une très-haute importance. »

M. Mill continue et s'applique à faire voir que les états aristocratiques sont nécessairement mal gouvernés :

« La raison pour laquelle on a institué les gouvernemens, c'est que, si un homme était plus fort qu'un autre, il ne manquerait pas de prendre, dans l'avoir de ce dernier, tout ce qui lui conviendrait. Mais ce que cet homme ferait isolément, plusieurs réunis le feront également. Si donc les pouvoirs de l'état sont remis aux mains d'un petit nombre, c'est-à-dire d'une aristocratie, comme les dépositaires de ce pouvoir se trouveront plus forts que le reste de la communauté, ils en profiteront pour lui ravir tout ce qui sera à leur convenance, et par conséquent ils manqueront tout-à-fait le but dans lequel les sociétés politiques ont été instituées. »

Digitized by Google

C'est absolument de la même manière que M. Mill prouve que la monarchie absolue est une mauvaise forme de gouvernement :

« Si, comme on vient de le voir, tout gouvernement est fondé sur cette loi de la nature humaine, que, lorsqu'un homme est plus fort qu'un autre, il lui prend tout ce que ce dernier peut posséder à sa convenance, il est clair que cet homme, en devenant roi, ne changera pas de disposition, de manière que, s'il a assez de force pour enlever à ses sujets tout ce qui lui plaira, il n'hésitera pas à le faire. Prétendre le contraire, serait soutenir que les gouvernemens sont inutiles, et que les hommes n'ont pas besoin d'un pouvoir qui les empêche de se nuire les uns aux autres. Ces observations s'appliquent à tous les gouvernemens qui n'émanent pas du peuple ou de la généralité de la société. »

Mais n'est-il pas possible qu'un roi ou une aristocratie, une fois saturée des objets de ses désirs, n'assure à la société la jouissance paisible de ce qui lui restera ? M. Mill répond par la négative. Il cherche à prouver par une longue série de syllogismes, que chaque homme désire que les autres agissent conformément à sa volonté. Or, les autres ne conforment leur volonté à la nôtre, que lorsqu'ils y sont déterminés par le sentiment du plaisir ou de la peine. Infliger une peine, c'est faire une injure directe ; et lorsque le gouvernement prend la voie plus douce d'obtenir l'obéissance au moyen du plaisir qu'il procure, il ne peut y parvenir qu'en conférant des faveurs. Mais comme il n'y a aucune limite à son désir d'obtenir l'obéissance, il n'y en a aucune à sa disposition à conférer des faveurs ; et attendu qu'il ne peut le faire sans mettre le peuple au pillage, il n'hésitera pas à piller le peuple. Il est donc faux qu'une aristocratie ou un roi croie ja-

Digitized by Google

mais avoir entièrement tout ce dont il a besoin. Aussi ses rapines, pour se procurer des moyens de récompense, seront-elles proportionnées aux cruautés qu'il commettra pour intimider les mécontens ou pour les rallier à lui par le sentiment de la crainte. Une loi de sa nature dont il ne saurait s'affranchir, lui commande d'être à la fois féroce et avide. Telle est du moins l'argumentation de M. Mill.

Quiconque a la plus légère connaissance de l'état réel du monde, pendant les anciens âges ou aujourd'hui, peut au premier abord être surpris par ces argumens, mais il ne saurait en être convaincu. Dans le cours des deux derniers siècles, plusieurs centaines de princes absolus ont régné en Europe. Est-il vrai que leur cruauté ait maintenu un système permanent de terreur, et que leur insatiable cupidité ait pris à leurs sujets tout ce qui n'était pas rigoureusement nécessaire à ceux-ci pour les faire vivre? Cela est-il vrai de tous, de la moitié, d'un seul? Cela est-il vrai même de Philippe II et de Paul Ier? Mais il est inutile de citer l'histoire. Tout homme de sens, quelqu'étranger qu'il soit aux livres, ne peut être séduit par l'argumentation de M. Mill; car nous ne pouvons passer un jour au milieu de nos semblables, sans voir d'innombrables faits qui la contredisent.

Nous accordons que des souverains sans contrôle prendront le plus possible tout ce qui sera à leur convenance, et que, comme l'intermédiaire d'autres hommes est indispensable pour atteindre ce but, ils emploieront tous les moyens en leur pouvoir, pour s'assurer d'une entière et prompte obéissance. Maintenant quels sont les objets de nos désirs à tous? En partie sans doute les jouissances physiques. Mais les appétits que nous avons en commun avec les animaux seraient satisfaits presque avec

Digitized by Google

aussi peu de frais et aussi facilement que ceux de ces animaux eux-mêmes, si nous ne donnions rien à l'ostentation, à nos affections, à nos caprices. C'est assurément une bien faible portion de son revenu, que celle qu'un propriétaire aisé consacre à se procurer d'agréables sensations corporelles. La plus grande, même celle qu'il emploie dans sa cuisine ou dans sa cave, ne sert pas à flatter son palais, mais à maintenir sa réputation d'hospitalité, à empêcher qu'on ne l'accuse d'avarice, à entretenir ses relations de bon voisinage. Il est évident qu'un roi ou une aristocratie pourraient se rassasier de jouissances matérielles, si elles étaient dégagées de tous leurs accessoires, sans ruiner les états les plus pauvres.

Il n'en est pas de même des goûts et des désirs que nous avons comme êtres pensans et doués d'imagination. A cet égard nous ne pouvons jamais être entièrement satisfaits. Le raisonnement de M. Mill serait donc juste, sous ce rapport, si les désirs de ce genre que nous éprouvons ne se servaient pas réciproquement de contrepoids. Par exemple, la généralité des hommes ne désire rien tant que la bonne opinion des autres. Le poids de la haine et du mépris public nous paraît intolérable. Il est probable que ce respect que nous avons pour l'opinion de nos semblables vient originairement de la possibilité que nous leur attribuons de nous nuire ou de nous être utiles. Mais dès le moment où nous nous sommes fait un besoin de l'estime d'autrui, nous ambitionnons les suffrages même de ceux qui ne peuvent évidemment nous faire ni bien ni mal. C'est ainsi que le désir d'une gloire ou la crainte d'une flétrissure posthume, dont qui que ce soit n'est entièrement affranchi, est pour certains hommes le principe d'actions héroïques ou des plus laborieux travaux. Pour empêcher que nos adversaires ne nous

Digitized by Google

adressent le reproche de sentimentalité, expression qui, dans le vocabulaire des Benthamites, équivaut à celui d'idiotisme, nous allons citer ce que M. Mill a dit lui-même à ce sujet, dans son Traité de Jurisprudence.

« Les peines morales résultent des sentimens défavorables que les autres ont pour nous. Ces peines peuvent avoir un tel degré d'intensité, que les autres maux inhérens à notre nature ne les égalent que bien rarement. Il n'y a que des êtres au-dessous de l'humanité qui puissent supporter sans douleur la haine ou le mépris de leurs semblables. Il est inutile de relever toute l'importance que doit avoir, comme moyen de prévenir les actions criminelles, un agent aussi puissant. Bien dirigé, il peut faire à lui seul plus que tous les autres ensemble. »

C'est sans contredit une chose étrange qu'un écrivain qui considère le mal que nous fait l'opinion défavorable des autres comme suffisant pour rendre inutile la potence ou le *treadmill*, n'en tienne aucun compte, quand il discute des questions politiques. Nous allons essayer de faire une théorie de gouvernement, dans la forme mathématique qui plaît à M. Mill, en partant de ses prémisses, et qui nous conduira à des résultats tout-à-fait opposés à ses idées politiques.

THÉORÈME.

Les souverains ne feront jamais ce qui peut leur être préjudiciable ou leur occasionner de la peine. Or, les sentimens défavorables du peuple leur causeraient de la peine. Ils ne feront donc rien de ce qui excitera ces sentimens. Mais les sentimens défavorables du peuple sont excités par tout ce qui le blesse. Les souverains éviteront par conséquent ce qui pourra les blesser; ainsi tous les

Digitized by Google

gouvernemens sont bons, quelle qu'en soit la forme, et c'est ce qu'il fallait démontrer.

Nous venons, ce nous semble, d'imiter fort exactement la marche ordinaire de M. Mill, et nous pourrions, pour compléter la ressemblance, proclamer notre εὕρηκα, en nous servant de ses propres paroles : « Cette déduction logique est forte et serrée à un degré qui n'est pas ordinaire. »

Le fait est que lorsqu'en traitant de choses qui ne peuvent pas être circonscrites dans des définitions précises et exactes, on adopte ces formes logiques; lorsque l'on parle de gouvernement, de morale, du bonheur, de la peine, du plaisir, etc., comme un géomètre parlerait de lignes et de nombres, il n'y a sorte d'absurdités et de contradictions où l'on ne puisse arriver de syllogisme en syllogisme.

M. Mill dit que, si les hommes n'étaient pas disposés à se piller les uns les autres, les gouvernemens seraient inutiles; et que, puisque cette disposition existe, on abusera certainement des pouvoirs de l'état, dès que l'exercice en sera confié à un petit nombre. Ce n'est pas avec de pareils dilemmes que l'on arrivera jamais à des conclusions rationnelles, dans les sciences morales. Toute cette question n'est qu'une question de quantité : si tous les hommes préféraient la bonne opinion de leurs voisins à toutes les jouissances de la fortune ou du pouvoir, on n'aurait sans doute aucun besoin de gouvernement; de même que, s'ils avaient une passion si violente pour les richesses, qu'ils fussent disposés à braver, pour six sous, la haine de leurs semblables, les argumens de M. Mill, contre les monarchies et les aristocraties, seraient parfaitement exacts. Mais la vérité est que les hommes ont à la fois des motifs qui les poussent à nuire à leurs voi-

Digitized by Google

sins, et des impulsions tout aussi fortes qui les déterminent à leur être utiles; car chacun de nous a des désirs qu'il ne peut satisfaire qu'en blessant les intérêts d'autrui, et d'autres qu'il ne pourrait pas satisfaire davantage, s'il ne se rendait pas agréable à ses voisins pour obtenir leur aide. M. Mill n'a vu la nature que sur une seule face; il n'a pris en considération que les motifs qui décident les hommes à s'opprimer et à se piller les uns et les autres, comme si ces motifs étaient les seuls qui les influencent. Nous avons déjà prouvé qu'en ne mettant en ligne de compte que les impulsions contraires qui agissent sur nous, on arriverait à des résultats entièrement opposés et tout aussi inexacts. Avec cette étrange manière de raisonner, on prouverait également que toutes les formes de gouvernement sont bonnes, ou que tous les gouvernemens sont superflus.

M. Mill examine ensuite si la combinaison des trois formes de gouvernement peut prévenir les abus de pouvoir. Il soutient la négative, et voici de quels argumens il appuie son opinion :

« Il résulte des principes que nous avons posés, que chacun des trois pouvoirs cherchera à obtenir la plus grande part des différens objets en possession d'exciter les désirs humains, ou, pour parler plus exactement, de se procurer le plus possible les moyens de satisfaire ces désirs; c'est-à-dire la richesse et la force. Un des moyens qui sera le plus tôt tenté sera la combinaison de deux des pouvoirs pour paralyser le troisième. Cette combinaison est sans contredit, de toutes les choses qui peuvent dépendre de la volonté de l'homme, une des plus certaines; les plus puissans motifs existent pour la provoquer, et pas un seul pour la prévenir. Ce mélange des trois

Digitized by Google

formes de gouvernement est donc une chimère ; voyons s'il en est de même du mélange de ces formes réduites à deux.

» Supposons que la monarchie soit combinée avec l'élément démocratique. Leur pouvoir sera égal ou inégal. S'il n'est pas égal, il résultera nécessairement des principes que nous avons établis, que le plus fort empiétera sur le plus faible jusqu'au moment où il lui aura tout pris. Ainsi donc la seule question est de savoir ce qui arrivera, si le pouvoir est égal.

» En premier lieu il paraît impossible que cette égalité puisse exister. Comment pourrait-on l'obtenir, et par quel moyen assurerait-on qu'elle existe? que s'il est impossible de trouver ce moyen, l'égalité ne pourra être que l'effet du hasard. Dès-lors il y a mille à parier contre un qu'elle ne s'établira pas. Cette idée est donc aussi chimérique qu'absurde.

» La doctrine du mélange des trois formes de gouvernement est fondée sur la théorie de la balance des pouvoirs. On suppose, dans cette théorie, que lorsqu'un gouvernement est composé des trois élémens monarchique, aristocratique et démocratique, ces pouvoirs se balancent, et qu'une bonne administration résulte des obstacles qu'ils opposent à leurs empiétemens respectifs. Les observations que nous venons de faire sur la coalition qui s'établira inévitablement entre deux de ces pouvoirs suffisent pour démontrer que, s'il y a une théorie qui mérite d'être traitée de visionnaire, c'est sans contredit celle-là. D'autres considérations nous amèneront au même résultat.

» En effet, nous avons vu que l'intérêt de la société, considéré en général ou sous le point de vue démocratique, est que chaque individu reçoive protection, et que

Digitized by Google

l'action des divers pouvoirs soit exclusivement dirigée vers ce but. Nous avons vu aussi que l'intérêt du roi et de l'aristocratie est précisément l'inverse ; car ce qu'ils désirent, c'est d'avoir un pouvoir sans limites sur le reste de la société, pour en user à leur profit. Il ne peut jamais être dans l'intérêt de la monarchie ou de l'aristocratie de faire cause commune avec la démocratie, parce que l'intérêt de la démocratie ou de la nation en général est que ni le roi ni l'aristocratie ne prenne une seule parcelle du pouvoir ou de la richesse publique pour en user à leur avantage particulier. Une conséquence nécessaire résulte de cet état de choses, c'est que la monarchie et l'aristocratie ont tout profit à se coaliser pour s'emparer de ce pouvoir sans limites, auquel elles aspirent, et que la démocratie ne veut pas leur laisser prendre. »

Nous avons rapporté textuellement toute l'argumentation de M. Mill, afin qu'on ne nous accusât pas de l'avoir affaiblie ; maintenant il nous sera facile d'en faire sentir le vide. Elle repose entièrement sur cette idée que deux pouvoirs politiques ne pouvant jamais être parfaitement égaux, le plus fort finira toujours par détruire le plus faible. Nous observerons à M. Mill que lorsqu'une affaire civile est soumise au jugement de deux arbitres, et que ces arbitres ne peuvent se passer de leurs suffrages respectifs, l'on dit qu'ils ont un pouvoir égal. Pourquoi n'en serait-il pas de même de deux pouvoirs politiques, investis chacun d'un droit absolu de *veto*, surtout lorsqu'un troisième pouvoir ne peut intervenir comme tiers arbitre pour les départager. Or c'est précisément ce qui arrive dans notre constitution, où le roi coalisé avec la pairie ne pourrait pas, cependant, se passer des communes.

Digitized by Google

Si le raisonnement de M. Mill était juste, quant aux différentes branches de la législature, il le serait aussi des divers gouvernemens considérés dans leurs relations mutuelles. Chaque gouvernement, pourrait-on dire, cherchera à enlever aux autres ce qui, dans les avantages dont ils jouissent, sera à sa convenance. Si la France peut subjuguer l'Angleterre, elle le fera; si le gouvernement anglais peut subjuguer la France, il le fera également; mais le pouvoir de ces deux états est égal ou ne l'est pas. La chance de l'égalité est comme l'infini à un, et par conséquent doit être mise hors de compte; donc l'une de ces puissances finira nécessairement par être maîtresse de l'autre.

Rien, sans doute, ne serait plus facile que de répondre à cette argumentation. A quelques égards, la France est plus forte que l'Angleterre; à d'autres, au contraire, c'est l'Angleterre qui l'est davantage. La France a une plus grande population, l'Angleterre un plus grand capital; la France une armée plus considérable, l'Angleterre une plus grande flotte. Nous serions plus forts s'il s'agissait d'une expédition à Rio ou aux Philippines; la France serait placée dans une condition plus favorable s'il s'agissait d'une campagne sur le Pô ou le Danube; mais l'une ne pourrait pas tenir l'autre sous le joug pendant un mois. L'invasion serait périlleuse pour toutes les deux; l'idée d'une conquête définitive insensée. C'est ainsi qu'il faut discuter des questions de ce genre. Au fond, les *ergo* de M. Mill ne pourraient pas même en imposer à un enfant, à moins que ce ne fût celui devant qui on avait parlé de la force de Bonaparte, et qui demandait un jour en ma présence s'il était plus fort qu'un éléphant.

M. Mill nous rappelle ces philosophes du seizième

Digitized by Google

siècle, qui, ayant démontré *a priori* que la rapidité avec laquelle les corps descendaient vers la terre varie précisément comme leurs poids, refusaient de croire le contraire, malgré la conviction que devaient leur donner leurs yeux et leurs oreilles. La constitution anglaise, selon la classification de cet écrivain, est une combinaison de la monarchie et du gouvernement aristocratique que représente une chambre haute composée de nobles héréditaires, et une autre chambre presque entièrement choisie par une classe privilégiée, qui possède son droit électoral en vertu de ses propriétés foncières, ou de ses rapports avec certaines corporations. Or, d'après les théories de M. Mill, depuis l'introduction de ces deux élémens dans notre constitution, c'est-à-dire depuis le berceau de notre histoire, l'un a dû sans cesse empiéter sur l'autre ; car suivant lui toutes les usurpations doivent toujours se faire d'un seul côté ; le premier empiétement rendant l'usurpateur plus fort, ce qui le met à même de le devenir encore davantage. Ainsi, en raisonnant de cette étrange manière, on pourrait conclure de ce que le parlement a été plus fort que la couronne en 1641, qu'il l'était également sous le règne d'Henri VIII. « Hippocrate, répond la servante, dans Molière, dira ce qu'il voudra ; mais le cocher est mort. » M. Mill pourra dire ce qui lui plaît, mais la constitution anglaise subsiste toujours : que, depuis la révolution, le parlement ait exercé un vaste pouvoir, c'est ce qu'il est impossible de nier ; mais d'un autre côté, le roi peut créer de nouveaux pairs et dissoudre les communes. Guillaume III supporta de cruelles mortifications de la seconde chambre et en fut opprimé. La reine Anne voulut se débarrasser d'un ministère qui avait la majorité dans les deux chambres ; elle attendit son moment pour une dissolution, créa douze pairs torys, et accomplit son

Digitized by Google

projet. Trente ans plus tard, la Chambre des Communes enleva le ministère à Walpole. En 1784, Georges III put maintenir M. Pitt en place en dépit de la majorité de la seconde chambre. En 1804, au contraire, la crainte d'une défaite parlementaire força le même prince d'abandonner ce ministre chéri; mais, en 1807, il put faire précisément ce qu'avait fait la reine Anne, un siècle auparavant. Maintenant le pouvoir du roi a-t-il grandi pendant ce dernier siècle, ou bien est-il resté stationnaire? Quelques personnes prétendent que la prérogative royale n'a pas cessé de s'augmenter; tandis que d'autres soutiennent que c'est l'autorité du parlement qui s'est accrue (1). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aux deux époques, le roi et les chambres se sont trouvés investis d'un grand pouvoir; s'il y avait le moindre fondement dans toute l'argumentation de M. Mill, cette question n'en serait pas une, et l'on reconnaîtrait d'une commune voix quelle est celle des deux parties qui a augmenté ses prérogatives et son influence.

L'autre principe posé par M. Mill, que lorsqu'il y aura réellement trois pouvoirs distincts dans l'état, deux de ces pouvoirs seront entraînés par la force des choses à se réunir pour étouffer le troisième, n'est pas plus exact que celui que nous venons de réfuter. Selon lui c'est toujours l'aristocratie qui se coalisera avec le roi; mais est-il bien démontré que les intérêts de l'aristocratie et de la couronne soient identiques? Tout à l'heure notre adversaire nous disait que, lorsque les pouvoirs de l'état sont partagés entre elles, l'une finit toujours par ravir à l'autre ceux qui lui avaient été départis. En raisonnant

(1) Voyez, à cet égard, le bel article sur les annales constitutionnelles de l'Angleterre, inséré dans notre 46e numéro.

Digitized by Google

conséquemment à son principe, il aurait dû supposer que la prévision de cette issue qu'il regarde comme inévitable, s'opposerait à cette coalition. Il suffit au surplus d'avoir lu les abrégés de Goldsmith pour savoir que tantôt le peuple s'est joint au roi pour lutter contre la noblesse, et que tantôt la noblesse et le peuple ont fait cause commune contre la couronne. En général quand il existe trois partis distincts dans l'état, et qu'il se forme une coalition entre deux, il est rare qu'elle dure assez long-tems pour atteindre son but. On ne tarde pas à reconnaître quel est celui qui doit le plus gagner à la coalition. Dès-lors il devient un objet d'inimitié et de crainte pour son allié qui passe dans l'autre camp et l'oblige à rendre ce qu'il a pris. La même chose a lieu de nation à nation. On sait comment Henri VIII se ménageait entre François Ier et Charles-Quint; mais il est inutile de citer des exemples d'un fait qui se reproduit presque à chaque page de l'histoire ancienne et moderne. C'est à ce principe que la plupart des états de l'Europe ont dû tour à tour de conserver leur indépendance.

Après avoir prouvé à sa manière que toutes les formes simples de gouvernement sont mauvaises, et que les formes mixtes ne valent pas mieux et ne sauraient se maintenir, M. Mill veut bien cependant nous rassurer un peu, et il reconnaît que l'avenir de l'espèce humaine n'est pas tout-à-fait désespéré.

« La solution, dit-il, de toutes les difficultés spéculatives et pratiques doit se trouver dans le système représentatif, la plus grande et la plus belle des découvertes des tems modernes; sans quoi on serait forcé de conclure qu'un bon gouvernement est une chose impossible; car comme il n'existe aucun individu ou aucune combinaison d'individus, excepté la société elle-même, qui ne trouvât

Digitized by Google

pas son compte à un mauvais gouvernement, s'il était investi de tous ses pouvoirs, et comme la société est incapable d'exercer ces pouvoirs en masse, il est clair que si elle n'a pas de moyens de tenir en bride ceux à qui elle les confie, ils les feront servir à leur intérêt particulier, au lieu de les employer dans celui de la communauté. Comment celle-ci parviendra-t-elle à contenir les dépositaires de ses pouvoirs? elle ne peut agir que lorsqu'elle est assemblée; et, quand elle est assemblée, elle est incapable d'agir. Dès-lors il est clair que, pour sortir de son impuissance, il faut nécessairement qu'elle se choisisse des représentans. »

Notre auteur examine ensuite comment le corps des représentans doit être constitué. Il commence par établir deux principes sur lesquels, dit-il, il ne peut y avoir aucune contestation.

« 1° L'assemblée destinée à maintenir les magistrats de la nation doit avoir le pouvoir nécessaire pour remplir son mandat;

» 2° Il est indispensable qu'elle ait des intérêts identiques avec la communauté. Autrement elle ferait un mauvais usage de son pouvoir. »

La première de ces propositions ne saurait sans doute être contestée, mais avant d'admettre la seconde il sera nécessaire de s'entendre sur ce que M. Mill appelle l'intérêt de la société.

Il ne paraît pas facile, d'après ses principes, de trouver un moyen de rendre les intérêts du corps représentatif identiques avec ceux du corps constituant ou du peuple. Le plan qu'il propose est simplement celui d'élections multipliées. « Limiter la durée de leurs pouvoirs est, dit-il, l'unique moyen d'en prévenir les abus. » Mais tous les argumens par lesquels M. Mill a prouvé que la mo-

Digitized by Google

narchie et l'aristocratie étaient dangereuses peuvent également servir à démontrer que cette garantie est illusoire. Il est clair que les représentans du peuple, dès qu'ils sont élus, forment une aristocratie, et que partant ils ont un intérêt distinct de celui de la masse de la nation. Pourquoi, par exemple, ne rendraient-ils pas une loi pour prolonger leur pouvoir? Une assemblée qui était assurément composée d'élémens fort démocratiques ne l'a-t-elle pas fait en France (1)? Ils seront en mesure de le faire si toute l'autorité législative leur est attribuée. Que si, au contraire, ils n'en ont qu'une partie, quels seront les dépositaires de la portion qu'on ne leur a pas donnée? Sera-ce le peuple en général exprimant son approbation ou son *veto* dans des assemblées primaires? Mais M. Mill nous a dit que le peuple ne pouvait agir que lorsqu'il était réuni, et que, quand il l'était, il ne pouvait pas agir. Établira-t-on, comme dans quelques-unes des républiques de l'Amérique du Sud, qu'aucun changement ne sera fait dans la loi fondamentale du pays, sans une convention élue à cet effet? Mais la même difficulté se reproduit : pourquoi les membres de la convention ne trahiraient-ils pas leur mandat comme ceux de la législature ordinaire? Quand les membres de cette convention étaient de simples particuliers, ils étaient tout naturellement zélés pour des intérêts généraux qui étaient les leurs. Ils ont dû l'être surtout quand ils ont brigué les suffrages de leurs concitoyens. Mais une fois réunis en convention, investis du pouvoir suprême, et partant isolés de la masse du peuple, ils commenceront à avoir des intérêts distincts qui, selon les principes de M. Mill, doivent les

(1) La Convention nationale. La dernière chambre des députés a imité son exemple.

Digitized by Google

amener à prendre des mesures contraires aux intérêts du grand nombre. Il faut donc trouver un moyen de se garantir contre cette garantie déjà employée contre une autre garantie, quelque autre appui pour porter la tortue qui porte l'éléphant qui porte le monde.

Nous savons parfaitement bien qu'à cet égard il n'y a pas de danger véritable ; mais il n'y a pas de danger, parce que les principes de M. Mill sont faux. Si les hommes étaient tels qu'il les suppose, quand bien même nous accepterions purement et simplement les constitutions qu'il voudrait bien rédiger, nous n'aurions aucune garantie véritable contre un mauvais gouvernement. La meilleure garantie c'est que les législateurs seront maintenus dans la bonne voie par la crainte de l'infamie et celle de la résistance. D'ailleurs cette grande ligne de démarcation que M. Mill essaie de tirer entre les monarchies et les aristocraties d'un côté, et les démocraties de l'autre, n'a point de réalité. Dans aucune forme de gouvernement il n'y a identité absolue d'intérêt entre le peuple et ses chefs ; dans toutes, les chefs ont quelque crainte du peuple, dans les aristocraties les moins libérales, comme dans les monarchies les plus absolues.

Toujours dominé par son aversion pour les gouvernemens oligarchiques, et afin que chaque classe de la nation soit également représentée, M. Mill demande que tous les individus mâles, parvenus à leur maturité, les riches et les pauvres, ceux qui ont reçu de l'éducation, et ceux qui n'en ont pas, puissent tous également voter aux élections. Pourquoi pas aussi les femmes? cette question a été faite souvent dans les débats parlementaires, et jamais, à notre connaissance, on n'y a répondu d'une manière satisfaisante. M. Mill l'esquive le plus tôt pos-

Digitized by Google

sible; mais nous prendrons la liberté de peser un peu les mots de l'oracle : « Une chose, dit-il, est évidente, c'est que tous les individus dont les intérêts sont renfermés dans ceux d'un autre peuvent être écartés des élections sans inconvénient. C'est sous ce point de vue que les femmes doivent être considérées; car les intérêts de la plupart sont confondus avec ceux de leurs maris, ou avec ceux de leurs pères. »

Si, en raisonnant de la même manière, nous prétendions que les intérêts de la nation sont confondus dans ceux du roi, une clameur générale s'éleverait contre nous; et cependant cette assertion ne serait pas, ce nous semble, beaucoup plus déraisonnable que celle de M. Mill. Sans poser un fait, sans prendre la peine de compliquer la question par un sophisme, il poursuit sa route, en se débarrassant lestement des intérêts de la moitié de l'espèce humaine. Si l'histoire tout entière n'en impose pas, les femmes ont toujours été, et sont encore, dans la plus grande partie du globe, les humbles compagnes, les jouets, les captives, les servantes, les bêtes de somme de l'autre sexe. Excepté dans quelques heureux pays, parvenus à un haut degré de civilisation, partout elles sont esclaves, et même chez les peuples où elles sont le mieux traitées, les lois leur sont généralement défavorables, sur les points qui les intéressent le plus.

M. Mill ne fait pas seulement ses lois pour l'Angleterre, la France ou les États-Unis. Croit-il donc qu'un Turc ait le même intérêt que les odalisques qui composent son harem? Le Chinois et la femme qu'il attelle à sa charrue ont-ils le même intérêt? non assurément; pas plus que ce père italien et la fille infortunée qu'il enferme pour la vie dans un cloître. Sans doute il n'en est pas de

Digitized by Google

même en Angleterre et dans tous les pays qui jouissent des bienfaits d'une civilisation perfectionnée. Mais pourquoi un Anglais use-t-il rarement de tous les avantages que la loi lui accorde sur sa femme? Pourquoi, afin d'augmenter ses jouissances personnelles, ne la réduit-il pas à sa portion légale? Parce que, s'il l'aime, il a du plaisir à la voir satisfaite ; et parce que, s'il ne l'aime pas, il ne veut point s'exposer à être taxé d'avarice ou de méchanceté par son voisinage. Pourquoi la législature, entièrement composée d'hommes, ne rend-elle pas une loi qui dépouille les femmes de tous les priviléges et en fasse des esclaves? En rendant cette loi, ils satisferaient ce désir, qui, selon M. Mill, est inséparable de la nature humaine, celui de posséder le pouvoir sans limites de faire de la peine aux autres. Si donc ils ne rendent pas cette loi, et si aucun homme en Angleterre ne la réclame, c'est que notre nature vaut mieux que cet écrivain ne le suppose, et qu'elle n'éprouve pas si impérieusement le besoin de ce funeste pouvoir.

Si, dans ce pays, il y a identité d'intérêt entre les deux sexes, cela ne peut résulter d'autre chose que du plaisir d'être aimé et de communiquer le bonheur. Que cela ne vienne pas du seul instinct du sexe, c'est ce que prouve évidemment la manière dont les femmes sont traitées dans la plupart des contrées du globe. Si l'on objecte que la condition de nos femmes a été réglée par nos lois sur le mariage, on ne fait que reculer la difficulté, car ces lois ont été faites par les hommes. Puisque les sentimens bienveillans de la moitié de l'espèce humaine sont, dans certain pays, une garantie suffisante pour le bonheur de l'autre moitié, pourquoi ces sentimens n'empêcheraient-ils pas aussi les rois et les patriciens d'écraser leurs sujets? En examinant comment il se

Digitized by Google

fait que les femmes soient mieux traitées en Angleterre ou en France qu'en Perse, M. Mill apprendra aussi par quelle raison les sujets d'un prince absolu en Danemarck sont mieux gouvernés que ceux de Caligula.

Nous allons aborder maintenant la question la plus importante qui soit discutée dans cet essai. Convient-il que tous les hommes arrivés à l'âge de discrétion contribuent indistinctement à l'élection de la représentation nationale, ou bien faut-il exiger des électeurs une certaine fortune, comme cela a presque toujours eu lieu? M. Mill pense que, plus le cens sera faible, mieux cela vaudra; mais qu'il serait mieux encore qu'on n'exigeât des électeurs aucune condition de fortune.

« Ces conditions, dit-il, seront telles qu'elles embrasseront la majorité du peuple, ou quelque chose de moins que la majorité. Supposons, en premier lieu, qu'elles embrassent la majorité, toute la question est de savoir si elle aura un intérêt à opprimer ceux qui, dans cette hypothèse, se trouveraient dans la minorité. En examinant les élémens du calcul, nous verrons que le déplorable intérêt qu'elles auraient à mal faire ne serait pas grand, quoique cependant il ne fût pas entièrement détruit. Si cette majorité était deux fois plus grande que la minorité exclue du gouvernement, l'intérêt qu'elle trouverait à opprimer le reste de la société serait encore considérablement réduit. Cet intérêt s'accroîtrait à mesure que les conditions du cens électoral excluraient un plus grand nombre d'individus. En un mot, les chances d'un mauvais gouvernement diminuent en raison inverse de l'accroissement du nombre des électeurs. »

La première observation que nous ayons à faire sur ces assertions, c'est que même un gouvernement où tous les êtres humains auraient droit de suffrage serait encore

Digitized by Google

défectueux; car sous le système du suffrage universel, la majorité des électeurs nomme les représentans, et la majorité des représentans fait la loi : de manière que, si tout le peuple vote, il n'y a que la majorité qui gouverne. Ainsi de l'aveu même de M. Mill, dans le système de gouvernement le plus parfait possible, le pouvoir suprême a encore un intérêt à opprimer, quoique cet intérêt soit très-faible.

Est-il bien vrai d'ailleurs que cet intérêt soit aussi faible qu'il le dit? Telle n'est pas notre opinion. Si chaque individu possédait une égale portion de ce qu'il appelle les objets de nos désirs, la majorité s'abstiendrait probablement de mettre la minorité au pillage. Une forte minorité ferait une résistance vigoureuse, et les dépouilles qu'on lui enleverait ne compenseraient pas les peines et les frais de l'attaque. Mais chez tous les peuples civilisés, il n'y a qu'une petite minorité de gens riches et une très-grande de pauvres. S'il y avait un millier d'hommes ayant chacun cent livres de rentes, il serait peu avantageux pour neuf cent quatre-vingt-dix d'entre eux d'en dépouiller dix autres; et ce serait une chose dangereuse, même pour six cents individus, d'en dépouiller quatre cents. Mais si dix sur les mille avaient chacun cent mille liv. st., la chose serait bien différente. Il y aurait alors, dans cette tentative, beaucoup de profits à faire et nul risque à courir.

Afin de nous prouver que la sécurité de la fortune des riches peut se concilier avec le gouvernement d'une majorité de pauvres, on ne manquera pas sans doute de nous opposer ce qui se passe aux États-Unis; mais selon nous cet exemple est fort peu concluant. Dans un pays où les choses de première nécessité sont à vil prix et les salaires très-élevés; où un homme qui n'a pas d'autre

Digitized by Google

capital que ses jambes et ses bras, peut devenir riche avec de l'économie et du travail, le pauvre n'a pas d'intérêt bien pressant à dépouiller ceux qui sont plus fortunés que lui. Mais il n'en est pas ainsi dans les contrées où les classes inférieures ne se procurent qu'à grande peine les moyens de s'alimenter, tandis que les richesses se trouvent accumulées par grandes masses dans les mains d'un petit nombre. Les premiers besoins deviennent, à certaines époques, pressans, impérieux, irrésistibles. Nous avons vu, de notre tems, ces besoins faire méconnaître le danger de la potence et des baïonnettes. Que serait-ce si les hommes contre qui elles étaient dirigées les avaient à leurs ordres? Et qu'on ne dise pas que cet état de choses n'existe que dans les mauvais gouvernemens. S'il y a la moindre vérité dans les doctrines de l'école à laquelle appartient M. Mill, les progrès de la population doivent l'amener partout. Mais comme les gouvernemens équitables et à bon marché doivent favoriser ces progrès, il en résulte que c'est sous l'empire de ces gouvernemens que la multitude sera le plus promptement et le plus fortement disposée à piller les riches. Au fond ce n'est que dans quelques siècles que l'on pourra juger ce que valent les institutions de l'Amérique du Nord.

Les conséquences d'une spoliation générale de la propriété seraient incalculables. Sans doute dans un pays où un système politique rempli d'abus est inséparablement uni avec la répartition de la propriété, une convulsion violente, qui détruit ce gouvernement et fait passer au moins partiellement la propriété dans d'autres mains, peut être utile à un peuple qui a le courage de recourir à ce remède héroïque. Si, quand le choc est passé, on établit des institutions qui assurent la sécurité de la propriété, sous la protection de ces lois, l'industrie des ha-

Digitized by Google

bitans réparera bientôt le ravage produit par la violence des convulsions politiques. Il est incontestable que la révolution française a été, à tout prendre, un événement heureux pour la grande nation qui l'a faite. Mais en eût-il été de même si la France eût continué à rester soumise aux formes démocratiques de son gouvernement de 1793? Non assurément, car il est probable que, dans ce cas, tout son capital serait maintenant anéanti. Dès que les souvenirs de l'explosion se seraient effacés, que la richesse aurait recommencé à germer, que les pauvres auraient fait de nouvelles comparaisons entre leurs chaumières, leurs grossiers alimens, et les hôtels, les tables splendides des riches, il y aurait eu un nouveau houra sur la propriété, une nouvelle confiscation, un nouveau maximum, une nouvelle terreur. Quatre ou cinq convulsions de ce genre, se suivant les unes les autres à des intervalles de dix ou douze ans, réduiraient les contrées les plus florissantes de l'Europe à un état semblable à celui de la Morée ou de la Barbarie.

Les parties civilisées du globe n'ont plus rien à craindre des nations barbares. Ce n'est plus vers nos heureuses contrées qu'elles dirigeront leurs flots. Depuis que l'art de la guerre a pris pour auxiliaires les plus hautes sciences, la victoire doit en définitive rester aux peuples les plus éclairés; mais ne serait-il pas possible que la civilisation portât elle-même, dans son sein, le germe qui doit la détruire? Ne pourrait-on pas établir telle institution qui, sans le concours des tremblemens de terre, des famines, des pestes, du fer des barbares, minerait lentement les travaux d'une longue série de siècles de gloire et de sagesse, et bannirait la littérature, le commerce, l'industrie manufacturière, tout en un mot hors ces arts grossiers nécessaires au maintien de la vie animale? Ne

Digitized by Google

pourrait-il pas arriver, par ces institutions funestes, que dans deux ou trois siècles, quelques misérables pêcheurs vécussent avec les bêtes fauves au milieu des ruines de nos plus belles cités, qu'ils suspendissent leurs filets aux débris gigantesques des grands ouvrages de nos ports, et qu'ils construisissent leurs chaumières avec les fûts et les chapiteaux des colonnes de nos palais? Si M. Mill a raison; si, comme il l'assure, tout homme investi du pouvoir suprême en abuse toujours quand il n'est pas contenu par un autre pouvoir qui le contrôle; nous n'hésitons pas à dire que la forme de gouvernement qu'il recommande amènera infailliblement ce résultat. Que si, au contraire, ses doctrines sont fausses, c'est aux classes élevées et moyennes, les seules qui aient assez de lumières pour bien comprendre leurs intérêts et ceux des autres, que la représentation nationale doit être attribuée. Sur quelques points sans doute leurs intérêts peuvent différer de ceux des classes inférieures; mais, dans la généralité des cas, ils y seront conformes, et c'est là ce qui importe.

M. Mill a bien senti qu'il ne pourrait point faire prévaloir sa théorie sur le suffrage universel, s'il ne démontrait pas que les classes inférieures sont capables de comprendre leurs véritables intérêts. Voici à cet égard comment il raisonne :

« C'est des classes moyennes les plus éclairées, les plus intelligentes, les plus vertueuses de toutes que les rangs inférieurs du peuple reçoivent leurs opinions. C'est à ces classes en contact continuel avec lui que le peuple s'adresse dans ses embarras, pour en obtenir de l'assistance et des avis. C'est sur elles qu'il cherche à se modeler, et dont il cite les exemples à ses enfans. Il ne saurait donc s'égarer dans l'emploi du pouvoir qui lui sera remis en

Digitized by Google

prenant pour guides ces classes intermédiaires, l'orgueil et la force des nations, qui fournissent presque sans partage aux arts et aux sciences ceux qui en sont les plus brillans ornemens. »

Ce seul paragraphe suffit pour ébranler tout le système de M. Mill. En effet, de deux choses l'une : ou les intérêts des classes moyennes et des classes inférieures sont identiques, ou ils ne le sont pas. Dans le premier cas, pourquoi ne pas remettre aux classes moyennes la garde des intérêts communs? Que si, au contraire, leurs intérêts sont différens, les classes moyennes donneront aux autres de mauvais conseils, sans que ces dernières, aveuglées par une folle confiance, puissent en reconnaître le piége, et par conséquent sans que le droit qu'elles ont de voter aux élections leur procure les moyens d'éviter les abîmes où les entraîneraient des avis intéressés et perfides.

Voilà donc cette philosophie pour laquelle on voudrait nous faire dédaigner une expérience de trois mille ans! C'est à l'aide de ces sophismes qui, comme on vient de le voir, ne comportent pas le plus léger examen, et qui n'ont pas même l'avantage de concorder entre eux, que l'on voudrait nous faire jeter dans le creuset tous les trésors intellectuels accumulés pendant tant de siècles. Et quels sont ceux qui nous parlent avec tant d'empire? Est-ce à eux que le monde doit la découverte de la navigation ou de l'alphabet? mais non; nuls grands travaux ne les recommandent; ils n'ont fait que réunir quelques lieux communs, sans même pouvoir les coordonner; et cependant on dirait à les entendre que, jusqu'à l'heureuse époque où ils ont vu le jour, les peuples de l'Europe vivaient dans les bois et se mangeaient les uns les autres.

Digitized by Google

Nos lecteurs ne se méprendront pas sans doute sur le but de cet article. Ils ne supposeront pas que la *Revue d'Édinbourg* consacrée, depuis son origine, à la défense de toutes les doctrines généreuses, veuille faire indirectement l'apologie des monarchies absolues ou des aristocraties, en exagérant les vices des gouvernemens populaires. Nous avons voulu seulement combattre des théories dangereuses parce qu'elles sont fausses, et qui, lorsqu'elles sont vraies dans quelques parties de détails, ont encore l'inconvénient de s'étayer sur de mauvais raisonnemens.

Les utilitaires se vantent d'avoir donné pour appui à ces théories l'unique base qu'elles doivent avoir, en les faisant reposer sur la connaissance de la nature humaine. Selon eux les hommes se gouvernent toujours d'après leur intérêt personnel. Mais à quoi peut servir cet apophthegme, malgré sa simplicité apparente, s'il est prouvé que cet intérêt se produit sous les formes les plus variées, et qu'il peut provoquer les actes les plus divers? Un homme se passera de dîner pour épargner un schelling qu'il ajoutera à un capital de cent mille liv. st.; un autre se ruinera et fera des dettes pour donner des bals, des concerts, des mascarades; un troisième coupera la gorge d'un beau-père pour hériter de ses vieux habits; un quatrième va exposer sa vie pour sauver celle d'un ennemi : tel autre entre dans un régiment séduit par les excitations d'une vie remplie de périls; et tel autre se fait chasser de l'armée comme un lâche. Admettons que l'intérêt personnel ait également déterminé ces actes, comment prendre pour base un principe capable de produire des conséquences si diverses et si opposées?

Tout l'art de M. Mill, dans l'écrit que nous exami-

Digitized by Google

nons, consiste dans un jeu de passe-passe, au moyen duquel il emploie tour à tour un mot dans des acceptions différentes. L'homme, dit-il, s'emparera des objets de ses désirs, chaque fois qu'il le pourra. Mais que conclure de cette maxime générale? Quand nous voyons un homme prendre quelque chose, nous savons qu'il désirait cette chose; mais jusque-là quel moyen avions-nous de connaître s'il en avait ou non envie? M. Mill raisonne constamment comme si les hommes ne désiraient jamais que ce qu'ils peuvent se procurer par l'oppression et la spoliation. En rétrécissant ainsi l'acception du mot *désir*, on arrive à des conséquences aussi fausses que les prémisses d'où on est parti. Comme l'expérience le démontre, il n'y a rien qui, au moyen de certaines associations d'idées, ne puisse devenir un objet d'aversion ou de désir. La crainte de la mort est considérée généralement comme un des sentimens les plus forts de notre nature. C'est la plus redoutable sanction que le législateur ait pu donner à ses lois; et cependant, ainsi que l'observe Bacon, il n'existe pas une seule passion qui n'ait fait surmonter cette crainte. La douleur physique est, sans doute, un grand mal; et, non-seulement elle a été supportée avec patience, mais même accueillie avec joie. D'innombrables martyrs triomphaient dans des tourmens qui faisaient frémir les spectateurs, et nous voyons chaque jour le désir d'être mère faire braver les maux de l'enfantement.

L'amour de la gloire est-il un sentiment plus fort que l'amour des richesses? C'est là une de ces questions à laquelle il nous serait impossible de répondre d'une manière absolue et générale, quand bien même il ne s'agirait que d'un seul individu dont nous aurions une connaissance intime. On entend répéter souvent dans le monde

Digitized by Google

que tel individu aime mieux la réputation que l'argent, ou l'argent que la réputation; mais c'est là une de ces formules de conversation, une de ces manières de parler dont il ne faudrait rien conclure; car il y a à peine un homme qui n'encourrait pas quelques brocarts pour beaucoup d'argent, s'il était dans des embarras pécuniaires; ou qui, s'il était riche, s'exposerait pour une bagatelle à la haine et au mépris de ses concitoyens. Ainsi donc, pour faire une réponse précise, alors même qu'il ne s'agit que d'un seul individu, il faut que nous sachions d'abord quel est le montant du sacrifice de réputation demandé, et celui des avantages pécuniaires offerts en échange, et ensuite la position particulière où il se trouve dans le moment donné, et par conséquent les tentations qui doivent le plus le séduire. Mais quand la question concerne toute l'espèce humaine, l'impossibilité de répondre devient évidente. Les hommes, les générations, les peuples, diffèrent les uns des autres. L'éducation, l'âge, le sexe, contribuent encore à augmenter le nombre de ces variétés infinies.

Pour mieux sentir encore tout le vide de ces théories absolues que l'on voudrait nous imposer, il suffit de voir que, même dans des gouvernemens dont la forme serait semblable, le même motif peut faire prendre des déterminations tout-à-fait contraires. C'est ainsi, par exemple, qu'un souverain avide d'argent, mais patient et éclairé, et moins désireux d'avoir de suite une grosse somme que de s'assurer d'un revenu régulier et progressif, fera disparaître toutes les entraves mises au commerce, baissera les tarifs des impôts pour les rendre plus productifs (1), et, en donnant de bonnes garanties à la

(1) Note du Tr. Voyez, dans notre 1er numéro, un article sur le produit comparé des hautes et petites taxes. Les chefs de nos administrations

Digitized by Google

propriété, encouragera l'économie et l'esprit d'accumulation et attirera les capitaux du dehors, tandis qu'un autre, également intéressé, mais sans lumières, multipliera les grosses taxes, les restrictions, les avanies, et diminuera à la fois les ressources de l'état et la fortune des particuliers. La politique commerciale de la Prusse, qui est peut-être supérieure à celle de toutes les nations du monde, et qui devrait faire rougir nos frères des États-Unis des entraves qu'ils ont récemment apportées à la liberté des relations mercantiles, a eu probablement pour principe le désir qu'éprouvait un monarque absolu de s'enrichir.

Comment donc pourrons-nous arriver à des conclusions saines et judicieuses dans une matière qui intéresse à un si haut degré le bonheur de l'espèce humaine? par cette méthode qui a si heureusement signalé sa puissance dans toutes les sciences expérimentales où on l'a introduite; par cette méthode à laquelle la nouvelle école voudrait substituer de misérables jeux de mots tout au plus dignes du jargon barbare du moyen-âge; c'est-à-dire par la méthode d'induction. En observant l'état actuel du globe; en étudiant l'histoire des siècles passés; en rapprochant les faits dont l'authenticité est bien démontrée; en généralisant avec discrétion; en comparant les nouveaux faits avec nos théories; en les modifiant ou même en les abandonnant, selon que ces nouveaux faits en auront démontré l'erreur en partie ou en totalité; nous pourrons espérer de former un système aussi supérieur à celui que nous venons d'examiner, que peuvent l'être les prescriptions diverses d'un médecin judicieux

financières et même les membres des deux chambres ne paraissent pas avoir donné, à cet article si remarquable, toute l'attention qu'il mérite; du moins on ne s'en est pas assez aperçu dans la discussion du budget. S.

Digitized by Google

à la panacée avec laquelle un charlatan veut guérir tous les maux.

Cette belle science de la politique, également éloignée des théories sèches et absolues de l'école utilitaire, et de ces artifices subalternes pris pour l'art de l'homme d'état par des esprits élevés dans les habitudes de tromperies des diplomates et dans les misères de l'étiquette officielle, est, sans contredit, la première et la plus importante des sciences. Nous sommes affligés et surpris quand nous voyons des hommes bien intentionnés et doués de talens naturels, s'égarer dans ces vagues et stériles hypothèses, et nous éprouverions une satisfaction sincère si les observations que nous venons de faire pouvaient les ramener dans d'autres voies. Quant aux comparses de la secte, à tous les utilitaires de second et troisième ordre, qu'ils fassent de la mauvaise métaphysique ou qu'ils reviennent aux lieux communs du républicanisme de collége sur Brutus et Timoléon, le devoir de tuer les tyrans, le bonheur de mourir pour sa patrie, peu importe! Tout bien considéré, ils auraient pu faire pire, et autant vaut qu'ils emploient leur tems à discourir sur les motifs de nos actions, les objets de nos convoitises, le plus grand bonheur du plus grand nombre possible d'individus, que de déranger leur santé, en buvant immodérément, ou leur fortune en jouant gros jeu. Cette manière d'occuper leurs loisirs n'est pas plus ridicule que la phrénologie, et elle est plus humaine que les combats de coqs.

(*Edinburgh Review.*)

Digitized by Google

LA COUR DE BERNADOTTE.

L'on répète chaque jour qu'un état de civilisation très-avancé neutralise tous les caractères, et donne aux habitudes sociales une uniformité insipide et monotone. S'il en est ainsi, il faut croire que les cours sont loin encore d'être parvenues à ce haut degré de civilisation, car elles diffèrent essentiellement les unes des autres, et même, au bout de quelques années, elles sont d'ordinaire fort dissemblables à elles-mêmes. Il n'existe guère plus d'analogie entre les Andes et les jardins de Kensington ou des Tuileries, qu'il n'y en a entre les cours d'Angleterre, de France, d'Autriche, de Naples, de Suède et de Russie. Le caractère moral et la splendeur substantielle de la cour de Georges III; la mollesse lascive de celle de Naples; la grandeur empesée de l'ancienne cour hollandaise; les pompes brillantes de celle de Napoléon; le caractère domestique et familier de celle de Suède; l'air militaire de la cour de Russie; ne sont pas moins différens que les cours de François Ier et de Henri VIII; de la reine Élisabeth et de la reine Marie; de Washington et de l'impératrice Catherine.

La mémoire des faits et des noms propres est une faculté que l'on attribue généralement aux souverains. Je puis moi-même en citer un exemple assez singulier. Je fus présenté à la cour de La Haie, en 1792; mais ce fut une présentation collective : il n'y eut point d'échange de paroles entre le stathouder et moi, et je me bornai à m'incliner en passant devant lui; je me rappelle même que mon amour-propre souffrit un peu d'être confondu

Digitized by Google

parmi cette foule d'émigrés qui encombrait alors toutes les cours de l'Europe. Le prince avait l'air assoupi et peu communicatif, et se bornait à faire des mouvemens de tête comme un mandarin chinois. Cinq ans après il s'était réfugié en Angleterre, et je le rencontrai au parc de Saint-James, la tête courbée et ses bras croisés derrière lui. Il paraissait insensible à tout ce qui se passait dans le parc, lorsqu'à ma grande surprise il s'arrêta tout-à-coup, et me regarda de cet air qui, pour un homme habitué aux cours, semble dire : Approchez-vous. Quand je fus près de lui, il ôta son chapeau, et me dit : « Colonel, la dernière fois que je vous vis à La Haie vous étiez sur le point, à ce que me dit l'ambassadeur de votre nation, d'aller servir dans l'Inde. J'espère que vos services auront été utiles à votre roi et profitables pour vous. » Le mot *profitable* me parut une expression toute hollandaise; je m'inclinai profondément, avec ce respect mêlé de pitié qu'inspire à toutes les ames généreuses la grandeur déchue.

La cour de Bernadotte est, comme on doit bien s'y attendre, d'après sa situation toute particulière, celle qui diffère le plus de toutes les autres cours contemporaines. Ce prince n'occupe son trône que pour les services qu'il rend à la nation; l'utilité de l'individu ou de la place est la seule garantie de la stabilité de ce trône. Bernadotte le sent, et il n'ignore pas que c'est en se conformant aux convenances de sa position spéciale, qu'il peut transmettre sa couronne à son fils. Il n'a dans la tête qu'une seule classe d'idées, celles qui se rapportent aux affaires. La simplicité avec laquelle il communique ce qu'il sait et avoue ce qu'il ignore, le désir qu'il témoigne d'apprendre, forment un contraste frappant avec tout ce que j'ai observé dans les autres cours.

Digitized by Google

Pendant un séjour que je fis dernièrement à Stockholm, Bernadotte me donna une audience particulière, et il fit voir les égards qu'il a pour les convenances des autres, en me faisant écrire, le matin du jour où je devais lui être présenté, qu'il ne pourrait me recevoir qu'une heure après celle qui avait d'abord été indiquée pour mon rendez-vous. Quand j'arrivai au palais, il n'était gardé que par une seule sentinelle. Après avoir traversé de grands vestibules, je me trouvai au pied d'un magnifique escalier qui me conduisit à une vaste salle où je fus fort embarrassé, car je n'y vis personne pour m'indiquer la direction que je devais prendre. J'étais entouré de porphyre, de jaspe, de marbre, de statues, de peintures; mais on eût dit le palais de la Mort, car on n'apercevait aucun être animé. A la fin, cependant, j'y vis entrer un valet de pied qui portait la livrée du roi; il me conduisit dans une pièce où je trouvai un certain nombre d'officiers avec lesquels je m'entretins agréablement pendant un quart d'heure. Nos commérages militaires m'avaient presque fait oublier le roi, lorsqu'un chambellan entra, me fit traverser la salle du conseil où tous les grands officiers de l'état étaient réunis, et me conduisit dans la salle de présentation où il me quitta *sans cérémonie*. Cette salle était une longue galerie remplie de tableaux et de sculptures taillées dans ces belles roches qui se trouvent, en Suède, en si grande abondance (1).

Quand le roi m'aperçut, il quitta quelques personnes

(1) Le roi de Suède a établi une fabrique royale où l'on fait des vases, des chambranles de cheminée, etc., avec le porphyre connu des amateurs sous le titre de *porphyre de Suède*. Chaque année on envoie à Paris un assez grand nombre d'articles sculptés dans cette fabrique, et on les vend à des prix très-modérés en vente publique.

Digitized by Google

avec lesquelles il s'entretenait, et vint à moi avec une familiarité qui n'avait rien d'affecté. Il paraissait, en parlant, s'interdire tous ces lieux communs de cour qui en complètent, en quelque sorte, le cérémonial, et qui rendent si fastidieuses et si vides la plupart des conversations de souverains. Ses questions portèrent de suite sur des objets d'un intérêt positif; il me parla de notre marine, de notre armée, du calme que lord Londonderry conservait dans les orages parlementaires; en ajoutant toutefois qu'il n'avait pas assez demandé pour l'Angleterre en 1814, et qu'il avait laissé trop prendre aux autres. Puis, m'entretenant de la Suède : « Vous verrez, me dit-il, quelle est l'heureuse situation de mon pays; vous n'y rencontrerez pas un seul gendarme; mon peuple est moral, heureux, paisible; la conscription s'y fait, sans qu'on emploie jamais la contrainte, dans l'intérieur des églises : on notifie l'époque à laquelle chacun doit payer sa taxe, et le contribuable apporte lui-même son argent, ce qui épargne presque tous les frais de la perception. En Hollande, terme moyen, le contribuable paie 18 p. °/₀ de son revenu; en Prusse, 13 p. °/₀; en Dannemark, 12; et en Suède il ne paie que 5. En Angleterre vous payez bien davantage que partout ailleurs, mais aussi vous êtes la nation la plus riche du monde. » On m'a dit depuis que, lorsque le roi recevait des étrangers, il leur faisait presque toujours ces rapprochemens entre les contributions de la Suède et celles des autres pays. La modération de l'impôt dans les deux états qu'il gouverne est la chose dont, à juste titre, il paraît le plus fier.

Sa Majesté entra ensuite dans des détails de statistique rapides et fort intéressans, sur la Suède, ses pêcheries,

Digitized by Google

ses mines, ses forêts, son commerce; puis il m'entretint de ses goûts et de ses plaisirs particuliers, surtout de son amour pour les fleurs, et il finit par m'engager à dîner pour le lendemain à sa Villa-Botanique, sa résidence de prédilection, et celle où il invite d'ordinaire pendant l'été les personnes qu'on lui présente.

Dans le cours de ma vie j'ai vu beaucoup de rois, mais je n'en ai rencontré aucun qui eût ce genre de conversation à la fois familier et noble, et qui parût mieux comprendre les obligations que lui impose son haut rang. Je ne veux pas cependant blesser l'orgueil des vieilles dynasties, et conclure témérairement, de l'exemple de Bernadotte, qu'on est d'autant plus propre au trône qu'on n'était pas destiné à y monter. Je n'oublierai jamais cette profusion de cheveux noirs dont la tête du roi de Suède est encore couverte, quoiqu'il ait actuellement de soixante à soixante-dix ans; son nez aquilin, son grand front, et ce regard vif et pénétrant qui arrêterait l'attention générale alors même qu'on le trouverait chez un individu ignoré. Quand il parle, chaque muscle de sa figure et de son corps est sans cesse en mouvement; ses questions sont précises et vont droit au but, et il semble éprouver de l'impatience quand chaque phrase ne lui apporte pas quelque instruction. On voit qu'il entend le métier de roi comme Frédéric II. C'est, en un mot, si je puis m'exprimer ainsi, un *roi d'affaires*.

C'est vraiment un spectacle curieux que de voir la confiance qui existe entre Bernadotte et son peuple. Cette sécurité, suite de sa bonne conscience de roi, a quelque chose de touchant et de remarquable chez un prince étranger à la nation qu'il gouverne, seul, entre tous les souverains qui se partagent l'Europe, dont l'ori-

Digitized by Google

gine soit bourgeoise, et qui occupe un trône dont les anciens possesseurs vivent encore. Le premier venu peut traverser le palais, monter les degrés et s'introduire dans les salons, sans être arrêté par des sentinelles, des valets, des pages ou des chambellans; on vient de voir même, par ce qui m'est arrivé, que le seul embarras que l'on éprouve, c'est de trouver quelqu'un qui vous indique votre route. Les cours de Stockholm et de Saint-Pétersbourg forment à cet égard un contraste qui peut donner lieu à de graves réflexions et à de piquans rapprochemens.

Au surplus parfaitement posé à Stockholm, Bernadotte ne l'est pas aussi bien, lorsqu'il s'éloigne de la Péninsule Scandinave, comme il appelle ses deux royaumes dans la solennité un peu emphatique de son langage d'apparat. Il put s'en convaincre quand, après avoir battu le maréchal Ney qui marchait sur Berlin et avoir ainsi arrêté les suites de la belle victoire que Napoléon avait remportée sous les murs de Dresde, il vint se joindre aux rois alliés sortis triomphans du champ de bataille de Leipsick. Il dut sentir qu'il n'était pas des leurs à la gêne qui régna de part et d'autre dans cette entrevue, malgré l'éclat des services qu'il venait de rendre à la coalition. Une chose à peu près semblable est arrivée à son fils qui voyageait en Italie, et qui vint voir les souverains réunis en congrès à Vérone. Faisant allusion à son origine française et au prénom de son père, l'impertinence de quelques courtisans des vieilles cours rassemblées dans cette ville ne le désignait que par le sobriquet de *Jean de Paris*. Cette malveillance se manifesta encore quand les grandes cours refusèrent l'alliance de ce jeune prince, en même tems qu'elles empêchaient les petites de l'accepter. Il fallut qu'il épousât une fille d'Eugène de

Digitized by Google

Beauharnais, pour paraître s'allier à une maison souveraine (1); partout ailleurs il n'éprouvait que des refus, en offrant une couronne.

Quelque chose de plus menaçant encore, c'était le mariage projeté entre le fils de l'ancien roi de Suède et une fille du roi des Pays-Bas, mariage qui devait se faire, dit-on, d'après le vœu manifesté par la cour de Russie, si intimement unie à celle de La Haie (2). Il est vraisemblable que ce projet eût été mis à exécution sans les vives représentations de Bernadotte. Elles furent écoutées : les premières hostilités de l'empereur Nicolas contre les Turcs n'avaient pas été heureuses; les Autrichiens se réunissaient sur les flancs de son armée; l'Angleterre gardait une neutralité suspecte; et les vieux levains de la conspiration de 1824 fermentaient encore dans les états-majors russes. Le cabinet de Saint-Pétersbourg put craindre que Bernadotte ne profitât de cet état de choses pour se venger, en essayant de reprendre ces belles provinces ravies à la Suède par les Ivans, Pierre Ier et Alexandre (3), dans lesquelles il eût, sans aucun doute, trouvé de nombreux partisans et où il pouvait jeter facilement une armée de plus de 60,000 hommes (4). Cette tentative

(1) Au moyen de cette alliance, il va devenir le beau-frère de l'empereur du Brésil; mais c'était alors une chose impossible à prévoir.

(2) Il est inutile de rappeler que le prince d'Orange a épousé une sœur de l'empereur Nicolas.

(3) L'Ingrie, la Livonie, la Finlande, etc. La prise de possession de la Finlande, sous le règne d'Alexandre, n'est pas un acte moins odieux que le partage de la Pologne, quoiqu'il ait été moins remarqué.

(4) L'état de guerre de la Suède et de la Norwège est évalué à 138,000 hommes; mais ses finances ne lui permettraient pas probablement de mobiliser une armée aussi considérable. Voyez le tableau statistique de l'Europe dans notre 21e numéro.

Digitized by Google

eût plu à une nation aventureuse et guerrière, à laquelle elle eût rappelé ces tems de gloire où la Baltique roulait comme un grand fleuve au milieu de la monarchie suédoise qui l'environnait presque de tous côtés, comme jadis la monarchie de Mithridate enveloppait l'Euxin. C'eût été pour Bernadotte une brillante manière de sanctionner ses droits au trône des Gustave que de réparer tous les malheurs de Charles XII. Il eût pu trouver d'utiles auxiliaires dans l'armée polonaise forte de 80,000 hommes que les Russes laissaient imprudemment réunis et campés sur leurs derrières. Cette armée aurait d'autant plus vivement répondu à son appel, que c'eût été encore une voix française qui le lui aurait adressé. De cette manière, la Suède eût joué de nouveau un rôle de premier ordre, dans les affaires de l'Europe orientale, et ses intérêts se seraient trouvés en contact et mêlés, comme il y a un siècle, avec ceux de la Pologne et de la Turquie (1). Mais les satisfactions que l'on donna à Bernadotte l'empêchèrent d'en venir à ces ex-

(1) NOTE DU TR. Lorsqu'en 1812, Napoléon s'enfonçait dans la Pologne russe, il commit une grave faute, en ne faisant pas tous ses efforts pour déterminer Bernadotte à envahir la Finlande. Si en même tems il eût fomenté l'insurrection des Tartares de Kasan, la Russie se serait trouvée attaquée à la fois dans toutes les conquêtes qu'elle a faites depuis quatre siècles; car l'insurrection des Tartares aurait gagné toutes les populations musulmanes qui lui sont soumises. Il est vraisemblable dès lors que la campagne eût eu une tout autre issue, et par conséquent que l'Europe serait dans une situation bien différente de sa situation actuelle. Avant de faire une guerre d'invasion à la Russie, Napoléon n'en avait pas suffisamment étudié l'histoire; il eût pu tirer un bien plus grand parti de tout ce qu'il y a d'hétérogène dans cet amalgame de populations d'origines si diverses que cette puissance a successivement soumises à son joug. Il paraissait n'apercevoir, dans tout ce vaste empire, que des Russes et des Polonais, et ignorer que la conquête des provinces suédoises avait encore été plus difficile que celle des provinces polonaises.

Digitized by Google

trémités; et il devient de jour en jour plus probable que sa popularité et le peu d'accord des grandes puissances le dispenseront plus tard d'y recourir, pour consolider sa dynastie sur le trône. Elle sera la seule qui aura pu se maintenir de toutes celles qui sont écloses du sein de la révolution française. Bernadotte est né dans la même province que Henri IV, et la finesse, la dextérité qu'on attribue aux habitans de cette province n'auront sans doute été inutiles ni à l'un ni à l'autre pour sortir des positions si difficiles où ils se sont trouvés. Une autre analogie qui existe entre ces princes, c'est que tous les deux ont changé de religion pour monter sur le trône : le premier, né protestant, s'est fait catholique; le second, né catholique, est devenu protestant.

(*Extractor.*)

A cette époque l'occupation de la Finlande, par les Russes, était un événement tout récent, et elle n'avait pas eu le tems de se faire à ses nouveaux maîtres.

Digitized by Google

Voyages. — Statistique.

VOYAGE AU PÉROU.

Il y a quelques années, nous n'avions pas plus de renseignemens sur les contrées situées à l'ouest de Buénos-Ayres que nous n'en avons maintenant sur Tombouctou et le cours du Niger. Seulement quelques rapports vagues avaient jeté sur ces questions géographiques une lumière indécise plus capable d'exciter que de satisfaire la curiosité. Mais, grâce à un heureux concours de circonstances, le tems, ce puissant protecteur de tous les progrès, a enfin soulevé un coin du voile ; et, aujourd'hui, le voyageur entreprenant peut traverser ces vastes solitudes, et trouver entre l'Atlantique et l'Océan Pacifique une route plus facile et plus sûre que celle du cap Horn. C'est surtout à M. de Humboldt que nous devons les renseignemens que nous possédons sur ces contrées jusque-là inconnues. C'est lui qui, avec une intrépidité et une persévérance rares, a exploré ces régions singulières, et son exemple a éveillé cet esprit d'entreprise qui nous a valu successivement tant d'utiles relations. Entre ces récits, il serait injuste de ne pas citer au premier rang celui du capitaine Head (1), la relation de M. Caldeleugh (2) : comme ce dernier était attaché à l'ambassade anglaise, près la cour du Brésil, il est naturel de penser que sa position

(1) Voyez, dans le numéro 16 de la *Revue Britannique*, un extrait de la relation du voyage du capitaine Head.

(2) Voyez l'extrait de son voyage dans le 2e numéro.

Digitized by Google

officielle lui a procuré des ressources qui manquent aux voyageurs sans mission. Dans le fait, son ouvrage contient beaucoup de renseignemens curieux, mais il s'y trouve une certaine roideur qui, malgré son mérite incontestable, l'empêchera de devenir populaire; et nous doutons que jamais lecteur soit tenté d'aller le reprendre sur le rayon où il l'aura confiné après une première lecture.

Quant au voyage de M. Miers, il abonde en détails sans doute, mais il faut les chercher comme l'or dans les mines du Potose. Il n'y a pas moins de fatigue à le suivre à travers ses descriptions, qu'il n'en eut lui-même à parcourir la contrée qu'il observait, dans une vieille voiture, à roues brisées, rattachées par des lanières de peau, et qui se balançait sur des barres de fer au lieu de ressorts. Ce n'est pas ainsi que l'on marche avec le capitaine Head. Une fois engagé à la suite de cet aventureux cavalier, l'intérêt du récit nous emporte avec une rapidité à perdre haleine. Il faut, quoi qu'on en ait, le suivre jusqu'au bout du voyage. Et même, quand on prend congé de lui, c'est avec des sentimens pareils à ceux qu'on éprouve quand on va se séparer, peut-être pour toujours, de ces gais compagnons que le hasard nous offre sur la route de la vie, et dont le souvenir jettera quelques teintes riantes sur la tristesse et les souffrances que nous garde l'avenir.

Il ne serait pas généreux à un lecteur, encore sous le charme d'impressions si vives, d'établir une comparaison entre le journal du lieutenant Brand et l'ouvrage du capitaine Head. Le livre que nous avons sous les yeux est écrit sans prétention : c'est l'œuvre d'un officier intelligent, dont le seul but est de présenter le résultat de ses observations comme de simples faits dont la nouveauté peut amu-

Digitized by Google

ser le lecteur ou ajouter à nos connaissances sur ces contrées lointaines. D'ailleurs, l'auteur s'exécute de si bonne grâce et se présente avec tant de modestie et de candeur, que la critique en est désarmée.

Le lieutenant Brand quitta l'Angleterre le 23 avril 1807, et arriva à Rio-Janeiro après une traversée de quarante-quatre jours, ce qui, en estimant la distance entre ces deux pays à 4,500 milles environ, donne pour terme moyen 100 milles (33 lieues) par jour; rapidité prodigieuse (1) si l'on considère la nature inconstante des élémens contre lesquels le navigateur doit lutter.

Dans le récit de la traversée on trouve avec plaisir les détails donnés en passant sur la conduite de l'équipage. Tout insoucians que soient en général les matelots anglais, nous pensons que, sous une direction habile, il y a peu de classes d'hommes plus susceptibles de sentimens religieux, et plus disposés à contracter de bonnes habitudes. Grâce à l'influence du commandant du paquebot, le lieutenant Snell, pas une seule parole, pas un jurement ne fut entendu à bord, et pendant la célébration du service l'attitude respectueuse de l'équipage édifiait les passagers.

Que les yeux d'un Anglais, en abordant sur un rivage où l'esclavage est toléré, soient blessés par le spectacle de cet usage barbare, rien n'est plus naturel. Aussi, à peine débarqué à Rio, voyons-nous notre voyageur donner un libre cours à l'indignation que lui inspire un marché d'esclaves.

« La première boutique (2) de ces marchands de chair

(1) Note du Tr. La rapidité de cette traversée n'a rien d'extraordinaire. La plupart des paquebots anglais l'achèvent dans le même espace de tems, et on a plusieurs exemples du même voyage accompli en un mois.

(2) Note du Tr. Un jeune Français qui arrive de Rio-Janeiro a bien

Digitized by Google

humaine, où nous entrâmes, contenait environ trois cents enfans mâles et femelles; les plus âgés pouvaient avoir douze ou treize ans, et les plus jeunes n'en avaient pas plus de six ou sept. Ces pauvres créatures étaient toutes accroupies dans un immense magasin : les filles d'un côté et les garçons de l'autre, pour la plus grande commodité des acheteurs. Leurs vêtemens consistaient en un morceau de toile à carreaux bleus et blancs, autour de la ceinture; et la place seule qu'ils occupaient faisait distinguer les garçons et les filles. C'était un spectacle nouveau pour moi, mais bien douloureux, de voir tant d'enfans arrachés à leurs parens et à leur patrie pour

voulu nous communiquer la note suivante extraite de la relation inédite de son voyage.

« Je viens de courir le Val Longo qui est le marché général des esclaves : là presque chaque maison est une boutique fournie de cette marchandise. Chaque marchand entasse ses nègres dans une salle où ils ont quelques bancs pour s'asseoir et le plancher pour s'accroupir : ils sont là hommes, femmes, enfans, la tête rasée, ayant pour tout vêtement une toile à matelas à carreaux bleus et blancs, qui les entoure de la ceinture à mi-jambe; celles des femmes qui ont de la pudeur s'arrangent pour cacher... comment dirai-je? leurs mamelles. J'en ai vu qui dansaient en attendant les acquéreurs : la danse des nègres est ignoble; ce ne sont point des pas cadencés, des attitudes élégantes, des mouvemens de bras et de jambes déployés et ramenés mollement : ils sautillent presque accroupis; tantôt ils font mouvoir comme par un tremblement leurs jambes seules tandis que le reste du corps est immobile : tantôt ils donnent le même mouvement à leurs fesses seulement avec une rapidité extraordinaire. Je ne sais pas de plaisir plus misérable qu'une pareille invention : il y a là beaucoup plus du sale animal qui s'agite que de l'homme sensible à la cadence musicale et qui y plie ses mouvemens. Leur instrument et les airs qu'ils en tirent sont de la force de la danse; il consiste en quelques branches de fer inégales placées à côté l'une de l'autre, comme les touches d'un clavecin, et adaptées sur une tasse de coco dans le vide de laquelle les branches de fer frappées rendent quelques sons sourds et tristes. Les danseurs accompagnent cette musique de grognemens analogues, et en frappant de tems en tems dans leurs mains.»

Digitized by Google

une destinée si cruelle. Ces pauvres créatures étaient là, causant, riant et jouant entre eux comme s'ils eussent été parfaitement heureux. Aussi long-tems qu'ils demeurent réunis, ils sont toujours ainsi; mais lorsqu'on commence à les vendre, à mesure que leur nombre décroît, leur gaîté s'éteint, jusqu'à ce qu'enfin ils deviennent mornes et taciturnes. L'odeur et la chaleur qui régnaient dans ce réduit étaient accablantes et fétides. J'avais avec moi mon thermomètre, et j'observai qu'il s'éleva à 92° *Farhenheit*. Nous étions en hiver : qu'on juge de ce que ce doit être en été! Dans le magasin suivant, il y avait environ cinquante enfans, de nations différentes, et arrachés dès leur premier âge à leur pays; ils n'avaient pas la gaîté de leurs voisins, sans doute parce qu'ils regrettaient leurs compagnons dont on les avait séparés sans qu'ils sussent comment ils les avaient quittés ni pourquoi on les retenait eux-mêmes. Le magasin suivant en contenait moins encore : dix-huit ou vingt environ; tous mâles pour la plupart, et quatre ou cinq femmes. Là, la misère se montrait dans toute sa laideur. Les uns étaient assis, mornes et silencieux; les autres, d'un air pensif, attendaient leur sentence, comme des bœufs sous le couteau du boucher. »

En quittant le magnifique bassin de Rio (1), notre voyageur longea la côte vers le sud, et en douze jours il arriva à Monté-Vidéo. Le moment n'était pas favorable pour s'engager dans le pays. L'armée brésilienne occupait alors les avenues de la ville et la Banda Orientale pour tenir en échec les forces de Buénos-Ayres. Les déserteurs

(1) Voyez une magnifique description de la rade de Rio Janeiro, l'un des plus beaux sites de l'univers, dans le troisième article de notre 2e numéro.

Digitized by Google

étaient répandus sur les flancs des deux armées, tous prêts à faire un mauvais parti aux voyageurs qui leur tomberaient sous la main. On peut juger des dispositions bienveillantes de ces bandes irrégulières par le compte qu'il rend des troupes réglées. « C'étaient des hommes d'un aspect farouche, tous montés sur des chevaux à moitié sauvages; sans souliers ni bas, avec d'énormes éperons attachés par des courroies à leurs talons nus : leurs longs cheveux noirs tombaient sur leurs épaules, ils avaient d'épaisses moustaches noires, des bonnets rouges et des ponchos (1) bleus rayés de rouge, sous lesquels ils laissaient voir, quand le galop les emportait, une paire de pistolets par devant, et, par derrière, un long et large coutelas. Ajoutez à tout cet attirail un sabre et un mousqueton. Ceux qui n'avaient pas de mousqueton portaient de vieux mousquets, des fusils de chasse et autres armes. Somme toute, ils ressemblaient beaucoup plus à des bandits armés qu'à des patriotes combattant pour la liberté de leur pays. »

Le lasso (2) est maintenant un terme si familier pour des oreilles européennes que l'on ne met plus en question ses effets merveilleux. Comme il est curieux d'en considérer l'usage dans des circonstances différentes, nous ne nous ferons point scrupule d'entrer ici dans quelques détails sur la manière dont on s'en sert pour marquer les chevaux, opération aussi importante dans l'Amérique du Sud que la tonte des brebis en Angleterre.

On pousse tous les chevaux dans le corral qui, d'ordinaire, est préparé pour cet objet. Deux péons se pla-

(1) NOTE DU TR. Espèce de manteaux sans manches, et ouverts sur les côtés à peu près comme les chasubles de nos prêtres.

(2) Voyez l'article sur le voyage du cap. Head, dans le 17e numéro.

Digitized by Google

cent de manière à en garder l'entrée. Quelques hommes arrivent alors avec leurs lassos, qu'ils font tourner autour de leur tête pour effrayer les animaux et les faire galoper; car ils ne jettent jamais le lacet tant que le cheval est en repos. Lorsque l'animal est au plus fort de sa course, ils lacent les jambes de devant, ce qui le renverse aussitôt à terre la tête en arrière, avec une force incroyable. Sans lui donner le tems de se relever, un péon saute ensuite sur son cou et le retient ferme par les oreilles, pendant que l'autre applique le fer rouge sur l'animal, auquel on rend ensuite la liberté.

Les progrès de la civilisation dans ces pays n'ont pas encore amélioré beaucoup les aisances sociales. Les auberges, si de méchantes cabanes méritent ce nom, auprès desquelles une chaumière irlandaise, dans le Connaught, serait une demeure somptueuse, sont aussi sales et aussi repoussantes qu'au tems de nos premiers voyageurs dans l'Amérique du Sud. Nous ne voulons point, en citant les propres expressions de l'auteur, encourager les progrès de ce mauvais goût qui entraîne les voyageurs dans la description minutieuse d'objets dégoûtans. Il suffit de dire, ce qu'on croira sans peine sur sa simple affirmation, qu'étant arrivé dans un camp brésilien abandonné, qui offrait toutes les apparences de nombreuses étables à porcs, le lieutenant Brand fut obligé de coucher dans une chambre infectée de tout ce que la malpropreté a de plus repoussant.

Nos voyageurs atteignirent, non sans peine, Buénos-Ayres, après avoir essuyé le feu de l'amiral Brown chargé du blocus de la côte. Ils y firent un court séjour, et ils en partirent ensuite pour la contrée des Pampas dans une voiture qu'ils avaient louée avec deux Espagnols. Comme tous les autres observateurs, notre auteur re-

Digitized by Google

marque particulièrement l'art admirable avec lequel on attelle les chevaux, au moyen d'un long bout de courroie, retenu à l'extrémité par une cheville qui traverse un anneau attaché à la selle; de sorte que le cheval ne tire que d'un côté, et peut être détaché en un clin d'œil quand il s'emporte, ce qui arrive souvent. Ils éprouvèrent plus tard les avantages de cette méthode, lorsque leur voiture roula sur un banc de sable, au sortir d'un marais. « Au moment où la voiture fit son mouvement d'ascension, les péons, dit le lieutenant Brand, dételèrent et arrivèrent aussitôt à notre aide. » Le capitaine Head décrit dans des termes plus clairs et plus détaillés cette méthode d'atteler. « Les chevaux, dit-il, tirent par la selle au lieu de tirer par le collier, et comme ils n'ont qu'un trait au lieu de deux, rien ne les empêche, sur un chemin difficile, de profiter de chaque point où le pied peut se poser solidement. Quand le chemin n'offre de passage que pour un seul cheval, chaque péon se fait une trace pour lui seul, et les jambes des chevaux se meuvent en toute liberté. »

Nous sommes entrés dans ces détails minutieux, parce que nous pensons que cette méthode serait en beaucoup de cas très-préférable à la nôtre. Dans l'artillerie à cheval par exemple, et dans tous les services où l'on requiert la simplicité et la rapidité, le trait simple a de grands avantages; il est évident que, dans ce cas, les forces agiront dans un angle qui les rendra plus centrales, et que chaque écart de l'animal ajoutera à sa puissance; que par-là tout danger d'engager la jambe du cheval dans le trait extérieur a disparu; et qu'enfin, dans les cas extrêmes, l'attelage entier peut être dégagé en un instant. Nous savons d'ailleurs que quelques expériences faites en Angleterre ont obtenu l'approbation des juges compétens.

Digitized by Google

A quelques milles de Buénos-Ayres les immenses plaines des Pampas s'étendent comme une mer unie et tranquille, jusqu'au pied des Cordillières, sur un espace d'environ 900 milles (300 lieues), et dans la direction du nord au midi, sur une surface qui est encore beaucoup plus considérable. Il y a dans cette contrée singulière plusieurs particularités bien dignes de fixer l'attention de tous les observateurs. Le capitaine Head divise cette vaste plaine en trois régions distinctes : la première, et la plus proche de Buénos-Ayres, est couverte, sur une ligne de 180 milles, de trèfle et de chardons; la seconde est un herbage de 450 milles d'étendue; et la troisième, qui touche à la base des Cordillières, forme une immense forêt semée çà et là de fondrières et de lacs d'eau salée. Parmi ces lacs les lagunes de Guanacache, situées au nord-ouest, sont d'une étendue prodigieuse et communiquent entre elles pour la plupart. Il semblerait, d'après l'uniformité des Pampas qui, suivant la remarque de Miers, est rarement interrompue par quelques mouvemens de terrain, que ces plaines doivent être des dépôts lents et réguliers de l'Océan qui a recouvert ces contrées, quoiqu'ils ne puissent pas s'être formés à la même époque puisqu'ils n'ont pas partout le même niveau. Sous ce rapport, elles ont une ressemblance remarquable avec les steppes de la Russie, les vastes déserts de l'Afrique centrale, au milieu desquels Mungo-Park aperçut le premier le majestueux Niger, « brillant au soleil du matin », coulant lentement à l'orient; et, autant que le constatent nos informations, aux plaines sablonneuses du Turkestan oriental, à travers lequel un fleuve immense, descendant du Kashgar, serpente jusqu'à ce qu'il atteigne à l'occident les bords de la mer Jaune dans le golfe du Pétcheli.

Digitized by Google

Les Pampas ont une autre analogie avec les steppes qui, au sud de Voronez, n'ont, au dire de Clarke, ni une seule pierre ni un seul caillou. Miers remarque comme une circonstance curieuse, qu'à deux milles environ, à l'est de Barienguitor, il tira du sable un petit fragment de quartz à peu près de la grosseur d'une noisette; c'était le premier caillou qu'il eût vu depuis son départ de Buénos-Ayres. Nous regrettons de ne pas pouvoir faire connaître le rapport d'élévation de ces plateaux, comparés à ceux de l'ancien monde; car on pourrait tirer de ces données quelques résultats intéressans sur l'écoulement des eaux qui ont couvert simultanément toute la surface du globe. Un autre caractère, qui sert à établir une division entre ces plaines, c'est la présence ou l'absence d'humidité. Nous ne connaissons pas un point dans le monde qui, soumis à l'influence d'une atmosphère en apparence aussi identique, présente des différences de climat aussi marquées. Par exemple, tandis que d'un côté le voyageur endormi sous la tente des cieux est exposé à des rosées ou à des brouillards qui mouillent jusqu'à la moindre partie de ses vêtemens et de ses couvertures, et qui pénètrent de leur humidité jusqu'aux bottes elles-mêmes et putréfient avec une incroyable rapidité toutes les substances animales; ailleurs, celui qui sommeille étendu sur le sol, court la chance d'y demeurer éternellement desséché comme une momie; les progrès de la dessication étant si rapides que les fluides sont absorbés avant que la décomposition puisse commencer. Le seul changement que la mort opère, c'est de dessécher toutes les substances molles, ce qui rend la peau dure comme du cuir, et donne au squelette un degré de légèreté difficile à concevoir. On sait que des phénomènes semblables

Digitized by Google

ont lieu quelquefois dans les déserts de l'Afrique, et même sous quelques latitudes de l'Europe.

« Les rayons du soleil, dit Mungo-Park, sous un climat sec et sablonneux, élèvent la température à un degré de chaleur insupportable; le sol est souvent échauffé au point que le pied ne peut le toucher nu, et parfois le vent était si brûlant que je ne pouvais exposer ma main au courant d'air qui pénétrait à travers les crevasses de ma hutte sans éprouver une sensation douloureuse. » Même dans les parties méridionales de l'Espagne, le thermomètre s'élève souvent à plusieurs degrés au-dessus de 100° *Farhenheit*, tandis que, dans les districts des Pampas, il dépasse rarement 80°. La conservation des animaux morts doit donc être attribuée presque entièrement à l'absence d'humidité. Le lieutenant Brand cite un exemple curieux de cette énergie dessicative de l'air : « Plusieurs carcasses de mules étaient étendues sur notre route, précisément à l'endroit où elles sont mortes, et il était surprenant de voir dans quel état de conservation on les trouvait : quelques-unes semblaient mortes de la veille ; en les examinant, leur peau paraissait avoir été desséchée au four : elle était collée aux os, et il ne restait de l'animal qu'un simple squelette, de sorte que je pouvais aisément les soulever et les tenir dans mes bras, tant ils étaient légers. »

Les cadavres offrent aussi le même aspect dans d'autres parties de l'Amérique du Sud. En 1787, Wafer, chirurgien anglais, ayant débarqué à Vismejo, dans le Pérou, marcha environ pendant quatre milles sur le sable d'une baie qui, dit-il, était toute couverte de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfans, si serrés, qu'il aurait pu, s'il eût voulu, marcher un demi-mille sans jamais po-

Digitized by Google

ser le pied ailleurs que sur un corps mort : leur apparence était celle de personnes mortes depuis une semaine au plus; mais, au toucher, on les trouvait aussi légères et aussi sèches qu'une éponge ou un morceau de liége. C'étaient les restes d'une tribu d'Indiens qui, plutôt que de tomber aux mains des Espagnols, avaient creusé des trous dans le sable et s'étaient ensevelis vivans. Les hommes, dans cette posture, avaient avec eux leurs arcs brisés, les femmes leurs rouets et leurs quenouilles entourées de coton (1). L'exactitude de ces détails est confirmée par le capitaine Head; le fait de la légèreté des squelettes, avancé par le lieutenant Brand, est certainement fort curieux, mais n'a rien d'invraisemblable. Même chez les sujets vivans, dans les circonstances particulières de fatigue et de privation, surtout de liquides, le poids du corps sera prodigieusement réduit. On peut se rappeler que, dans son *Voyage en Afrique*, Riley évalue le poids de ses compagnons, quand ils atteignirent Mojador, à quarante livres chacun. Sans doute il est impossible de ne pas soupçonner quelque exagération dans ce calcul; mais nous avons devant nous des preuves convaincantes qu'un malade, atteint de consomption, peut être réduit au poids de soixante-dix livres; partant, sous l'influence de causes plus puissantes que les progrès silencieux de la maladie, la caravane de Riley peut avoir approché de cet état de maigreur presque incroyable.

Le caractère des habitans des Pampas, placés comme ils le sont en dehors de la civilisation, offre un mélange de vices et de vertus qui résulte à la fois de leur position et de leur genre de vie. Sous un climat délicieux, il faut s'attendre à trouver peu de commodités dans l'in-

(1) *Voyage et description de l'Isthme d'Amérique*, par Wafer.

Digitized by Google

térieur des maisons, puisqu'il est parfaitement indifférent aux habitans de reposer sous la voûte des cieux ou sous le toit de leurs cabanes. En observant les habitudes des Pamperos et des autres sauvages, car ceux-là, quoique de souche espagnole, ne méritent réellement pas le nom d'êtres civilisés, nous sommes inévitablement conduits à tirer des conclusions peu favorables à la propreté de l'espèce humaine. Les Esquimaux, au nord; les habitans de la Nouvelle-Hollande, au sud; le Hottentot, dans son kraal; et le Gaucho, dans sa hutte, se complaisent également dans leur ordure. Il est vrai que les produits vivans de cette malpropreté leur fournissent dans leurs loisirs un passe-tems agréable; mais l'hospitalité et la politesse qui l'accompagne souvent sont des vertus qui compensent bien ces défauts.

On cite encore en faveur des Gauchos une autre qualité, compagne ordinaire de l'indépendance. Quoiqu'il n'y ait pas de puissance sur la terre qui puisse les faire sortir de leur repos, ils cèdent naturellement aux douces impulsions de la sympathie, et si un voyageur prudent sait ménager avec adresse cet heureux penchant, il est rare qu'il manque de trouver auprès d'eux l'assistance dont il a besoin. « Je souhaiterais fort à nos compatriotes, dit le capitaine Brand, la moitié de leur politesse; cédez un peu à leur humeur, et vous en obtiendrez tout; » et ailleurs : « Leurs bonnes qualités sont vraiment remarquables; traitez-les civilement, et ils vous rendront vos bons procédés avec usure. Un cigare présenté à propos, et avec la civilité convenable, fera plus que toutes les duretés dont vous pouvez les accabler, car ils ne les supporteraient pas. Et pourquoi le feraient-ils? aussi libres et aussi indépendans que l'air, ils ne peuvent ni ne veulent reconnaître de supériorité dans un mortel quel

Digitized by Google

qu'il soit; » et dans un autre endroit : « J'ai souvent lu dans leur physionomie pleine d'intelligence, tout ce qu'éprouvait leur orgueil, quand on leur offrait de l'argent pour prix d'un service. Ils semblaient dire : « Je » ferai cela pour vous; mais votre argent, je n'en veux point. » Trouverions-nous beaucoup mieux chez les habitans civilisés de l'Angleterre ? » Nous souhaitons de tout notre cœur qu'on en pût trouver autant. Au surplus, en Europe, comme dans le Nouveau-Monde, on peut observer que le désintéressement est une vertu plus commune chez les peuples pauvres que chez les nations riches.

Quant aux vices des habitans des Pampas, il est juste de remarquer que la plupart peuvent être attribués à la dégradation de la religion, qui, sur le vaste continent de l'Amérique du Sud, est entièrement dépouillée de tout ce qui peut lui donner quelque titre au nom de christianisme. Çà et là quelques fleurs, échappées au souffle empesté, excitent notre sympathie, et l'on gémit que, sur un sol aussi fécond, si peu des ouvriers dont abonde la contrée, soient fidèles à leur pieuse mission. Nos remarques ultérieures ne prouveront que trop que nous ne pêchons point ici contre la charité, quand, après avoir traversé les plaines, nous nous reposerons au milieu de la population des capitales. Cependant, de quelques vertus que les Pamperos rachètent leurs défauts, on ne saurait nier leur penchant à la cruauté. S'il faut ramener un porc au troupeau, un misérable enfant entraîne avec son lasso l'animal attaché à la queue de son cheval jusqu'à ce qu'il semble avoir perdu la vie. S'il faut tuer un mouton, une autre espèce de demi-brute part sur son cheval sauvage, et revient bientôt au grand galop avec le pauvre animal, traîné sur le sol, lié par les

Digitized by Google

pieds de derrière et mort de la violence de la course. Mais que sont ces souffrances auprès de celles que les malheureux chevaux sont condamnés à supporter? « En attachant les fardeaux, ils serrent les sangles comme si les chevaux étaient de fer. J'ai vu souvent deux hommes, le pied contre les flancs du cheval, serrant la courroie jusqu'à ce qu'elle se cache dans le ventre de l'animal, et qu'il ne puisse se tenir ni respirer qu'avec peine; alors, ils attachent les chevaux à la queue l'un de l'autre; un péon conduit le premier, tandis qu'un autre galope par derrière, armé d'un long fouet de cuir dont il les frappe incessamment sans pitié. »

Le premier cheval qui porta le bagage de notre voyageur, au départ de Buénos-Ayres, au moment où le fardeau fut enlevé de son dos, tomba pour ne plus se relever. Un heureux préjugé sauve les cavales de ce supplice: une vieille opinion, héritage de l'ancien esprit chevaleresque des Espagnols, attache je ne sais quoi de vulgaire à cette monture. Aussi, lorsque l'âge ou quelque accident les met hors de service, on les égorge et leur cadavre sert d'aliment au feu.

Nous avons parlé du déplorable état des logemens qui attendent le voyageur : nous voudrions rendre un meilleur compte de sa table. L'appétit le plus vif ne résisterait pas aux apprêts dont les voyageurs sont témoins. Ils voient le mouton vivant; un instant après ses membres palpitans sont à la broche; et on les mange que la vie ne les a pas encore quittés. Souvent aussi on tire de dessous la selle une tranche fumante de buffle, attendrie et cuite dans son jus par le poids du cavalier et le frottement de la selle dans une course rapide. On n'a, en général, qu'une eau bourbeuse, heureux encore d'en rencontrer, quelle qu'en soit la qualité. Le thé du Paraguay

Digitized by Google

est un objet de luxe, quoique l'usage de le humer avec des chalumeaux ou des tubes en métal ne soit pas des plus agréables. « Le thé du Paraguay est fort recherché : le seul inconvénient que j'y trouvasse était de le sucer avec le même tube que mes compagnons, qui n'étaient pas des modèles de propreté. Voici comment on prépare ce breuvage : on jette la feuille dans une petite gourde, contenant environ une demi-pinte d'eau ; on y ajoute du sucre, et on boit la liqueur à l'aide d'un tube d'argent qui passe de main en main sans autre cérémonie. »

Il semble, comme le dit le poète, que la vie ne soit donnée à l'habitant de ces solitudes que pour jeter un regard autour de soi et mourir. Que sont les besoins de la vie civilisée pour des êtres qui n'ont besoin que d'un poncho et d'un quartier de bœuf cru, et qui, une fois pourvus de ces deux objets qu'ils se procurent sans peine, ne désirent plus rien ? Le tems et l'espace leur semblent également sans valeur ; ils n'en tiennent aucun compte. On ne peut pas dire qu'ils mesurent le tems dans sa fuite, car les jours, les semaines, les mois et les années apparaissent à ces fils du désert comme un seul et même point. Et que sont nos étroites divisions de l'espace, comparées à celles de ces hommes qui, placés à cinq cents milles du médecin le plus voisin, ne pensent pas qu'en cas d'accident ils soient trop éloignés des secours ?

La rapidité des voyages est une suite naturelle de cet état de choses. Elle a d'ailleurs l'avantage d'être la garantie la plus sûre contre les attaques des voleurs. Comme les tribus d'Indiens et les montagnards sont constamment aux aguets pour tomber sur les voyageurs, le moyen le meilleur et le plus sûr de leur échapper est de presser la course de son cheval, de sorte qu'ils ne

Digitized by Google

puissent vous atteindre. Une autre raison, c'est que cette rapidité qui, après tout, ne va pas au-delà de dix milles à l'heure (un peu plus de trois lieues), convient davantage à des chevaux qui ne connaissent pas d'allure intermédiaire entre le pas et le galop. Le capitaine Head, ravi du sentiment délicieux de liberté et d'indépendance qu'il goûtait en galopant nu, sur un cheval sans selle, peut être une exception héroïque ; mais nous supposons que les neuf dixièmes des cavaliers qui parcourent par jour des distances de 100 à 120 milles, tout en prenant bien leurs précautions et en se munissant de fortes bottes de cuir de daim, pourront encore passer pour d'habiles écuyers. Ces fatigues, avec tous leurs inconvéniens, ne peuvent être comparées à la destinée du malheureux voyageur qui a la maladresse de se confier aux roues d'une voiture plutôt qu'aux pieds d'un cheval, pour se frayer une route à travers les chardons gigantesques, les hauts herbages et les bruyères des Pampas.

Nous ne pouvons point quitter le pays plat sans ajouter quelques détails sur le parti que les habitans tirent du cheval et du bœuf, ce fonds de leurs richesses. Nous avons parlé de l'usage auquel servent les os et la chair des cavales ; quant à la peau, à quelque animal qu'elle appartienne, les Pamperos lui ont encore bien d'autres obligations.

Ont-ils besoin d'un grenier ? « Ils prennent une peau entière dont ils cousent les jambes, et la remplissent de blé ; alors on l'attache à quatre pieds, les jambes en bas, de sorte qu'elle présente l'aspect d'un éléphant suspendu ; la partie supérieure est recouverte de peaux qui en ferment l'accès aux rats. Quand on a une peau à étendre pour la faire sécher, le bois est si rare dans la plus grande

Digitized by Google

partie des Pampas que l'on conserve avec soin les os des côtes, pour en tenir lieu, et qu'on s'en sert comme de chevilles pour la fixer sur le sol. »

Lorsqu'il leur faut un berceau pour un enfant nouveau-né, « une peau de mouton carrée est assujétie à un morceau de bois grossièrement taillé, et suspendue comme le bassin d'une balance à une poutre transversale. »

Enfin a-t-on pris un malheureux oiseau? lecteur compatissant, lisez et gémissez. « Les pauvres perroquets qui sont très-nombreux, et qu'on retient généralement prisonniers quand on les prend en vie, sont cousus dans une boîte en peau, dans laquelle on a découpé une petite ouverture de forme circulaire, juste assez large pour que l'oiseau puisse passer sa tête et prendre sa nourriture : dans cette étroite prison à peine ont-ils assez de place pour se mouvoir; mais leur esclavage est de courte durée, le défaut d'air et leurs ordures y mettent bientôt un terme; car, de les en tirer pour les nétoyer, c'est à quoi l'on ne songe jamais. »

Nos voyageurs, après avoir mis seize jours à un trajet qui n'en demande ordinairement que neuf ou dix, entrèrent à Mendoza au grand galop; ils avaient fait environ soixante milles (vingt lieues) par jour : « Les péons enfonçaient leurs éperons dans les flancs des pauvres chevaux, jusqu'à en faire couler le sang, ce qui paraissait fort édifiant à nos compagnons de voyage. » Il paraît que ces derniers, deux frères nés à Mendoza, avaient acheté une voiture anglaise, et que, pour la première fois, ce produit importé de l'ancien monde allait entrer dans une des grandes cités du nouveau. Il avait déjà recueilli sur la route le tribut d'admiration qui lui était dû : « A chaque mauvais relais où nous nous arrêtions, on donnait

Digitized by Google

une description de la voiture, on l'examinait à loisir, les portes étaient ouvertes et fermées, les glaces étaient vingt fois levées et abaissées, à la grande satisfaction des simples Gauchos, qui s'extasiaient devant cette merveilleuse nouveauté. Mais c'est à Mendoza que l'attendait son plus beau triomphe : sa valeur était allée toujours croissant, et grâce à la vanité peu scrupuleuse des propriétaires, ce qui à Buénos-Ayres ne valait que 2,000 piastres en papier, en coûtait 3,500 en arrivant à Mendoza. »

Si les mages de l'Orient avaient visité cette cité de l'Ouest, avec leurs riches trésors, ils n'auraient pas été accueillis avec plus de cordialité et d'enthousiasme que ces deux frères, chargés de tabatières, de montres, de bagues, d'éventails, semblables en tout à nos colporteurs d'Angleterre. Les montres, quoique de mauvais aloi, passaient pour des chronomètres; les bagues, avec leurs faux brillans, étaient des diamans de la plus belle eau; les éventails, semés de paillettes de clinquant, étaient examinés avec admiration, et en haute faveur auprès des dames de Mendoza.

Un dîner auquel furent invités nos voyageurs parut à tous les convives le dernier terme de la félicité et de la magnificence humaine.

« Enfin arriva le jour des jours : la voiture vola à travers la ville attelée d'une couple de mules, pour aller prendre toutes les dames et les mettre en présence des nobles étrangers. Nous étions à table étouffés par la foule des convives. Les plats venaient l'un après l'autre : chacun se servait lui-même; il n'y avait rien à découper, toutes les parts étant faites d'avance; le maître de la maison circulait autour de la chambre, habit bas et fumant négligemment son cigare; on servit environ trente ou quarante plats; les dames prenaient grand plaisir à

Digitized by Google

manger des olives confites dans l'huile ; et le colonel, l'un de nos colporteurs, pour prouver qu'il connaissait la politesse étrangère, invitait les dames l'une après l'autre à demander aux Anglais de boire avec elles ; ce ne fut pas une mince épreuve pour nous de faire raison à tant de défis. Quand tous ces plats eurent défilé, le dessert arriva ; alors les hommes tirèrent leur pierre et leur briquet, l'appartement se remplit d'un vaste nuage de fumée, et les dames allèrent préparer leur toilette de bal. »

Mais il faut quitter les fêtes et nous préparer à chercher d'autres plaisirs, à la suite de nos voyageurs, sur la crête solennelle des Andes, qui s'étendent auprès de la ville, « semblables à un immense amas de neiges impénétrables qui se dressent majestueusement dans les airs, comme si elles voulaient atteindre le ciel même. »

Quand on est assis dans un bon fauteuil, sur un siége élastique, appuyé sur des coussins délicats, il y a plaisir d'assister à de si grands spectacles, mais terrible est la tâche d'affronter les dangers qui en défendent l'approche. De jour en jour les rapports arrivaient plus défavorables sur l'état des montagnes : « Bien des voyageurs y avaient déjà perdu la vie, et les routes étaient tellement encombrées de neige, que pas un courrier n'était venu du Chili depuis cinq semaines, de sorte que nous étions dans une complète ignorance sur l'état des choses. »

Assurément le premier relais, à Villa-Franca, était peu propre à égayer le voyage. « Il consistait en une misérable hutte, construite avec des pieux, du torchis et quelques pierres. Le toit était alors presque à découvert, et les bouffées d'un vent froid venu de la montagne s'engouffraient dans cette habitation, en répandant sur nous la

Digitized by Google

boue et la poussière, tandis que nous grelottions dans notre lit. » Cependant c'était encore un hôtel de Clarendon en comparaison des gîtes que les voyageurs trouvèrent plus tard. Après quelques heures de marche, ils atteignirent un plateau nommé la vallée d'Uspallata, qui s'étendait au pied des montagnes; c'est là que la majestueuse Cordillière s'offrit tout-à-coup à leurs yeux dans toute sa magnificence, couverte de neige jusqu'à sa base. C'est au-dessus ou au milieu de ces scènes terribles que le voyageur doit se frayer un pénible chemin.

« Notre route côtoyait le Rio de Mendoza, qu'on suit jusqu'au bout de la vallée, enfermé entre de vastes montagnes qui s'élèvent à la hauteur de 1,500 ou de 2,000 pieds. Elles tombent tellement à pic dans le fleuve, qu'elles ne laissent aucun passage sur le bord. Il avait fallu en pratiquer un dans les flancs mêmes du roc à la hauteur de deux, trois et quatre cents pieds au-dessus du torrent; mais la chute continuelle de larges quartiers de roc et de pierres qui se détachent des hauteurs, forment des précipices qui expliquent comment je perdais tout-à-coup de vue mon guide et mes péons. Ce sont là ces *laderas* dont on a tant parlé. Dans ces endroits, nous faisions une halte générale, et les péons se mettaient à l'œuvre pour ouvrir un autre passage. Quand il était ouvert, nous recommencions à défiler. Regarder en haut ou en bas était dangereux, et suffisait pour donner des vertiges à la plus forte tête. Nos yeux restaient fixés sur nos pieds, et chaque pas faisait rouler des pierres qui tombaient avec fracas dans le torrent : si le pied nous eût manqué, nous aurions inévitablement été broyés entre les rocs du torrent qui écumait au-dessous de nous. Nous étions obligés de décharger nos mules, et les péons

Digitized by Google

portaient le bagage sur leurs épaules. C'était vraiment merveille de les voir accolés aux parois de la montagne et s'avancer en rampant.

» De l'autre côté du courant s'élevait une masse solide de granit, telle qu'on n'en voit nulle part : elle était haute de quatorze ou quinze cents pieds au moins, et presque perpendiculaire : elle offrait l'aspect d'une sombre muraille, sans que, dans tout son contour, une seule ligne indiquât deux couches différentes : tous les passages offrent plus ou moins cette apparence imposante et terrible. Dans le cinquième, celui de *Juan Pobre* (Jean le Pauvre), nous mîmes un tems considérable à nous frayer une route ; les mules furent encore déchargées une fois, et nous avançâmes sans trop de difficulté jusqu'à un endroit couvert de neige : ce fut là que commença notre plus grande détresse ; nous rampions sur nos mains et nos genoux, glissant souvent et nous retenant à l'aide de nos bâtons. Les mules vinrent ensuite ; on les avait toutes déchargées à l'exception d'une seule : quelques-uns des péons s'établirent à des distances différentes, au bas de la montagne de neige, avec leurs lassos à la main. Quelquefois le sentier passait sur les terrasses à pic ; ailleurs il paraissait complétement fermé par les masses inaccessibles qui l'entourent : telle est la *jaula* ou la cage où nous prîmes nos quartiers pour la nuit, protégés contre le vent par une masse de granit de plus de trente pieds carrés, avec un ciel clair et brillant pour dôme. Le nom de cage convient bien à cet endroit : il serait à peu près impossible d'en donner une juste idée, car je ne pense pas qu'il puisse exister ailleurs dans la nature une scène plus sauvage et plus grandiose. Le fleuve couvert d'écume, se partageant en différens bras, formés par les masses de

Digitized by Google

granit qui en obstruent le cours, coulait entre deux montagnes gigantesques, hautes d'environ quinze cents pieds et séparées par un intervalle de six cents pieds au plus : de sorte que, pour apercevoir le sommet de l'une ou de l'autre, il nous fallait renverser entièrement la tête sur nos épaules. Ces deux montagnes, réunies en un point, paraissaient n'en former qu'une seule, qui bornait notre vue à la distance de douze milles. Derrière nous s'élevait la majestueuse Cordillière, comme une masse de neige, qui semblait nous défendre d'avancer. Ainsi nous étions enfermés de toute part dans une enceinte de montagnes immenses, et, de quelque côté qu'on regardât, le tableau qu'on avait sous les yeux excitait l'étonnement, l'admiration et presque un respect religieux. D'énormes blocs de granit, détachés des hauteurs voisines, étaient semés çà et là et nous servirent d'abri pour la nuit : le torrent, couvert d'écumes, qui s'était gonflé, se précipitait en mugissant avec furie sur les rocs minés qui embarrassent sa course, non loin du lieu sauvage qui nous servait de refuge. »

Si des hommes libres de toute entrave éprouvent des difficultés presque insurmontables, comment ne pas s'étonner que des mules, chargées de lourds fardeaux, puissent marcher d'un pas ferme et franchir les barrières qui séparent les côtes orientales des rivages de l'occident, barrières qui ne semblent accessibles qu'au guanaco et au condor? Toutefois ces patiens animaux marchent avec une assurance singulière dans ces passages dangereux; mais, malgré toutes les précautions, beaucoup d'entre eux tombent dans les précipices. Cependant, grâce à la puissance du lasso, on parvient, le plus souvent, à les arrêter dans leur chute, ou à les relever des gouffres au fond desquels ils sont tombés.

Digitized by Google

Pleins de confiance dans la véracité du capitaine Head, nous sommes charmés que son témoignage, sur un des faits les plus merveilleux qu'il raconte, soit confirmé par notre auteur. L'anecdote des deux petits chats-huans qui remuent lentement leur tête grotesque, tandis qu'ils font la garde devant les trous des graves biscachos, et plus encore les exploits aériens de sa plus belle mule, qui, en s'élançant d'un précipice, fit un ou deux soubresauts en l'air et disparut dans un torrent profond avec la valise et le bagage sur le dos, excitèrent des sourires qui touchaient à l'incrédulité chez beaucoup de gens d'un esprit positif, qui révoquent en doute, comme dit Shakspeare, tout ce que leur philosophie n'explique pas. Plus d'un lecteur était tenté de dire au brave capitaine, comme le bon sultan de Fleur-d'Épine : « Ah! par ma foi, mon neveu, vous êtes un peu voyageur. » Mais il a été prouvé que ces petits chats-huans, et leurs étranges habitudes, sont bien connus dans l'ornithologie américaine; et le fait du désastre de la pauvre mule est garanti par des accidens analogues dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux. En arrivant à l'un des passages les plus difficiles, les péons se postèrent à des distances différentes, au bas des montagnes de neige.

« Prévoyant ce qui allait arriver, ils tiraient les mules en avant après les avoir mises en mouvement à force de cris et de coups. Ces pauvres animaux commencèrent à chanceler, mais sans perdre leur équilibre, glissant sur leurs hanches, quelquefois l'espace de trois ou quatre pieds. Pendant ce tems, les péons criaient, juraient et faisaient tournoyer leurs lassos. Enfin, une mule roula dans le torrent, à deux cents pieds en bas de la montagne : elle fut aussitôt entraînée par la rapidité du tor-

Digitized by Google

rent, et, à mon grand étonnement, elle atteignit l'autre côté de la rivière sans paraître avoir beaucoup souffert de sa chute. Dans le même moment une autre mule, qui portait la moitié de nos provisions, perdit son aplomb et fut culbutée; mais tous les lassos furent lancés sur elle, et quand elle eut descendu tout le long de la montagne, ils la hissèrent au moment même où elle atteignait le torrent. »

Quelques observations météorologiques, faites dans ces latitudes, méritent un moment d'attention. Nous avons déjà parlé de l'extrême sécheresse de l'atmosphère, et nous en trouvons une nouvelle preuve dans le dégagement abondant du fluide électrique. « Je fus fort surpris, dit notre auteur, de voir, en touchant mes habits de laine, des étincelles électriques jaillir de tous les points où je posais la main. Mon compagnon m'assura que c'était un accident fort ordinaire dans les tems secs. » La violence du vent, dans les montagnes, surpasse toutes les idées que nous pouvons nous en former dans nos climats plus tempérés. L'impétuosité d'un de nos ouragans les plus terribles, parcourant soixante ou soixante-dix milles par heure, tout effrayante qu'elle puisse paraître, n'est rien auprès de la furie d'un coup de vent des Cordillières, ni de la puissance d'un courant d'air qui s'engouffre dans ces montagnes. Que l'air puisse acquérir une puissance et une rapidité prodigieuse, c'est ce dont nous avons des preuves incontestables. On nous a montré un point dans les Alpes où un paysan fut mis en pièces après avoir été enlevé de terre et transporté à une grande distance par une de ces violentes rafales qui précèdent si souvent la chute d'une avalanche. Il y a quelques mois que, nous trouvant dans les Pyrénées, nous vîmes dans une vallée,

Digitized by Google

au pied de la Maladetta, les restes de l'hospice de Vinasqué qui avait été renversé sur cette roche par un accident semblable. Le bâtiment avait été élevé à l'abri d'un roc que les plus terribles avalanches, descendant du sommet d'Estoaou, avaient vainement assailli; mais dans une nuit, une masse de neige tomba d'en haut comme le tonnerre : le roc la reçut et la brisa en éclats qui tombèrent des deux côtés du bâtiment placé sous son abri. L'avalanche avait été précédée par une de ces irrésistibles rafales qui, frappant cet édifice et ensevelissant sous une partie de ses ruines ses habitans endormis, emporta le reste dans les airs et le dispersa au loin dans toutes les directions. Ce ne sont encore là que de faibles accidens comparés à ceux que les pics et les vallées des Andes peuvent offrir. Même au milieu des plaines, et bien loin des montagnes, la lourde voiture de M. Miers, chargée de ses voyageurs, fut enlevée à la distance de plusieurs toises par une bourasque. Dans la gorge des Cordillières, quand le voyageur entend le gémissement du vent, il est souvent obligé de se jeter à terre et de s'y cramponner, au risque d'être enseveli sous la neige qui, tombant à flocons pressés, lui dérobe la vue des objets les plus voisins.

« Tandis que nous étions assis, tremblans de froid, dans la *oasucha* (hutte), les montagnes que nous avions si près de nous semblaient un énorme mur de neige; leurs sommets se joignaient comme s'ils ne formaient qu'une seule masse, et des nuages de neige volaient autour de nous : en vain, en parcourant des yeux les montagnes de la base au sommet, cherchais-je un point plus sombre pour reposer mon regard mélancolique; en vain allais-je du ciel à la terre, tout n'était qu'un monde de neige, l'image

Digitized by Google

de la désolation. Le vent sifflait à travers les fentes de la hutte, l'ébranlait jusqu'aux fondemens, et mugissait avec fracas dans la montagne au-dessus de nos têtes. A chaque instant d'énormes masses de neige s'en détachaient avec un bruit terrible, menaçant d'anéantir tout ce qui se trouvait sur leur passage. »

Nous ne parlerons plus que de deux autres phénomènes plus ou moins communs dans toutes les régions élevées : le premier est cette raréfaction de l'air qui embarrasse la respiration. La relation du voyage de M. Brand peut servir à expliquer sur ce point quelques contradictions apparentes. Les lecteurs qui ont porté leur attention sur ce phénomène, ont sans doute remarqué que peu de voyageurs s'accordent sur l'intensité du mal et les hauteurs auxquelles il devient sensible. Quelques-uns, par exemple, ressentent de vives souffrances en s'élevant au sommet du Mont-Blanc, tandis que d'autres n'éprouvent que peu ou point d'incommodité. Dans l'Amérique du Sud ce mal a reçu le nom de *peina*, et nous verrons par l'explication de M. Brand qu'il se développe sous l'influence de causes qui n'ont pas été déterminées jusqu'à ce jour. Il se peut que l'état particulier de l'air y entre pour beaucoup. « Comme j'avais entendu parler de la *peina*, ou de l'embarras de la respiration, si redoutée des voyageurs, j'y donnai une attention particulière, et je dois dire que je n'ai rien ressenti que je n'eusse éprouvé également, si j'avais fait un trajet aussi pénible à une moins grande hauteur,

Acosta, d'un autre côté, souffrit beaucoup en gravissant les Andes en 1580. « Quand j'arrivai, dit-il, au terme que j'avais atteint au prix de tant d'efforts, le cœur me manqua, et j'eus des vomissemens si violens que je crus

Digitized by Google

rendre l'ame. » Il ajoute que quelques voyageurs perdirent la vie dans les mêmes circonstances, et que non-seulement le passage de Pariacaça, mais encore la chaîne de montagnes qui s'étend sur une longueur de cinq cents lieues environ à travers le Pérou et le Chili, produit les mêmes effets, mais nulle part avec autant de violence qu'à Pariacaça. Sur quatre voyageurs avec lesquels M. Brand parla de cette singulière incommodité, et qui tous avaient traversé les Andes par le grand passage d'Uspallata, trois lui rapportèrent qu'ils avaient ressenti la *peina* à un très-haut degré. Les animaux éprouvent aussi les mêmes effets; car notre auteur, à son retour en 1827, vit souvent les mules s'arrêter pour respirer surtout en montant au *Cumbre*. Acosta avait observé, comme M. Brand l'éprouva lui-même, qu'en cette occasion il n'y a ni coups de fouet ni éperons qui pussent faire avancer les mules, jusqu'à ce qu'elles se remettent en marche de leur propre mouvement. Cet effet n'avait pas lieu seulement à Cumbre ou dans les plus hautes parties de la Cordillière; en beaucoup d'endroits elles s'arrêtaient, comme forcées au repos par une douleur de poumons et non par les seules fatigues de la marche. Il en était de même de la plupart des péons qui s'arrêtaient de tems en tems en criant *peina, peina;* ils semblaient connaître exactement les lieux où ils devaient s'attendre à ce malaise; car ils répétaient souvent « nous allons avoir bien de la *peina* dans tel endroit. » M. Brand attribue ces douleurs à la présence de certains minéraux qui vicient plus ou moins l'atmosphère. Mais ce n'est point ici le lieu d'entrer dans l'examen de ce problème; nous en abandonnons la solution à des juges plus compétens.

M. de Humboldt et ses compagnons, dans leur mémo-

Digitized by Google

rable ascension au volcan de Tungurana dans le Nevado (1) du Chimboraço, à la hauteur de 19,300 pieds, le point le plus élevé ou l'homme soit jamais parvenu, éprouvèrent de vives souffrances. L'air était réduit à la moitié de sa densité ordinaire et le froid était vif et pénétrant, la respiration était pénible, et le sang leur sortait des yeux, des lèvres et des gencives. Une autre particularité dont les voyageurs font mention c'est l'étonnante transparence de l'atmosphère : le capitaine Head en fut frappé à l'occasion d'un condor qu'il avait tué et qui parut tomber à trente ou quarante pas de lui; mais en envoyant un de ses mineurs pour le ramasser, il vit, à sa grande surprise, que la distance était telle qu'il fallut plus d'une demi-heure pour aller et revenir. M. de Humboldt observa le même phénomène : il raconte que, dans les montagnes de Quito, il pouvait distinguer le poncho blanc d'un homme à cheval, à la distance de dix-sept milles. Il parle aussi de l'extrême clarté et de la netteté de la lumière des étoiles, qu'on peut observer à un degré fort élevé même en Europe; nous avons vu distinctement la planète de Vénus briller au ciel à onze heures et demie passées, du haut du port de Vinasqué, dans les Pyrénées.

Dans les Andes, comme aux régions polaires, la neige se colore parfois non-seulement de rose mais de vert : nous croyons qu'il est maintenant généralement reçu que cette couleur est due à une espèce de mousse nommée *uredo nivalis*. La descente de ces hauteurs n'offre pas un spectacle moins terrible que l'ascension.

« A Cuesta de Concual il y avait une descente qui

(1) *Nevado*, lieu couvert de neige.

Digitized by Google

aboutissait à un abîme, dans lequel une rivière précipitait son onde avec un épouvantable fracas : il était impossible de considérer ce spectacle sans effroi, et je répète ici l'opinion de plusieurs personnes que j'ai consultées sur ce point, en disant qu'il y avait au moins onze ou douze cents pieds à descendre presque en ligne droite, la pente étant si rapide partout qu'il n'était pas possible de s'arrêter; c'était pourtant la seule route que nous pussions prendre, et je n'aurais jamais cru qu'il fût possible à des êtres humains de la parcourir, sans l'épreuve que j'en fis avec mes compagnons de voyage. On lança le bagage du haut en bas et il roula en glissant, rapide comme l'éclair, jusqu'au pied du pic. Nos lits tombèrent dans la rivière et disparurent. Les péons firent alors leurs dispositions pour descendre, couchés à plat sur le dos, les bras et les jambes étendus : ils se laissèrent couler à ma grande surprise l'un après l'autre avec la vitesse d'une flèche, et, malgré la rapidité du mouvement qui les emportait, ils surent se garantir d'une chute dans la rivière; l'un d'eux roula sur lui-même une ou deux fois, et de culbute en culbute, il descendit comme une balle, et atteignit le fond du précipice sans le moindre accident. Pour moi, je jugeai que ce moyen ne me réussirait pas, j'attendis donc pour voir comment s'en tirerait mon compagnon; il s'approcha du bord, et faisant d'abord un trou pour y placer le talon, il enfonça son bâton dans la neige, de manière à s'en faire un appui pour aller un peu plus bas, et, après cette première opération, il creusa un second trou; par ce procédé il descendit la partie la plus roide, puis se laissa aller et fit le reste du chemin en glissant assis. Ce fut alors mon tour. Je commençai par imiter l'exemple de mon compagnon; mais

Digitized by Google

la route était si roide, et je trouvai si incommode de me tenir ainsi suspendu par un bras, que j'eus recours au moyen le plus sûr mais aussi le plus lent. Je fis d'abord un trou avec mon bâton et j'y mis le talon, puis un autre trou et j'y mis l'autre talon : de cette manière je voyais distinctement ma route devant moi, et j'avais toujours mes deux pieds solidement emboîtés, pendant qu'à l'aide de mon bâton je préparais à distance de nouveaux points d'arrêt : c'est ainsi que je manœuvrai dans la partie la plus rapide ; puis je me laissai aller en m'étendant sur le dos et je descendis avec une rapidité surprenante une hauteur de cinq cents pieds. Cette manœuvre m'occupa environ deux heures, mais je n'aurais pas voulu me laisser glisser dans l'endroit le plus roide pour tout l'or et l'argent que recèlent les mines du Pérou. »

Le treizième jour après leur sortie de Mendoza, nos voyageurs arrivèrent à Valparaiso, ayant ainsi traversé tout le continent de l'Amérique du Sud pendant l'hiver le plus rigoureux dont on eût gardé mémoire.

M. Brand entre dans quelques détails curieux sur les mœurs du clergé américain. Ces mœurs sont fort scandaleuses. La plupart des ecclésiastiques se consolent du célibat que leur prescrit la discipline romaine, en vivant dans un concubinage tellement général que personne ne s'en scandalise. Dernièrement, un évêque a établi sa famille dans le palais épiscopal, et à peine quelques voix se sont-elles élevées contre son cynisme. M. Brand pense qu'on ne pourra faire cesser ces désordres qu'en autorisant le mariage des prêtres; jusque-là, dit-il, la religion de l'Amérique du Sud, dépourvue du sentiment intérieur qui devrait la vivifier, ne se composera que de pratiques dévotes, sans influence sur la morale de ceux

Digitized by Google

qui la professeront, et par conséquent sans utilité pour personne, si ce n'est pour le clergé qui, malgré la révolution, possède encore une grande partie des richesses de ces belles contrées.

(*London Review.*)

Digitized by Google

AVENTURE

DANS L'ILE DE CEYLAN.

Les faits suivans qui eurent lieu, il y a quelques années, à Ceylan, pourront ne pas paraître sans intérêt à la généralité de nos lecteurs, quoique nous concevions que cet intérêt ne sera pas égal à celui que nous y avons pris nous-mêmes, attendu que l'un des acteurs (non pas l'ours assurément) est un de nos meilleurs amis.

Malgré la diffusion générale des lumières, nous craignons fort que beaucoup de ceux qui liront ce récit ne connaissent guère de l'île de Ceylan que son nom, et que ce brave général qui assurait, il y a quelques années, en notre présence, qu'elle était placée « à la bouche de la Mer Rouge, » ne soit pas le seul qui n'ait, sur cette portion de notre empire, que des notions inexactes ou absurdes. Nous dirons donc, pour l'instruction des personnes qui n'en savent pas davantage, que Ceylan est une grande et belle île, située à l'une des extrémités de la péninsule de l'Inde, en face du cap Comorin : elle a environ soixante lieues de large sur cent vingt-trois de long. Sa population est évaluée à 1,500,000 ames. Il existe, assure-t-on, de bonnes preuves que cette île a été jadis le paradis terrestre. L'Écriture-Sainte dit, il est vrai, que le séjour de nos premiers pères était situé près de l'Euphrate ; mais comme, en chaldéen, l'Euphrate est le nom générique de tous les fleuves ou cours d'eau, de même qu'en sanscrit le mot *gange*, indépendamment de sa signification spéciale, s'applique également à tous les fleuves et rivières, ce texte de l'Écriture ne contredit pas expressément la

Digitized by Google

tradition que nous venons de rapporter. Ce qu'il y a de certain, c'est que, lorsque nous étions à Ceylan, on nous a montré les bocages où Adam a passé ses jours d'innocence, et qu'au sommet du pic qui porte son nom, nous avons nous-mêmes mesuré la dernière empreinte qu'il ait laissée de ses pas dans cette île, lorsqu'il en fut expulsé par l'ange. Cette empreinte nous a donné une très-haute idée des dimensions de son pied qui devait avoir environ deux mètres de longueur. Après son expulsion de ce séjour de délices, afin d'en être éloigné le moins possible, il vint se fixer dans l'île de Ramasseram, où il passa une bonne partie des neuf cent trente ans de son existence. Il n'en sortit qu'après la mort de Caïn et Abel (*Aubul* et *Caubul*). Ces deux frères y sont enterrés à côté l'un de l'autre, dans des tombes dont l'une a cinquante, et l'autre soixante pieds de long. Le gazon qui les recouvre est soigneusement entretenu par un fakir qui garantit l'identité de ces sépultures. Il est inutile de dire que cette tradition est musulmane et non pas indienne, car les Hindous n'ont jamais entendu parler d'Adam, si ce n'est peut-être par quelques missionnaires européens qu'ils n'écoutent guère, tandis que les musulmans, attendu leur consanguinité avec les juifs, en leur qualité d'Ismaélites, ont adopté l'*Ancien Testament*.

Quoi qu'il en soit, l'île de Ceylan, que les Grecs appelaient jadis Trapobane, les Arabes Serindib et les Hindous Lanka, est devenue aujourd'hui une possession anglaise. Elle ne fait point partie de ce vaste empire que la Compagnie des Indes a pris à bail dans la péninsule; elle est régie directement par les ministres du roi : c'est un essai qu'on a voulu faire pour voir si, en 1833, époque de l'expiration du bail de la Compagnie, le gouvernement anglais pourrait se charger de gouverner sans cet inter-

Digitized by Google

médiaire ses immenses possessions de l'Hindostan. C'est en 1796 que nous avons fait la conquête de cette île sur les Hollandais. Depuis, nous nous sommes emparés des états du roi ou rajah de Kandi, qui régnait encore dans l'intérieur. Quoique l'on continue à ramasser quelques perles sur ses rivages, et qu'elle produise la seule canelle qui vienne dans l'univers, c'est, à tout prendre, un joyau dispendieux de la couronne d'Angleterre. Il convient cependant d'observer qu'elle est utile à beaucoup de fils cadets de notre aristocratie, qui vont y chercher des emplois de gouverneur, lieutenant-gouverneur, juge et autres fonctions destinées à soutenir la dignité du gouvernement dans nos possessions étrangères.

Quelques régimens de ligne, un excellent corps de cipayes (1) et un peu d'artillerie nous garantissent la possession de cette île. Cette petite et vaillante armée eut une lutte terrible à soutenir quand les Kandiens de l'intérieur excitèrent la révolte de nos sujets de la côte afin de nous expulser entièrement de Ceylan. Jamais peut-être le courage britannique ne fut mis à une si rude épreuve. Assurément les Anglais dont les os ont blanchi dans les forêts de Ceylan n'avaient pas montré moins d'intrépidité que ceux qui sont tombés dans les champs de Salamanque ou de Waterloo; mais l'éclat de ce dernier fait d'armes avait absorbé toute l'attention du pouvoir, et les conquérans du royaume de Kandi, qui n'avaient pas succombé dans cette lutte, furent entièrement oubliés dans les récompenses décernées à l'armée britannique.

Nous voilà un peu loin de l'histoire que je me suis engagé à raconter; mais celui qui en est le héros appartenait à l'état-major de cette brave armée, et c'est cette

(1) Troupes indigènes disciplinées à l'européenne.

Digitized by Google

île qui a été le théâtre de son aventure : cette double circonstance fera sans doute excuser par le lecteur ma petite digression. Cette aventure m'a été racontée par un ami commun ; et dans la crainte de ne pas pouvoir améliorer sa relation, je me bornerai à transcrire la lettre qui la contient.

« Vous désirez connaître les particularités de la singulière rencontre de notre ami Horton dans les bois de Ceylan ; je vais donc, pour vous satisfaire, surmonter la répugnance que j'ai à écrire. Je m'appliquerai à reproduire, autant que possible, les propres expressions dont il se servait en me faisant son récit. Pour l'intelligence de ceux qui ne connaissent point le lieu de la scène, il est nécessaire de dire que la côte méridionale de Ceylan, depuis Tangalle jusqu'à la province de Batticalva, est une vaste solitude, à l'exception de Hambantotte où se trouve un fonctionnaire civil chargé d'inspecter la récolte du sel qui vient spontanément le long de la côte. Le pays offre des caractères variés ; des vallées sablonneuses y sont mêlées à des bois et à de belles plaines couvertes de grands herbages. Les habitans de cette vaste étendue de pays qui a près de deux cents milles (environ 67 lieues), y sont en si petit nombre que cette contrée semble entièrement livrée aux éléphans, aux buffles, aux porcs sauvages, aux léopards et à des ours très-féroces. Le voyageur isolé qui traverse ces solitudes, à la vue de ces quadrupèdes qui tantôt marchent par petits groupes et tantôt en troupes nombreuses, est tenté de se croire dans ces contrées fantastiques, décrites par Gulliver, et dont l'empire appartient aux animaux. On n'y aperçoit pas d'autre habitation que les chaumières des piétons ou coureurs, chargés de porter les dépêches que

Digitized by Google

le gouvernement expédie par cette voie. Ces chaumières, où se trouve ordinairement une chambre destinée à abriter le voyageur contre l'ardeur du jour, sont séparées les unes des autres par une distance de quinze à vingt milles. Mais je vais maintenant laisser parler notre commun ami.

« Je me rendais, me disait-il, pour affaire de service, de » la pointe de Galle au poste d'Hambantotte, et j'avais » fait partir en avant mes domestiques et mes bagages » par la voie de terre, lorsque je me décidai à m'embar- » quer sur un de ces petits bâtimens indigènes appelés » *dhoney*, dans la baie de Belligham, située à moitié che- » min de la pointe de Galle et de Matura. Comme nous » étions dans le mois de juillet, et que la mousson souf- » flait en ma faveur avec toute son énergie, j'étais con- » vaincu que je serais rendu le lendemain à ma destina- » tion au lever du jour. Dans cette conviction, je n'avais » pris avec moi aucune provision de bouche, à l'excep- » tion d'une bouteille d'eau-de-vie que l'on m'avait don- » née accidentellement, et qui, comme vous le verrez » bientôt, me rendit un genre de service bien inattendu. » Vous pouvez juger de mon désappointement quand, à la » levée du jour, entre cinq et six heures du matin, je » me convainquis que nous avions dépassé le point où » je devais m'arrêter. Il était impossible d'aborder dans » l'endroit où nous nous trouvions, qui, à l'époque de » la mousson, est battu avec fureur par les vagues, et le » *tandil* ou pilote de notre bâtiment, qui se rendait à » Trincomali, me dit que tout ce qu'il pouvait faire en » ma faveur c'était de me débarquer sur une petite » pointe de terre appelée Pontanie, et qui se trouvait à » environ soixante milles (vingt lieues) du déjeuner qui » m'attendait à Hambantotte. Cela était sans contredit

Digitized by Google

» fort contrariant pour un homme qui avait un excellent » appétit, qui n'avait rien mangé depuis son déjeuner de » la veille, et qui se trouvait dans une contrée tout-à-fait » déserte. Mais j'étais alors plein de force et de santé, et » ma campagne contre les Kandiens m'avait accoutumé » aux jeûnes et à la fatigue. J'espérais, d'ailleurs, qu'une » fois sur le rivage, il me serait facile de trouver une de » ces huttes dont j'ai déjà parlé, et qui sont habitées par » les coureurs de la poste, et je pensais que ces bonnes » gens m'offriraient de partager leur carré (1) et leur riz.

» Un petit canot, dans lequel je descendis, m'amena » au rivage. Un pauvre colporteur hindou, qui se ren- » dait à Trincomali avec une petite pacotille de marchan- » dises, m'avait offert de me suivre pour me montrer » une cabane qui, suivant lui, devait se trouver dans le » voisinage, et où logeaient des piétons de la poste qui » pouvaient me servir de guides et porter un porte-man- » teau de cuir où j'avais mis du linge et quelques petits » meubles de toilette. Nous ne fûmes pas plus tôt débar- » qués que les hommes du canot s'éloignèrent traîtreu- » sement à force de rames. Dès que le pauvre colporteur » s'en aperçut, il se jeta à mes pieds en me priant de » le laisser retourner sur le navire et de m'éloigner suf- » fisamment pour que les matelots du canot consentissent » à venir le reprendre, m'observant que tout son petit » avoir se trouvait à bord du dhoney, et qu'il serait » ruiné s'il ne pouvait pas s'y rembarquer. Ces consi- » dérations ne me permettaient pas de refuser ce pauvre » homme, et j'eus la satisfaction, d'une certaine dis- » tance où je m'étais placé, de voir le canot revenir » près du rivage pour le prendre. Je ne tardai pas à

(1) Mets hindou introduit dans la cuisine anglaise.

Digitized by Google

» sentir toutes les horreurs de ma position. Le besoin que
» j'avais de manger devenait, de moment en moment,
» plus impérieux, et je ne savais quelle route prendre
» dans ces solitudes, pour me rendre aux habitations les
» plus rapprochées.

» Il était environ quatre heures de l'après-midi; avec
» ma petite valise dans une main, et dans l'autre ma bou-
» teille d'eau-de-vie à demi pleine, je me mis à la quête
» de la hutte des piétons de la poste. Après avoir em-
» ployé une heure en recherches inutiles, voyant que le
» soleil s'abaissait rapidement à l'horizon, je jugeai à
» propos de me diriger vers l'ouest pour me rendre à la
» station, nommée Yallé, où se trouve une maison de re-
» pos ou caravansérail hindou, et dont je calculais que
» je devais être à une distance d'environ seize milles. Le
» pays se composait d'une succession de plaines, coupées
» par des bois décorés de la végétation magnifique qui
» caractérise ces contrées. Ce ne fut pas sans quelque
» peine que je parvins à trouver le sentier; j'éprouvai
» en l'apercevant un vif sentiment de satisfaction. Tout
» allait bien jusque-là, et je continuai ma route d'un pas
» prompt et léger, lorsqu'au coucher du soleil j'aperçus
» une troupe d'éléphans tout près de l'endroit où j'allais
» passer. Ils se trouvaient dans une espèce de taillis, et
» je ne pouvais voir que l'extrémité de leur dos; les buis-
» sons et les arbrisseaux parmi lesquels ils étaient me ca-
» chant le reste de leur corps. A mesure qu'ils s'avançaient
» au milieu du taillis, j'entendais craquer les petits arbres
» qu'ils brisaient en marchant, à peu près comme un
» homme briserait des épis en traversant un champ de
» blé. Ces animaux ne m'inspirèrent que peu de crainte,
» car, quoiqu'on m'eût dit qu'ils attaquaient quelque-
» fois les hommes, c'est ce dont je n'avais jamais été té-

Digitized by Google

» moin dans les chasses fréquentes que je leur avais » faites.

» Cependant, celui dont j'étais le plus rapproché ne » tarda pas à m'apercevoir, et il poussa ce cri de colère » que connaissent tous ceux qui ont été à la chasse » aux éléphans. Je le huai en passant; mais, au lieu de » fuir, comme je m'y attendais, il se mit aussitôt à ma » poursuite. Je sentis alors mon danger et je courus de » toutes mes forces pour lui échapper, en suivant tou- » jours la même route. En me retournant, je m'aperçus » qu'il n'était plus qu'à quelques toises de moi. Dans ma » détresse, ne sachant plus que faire pour l'éviter, je lui » jetai à la tête mon porte-manteau. Cet expédient me » réussit, et il s'arrêta tout-à-coup comme pour exami- » ner ce qui s'y trouvait. Pendant ce tems, je gagnai du » chemin, et quand j'eus franchi cinquante ou soixante » toises, je me retournai de nouveau pour examiner ce qu'il » faisait. Dans ce moment, j'étais tout-à-fait remis de ma » crainte, et cette aventure ne me paraissait plus que plai- » sante. Je n'étais pas disposé à abandonner mon porte- » manteau si facilement; je m'avançai de quelques pas » en criant une seconde fois après lui. Ces cris, exci- » tant de nouveau sa colère, il se remit à courir. Il n'é- » tait plus qu'à quinze ou vingt pieds de distance et » m'aurait atteint inévitablement, lorsque je me trouvai » près d'un petit monticule que je gravis rapidement. » Je me glissai le long d'un des côtés tandis que l'élé- » phant continuait à marcher droit devant lui. Il ne tarda » pas, cependant, à s'apercevoir que je lui étais échappé, » et, des buissons où je m'étais caché, je le vis qui tour- » nait de tous côtés des regards mécontens et inquiets, » comme pour chercher ma trace. Quand il vit que ses

Digitized by Google

» efforts étaient infructueux, il quitta le sentier et rentra
» dans le taillis d'où mon approche l'avait fait sortir.

» Aussitôt que j'eus cessé de l'apercevoir, je quittai
» ma cachette pour revenir sur la route. A peine y avais-je
» fait quelques pas, qu'à la faible lueur du crépuscule
» j'aperçus deux animaux qui paraissaient se diriger vers
» moi, et qui en étaient éloignés d'environ cent toises.
» Je les pris d'abord pour des buffles sauvages, animaux
» fort communs dans cette partie de l'île; mais lorsqu'ils
» s'arrêtèrent au pied d'un grand arbre en soufflant et
» en dirigeant leurs museaux vers les racines, je recon-
» nus que c'étaient deux ours de grande dimension. Me
» jeter de côté était impossible, attendu que le bois qui
» bordait le sentier, tout hérissé de plantes épineuses,
» était impénétrable à l'homme; rétrograder eût été inu-
» tile, car je ne me trouvais plus qu'à vingt-cinq ou
» trente pas des deux ours. Dès qu'ils me virent, ils
» poussèrent, en signe de colère, un court rugissement,
» et se dirigèrent vers moi, le plus grand, qui était in-
» contestablement le mâle, devançant l'autre de toute sa
» longueur. Je continuais à les regarder fixement, et mon
» immobilité parut un instant les surprendre. Dans ce
» moment ils n'étaient plus qu'à quelques pas. Remis
» de l'étonnement que mon apparent sang-froid leur
» avait d'abord causé, ils firent un bond pour s'appro-
» cher, et je ne leur échappai qu'en reculant d'au-
» tant en arrière; un nouveau bond nous rapprocha
» encore davantage; et, au troisième, je devais néces-
» sairement tomber sous la griffe de ces monstres. Les
» périls d'une carrière toute militaire, passée en partie
» dans l'Inde, ne purent, je l'avoue, me défendre d'une
» vive impression de terreur. Je me rappelle distincte-

Digitized by Google

» ment que je poussai un long cri qui dut retentir au loin
» dans la campagne; mais, sans perdre ma présence d'es-
» prit, quand je vis l'ours qui était le plus en avant se
» dresser sur ses pattes de derrière, et avancer les deux
» autres pour me saisir, je lui assénai sur le museau un
» coup de la bouteille d'eau-de-vie que je tenais à la main.
» Je n'ai pas besoin de dire que ma bouteille se brisa en
» éclats. J'ignore s'il avait été déconcerté par le coup que
» je lui avais donné sur le nez, partie qui est, dit-on,
» très-sensible chez ces animaux, ou si l'eau-de-vie qui
» se trouvait dans la bouteille avait jailli dans ses yeux;
» ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après avoir reçu le coup
» que je lui avais porté, il fit volte face et s'élança dans
» le bois, suivi de sa compagne. Ce dernier animal n'a-
» vait pas pris une part active au combat, et il s'était
» borné à encourager l'autre en poussant à distance de
» fréquens et sourds mugissemens.

» Tout cela fut l'affaire de deux ou trois minutes, et
» c'est sans doute parce que mon engagement avec l'ours
» ne dura pas plus long-tems que je conservai ma pré-
» sence d'esprit. Du reste, j'avouerai que je restai fixé
» sur le sol comme un terme, jusqu'au moment où ces
» deux monstres eurent disparu. Mais quand j'eus cessé
» de les voir, ma première impulsion fut de me mettre
» à courir de toutes mes forces, et ce fut après avoir
» franchi environ trois milles (une lieue) avec la plus
» grande rapidité, que j'atteignis une belle plaine décou-
» verte que je supposai être celle d'Yallé. Je tombai
» alors d'épuisement sur la terre, où je restai étendu en-
» viron une demi-heure; puis, continuant ma route,
» je m'avançai lentement à travers la plaine dans l'espoir
» d'arriver à la station qui, d'après ce qu'on m'avait dit,
» devait être à l'autre extrémité. Il fallait, pour arriver

Digitized by Google

» plus promptement, traverser un bois qui se trouvait au
» bout de la plaine; mais les rencontres que j'avais
» faites dans ceux que je venais de traverser m'en firent
» craindre de semblables dans celui que j'apercevais
» devant moi, et j'aimai mieux suivre les sinuosités du
» rivage. Au bout de quelque tems ma marche fut heu-
» reusement arrêtée par une rivière dont l'aspect m'ins-
» pira la plus vive satisfaction. Dès que je fus sur ses
» bords, je me couchai sur ma poitrine, et je bus
» avidement de son eau pour étancher la soif ardente qui
» me dévorait. Au milieu des ténèbres d'un ciel sombre
» et orageux, il était à peu près impossible que je pusse
» découvrir la cabane solitaire destinée à servir d'asile
» aux voyageurs. Je me résignai à mon sort, et je m'é-
» tendis au bord du fleuve où je dormis d'un sommeil
» profond jusque vers minuit. Je me levai alors; les
» nuages s'étaient dissipés; à la faveur des rayons de la
» lune, je recommençai mes recherches, et je fus assez
» heureux pour découvrir enfin la station; j'y achevai
» paisiblement ma nuit sur sa terre durcie.

» Le lendemain, à la pointe du jour, je me mis en
» route pour découvrir la cabane des piétons de la poste:
» j'appelai un de ces hommes que je ne tardai pas à
» apercevoir, mais ce fut vainement; car, lorsqu'il me
» vit, il se mit à courir et se jeta au milieu des arbres
» qui étaient dans le voisinage. Cette conduite n'était
» malheureusement que trop justifiée par les procédés
» ordinaires de mes compatriotes à l'égard de ces pauvres
» gens. Ils savent que, lorsqu'on les appelle, c'est pour
» s'en servir comme guides ou leur faire porter des ba-
» gages, services dont ils sont presque toujours fort mal
» indemnisés.

» Voyant qu'il serait inutile de courir après cet homme,

Digitized by Google

» je me dirigeai vers Pallitopanie, à travers une plaine
» de sable d'environ douze milles (quatre lieues); et ce
» ne fut pas sans peine que je pus arriver dans cet en-
» droit à trois heures de l'après-midi, à demi mort de fa-
» tigue, de chaud et de faim. On concevra quel devait
» être mon état en réfléchissant que j'avais traversé cette
» plaine sablonneuse sous les rayons d'un soleil brûlant,
» et que depuis le moment de mon embarcation, c'est-
» à-dire pendant cinquante-trois heures, je n'avais rien
» mangé! Heureusement il avait un peu plu la veille, et
» j'avais trouvé de l'eau dans les trous creusés par les
» pieds des buffles et des éléphans sauvages. Par les soins
» empressés du seul Européen que je trouvai dans ce
» poste, brave caporal du 19me régiment, j'eus bientôt
» un bain pour me rafraîchir, un excellent carré et une
» ration d'eau-de-vie qu'il me donna pour m'indemniser
» de celle que j'avais perdue dans mon combat avec
» l'ours. Le lendemain matin il m'escorta, avec son fusil
» sur l'épaule, jusqu'à Hambantotte, où je retrouvai mes
» domestiques et mes bagages. L'aimable accueil de mon
» ami le receveur des sels, chez qui je fus logé, me remit
» promptement de toutes mes fatigues.

» Je ne veux pas finir sans faire quelques observations
» sur cette bouteille d'eau-de-vie à qui je dus mon salut.
» Elle m'avait, en quelque sorte, été imposée, malgré mes
» refus, par un de mes compatriotes, au moment où j'al-
» lais m'embarquer à bord du dhoney; faute d'un tire-
» bouchon, j'avais cassé le goulot pour soulager la femme
» d'un soldat, malade du mal de mer, et qui espérait
» guérir de ses angoisses au moyen de cette panacée. Ce
» fut par le plus grand des hasards que je conservai cette
» bouteille à la main lorsque je jetai mon porte-manteau
» à l'éléphant. Depuis, j'ai toujours pensé que c'était à

Digitized by Google

» la Providence que je devais cette suite de circonstances
» heureuses au moyen desquelles j'ai échappé à tous les
» périls de ce dangereux voyage. »

» Telle est la relation de notre commun ami. Vous y reconnaîtrez la franchise ordinaire de ce brave officier, incapable d'aucune forfanterie, et qui n'hésite pas à convenir de ses mouvemens passagers de crainte quand il en a ressentis. Avis au surplus à ceux qui voyagent isolément dans les forêts de l'Inde; l'aventure du capitaine Horton doit leur prouver qu'une bouteille de Cognac est, à tout prendre, le meilleur pistolet de poche dont ils puissent se munir. »

(*Blackwood's Magazine.*)

Digitized by Google

Souvenirs de l'Italie (1).

N° XVI.

INTÉRIEUR DE SALON ET D'ATELIER.

Je retrouvai à Rome, au théâtre Valle, deux ou trois de mes compatriotes avec lesquels je m'étais lié à Florence; connaisseurs déterminés, amateurs intrépides, virtuoses complets, si l'on prend ce mot équivoque dans son acception la plus honorable. Ils avaient passé la journée dans les ateliers des artistes, et l'admiration de ces chefs-d'œuvre modernes, classés dès à présent au nombre des chefs-d'œuvre antiques, les avait laissés comme éblouis; leur conversation portait l'empreinte de cet étourdissement d'enthousiasme; et en dépit de la morgue commune à nos voyageurs, qui semblent en général choisir pour épigraphe le mot d'Horace, *nil admirari*, leurs éloges émanaient d'un sentiment trop vif et trop sincère pour ne pas me communiquer le désir de partager les jouissances qu'ils avaient goûtées. Les Anglais, surtout à l'étranger, se montrent sévèrement avares de louanges; ils ont le pédantisme du bon goût, et l'affectation du dédain. Le premier article du *code* des voyageurs britanniques est une loi formelle qui leur ordonne de témoigner à l'univers le mépris que l'univers leur inspire; c'est là le *nec plus ultra* de leur *savoir vivre*. Habitué à cette délica-

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 24, 25, 26, 27, 30, 32, 37, 40, 42, 44 et 47 de notre recueil.

Digitized by Google

tesse prétendue, à cette froideur affectée, je fus surpris d'entendre nos *virtuoses* (tel est le nom que reçoit en Italie tout ami des arts) s'extasier sur le génie de Canova, et abdiquer, une fois du moins, l'étiquette de leur indifférence convenue. Je n'avais pas encore visité l'atelier de ce sculpteur célèbre; ce ne fut pas, je l'avoue, sans une espèce de honte secrète, que j'écoutai une conversation à laquelle je ne pouvais prendre part, et qui m'accusait à mes propres yeux d'une négligence impardonnable ou d'un oubli sans excuse.

En regagnant mes foyers, je résolus bien de réparer ma faute aussitôt que possible; mais des engagemens nombreux et ces plaisirs mêlés de nonchalance, qui caractérisent spécialement l'Italie moderne, occupèrent toute ma journée du lendemain: la nuit était venue sans que mes bonnes résolutions fussent accomplies. Invité à passer la soirée dans une des maisons les plus brillantes de Rome, j'étais loin de croire que l'occasion que je ne cherchais pas encore viendrait à ma rencontre. La maîtresse du lieu était une dame riche, instruite, savante même, professant les opinions libérales; une fois par semaine elle réunissait dans son salon tout ce que Rome contient de remarquable en littérature. Habile à concilier les contraires, personne ne savait mieux qu'elle assortir les caractères de ses hôtes, adoucir les contrastes que leur position sociale pouvait offrir; dans le grand art de ménager les amours-propres et de sauver ces dissonances qui détruisent l'harmonie des réunions nombreuses je n'ai pas trouvé son égale. La bouquetière d'Athènes, dont l'immortalité repose sur le talent d'arranger et de nuancer des fleurs; cette Glycère, qui eut pour panégyristes Platon, Théophraste et Ménandre, méritait moins que la dame romaine dont je veux parler cette auréole

Digitized by Google

de gloire dont la postérité environne son nom. La finesse de tact, la délicatesse de goût, nécessaires à cette Glycère romaine, chez laquelle je vais introduire mon lecteur, valaient bien l'art pittoresque, si vanté chez la Glycère athénienne.

J'arrivai tard, c'est-à-dire *à l'anglaise*. En parcourant le cercle d'un rapide regard, je reconnus parmi les membres de cette brillante assemblée, l'antiquaire prussien Niebuhr et le Hollandais Millengen, auteur d'ouvrages estimés sur les beaux-arts (1); l'improvisateur Sestini et Akerblad, le déchiffreur d'hiéroglyphes; l'abbé Féa, dans toute l'importance de son érudition archéologique; le baron de Stakelberg, homme spirituel, malgré son vaste savoir; Nibby, le romancier des antiquaires; des femmes auteurs; des femmes d'esprit; et ce qui ne gâtait rien, beaucoup de jolies femmes. La conversation n'était point pédantesque, et ce salon, rempli d'érudition, ne ressemblait point à nos coteries *bleues* (2), où le talent se montre si insupportable. Sur un tapis vert, éclairé par le lustre central suspendu au plafond, quelques publications nouvelles attiraient l'attention des nouveaux venus, dont le nombre grossissait à chaque instant. Ces groupes isolés se tenaient debout, quand le concert, inévitable ornement des soirées italiennes, rappela les causeurs à l'ordre. Chacun reprit sa place.

Auprès d'une porte, et dans une attitude observatrice, se trouvait l'un de ces connaisseurs que j'avais rencontrés la veille au théâtre Valle. Je me dirigeai vers lui, bien sûr d'obtenir de sa piquante causerie les

(1) D'un *Traité sur les vases étrusques*, etc.

(2) Sociétés littéraires féminines, dont les membres ont été désignés par les satiriques anglais, sous le nom de *Bas Bleus* (Blue Stockings).

Digitized by Google

nombreux renseignemens dont j'avais besoin. Établi depuis long-tems en Italie, ami de tout le monde, collecteur de bons mots et chercheur d'anecdotes, il était doué de cette curiosité active, inquiète, communicative, qualité précieuse pour un Suétone de salon et de boudoir. Il épiait au passage chacun des arrivans, me répétait ses nom et prénoms, me signalait ses prétentions et ses talens, et composait impromptu un véritable dictionnaire des notabilités romaines. Nous allâmes nous asseoir dans un coin obscur d'une alcove, où rien ne venait interrompre notre occupation, plus amusante que charitable.

De cet observatoire, j'aperçus, dans un endroit peu éclairé du salon, une femme de moyen âge, grande, svelte, assise sur un sofa isolé, placé au-dessous d'un vieux tableau de l'école romaine, représentant des bourreaux et des martyrs, dont le tems avait obscurci les traits. La physionomie caractéristique et le teint bilieux de la dame me la firent prendre pour une Italienne; son costume était simple et noir des pieds à la tête; un air de mélancolie sombre régnait dans toute sa personne. A côté d'elle se trouvait placé un homme d'environ soixante ans, d'une taille médiocre et d'un extérieur simple. Rien de massif, de musculeux ni d'énergique chez lui; rien qui rappelât cette contraction des traits, ce profil vigoureux et serré, qui distinguent les indigènes de l'Italie méridionale. Tout était délicat, moëlleux et gracieux dans son ensemble. Ses cheveux, courts et bruns, formaient des boucles naturelles autour d'une tête qui exprimait la candeur et la sérénité. Aucune prétention dans ses vêtemens ni dans sa pose. Il se penchait doucement pour écouter la dame, qui paraissait réduire cette conversation à un simple monologue, et son voisin

Digitized by Google

au rôle d'auditeur. Il y avait quelque chose d'attachant et d'intéressant dans la physionomie de cet homme, dont l'âge avancé semblait déjà répandre sur sa figure une image de tristesse anticipée, sans lui communiquer les rides et la morosité de la vieillesse. C'était un visage expressif et ouvert, un front vaste et proéminent, un regard plein de ferveur et de calme, de philosophie et d'amour : enfin, je ne sais quoi d'intellectuel et de gracieux, de franc et de grave, qui indiquait un haut degré de culture intellectuelle et d'habitude sociale, joint à un sentiment délicat du beau, à une lucidité d'esprit, à une délicatesse de goût, à une douceur de caractère, à une chaleur tempérée, dont la séduction était puissante. Mon cicerone de salon me nomma ces deux personnages : la dame était une marquise irlandaise, catholique fervente ; son interlocuteur muet, son auditeur attentif était *Canova*.

« C'est donc là le plus grand sculpteur du siècle ! — Il est, me répondit mon voisin, aussi peu dans le secret de sa gloire, que vous-même, avant que je ne vous apprisse son nom. Le plus jeune élève de l'académie de France à Rome est moins modeste que lui. — Je n'en suis point étonné. Le vrai génie a mieux à faire que de perdre son tems à s'admirer. La médiocrité seule se console en se contemplant. — Quand vous le connaîtrez personnellement, vous admirerez en lui cette simplicité d'enfant, caractère du véritable artiste. Il est de la vieille race des Raphaël et des Michel-Ange ; de cette race aujourd'hui disparue, qui a fait place au vil peuple des artisans, à la nation des copistes et des esclaves, des vendeurs de toile et de marbre, des *manufacturiers* de beaux-arts. Chez ce grand artiste rien ne sent la spéculation de boutique, le désir du lucre, l'agiotage de

Digitized by Google

la réputation. Créer est une jouissance à laquelle il a sacrifié sa vie. Il n'existe que pour fonder une école meilleure, et léguer au monde l'idéal de la grâce et de la beauté. Ses chefs-d'œuvre n'ont pour objet que la recherche du beau, jamais la recherche du gain : il est passionné pour l'art en lui-même, et trouve son bonheur et la récompense de ses travaux dans ses travaux mêmes, non dans l'argent qu'ils rapportent, ou dans la célébrité qui s'attache à leur auteur. Intrigues et factions de boudoir s'agitent à ses pieds sans l'atteindre. Il n'arrête pas même son regard sur elles, et ne voit que l'Europe et l'avenir. Bienveillant pour tous, inaccessible à tout sentiment haineux, il est peut-être encore plus aimé qu'il n'est admiré. On ne peut l'approcher sans devenir meilleur, sans se réconcilier avec l'humanité, sans ressentir plus vivement cet élan sublime de l'ame humaine vers la beauté morale dont la beauté physique est le symbole, sans s'élever à des vues plus hautes et plus pures, sur la destination de l'homme et sur son avenir. Un sermon me laisse souvent froid; la conversation de Canova me rend et plus philantrope et plus accessible à toutes les pensées généreuses. Je vais le voir fort souvent; et je retrouve dans son aimable causerie ces émotions que l'aspect d'un beau paysage d'automne, que le charme d'une harmonie lointaine et douce, excite dans tous les cœurs que l'expérience du monde n'a pas blasés. »

Je priai mon compatriote de me présenter à l'homme de génie dont il parlait avec un enthousiasme si passionné. Nous traversâmes le salon; Canova joint mon ami, nous nous assîmes, et bientôt la conversation la plus familière s'établit entre nous. Rien de plus aimable que l'accueil de Canova; son affabilité émane de son propre caractère; c'est une qualité qui fait partie de son

Digitized by Google

être et non de son éducation. Sans effort, sans condescendance, il se montre gai, simple, expansif, homme du monde et homme naïf à la fois. Ce n'est pas un de ces personnages hors de ligne, qui vivent dans leurs pensées, et, comme Jean de La Fontaine, apportent dans la société une distraction puérile et incurable. Habile à saisir les convenances, Canova contribue au plaisir qu'il éprouve lui-même, et ne demande pas à la société plus qu'il ne lui donne. Il est gai, sans bruit et sans éclat; et ses paroles semblent porter l'empreinte de cette pureté gracieuse de ses pensées, de cette bonne foi de son talent, que mon ami m'avait éloquemment signalée. Je reconnus toute la justesse du panégyrique dont Canova venait d'être l'objet, et je prêtai une oreille attentive à ses discours.

Les arts ont sur la politique et la littérature un avantage immense, celui d'occuper spécialement de l'idéal et non du positif, de la beauté dans son essence et de ce qu'il y a de gracieux et de sublime dans les formes matérielles elles-mêmes. De là cette indépendance, cette audace de pensées, qui rejettent et repoussent tout ce qui dégrade l'homme, le rapetisse ou le flétrit. Les idées vulgaires et basses, la violence, la cupidité, la haine, tout ce qu'on pourrait nommer la *canaille* des passions humaines, se retirent devant Vénus-Uranie. Le véritable artiste s'entoure d'une sorte de sainteté; il exerce un sacerdoce : Raphaël et Mozart, Pergolèse et Le Corrège vécurent ainsi. Cette consécration du génie respirait dans la conversation de Canova; une sorte d'exaltation comprimée et suave l'animait; vous auriez cru sentir la présence d'un dieu caché, l'inspiration brûlante, mais adoucie du génie même des arts : sa voix était agréable, sa prononciation élégante, mais sans force. Il

Digitized by Google

s'exprimait habituellement en italien, quelquefois en français, si l'on peut nommer ainsi les périodes inintelligibles qu'il essayait de revêtir d'une forme à peu près française, et qui n'appartenaient à aucun idiome. On connaît la pantomime animée des Italiens; même en disant des riens, ils gesticulent. Canova, au contraire, se servait à peine de quelques gestes simples et arrondis, qui se trouvaient en harmonie parfaite avec son accent suave et son langage tempéré. La force et la véhémence de Thorwaldtsen (1) manquaient à sa personne comme à ses ouvrages; mais en revanche, quelle douceur, quelle élégance, quel charme!

Je vis bientôt Canova recevoir les hommages de la plupart des personnes réunies dans ce salon, et y répondre avec une grâce parfaite. Cette intimité qui régnait entre un homme de génie et ses contemporains me parut très-touchante. Je ne pus m'empêcher de la comparer à cette réserve hautaine, à cette étiquette pointilleuse, à cette morgue pétulante, à cette aristocratie du talent, dont les cercles anglais offrent tant d'exemples chez nous; il est facile de reconnaître les luttes constantes des prétentions qui veulent usurper l'attention universelle et de la fausse modestie qui les réprime; de l'amour-propre qui veut dominer, et de l'urbanité qu'on affecte. Sur le continent ces ridicules sont plus rares, une sociabilité plus perfectionnée y tient les vanités en bride (2); l'insolence des partis littéraires, l'exclusive jactance du pédantisme

(1) Sculpteur danois, auteur de plusieurs groupes remarquables; il réside à Rome depuis long-tems.

(2) NOTE DU TR. Peut-être, sous ce rapport, un observateur attentif des mœurs françaises devrait-il reconnaître qu'un changement est survenu dans nos habitudes, et que les éloges dont l'auteur anglais est prodigue ont cessé d'être applicables sans restriction.

Digitized by Google

y sont moins communes. Cette affabilité aisée est le véritable charme des réunions parisiennes et romaines; c'est la népenthe d'Homère, le filtre magique qui calme les esprits et ramène la paix dans ce grand conflit des vanités qu'on appelle le monde.

On parla littérature, peinture, sculpture. Canova loua Flaxman (1), le premier de nos sculpteurs; il décrivit avec originalité les impressions que lui causèrent son voyage à Londres, et notre atmosphère triste et notre activité commerciale et nos mœurs de boutique, de parlement et de taverne. Onze heures sonnèrent, on se retira; j'eus soin auparavant de demander à Canova la permission de visiter le lendemain son atelier.

Je ne manquai pas à ma promesse. Canova demeurait près du Corso, dans la petite rue des Colonnès; un amas de chapiteaux en marbre et de fûts brisés, divers fragmens de bas-reliefs antiques incrustés au-dessus de la porte indiquent le lieu de son habitation. C'est ainsi que Canova, simple dans toutes les habitudes de sa vie, s'annonce au voyageur curieux. Wicar, au contraire (2), a fait graver son nom en lettres d'or sur une table de marbre, à l'entrée de son atelier, dans la rue Sainte-Apolline. Quelle différence entre la fierté modeste du statuaire et l'orgueilleux amour-propre du graveur! La maison de Canova est d'une architecture noble et sans prétention; des chambres élégantes, mais peu spacieuses et peu élevées, se succèdent de plain-pied. Le maître de la maison était occupé au premier étage, quand je me présentai chez lui; son neveu, Este, me servit de guide, et me conduisit à la galerie de son oncle, où se trou-

(1) Auteur de beaux dessins sur des sujets de l'*Odyssée*, etc., etc.

(2) Graveur célèbre qui habite Rome depuis long-tems.

Digitized by Google

vaient rangés sans aucun ordre les modèles en plâtre de toutes les statues de Canova. Des flots de cette lumière ardente et pure qui émane du ciel d'Italie traversaient les larges vitraux et embrasaient les contours de toutes ces nobles et brillantes images créées par l'artiste des tems modernes qui a possédé le secret de la grâce la plus idéale, et communiqué au bronze et au marbre la beauté la plus délicate et la plus éthérée. Quelque nombreuses que soient ces créations, on peut s'étonner de leur variété, mais non pas de leur nombre : la division du travail mécanique explique cette fécondité qui eût paru, il y a deux siècles, un inconcevable prodige. La tâche de l'artiste s'est simplifiée, et le maniement du ciseau n'a plus été qu'une œuvre secondaire, subordonnée aux directions de la pensée créatrice.

Le premier groupe qui attire l'attention est celui de *Thésée et du Centaure*. Il y a là peu de force, peu de grandeur, assez d'adresse et d'habileté, quelque idéalité, quelques parties assez bien rendues et assez bien senties. Le génie de Canova n'y a pas laissé sa vive empreinte, et s'est, pour ainsi dire, joué d'un sujet mythologique qui lui offrait peu de ressources sous le rapport de l'expression et des passions. Le moment est bien choisi : le demi-dieu abaisse d'une main la tête du monstre, et de l'autre soulève la massue qui va retomber pour l'écraser. L'anatomie du cheval-homme est laborieusement exacte ; on a renouvelé, en l'honneur de l'artiste moderne, ce vieux conte inventé pour Michel-Ange, et l'on assure que plusieurs chevaux sont tombés en sacrifice pour lui servir de modèles pendant leur pénible agonie. Thésée reste inférieur à son antagoniste : on voit qu'il se roidit et s'efforce ; mais cette énergie exagérée qu'il déploie est loin de suffire à l'ac-

Digitized by Google

complissement de la promesse qu'il a entreprise. Il a beau menacer le Centaure, et sembler prêt à l'immoler, on prévoit que ce dernier restera vainqueur. Le ciseau de Canova sait créer la chair, la colorer, pour ainsi dire, et l'animer d'un sang frais et jeune; mais, sous cette touche délicate, molle, voluptueuse, les nerfs deviennent chair, les muscles perdent leur vigueur, le système osseux est sans fermeté. Thorwaldtsen fait des héros de pierre ou de fer; Canova prête à ses Alcides et à ses géans la morbidesse d'Adonis, de Pâris ou d'Antinoüs. On ne peut s'empêcher de se rappeler ces deux peintres grecs, Euphranor et Parrhasius, qui tous deux sacrifiaient la vérité, l'un à l'énergie, l'autre à la grâce : « Le Thésée de Parrhasius est nourri de roses, disait Euphranor; le mien est nourri de chair (1). » Rien ne caractérise mieux que cette vieille épigramme les deux maîtres de la sculpture moderne.

Ce groupe, dont les seuls mérites sont une correction académique et un style idéal, fut originairement destiné à la ville de Milan; le droit de conquête l'a porté récemment à Vienne. Il a pour *pendant* un autre groupe également remarquable par le purisme du ciseau : c'est *Thésée et le Minotaure*, commandé par la république de Venise, dont cette fable mythologique rappelle, par une allusion assez heureuse, les anciennes victoires dans l'île de Crète. Thésée est assis sur le monstre dans cette attitude familière à tous les connaisseurs, et que David a imitée dans son *Léonidas*. On la retrouve dans les camées antiques, dictionnaire si souvent consulté par les artistes modernes, véritable répertoire du bon goût, du grand style et de l'art. Canova s'est également servi

(1) Pline l'ancien, liv. XXXV, chap. 2.

Digitized by Google

d'une peinture de Pompéia où le héros est représenté assis, foulant aux pieds la dépouille du monstre, entouré des vierges d'Athènes qui s'agenouillent devant leur libérateur (1). Je préfère ce second groupe au premier, dont l'action impétueuse manque de grandeur, d'énergie et de vraisemblance.

N'arrêtez pas long-tems vos regards sur ces études classiques, nées d'un savant effort, et non du génie intime de l'artiste. Admirez un peu plus loin son *Cupidon et Psyché*, groupe ravissant, où la passion se mêle à la pudeur, où la volupté se joint à la plus douce mélancolie. Ce n'est plus ici l'*Amour* populaire et terrestre, l'*Eros* de l'Anthologie.

> Enfant au vol léger, à la flèche rapide,
> Dont le rire est cruel et la gaîté perfide (2);

C'est le Cupidon céleste, le *vago fanciulletto* de Savioli (3), l'enfant gracieux et rêveur, l'amour de l'ame, enfin, l'*Eros ouranios*, symbole de toutes les affections pures et sublimes que Platon a divinisées, que Pétrarque a célébrées dans la mystique mélodie de ses hymnes suaves. Le *Cupidon* de Canova n'est qu'un Adonis plus jeune, un Apollon moins sévère et plus tendre : de la main droite, il enlace mollement le cou de Psyché; de la gauche, il soutient le bras droit de la jeune fille, sur lequel elle place languissamment le papillon céleste, emblême mythologique de l'ame. Tous deux tiennent leurs

(1) NOTE DU TR. Ce sujet se retrouve ainsi traité dans plusieurs bas-reliefs antiques. On sait que M. Spontini, auteur de la belle partition de la *Vestale*, et résidant à Berlin, s'occupe, depuis quatre ans, de la musique d'un opéra français, fondé sur la fable mythologique de *Thésée* domptant le minotaure et dont MM. Jouy et Chasles sont les auteurs.

(2) Ὁ παῖς γλυκύδακρυς. *Anthologie.*

(3) Auteur d'odes anacréontiques.

Digitized by Google

regards fixés sur la terre comme si la rêverie de l'amour les absorbait, comme si l'ivresse des vagues désirs les accablait de son poids. Ce n'est pas le délire de la passion qui les dévore, c'est le pressentiment d'un bonheur inattendu joint au souvenir d'un bonheur passé. Le sourire expire sur leurs lèvres, le baiser donné a laissé sa trace sur cette bouche ingénue

Qui nous semble sourire encore
Au plaisir qu'elle a fait éclore
Et s'étonner de son bonheur (1).

Le papillon emblématique paraît concentrer toute l'attention des amans; mais leur rêverie voluptueuse naît d'un souvenir mêlé de trouble, d'une espérance vague et infinie, d'une alliance de volupté et d'innocence, de passion invincible et d'ignorance naïve. Admirable groupe où rien ne choque, où rien n'est tumultueux et violent, où l'art le plus sévère et le plus positif a réussi à exprimer les idées les plus rêveuses et les plus sublimes. C'est le prestige d'une mélodie lointaine, glissant sur les eaux pendant une belle nuit de printems, c'est le charme qu'on éprouve sur les bords d'un lac tranquille dont les vagues caressent la rive onduleuse et tapissée de frais gazon.

L'*Hébé*, placée à peu de distance du groupe dont je viens de parler, me semble inférieure à ce chef-d'œuvre. La draperie est trop compliquée et trop massive; c'est du marbre, et non de l'étoffe. La déesse est posée sur un nuage solide, que les vents n'entraîneront jamais, et qui ressemble à un rocher plutôt qu'à un amas de vapeurs. D'ailleurs, le style du Bernin est encore visible dans l'ensemble de cette statue, qui paraît copiée d'après un tableau, défaut commun à tous les prédéces-

(1) *Fabro del piacer*. Savioli.

Digitized by Google

seurs de Canova. Ne dépassons jamais les limites qui séparent les différentes régions de l'art. L'école de David a transporté sur la toile d'immobiles statues; Le Bernin a voulu donner au marbre le mouvement et la couleur. Cette confusion des genres a nui aux plus beaux talens, et mêlé des défauts graves à leurs créations les plus heureuses.

Cependant la grâce divine de Canova respire dans son Hébé : elle est svelte, légère, naïve, toute jeune, rayonnante de fraîcheur, d'innocence et de beauté. C'est une vision céleste : elle se penche et s'abandonne sans crainte au mouvement de l'air qui la soutient et va l'emporter; elle sourit à tout ce qui l'entoure, et semble l'emblême de la grâce ingénue et confiante. Sa tête est légèrement baissée; ses contours sont d'une flexibilité délicate et charmante, et s'accordent avec son âge, que révèle la légère ondulation de son sein virginal et découvert. On reconnaît les *mammulæ sororientes primulum*, si bien décrites par Catulle. L'Hébé de Thorwaldtsen est plus sévère, plus antique; celle de Canova n'appartient qu'à lui; c'est, malgré les défauts que j'ai signalés, l'expression de son ame tendre et rêveuse. J'en ai vu plusieurs répétitions dans son atelier; l'une de ces statues porte un vase et un collier d'or, malheureux sacrifices au goût perverti des antiquaires, idolâtres du passé, même dans ses erreurs. Ces accessoires de couleur et de matière différentes détruisent l'illusion, et sont contraires à toutes les règles de l'art; les admettre, c'est changer l'imitation de la nature choisie en décoration de théâtre. Quand les anciens ont jeté des draperies de marbre sur les statues de bronze; quand l'Algharde, et Ghiberti parmi les modernes, ont entassé plusieurs plans dans leurs bas-reliefs, ils n'ont créé que des monstruosités

Digitized by Google

prétentieuses, que tous les véritables artistes doivent répudier.

Les *Danseuses*, véritables figures d'opéra, erreurs d'un grand homme, se trouvent placées auprès de l'Hébé. Rien n'est plus joli, plus élégant, plus maniéré, plus faux, plus digne de tenir sa place dans un ballet de l'*Académie Royale de Musique*. C'est de la grâce affectée, la grimace de la volupté. En voulant imiter en marbre les draperies légères des anciens et leurs voiles *tissus d'air*, comme dit Pétrone (1), il a seulement rivalisé avec les modistes de la rue Vivienne et les coryphées de l'Opéra français. Ces créations si admirées sont les rêves du génie auquel le sommeil a enlevé sa raison, sans le priver de sa puissance.

La *Terpsychore* est plus digne d'éloges : elle a aussi de la vivacité et de la grâce, mais sans excès. Les formes en sont plus belles, plus développées, moins conventionnelles que celles des *Danseuses*. La déesse a cessé de danser, elle rêve et repose. Cette statue était originairement le portrait d'une princesse romaine, dont la tête a été remplacée par une tête idéale.

La *Vénus sortant du bain* est charmante ; mais ce n'est pas Vénus, *cette mère cruelle des Amours* (2), cette déesse des voluptés, cette amante d'Adonis et d'Anchise, que les anciens nous montrent *à demi vaincue* (3), et dont Pétrarque a dit :

> Auprès de son berceau les grâces apparaissent :
> Elle sourit au monde, et le monde sourit (4) :

(1) *Ventus textilis.*

(2) *Mater sæva Cupidinum.* Horace.

(3) *Semi-reducta Venus.*

(4) *E'l riso al mondo nacque.*

Digitized by Google

c'est une jeune fille surprise au bain, entendant du bruit, craignant d'être vue, formant de vagues et secrets désirs, c'est la Musidore du poète, une vierge timide et craintive qui s'effraie de ses propres pensées, se rend à peine compte des mouvemens qui l'agitent, et se trouble en y rêvant. Camoens, dans un poème peu connu, a tracé un tableau délicieux de cette situation de l'ame :

> Désirs à peine éclos, regards pleins de langueur;
> Vagues pressentimens qui tourmentent le cœur :
> La crainte de l'amour, le besoin d'être aimée, etc. (1).

Considérée comme expression de ses sentimens ingénus et voluptueux, la *Vénus* de Canova est un chef-d'œuvre. Les contours en sont peut-être trop arrondis; Canova, le Corrége de la sculpture, tombe souvent dans ce défaut. Il a répété trois fois ce même sujet; lord Landsdown a acheté récemment l'une de ces répétitions pour la somme de douze cents livres sterling.

Le neveu du sculpteur me fit passer dans une salle voisine, toute garnie de portraits. J'y admirai la *Mère de Napoléon*, et *Marie-Louise*, statues d'une exécution admirable. La première est une imitation de l'Agrippine antique : la ressemblance est idéalisée, c'est-à-dire infidèle. Marie-Louise, représentée sous le costume et dans l'attitude de la Concorde, tient une patère antique, symbole nécessaire et que l'histoire a cruellement démenti. Un triste sourire vient se placer sur les lèvres du voyageur, quand il compare avec ces flatteries en marbre la réalité des événemens qui les ont réfutées et contredites.

La statue de la princesse Esterhazy est plus naturelle,

(1) *Gesto di qualler allegria duvidosa*. Sonetas.

Digitized by Google

moins roide, plus vivante. Canova, débarrassé du fardeau que lui imposaient ces divinités du monde politique, a donné un essor plus libre à son talent. La princesse tient un stylet, et va écrire : je crois qu'il y a quelque part une muse dans la même attitude ; mais ici l'artiste a communiqué au marbre tant d'ame et de vie, qu'on lui pardonne aisément le plagiat et la mythologie. Je ne connais pas de portrait plus gracieux ni plus animé : la princesse repose sur elle-même négligemment, avec indolence, avec langueur. Ses regards semblent fixés sur quelque vision lointaine et sublime placée au-delà du monde matériel. Sa tête est gracieuse et fière ; une grande élévation de pensée respire sur tous ses traits. De riches draperies enveloppent de leurs replis flottans cette noble image, ce type de la beauté intellectuelle et de la dignité morale réunies.

Le ciseau de Canova ne fait pas de vulgaires portraits ; ses statues sont des apothéoses. Voyez son Washington : jamais sculpteur n'eut de tâche plus difficile à accomplir. Comment reproduire et diviniser ces vertus simples et humbles, cet héroïsme presque bourgeois, cette grandeur morale privée d'éclat, dépouillée de pompe et reposant dans les profondeurs d'une ame pure ? Washington n'était pas un héros, il était quelque chose de mieux. La conscience de l'immense devoir qui lui était imposé faisait sa force ; c'est ce dévouement sans bornes à la cause de la patrie, c'est ce désintéressement de toutes les actions, ce sacrifice complet de toute vanité personnelle, cette fermeté inébranlable dans l'accomplissement d'une tâche sublime, qui ont immortalisé le général américain. Médiocre comme orateur, comme écrivain, peut-être même comme général d'armée, il puisait toutes ses ressources dans la force de sa volonté, dans la

Digitized by Google

bonne foi de sa vertu. Fondateur d'un état libre, oubliant sa propre gloire, étranger à toute pensée de succès individuel, et si dénué d'égoïsme, que cette abnégation illimitée de soi-même nous semble fabuleuse, il avait toutes les qualités que la morale admire, et que les arts sont impuissans à reproduire. Un Italien, surtout, paraissait incapable, par ses mœurs et sa position, de concevoir un caractère comme celui-là. Canova s'est élevé au-dessus de tous ces obstacles : son Washington est inspiré par le génie austère et paisible de la liberté américaine. Il est ferme, calme, idéal et sublime. C'est une statue qui rappelle les plus beaux passages d'Alfieri; en la contemplant, vous sentez votre ame s'élever et s'animer, et les vers de l'auteur de *la Tyrannide* se représentent à votre pensée : *Non, jamais mon ame n'oubliera ce vœu sublime, jamais mes regards ne se détacheront d'un but si noble,* etc., etc. (1).

Le portrait du dernier roi de Naples, personnage colossal, d'une joyeuse humeur, bon compagnon, bon vivant, roi-lazzaroni dans toute la force du terme, offre encore une difficulté vaincue. Il est rare de trouver une figure qui prête davantage à la caricature, plus anti-idéale, plus dénuée de grâce et de majesté. Canova, qui, sans doute, ne put s'empêcher de rire en tenant le ciseau, a fait de cette majesté gigantesque un Mars plus gigantesque encore. Il lui a donné un beau casque grec, un manteau magnifique, une armure complète, une cuirasse du plus riche travail, le tout sans rien changer à cette physionomie hétéroclite, à ces traits comiques, à cette expression bouffone et sensuelle, qui

(1) Non io percio da si sublime scopo
Rimuoverò giammai l'animo, etc.

Digitized by Google

distinguaient le roi Ferdinand. Pasquin en a fait ses gorges chaudes; et quand le roi s'est avisé de reconquérir, comme on sait, son royaume escamoté, le *Mars Gradivus* de Canova a servi de texte inépuisable aux railleries des Romains modernes.

Mais le portrait le plus remarquable que Canova ait jamais produit est celui de la *princesse Borghèse*, connu sous le titre de Vénus Victorieuse. Le sculpteur l'avait d'abord représentée sans voile; une draperie légère couvre maintenant les formes voluptueuses de la déesse, et une pomme placée dans sa main gauche justifie le titre mythologique dont on l'a gratifiée. Cependant ce n'est là ni la *Venus Victrix*, ni la *Venus Armata*, ni la *Vénus Nicéphore* des anciens. La première est ordinairement debout, tenant la pomme, trophée du triomphe remporté sur le mont Ida par sa beauté divine. Varron fait souvent allusion à cet emblême de la beauté triomphante (1). Quelquefois aussi elle tient à la main une épée; un casque est à ses pieds. Les pierres gravées et les camées antiques présentent plus d'exemples de la *Vénus à la pomme* que de la *Vénus tenant l'épée*. La *Vénus armée* était la divinité de Sparte (2). Plusieurs familles romaines, et spécialement les Jules, rapportaient à elle leur origine; elle ornait la *tessera* dont Jules César se servit à la bataille de Pharsale, et plusieurs impératrices furent représentées sous cet emblême flatteur. Quant à la Vénus Nicéphore, elle portait une petite statue de la Victoire, et n'était pas armée. Canova ne s'est conformé à aucune de ces traditions mythologiques; et, soit qu'il ait embelli son modèle, soit

(1) *Varro. De L. L.* liv. IV.

(2) *Pausan. Lacon*, p. 246. *Cinth.* t. II.

Digitized by Google

que la fidélité de son imitation n'ait fait que rivaliser avec le chef-d'œuvre vivant qu'il avait à copier, jamais rien de plus beau n'est sorti de son ciseau.

Je passai dans la galerie voisine, où je me retrouvai au milieu de ses compositions originales. L'*Hercule et Lichas,* groupe colossal, sort de la route ordinaire suivie par le génie de l'artiste. C'est une conception hardie; mais Canova n'a pas exécuté tout ce qu'il avait conçu. On voit l'effort, on le sent, on l'admire même, et cependant le but n'est pas atteint. Michel-Ange eût exprimé complètement cette pensée audacieuse; il eût accusé ces muscles, il eût fait saillir ces nerfs que torture une douloureuse agonie, et que Canova s'est contenté d'indiquer d'une manière assez précise, mais peu énergique. On ne peut refuser à ce groupe une heureuse disposition, un agencement ingénieux, beaucoup d'originalité; un degré de force de plus, ce serait un chef-d'œuvre.

Le *Persée* est gracieux sans héroïsme; c'est un Apollon dandy. Dans le repos même du demi-dieu, vous devriez pressentir et deviner cette ardeur de gloire, cette inspiration guerrière et céleste qui l'animent. La statue de Canova, pleine de délicatesse, de langueur et de suavité, ne répond nullement au caractère poétique du libérateur d'Andromède. Son attitude est indolente, ses contours sont féminins; une volupté toute asiatique règne dans son ensemble. Enlevez-lui ces ailes, et le bonnet phrygien qui le distinguent, ce n'est plus qu'un jeune voluptueux, faible habitant de Sybaris.

Canova, en créant son *Pâris,* s'est retrouvé dans le domaine de son génie. L'amant d'Hélène est adolescent; il s'appuie sur un tronc d'arbre sur lequel sa tunique est négligemment jetée : sa houlette est à ses pieds, sa main

Digitized by Google

droite tient avec nonchalance la pomme qui semble prête à lui échapper. Son attitude offre un mélange heureux de grâce et de force : le juge des déesses semble admirer d'un regard ivre d'amour les visions de beauté surhumaine qui flottent devant ses yeux épris et charmés. C'est la mollesse de Catulle jointe à la morbidesse du Corrége.

Le groupe de *Vénus et Adonis* et celui de *Vénus et Mars* sont de simples modifications de la même idée. Je préfère de beaucoup le premier au second de ces deux groupes. L'Adonis est mélancolique et d'une expression douce et triste, comme l'Antinoüs antique, mais avec plus d'élégance encore et de charme. La Vénus est vraiment idéale; c'est le génie de Canova dans toute sa puissance. Les anciens ne connaissaient qu'une Vénus sensuelle, type de la volupté du corps, image corrompue et altérée de cette déesse créatrice que les cosmogonies primitives ont célébrée, que les mythologies ont adoptée en la surchargeant d'accessoires étrangers. Le sculpteur moderne a créé un emblême de l'amour passionné, un symbole de ces délicates rêveries, de ce délire de l'ame, nés de la civilisation moderne. Bernini, en essayant de donner à la déesse ce caractère idéal, l'eût fait sentimentale et précieuse. Chez Canova, vous ne trouvez que grâce exaltée, prestige moral, dévouement, élévation, pureté. La même époque qui a produit *Werther* et la *Nouvelle Héloïse* devait s'enrichir d'un tel chef-d'œuvre. Vénus enlace de l'un de ses bras le torse d'Adonis, et semble lui demander une grâce, une faveur que l'adolescent refuse avec tendresse; sans doute elle veut le retenir, elle lui témoigne la crainte qu'elle ressent, et le supplie de ne pas exposer une tête si chère

Digitized by Google

aux dangers de la chasse, aux atteintes des bêtes féroces. Les commentateurs diffèrent sur le véritable sens des supplications de la déesse.

Je ne parle pas de *Vénus et Mars*, groupe plus remarquable, froide reproduction de *Vénus et Adonis*; espèce de plagiat dont le sculpteur s'est rendu coupable envers lui-même. Dans ses *Pugilistes* ou Creugas et Damoxènes, il a déployé une énergie dont son talent gracieux avait donné peu de preuves jusqu'alors. La ruse de l'un, le courage et la vigueur de l'autre, sont empreints sur tous leurs traits, se lisent dans leur attitude. Il est impossible de mieux exprimer ces deux caractères, de séparer ces individualités par des nuances plus distinctes et plus prononcées. Un tel sujet semblait inaccessible à la statuaire moderne : les anciens regardaient leurs athlètes comme des artistes, des héros populaires; et chaque contrée voulait posséder le portrait de ses athlètes favoris. Pour les modernes un pugiliste n'est que le type grossier de la force musculaire; le talent et l'esprit de Canova pouvaient seuls rajeunir ces lutteurs, objets des éloges dithyrambiques de Pindare, et méprisés par notre civilisation européenne.

Enfin je m'arrête devant ces *Grâces* fameuses, si souvent signalées comme le chef-d'œuvre de la sculpture. Leur doux abandon, leurs sourires langoureux, leurs bras enlacés, leurs contours onduleux me séduisent; mais en vain je cherche dans ce groupe la volupté pudique qui inspire les vers de Virgile, ou l'atticisme piquant, qui fit le charme de la muse d'Horace. Les *Grâces* de Canova me rappellent les *Baisers* de Jean Second, la manière énervée, le style efféminé de Métastase; enfin cette beauté molle et toute moderne, qui a son prestige, mais qu'un

Digitized by Google

goût pur désavoue. Les anciens représentaient les Grâces sous des couleurs plus chastes et plus sévères (1). Voyez le groupe de Ruspoli et celui de Sienne; ce sont là des déesses; les Grâces de Canova ne sont que des courtisanes.

La *Nymphe couchée* se rapproche au contraire de la simplicité antique, dans ce qu'elle avait de plus noble et de plus divin. Près d'une fontaine, qui jaillit d'une grotte, la nymphe est étendue, et semble prêter l'oreille au son de la lyre qu'un jeune Amour fait résonner sous ses doigts. Tout cela est imité de l'Hermaphrodite Borghèse et d'un camée de la galerie florentine; mais quelle souplesse, quelle grâce, quel moëlleux dans les formes! L'Amour chante; la Naïade écoute et rêve : il y a dans ce marbre non-seulement de la vie, mais de la poésie, de la rêverie et de la musique.

Les *Monumens funèbres* sont d'un mérite fort inégal : quelques-uns sont tout-à-fait indignes du génie de leur auteur. Une masse colossale, consacrée à la mémoire de Nelson, est faible de pensée et mesquine d'exécution. Mais le mausolée du pape Rezzonico l'emporte, selon moi, sur tous les monumens de la même espèce que j'ai vus à Rome; je n'excepterai que le tombeau de Jules II, dans l'église de Saint-Pierre-ès-Liens. Le vieux pontife est à genoux; sa vénérable faiblesse n'ôte rien à la grâce parfaite de sa pose, à l'élégance de ses draperies, au grandiose du style, à l'exactitude du portrait. Parmi les accessoires, il y en a d'excellens et de détestables; le Génie est dédaigneux, blasé, morose : il s'ennuie et ne pleure pas. La Religion est une bizarre et gigantesque figure, où se combinent et semblent se combattre, comme dans le cerveau de Pascal, la sévérité calviniste et la

(1) Voy. *Pausanias*, liv. XV.

Digitized by Google

pompe du catholicisme. Sa tête se couronne d'une auréole qui, pour être de tradition, ne me plaît pas davantage; mais qui ne passerait par-dessus une foule de défauts, en faveur de ces beaux lions qui gardent (on ne sait trop pourquoi, il est vrai) le tombeau du pontife, et mêlent leur majestueuse terreur aux allégories qui environnent la statue agenouillée? L'art antique n'a rien à leur opposer; c'est la nature dans sa beauté, dans sa puissance. Le lion dormant est surtout admirable : c'est le Jupiter en repos, qui a pris la forme du roi des forêts; un profond sommeil l'accable; toutes ses facultés, toute sa vigueur sont assoupies; mais ce profond sommeil, qui enchaîne son pouvoir, ne le prive pas de sa dignité; sa force, au lieu d'être anéantie, n'est que suspendue. Témoins de ce repos sublime (1), nous prévoyons les terreurs du réveil, et nous sommes tentés de nous écrier avec le prophète : « Qui osera jouer avec sa crinière flottante et l'arracher au repos? »

Le *mausolée de Ganganelli* est faible; l'allégorie en est triviale, et l'exécution timide. Jeune encore, lorsqu'il a conçu cet ouvrage, Canova cherchait son génie; on y reconnaît les tâtonnemens d'un artiste peu sûr de lui-même. Certes, le pontife tolérant, qui licencia l'armée des jésuites, méritait mieux que ce froid panégyrique en marbre, et ce groupe sans expression, composé d'un vieillard assis, d'une Innocence niaise et d'une brebis bêlant à ses pieds.

La statue du pape *Pie VI*, portrait fort ressemblant du vaniteux Braschi, n'est qu'une contre-épreuve effacée

(1) Le lion dormant de Canova rappelle à tous les amis de la poésie l'expression simple et sublime du Dante :

A guisa di Leon quando si posa.

Digitized by Google

de la statue à genoux du pape Rezzonico; mais cette dernière respire la piété la plus onctueuse et la plus pénétrante, et la copie ne se fait remarquer que par l'éclat et le luxe des habits pontificaux. Le *monument des Stuarts* avec sa tour semi-pyramidale et ses figures circulairement disposées, comme la montre d'une boutique, est du plus mauvais goût. Les deux Génies, pleurant à l'entrée du sépulcre, sont dignes de Canova, et rachètent les défauts nombreux de cette composition manquée.

De tous ces monumens funèbres, celui de la *princesse Santa-Croce* est le plus original. Le mausolée s'ouvre; une foule de tout âge et de tout sexe s'y précipite. On y voit un vieux père soutenu par sa jeune fille, dont la piété dévouée suffit à peine au fardeau qu'elle s'impose; création poétique et touchante. Les détails sont parfaits; l'art moderne n'a rien produit de plus singulier ni de plus brillant que l'ensemble de ce mausolée.

Je n'ai pu faire mention de plusieurs ouvrages de sa jeunesse, dont l'éclat s'est effacé devant la gloire sans rivale de son âge mûr. Cependant on se souvient encore du *Dédale et Icare*, de la *Sophie* (buste de la *Sagesse*); de la *Béatrix* (amante du Dante) et surtout de l'*Hélène*. Tous les dons funestes qu'Homère attribue à cette beauté si fatale au repos du monde, Canova les a réalisés dans cette création. Les longs cils des paupières s'abaissent sur ses yeux, que la langueur des voluptés affaisse : vous reconnaissez le rêve, l'extase, l'oubli de toutes choses, l'abandon total d'une ame que le plaisir enivre. Quelque chose de cette émotion qui s'empara des vieillards homériques, vous saisit malgré vous, à l'aspect de cette figure ravissante.

Quant à ses bustes d'après nature, ils manquent généralement de vigueur; tous les contours fuient; c'est

Digitized by Google

une éternelle rondeur de formes, une inévitable *sfumatura*, comme s'expriment les Italiens avec une si pittoresque originalité. Sous le ciseau de Canova tous les hommes deviennent des Sybarites, toutes les femmes des Hélènes.

La *Descente de la croix*, groupe de grande dimension, destiné par l'artiste à orner l'église du village où il est né, se distingue par toutes les qualités spécialement propres à son talent. C'est une scène pathétique, le fragment d'une tragédie touchante; un amour divin anime la mère du Christ; une compassion profonde, le triomphe de la bonté céleste respirent sur les traits du fils de Dieu. Michel-Ange eût traité ce sujet avec plus de science; Canova y a mis plus de charme. Nous admirons le Dante; c'est le Tasse que nous aimons à relire.

La *Madeleine pénitente* est un chef-d'œuvre. Ici Canova n'a imité personne et ne s'est pas copié lui-même. Le remords et la pénitence ont épuisé ce beau corps et éteint les désirs de la femme voluptueuse. Le monde est oublié; nulle passion terrestre ne profane cette existence vouée au repentir. L'esprit de l'Évangile et sa touchante sévérité animent cette figure; et l'artiste, habitué à répandre sur ses créations le charme d'une volupté contagieuse, s'est élevé ici jusqu'au plus haut degré de sublimité morale.

Canova n'a réussi ni dans ses tableaux ni dans ses bas-reliefs. Dès qu'il veut agencer plusieurs figures, son génie l'abandonne; toute une région de l'art est pour lui une terre australe, dont la découverte lui est impossible. Sous ce rapport Thorwaldtsen est son maître.

J'avais passé trois heures à examiner rapidement cette collection unique en Europe, quand mon guide se retourna du côté d'un escalier qui conduisait à l'étage

Digitized by Google

supérieur. Canova, tenant le ciseau et le maillet, vêtu d'une jaquette grise, descendait de son atelier pour nous recevoir. Son accueil fut aussi aimable, aussi dénué de prétention que la veille. Après avoir encouragé ses ouvriers, et distribué quelques paroles gracieuses et obligeantes, il nous conduisit dans son boudoir. Là, il nous montra les gravures de ses ouvrages et deux ou trois de ses tableaux, détestables sous tous les rapports, mais dont il nous détaillait les mérites avec une admirable naïveté d'admiration. Imaginez de roides contours, quelque chose de maigre et de sec dans toutes les figures; une composition symétriquement ridicule, un coloris heurté, bizarre et extravagant: voilà les chefs-d'œuvre dont Canova, insensible aux éloges que l'Europe prodigue à sa *Vénus* et à son *Hélène*, nous vantait sérieusement la beauté. Pour moi, j'aime ces faiblesses des grands hommes. Elles comblent, pour ainsi dire, l'espace qui nous sépare de leur génie. Michel-Ange était fier de sa poésie un peu dure; David jouait du violon; Girodet lisait à ses amis ses poèmes ébauchés. Cependant l'heure du dîner approchait, je quittai Canova, après une conversation pleine d'intérêt, de saillies et d'abandon.

Michel-Ange, Raphaël et Canova ont commencé de même. Tous trois, ils n'ont pas eu de jeunesse: l'inspiration qu'ils ne cherchaient pas est venue les chercher. A l'âge où le vulgaire des artistes reste en tutelle, ils commençaient à créer. Michel-Ange, à quinze ans, avait terminé son *jeune Faune*. A quinze ans, Canova achevait son premier morceau de sculpture. Né pauvre, il eut à lutter contre tous les obstacles que l'indigence oppose au développement du talent. Des protecteurs généreux, entre autres sir William Hamilton, le soutinrent au commencement de sa carrière; mais un ami plus tendre,

Digitized by Google

Jean Falier, noble vénitien, lui fraya la route, lui prodigua ces encouragemens plus utiles que des secours, lui montra la gloire en perspective, et le consola dans ses revers. Lorsque Canova eut atteint ce but de tous ses efforts, il plaça dans la chapelle des Saints-Apôtres à Rome, une tablette monumentale et votive, consacrée à perpétuer le souvenir de sa reconnaissance et des bienfaits de Falier envers le jeune artiste sans fortune.

JOH. FALIERO. PAT. VEN. ANT. CANOVA.
QVOD. EIVS. MAXIME. CONSILIO. ET.
OPERA. STATVARIAM. EXCOLVIT.
PIETATIS. ET. BENEFICIORVM. MEMOR.

Je ne connais rien de plus touchant dans l'histoire des arts.

L'essor de Canova ne s'arrêta plus. Il vit le monde civilisé tourner vers lui des regards admirateurs, et chacun de ses ouvrages faire événement, au milieu des bouleversemens des royaumes et des querelles sanglantes de la politique. Les souverains se disputèrent l'honneur de lui devoir l'immortalité. Nouveau Lysippe, il trouva son Alexandre; il fit la statue colossale de Napoléon. Ses derniers jours s'écoulèrent dans la paix, la gloire et l'aisance; les honneurs pleuvaient, pour ainsi dire, sur sa tête; et les peuples aux plaisirs desquels il avait contribué, rivalisaient de reconnaissance et d'enthousiasme. Plus heureux que les conquérans, triomphateur pacifique, il n'entendait aucun cri de détresse se mêler à ces exclamations générales; et sa renommée n'avait pas coûté une larme à ses semblables.

Au milieu de cette splendeur, Canova restait modeste et simple jusqu'à la naïveté. Créé membre de la Légion-d'Honneur par Napoléon; marquis d'Ischia par le pape;

Digitized by Google

il ne signa jamais ses lettres que de son nom, *Antonio Canova*. Le misérable orgueil des parvenus était au-dessous de lui, et son bon sens l'avertissait que le plus glorieux de tous ses titres était celui-ci : *Canova*. Désintéressé, libéral, magnifique même, il ne fut ni prodigue ni ami du luxe. Ses profusions étaient des actions généreuses. On le vit ouvrir un concours à ses frais et inviter tous les jeunes sculpteurs italiens à choisir dans l'histoire de leur pays le sujet qui conviendrait à leur talent. C'est cette collection magnifique, dédiée au génie de la patrie, qui est exposée aujourd'hui dans le Capitole à l'admiration du monde. Quelle donation de prince fut jamais plus digne d'éloge! quelle libéralité fut plus noble et plus généreuse! Le marquisat d'Ischia, situé entre Castro et Canino, produit un revenu annuel de treize cents couronnes. A peine Canova l'eut-il reçu du pontife, il fit don de ce revenu à l'académie de Saint-Luc, et le consacra à l'éducation et à l'encouragement des jeunes artistes. Cette action fut regardée à Rome comme simple et naturelle. Faire de son talent un instrument de cupidité, dégrader son art en le considérant comme un moyen de lucre sordide, accumuler, thésauriser, sacrifier à l'avide soif des richesses l'indépendante dignité de l'artiste; voilà ce que les Romains ignorent : le génie et la spéculation mercantile leur semblent inconciliables.

Sa vie était frugale; sa dévotion dénuée d'hypocrisie; sa philosophie d'affectation; sa politesse naturelle. Adoré dans l'intimité, idole des cercles qu'il fréquentait, je n'ai jamais entendu prononcer une seule parole à son désavantage. L'envie se taisait devant ce vieillard vertueux et bienveillant. Un hommage volontaire, général, rendait justice à cette vie si pure et si belle. Ici les rois

Digitized by Google

meurent sans que personne songe à eux. La mort de Canova fut un jour de calamité publique. L'ancienne reine du monde venait de perdre sa dernière gloire.

Comme sculpteur, on ne peut l'apprécier si l'on ne se souvient de sa position entre deux âges différens, dans une époque de transition. Il s'agissait de détrôner Bernini, d'accomplir une révolution totale. Avant lui, le caprice régnait dans la sculpture; une fausse théorie avait produit une pratique plus fausse encore. L'impertinence du mauvais goût avait banni des ateliers l'étude de l'antique; plus on prouvait d'extravagances, plus on montrait de génie. Canova parut et renversa ce déplorable système. Une école ennemie de toute vérité, de toute grâce, se trouva détrônée tout-à-coup. Cependant la nature du génie de Canova, peu virile, peu énergique, étrangère aux émotions de la terreur, manquait de quelques-unes de ces qualités fortes qui assignent à l'artiste le premier rang parmi ses rivaux de tous les tems. On peut lui appliquer ces paroles de Quintilien sur Polyclète : « La grâce et le fini sont ses mérites, et bien que la voix publique lui décerne la palme, il est des critiques sévères qui l'accusent de manquer de force. En effet, s'il a donné à la beauté de l'homme un charme presque divin, il a peut-être éteint cette expression de majesté solennelle, dont la divinité s'environne (1). » Doué d'un talent voluptueux et féminin, les passions convulsives, l'agonie du désespoir, les visions de terreur, la sublimité de la pensée ne lui appartenaient pas. Mais son domaine magique et vaste renfermait les passions tendres et voluptueuses, les vagues

(1) Liv. XII, chap. 10.

Digitized by Google

désirs, les nuances délicates, les rêveries de beauté surhumaine, les formes pleines de grâce, de prestige et de jeunesse, les créations idéales et pures. Le génie de Michel-Ange s'était emparé de l'Enfer ; il a laissé l'Eden à Canova.

Son buste, placé dans la galerie du Vatican, lui ressemble et donne une idée assez juste du charme de ses traits. Ce sont bien là ces yeux levés vers le ciel, ce regard calme et exalté ; cette bienveillance répandue sur toute sa physionomie ; ce sentiment exquis du beau ; enfin, ce mélange de volupté, d'inspiration et de philosophie, qui le caractérisaient vivant, et qui lui survivent dans ses immortels ouvrages. Le beau portrait de Paësiello, par Mme Lebrun, peut donner quelque idée de l'expression ravissante de sa physionomie.

(*New Monthly Magazine.*)

Digitized by Google

Mélanges.

VISITE AU GÉNÉRAL JACKSON,

AUJOURD'HUI PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS.

Pendant mon voyage aux États-Unis, en 1823, j'avais entendu partout faire l'éloge de l'hospitalité du général Jackson. Le désir de voir ce capitaine célèbre me décida à en faire l'épreuve, et à visiter son *ermitage*, situé dans le voisinage de Nashville. C'était au mois d'avril. Le général H..., son ancien aide-de-camp, qui commande aujourd'hui les milices du Tennessée, voulut bien me servir d'introducteur. Nous arrivâmes le samedi, au moment où le général et sa famille montaient en voiture pour se rendre à un temple d'anabaptistes, construit à ses frais, à un mille de distance. Nous l'y suivîmes. Son recueillement, qui n'avait rien d'étudié, démentit à mes yeux tous les bruits que la calomnie avait semés sur ses principes religieux, et qu'elle a renouvelés lors de sa candidature à la présidence : sa piété me fit bien augurer de ses vertus privées et publiques. Au reste, ces vertus sont garanties par l'affection de ses serviteurs, de ses voisins, de ses nombreux amis, et par la confiance universelle dont il est entouré.

En rentrant à l'issue de l'office, nous trouvâmes le dîner servi; un coup d'œil jeté sur la table suffit pour m'assurer qu'il en faisait parfaitement les honneurs. Tout y respirait l'abondance et rien n'y sentait le désordre.

Digitized by Google

Elle était chargée de mets simples et substantiels, tels que du bœuf, du mouton, du gibier, de la volaille; mais point de fruits, de vins, de liqueurs; et, pour tout dessert, des *puddings*. Le dîner fut servi à trois heures. Nous étions trente, y compris dix dames, presque tous voyageurs attirés par la curiosité de voir le *lion de l'Amérique du Nord*. Le général tient table ouverte; rarement il a moins de vingt couverts, mais ce luxe est compensé par l'économie la plus rigide dans la tenue de la maison et par une surveillance continuelle. Chaque jour M. Jackson passe plusieurs heures à inspecter ses terres et les travaux de ses esclaves ou de ses ouvriers.

Sa ferme (aux États-Unis on désigne de ce nom tous les domaines) a une contenance de douze cents acres d'excellente qualité. Je n'ai vu de ma vie de site plus enchanteur. La contrée offre un enchaînement de paysages pittoresques; une variété admirable de plaines, de vallées, de collines boisées d'où s'échappent de nombreux cours d'eau qui serpentent et se divisent sur d'immenses tapis de verdure et de fleurs. Je me croyais transporté dans l'Arcadie, ou plutôt dans les régions magiques créées par les pinceaux du poète Sydney. Au mois d'avril, la saison est aussi avancée dans ce pays qu'elle l'est en Angleterre à la fin de mai; et le printems s'y montre dans toute la beauté que lui attribuent les poètes et les amans.

Lors de ma visite, le général possédait quatre-vingts nègres des deux sexes. Je n'en vis jamais de mieux vêtus et dont la condition parût plus heureuse. Il les traite avec douceur et fermeté. Sa réputation d'humanité attire vers son habitation tous les esclaves du pays, autorisés par les propriétaires à se vendre à un nouveau maître. J'en vis venir cinq ou six, en un jour, qui suppliaient

Digitized by Google

Massa Jackson de les acheter. Il est pour la contrée un modèle de charité et de bienfaisance. Sait-il qu'un étranger est tombé malade dans le canton ? il s'informe à l'instant de son état et de ses ressources. Souvent il en a fait transporter chez lui, leur a prodigué les soins les plus touchans, et, après leur guérison, les a aidés de sa bourse.

Sa maison est vaste, mais d'une architecture très-simple. L'ameublement en est élégant; il ne paraîtrait que décent en Angleterre. Quant aux terrains qui joignent l'habitation, je n'en connais pas qui doivent moins à l'art et plus à la nature. Un bosquet d'acacias en face de la maison; à côté, un vaste potager : voilà tout son parc. Le jardin est un *fac simile* du génie du propriétaire. Les plantes utiles y abondent, admirablement cultivées, tandis que les fleurs y languissent dans l'abandon.

Doué d'un esprit juste et d'une grande puissance de volonté, le général Jackson est versé dans toutes les sciences, et en parle avec agrément et facilité. Ses manières ont à la fois de la grâce et de la noblesse; je ne connais pas d'Américain qui mérite mieux que lui le titre de gentleman accompli.

Placé aujourd'hui à la tête du pouvoir exécutif des États-Unis, quelle direction lui imprimera-t-il? je l'ignore. Pour m'en tenir à des conjectures, je crois qu'il apportera dans les dépenses publiques une économie peut-être excessive; qu'il sera pacifique au dehors, et, à l'intérieur, peu disposé à tracasser ses adversaires politiques. Il ne prodiguera pas ses documens officiels, et ses messages donneront moins à lire qu'à penser. Il comprimera les progrès d'un luxe qui, livré à lui-même, sapperait la fortune, le crédit, et surtout la constitution de l'Union. Le gouvernement américain, qui d'ailleurs rétribue trop mesquinement ses agens diplomatiques, s'est engagé de-

Digitized by Google

puis quelque tems dans la voie toujours funeste des prodigalités. Il est essentiel qu'il opère dans son budget de nombreuses et fortes réductions pour subvenir à l'accroissement de services que nécessitent les progrès de sa population et l'extension de son territoire. Le général Jackson paraît appelé dans sa patrie au rôle de réformateur des abus : ce n'est pas celui que présageait son invasion des Florides ; mais, si l'un est moins brillant que l'autre, il exige peut-être plus de courage, et promet une gloire plus solide.

(*Extractor.*)

VICISSITUDES DE LA VIE D'UNE GRANDE DAME.

« Je ne puis, dit le prince de ***, qui déjeunait dernièrement avec moi et quelques autres de ses amis, m'empêcher d'admirer la facilité avec laquelle les femmes entrent de suite dans l'esprit des rôles qu'elles sont appelées à jouer dans la vie. »

Cette observation lui était suggérée par la convenance et la grâce avec laquelle la duchesse de Saint-Alban (1) avait fait les honneurs de la fête champêtre qu'elle ve-

(1) La duchesse de Saint-Alban est une ancienne actrice fort aimée du public. Elle avait inspiré une passion très-vive à un riche banquier qui la retira du théâtre, l'épousa ensuite et lui laissa sa fortune en mourant. Depuis, cette grande fortune, qui s'élève, dit-on, à onze ou douze cent mille francs de rente, l'a fait épouser par le duc de Saint-Alban, qui est beaucoup plus jeune qu'elle. Plusieurs journaux anglais sont dans l'habitude de s'égayer sur l'empressement qu'elle témoigne à s'introduire dans tous les salons aristocratiques dont le rang de son nouvel époux lui a ouvert la porte.

Digitized by Google

nait de donner à Holly Lodge. Elle présidait évidemment à tous les détails de cette fête, et cependant, dans le cours de sa durée, elle était présente partout, et ne paraissait avoir d'autre sollicitude que d'en faire les honneurs et que d'accueillir chaque nouvel arrivant avec un salut gracieux et cordial.

« On dirait, reprit le prince, qu'il est aussi facile aux femmes de prendre le ton et les habitudes du grand monde, que de substituer à une robe de toile une robe de cachemire ou de dentelle. Elles ont l'art de tirer le meilleur parti possible de tous leurs avantages naturels. C'est ce qu'on put voir surtout dans la noblesse improvisée de Napoléon. Je crois qu'on ne cite guère que la maréchale Lefèvre qui ne pût jamais se mettre au pas, et qui déconcertât, par ses plaisantes incartades, les solennités de la cour impériale. Il n'en était pas de même des hommes, à l'exception de ceux qui avaient fait leur fortune dans l'armée; car, comme disait le prince de Ligne, des manières bourgeoises peuvent s'épurer dans un quartier-général, mais jamais dans une cour.

» — Cette heureuse disposition des femmes, répliquai-je, tient à cette élasticité de caractère, à cette délicatesse d'organisation qui leur sont propres. Il faut observer aussi que leur vie est en général soumise à de plus fortes vicissitudes que la nôtre. L'amour, le plus grand des magiciens, les fait souvent sortir d'une condition obscure pour les élever aux plus hautes sommités sociales. C'est ainsi que Catherine Ire, d'abord servante d'auberge, monta sur le trône de toutes les Russies, et devint l'amie, la femme, le conseil, et, en quelque sorte, le bouclier de Pierre-le-Grand, dont elle contribua à augmenter la gloire. Mais une fortune plus analogue à la destinée de la noble hôtesse d'Holly Lodge, c'est celle de ma belle

Digitized by Google

et célèbre amie la comtesse Potocka, qui, née dans les dernières classes, est parvenue au plus haut rang; on pourrait même dire au pouvoir souverain, car ses immenses domaines comprenaient trente villes, trois cents villages et une population de trois ou quatre cent mille habitans, dans la riche province de l'Ukraine. Si Walter Scott se fût fait l'historien de cette vie si singulière, elle eût, sans contredit, paru l'un des épisodes les plus curieux de l'époque extraordinaire où ma belle amie a *fleuri*. Pardonnez-moi en sa faveur cette expression un peu surannée, car c'est celle qui lui convient le mieux.

» — Vous excitez vivement ma curiosité, dit lord R..., et j'espère bien que vous ne nous quitterez pas sans la satisfaire.

» — Très-volontiers, et je le ferai avec d'autant plus de plaisir que cette histoire me rappelle des noms et des personnes dont le souvenir m'est cher, et l'une des époques les plus agréables de ma vie. Mon intention cependant n'est pas de me mettre en scène, et je me contenterai d'être l'historien des autres.

» Dans une rue retirée du Fanar, quartier de Constantinople exclusivement habité par les Grecs, vivait un boucher nommé Cantacuzene, qui avait la prétention de descendre des empereurs du même nom, et qui, dit-on, établissait son illustre origine par des preuves qui ne valaient pas moins que celles sur lesquelles se fondent la plupart des prétentions généalogiques de nos familles aristocratiques. Malgré son activité et son économie, il avait beaucoup de peine à pourvoir à ses besoins et à ceux de sa femme et d'une fille unique nommée *Sophia* ou Sophie, dont la beauté extraordinaire faisait l'admiration de tout le voisinage.

Digitized by Google

» Le sort fit éprouver des pertes à ce pauvre homme, et il se trouva réduit à un état tout-à-fait voisin de la misère. Sa femme parla de sa détresse à un Grec de ses parens, drogman de l'ambassade française, qui, à son tour, en entretint un gentilhomme français, alors à Constantinople, et qu'on nommait le marquis de V. L'officieux drogman parvint à l'attendrir en faveur de la jeune Fanariote, en lui vantant ses charmes et en lui disant que la pauvreté de son père la condamnait, selon toute apparence, à passer ses jours dans la captivité d'un harem.

» M. de V. se fit conduire chez le père de Sophie; il fut frappé de sa beauté et de son esprit, et proposa à ses parens de la prendre chez lui. La misère à laquelle ces pauvres gens étaient réduits les excuse un peu d'avoir accepté une offre aussi singulière; ils consentirent à lui livrer leur fille pour quinze cents piastres, et Sophie, qui avait alors quatorze à quinze ans, trouva un protecteur généreux dans le marquis. Il lui fit donner toute sorte de maîtres d'agrément; ses avantages acquis, joints à tous ses dons naturels, en firent bientôt un être plein de charmes, de séductions et de danger.

» Quelques mois après, M. de V. quitta Constantinople, et repartit pour la France avec son trésor oriental. Pour diminuer, autant que possible, les fatigues d'un long voyage, il marchait à petites journées, et s'arrêtait toutes les nuits. Après avoir franchi les frontières de la Turquie d'Europe, il arriva, suivi de sa belle compagne, à Kaminieck, forteresse russe située en Podolie. M. de V. s'y arrêta dans l'intention d'y passer quelques jours pour y prendre un peu de repos. Le comte de Witt, Hollandais au service de Russie, et des-

Digitized by Google

cendant du grand pensionnaire du même nom, était alors gouverneur de cette place; il accueillit M. de V. avec toute sorte d'égards, mais il ne put voir la jeune Fanariote sans en devenir passionnément amoureux. Il apprit bientôt la situation équivoque dans laquelle se trouvait Sophie, et il profita d'une entrevue qu'il eut avec elle pour lui proposer de l'en faire sortir en l'épousant. Le comte était un fort bel homme, d'une trentaine d'années; il avait le grade de lieutenant-général, et possédait toute la faveur de Catherine II. Sophie comprit facilement qu'il valait mieux devenir sa femme que de rester la maîtresse de M. de V., et elle accueillit avec empressement les offres du comte.

» Il était facile de prévoir que le marquis de V. ne se dessaisirait pas volontairement d'une personne dont il avait acheté la possession quinze cents piastres, et qu'il estimait encore à un bien plus haut prix. Le général de Witt résolut en conséquence de recourir à un stratagême; et un jour que le marquis était allé se promener à cheval hors des remparts, les ponts-levis furent levés, et les deux amans se rendirent à l'église, où ils furent unis par un pope russe. Quand M. de V. reparut aux portes de la ville, et demanda à y entrer, un messager vint lui rendre compte de tout ce qui s'était passé pendant son absence, et, pour compléter le dénouement de la comédie, lui montra le contrat de mariage dressé en bonne forme.

» Afin d'éviter à Sophie les reproches que n'eût pas manqué de lui faire son amant, les gens et les bagages de M. de V. lui furent envoyés *extrà muros*. Le pauvre marquis sentit qu'il ne ferait que se rendre ridicule en faisant des plaintes ou des menaces, et que la cour de France ne prendrait pas les armes pour venger son in-

Digitized by Google

jure; et, conformément au sage avis d'un poète de sa nation,

> Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot,
> L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot,

il continua sa route, bien convaincu sans doute des inconvéniens qu'il y a à payer si cher des marchandises d'une garde si difficile.

» Deux ans après cet étrange mariage, le comte de Witt obtint un congé, et il en profita pour visiter avec sa femme les diverses cours de l'Europe. La beauté de Sophie, à laquelle une certaine langueur orientale donnait encore plus de grâce, excitait l'admiration de tous ceux qui la voyaient. Je ne sais quelle difficulté d'étiquette l'empêcha d'être reçue à la cour de Versailles; mais la reine la vit plusieurs fois dans une maison tierce. A cette époque Mme de Witt parlait fort imparfaitement la langue française. Comme on lui faisait sans cesse des complimens sur ses *beaux yeux*, elle croyait que ces deux mots n'en faisaient qu'un, et voulaient simplement dire *yeux*. Un jour que la reine lui demandait comment elle se portait, elle répondit : « *J'ai mal à mes beaux* » *yeux*. »

» Ce fut à Tulczin que je la vis pour la première fois. Quoiqu'elle eût, à cette époque, plus de quarante ans, ses charmes conservaient encore tout leur lustre; et elle éclipsait les jeunes beautés de la cour, au milieu desquelles elle ressemblait à Calypso entourée de ses nymphes.

» J'arrive maintenant à la troisième époque de l'existence de Sophie, époque parfaitement en harmonie avec les deux autres. Le comte Félix Potocki, grand-général

Digitized by Google

et grand-maître de l'artillerie de la république de Pologne, en revenant à Varsovie, à la suite d'un voyage qu'il avait fait dans l'Europe occidentale, rencontra M. et Mme de Witt, à Hambourg : Sophie produisit sur lui son influence accoutumée, et, en la voyant la première fois, il en devint éperdument épris.

» Rien, comme vous savez, n'est plus facile que d'obtenir un divorce en Pologne. Le clergé catholique polonais, qui apparemment trouve le moyen de s'accommoder avec le ciel, ne manque jamais de découvrir des nullités canoniques dans tous les mariages qu'on veut faire rompre. Un des amis que j'avais dans ce pays-là n'avait pas moins de quatre femmes, toutes les quatre vivantes et qui portaient son nom. Dans un bal que le comte Plater donna à Napoléon, en 1812, après le passage du Niémen, il était fort surpris de voir réunies, dans le même salon, des femmes qui, à différentes époques, avaient eu le même mari, et qui ne paraissaient éprouver l'une pour l'autre aucun sentiment de jalousie ou de dépit.

» Le comte Potocki, après s'être assuré de l'agrément de Sophie, résolut de profiter de la facilité du clergé de son pays, et, en conséquence, il se rendit un matin chez M. de Witt. « Général, lui dit-il, j'aime votre femme, » et je ne puis vivre sans elle. Je sais que je ne lui suis » pas indifférent, et il dépend de moi de l'enlever; mais » je veux vous devoir mon bonheur. Voici deux papiers : » l'un est un acte de divorce auquel il ne manque que » votre signature, car vous voyez que la comtesse y a » déjà mis la sienne; l'autre est une traite de deux mil- » lions de florins sur mon banquier dans cette ville. Nous » pouvons arranger cette affaire à l'amiable ou autre- » ment, précisément comme cela vous conviendra. »

Digitized by Google

M. de Witt se rappela sans doute son aventure à Kaminieck; il se résigna, comme le marquis de V., et signa l'acte de divorce. Le même jour, Sophie devint comtesse Potocka, et elle rehaussa, par l'éclat d'une des plus grandes fortunes de l'Europe et du plus haut rang, celui d'une beauté véritablement incomparable et l'attrait d'un esprit plein d'agrément et de vivacité.

» Elle se flatta un instant de l'espoir d'une fortune encore plus brillante. Lorsqu'en 1791, la plupart des grands de la Pologne s'entendirent pour sacrifier une partie de leurs priviléges au repos de leur patrie, de mauvais citoyens protestèrent contre cette résolution généreuse, et prirent les armes à Turgowitz afin d'en empêcher l'exécution, de concert avec les Russes. Catherine, pour donner plus d'influence à cette fédération, voulut que le grand nom de Potocki y figurât. Cette femme artificieuse fit à la lettre briller la couronne aux yeux du comte Félix pour le décider à en devenir le chef. Un jour qu'il était dans son cabinet, elle prit son propre diadême qu'elle venait de déposer en sortant de je ne sais quelle solennité, et, le plaçant sur sa tête, elle lui dit en souriant : « Cela vous irait bien. » Mais c'était un vain leurre; l'impératrice songeait à accroître son empire aux dépens de la Pologne, et non pas à y élever un trône pour Potocki. La Russie, l'Autriche, la Prusse, se partagèrent jusqu'au dernier lambeau de cette antique monarchie; et la belle comtesse Potocka dut se résigner à n'être qu'une grande dame, et à n'avoir, comme auparavant, d'autre empire que celui de ses charmes. »

(*Court Journal.*)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Le baya ou gros bec indien. — « Ce petit oiseau fort remarquable, dit un voyageur, appelé *baya* en hindoustani, *berbera* en sanscrit, *babué* en bengali, *cibu* en persan, et *teneouit* en arabe, à cause de la manière dont il suspend son nid, est un peu plus grand qu'un moineau; il a un plumage d'un jaune foncé; sa tête et ses pieds sont du même ton, mais sa poitrine est d'une nuance plus tendre; son bec, qui a une forme conique, paraît très-fort proportionnellement à la dimension de ses autres membres. Le baya, très-commun dans l'Inde, est presque aussi intelligent qu'un chien domestique; il est fidèle, docile, se plaît dans la société des hommes, et se tient avec plaisir, quand il est privé, sur la main de son maître.

» Dans l'état de nature, il construit en général son nid sur les arbres les plus élevés qu'il rencontre, et de préférence sur les palmiers et les figuiers indiens, surtout quand ces arbres sont placés près d'un puits ou d'un ruisseau. Ce nid est fait de brins d'herbes dont le baya compose un tissu; il lui donne la forme d'une grande bouteille, et le suspend aux branches, de manière à ce que le vent l'agite et le berce; l'entrée en est placée en bas afin que les oiseaux de proie ne puissent pas s'y introduire. Il est ordinairement divisé en deux ou trois

Digitized by Google

chambres. La gracieuse imagination des Hindous a supposé que les vers luisans qu'on y trouve servent à en éclairer l'intérieur; mais des observateurs d'un tour d'esprit moins poétique, pensent que le baya n'y dépose ces insectes que pour s'en nourrir. Pour moi, je l'avoue, il me serait plus agréable d'admettre la première de ces suppositions. Ce serait en effet un spectacle intéressant que de voir cet oiseau industrieux imiter les habitans des rives de l'Orénoque, qui recueillent dans des calebasses les vers phosphorescens dont leurs champs sont couverts pour éclairer l'intérieur de leurs cabanes. Beaucoup d'exemples font voir à quel point l'instinct de certains oiseaux est ingénieux, et même combien il est flexible et s'adapte facilement aux circonstances. C'est ainsi qu'après l'introduction des fabriques de coton, dans l'ouest de l'Écosse, on s'aperçut que les oiseaux avaient remplacé par des couches de coton les plumes dont ils tapissaient antérieurement leurs nids. C'était, dans leur économie domestique, une véritable amélioration dont ils s'étaient empressés de saisir l'opportunité. Je conviendrai, cependant, que ce fait ne suffit pas pour admettre l'hypothèse des observateurs hindous. Une chose qui n'est pas douteuse, c'est que le baya apprend sans peine à rapporter des morceaux de papier ou tout autre petit objet que son maître lui indique. Il m'est également arrivé plusieurs fois de le voir, au signal qu'on lui donnait, s'élancer dans un puits, pour en rapporter un anneau qu'on y avait jeté. Un brahme m'assura que, lorsqu'on lui a indiqué une maison deux ou trois fois, on peut le charger d'y porter une lettre. Il est inutile de dire que je ne prends pas ce fait sous ma responsabilité, mais en voici dont j'ai été témoin et dont, par conséquent, je puis garantir la parfaite exactitude : les vierges

Digitized by Google

hindoues, à Bénarès et dans quelques autres villes de la Péninsule, sont dans l'usage de placer comme ornement, entre leurs sourcils, de petites feuilles d'or appelées ticas; quand elles passent dans les rues, il n'est pas rare de voir des jeunes gens faire enlever ces petits ornemens par des bayas apprivoisés. L'oiseau revient ensuite près de son maître, l'aile frémissante et d'un air de triomphe, en lui présentant, dans son bec, ces ticas ravies souvent au front d'une beauté chérie par le jeune Hindou et dont il désire arrêter l'attention.

» Le baya fait sa nourriture ordinaire d'insectes; mais, quand il est privé, on peut le nourrir aussi avec des légumes attendris dans l'eau; sa chair, très-savoureuse, est d'une digestion facile; elle est recommandée par la médecine hindoue comme un dissolvant de la pierre. Sa femelle pond de beaux œufs qui ressemblent à de grosses perles. Quand on les fait cuire, ils deviennent transparens, et la saveur en est délicieuse. Lorsqu'un certain nombre de bayas se trouvent réunis sur un arbre, ils font entendre des sons qui ressemblent plutôt à un bourdonnement qu'à un chant; leur manque de talent, comme chanteurs, est compensé par leur intelligence et leur sagacité très-supérieures à celles de tous les autres habitans de l'air. »

Influence de la lumière sur les mouvemens des infusoires. — Plusieurs animaux, dit M. Grant, qui n'offrent pas d'organe distinct de la vision, paraissent néanmoins être sensibles à l'impression de la lumière, et même quelques-uns, chez lesquels on ne trouve pas de traces de système nerveux, reçoivent indubitablement l'influence de ce puissant agent. J'ai vu des actinies placées

Digitized by Google

vivantes dans des bassins remplis d'eau de mer, se diriger lentement le long des parois de ces vases jusqu'à ce qu'elles eussent atteint le point le plus ombragé où elles s'arrêtaient; et l'on peut dire qu'en général elles semblent fuir la lumière dans leur élément naturel. J'ai souvent répété les observations de Trembley sur le soin avec lequel les hydres recherchent la lumière. Si on les place dans un vase en verre avec un peu d'eau pure, elles se transportent promptement du côté du vase qui est éclairé, et s'y réunissent toutes. Lorsqu'elles sont libres, elles ne montrent pas moins d'avidité pour la lumière et s'approchent de la surface de l'eau où on les trouve ordinairement adhérentes aux plantes qui flottent sur la mer. Si nous suivons aussi les mouvemens des méduses lorsqu'elles sont dans la mer, nous remarquons que généralement elles changent leur direction à mesure qu'elles approchent de la surface, et redescendent assez profondément avant qu'aucune partie de leur corps ait été en contact avec l'air. Voyant cet effet se reproduire alors même que l'eau était tranquille, j'ai cru pouvoir l'attribuer à ce que la texture transparente et délicate de l'animalcule devient sensible à l'éclat de la lumière solaire quand il approche de la surface de l'eau. J'ai fait encore la même remarque sur les œufs des zoophytes que l'on trouve presque toujours dans les parties ombragées des lieux qu'ils habitent. D'après la texture molle et gélatineuse de ces êtres, il semble naturel d'admettre qu'un agent qui darde sur eux avec tant de vitesse et en aussi grande quantité que le fait la lumière solaire, et qui pénètre toute leur substance, les affecte d'une manière quelconque, et peut-être par l'impression du toucher. L'examen des localités et des positions particulières que prennent ordinairement les dernières espèces des ani-

Digitized by Google

maux à formes fixes, dans des circonstances où la température et la pression ne varient pas, porte aussi à penser que leur distribution physique est principalement déterminée par l'intensité de la lumière.

Si l'influence de la lumière sur les mouvemens des infusoires a été inaperçue jusqu'ici, il faut l'attribuer à leur extrême petitesse, à leur texture transparente et incolore, et surtout à la manière dont on les examine généralement à l'aide de microscopes dans des vases de verre. Les mouvemens sont très-faciles à observer chez ceux qui, ayant quelque degré d'opacité et une couleur assez vive, sont assez gros pour être visibles à l'œil nu comme le *furcocerca viridis* de Hamark qui a une couleur brillante d'un vert de gazon. Cet animalcule se trouve en été dans les eaux douces stagnantes qu'il recouvre en partie sous la forme d'une légère membrane verdâtre. Müller l'a trouvé dans les eaux stagnantes du Danemarck, et on le rencontre aussi dans les étangs des environs de Londres. Müller a observé que quand ces animalcules sont placés dans un vase rempli d'eau, ils se dirigent vers le bord où ils ne tardent pas à se trouver à sec par l'évaporation, et se présentent encore sous la forme d'une légère membrane verte. Au mois d'août dernier, je remarquai sur le bord sud d'un petit étang, près de Londres, une pellicule verte qui offrait une surface de plus de vingt pieds carrés; comme, à l'œil nu, je crus reconnaître qu'elle n'était pas le résultat de la réunion de petits végétaux, j'en observai une partie avec un microscope de poche, et je vis toute cette substance verte se séparer en différens petits animalcules vivans avec une queue conique et bifurquée à l'extrémité et correspondant exactement avec les figures

Digitized by Google

et la description du *cercaria viridis* de Müller et de Bruguière.

Je mis alors une petite quantité de l'eau qui contenait ces animalcules dans un vase de cristal peu profond et près d'une fenêtre, afin de pouvoir observer avec soin leurs mouvemens et leurs formes avec le microscope. J'eus bientôt constaté leur texture granuleuse ou vésiculeuse; mais ils ne me présentèrent aucune des taches que Müller a prises à tort pour des yeux dans quelques autres espèces du même genre. Au bout de deux heures, je vis que ces animalcules verts s'étaient tous accumulés à la surface de l'eau d'un côté du vase, et se trouvaient presque à sec par l'évaporation du liquide. Pendant que la position inclinée du vase avait pu les porter à s'accumuler ainsi vers ce bord qui était tourné du côté de la fenêtre, je mis lentement cette partie du côté opposé, et après avoir remplacé l'eau qui s'était évaporée, j'agitai légèrement le liquide avec les animalcules qui étaient presque morts. Au bout de quelques heures, je les trouvai encore réunis vers le côté du vase qui correspondait à la fenêtre; pensant alors que, comme les hydres, ils pouvaient être attirés vers ce côté par l'influence de la lumière, je voulus m'en assurer, et je changeai de nouveau la position du vase, afin de faire tomber la lumière dans une direction différente : une heure après, ils étaient déjà tous réunis sur le bord le plus éclairé. Dans vingt essais que je fis ensuite, et dans lesquels le vase fut placé à différentes distances de la croisée, et dans diverses directions, j'obtins invariablement le même résultat. En tournant lentement, vers la fenêtre, le côté du vase le moins éclairé, je pus distinguer avec une loupe les animalcules qui s'avançaient vers la lumière, en suivant une

Digitized by Google

ligne droite, après s'être détachés du côté où ils s'étaient d'abord accumulés. Lorsqu'ils nagent dispersés dans l'eau, on dirait qu'ils ont disparu, parce qu'ainsi dispersés ils sont presque invisibles à l'œil nu : ils n'offrent une nuance verte intense que quand ils sont réunis en grand nombre.

On a beaucoup ri, dans ces derniers tems, des yeux que quelques naturalistes avaient voulu donner à ces petits êtres, comme si les yeux pouvaient exister sans nerfs optiques, et ces derniers sans un centre nerveux que l'observation microscopique démontre ne pas exister chez eux. Il est probable que les mouvemens des infusoires sont purement automatiques. Hamark suppose qu'ils sont le résultat de l'action des divers fluides impondérables qui pénètrent tous les corps.

L'appareil de la vue n'appartient qu'aux animaux qui en ont besoin pour modifier la lumière de manière à produire les images des objets éloignés, afin de pouvoir éviter les attaques de leurs ennemis, choisir leur nourriture et pourvoir à la propagation de leur race. On n'en rencontre même pas de rudiment chez les infusoires, les zoophytes et les rayonnés. Il est néanmoins intéressant de voir qu'un agent, aussi généralement répandu dans la nature que la lumière, ait une influence évidente et puissante sur les mouvemens du *furcocercæ viridis*, l'être qui présente presque les formes les plus simples de l'organisation animale.

Tremblement de terre à Lima en 1828. Le 30 mars, le *Volage*, bâtiment de la marine anglaise, se trouvait à l'ancre dans la baie de Callao; le ciel était d'une pureté remarquable, lorsqu'à sept heures et demie environ, un léger nuage passa au-dessus de la rade, et l'on entendit

Digitized by Google

ce bruit qui accompagne les tremblemens de terre dans cette contrée, et qui ressemble au roulement d'un tonnerre lointain. Le navire se balança violemment sur les ondes, et tout autour l'eau sifflait comme si on y eût plongé un fer chaud. D'immenses quantités de globules, provoquées sans doute par la présence d'un gaz, parurent tout-à-coup à la surface, et l'odeur qui s'en exhalait ressemblait aux émanations d'un marais bourbeux. Un cri de « regardez la ville » attira tout-à-coup mon attention vers Lima. Un nuage de poussière, provoqué par les oscillations continuelles du sol et la chute des maisons, l'enveloppait entièrement, et ne nous permettait pas de la voir; on n'apercevait au-dessus que la tour de la chapelle de la garnison, qui, après s'être quelque tems balancée dans l'air, tomba en débris de tous les côtés. Le grand rocher perpendiculaire situé à l'extrémité orientale de l'île de San-Lorenzo se fendit, et un fragment d'environ trente pieds d'épaisseur tomba dans la mer avec un bruit horrible. Les jetées du port furent crevassées; l'une des crevasses n'avait pas moins de dix-huit pouces de large. Beaucoup de personnes perdirent la vie, et l'on cita entre autres un prêtre qui fut tué dans une église par la chute d'une statue devant laquelle il s'était agenouillé. Mais ce simple exposé des faits ne peut donner aucune idée du spectacle épouvantable et sublime que j'eus devant les yeux pendant ces terribles momens.

Nous levâmes une des ancres pour examiner dans quel état elle se trouvait; le câble nous parut avoir beaucoup souffert dans une de ses parties. Lorsqu'on eut détaché la fange dont il était couvert, plusieurs de ses chaînons parurent avoir éprouvé une fusion partielle; ils étaient devenus raboteux, et s'étaient couverts de petits nœuds cylindriques que le simple frottement détachait et faisait

Digitized by Google

tomber. A notre retour à Porthmouth, ce câble fut mis hors de service, et l'on eût peut-être bien fait d'en envoyer les chaînons aux sociétés savantes. L'autre câble de notre navire n'avait éprouvé aucune altération, non plus que ceux des autres bâtimens qui se trouvaient dans la rade.

Il n'est plus douteux aujourd'hui que les phénomènes des tremblemens de terre sont déterminés par les mêmes causes que les explosions volcaniques, et que l'électricité y joue souvent un très-grand rôle. Il est probable que c'est à cette dernière cause qu'il faut attribuer les singuliers effets que nous venons de rapporter.

Sciences Médicales.

Hydrophobie causée par un bain froid local. — Le docteur Barth, médecin allemand, dans un ouvrage qu'il vient de publier sous le titre d'*Observations médicales*, parle d'un homme, âgé de quarante ans, qui éprouva tous les symptômes de l'hydrophobie, après avoir plongé ses pieds dans l'eau froide. La personne en question éprouvait habituellement, à cette partie du corps, des transpirations fort incommodes par leur abondance, et c'était pour en arrêter une qu'il avait pris ce bain local. Mais à peine ses pieds s'étaient-ils réfroidis qu'il éprouva des mouvemens spasmodiques dans tout le corps et une violente contraction du cou. Il rejeta avec violence une infusion de tilleul qu'on avait vainement essayé de lui faire prendre ; sa gorge s'était prodigieusement gonflée à l'extérieur ; il ne pouvait plus parler, et ne faisait entendre qu'un râlement convulsif. Ces phénomènes se reproduisaient chaque fois qu'on lui présentait un liquide. L'application de la moutarde sur la poitrine et aux pieds,

Digitized by Google

des lavemens anodins et des bains chauds, dans lesquels on avait jeté du sel et des cendres, provoquèrent une forte transpiration générale et rétablirent le malade. Cette observation tendrait à faire croire que l'hydrophobie peut être spontanée, et que ce n'est pas nécessairement un virus qui la communique. Elle vient à l'appui de l'opinion des médecins qui attribuent cette funeste maladie à une irritation très-intense du larynx.

Insensibilité pour la douleur. — Les adeptes de Mesmer font grand bruit de l'insensibilité pour la douleur qu'acquièrent certains individus dans l'état spasmodique qu'ils nomment sommeil magnétique. Quelques exemples, rapportés par le savant auteur du *Journal d'un Naturaliste*, prouvent que cette insensibilité peut exister aussi sous l'empire de certaines circonstances, dans le sommeil naturel. Nous citerons le plus remarquable de ces faits.

« Il y a quelques années, dit-il, un cultivateur fut surpris par une nuit obscure en revenant des champs. Ne pouvant plus trouver sa route, il s'assit sur la plate-forme d'un four à chaux, et, comme il faisait très-froid, il plaça ses jambes engourdies près des pierres qui brûlaient. Il s'endormit dans cette situation, et le feu, redoublant d'intensité, eut bientôt atteint les pierres sur lesquelles un de ses pieds était placé ; mais son sommeil n'en fut pas troublé, et il continua à dormir paisiblement, quoique le feu eût consumé entièrement son pied et même sa jambe jusqu'au-dessus de la cheville. Ce fut dans cet état que les ouvriers du four à chaux le trouvèrent le lendemain matin à la même place, où il continuait à sommeiller profondément. Quand on le réveilla il n'éprouva aucune espèce de douleur, et, ignorant l'af-

Digitized by Google

freux accident qui lui était arrivé, il réclama un de ses souliers aux ouvriers qui l'entouraient, pour continuer son chemin. En se levant, encore à demi assoupi, il appuya sur le sol l'extrémité de la jambe qui avait été brûlée, mais elle se brisa en fragmens charbonnés; on le conduisit à l'hôpital où on lui prodigua tous les secours que réclamait un état aussi singulier. Il n'exprimait toujours aucun sentiment de douleur, et il est vraisemblable qu'il n'en éprouvait pas. Cependant l'incendie qui le consumait n'avait point arrêté ses ravages depuis qu'on l'avait retiré du feu, et au bout de quinze jours il avait cessé de vivre. Ce n'est pas sur de simples ouï-dire mais d'après mes propres observations que je rapporte ce fait qui s'est passé dans un four à chaux peu éloigné de la campagne que j'habite. On sait qu'en plongeant une blessure récente dans du gaz acide carbonique, on parvient à faire cesser la douleur qu'elle occasionne; j'ignore si c'est le gaz acide carbonique exhalé du four à chaux qui avait produit l'insensibilité si fatale à ce malheureux. Ce gaz, au moyen duquel les prêtres de l'antiquité déterminaient les convulsions des pythies, produit les effets les plus variés et même les plus contraires sur le système nerveux, car tantôt il cause des spasmes violens, et tantôt il paraît plonger les facultés cérébrales dans une atonie complète. »

Littérature.

Littérature arabe. — Les Arabes, sortis du désert pour propager leur nouvelle croyance, étendirent, en moins de deux siècles, la domination de leurs armes et de leur langue sur le tiers de la surface du monde alors

Digitized by Google

connu, depuis les Indes et la Tartarie, à l'orient, jusqu'aux bords de la Mer Atlantique à l'occident; empire plus vaste que celui des Romains, et qui ne l'était guère moins que ne le fut plus tard l'empire de Gengis, maître de la Chine et de toute la Haute-Asie. La facilité avec laquelle ce peuple sut acquérir tous les arts de la paix, n'est pas moins surprenante que la rapidité de ses conquêtes, qui semblent avoir été faites au pas de course de ses beaux chevaux. L'enthousiasme qui l'entraînait à la victoire hâtait aussi ses progrès dans la carrière des lettres et lui préparait un double triomphe. Toutefois, ce vaste édifice de puissance si rapidement construit n'avait aucun élément de stabilité, et fut redevable de sa durée, non à sa force, mais à la faiblesse de ses ennemis, et la littérature de cette nation singulière, dans son développement trop hâtif, porta des fruits qui n'eurent jamais la vigueur de la maturité. Tandis que la puissance des califes s'élevait sur les débris de l'empire romain, par une révolution simultanée, la littérature des Arabes éclipsait, de l'éclat de la brillante aurore, les lueurs languissantes que jetait à son couchant celle du monde chrétien. Heureusement pour l'humanité, les révolutions littéraires sont moins destructives que celles des empires. Le pouvoir de la science survit à la chute des pouvoirs politiques. La gloire de Rome antique se conserva dans sa langue, et, long-tems après la dissolution de l'empire, celle-ci témoignait encore de la grandeur du peuple qui l'avait répandue sur la moitié du monde. De même, la langue et la littérature des Arabes, ainsi que les études classiques de l'Orient, sont des monumens durables d'une domination qui n'a jamais été assise sur des bases solides, et dont l'existence n'est plus qu'un souvenir historique. A la vérité, dans ces deux exemples, la religion a con-

Digitized by Google

tribué à répandre l'usage des deux langues; mais il faut reconnaître que la liturgie et le Coran ne les auraient pas fait vivre au-delà de l'enceinte des églises et des mosquées, si elles n'eussent pas eu en elles-mêmes une valeur indépendante. Toute langue vulgaire, par le seul fait de l'habitude, possède un avantage trop décisif pour se laisser déposséder par un langage qui n'aurait pas, sur elle, une incontestable supériorité. Mais ce n'est pas simplement la splendeur du nom des Arabes, ni l'innombrable légion de leurs écrivains, ni l'étendue du pays où leur langue fait le fond des études classiques, qui recommandent à notre attention l'étude de leur littérature; son caractère est si spécial, sa physionomie si fortement prononcée, son origine et ses révolutions si remarquables et si instructives, que, sans l'étude approfondie de toutes ces richesses, l'histoire du genre humain serait évidemment mutilée et incomplète.

L'époque la plus brillante de la civilisation arabe embrasse un tems où le reste du monde était plongé dans les ténèbres de l'ignorance : cette circonstance ne saurait échapper même aux plus inattentifs. La situation de ce peuple, pressé entre les Goths et les Celtibériens, n'est pas moins remarquable. Les Maures en Espagne transmirent le flambeau de la civilisation de l'antiquité aux tems modernes : cependant, l'influence qu'ils exercèrent sur l'Europe ne put se développer complètement, et le monde littéraire refuse encore d'en reconnaître tous les bienfaits. Cette ingratitude aussi bien que l'obscurité historique qui lui a donné naissance, s'expliquent l'une et l'autre par le caractère particulier de la littérature arabe, dont nous allons tracer un tableau abrégé, en essayant d'expliquer ce caractère même par l'histoire, et de

Digitized by Google

déterminer, par cette double considération, son influence sur l'Europe moderne.

Pendant que les Arabes, encore errans dans le désert, partageaient leur tems entre le soin de leurs troupeaux et de leur sûreté personnelle, l'attention qu'ils portaient à la pureté de leur langue préparait de loin leur future civilisation dont cette délicatesse instinctive était le présage. L'homme, à toutes les époques de l'état social, est porté, plus ou moins, à épurer son langage. Le Groënlandais lui-même rit de l'étranger qui prononce irrégulièrement ses durs polysyllabes, et nous trouvons fréquemment, comme chez les Indiens de l'Amérique du Nord, que l'abondance et le mécanisme du langage devancent, de très-loin, tout progrès social ou littéraire. Mais aucun peuple n'a peut-être porté, plus loin que les Arabes, cette susceptibilité native sur tout ce qui concernait leur langue.

L'histoire des premiers progrès de cette langue, comme de toutes les autres, se perd dans l'obscurité des tems anciens : cependant nous pouvons reconnaître quelques-unes des circonstances qui ont contribué à en augmenter la régularité et les richesses. Séparés du reste du monde, les habitans du désert conservèrent leur langue dans son originalité primitive, tandis que leur division en tribus donnait naissance à un grand nombre de dialectes divers, qui, venant à se réunir au sein de la Mecque, cette cité si commerçante et si populeuse, formèrent, par leur fusion, le riche idiome des Coréites. Comme l'idée d'un rang supérieur et d'une naissance illustre s'associe naturellement au bien dire, les Arabes, dans l'orgueil de leur noble origine, s'efforcèrent de justifier les brillantes traditions de leur généalogie par la correction du lan-

Digitized by Google

gage. Aussi, pendant que leur littérature se bornait encore à quelques chants d'un caractère passionné, mais monotone dans son expression, ils possédaient déjà, dans la richesse de leur langue, l'instrument et le gage des plus rapides progrès. Ce ne fut guère qu'à l'avènement de leur prophète qu'ils se familiarisèrent avec l'art d'écrire: encore les résultats que promettait cette secousse morale furent-ils ajournés par l'excès du fanatisme, et il fallut attendre que cette fièvre religieuse se fût calmée, pour que le mouvement imprimé aux idées produisît ses suites naturelles.

Le développement de la littérature arabe fut d'abord purement national. Aussitôt que le triomphe de l'islamisme fut complet, et que les califes commencèrent à se reposer de leurs conquêtes, le luxe, résultat nécessaire de la paix et d'une excessive opulence, s'introduisit dans les cours. Alors la Grèce vaincue imposa sa science à ses farouches vainqueurs; elle triompha, dans sa défaite, par la supériorité de ses lumières. Les palais des princes musulmans se remplirent de Grecs, de Juifs et de Syriens, qui se distinguaient plus ou moins par leur savoir. Le milieu du huitième siècle, illustré par la dynastie des Abassides, est l'âge d'or de la civilisation arabe. Trois de ces princes, Al-Mansor, Al-Raschid et Al-Mamon, ce dernier surtout, qu'on peut surnommer l'*Auguste* des Arabes, mirent en œuvre tous les moyens dont ils disposaient pour éclairer les peuples soumis à leur domination. Nous ne dirons rien du traité conclu par Al-Mamon, avec l'empereur Michel III, dans lequel, entre autres conditions imposées par le vainqueur, il demande des copies de tous les auteurs grecs; ni de ces cent chameaux que l'on vit entrer dans les murs de Bagdad, chargés de ce précieux bagage. Il nous suffit de rapporter

Digitized by Google

qu'au commencement du neuvième siècle, les Arabes étaient déjà familiers avec la philosophie, les mathématiques, la médecine et l'histoire naturelle des Grecs, et qu'ils possédaient des traductions d'Hippocrate, de Galien, de Théophraste, de Ptolémée, d'Euclide et d'Aristote.

Les nations, comme les individus, dans l'enfance de l'intelligence, montrent à la fois un ardent désir de connaître, et peu de sensibilité pour les plaisirs du goût. C'est ce qui explique, en partie, pourquoi la langue arabe n'a jamais prêté son riche vêtement et l'éclat de ses couleurs aux chefs-d'œuvre de la poésie et de l'éloquence des Grecs, et comment Homère, Sophocle, Sapho et Démosthène ne brillèrent point autour du trône des califes, au milieu des trophées de la conquête.

Les beautés du style et la grandeur des conceptions poétiques sont si étroitement liées aux idiotismes et au caractère de la pensée nationale, qu'un étranger doit, avant de pouvoir les reconnaître sous le vêtement qui les couvre, s'initier aux plus secrets mystères du langage par de longues et laborieuses études. La langue de chaque peuple est, en quelque sorte, l'expression et le miroir de sa vie intellectuelle; et si grande était la différence entre l'état social des Grecs et celui des tribus de l'Yemen, qu'aucune langue, quelque richesse et quelque flexibilité qu'on lui suppose, ne saurait jamais reproduire avec assez de fidélité les sentimens de l'un de ces peuples, pour exciter chez l'autre les mêmes impressions. L'inexpérience des traducteurs succombe dans cette lutte périlleuse, et la copie d'un brillant tableau devient, sous leurs mains inhabiles, une pâle contre-épreuve. D'ailleurs la mythologie des Grecs se mêlait si intimement à leur poésie, que l'orthodoxie musulmane devait s'en in-

Digitized by Google

digner comme d'une impiété. Ces préjugés religieux ont peut-être, plus que toute autre circonstance, contribué à soustraire la littérature arabe à l'heureuse influence du goût sévère et de la généreuse indépendance qui distinguent les Grecs. Mais si les beautés littéraires sont nationales par leur nature, et, à ce titre, ont quelque chose de particulier, les ouvrages scientifiques, au contraire, tombent de droit dans le domaine du genre humain. Aussi les successeurs du prophète ne se firent-ils aucun scrupule de tirer parti de la science des infidèles au profit de la foi. Bagdad fut le centre de ce mouvement intellectuel dont l'impulsion s'étendit aussi loin que la langue et la religion des musulmans : aucune partie de ce vaste empire n'y demeura étrangère. Balk et Boukara devinrent célèbres par leurs écoles ; l'Afrique eut ses poètes et ses astronomes ; plusieurs de ses princes, et même des dynasties entières se distinguèrent par leur savoir. Le Caire s'enorgueillissait d'une bibliothèque de cent vingt mille volumes, ce qui était prodigieux avant l'imprimerie : Fez et Maroc tirèrent un éclat passager de la gloire de leurs académies.

Mais ce fut en Espagne que la littérature des Arabes montra le plus de fécondité. La douce influence du climat, les riches productions que prodigue cette terre privilégiée, adoucirent la férocité des conquérans, et assouplirent, à un degré extraordinaire, l'inflexibilité du caractère oriental. Ce fut là que la civilisation arabe, ou plutôt du monde musulman, atteignit le terme de ses progrès.

L'université de Cordoue fut fondée au commencement du dixième siècle par Al-Hakem, l'Al-Mamon de l'Occident. Sa bibliothèque, d'après le témoignage de plusieurs historiens arabes, ne contenait pas moins de six cent

Digitized by Google

mille volumes. L'exemple de ce prince fut suivi par ses successeurs : de sorte que les principales villes de l'Espagne eurent toutes leurs colléges, et que soixante-dix bibliothèques étaient ouvertes dans ce royaume, à une époque où le reste de l'Europe n'en offrait pas un nombre égal.

La ferveur littéraire des princes maures se soutint aussi long-tems que leur indépendance politique. Ils se montrèrent les protecteurs zélés des savans tant que la faiblesse des Espagnols leur laissa assez de loisir et de sécurité pour suivre leurs penchans naturels. Le patronage de la littérature était, à leurs yeux, le premier devoir de la royauté, et plusieurs d'entre eux faisaient passer les intérêts des lettres avant les affaires de l'état. L'Espagne, sous les Maures, produisit plus d'auteurs couronnés qu'aucune autre nation du monde. Les cours de ces princes ressemblaient à des académies, où le souverain vivait avec ses collègues sur le pied d'une parfaite égalité. L'orateur ou le poète, pour prix du succès, recevait l'anneau, le schall ou la pelisse de son maître, qui le traitait avec la familiarité d'un ami. La politesse des cours se répandait au dehors, et le peuple partageait l'ardeur littéraire de ses chefs avec cette merveilleuse fidélité d'imitation qui semble le trait caractéristique des peuples de l'Orient. Les Maures étaient en butte à la haine des Espagnols, qui redoutaient leur courage, et maudissaient leurs croyances. Ces fâcheux voisins, dans leur malveillante ignorance, faisant à leur insu le plus flatteur éloge de leurs ennemis, attribuaient à la magie leur grande supériorité dans la chimie et les autres arts. Toutefois la postérité a montré tant d'ingratitude envers cette littérature si féconde, que, malgré le nombre prodigieux de ses productions, elle compte aujourd'hui moins de

Digitized by Google

monumens que les littératures de Rome et d'Athènes.

Hadji Kalfa, qui vivait à Constantinople, dans le cours du dix-septième siècle, a dressé un catalogue de vingt mille auteurs environ, parmi lesquels les Arabes sont en majorité. Mais le nombre des ouvrages que le tems a épargnés n'est pas en proportion avec cette multitude d'écrivains; cependant ce qui nous en reste est encore un éclatant témoignage de leur fécondité. L'invention des encyclopédies est due aux Arabes. Ces sortes d'ouvrages, avec des dictionnaires complets et des répertoires destinés à alléger les travaux de l'érudition, attestent l'existence de grandes richesses littéraires. Mais à côté de ces ouvrages, qui annoncent la variété et l'étendue des connaissances, il y en a d'autres où la minutie des détails accuse l'épuisement et la stérilité. Telles sont les histoires des chameaux et des chevaux célèbres, et les traités de géographie, où la position du moindre puits et de la plus chétive fontaine est déterminée avec une précision puérile. Il n'y a presque pas une seule ville en Espagne qui n'ait la liste des illustres auteurs qu'elle a vus naître, ainsi que son histoire ou plutôt ses histoires littéraires où tous les aspirans à la gloire reçoivent leur part d'immortalité. Parmi les difficultés d'une histoire complète de la littérature des Arabes, l'une des plus sérieuses est, sans contredit, l'existence de cette foule d'histoires particulières, dont le simple dépouillement remplirait la vie de plusieurs hommes.

Mais toute cette ardeur érudite contribua plus à la diffusion qu'aux progrès des lumières. Le caractère primitif de cette littérature ne s'altérait point; au quatorzième siècle comme au neuvième, c'était toujours le même goût dans les ornemens, les mêmes idées pour le fond des sujets.

Digitized by Google

Essayons de rassembler les traits de cette physionomie arabe si constante dans son originalité nationale. L'Arabe, toujours errant, transporte sa tente aussi souvent que l'herbe des pâturages manque à ses troupeaux. Il met sa volupté dans la vitesse de son coursier. Accoutumé à distinguer l'approche de la caravane aussitôt que la poussière s'élève à l'horizon, et à s'élancer sur le butin avec la rapidité d'une flèche, la même rapidité emporte et anime tous ses mouvemens. Son extrême sobriété, un exercice continuel et l'aspect éblouissant d'un ciel toujours pur, entretiennent, sans l'user, la souplesse de son corps et lui laissent toutes les émotions d'une sensibilité ardente. Mais la mobilité de ses sensations, quelle que puisse être d'ailleurs la supériorité de son intelligence, ne lui permet pas de s'asservir à une discipline sévère; il passe sans cesse d'un objet à un autre sans jamais faire le moindre effort dans ce rapide passage : l'activité du corps conserve la santé de l'ame, mais en même tems qu'elle fortifie l'instrument de l'intelligence elle en suspend l'usage. L'athlète robuste ne peut point se livrer péniblement au travail de la pensée. La circulation de son sang est trop rapide, pour ne pas troubler le paisible empire de la raison. L'enfant du désert, dans ses courses vagabondes, possède au plus haut degré la pleine activité des sens. Son esprit, tout en dehors, se distingue par la vivacité, la promptitude et la pénétration, et peut exprimer, dans un langage abondant, les passions qui l'animent; les plus longs récits intéressent sa curiosité et la tiennent en haleine; mais il ne se replie point sur lui-même, et la méditation, ce travail des intelligences plus froides, demanderait un effort que la vivacité inquiète des sens repousse aussi bien que la pesanteur de la stupidité.

Digitized by Google

La légèreté et l'absence de réflexion qui caractérisent les Arabes, ont fait de ce peuple des esclaves de l'habitude. Il n'y a que l'indépendance de la pensée qui puisse nous dégager des liens de la routine. C'est cette légèreté d'esprit qui a contribué sur toute chose à conserver le caractère uniforme de la littérature arabe. Mais cette cause ne fut pas la seule, et il en est d'autres qui concourent avec elle à affaiblir l'influence de la culture des lettres. En première ligne nous placerons le génie même de la langue. L'action du langage sur la pensée, dont il est l'instrument, nous paraît trop évidente pour être discutée. Sans contredit, la langue est le produit de l'intelligence, et elle ne peut se former de manière à devenir un obstacle insurmontable aux progrès de l'esprit; toutefois, à certaines époques de la civilisation, elle influe puissamment sur les habitudes de ceux qui l'emploient, et il peut arriver alors que l'instrument de la pensée asservisse à ses caprices et domine la pensée elle-même. L'arabe, comme toutes les langues d'origine sémitique, est totalement privé de la faculté de modifier le sens des mots, par l'emploi de ces particules dont l'usage a passé des langues grecques et teutoniques dans les langues de l'Europe. Mais il abonde, par compensation, en formes régulières, qui, suivant les règles d'une analogie rigoureuse, modifient le sens des différentes parties du discours. Rien n'est arbitraire dans ses procédés, ils sont régis par des lois nécessaires; les idées se divisent en castes comme les peuples : la grammaire semble, comme les gouvernemens, destinée à restreindre les droits de l'homme, et dans la sphère de son action, elle soustrait le langage à l'autorité de la raison et de l'expérience. La tyrannie d'une antique légitimité, en matière de langage, est d'autant plus redoutable, qu'à la faveur

Digitized by Google

du respect qu'elle inspire, elle arrête, sans éveiller les soupçons, les progrès de l'intelligence qu'elle est chargée de favoriser.

Écartons maintenant ces considérations métaphysiques, et reconnaissons, sans autre préambule, que le génie superficiel des Arabes trouva de prime abord, dans la richesse et la régularité de leur langue, la source de jouissances qui s'adressaient exclusivement aux sens. La rime s'introduisit d'abord dans leur versification, et, plus tard, elle devint l'ornement de leur prose : aussi sommes-nous fort disposés à croire que ce début exerça une puissante influence sur le caractère général des productions littéraires qui suivirent. Ceux dont les organes ne sont pas capables de saisir la riche et brillante variété des cadences, dans les vers blancs, doivent préférer la mélodie plus prononcée de la rime. Ce qui plaît à l'oreille, en ne s'adressant qu'aux sens, est un obstacle au développement de la véritable poésie, dont la lumière pénètre l'ame. Nous sommes tentés de croire que, si la poésie de tous les peuples eût, à sa naissance, disposé de la rime, le monde n'aurait jamais connu la poésie véritable. Si l'Europe moderne peut s'enorgueillir de quelques bons poètes qui ont fait usage de la rime, il faut observer que notre goût a été formé par les grands modèles de l'antiquité, qui doivent le charme de leurs vers aux seules inspirations de la vérité et de la nature. Le culte que Dante rend à l'ombre de Virgile est moins un hommage au génie de ce poète, car Virgile n'est qu'un pygmée auprès du poète de Florence, qu'un témoignage en faveur du vers non rimé. La poésie du vulgaire des contemporains de Dante n'était qu'une vaine et puérile harmonie; sonnets, acrostiches, difficultés de rimes et froids *concetti*, tels furent les produits de la rime, comme le témoignent

Digitized by Google

les œuvres des *Seicentisti* de l'Italie, et toute la menue poésie de cette contrée. Cette enfance des littératures modernes a quelque chose de singulier. En effet, l'homme, aux premières époques de la civilisation, a de la vivacité dans les sentimens. Son génie peut être rude, mais cette rudesse même l'éloigne des recherches du faux goût; il y a donc quelque cause particulière à laquelle il faut attribuer le caractère puéril des premiers essais littéraires de l'Europe. Cette cause fut, sans contredit, la manie de la rime qui, importée par les Arabes, infecta le génie de l'époque, et détourna l'attention du sens sur le son des mots. En Europe, l'influence des modèles classiques a triomphé de l'amour des faux ornemens et des difficultés puériles du vers rimé, et une critique judicieuse a fait justice des méfaits de notre enfance littéraire. Mais les Arabes n'avaient rien à opposer aux séductions de la rime; la critique et les modèles leur manquaient : ils cédèrent sans résistance à sa funeste influence; et le sentiment de la véritable poésie s'éteignit entièrement chez eux.

Commerce.

Les nouvelles, dit le *Nouveau Magasin Mensuel* (1), que le commerce de la Grande-Bretagne a reçues des diverses contrées du globe, pendant le cours du mois précédent, sont peu satisfaisantes. Presque tous les pays de l'Amérique du Sud accessibles aux produits de l'industrie anglaise en sont encombrés; et tant que la situation po-

(1) *New Monthly Magazine.*

Digitized by Google

litique des nouveaux états de cette partie du monde sera aussi orageuse, le commerce anglais et en général celui de l'Europe ne pourront pas y trouver de grandes ressources. Toutes les richesses de ces malheureux pays se perdent dans leurs orages intérieurs, et dans leurs hostilités continuelles les uns contre les autres. De tous ces états, le Brésil est celui qui est le plus paisible, mais c'est aussi celui que l'industrie européenne a le plus encombré de marchandises. Pendant des mois et des années entières, d'immenses ballots anglais ou français ont été renfermés dans les magasins des négocians, qui ne pouvaient s'en défaire qu'à des conditions ruineuses pour les expéditeurs. C'est un fait constant que, malgré les frais de nolis, les commissions, les droits de douanes, etc., les marchandises d'Europe étaient, dans ces contrées lointaines, à des prix inférieurs à ceux des marchés européens (1). Cependant, il paraît que l'encombrement commence un peu à diminuer au Brésil. D'après les dernières lettres reçues de Rio-Janeiro, des ventes assez considérables auraient eu lieu à des prix peu élevés, mais qui du moins ne présentaient pas de perte ; le change sur l'Angleterre, qui était tombé à 20, et qui paraissait devoir fléchir encore, s'est élevé jusqu'à 25 et demi. Mais il faudra une bien longue série d'opérations heureuses dans l'Amérique du Sud pour compenser toutes les mauvaises spéculations que le commerce et les capitalistes anglais, séduits par de faux rapports et des espérances insensées, y ont faites en 1824 et

(1) Note du Tr. Il faut observer que beaucoup des marchandises envoyées dans l'Amérique du Sud ne convenaient nullement aux consommateurs de ces contrées. C'est ainsi, par exemple, comme on l'a vu dans notre 14e numéro, qu'un fabricant de Birmingham avait envoyé une pacotille de patins à Rio Janeiro, où jamais on n'a vu de glace; autant eût valu en expédier en Égypte pour patiner sur le Nil.

Digitized by Google

surtout en 1825. Les fonds brésiliens ont éprouvé de grandes fluctuations à la bourse de Londres, dans le cours du mois : le dernier cours a été 42. On n'a pas, dans ce moment, le plus léger espoir d'obtenir le paiement d'aucun des dividendes des fonds sud-américains.

D'un autre côté, les intérêts commerciaux de la Grande-Bretagne, à l'Orient de l'Europe, ne sont guère dans une situation plus favorable. Ils sont excessivement lésés par la continuation de la guerre de la Russie et de la Turquie, et par l'incertitude du sort de la Grèce. Ce n'est point au blocus des Dardanelles que cet état de choses doit être attribué, attendu que les articles dont l'importation est défendue par les termes de ce blocus, n'étaient point de ceux que l'Angleterre fût dans l'usage d'envoyer au Bosphore. Le mal vient de la misère toujours croissante de la nation turque, de l'épuisement de ses ressources, et de la diversion occasionnée dans ses habitudes par tous les dangers qui la menacent. Une constante diminution dans la valeur intrinsèque de la monnaie turque a été la conséquence naturelle des embarras de ce gouvernement barbare, qui recourt à la fraude quand il ne peut pas employer la violence. Ces opérations frauduleuses des financiers de la Porte ont augmenté le taux du change en Europe, sans toutefois élever proportionnellement, sur les marchés de la Turquie, la valeur de nos produits. Il en résulte que l'importateur anglais n'obtient pas un plus grand nombre de piastres en échange de ses marchandises, et cependant qu'il est obligé d'en donner davantage pour la livre sterling avec laquelle il fait ses remises en Angleterre. Le commerce de la mer Noire, qui avait pris de l'importance pour nous dans ces dernières années, continuera à être tout-à-fait nul, tant que le grand-seigneur aura des raisons fondées pour fermer le passage du Bosphore.

Digitized by Google

D'après des calculs très-exacts, nous éprouvons, par suite de cet état de choses, dans la Méditerranée et dans la mer Noire, une perte annuelle de deux millions sterling (50,000,000 fr.). Le commerce que la France fait avec la Turquie, par ses ports de la Méditerranée, lui occasionne aussi des pertes très-considérables.

Nos fonds publics se maintiennent toujours en hausse presque sans aucune variation; cela provient surtout de la prolongation de la tranquillité publique, de l'éloignement très-prononcé du gouvernement anglais pour la guerre, et subsidiairement de la hausse continuelle des fonds français. Les 3 p. % de la France ont maintenant dépassé 81 fr., et doivent s'élever encore, par suite de la conversion du 5 p. % en 4, qui aura lieu probablement l'année prochaine; ils tendent donc fortement à se rapprocher des nôtres qui sont à 88 et demi. Les joueurs, dans l'impuissance de provoquer à la Bourse aucune convulsion artificielle, ont perdu courage et se sont éloignés du marché. Ce n'est point assurément la stagnation de cette dangereuse industrie que nous regrettons, mais celle du véritable commerce, dont, par malheur, les embarras ne sont pas encore au moment de finir.

Industrie.

Machines à vapeur. — On a calculé qu'il y a maintenant, dans la Grande-Bretagne, environ 15,000 machines à vapeur en activité, dont quelques-unes d'une force prodigieuse. Il en existe une, dans le comté de Cornouaille, qui a une force d'environ 600 chevaux. Supposons que, l'une dans l'autre, elles aient chacune une force d'environ 25 chevaux, supposition qui certes n'a

Digitized by Google

rien d'exagéré, il en résultera que leur force totale doit être d'environ 375,000 chevaux. Selon le calcul de Watt (1), la force d'un cheval équivaut à celle de cinq hommes et demi; les machines à vapeur de la Grande-Bretagne représenteraient donc une force égale à celle de deux millions d'hommes. Chaque cheval a besoin, pour son entretien, du produit de deux acres de terre. Si donc la totalité de l'ouvrage qui s'exécute maintenant par la vapeur, l'était par des chevaux, les habitans de la Grande-Bretagne auraient 750,000 acres de moins disponibles.

(1) Voyez une notice sur ce grand mécanicien, dans notre 2e numéro.

FIN DU VINGT-QUATRIÈME VOLUME.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-QUATRIÈME VOLUME.

Pag.

LITTÉRATURE. — Des Drames historiques de Shakspeare. (*Extractor.*) 5
JOURNAUX anglais hebdomadaires. (*Westminst. Review.*) 47
POLITIQUE.-LÉGISLATION. — Gouvernement des États-Unis d'Amérique. (*Idem.*) 67
Du radicalisme philosophique en Angleterre. (*Edinburgh Review.*) 226
ÉCONOMIE RURALE. — Du desséchement des marais et de la culture des terres en friche. (*Quarterly Review.*) 193
LA COUR DE BERNADOTTE. (*Extractor.*) 261
VOYAGES.-STATISTIQUE. — Nouvelle colonie anglaise dans l'Australie. (*Quarterly Review.*) 99
Voyage au Pérou. (*London Review.*) 270
Aventure dans l'île de Ceylan. (*Blackwood's Magazine.*) 302
SOUVENIRS DE L'ITALIE. — Les Princes Romains. (*New Monthly Magazine.*) 124
Intérieur de salon et d'atelier. (*Idem.*) 315
LE SOLDAT RUSSE ET LA JEUNE ARMÉNIENNE. Anecdote contemporaine. (*Blackwood's Magazine.*) 146
MÉLANGES. — 1. Visite au général Jackson, aujourd'hui président des États-Unis. (*Extractor.*) 346
2. Vicissitudes de la vie d'une grande dame. (*Court Journal.*) 349
NOUVELLES des Sciences, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, de l'Industrie, de l'Agriculture, etc., etc. ..... 177 et 357

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; L. AM. SÉDILLOT; GENET; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

Tome Vingt-Cinquième.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-ST.-HONORÉ, N° 29;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1829.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

Digitized by Google

JUILLET 1829.

REVUE BRITANNIQUE.

DANTE ALIGHIERI ET SON ÉPOQUE (1).

La critique littéraire, considérée en elle-même et comme faisant partie de l'art des rhéteurs, nous paraît, à tout prendre, une science vaine et frivole. Les uns l'ont employée comme un instrument de domination pédantesque, et l'ont fait servir à l'établissement de règles factices; les autres, plus érudits, se sont contentés de rapprocher des textes et d'accumuler des citations. Chaque auteur célèbre n'a plus comparu devant la postérité qu'environné d'une multitude de commentateurs, qui ont obscurci sa gloire en prétendant l'expliquer; d'annotateurs qui ont embrouillé les textes au lieu de les éclaircir; de traducteurs enthousiastes et maladroits qui ont défiguré leur idole.

(1) Note du Tr. Voyez dans notre 23e numéro le bel article sur Machiavel et son siècle, dont celui qu'on va lire peut être considéré comme le pendant. Ce dernier est de Foscolo, auteur des *Lettres de Jacob Ortès*, que les persécutions de l'Autriche avaient forcé de se réfugier en Angleterre, où il est mort il y a peu de tems. Il y a composé beaucoup d'articles pour les grandes *Revues*. C'est de lui qu'est l'article sur le gouvernement de Venise, inséré dans notre 26e numéro.

Digitized by Google

Dante, né dans un siècle barbare et doué d'un génie gigantesque, a dû souffrir plus que tout autre des suites de ce fanatisme savant. De tous les poèmes épiques, la *Divine Comédie* est celui où le plus de faits inconnus et oubliés se trouvent rappelés vaguement, ou plutôt indiqués en passant. Tout ce que son siècle savait, Dante l'a mis dans son ouvrage. On pourrait, en quelque sorte, le considérer comme l'encyclopédie du quatorzième siècle. C'est le résumé des mœurs, des idées, des passions, des souvenirs du moyen-âge. Physique, métaphysique, scolastique; inventions nouvelles; explications alors à la mode des phénomènes naturels; mention des hommes célèbres de son tems et des siècles antérieurs; il n'a rien passé sous silence. On le voit même devancer ses contemporains; indiquer avec justesse l'égalité de l'angle d'incidence avec l'angle de réflexion; prophétiser quelques-unes des grandes découvertes qui devaient hâter la civilisation de l'Europe; signaler dans un vers l'attraction universelle,

Il punto
Al qual d'ogni parte si tirano in pesi :

nommer le soleil « premier ministre de la nature, qui pénètre le monde de la vertu céleste et dont la lumière fait la mesure du tems (1); » pressentir la véritable nature de la voie lactée (2); et même deviner les quatre étoiles du pôle antarctique qu'Améric Vespuce devait

(1) Lo ministro maggior della natura
Che del valor del cielo il mondo imprenta
E col suo lume il tempo ne misura.

(2) Come distinta da minori i maggi
Lumi biancheggia tra i poli del mondo
Galassia si, che fa dubitar ben saggi.

Digitized by Google

apercevoir le premier (1). A ces singulières prophéties mêlées de beaucoup d'erreurs, joignez une immense quantité d'anecdotes contemporaines que le devoir du critique est d'éclaircir. Cette tâche immense, rendue plus difficile encore par le vieux langage du poète, par l'obscurité de sa diction concise, par le grand nombre d'anecdotes obscures, auxquelles se rapportent les noms dont cette grande composition est semée, a ouvert à ses commentateurs une vaste carrière, dans laquelle ils se sont précipités avec joie. Leurs travaux sur la *grande comédie* du poète florentin composeraient une vaste et inutile bibliothèque.

Les uns ont cherché dans les vieux fabliaux, les autres dans les mystères, essais informes de l'art dramatique moderne, les sources premières où ce grand homme a puisé l'idée et le plan de sa triple vision. Denina prétend qu'il a emprunté cette donnée à un mauvais drame, joué en 1304, à Florence, sur le pont de l'Arno. Ce pont de bois s'étant rompu à la fin de la représentation, tous les acteurs de la pièce (intitulée les *Ames Damnées*) périrent dans le fleuve; dénouement tragique que Mathieu Villani a consigné dans ses annales. Malheureusement pour les auteurs de l'hypothèse, Dante avait terminé, deux années auparavant, les sept premiers chants de son *Enfer;* et lorsque, condamné à l'exil, il vit sa maison pillée par les Guelfes, ses ennemis politiques, sa femme parvint à sauver le manuscrit précieux qui allait être la proie des flammes. Dès l'année 1295, Dante, qui écrivait alors sa *Vita Nuova*, y consignait l'esquisse de son poème, qui semble avoir été la pensée de toute sa vie. Il est donc probable que, loin d'avoir imité le drame

(1) ..... E vidi quattro stelle
Non viste mai, fuor ch'alla prima gente.

Digitized by Google

joué à Florence, Dante, en communiquant à ses amis le commencement d'un ouvrage médité depuis sa jeunesse, leur aura donné la première idée de la représentation théâtrale, jouée sur le pont de l'Arno, deux années après son départ.

Toutes les visions infernales auxquelles le moyen-âge a donné naissance ont été citées tour à tour comme modèles de la *Divine Comédie*. On a voulu que le poète ait cherché ses inspirations dans le *Roman de Guerino*; dans la *Légende de Saint-Patrick*; dans le conte du *Trouvère qui descend aux enfers*; dans le *Rêve d'Enfer*, dans la *Route d'Enfer*, récits dévots et merveilleux qui appartiennent aux douzième et treizième siècles. Une *Vision d'Albéric*, moine du mont Cassin (1), a surtout attiré l'attention des savans. Cet Albéric n'avait que neuf ans quand il fut enlevé par une colombe, qui lui fit voir l'enfer, le paradis et le purgatoire. Comment une analogie si frappante aurait-elle échappé à ces yeux de lynx, dont la perspicacité découvre tant de rapports chimériques, transforme les conjectures en réalités et ne sait nous faire grâce d'aucune hypothèse ?

Mais la vision d'Albéric n'est pas un fait isolé, dont on puisse tirer aucune induction particulière. Depuis l'établissement du christianisme, les visions abondèrent; saint Cyprien, sainte Perpétue, eurent les leurs. Le génie mystique et idéal de la croyance nouvelle favorisait ce genre de compositions : toutes les archives de couvens et de monastères sont remplies de ces fictions sacrées, de ces révélations extatiques, dont le but est ordinairement de sanctionner quelque point de doctrine, spécialement

(1) *Observazioni intorno alla questione sopra la originalità del Dante*; di F. Cancellieri. Roma, 1814.

Digitized by Google

professé par les membres de chaque corporation. Saint Grégoire Thaumaturge écrivit, sous la dictée de saint Jean l'Évangéliste, la vision où il développe longuement ses dogmes particuliers : plusieurs siècles après, c'était encore par des visions que la célèbre Mme Guyon défendait son église; et l'on trouve dans les ouvrages de Bossuet une autre vision de religieuse (1), en contradiction manifeste avec le quiétisme soutenu par l'adversaire de l'aigle de Meaux.

La vision d'Albéric est évidemment destinée à établir le dogme du purgatoire, à persuader aux fidèles que les aumônes faites à l'église abrégeront le tems de leurs peines, et à jeter ainsi les bases de l'importante doctrine des indulgences. Notre moine n'aperçoit l'enfer qu'en passant; il entrevoit le paradis; c'est dans le purgatoire qu'il s'arrête. En Espagne, en Angleterre, on s'occupait à la même époque de fabriquer d'autres visions tendant au même but; et Mathieu Pâris nous a conservé celle d'un prêtre anglais (2) où, comme dans la *Comédie* de Dante, se trouve une échelle de punitions divines correspondant à une autre échelle de crimes humains.

Une dernière supposition admise par Ginguené comme une vérité presque incontestable, c'est que le *Tesoretto*, poème de Brunetto Latini, précepteur du Dante, a fourni à ce dernier le plan et la contexture de son ouvrage. En effet, Brunetto s'égare dans une forêt et Dante se perd dans un bois. Le premier rencontre Ovide qui

(1) NOTE DU TR. Cette religieuse se nommait *Cornuau*. Elle écrivait avec élégance et quelquefois avec éloquence. Bossuet correspondait avec elle : et le ton mystique de ses lettres est de nature à surprendre ceux qui connaissent les détails de sa querelle avec Fénélon. Voy. l'édition de don Déforis, t. XIV.

(2) *Hist. Ang.* an 1196.

Digitized by Google

lui sert de guide : c'est Virgile qui se charge de conduire le second. Déjà Federico Ubaldini, qui publia le *Tesoretto*, en 1642, affirme « que Dante a imité Latini. » Fontanini et Cancellieri ont répété cette assertion. Pour nous, qui avons eu le courage de lire le vieux poème en question, nous ne pouvons y voir qu'une triste et froide série de leçons morales, mal rimées et enchâssées dans une allégorie sans but et sans charme. Imagination, sensibilité, invention, énergie, art de versifier, tout y manque; c'est un essai barbare et monacal, vraie poésie de carrefour, poésie à la brosse, comme le dit très-bien l'académie della Crusca (1); les obscurités, les barbarismes et les trivialités y abondent. De quelle utilité ce long sermon en petits vers a-t-il pu être à notre poète ?

M. Hallam, dans son excellente histoire du moyen-âge, reproduit encore l'erreur de Ginguené et la confirme par les paroles suivantes : « On est étonné de la ressemblance du plan de Latini et de celui de Dante. » Il faut que M. Hallam n'ait jamais entrevu le *Tesoretto*, qui ne se rapproche du triple poème de Dante que sous un seul rapport; les deux ouvrages, comme la plupart des produits de l'imagination au moyen-âge, affectent la forme d'une vision. D'ailleurs l'idée première, la conception, les détails, tout diffère. Voilà les erreurs grossières auxquelles on se trouve exposé lorsque l'on parle étourdiment des littératures étrangères, et surtout d'une littérature aussi complexe, aussi variée, aussi vaste, que la littérature italienne. La diversité des goûts et des localités; les nombreux et bizarres systèmes adoptés par des académies opposées; les rivalités, les intérêts politiques, les croyances religieuses, la superstition, la crainte,

(1) Poesia a foggia di frottola.

Digitized by Google

la vanité, ont jeté sur l'histoire littéraire d'Italie un grand voile obscur qu'il est bien difficile de soulever. Cette ancienne terre de la grandeur et de la gloire est devenue le pays du préjugé. La valeur des expressions employées par chaque critique, dépend du lieu de sa naissance, de son état, de ses mœurs, de ses amitiés, du gouvernement sous lequel il vécut. Le défaut de liberté politique a jeté dans les habitudes publiques une masse incroyable d'ignorance, de partialité et de bassesse. La stricte justice, l'appréciation sévère et naïve des hommes et des choses ont totalement disparu : on a fait des satires et des panégyriques, mais jamais on ne s'est élevé jusqu'à cette impartiale hauteur de raison, dont l'Allemagne et surtout l'Angleterre ont fourni des exemples si remarquables. D'ailleurs, en Italie, le nombre des gens qui lisent est extrêmement borné ; ce sont ou les amis, ou les rivaux, ou les protégés de l'auteur. Comment, par exemple, le jésuite Tiraboschi, défenseur né des papes et du Vatican, aurait-il rendu justice à Dante leur ennemi ? Son devoir était de le décrier, et il n'a pas manqué de citer le détestable *Tesoretto* de Latini, comme le modèle de la *Divine Comédie :* M. Ginguené, qui copie presque toujours Tiraboschi en épurant son style, a répété cette fausseté, qui s'est accréditée et que M. Hallam nous a transmise.

Pendant le moyen-âge, comme nous l'avons prouvé, rien de plus commun que les visions : une habitude établie, résultant des mœurs et des idées chrétiennes, une sorte de lieu commun poétique et dévot, une espèce de mythologie populaire qui consacrait les fantasmagories infernales et célestes, les offraient à la crédule admiration du vulgaire. Dante a-t-il consulté les visions monacales qui pullulaient autour de lui ? A-t-il pensé à les imiter ?

Digitized by Google

Je ne le crois pas. Soumis, comme tous les hommes de génie, à l'influence de son siècle, il s'est emparé de la pensée la plus universelle, la plus accréditée, la plus commune. Il s'en est servi, comme Homère a fait usage du polythéisme hellénique. Le chef-d'œuvre du génie, la plus haute preuve de sa puissance, consistent à saisir ainsi l'ame même et la pensée intime d'une époque, pour les idéaliser, les agrandir et les transmettre sous une forme impérissable, à l'étonnement des âges suivans. Créer n'appartient pas à la faiblesse humaine; c'est assez pour le génie de vaincre le tems, de perpétuer des souvenirs fugitifs, de représenter à jamais son siècle, et de prêter une réalité immortelle à ces idées variables, que la marche des événemens et les révolutions du monde moral ne cessent d'entraîner et de métamorphoser dans leur cours.

Que le poète italien ait appelé le diable *le grand ver* (1), et que cette singulière expression se retrouve dans Albéric; que Dante se fasse enlever par un aigle, et Albéric par une colombe: ce ne sont pas là des preuves concluantes, des indices manifestes, que l'auteur de la *Divine Comédie* ait consulté, imité, copié le moine du mont Cassin. Dans le vieux langage italien, *ver* et *serpent* sont synonymes; et il n'est pas étonnant que le poète et le moine aient choisi, pour visiter le purgatoire, la même route et le même guide, dont Ezechiel (2) et Habbakuk (3) se sont servis. Une question plus importante se présente. Il s'agit d'examiner si Albéric et Dante ont employé les mêmes moyens pour atteindre le même

(1) Il gran verme. *Inferno*, c. 31.

(2) C. 8, v. 3.

(3) Daniel, c. 2.

Digitized by Google

but; si le poète, en empruntant cette mythologie alors en crédit, n'a voulu que composer à son tour un récit merveilleux, terrible et dévot. Ici se révèle la sublime originalité de Dante. Ne voyez plus en lui un conteur de miracles, mais le réformateur, le vengeur de son siècle, le fléau des crimes, le messager de colère et de pardon. Ce grand théâtre où se pressent l'enfer, le ciel et le purgatoire, cet ouvrage sacré « auquel ont coopéré le ciel et la terre (1); » c'est une forte leçon pour les hommes. Là se révèlent tous les maux et tous les vices de l'Italie. Là toutes ses plaies invétérées se trouvent à nu. C'est la voix de Dieu même qui vient avertir la puissance, menacer les trônes, annoncer l'inévitable foudre de sa vengeance. Pontifes, votre grandeur chancelle, si vous trahissez vos devoirs sacrés; et la malédiction des siècles vous attend! Hommes politiques, votre nom transmis et livré à une ignominie séculaire, rappellera éternellement vos lâchetés et vos trahisons! Italiens, qui ouvrez vos portes aux bataillons étrangers, la servitude en ce monde et la douleur dans l'autre, tel est votre partage! Qui que vous soyez, si vous préférez à l'exercice de l'équité les jouissances temporelles, si la vertu vous est moins chère que le plaisir, tremblez à ce grand spectacle! Tel est le vrai caractère de cette œuvre admirable; drame, sermon, satire, épopée, hymne tout à la fois : tel fut le but que voulut atteindre cet homme extraordinaire, créateur de la poésie et de l'idiome italiens.

Pour accomplir ce dessein sublime, Dante se servit des seules ressources que lui offrit son époque. Il ne parla

(1) Il poema sacro
Al qual ha posto mano e cielo e terra.
Paradis. c. 25.

Digitized by Google

pas à ses contemporains le langage inutile de cette philosophie morale qu'ils n'eussent pas écoutée ou qu'ils n'eussent pas comprise. Il employa, pour les frapper, leurs propres armes, et ne mit en œuvre que les matériaux qui lui étaient fournis par les idées et les mœurs contemporaines. Il leur montra le ciel avec toutes ses joies, l'enfer avec toutes ses terreurs. La théologie, science transcendante, qui occupait au moyen-âge la place assignée aujourd'hui aux sciences exactes, fut sa muse et son guide : l'intérêt de son drame fut l'éternité... et l'éternité vengeresse !

Jetons un coup d'œil sur la situation de l'Europe à cette époque : le tableau de sa politique et de ses mœurs, du dixième au quatorzième siècle, est le seul commentaire qui puisse répandre de la clarté sur l'œuvre du Dante et nous initier aux secrets de ce grand poète.

Au milieu de leur profonde ignorance et de leur misère, les hommes n'avaient alors qu'une consolation ; la foi religieuse. Esclaves attachés à la glèbe, les serfs osaient à peine lever la tête : les seigneurs féodaux ne reconnaissaient qu'un véritable suzerain, Dieu ; et la terreur inspirée par les foudres célestes était le seul contrepoids de leur tyrannie. La force régnait dans sa nudité hideuse ; la puissance était le droit. Des ombres de monarques s'asseyaient sur des trônes périlleux et incertains ; et, pressés de tous côtés par la foule de leurs grands vassaux, ils obéissaient au lieu de commander. Mais cette organisation sociale, qui n'était après tout qu'une aristocratie armée, reconnaissait une autre souveraineté, celle de la religion. Le clergé, dépositaire de la loi canonique, sentit bientôt qu'il était le maître, et que ces rois, ces vassaux, ces chevaliers, ces bourgeois, ces esclaves, tremblans au nom de Christ et de sa mère céleste, ne

Digitized by Google

composaient qu'un seul peuple chrétien, dont les ministres du Très-Haut pouvaient à leur gré diriger les mouvemens. De là naquit l'omnipotence des papes. On aurait tort de la signaler comme funeste. Les pontifes commencèrent par seconder les progrès de la civilisation. Un violent désir de liberté, d'équité, d'indépendance, couvait dans les villes d'Italie; ce fut le clergé qui aida leurs efforts et satisfit leurs besoins. Les deux siècles qui s'écoulèrent depuis le pontificat de Grégoire VII jusqu'à l'époque où Dante vécut, furent témoins de cette grande révolution, résultat des mesures gigantesques de ce pape, l'un des hommes les plus remarquables qui aient paru dans l'histoire moderne.

Une arme, un mot, une chimère; voilà tout le secret de la puissance de Grégoire. Ce vieillard, pour changer le monde, n'a prononcé qu'une parole : *J'excommunie !* C'est ce talisman qui a forcé les princes à céder au pape les domaines attribués à la subsistance du clergé et à son entretien. Bientôt la milice romaine se trouva répartie sur tous les points de la chrétienté. Toutes les propriétés des moines, propriétés aussi étendues que bien cultivées, relevèrent du souverain pontife. Les prêtres, en quelque lieu qu'ils fussent, devinrent sujets du pape; l'opulence de l'Europe entière alla remplir les coffres du Vatican : et Grégoire, monarque universel, eut, pour ainsi dire, un pied dans tous les royaumes chrétiens.

Après avoir ainsi enlevé à tous les rois une portion de leur héritage, Grégoire voulut affermir sa puissance sur ses propres troupes. En empêchant les prêtres de se marier, il fit du clergé une armée sainte, isolée de la terre, étrangère aux affections et aux sentimens humains; ne vivant que pour elle-même et pour son propre pouvoir. On résista : le clergé italien surtout eut de la peine à se

Digitized by Google

plier à cette loi de chasteté nouvelle; on sait comment il l'a éludée depuis ce tems. Mais une fois l'obstacle vaincu, la conquête opérée par cette unique institution fut immense, inappréciable, et d'une fécondité dont il est difficile de calculer les résultats. Le clergé, la papauté, l'Italie même, devinrent tout-à-coup le point central de l'Europe chrétienne. Rome fut désormais la patrie commune du sacerdoce; cette vaste confraternité ecclésiastique, recevant directement du Vatican son pouvoir, son éclat, sa fortune, n'appartint plus à aucun roi, à aucun pays. Rome fit la loi au monde.

Le dernier projet de Grégoire, projet qui devait mettre le sceau à cette immense entreprise et qu'il ne put accomplir de son vivant, fut celui des croisades. Deux de ses lettres prouvent (1) qu'il en avait déjà mûri le plan et disposé les préparatifs, lorsque la mort l'enleva. Ce fut par ce moyen, dont ses successeurs ne manquèrent pas de se prévaloir, que les rois devinrent de simples généraux, obéissant à la cour de Rome; que pendant un demi-siècle les ordres du Vatican dirigèrent la marche des armées; et que l'Occident, s'ébranlant comme un seul homme, à la voix du pontife, se précipita sur l'Orient.

Ainsi s'éleva l'Italie jusqu'à un degré de puissance morale et politique, aussi subit que merveilleux. Déjà l'anathême de Grégoire, lancé contre le roi des Romains, avait dégagé l'Italie de ces liens de vasselage qui l'enchaînaient à l'empire. Bientôt sa population augmente avec sa richesse et son crédit. Là où se trouvaient éparses quelques cabanes, habitées par des sauvages, on bâtit des palais, résidences de magistrats indépendans. Des républiques naissent comme par magie. Le laboureur,

(1) Voyez le recueil de Labbe.

Digitized by Google

affranchi par les indulgences attachées aux croisades, cultive sa propre terre et en recueille les fruits. On ne tremble plus sous le glaive des seigneurs, qui se battent en Asie pour conquérir le tombeau du Sauveur. La prépondérance féodale est affaiblie. Les navires nécessaires aux expéditions saintes sont construits dans les chantiers des villes italiennes. Toutes les classes de citoyens sentent le danger auquel cette attaque les expose : tout s'anime et s'exalte ; la navigation ouvre un débouché aux produits des manufactures, accroît l'industrie, la richesse et la masse des connaissances européennes. L'Italie remplit tous les ports de ses vaisseaux, tous les magasins de ses marchandises. Les draps de Florence et les armes fabriquées à Milan suffisent aux besoins de tous les peuples et à l'équipement de toutes les armées d'Europe. Les trésors, dont le commerce enrichit l'Italie, se divisent à l'infini, se répandent jusque dans les derniers rangs de la société et augmentent le nombre des citoyens utiles, intéressés à son bien-être. L'inégalité des fortunes devient moins sensible : et la prépondérance des nobles est contrebalancée par l'influence des grands capitalistes. Époque glorieuse, où l'on voit les Pisans conquérir les îles Baléares, et découvrir les Canaries ; Gênes s'entourer, en moins de deux mois, d'une ceinture de murailles et de fortifications ; les Milanais, chassés de leur ville réduite en cendres, passer deux années sans asile, au milieu des champs, puis reprendre les armes, tailler en pièces les troupes de Frédéric Barberousse, et le forcer à reconnaître leur indépendance.

Il est vrai que, pendant cette époque éclatante, la plupart des républiques italiennes étaient en proie à la guerre civile ; mais l'ennemi commun venait-il à se présenter ? ces armes, si souvent employées contre des con-

Digitized by Google

citoyens et des frères, se tournaient contre l'usurpateur. Un long combat s'éleva entre les papes, défenseurs de l'indépendance italienne, et les empereurs germains. Le pape et le clergé se trouvèrent à la tête d'une espèce de croisade en faveur de la liberté; l'Italie reconnaissante s'attacha de plus en plus à ses pontifes. Mais, comme il arrive presque toujours, des alliés si utiles devinrent formidables. Le Vatican voulut usurper cette même indépendance qu'il avait protégée : il lança de nouveau l'anathême pour assurer son pouvoir. Enfin ses foudres s'usèrent; employées tour à tour contre des amis et des ennemis, les excommunications perdirent leur force. Les papes, étonnés de leur déchéance, se virent forcés d'avoir recours aux armes étrangères. Le Saint-Siége et la cour de France formèrent une alliance étroite : les chevaliers français inondèrent l'Italie; et usurpant au nom du souverain pontife l'autorité suprême, promettant la liberté, commandant la concorde, ils apportèrent, avec ces paroles flatteuses et ces brillans mensonges, l'esclavage, la trahison et la discorde. Le parti populaire et démocratique, redoutant la domination de l'empire, s'attachait à la France et servait les intérêts du Saint-Siége. Les classes supérieures préféraient au contraire la suzeraineté du roi des Romains. Les uns, sous le nom de *Guelfes,* favorisaient une démocratie soumise au Vatican et protégée par le roi de France; les autres, sous le nom de *Ghibellins,* voulaient que le gouvernement fût confié aux citoyens les plus riches et assujetti au vasselage impérial : question compliquée que la plupart des historiens ont mal comprise.

Par son caractère personnel et par ses liaisons, Dante était ghibellin. Il craignait moins la suzeraineté lointaine de l'empire que le joug théocratique de Rome et

Digitized by Google

les extorsions de la France. Il avait de l'éloignement pour la démocratie. Cette ame fière et hautaine se révoltait à la fois contre le gouvernement populaire, contre les prétentions de Rome et contre l'ambition des rois de France. Quand Boniface VIII voulut ouvrir à un prince du sang français les portes de Florence, Dante refusa de l'admettre : ce fut la cause de son exil. Fidèle à ses dogmes politiques, il essaya ensuite de prouver, dans son traité *De Monarchia*, que l'ascendant des papes et leur obstination à s'immiscer dans les affaires temporelles de l'Italie avaient causé jusqu'alors toutes les calamités de son pays. Puis, lorsque la translation du Saint-Siége dans le comté d'Avignon et la nomination successive de plusieurs papes français eurent assuré l'avantage au parti guelfe, le poète exilé écrivit aux cardinaux (1) une longue lettre où il les conjurait, au nom de l'indépendance nationale, de se prémunir contre les séductions de l'influence française, et de n'élire dorénavant que des pontifes italiens. C'est au milieu de ces mouvemens politiques, l'ame ulcérée par les souffrances de l'exil, obsédé par de tristes présages et voyant son parti abattu, que Dante écrivit son poème. Avant l'époque de son bannissement et lorsqu'il remplissait une magistrature à Florence, on le vit, équitable et sévère pour les deux factions qui déchiraient sa patrie, infliger le même châtiment aux chefs ghibellins et guelfes. Mais quand ses concitoyens l'eurent frappé d'exil et de nullité politique, lorsqu'il fut obligé de traîner de ville en ville une vie pauvre et fière, un nom flétri par une sentence injuste, et en butte à la haine des vainqueurs, tout son courroux s'éveilla; et les fautes, les crimes qui l'entouraient, con-

(1) V. Villani, l. IX, c. 4.

Digitized by Google

signés dans son poème, allèrent retentir dans la postérité.

Cette satire politique eût manqué son but et n'eût fait aucune impression sur les esprits, si les idées religieuses ne s'y fussent mêlées. Le clergé, malgré ses vices et son ambition n'avait pas encore réussi à détruire cette puissance énorme dont la religion s'arma au moyen-âge. La plus crédule superstition régnait encore. On attendait la fin du monde. Des sectes nouvelles naissaient de toutes parts : à la ferveur de la dévotion se joignaient toutes les folies de l'ignorance. Il faut lire, pour se faire une idée de l'état moral de l'Europe, le récit suivant, que nous traduisons mot pour mot de l'historien Léonard Arétin, témoin de ce bizarre événement qui eut lieu en l'an 1400, et dont plusieurs chroniqueurs italiens font mention.

« Au milieu des alarmes et des troubles de la guerre civile (dit cet annaliste exact, dont la sagacité égale les lumières), on vit quelque chose d'extraordinaire. Tous les habitans de chaque cité s'habillèrent en blanc, se réunirent par troupes et s'acheminèrent à travers le pays, récitant des psaumes, chantant des cantiques, ne vivant que de pain et d'eau. Ils invoquaient la clémence du Très-Haut, et lui demandaient d'oublier les crimes des hommes et d'accorder la paix à l'Italie. Bientôt tous les Italiens, sans distinction, revêtirent cette livrée de la sainteté et de l'innocence. Toute guerre cessa; plus d'inimitiés, plus de querelles. Les villes ennemies qui, peu de semaines auparavant, se faisaient une guerre à mort, posèrent les armes. On ne cite pas une seule offense, une seule trahison commise pendant cette trève, qui dura deux mois entiers : on ne pensait qu'à honorer Dieu et à pardonner. L'origine de cet événement n'est

Digitized by Google

pas bien connue. On dit que les premiers pélerins blancs descendirent des Alpes dans la Lombardie, et que, dans leur marche, entraînant toute la population qui suivait leur exemple, ils pénétrèrent jusqu'à Venise. Les habitans de Lucques furent les premiers qui adoptèrent le vêtement blanc et se rendirent à Florence; leur présence y excita une ferveur de dévotion si ardente, que ceux qui les avaient d'abord raillés et blâmés, ne tardèrent pas à prendre le même costume et à se joindre aux processions, comme si une subite inspiration les eût saisis. Le peuple florentin se divisa en quatre troupes, qui suivirent différentes directions, furent partout accueillies comme les Lucquois l'avaient été à Florence, et parcoururent l'Italie. Cependant cette grande dévotion s'apaisa et l'on courut de nouveau aux armes (1). »

Telle était alors la puissance de la religion. Si elle créait des prodiges, elle enfantait aussi des monstres. Des sectes manichéennes, prétendant à la pureté et à la sainteté, se livraient, s'il faut en croire les chroniqueurs du tems, à tout ce que la débauche a de plus infâme. Saint Dominique fondait l'inquisition et portait le fer et le feu partout où il croyait voir l'impiété. Les milices errantes de saint François et de saint Dominique prêtaient aux papes le secours de la ruse, de l'hypocrisie et de l'espionnage. Démocratiquement constitués, ces moines ne ressemblaient nullement aux Bernardins, aux Bénédictins, qui avaient vécu comme de saints patriarches, de sévères ascètes ou des seigneurs féodaux. Ils s'introduisaient dans les familles, se montraient dans tous les lieux à la fois, couvraient le pays entier, se faisaient vénérer, haïr et craindre, et donnaient au peuple

(1) *Hist. Flor.* l. XII, c. I.

Digitized by Google

effrayé le spectacle de leur humilité orgueilleuse, de leurs haillons, de leurs austérités et des bûchers élevés par leurs mains.

Ces frères mendians (*i fratri*), que l'on ne doit pas confondre avec les moines (*monaci*), furent institués pour soutenir le pouvoir de Rome, dont la prévoyante politique entrevoyait les germes de sa décadence. De semblables vues, une politique analogue, présidèrent, deux cent cinquante ans plus tard, à l'institution des *Jésuites*; véritables frères mendians du seizième et du dix-septième siècle. Comme leurs prédécesseurs, ils firent profession d'humilité, de pauvreté, de chasteté, d'abnégation totale : mais l'époque plus avancée où ils vécurent leur inspira le désir d'appliquer au succès de leurs desseins les sciences et les arts, que les capucins et les franciscains avaient dédaignés. En changeant de tactique, c'était un résultat semblable qu'ils voulaient obtenir. Les mêmes clameurs qui les assaillirent, s'étaient élevées deux cents ans auparavant contre les sectateurs de saint Dominique et de saint François. Ouvrez les annales de l'Anglais Mathieu Pâris; vous croirez que ce sont les jésuites modernes qu'il désigne d'avance, lorsqu'il parle des *frères mendians*. « Le peuple les nomme, dit-il, hypocrites, fourbes, traîtres, flatteurs des rois, conseillers intéressés des princes et des grands, successeurs de l'antechrist, faux apôtres, ennemis de la vraie religion, prévaricateurs, thésauriseurs, violateurs du secret de la confession, usurpateurs de provinces, ambitieux qui cachent leurs vices sous le voile de la piété (1). »

Alors, malgré le cri public qui attaquait cette armée errante et mendiante, malgré ses fautes et ses crimes,

(1) An. 1256. p. 939. Ed. 1640.

Digitized by Google

ses membres jouissaient d'un pouvoir immense. Les dominicains multiplièrent les auto-da-fés à tel point que Benoît XI, quoique dominicain lui-même, fut obligé de réprimer, au moyen d'un bref comminatoire, leur zèle et leur empressement à brûler les hérétiques (1). Un franciscain, Frà Giovanni de Vicence, changeait les institutions de la Lombardie. On voyait tous les mois quelques astrologues ou sorciers périr dans les flammes. Au milieu de ces abus de la superstition, l'athéisme osait se montrer sans voile. Pierre d'Ascoli niait l'existence des êtres immatériels; Guido Cavalcanti publiait ses méditations contre l'existence de Dieu. C'était un chaos étrange de fanatisme, d'impiété, d'audace, de crédulité, de barbarie, de licence, de demi-lumières, d'incertitudes, de scepticisme et de dogmatisme : tourbillon confus et orageux dont le point central était toujours cette pensée religieuse, si cruellement profanée, objet d'un culte si aveugle et si ardent.

Que l'on rassemble dans son esprit tous ces élémens dont se composait l'état politique, religieux et moral de l'Europe et surtout de l'Italie : on verra naître, pour ainsi dire, de leur fusion spontanée, le chef-d'œuvre qui a immortalisé Dante. La source du pathétique qu'il emploie avec tant de succès, est la religion : c'est par elle, c'est au moyen des terreurs et des espérances pieuses qu'il a remué les passions, touché les cœurs, effrayé les imaginations, exercé la fonction sublime de vengeur et de rémunérateur, de distributeur des peines et des récompenses. Pour inculquer avec plus de force cette leçon solennelle, il a placé l'action de son drame dans cette semaine du jubilé où deux cent mille étrangers par jour

(1) 11 mars 1304.

Digitized by Google

se pressaient aux portes de Rome (1), et où l'Europe affluait dans la capitale de la chrétienté pour y obtenir les indulgences promises. Puis, ouvrant aux regards étonnés de ses contemporains une immense et triple scène, il y a jeté l'histoire entière de son époque; littérature, science, coutumes, théologie, astronomie; personnages connus; criminels et héros; hommes célèbres par leurs vertus ou leurs fautes; enfin tout ce que l'on savait, tout ce que l'on supposait, tout ce qui excitait l'intérêt, la crainte, la haine ou l'amour. Aucune des passions humaines n'est oubliée par lui : toutes les religions, tous les âges, tous les sexes, tous les peuples, sont les acteurs de son drame. Il ne les présente jamais par masses; il individualise toujours. Gigantesque par l'ensemble de la conception, il surprend le lecteur par la précision des détails. Toutes les idées, toutes les actions, toutes les émotions, sont caractérisées par ce grand homme avec une admirable profondeur : il les classe, les divise, les place tour à tour au milieu des gloires célestes, des tortures infernales et des espérances du purgatoire. Chacun de ses personnages est pour lui un objet d'études. Il répète leur langage, observe leurs traits, reproduit leur physionomie, leur parle, leur répond, les plaint, les blâme ou les maudit : et, par un prodige que lui seul a pu produire, toutes ces allusions, si minutieuses et si nombreuses, qui jettent une lumière si forte sur les caractères qu'il observe, sont aussi rapides que vives. Il lui suffit d'un mot pour achever son analyse, d'un trait pour peindre un homme, d'une couleur pour rappeler un fait. Ses traits les plus sublimes passent comme l'éclair.

(1) Muratori, *Annal.* an. 1300.

Digitized by Google

Cette énergique concentration de sa pensée l'élève au-dessus de presque tous les écrivains connus. Shakspeare et Tacite, l'un avec une abondance plus poétique et une variété plus brillante, l'autre avec une éloquence plus travaillée et plus oratoire, se rapprochent seuls de cette puissance d'intelligence qui caractérise le Florentin. Mais chez ce dernier il y a plus de passion que dans Shakspeare, plus de grandeur que chez Tacite; et sous le rapport de la simplicité naïve, il me semble surpasser l'un et l'autre.

Veut-il dépeindre ce Jordello, qui, après de longs et inutiles efforts pour assurer l'indépendance de l'Italie, après une vie active, remplie d'inutiles sacrifices, mourut navré de désespoir? Il place ce citoyen dévoué dans le purgatoire, où il le montre isolé des autres ombres, taciturne, sombre, immobile. Toutes les ames, curieuses de savoir des nouvelles de leur patrie, s'attachent aux pas de Dante. Jordello seul reste à sa place :

« Il ne dit pas un mot; mais il nous laisse aller, fixant sur nous de longs regards, semblable au lion qui veille et repose (1). »

Le poète trouve ainsi moyen de faire connaître, en quelques paroles, un grand caractère, non par son activité et le déploiement de sa force, mais par son inaction et son silence. Souvent il lui arrive de resserrer en trois vers ou même en un seul, toute la vie d'un prince, d'un guerrier, d'un pape. Quand il est question de saint Célestin, qui refusa le pontificat et céda aux suggestions de son successeur Urbain VIII, il ne le nomme pas; il se

(1) Esso non ne diceva alcuna cosa,
Ma lasciava andar, sempre guardando
A guisa di leon quando si posa.
Purgat. c. 6, 64.

Digitized by Google

contente de désigner « l'homme qui, par lâcheté, accomplit *la grande abjuration* (1). » S'il rencontre dans le purgatoire cette infortunée Madonna Pia, que son mari jaloux fit périr d'une mort lente, en la condamnant à rester exposée aux miasmes contagieux qui s'exhalaient des Maremmes, au lieu de lui prêter de longs discours, il la fait parler en ces termes : « Quand tu reverras le monde où j'ai vécu, rappelle-toi mon souvenir. Je me nommais Pia. Sienne me donna la vie; les Maremmes me l'ont ôtée. Il le sait bien, celui qui orna mon doigt de l'anneau et y fit briller le diamant des noces (2). »

Il faut lire dans l'original cet admirable passage, dont la mélodie tendre et mélancolique augmente l'effet. D'abord Madonna Pia veut qu'on se souvienne d'elle; rien de plus touchant que le désir qu'elle exprime de vivre encore dans la mémoire de ses amis. La timidité de sa demande; la manière dont elle se fait connaître, sans s'excuser ni blâmer l'auteur de sa mort; le souvenir de son mari qu'elle n'indique qu'en faisant allusion aux premiers gages de sa foi et non à sa barbarie; ces douces idées de bonheur et de joie domestiques, qui se trouvent rappelées dans le dernier vers, forment l'ensemble le plus pathétique, dans son laconisme et sa simplicité.

Peut-être le talent spécial du poète, le trait caractéristique du génie, ne consistent-ils que dans cet art mystérieux, dans cette puissance qui concentre en un seul

(1) Colui
Che fece per viltade il gran rifiuto.
Infern. c. 3, 60.

(2) Ricorditi di me : che son la Pia.
Sienna mi fe. Disfecemmi Maremma;
Salsi colui che inanellata pria
Disposando m'avea con la sua gemma.
Purgat. c. 5. ult.

Digitized by Google

foyer beaucoup de sentimens, d'idées, d'images et de souvenirs. Le génie ne procède point par analyse, mais par synthèse. Chez les grands poètes il n'est pas un seul vers remarquable, qui ne soit le résultat d'une longue série de pensées, d'émotions, d'inspirations, de méditations; leur fusion s'opère presque toujours à l'insu de l'auteur lui-même. Chez lui les impressions ont plus de force, les mouvemens de l'esprit sont plus rapides et plus nombreux; toutes les évolutions de l'intelligence, si je puis ainsi parler, sont plus puissantes et plus faciles. Il combine plus aisément le sentiment avec la réflexion et la réflexion avec les faits. Il est né avec les mêmes facultés que les autres hommes; il ne diffère d'eux que par l'activité, l'ardeur et le mouvement dont ces facultés sont douées.

Si le poète et l'homme éloquent doivent leur force à cette concentration que j'ai essayé d'expliquer et dont le Dante m'a offert de si curieux exemples, le critique suit une route absolument différente. L'un compose, l'autre décompose. Ce que le premier a créé par inspiration, le second s'occupe à le défaire, pour ainsi dire, pièce à pièce. Lorsque, dans les tems de civilisation très-avancée, les facultés du critique et du poète viennent à se combiner dans les mêmes esprits, une nouvelle poésie naît alors, moins franche, moins naïve, plus brillante, mêlée de métaphysique et de connaissance du monde; c'est la poésie des Pope, des Horace et des Voltaire : les intelligences médiocres la préfèrent et les imaginations élevées la dédaignent. De tous les poètes primitifs, qui ont chanté, pour ainsi dire, par instinct et pour obéir au mouvement de leur ame, Homère et Dante sont les premiers et les plus grands. La société qui les entourait s'est reflétée dans leurs poèmes; et les peuples comme les rois,

Digitized by Google

le présent comme l'avenir, y ont trouvé de grands enseignemens.

Je ne développerai pas longuement les analogies et les différences qui se trouvent entre le rhapsode grec et le chantre ghibellin. Comme le premier représente la beauté hellénique dans sa pureté originelle, le second s'offre à nous, symbole terrible du génie du moyen-âge. On lui a reproché (1) une certaine austérité dure et cruelle, un esprit altier et inflexible qui, dit-on, se fait sentir jusque dans ses vers, enfin une aspérité que M. Schlegel nomme *ghibelline*. Nous regardons cette critique comme injuste et dictée par le désir qu'avait l'écrivain allemand, de venger les pontifes romains, attaqués par Dante. Indigent, exilé, Dante avait droit de se plaindre : en face des calamités de sa patrie, il avait droit d'en maudire les auteurs; mais l'ame la plus forte et la plus sensible se révèle à chaque instant dans son ouvrage. Il l'a semé de comparaisons délicieuses, tirées de la vie champêtre ou qui s'y rapportent; et sous le voile allégorique qu'il a tissu, la sincérité de son amour pour Béatrix, compagne de sa première enfance, objet de la passion de sa vie entière, nous apparaît constamment pour modérer son courroux et adoucir le sentiment de ses regrets. Il est vrai que le souvenir des injures qu'il a reçues le poursuit dans les régions mêmes de la lumière éternelle, qu'il dit avec tout son siècle

Qu'un bel honneur s'acquiert, lorsqu'on sait se venger (2),

qu'au milieu des anges et des saints, le nom de Florence

(1) F. Schlegel. *Histoire de la Littérature*, chap. IX.

(2) Che bel onor s'acquista in far vendetta.

Canzoni.

Par une singularité digne de remarque, ce vers ne se trouve pas dans

Digitized by Google

lui cause une émotion triste, pénible et sombre; mais dans combien de passages se manifestent l'ardeur, la délicatesse, la bonté de ce cœur si grand et si passionné! Lisez son ouvrage en prose, intitulé *Il Convito*; il y parle de sa patrie avec la tendresse la plus profonde. Il nomme l'injustice de ses concitoyens *une erreur*, et non un crime; il prie Dieu « que ses ossemens puissent reposer un jour dans cette patrie si chère. Ah! si le maître de l'univers avait voulu que l'on n'eût commis envers moi aucune erreur, et qu'un châtiment injuste ne m'eût pas été infligé! si je n'avais pas souffert la pauvreté et l'exil! Si les habitans de cette belle et célèbre fille de Rome, Florence, ne m'eussent pas rejeté loin du doux sein de la patrie qui m'a nourri et élevé jusqu'à mon âge mûr! Et puissé-je encore (tout mon cœur le désire!) y reposer mon ame fatiguée, et y finir les jours que le ciel me réserve (1)! » Cette traduction ne donne qu'une faible et imparfaite idée de l'éloquence de l'apostrophe, et de ce caractère d'onction, de sensibilité, de pathétique, que l'on reconnaîtra avec admiration dans l'original italien.

Cependant nous sommes loin de vouloir transformer Dante en un poète sentimental. Il portait, comme nous avons essayé de le prouver dans le cours de cet article,

l'*Enfer* de Dante, mais dans une des *Canzoni* les plus tendres que ce poète ait écrites.

(1) « Ahi! piaciuto fosse al dispensatore dell' universo che la cagione della mia scusa non mai fosse stata! Che ne altri contro me avria fallato, ne io sofferto avrei pena ingiustamente; pena, dico, d'esilio e di povertà, poichè fu piacere dei cittadini della bellissima e famosissima figlia di Roma, Fiorenza, di gittarmi fuori del suo dolce seno, nel quale nato e nudrito fui fino al colmo della mia vita; e nel quale, con buona pace di quella, desidero con tutto il cuore di riposere l'animo stanco, e terminare il tempo che mi e dato. »

Digitized by Google

la profonde et ineffaçable empreinte de son époque. Dans ces siècles où la force était portée jusqu'à l'excès, l'originalité jusqu'à la bizarrerie la plus étrange; tout était grandiose, crimes et passions, vices et vertus. La vengeance était un devoir et une loi; laisser une offense impunie, c'était perdre sa dignité d'homme. Quand notre poète parcourt l'enfer, une ombre menaçante fixe sur lui des regards farouches; Virgile, qui le voit s'arrêter, l'engage à continuer sa route. « Si vous saviez pourquoi je reste immobile, dit le Florentin, vous me pardonneriez : dans l'abîme, j'ai cru reconnaître un de mes parens. — En effet, reprend Virgile, une ombre vous désigne du doigt avec un air de menace. — Oh ! mon maître, celui-là fut tué par un ennemi; et sa mort n'a été vengée par aucun de ceux qui partagent son affront : voilà pourquoi il me dédaigne (1) ! »

Cet homme extraordinaire, aux ouvrages duquel tant de critiques ont consacré leurs veilles, n'a pas encore trouvé d'historien digne de lui. Personne encore n'a su pénétrer d'une manière assez intime dans l'esprit du moyen-âge, pour éclairer complétement à nos yeux un phénomène aussi grand que bizarre. Non-seulement, pour accomplir ce dessein, il faudrait, comme je l'ai tenté, esquisser à grands traits l'histoire morale de l'époque, mais nous montrer Florence, avec ses coutumes, ses mœurs, ses passions, ses idées républicaines et chrétiennes : tâche difficile et intéressante que je me contenterai d'indiquer à ces esprits peu communs qui savent porter dans l'étude des chefs-d'œuvre de l'intelligence une observation philosophique et consciencieuse.

Mais quelles lectures, quels travaux, quelle connais-

(1) *Inferno*, c. 29.

Digitized by Google

sance approfondie de la langue italienne n'exigerait pas cette entreprise! C'est avec Dante que commence, c'est de lui seul que date la civilisation de la péninsule italique. Sans être versé dans l'étude de l'idiome provençal, sans avoir suivi avec soin le progrès des lumières renaissantes, de Naples à Florence et de Florence à Rome, on ne parviendra pas à remplir cette tâche que j'ai indiquée. Il faudra tirer de la poudre des bibliothèques tout ce qui peut jeter de la clarté sur les treizième et quatorzième siècles, déchiffrer des manuscrits, étudier les mœurs et les coutumes de l'Italie, sous le pontificat de Boniface et de ses prédécesseurs. Surtout il faudra échapper à l'erreur commise par tous les biographes, qui confondent l'époque de Dante avec celle de Boccace et Pétrarque : rien ne se ressemble moins. Ces deux derniers écrivains commencent une nouvelle ère littéraire : Dante constitue à lui seul tout une littérature. Dante a vu périr les républiques italiennes; et froissé de leur chute, il a consacré dans ses vers le souvenir de son indignation et de sa douleur. Boccace et Pétrarque, au contraire, ont vécu dans une époque nouvelle, sous un gouvernement nouveau, résultat de la révolution dont le poète de la *Divine Comédie* avait été le témoin et la victime.

Parmi les documens remarquables et inconnus, que l'auteur d'une bonne vie de Dante ne devra point négliger, nous citerons la lettre suivante, que nous avons découverte dans la bibliothèque Laurentine (1) et que nous transcrivons avec exactitude : nous avons soin de conserver l'orthographe et jusqu'à la ponctuation du manuscrit. Vers l'an 1316, les amis du poète obtinrent du gouvernement florentin son rappel et sa réintégration,

(1) *Pluteum* 29. *Codix* 8, p. 123.

Digitized by Google

sous condition qu'il ferait amende honorable dans l'église cathédrale de Florence, et demanderait pardon à la république, après avoir payé une certaine somme d'argent. Voici ce qu'il répondit à un de ses parens, ecclésiastique :

« Votre lettre, que j'ai reçue avec le respect et l'affection qui vous sont dus, m'apprend combien vous avez à cœur mon retour dans ma patrie : je vous suis d'autant plus reconnaissant qu'il est plus rare qu'un exilé trouve des amis. Après y avoir mûrement réfléchi, je vais vous répondre : peut-être ma résolution ne sera-t-elle pas conforme aux désirs de certains esprits pusillanimes; je m'en remets affectueusement au jugement que portera votre prudence. Votre neveu et le mien m'ont mandé ce que plusieurs autres amis m'avaient déjà fait savoir : c'est-à-dire que « d'après une ordonnance rendue récemment à Florence concernant les bannis, je puis rentrer dans ma patrie, sous condition de payer une certaine amende et de me soumettre à l'humiliation de demander mon pardon et de le recevoir : » en quoi, mon père, je remarque deux choses risibles et impertinentes; impertinentes, dis-je, mon père, non pour vous qui, dans vos lettres, dictées par la discrétion et la sagesse, n'avez fait mention de rien de tel, mais pour ceux qui m'ont adressé ces propositions. Est-ce par cette glorieuse voie que Dante Alighieri, après quinze années d'exil, doit rentrer dans sa patrie? Est-ce ainsi que l'on récompense cette conscience pure, que tout le monde connaît; est-ce là ce qu'ont mérité les sueurs et les fatigues de ses études? Loin de moi, loin d'un homme que la philosophie console et anime, cette bassesse intéressée, cette abjection de l'ame, qui s'offre pieds et poings liés à la honte et à l'infamie! Loin de moi, qui toute ma vie ai prêché la justice, la pensée d'acheter à prix d'argent mon pardon, et de payer mes persécuteurs comme s'ils étaient mes bienfaiteurs! Non, mon père, ce n'est pas par ce chemin que je reverrai ma patrie! Trouvez-moi, ou que d'autres sachent m'indiquer une route ho-

Digitized by Google

norable, un moyen qui ne porte pas atteinte à la gloire de Dante, je me hâterai, je revolerai dans vos bras; mais si, pour rentrer à Florence, il n'est pas de route pareille, jamais je ne rentrerai à Florence. Eh quoi! ne jouirai-je pas dans tous les pays de la vue des astres du ciel? Ne pourrai-je pas, dans tous les lieux de la terre, contempler avec délices l'image de l'éternelle vérité? Et faut-il que je commence par m'avilir, par me rendre infâme aux yeux de mes concitoyens, aux yeux de ma patrie? Au surplus, le pain ne me manquera pas (1)! »

Qui croirait que ce sublime élan de l'ame de Dante, ce témoignage de l'indomptable force qui caractérisait le vieillard ghibellin, ce morceau si éloquent et qui jette plus de jour sur le caractère du poème que vingt volumes de notes, ait été dédaigné par les critiques?

(*Edinburgh Review.*)

(1) Voici le texte de cette lettre de Dante; on sera sans doute bien aise de connaître sa latinité familière :

In licteris vestris et reverentia debita et affectione receptis, quam repatriatio mea cure sit vobis ex animo. (1). Grata mente ac diligenti animadversione concepi, etenim tanto districtius me obligastis, quanto rarius exules invenire amicos contingit. Ad illam vero significata respondeo: et si non eatenus qualiter forsan pusillanimitas appeteret aliquorum, ut sub examine vestri consilii ante judicium, affectuose deposco. Ecce igitur quod per licteras vestri meique nepotis, necnon quamplurium amicorum significatum est mihi. Per ordinamentum nuper factum Florentie super absolutione bannitorum. Quod si solvere vellem certam pecunie quantitatem, vellemque pati nōtam oblationis et absolvi possem et redire at (2) presens. In quo quidem duo ridenda et male perconciliata sunt. Pater, dico male perconciliata per illos qui tali (3) expresserunt: nam vestre lictere discretius et consultius clausulate nicil de talibus con-

(1) Il y a dans le manuscrit une faute de ponctuation. On doit lire : *Quam repatriatio mea cure sit vobis, ex animo, gratâ mente ac*, etc., etc.

(2) *Ad.*

(3) *Talia.*

Digitized by Google

tinebant. Est-ne illa revocatio gloriosa qua D. All. (1) revocatur in patriam per trilustrium fere perpessus exilium? Hecne meruit conscientia manifesta quibuslibet? Hec sudor et labor continuatus in studiis? absit a viro philosophie domestico temeraria terreni cordis humilitas, ut more cujusdam cioli et aliorum infamiam quasi vinctus ipse se patiatur efferri. Absit a viro predicante Justitiam, ut perpessus injuriam inferentibus. (2) Velud bene-merentibus, pecuniam suam solvat. Non est hec via redeundi ad patriam, pater mi, sed si alia per vos, aut deinde per alios invenietur, que fame D. (3) que onori non deroget, illam non lentis passibus acceptabo. Quod si per nullam talem Florentia introitur, nunquam Florentiam introibo. Quidni nonne solis astrorumque specula ubique conspiciam? Nonne dulcissimas veritates potero speculari ubique sub celo, ni prius inglorium, imo ignominiosum populo Florentineque civitati me reddam? quippe panis non deficiet.

(1) *Dantes Alighertus.*

(2) Faute de ponctuation. Il faut supprimer le point.

(3) *Dantis.*

Digitized by Google

Morale.

FABRIQUES DE VICES ET DE CRIMES

A L'USAGE DES GOUVERNEMENS.

Lisez vos journaux le matin; assistez au sermon à midi; écoutez, le soir, la conversation animée qui fixe l'attention de votre famille : le texte le plus commun, le sujet universel de tous les discours, ce qui soutient l'existence de la presse quotidienne, et éveille le plus vivement l'attention générale, c'est le *crime*. Vous le retrouvez partout. On le crie dans les rues, on le jette sur la scène, on le chante en ballades, on le débite en estampes, on l'anathématise du haut de la chaire. Pas de semaine où la découverte de quelque nouvelle atrocité, la condamnation de quelque coupable, ne viennent attrister l'ame et justifier les déclamations du misanthrope. Les détails de cette perpétuelle tragédie, mêlée de comiques incidens, forment la seule lecture d'une grande partie de nos concitoyens. Les cours de justice, toujours ouvertes, toujours occupées, semblent nous donner, par la publicité de leurs débats, une constante leçon de vol, de meurtre, de folie, d'extravagance et de barbarie : plus la civilisation avance, plus le crime multiplie ses exploits. A mesure que Londres s'agrandit, que de nouveaux palais s'élèvent dans son sein, des vices nouveaux viennent s'y loger. Une gigantesque corruption en occupe toutes les avènues; les instrumens de la loi ne suffisent plus à l'exécution de leur devoir; les colonnes des

Digitized by Google

journaux s'élargissent pour contenir une faible partie de ces annales de la perversité. Si la postérité nous juge d'après ces feuilles quotidiennes, où se trouvent consignés tant d'horribles méfaits, elle croira que le *crime* eut des autels en Angleterre, et que cette civilisation, si vantée, ne fut qu'un gouffre d'infamies basses et sanglantes.

D'où vient ce déluge de vices? N'avons-nous pas des prédicateurs pour nous sermonner, des législateurs pour nous punir, des sociétés pour la répression des crimes, des asiles de bienfaisance, des surveillans du jour et de la nuit, des espions et des aldermen, des juges et des avocats, des moralistes et des dramaturges? N'avons-nous pas la prison, le pilori, le carcan, le moulin (1), le gibet et ces vastes plaines de l'Australie, toutes prêtes à absorber le rebut de notre population criminelle? Pendant l'année dernière, n'a-t-on pas quadruplé le nombre des églises, doublé celui des réverbères, ajouté de nouveaux statuts à notre vieux code? Nos watchmen ont-ils cessé de faire retentir les rues de leur cri monotone? Nos ministres de la loi sacrée ont-ils abandonné leur office? Non. Tout se perfectionne; les inventions utiles abondent; les livres nouveaux pullulent. Bentham (2) et Cobbett (3) écrivent; Wordsworth (4) et Southey (5) moralisent; ce qui n'empêche pas les gens de police d'amener chaque jour dans les filets de Bow-street (6) de nouveaux coupables, non par groupes, mais par fournées. Nous sommes le grand peuple, le peuple libre, le peuple émi-

(1) *Tread-mill.*

(2) Voyez le portrait de J. Bentham, dans le 17e numéro de la *Revue Britannique.*

(3) Voyez le portrait de W. Cobbett dans le 22e numéro.

(4) Voyez le portrait de Wordsworth, dans notre 23e numéro.

(5) Voyez le portrait de Southey, dans notre 19e numéro.

(6) Rue où se trouve le bureau de police.

Digitized by Google

nemment moral; et cependant une voix lugubre et universelle nous répète incessamment ces tristes paroles : « *Le crime augmente! le crime augmente* (1)! » D'année en année, le budget de nos vices grossit; et, plus nous opposons d'obstacles à ce progrès désastreux, plus les méfaits, qui pullulent autour de nous, se moquent de nos efforts et rient de nos lois, de nos sermons, de nos magistrats et de nos supplices.

Je serais tenté de croire qu'il y a là-dedans quelque étrange malentendu. Au lieu de nous rendre moraux, toute cette discipline sociale, si admirée, ne nous rendrait-elle pas immoraux? Lois, sermons et mesures prohibitives, ne feraient-ils pas naître le vice qu'ils veulent réprimer? C'est ce que nous allons examiner avec soin.

A Londres, où les crimes contre les propriétés sont presque innombrables, le vol est le péché universel; les crimes contre les personnes sont beaucoup plus rares. Si l'on cherche le motif secret de cette proportion inégale dans la statistique des méfaits, on reconnaîtra qu'elle a sa source dans le caractère même des habitans, dans leurs occupations habituelles et dans leurs passions secrètes. Amasser! voilà le code, la bible, l'unique vœu d'un Anglais : né à Londres, ou dès qu'il l'habite, la cupidité s'empare de lui : doué d'un tempérament froid et d'un esprit calculateur, il n'est pas agité de ces violentes émotions qui, chez les peuples du midi, rendent l'homicide si commun. La vengeance, la haine, l'amour, passions qui poussent au meurtre un Italien ou un Espagnol, ont peu de prise sur une ame anglaise. Aussi, le marchand de Londres, le gueux de nos carrefours, le voleur de nos grands chemins, n'assassinent-ils

(1) Voyez, dans notre 38e numéro, le *Tableau de la progression des crimes et des délits en Angleterre depuis* 1805.

Digitized by Google

qu'à la dernière extrémité. *John Bull*, pris en masse, est susceptible de passions ardentes; comme nation, il est terrible; individuellement, c'est un être massif, solide, imperturbable, calculant, marchandant, économisant, ami de ses aises, gourmand plutôt que gourmet, indifférent à tout et paisible dans son égoïsme. Ses fautes et ses crimes viennent de cupidité, d'avarice et de froideur d'ame. Arrivez à Londres, sans y connaître personne, ayez soin de ne pas faire sonner vos écus et de ne pas afficher ce luxe qui éveille la convoitise : vous pourrez y vivre dix années entières sans que personne ait pris garde à vous. C'est le pays du monde où l'homme a le moins de sympathie pour son semblable. Dans les rues de cette moderne Babylone, chacun suit son chemin sans regarder autour de soi : vous seriez blessé mortellement et vous couvririez de votre sang, fraîchement répandu, le pavé de Bond-street (1), que nulle ame charitable ne vous offrirait du secours. Mais aussi, grâce à cet imperturbable égoïsme, vous pouvez parcourir les rues les plus désertes ou les plus populeuses de la même ville, et fussiez-vous revêtu du costume africain, japonais ou cochinchinois, fussiez-vous ridicule, bossu, couvert de haillons, personne ne vous remarquera.

Il arrive que la même cupidité, le même désir de faire de l'argent, qui règnent dans toutes les classes de la société anglaise, donnent naissance, dans les classes inférieures, à des crimes épouvantables, à des meurtres, à des empoisonnemens. Mais c'est presque toujours dans les provinces et non dans la capitale que ces terribles scènes ont lieu. A Londres, la facilité de voler sans tuer, de cacher ce qu'on a volé, et de le revendre ensuite, est trop grande pour que le voleur ait souvent recours à la

(1) Rue de Londres très-fréquentée.

Digitized by Google

violence, qui exposerait sa propre vie. Londres est le paradis des filous. C'est là que le vol est une profession lucrative, un excellent métier, où le profit se joint à la gloire. Mais, après avoir expliqué d'une manière vague et générale la nature et les causes de cette prédominance du vol à Londres, poussons plus loin notre analyse, remontons aux sources, voyons un peu comment le crime et le vice se fabriquent, pour ainsi dire, parmi nous. Entrons au sein des familles, nous nous étonnerons de trouver dans chaque maison, opulente ou aisée, une manufacture de vol en permanence et toujours active.

Nos dandys et nos fashionables seraient fort étonnés si quelqu'un venait leur dire que leurs élégans boudoirs et leur salle à manger sont l'officine universelle d'où sortent la plupart des coupables qui viennent siéger sur les bancs des assises. Rien de plus vrai cependant. Forcés par leurs habitudes de luxe de confier à leurs domestiques le soin d'acheter les objets qui leur sont ou superflus ou nécessaires, ils offrent à ces subalternes une tentation perpétuelle, à laquelle il est bien difficile de résister. Le valet, l'intendant, le sommelier, connaissant l'état de la fortune du maître, ses dettes, ses revenus, l'irrégularité de ses paiemens, son indolence, son amour du plaisir, le pillent à qui mieux mieux. Quand ils le voient donner à une danseuse d'Opéra cent livres sterling pour un tête-à-tête nocturne; un raisonnement fort naturel, et qui ne manque pas de justesse, les porte à croire que leurs services, plus utiles, méritent un salaire au moins égal. On s'entend avec les marchands; on prélève une taxe sur les voluptés de Monsieur. Sa dissipation augmente, chez ceux qui le servent, le désir ou plutôt le besoin de mettre à contribution une bourse qui s'ouvre si facilement. L'habitude du vol est sanctionnée,

Digitized by Google

et, pour ainsi dire, légitimée. Le marchand aide la fraude du valet, fraude qui lui est utile et sert à faire écouler sa marchandise. Le maître d'hôtel gagne sur la table, le sommelier sur la fourniture des vins, le palefrenier sur les chevaux, le cocher sur la réparation et l'achat des voitures. L'intendant broche sur le tout, embrouille les comptes et rejette les paiemens aux époques le plus éloignées possible; précaution nécessaire pour que les souvenirs s'effacent et que l'espace de tems écoulé étende un voile sur ce pillage domestique. Telle est la double déception dont on est dupe, et c'est ainsi que la misère s'introduit dans les maisons les plus riches. D'abord, chaque dépense est augmentée de quinze ou vingt pour cent, selon le degré d'influence que le valet a sur son maître : ensuite, le nombre des objets prétendus nécessaires se multiplie en proportion de l'impudence et de l'avidité des subalternes. Ils vivent tous dans l'abondance; gaspillant ces objets inutiles, quelquefois les vendant à bas prix; ou même (ce qui est le sublime du genre) les revendant au même marchand qui vient de les fournir, et partageant avec lui l'argent du maître. Le quart des dépenses, dans les maisons opulentes, est employé de cette manière; et, pour les familles *très à la mode*, cette dilapidation s'élève à plus de la moitié de leur budget annuel. C'est là que l'on donne des bals et des concerts; là, que toutes les recherches du luxe offrent une matière facile et abondante à l'exploitation des domestiques; c'est là qu'ils conspirent avec le tapissier, le miroitier, l'ébéniste, le fleuriste, le glacier, le confiseur, et que toutes ces Locustes, acharnées sur leur proie, dévorent en détail les millions du patrimoine originel.

Qu'arrive-t-il? que le fils de famille devient le valet de ses valets. La masse de ses créanciers-fournisseurs,

Digitized by Google

jointe à celle de ses domestiques, le presse et l'enlace d'une étreinte plus cruelle et plus inévitable que celle du boa-constricteur. Placé sous le vasselage de ses folies, dans le servage de son indolence, jamais il n'échappera à cette tyrannie qui l'écrase. Je connais plus de vingt dandys qui n'oseraient pas plus changer de tailleur que paraître à la cour en jaquette grise. S'ils le tentaient, la conspiration de tous les valets vengerait bientôt l'artiste remercié; ils verraient leur drap superfin, brûlé par l'acide nitrique, tomber en lambeaux, et le premier domestique ne manquerait pas de leur répéter tous les les matins que « *cet habit neuf va très-mal à Monsieur.* » Ensuite, comment ôter sa pratique à un homme à qui l'on doit quatre ou cinq cents livres sterling? Après s'être laissé voler par étourderie, on se fait voler par nécessité et par calcul. Les juifs surviennent; les usuriers, vautours qui dévorent les débris des grandes et des petites fortunes, accourent achever l'ouvrage des valets; et l'homme du monde, ruiné, va expier au fond de quelque faubourg, dans un réduit économique, son inexpérience prodigue.

Ainsi se démoralise toute la classe des subalternes : marchands, laquais, fournisseurs de toute espèce regardent le vol comme un bénéfice légitime et convenu. Leurs fils, leurs frères, leurs amis partagent les dépouilles des familles riches, et cette spoliation générale détruit tout principe de probité parmi le peuple. Un laquais, enrichi par ces larcins, se fait maître d'auberge; s'il est prodigue, et dépense sans mesure sa fortune mal acquise, il tombe dans la misère et devient filou de profession. S'il est avare et prudent, il passe le reste de sa vie à endoctriner les laquais en exercice. Tel est le torrent de vice, de dépravation et d'immoralité qui tombe des hauteurs de la société anglaise dans nos carrefours et dans nos rues;

Digitized by Google

telle est la première et la plus féconde de ces manufactures d'improbité, que nos mœurs organisent et soutiennent.

Les domestiques, attachés aux familles dont la fortune est médiocre, suivent l'exemple de leurs supérieurs; ils pillent sur une moins grande échelle. Le résultat pour la moralité est absolument le même, quoique le total des spoliations soit moins considérable. Une servante fait toujours, comme dit le peuple, « danser l'anse du panier. » Elle s'entend avec la fruitière, avec le pâtissier, avec la blanchisseuse : elle a de secrets rapports d'intérêt avec les fripiers et les brocanteurs auxquels elle vend tous les menus objets qu'elle peut soustraire : c'est en vain que l'économe maîtresse de maison pèse elle-même ce qu'elle fait acheter, et soumet sa domestique à une rigide surveillance. L'impulsion est donnée, l'exemple vient de plus haut : le besoin de voler est inhérent à la profession même. Au surplus, la justice nous force d'avouer que cette dernière classe de domestiques peut alléguer des excuses recevables. Mal traitée, mal payée, souvent mal nourrie; condamnée à des fonctions pénibles, serviles, qui ne sont mêlées d'aucun adoucissement et d'aucune jouissance; sans conseils, sans appuis, sans repos, elle serait héroïque si elle était vertueuse. Une jeune servante, exposée à toutes les tentations, sans expérience et sans éducation, sera-t-elle une Paméla? Voici venir la vieille bohémienne, tireuse de cartes exercée, qui lui prédit un amant, un mari, de jolis enfans et beaucoup de bonheur. Pour payer de si flatteuses prophéties, ne peut-elle pas surcharger un peu son livre de comptes; et s'il se présente un galant, aussi adroit à séduire les servantes qu'à décrocher les montres et à forcer les serrures; si, introduit dans la maison, le Lovelace de

Digitized by Google

l'office abuse de son pouvoir et de ses succès pour voler la propriété du maître; si la pauvre fille elle-même, devenue la complice aveugle de son séducteur, concourt au pillage et dévalise ceux qui la paient; ces actions, si répréhensibles et si coupables, ne sont-elles pas cependant la suite nécessaire du servage domestique et de l'état de nos mœurs?

Nous avons essayé de montrer comment le peuple se démoralise au sein des familles riches et des familles pauvres; et comment, l'habitude de l'improbité conduisant à tous les vices, la race des laquais infidèles finit par remplir nos places publiques d'escrocs et de larrons. Tous les fournisseurs, qui sont de connivence avec ces domestiques, partagent la même souillure et contractent le même pli. La fraude devient essentielle au commerce. Qu'une banqueroute détruise l'établissement de ce négociant qui aide à tromper leurs maîtres les valets de tant de grandes maisons : il est accoutumé à gagner de l'argent par des voies secrètes et frauduleuses; il continuera comme il a commencé; et, dans trois mois, vous le verrez figurer à Tyburn.

Dans toutes les branches de commerce, l'art de duper le public s'est perfectionné d'une manière effrayante. Admirez ces boutiquiers, qui vendent les objets au-dessous du cours, et qui, tout en faisant autant de dépense que les autres marchands, s'enrichissent en peu d'années. De deux choses l'une : ou ils revendent des marchandises volées; ou ils s'arrangent de manière à compenser la perte qu'ils éprouvent, en vendant au-dessus de leur prix autant de marchandises qu'ils en débitent au-dessous de la valeur réelle. Presque toujours il leur arrive de combiner ces deux moyens. Ils escamotent habilement le drap ou la toile que vous venez de leur acheter, les remplacent par

Digitized by Google

des objets de qualité inférieure; vous trompent sur la couleur, sur la solidité du tissu; vous dupent de toutes les manières, afin (comme le disent les marchands) de se rattraper. Plus leurs commis sont habiles dans l'art de séduire et de duper le chaland, plus ils se font estimer de leurs maîtres : le jeune homme que ses parens ont placé dans la boutique pour y apprendre le commerce, n'apprend que la fraude, le dol et le mensonge. Quand il sort de cette caverne, son éducation est accomplie; heureux ou malheureux, il suit la route de déception où il est entré : et si quelque tentative de larcin trop imprudent ou trop effronté le livre à la justice, le gibet est là pour recueillir son cadavre; les journaux sont tout prêts à enregistrer son nom, sa faute et ses derniers momens.

Mais, dira-t-on, cette grande école de vice, que vous nous montrez ouverte dans tous les comptoirs, ce n'est pas le gouvernement qui l'établit; c'est une suite funeste, mais inévitable, de l'avidité inhérente aux mœurs d'un peuple qui vit de trafic. Les institutions anglaises ne favorisent pas cette cupidité frauduleuse; et, si l'initiation de la jeunesse dans la carrière du vice est aussi fréquente que désastreuse, si la plupart des commis, des servantes et des valets, habitués à mentir et à tromper, sont, pour ainsi dire, des *ébauches* de voleurs, prenez-vous-en au caractère d'une nation spécialement commerciale, que le désir du lucre entraîne et possède.

Non; la manufacture de vices la plus dangereuse par la publicité de l'exemple n'est pas encore celle que je viens de signaler. Tous les gouvernemens de l'Europe en favorisent une bien plus coupable, bien plus fertile encore en résultats odieux. L'agiotage sur les fonds publics n'est qu'un jeu de hasard, où la fraude, la malhonnê-

Digitized by Google

teté et l'audace vont se disputer la victoire. C'est à la Bourse (1) que le gouvernement sanctionne ces spéculations sur parole, dont l'exemple apprend au peuple que l'on peut gagner de l'argent sans industrie, sans travail, sans probité. C'est là que tous les mensonges, toutes les ruses sont admis pour assurer au joueur la propriété de son gain et pour en grossir la somme. C'est là que l'immoralité a son sanctuaire. Quand un jeune homme voit le joueur sur les fonds publics faire de l'argent à force de mensonges; quand il observe cette lutte d'hommes avides, qui ne cherchent qu'à se duper mutuellement; quand il réfléchit sur cette grande maison de jeu, placée sous la protection de l'autorité, sous la tutelle des lois; ne doit-il pas croire que les lois elles-mêmes consacrent le mensonge et le dol? On ne sait pas combien de faussaires sont sortis de cette école. Moralement parlant, celui qui profère une assertion fausse dans l'intention de s'assurer un gain, n'est pas plus coupable que l'homme qui, dans le même but, signe un nom différent du sien. Nos juges envoient le dernier à la potence; ils ne punissent même pas l'autre. Mais, dans la plupart des intelligences, deux actes, semblables en eux-mêmes, se confondent toujours; et c'est cet instinct de logique naturelle (si puissant chez l'homme) qui a fait commettre un grand nombre de faux que les coupables ont payés de leur vie. Presque tous les faussaires sont jeunes. Tentés par le spectacle des richesses qui les environnent, par les jouissances auxquelles ils aspirent, devenus peu scrupuleux sur les moyens de se procurer de l'argent, ils commettent leur crime, bien convaincus que la plupart des gens avec lesquels ils vivent sont au fond tout aussi coupables qu'eux, et que leur faute est vénielle et pardonnable.

(1) *Stock-exchange.*

Digitized by Google

Je ne parlerai pas de la *loterie*, des *maisons de prêt* et de *jeu*, contre lesquelles plus d'un moraliste a tonné. Je veux descendre jusqu'à des sources de vices moins connues et moins observées. Les misérables logemens habités par la classe pauvre sont, selon moi, des pépinières de crime : il faut avoir eu le courage de les visiter pour sentir l'incontestable vérité de mon assertion. C'est là que, loin de tous les yeux, au milieu de la malpropreté la plus dégoûtante, s'entassent des familles de mendians et de voleurs. C'est au fond de ces allées obscures (1), qui semblent bâties tout exprès pour recéler le vice, c'est dans ces *impasses*, qui ne sont ni pavés ni éclairés, que se trament la plupart des complots attentatoires à la vie ou aux propriétés des habitans de Londres. Les propriétaires de ces repaires dangereux, sûrs de ne pouvoir jamais les louer à des gens de bien, ne veulent pas en chasser la vermine qui les occupe : jamais le gardien de la nuit n'y pénètre; quelques courtisanes du dernier ordre y établissent leur boudoir; on y cache les montres, les pendules et les mouchoirs volés. Si quelques familles honnêtes et pauvres se trouvent mêlées à ces colonies de brigands, la corruption ne tarde pas à les atteindre. Enfans, femmes, jeunes gens, vieillards, tout cela vit ensemble dans l'habitude de la mendicité, du vol et du crime; cette population s'augmente sans perdre ses traditions honorables; et pendant que les philosophes et les législateurs raisonnent sur l'amélioration de l'espèce humaine, sa dépravation continue en secret. Pourquoi des asiles propres et salubres ne seraient-ils pas assurés à la portion indigente de la société? Le vice s'associe presque

(1) *Lanes*. On trouve de ces allées malpropres et étroites dans *Oxford-street*, *Bond-street* et dans les plus belles rues de Londres.

Digitized by Google

toujours à la saleté et au malaise. Pourvoyez au bien-être des hommes, ce sera préparer leur amélioration morale.

Un grand nombre de ces malheureux, qui habitent les tanières dont je viens de parler, appartiennent à la classe ouvrière. Ce sont des maçons, des couvreurs, des hommes-de-peine, des charpentiers. On les emploie pendant une partie de l'année; mais, pendant l'autre partie de la même année, que feront-ils, que deviendront-ils? Les voilà sans travail, sans moyens de subsistance et sans secours. Ils meurent de faim, ou se font voleurs. Quand revient la saison du travail, l'état de misère auquel ils sont réduits les place sous la dépendance complète de l'entrepreneur qui les emploie. Forcés d'accepter ce qu'il leur offre, ils ne reçoivent de son avarice que le *minimum* du salaire, de quoi fournir aux plus grossiers besoins de l'existence humaine. De cette faible somme ils prélèvent la meilleure partie pour aller se consoler au cabaret. Là, ils s'empoisonnent et s'affaiblissent au moyen d'un liquide brunâtre et amer que le cabaretier leur débite; leur santé s'altère, leur vigueur décroît, leur moralité s'évanouit. Pendant le cours de la semaine, l'ouvrier dépense d'avance le total de *la banque* (1) qui lui sera remise le samedi soir. Sa famille en haillons va périr à l'hôpital, et lui-même n'a pour perspective que Botany-Bay, ou la mort sur le grand chemin.

Sortez des faubourgs de Londres pendant un beau jour d'été, vous serez étonné de voir, étendus sur la grande route, haletans, hâves et exténués, des centaines d'hommes d'un âge mûr qui vous demandent l'aumône, quoique leur tablier et leur truelle, chargés de plâtre, annoncent que l'ouvrage ne leur manque pas. Ce sont des victimes de

(1) Nom donné à la somme que touche l'ouvrier à la fin de la semaine.

Digitized by Google

l'imprévoyance législative et de la barbare économie des entrepreneurs. Dépourvus d'éducation et de principes, ne connaissant du monde que ses misères, croyez-vous que, lorsqu'ils auront faim et soif, ils s'abstiendront de voler? Voilà des gens bien préparés à devenir les martyrs de la vertu, et à se dévouer pour la société qui les rejette! Non, la première occasion qui se présentera de s'enrichir aux dépens d'autrui, ils la saisiront comme un bienfait de la fortune.

Si l'on résume les faits incontestables que je viens d'avancer, et que l'on fasse attention que le vice, protégé par le gouvernement, sous forme de déception et de mensonge; nourri près du foyer domestique, sous forme de profits secrets et frauduleux; alimenté par ces mœurs, prétendues commerciales, qui présentent le larcin comme un gain légitime, est encore augmenté par les causes architecturales et locales que j'ai rapportées plus haut : si l'on y joint cette grande source de crime, la *faim*, on ne s'étonnera plus de voir la capitale de l'Angleterre envahie par une effrayante progression de crimes : la seule chose que l'on admirera, ce sera l'impassible aveuglement des législateurs, cause de leur obstination à ne guérir aucune de ces plaies profondes qui rongent le cœur de la société.

Ce serait un ouvrage bien curieux, un document indispensable pour l'histoire de la nature humaine, que le fidèle récit des diverses gradations de vice et de crime, traversées, depuis l'âge le plus tendre jusqu'au moment de sa mort, par un de ces malheureux qui, nés dans la misère, finissent par tomber sous la main de fer de la loi. Sans un document ou une étude de ce genre, la législation et la philosophie seront toujours incomplètes : jamais elles ne toucheront leur but; jamais leurs spéculations

Digitized by Google

ou leurs arrêts, basés sur la connaissance des faits dans leur réalité, ne porteront remède à des maux dont le principe échappe à tous les yeux. Comment espérer cependant de jamais obtenir rien de semblable ? Dès la première enfance, le sentiment moral se trouve déraciné chez le prédestiné du crime; chez lui la perception du bien et du mal est vague et indécise. A mesure qu'il avance dans la carrière et qu'il grandit dans la perversité, son sens moral baisse et faiblit; tout change de face à ses yeux. Le bien devient le mal pour lui; le mal devient le bien. Il s'enfonce dans ses criminelles pensées; il s'y plonge tout entier; la société le maudit; et, comme l'ange déchu de Milton, il n'a plus pour conscience et pour vertu qu'un orgueil inébranlable,

Le besoin de haïr, la volupté de nuire (1).

Comme le vice est toujours concentré en lui-même, le reste des hommes n'aperçoit rien qui lui révèle ses mouvemens et ses progrès intérieurs. Ils ne savent pas comment se forme par degrés une ame vicieuse; ils ne voient que la faute et le châtiment, le dénouement du drame, la dernière page de l'histoire, l'effet sans sa cause, le vol et l'échafaud. C'est d'ailleurs ainsi que presque tous les jugemens humains sont préparés et portés. C'est ainsi que l'on écrit, et les annales des tribunaux, et celles des empires. J'ai vu un paysan, qui voulait savoir l'heure, acheter pièce à pièce tous les rouages dont se compose une montre, et les aiguilles, et le verre, et le cadran. La montre était là tout entière, et notre homme n'était pas mieux instruit qu'auparavant.

Imaginez un petit enfant de six ans, mis au monde

(1) *Paradise lost.* c. 3.

Digitized by Google

par un de ces malheureux que j'ai montrés plus haut, casematés dans leurs baraques infectes ou couchés comme des animaux sur la lisière du grand chemin. Son père, mort à l'hôpital, n'a pas eu le moyen de lui faire apprendre un état; ses deux sœurs sont servantes dans les faubourgs de Londres; quant à notre héros, il n'a qu'une ressource pour demeurer vertueux, c'est de périr d'inanition. Le froid le saisit, la faim le dévore; un vagabondage perpétuel est son unique école. Il commence par voler un morceau de bois, une pomme; par détruire quelques pouces de haie vive pour se défendre lui-même contre les ennemis qui l'assiégent. Le besoin le justifie; et, certes, dans la petite guerre qu'il commence à livrer à la société, ce n'est pas lui qui a tort, jusqu'à présent. Cependant, l'immoralité commence avec ces actes de fraude et de violence; bientôt il exerce sa nouvelle industrie, la seule qui lui soit permise, avec plus d'adresse et d'audace. Les voisins le traitent de mauvais sujet; ses parens, s'il en a, négligent de le corriger et de l'avertir; les gardiens de la nuit le ramassent, le mènent en triomphe comme un prisonnier d'état, et le font comparoir devant quelque juge-de-paix bien nourri, au teint frais, à l'œil assoupi, à la physionomie grave et sombre. De grosses larmes coulent des yeux du pauvre enfant, qui ne demanderait, pour devenir un membre utile de la communauté, qu'à être bien vêtu, bien traité, instruit de ses devoirs et à ne pas mourir de faim. Hélas! il a volé des poires ou des pommes : on l'envoie pendant un mois faire apprentissage de vice dans la prison commune; on le condamne à devenir semblable aux hommes dépravés parmi lesquels il va vivre. On lui défend de rentrer jamais dans la route du bien. Sa pauvre maison lui est fermée; son nom est flétri; il n'entend plus parler que de ces ex-

Digitized by Google

ploits lucratifs qui sont, pour les filous, un sujet de triomphe. Il compare à cette source de profits dangereux, mais considérables, la misérable vie qu'il a menée. C'en est fait ; son sort est fixé. Plus il a d'énergie naturelle, d'esprit, d'adresse, de talent, d'audace, plus il est facile à corrompre, plus il embrasse avec joie cette ressource hasardeuse. Au bout de cette carrière où on l'a jeté, s'élève le fatal instrument du supplice. Il marche vers ce but, de crime en crime, sans remords, sans retour vers le bien : et, quand l'heure funeste a sonné, ses compagnons l'exhortent à montrer du courage : le peuple regarde, le prêtre sermonne, les filous exercent leur métier dans la foule, le bourreau fait le sien ; on se presse, on se pousse, on se heurte, on se culbute ; et le législateur, effrayé de la progression continuelle des crimes, sans en chercher la cause, sans remonter aux sources, se contente d'ajouter quelque nouvel aiguillon à la férule des lois, quelque nouvelle ordonnance pénale aux anciens statuts.

Puisque toutes les mesures prohibitives sont sans résultat, ne pourrait-on pas tenter une autre voie pour arrêter la progression du vice? Nous savons quel effet produisent la menace et la présence des lois criminelles : il faudrait maintenant savoir quel effet pourrait produire leur absence.

J'ai montré comment se fabrique le vice, dans nos boutiques, dans nos familles, dans nos prisons ; comment le gouvernement et les lois concourent eux-mêmes à faire des voleurs et à imprégner d'immoralité des classes tout entières de citoyens : je suis descendu, autant qu'il était en mon pouvoir, au fond de ce gouffre, afin de découvrir les sources mêmes d'où jaillissent tant d'actes de dépravation ou de désespoir. Il est évident que, par leur

Digitized by Google

imprévoyance et leur cruel mépris de l'humanité, nos institutions favorisent le vice; que les classes supérieures de la société, par leur étourderie prodigue et leur immoralité brillante, l'alimentent à leur tour; que la situation de nos prolétaires les condamne d'une manière presque inévitable à transgresser la loi et à subir le châtiment qu'elle impose; en un mot que nous faisons des coupables pour les punir. J'irai plus loin encore, et, puisque j'ai pris l'engagement de dérouler dans leurs causes secrètes et dans leurs résultats lointains ces iniquités si nombreuses, je n'oublierai aucune des sources de vice que mon observation m'a fait connaître.

En assurant à l'agent de police une récompense et une prime, pour chaque coupable qu'il arrête, la loi encourage évidemment les méfaits : l'agent de police est lui-même un homme vicieux, que nul scrupule ne peut retenir; et quand il trouve son intérêt à voir le nombre des criminels augmenter, ne pensez pas qu'il songe à l'amélioration de ses semblables. Si le voleur qu'il surprend en flagrant délit le paie généreusement, il le relâche; s'il trouve son compte à le livrer à la justice, il le conduit devant le juge. De cette combinaison résulte une connivence inévitable entre deux classes d'hommes qui semblent n'avoir aucune affinité ensemble. Un intérêt mutuel établit un point de contact entre l'espion et le voleur. L'espion encourage et alimente le vol, il le protége même de tems à autre, comme un chasseur expérimenté favorise la propagation des races qui peuplent ses taillis. Le voleur de son côté ménage l'espion et le paie; quelquefois il lui livre ses camarades, pour mériter sa protection et sa bienveillance. Même après l'arrestation du délinquant, l'espion, appelé comme témoin devant le tribunal, peut sauver ou perdre celui qu'il a dépisté;

Digitized by Google

et ce dernier, quand l'infidélité de l'agent de police lui a procuré sa grâce, peut, par des révélations adroites, servir les intérêts de son ennemi apparent, devenu son complice. C'est ainsi que, dans les opérations chimiques, on voit deux substances hétérogènes forcées de s'allier par l'introduction d'une troisième substance, qui détruit leur antipathie et les marie en les dissolvant. De là naît une double source d'iniquités et de crimes impunis. Les brigands espèrent échapper aux lois en séduisant leurs satellites, et ces derniers font entrer dans la liste de leurs émolumens l'argent que doivent leur donner les scélérats dont ils font la capture. Est-ce là, je le demande, une fabrique de vices assez active et assez féconde ?

Il y a plus, l'homme que l'on a volé et qui sait combien les procédés de la justice sont coûteux et traînent en longueur, aime mieux s'adresser à l'agent de police subalterne, qu'aux tribunaux. Par cette dernière voie il dépenserait de l'argent pour ne rien obtenir : grâce à l'agent de police, qui a de constantes relations avec les filoux, il est presque sûr de retrouver une partie, faible il est vrai, de sa propriété volée : c'est toujours mieux que rien. L'agent de police reçoit des deux mains, met à contribution le voleur et le volé, et continue son petit commerce.

Mais, demandez-vous, une surveillance plus active ne découvrirait-elle pas le voleur? Non; à peine l'objet dérobé a-t-il été enlevé à son propriétaire légitime, qu'il passe en d'autres mains; et l'adresse des fripons sait déjouer par d'admirables ruses les obstacles jetés sur leur route. Ils placent, par exemple, un faux témoin près de la scène où le vol s'est passé; sa déposition mensongère trompe la justice : on inscrit gravement son dire;

Digitized by Google

on fait arrêter des personnes fort innocentes; on examine, on interroge; et, pendant que la pénétration des juges est toute absorbée par cette mystification ridicule, la chose volée passe de main en main, voyage d'une boutique de brocanteur à une autre boutique, et l'auteur du méfait se trouve en sûreté. Ce sont les voleurs de second ordre, les instrumens du métier, les soldats de la troupe, sur lesquels sévit la justice. Quant aux chefs de l'honorable profession, ils sont trop adroits pour se laisser prendre, trop experts pour ne pas échapper aux preuves qui les accableraient, trop riches pour ne pas être respectés et rançonnés à la fois par les espions qu'ils font vivre.

Certes une société ainsi organisée doit être en butte à de graves reproches. Quoi! rester pauvre et honnête est impossible dans une ville comme Londres! Parcourez les rues de cette grande cité, combien de milliers d'hommes n'y rencontrez-vous pas, dénués de patrimoine et d'industrie, forcés à vivre d'intrigues et d'aumône, sans espérances, sans but, sans idée fixe! Ils flottent, pour ainsi dire, à la surface de cet océan orageux; navires démâtés qui n'ont ni voiles, ni rames, ni ancres, ni cordages. Tous leurs efforts pour se procurer un moyen de subsistance ont été vains; personne ne prend garde à eux : peut-être ont-ils occupé une position honorable et joui sans prévoyance des plaisirs de la vie. Un revers subit les a mis sur le pavé : l'isolement, le dénuement où ils se trouvent ont quelque chose de cent fois plus horrible que la situation du voyageur égaré dans une forêt vierge d'Amérique. Au moins ce dernier peut-il arracher à la terre quelques racines qui soulageront sa faim; au moins peut-il briser un rameau de chêne pour se défendre contre les bêtes féroces. Mais, dans une grande

Digitized by Google

ville, chaque pouce de terrain a son possesseur, chaque morceau de fer ou de bois appartient à quelqu'un. Il ne reste à l'homme jeté dans cette solitude populeuse, que l'air épais et brumeux qui couvre la ville, le sol glacé qu'il foule et l'eau noirâtre de la Tamise : il peut choisir son genre de mort, ou voler son prochain, en attendant que les assises prochaines le débarrassent de la vie. S'il n'appartient à aucune paroisse de Londres, personne ne lui donnera un morceau de pain. L'indignation ne s'empare-t-elle pas de toute ame bien née, quand on réfléchit à ces institutions qui disent à l'homme pauvre et sans ressource : « *Sois criminel ou meurs de faim !* »

Les *Monts-de-Piété* et les autres des prêteurs sur gage applanissent singulièrement la route de l'homme pauvre vers la ruine, le crime ou le suicide. On commence par engager quelques bijoux superflus, dans l'espérance de les retirer bientôt. On vit pendant quelque tems sur l'argent prêté : la misère continue ; les objets les plus précieux et les plus nécessaires vont à leur tour remplir la boutique de l'usurier ; tout est perdu ; la famille se trouve sans draps, sans chemises et sans rideaux. Elle n'a plus rien à faire qu'à mendier et à voler. Les femmes, dont les passions sont plus ardentes et les illusions plus vives, sont surtout victimes de cette déception autorisée par la plupart des gouvernemens, pratiquée ouvertement par quelques-uns. Toutes les fois que je passe devant ces boutiques de prêteurs sur gage, qui étalent fièrement les dépouilles des malheureux qu'ils ont pillés, mon cœur se serre, des pleurs mouillent mes yeux ; je vois dans ces détestables trophées, la ruine des familles, le crime, le vol, le meurtre, la mendicité, tous les fléaux qui nous inondent.

Près de tous les théâtres et non loin des bureaux de

Digitized by Google

police, sont des tavernes (1) habitées par des courtisanes et des escrocs. Le gouvernement prélève sur ces repaires une taxe énorme; ce sont des sentines de débauche et de rapine, qu'il encourage. Là le jeune provincial fraîchement débarqué se laisse dévaliser par ses nouvelles connaissances. Des voluptés brutales, qu'il prend pour les plaisirs de Londres, préparent sa spoliation; il joue et perd; des sirènes de carrefour l'environnent; il sort de ces lieux horribles, les poches vides, la santé détruite, battu, dépouillé de ses vêtemens. Dans ces maisons que l'on tolère et que nulle administration morale ne devrait laisser subsister un seul jour, les femmes jouent le plus grand rôle. Ce sont elles qui captivent le provincial, l'engagent à jouer gros jeu, l'enivrent ou l'endorment par des breuvages somnifères. S'il s'aperçoit qu'on le dupe, ce sont encore elles qui, par des cris plaintifs, attroupent le peuple, occasionent de la confusion et du tumulte, et favorisent ainsi les projets de leurs amis, toujours habiles à pêcher en eau trouble, suivant l'expression vulgaire. On voit jusqu'à de nobles Pairs et des membres du Parlement fréquenter ces misérables tavernes, et s'associer aux *boxeurs* qui les habitent; race barbare, sanguinaire, dont heureusement la popularité commence à décroître.

Les matelots, les acteurs, les soldats ont aussi leurs tavernes favorites, où les mêmes déprédations s'exercent, où le vol pullule de même. Les espions choisissent également leurs lieux de rendez-vous, où ils s'entendent avec la nation voleuse qu'ils sont chargés de poursuivre. C'est là que l'on trame les complots au moyen desquels on circonviendra la justice; c'est là que les faux

(1) *Flash-houses*, maisons d'*éclat*. Ce sont des bagnios de bas étage.

Digitized by Google

témoins préparent leurs dires, que l'on marchande la restitution des objets volés, que l'on décide quel camarade sera sacrifié, quel autre sera sauvé : c'est là, dans ce sanctuaire du vice et de la perfidie, que l'on statue d'avance sur le sort des voleurs et de leurs victimes.

Mais les plus bizarres et les plus curieuses de ces retraites, ce sont les auberges situées dans des quartiers éloignés du centre de la ville, où les membres de l'honorable profession se rassemblent après l'accomplissement de leurs hauts faits. Ces endroits appartiennent communément à quelque chef de bande, brigand anonyme, fort estimé dans son quartier, riche, considéré, inconnu de ses agens, en rapport avec la police, et véritable despote des malheureux qui l'enrichissent en hasardant leur vie et leur liberté. Les espions connaissent très-bien ces repaires, que le public ignore : mais ils se gardent bien de les dévoiler, et de tarir ainsi l'une des sources de leurs bénéfices.

Un de mes amis, possesseur d'une montre fort curieuse, qui avait appartenu au célèbre lord Lovat (1), et qui portait le chiffre de cet homme singulier, l'avait emportée avec lui, pour la faire réparer par un horloger du Strand. Quand il fut arrivé chez l'ouvrier, il s'aperçut qu'on l'avait volé, et que la montre n'était plus dans son gousset. Aussitôt il court chez un de ses anciens condisciples, que des événemens bizarres et une jeunesse dissipée avaient forcé de s'enrôler parmi les agens de la haute police de Londres. Il lui déclare ce qui vient d'arriver. L'agent l'interroge sur le chemin

(1) NOTE DU TR. Lord Simon Lovat, personnage bizarre, écrivain politique, employé sous les Stuarts dans la diplomatie secrète, perdit la tête sur l'échafaud, vers le commencement du dix-huitième siècle.

Digitized by Google

qu'il a pris, sur l'espace de tems qu'il a employé à le parcourir, et lui promet de lui faire retrouver sa montre, pour la somme de cinq guinées. « Je les ai sur moi, reprit mon ami. — Eh bien, lui dit l'autre, hâtez-vous de me suivre; ce que je vais vous montrer vaut bien l'argent que vous allez perdre. »

Son guide s'engagea dans ce labyrinthe d'allées sombres, que l'on nomme la Cité, et, après une multitude de détours, ils arrivèrent devant une maison délabrée, dont tous les volets fermés annonçaient le délaissement et la solitude. L'un des volets était percé d'un trou: l'officier de police y appliqua ses lèvres et prononça quelques mots que mon ami ne put comprendre: on répondit de l'intérieur dans le même intraduisible langage que je viens de signaler, et la garnison qui habitait la place se décida à laisser entrer les deux parlementaires. La porte s'entr'ouvrit, puis elle se referma, et nos aventuriers se trouvèrent dans une obscurité complète.

L'officier de police prit mon ami par la main en lui disant: « Je leur amène un étranger, ce qu'ils n'aiment pas; aussi se dispensent-ils de nous éclairer. Ordinairement ils sont plus civils; mais venez avec moi et ne craignez rien. »

Au bout d'un long corridor obscur, une porte qui s'ouvrit livra passage à l'agent de police et à son protégé; ils entrèrent dans un vaste appartement où se trouvait confondue une population de tout âge et de tout sexe. Les voleurs ne manifestèrent aucune crainte; et je suis sûr que le légitime propriétaire de la montre était le moins tranquille des habitans du lieu. Les uns jouaient aux cartes, les autres fumaient; quelques-uns, retirés dans les coins les plus obscurs, semblaient maudire la fortune qui avait contrarié leurs efforts pendant la jour-

Digitized by Google

née. Le même appartement paraissait leur servir de cuisine, de salon, de chambre à coucher et de salle à manger. L'officier de police demanda si le capitaine J. était visible. On alla s'informer du fait; et bientôt le messager revint prier l'officier de police et mon ami de se donner la peine de monter.

Le capitaine était fort bien logé : son ameublement annonçait la richesse et même le bon goût. C'était un homme de moyen âge, d'une physionomie juive, mais agréable, plein de politesse et de grâce dans les manières. L'agent exposa l'objet de sa recherche. Le capitaine demanda à ses hôtes la permission de les quitter un instant. Pendant cette absence, mon ami allait commencer une dissertation assez piquante sur le vol et le recel : mais son guide lui coupa la parole en lui montrant un large tube acoustique, communiquant, de la chambre où ils étaient, aux appartemens inférieurs.

Ils ne tardèrent pas à voir revenir le capitaine J., qui leur apprit que, moyennant cinq guinées, payées d'avance, la montre serait retrouvée et rendue à son propriétaire. Mon ami déposa la somme convenue, et le capitaine le prévint qu'il eût à se trouver le lendemain matin, à dix heures, devant l'église Saint-George. Une jeune servante aux yeux noirs entra dans la chambre, posa des rafraîchissemens sur la table, fixa sur mon ami un regard pénétrant et disparut. L'agent de police le fit sortir de la maison par une issue différente, qui aboutissait à une autre rue ; et le lendemain il ne manqua pas de se trouver au lieu du rendez-vous. Après quelques minutes d'attente une belle dame, richement vêtue, passa près de lui, glissa un paquet dans sa main et continua sa route. Cette femme était précisément la servante du

Digitized by Google

capitaine, et la montre de lord Lovat se trouvait enveloppée dans le papier qu'elle lui avait remis.

Lorsque j'ai inscrit à la tête de cet article le titre suivant : *Fabriques de vices et de crimes à l'usage des gouvernemens ;* plus d'un lecteur étonné aura cru pouvoir m'accuser de paradoxe et de misanthropie. Cependant j'ai prouvé jusqu'à l'évidence la vérité de mon titre. Organisée en apparence pour la répression des crimes, la société se trouve dans le fait organisée pour leur propagation. La rigueur des supplices détruit chez le peuple le sentiment de la pitié, le spectacle de l'opulence l'irrite, l'habitude de la fraude le démoralise ; l'agiotage passé en coutume sanctionne l'improbité. Les ministres des lois n'ont aucun intérêt à ce que la nation soit morale ; ils en ont beaucoup à ce qu'elle ne le soit pas. Tout concourt au même but ; tout contribue à effacer des cœurs et des esprits le sentiment de l'équité primitive. Et ce n'est pas seulement chez nous que les choses se passent ainsi ; il en est de même dans une partie du continent. Là comme ici, les ministres et leurs commis profitent souvent des secrets d'état, auxquels ils sont initiés, pour faire à la bourse d'immenses et faciles profits, et enrichir leurs proches et leurs maîtresses. On cite l'un d'eux, qui était dans l'usage de communiquer ses dépêches les plus importantes à quatre ou cinq belles dames dont il payait ainsi les complaisances. Mais ce qui paraîtra encore plus monstrueux, des souverains, des princes en possession d'énormes revenus, les trouvent insuffisans et font des prélèvemens secrets sur les maisons de jeu dont ils ne rougissent pas de partager les profits avec ceux qui les afferment. Faut-il le dire ? ces hommes qui, las de la vie, la rejettent comme un pesant fardeau ; ces suicides dont

Digitized by Google

tous les journaux parlent avec tant d'horreur, ne sont presque toujours que des malheureux, qui, placés entre le crime contre la société et le meurtre d'eux-mêmes, aiment mieux attenter à leur vie que de nuire à autrui.

Si l'on me demande quels remèdes je propose contre un état de mœurs si déplorable, je répondrai : une législation plus douce et plus simple; l'amélioration morale des classes supérieures et l'expansion des lumières. Grâces soient rendues à cette société dont Brougham est le chef, et dont le but est de répandre le goût de l'instruction parmi tous nos concitoyens! Jamais intentions plus bienfaisantes et plus pures ne furent couronnées d'un plus noble succès. Si, comme je l'espère, les propagateurs de cette généreuse entreprise parviennent au succès qu'ils méritent, si le marchand dans son comptoir et l'enfant même du pauvre apprennent à estimer quelque chose au monde, excepté le luere et l'argent; si ce besoin d'acquérir et cette iniquité dans les moyens de gagner s'effacent devant des penchans plus élevés, qui inspirent à l'ame humaine le désintéressement et l'amour do la justice; si le peuple s'éclaire enfin, il deviendra moral; et la société, souillée trop long-tems de sang et de crimes, se trouvera régénérée, pour ainsi dire, par ce nouveau baptême, par cette purification que la science seule peut conférer à notre civilisation décrépite (1).

(*Babylon The Great.*)

(1) NOTE DU TR. Dans cet éloquent et sombre tableau des vices de la métropole de l'Angleterre et de prétendus moyens répressifs qui ne servent qu'à les exciter, le lecteur français aura pu remarquer trop de points de ressemblance avec ce qui se passe à Paris. Il faut espérer qu'une partie de ces tristes analogies disparaîtra sous l'administration de M. de Belleyme, animé, comme il l'est, de l'amour sincère du bien public, disposition si rare chez les hommes en place, dont la plupart ne songent guère qu'à se pousser ou à se maintenir.

Digitized by Google

Archéologie.

MANUSCRITS ET TACHYGRAPHIE DES ANCIENS.

Les trésors littéraires que le torrent des siècles n'a laissé surnager que pour nous révéler plus douloureusement l'absence de ceux qu'il a engloutis, n'ont cessé d'alimenter l'émulation qui entraîne le peuple des érudits vers de nouvelles découvertes. Semblables au voyageur qui explore sur la côte les débris de son naufrage, les philologues espèrent qu'un grand nombre d'ouvrages, qui jusqu'ici avaient échappé aux recherches de leurs devanciers, sortiront, grâce à des investigations nouvelles, de la poudre des plus obscures bibliothèques, avec leur cortège de glosses et d'annotations. Heureuse illusion! Le hasard, secondant l'active intelligence qui présidait, dans le seizième siècle, aux fouilles des bibliothèques, et la protection de personnages opulens, qui partout rétribuaient libéralement le zèle des explorateurs, moins encore dans le but d'enrichir la littérature, que d'édifier la chrétienté sur les titres véritables d'un culte mis en problême sur tous les points de l'Europe, firent rechercher et découvrir tant de monumens littéraires qu'on n'a plus rencontré sur leurs traces que des filons épars d'une mine épuisée.

Toutefois, nous croyons que plusieurs écrits importans ont passé inaperçus dans le grand mouvement intellectuel du seizième siècle. Le mode employé jadis pour écrire et conserver les manuscrits a dû en dérober quel-

Digitized by Google

ques-uns aux regards les plus pénétrans. En effet, chez les anciens, des ouvrages disparates étaient copiés dans le même volume, de la même main ou d'une main étrangère. Ainsi, le médecin, acquéreur de la bibliothèque d'un jurisconsulte, ajoutait dans le même volume un traité de Gallien à un recueil de lois civiles, qui attendaient leur supplément. Ce volume de mélanges devenait, un siècle après, la propriété d'un bibliomane, qui le complétait, en y insérant un poème. Ailleurs, l'insouciance des bibliothécaires et l'ignorance des relieurs accolaient, dans un seul tome, pour lui donner une épaisseur convenable, les manuscrits les plus divers, sous le titre de l'ouvrage le plus considérable. Dans ce chaos, de petits écrits ont pu d'autant plus facilement échapper aux recherches, que l'éditeur collationnant un manuscrit, le jurisconsulte ou le médecin y cherchant la solution d'une question de droit ou de médecine, ont dû laisser à l'écart les autres ouvrages du volume : la patiente curiosité des bibliophiles pourrait seule exhumer ces derniers.

Ce n'est pas seulement des bibliothèques et des archives que surgirent de précieuses découvertes, c'est du sein de la terre où dorment les débris des empires, c'est du tombeau où gisent les deux cités miraculeusement découvertes aux pieds du Vésuve. A l'aspect des papyrus d'Herculanum, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de cette résurrection du premier siècle de notre ère, avec ses mœurs, ses usages domestiques, son architecture, ses beaux arts, sa littérature, ou de la patience et de l'adresse d'une génération d'érudits qui ne se lasse pas de faire jaillir la pensée des écrivains de l'antiquité de ces pellicules calcinées que le moindre souffle peut chasser dans les airs.

Digitized by Google

L'un des premiers ouvrages rendus à la lumière par les fouilles d'Herculanum est un écrit de Philodémus sur la musique. L'Académie Herculanienne de Naples le publia, en 1793, avec une longue préface et de nombreuses annotations, qui, du moins, à la différence des commentaires allemands, avaient le mérite d'expliquer le texte.

Philodémus, dont son contemporain Cicéron vante les talens et censure les mœurs, était déjà connu par quelques épigrammes insérées dans l'*Anthologie*. Le manuscrit retrouvé, qui n'offre que la dernière partie du traité sur la musique, se compose des quatre livres et forme vingt-huit colonnes, dont chacune a été reproduite par un *fac simile* gravé sur cuivre avec le texte grec imprimé en regard. On y a joint une version latine, et on a rempli les lacunes par des complémens de phrases à l'encre rouge. Cet écrit n'est pas un traité; c'est une simple dissertation sur l'utilité politique et morale de la musique, question qui divisa long-tems les philosophes de l'antiquité. Sectateur d'Épicure, Philodémus partage l'aversion de son maître pour ce bel art, et combat son interlocuteur par un feu roulant de plaisanteries qui feraient la fortune de plusieurs vaudevillistes, s'il s'en trouvait parmi nous d'assez ingrats pour en médire.

Les révolutions de Naples interrompirent l'examen d'autres papyrus plus importans, que le patriotisme jaloux de la Société Herculanienne déroba aux conquêtes des Français, et transporta en Sicile. C'est là qu'on déroula divers traités sur la rhétorique, la poésie, les vertus et les vices. On découvrit dans la suite plusieurs livres d'Épicure, et quelques ouvrages latins, dont le plus intéressant est un poème en vers hexamètres sur l'expédition de César en Égypte. Certains érudits l'attribuent à Varius

Digitized by Google

célébré par Horace et Virgile; d'autres, le jugeant indigne de la renommée de ce poète, ont prétendu qu'il était d'un nommé Robirius.

La lithographie, qui a rendu plus facile et moins dispendieuse la publication des ouvrages orientaux, dont les caractères bizarres font le désespoir de nos typographes, a été appliquée avec succès aux papyrus. C'est d'après ce procédé que l'université d'Oxford a fait publier, en 1824, la première partie des livres d'Herculanum. Elle se compose de cent trente-trois planches, représentant un simple *fac simile* de quelques papyrus déroulés par ordre de S. M., sans notes, sans traduction, sans commentaire, sans texte grec qui reproduise en écriture cursive l'original écrit en majuscules. Quel contraste affligeant ne présente pas, sous ce rapport, l'indolent et hautain pédantisme d'Oxford, avec le zèle minutieux et modeste qu'ont mis les érudits napolitains à mettre ces fragmens à la portée de tous les lecteurs. Cette première partie contient deux extraits philosophiques de Philodémus, un traité sur la colère, par un anonyme, et certains passages d'un écrit de Démétrius. La seconde partie de ce recueil, qui a paru en 1825, en cent cinquante-cinq planches, sans commentaires ni éclaircissemens, renferme également des fragmens de discours de Philodémus, sur la poésie, le rhythme, etc.

Les rapports faits sur l'état matériel des papyrus d'Herculanum ont malheureusement affaibli l'espoir qu'inspiraient ces premières fouilles. Les flots de lave brûlante sous lesquels disparut cette cité, après avoir réduit en cendre les manuscrits qu'elle recélait, ont formé des couches extrêmement dures, dont les éruptions successives du Vésuve ont augmenté la masse. Les excavations exigent un travail lent et dispendieux; souvent, après

Digitized by Google

d'incroyables efforts, le manuscrit arraché avec tant de peine à la nuit des tems, se pulvérise au moment de voir la lumière, ou bien son frontispice offre à l'œil effrayé l'inévitable nom de Philodémus, sous un titre déjà connu.

C'est donc plutôt vers la cité voisine, vers Pompéia, que doivent se porter nos regards et nos espérances. Pompéia a été ensevelie sous des torrens de vase que suivit une pluie de pierres et de cendres. La couche de ces matières n'est pas très-épaisse, et leur extraction est beaucoup moins pénible que les fouilles d'Herculanum. La vase a dû couvrir, sans les briser, les réceptacles de pierre ou de métal qui contenaient les manuscrits. Il est donc permis d'espérer que si on n'en a encore découvert aucun, par la raison qu'on n'a exploré que la portion de la ville qui renfermait des théâtres, des bains, le forum, et quelques maisons de faubourg occupées d'ordinaire par la classe illétrée, on sera plus heureux en continuant les fouilles. Il est impossible, en effet, qu'une ville de quatre milles de tour, située à deux pas du tombeau de Virgile, ne possédât point de livres au siècle d'Auguste. La difficulté des excavations provient, dit-on, du prix excessif que les propriétaires du sol qu'il faudrait déblayer, mettent à leurs terrains. Mais, à Herculanum, les fouilles ont eu lieu à l'aide de puits, dont plusieurs avaient été ouverts, dans l'origine, par les habitans de Portici. Il serait très-utile de sonder ainsi la topographie souterraine de Pompéia, d'ouvrir ensuite des galeries d'un puits à l'autre, afin de reconnaître quelles sont les parties qui méritent d'être entièrement déblayées. Il serait bon également de tenter les mêmes essais dans les terrains qui recèlent les ruines de Stabiæ, et d'autres bourgs engloutis dans le même désastre. Ces recherches amèneraient peut-être de grands résultats. Malheureusement, à en juger

Digitized by Google

par la lenteur des travaux déjà exécutés, ces archives de la littérature antique ne s'ouvriront que pour nos descendans.

Il est une autre mine ouverte aux explorations des philologues, dont la découverte est moins étonnante que celle de la dernière, mais qui mérite au même degré l'intérêt du monde érudit. Il s'agit des manuscrits sténographiés que nous ont légués l'antiquité et le moyen-âge. Le corps si célèbre des Bénédictins a donné de nombreux éclaircissemens sur la nature et l'importance de ces trésors littéraires. Nous lisons, dans un de leurs traités diplomatiques (*La Science des Diplomes*), le passage suivant :

« Depuis un demi-siècle, les savans ont fait des efforts prodigieux pour ressusciter la langue et l'écriture des Étrusques; mais personne n'a tenté de déchiffrer les *Notes de Tiron*, bien plus précieuses pour la république des lettres. Combien de manuscrits ou de notes de cette espèce, marginales ou interlinéaires, excitent la curiosité, et se refusent à la satisfaire! combien de lettres ou de notes semblables ont été employées pour dérober à des regards indiscrets des secrets importans! que de diplomes où elles figurent comme autant d'hiéroglyphes pour le désespoir des chartriers! »

On entend par ces mots : *Notes de Tiron*, l'écriture sténographique inventée, dit-on, par Tiron, affranchi et secrétaire de Cicéron. Plutarque, dans sa *Vie de Caton d'Utique*, raconte que Cicéron, désirant se procurer le texte des discours prononcés au sénat par ce grand citoyen, sur la conjuration de Catilina (je copie la traduction d'Amyot), avait, « ce jour-là attiré des clercs, qui avaient la main fort légère, auxquels il avait davantage enseigné à faire certaines notes et abrévia-

Digitized by Google

tions, qui, en peu de traits valoient et représentoient beaucoup de lettres, et les avoit disposez çà et là en divers endroits de la salle du sénat. »

« Telle est, dit une épigramme d'Ausone, la rapidité des scribes qui recueillent les discours dans les assemblées du peuple et les tribunaux, que souvent ils les publient *une heure* avant que les dernières paroles en aient été prononcées. »

Le poète Martial, dont les épigrammes jettent tant de jour sur les mœurs et les usages de son tems, peint avec moins d'exagération la perfection que la sténographie avait atteinte à l'époque où il vivait :

> Currant verba licet, manus est velocior illis ;
> Nondùm lingua suum, dextra peregit opus.

L'origine de cet art remonte à une époque plus éloignée que Plutarque ne le prétend. Cicéron dut en faire usage avant le complot de Catilina, lorsqu'il défendit Muréna contre Caton. Bien qu'il soit moins vieux que ne le prétend Franceïus, dans son *Traité de l'Écriture des Anciens*, lequel assure gravement qu'Adam, notre père commun, était un habile sténographe, on pourrait croire qu'il a été importé à Rome, par Tiron, d'après un passage de Diogène Laërce, où il est dit que Xénophon en faisait usage.

Ce genre d'écriture devint très-commun sous le bas-empire et au moyen-âge. On a découvert une foule de manuscrits des cinquième, sixième et septième siècles, et des siècles suivans, entièrement sténographiés ou semés de *notes de Tiron*, marginales ou interlinéaires. Lors de la renaissance des lettres ils attirèrent puissamment l'attention des savans. A la prière du cardinal Bembo, Jules II

Digitized by Google

chargea quelques érudits de les déchiffrer; mais leurs tentatives échouèrent, parce qu'on n'avait pas encore, en Italie, la clef de ces hiéroglyphes. Dans le Nord, on fut plus heureux; vers la fin du quinzième siècle le savant Trithémius ou Trittenheim acheta, à un abbé de son ordre, un *Lexicon des notes de Tiron*, et découvrit également, dans la bibliothèque du chapitre de Strasbourg, un psautier sténographié, et qu'on supposait écrit en arménien. A l'aide de ces deux livres, il ne fut plus impossible de déchiffrer cette écriture; mais les essais tentés après Trithémius n'ont produit aucune découverte importante, ni aucun ouvrage sur cette matière, jusqu'en 1817.

A cette époque parut, en deux volumes in-quarto, un travail remarquable de M. Kopp, sous le titre suivant : *Tachygraphia veterum exposita et illustrata, ab Ulrico Fred. Kopp.* Manheim, 1817. Le premier volume contient l'histoire de l'art, l'analyse et la synthèse des signes, en un mot, la grammaire tachygraphique. On pourrait, en écartant les recherches archéologiques et historiques, faire, de cette première partie, un abrégé facile à comprendre, qui, mis à la portée du public, démentirait cette dédicace décourageante de l'auteur : *Posteris hoc opus ab æqualium meorum studiis forte alienum do, dico, atque dedico.*

Le second volume offre un dictionnaire complet de sténographie ancienne, contenant environ douze mille mots ou signes, disposés en ordre alphabétique. Cette quantité suffit pour familiariser l'étudiant avec le système, et le mettre à portée de déchiffrer les *notes de Tiron.*

Ces caractères, formés d'après les lettres romaines et les majuscules grecques, ont quelque analogie avec l'é-

Digitized by Google

criture chinoise. Ce sont des traits verticaux plus ou moins inclinés, joints ou traversés par un ou plusieurs autres traits de formes et de position diverses. Ils ne ressemblent nullement à notre nouvelle tachygraphie, laquelle a quelque rapport avec l'écriture arabe ou persane. Dans le grec et le latin, où la terminaison des mots varie avec les genres, les cas, les modes, les tems, etc., il importe de marquer les diverses désinences par autant de signes particuliers joints au signe représentatif de la racine du mot; c'est ce qui rend la tachygraphie de ces langues moins rapide et plus compliquée que celle de nos langues modernes, réduite aujourd'hui à sa plus simple expression. On trouve de semblables abréviations dans les anciennes chartes et dans les éditions des quinzième et seizième siècles. Malheureusement, on n'a guère déchiffré que des manuscrits sténographiés du bas-empire ou du moyen-âge, contenant des rituels, des légendes, des homélies; espérons qu'on découvrira des ouvrages moins édifians, mais plus instructifs, dans les travaux dont le dictionnaire de Kopp nous donne la clef.

Le monde littéraire a des trésors plus précieux à recueillir d'une source jusqu'ici peu connue. Nous voulons parler des manuscrits *palimpsestes*, dont un savant du dernier siècle, dans sa *Dissertation sur le papyrus*, etc., insérée dans les registres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres (T. 6, 4°, *Paris*, 1729), explique ainsi l'origine : « Vers le douzième siècle, les Grecs, éprouvant de grandes difficultés à se procurer du parchemin pour les livres d'église, imaginèrent de gratter l'écriture des anciens manuscrits, et transformèrent en rituels et antiphonaires, les Polybe, les Dion, les Diodore de Sicile, etc. J'ai compulsé une foule de manuscrits en parchemin, appartenant au moyen-âge; sur

Digitized by Google

la plupart un nouveau texte avait été substitué à l'écriture primitive qu'on avait grattée souvent assez maladroitement pour qu'elle fût encore lisible. »

Dioscorides nous a laissé la recette de l'encre des anciens : c'était un mélange de gomme et de noir de fumée délayé dans de l'eau. Glissant sur le papier, elle s'effaçait aisément à l'humidité, et l'éponge mouillée la faisait disparaître, ce qui offrait le double inconvénient d'encourager les faussaires, et de rendre illisibles les vieux titres. Du tems de Pline, on versait du vinaigre dans l'encre pour lui donner du mordant, et bientôt après on eut recours à l'encre vitriolique, qui s'incruste dans le papier, mais qui a l'inconvénient de se décolorer. C'est de cette encre que sont écrits les textes primitifs des manuscrits palimpsestes; car l'application d'une infusion de noix de galle y fait reparaître les mots effacés. Ces manuscrits sont appelés palimpsestes, de deux mots grecs qui signifient *deux fois frottés,* parce qu'en effet le parchemin avait été deux fois préparé, par le frottement de la pierre ponce, à recevoir l'écriture. Plus ces manuscrits sont antiques, plus l'infusion de noix de galle fait ressortir les caractères effacés. En voici la raison : les anciens se servaient d'une encre épaissie par la gomme, et qu'ils employaient en abondance dans un *calamus* de roseau, grossièrement taillé. Ils laissaient sécher à l'air les feuilles séparées; aussi, l'écriture large et épaisse permettait-elle à la partie caustique de l'encre de pénétrer sur tous ses points dans le parchemin. On connaît la manière dont on emploie l'encre sympathique; elle n'est posée que sur l'écriture qu'elle doit mettre en saillie; il en est de même du procédé qui ressuscite les manuscrits palimpsestes.

Le modeste et savant Angelo Maio, bibliothécaire du

Digitized by Google

Vatican, est, de tous nos philologues, celui qui a fait, en ce genre, les plus heureuses découvertes. Il en est une que nous lui laisserons raconter : « En examinant, dit-il, dans une de ses préfaces, plusieurs manuscrits de la bibliothèque ambroisienne, à Milan, je remarquai que l'un d'entre eux, de la plus haute antiquité, était un palimpseste. Il avait appartenu au couvent de Bobio, dans la Ligurie, fondé par saint Columbanus, en 612, et dont les moines étaient renommés pour leur piété et leur érudition. Au dixième siècle, ce monastère avait eu pour chef le savant évêque Gerbert, qui devenu pape sous le nom de Silvestre II, enrichit considérablement sa bibliothèque. La collection de Bobio fut achetée par le cardinal Frédéric Borrhomée, fondateur de la bibliothèque de Saint-Ambroise, au commencement du dix-septième siècle. Ce manuscrit contenait les œuvres du poète chrétien Sédulius. En le regardant plus attentivement, j'aperçus sous le texte les traces d'une écriture plus ancienne. *O Deus immortalis! Repente clamorem sustuli. Quid demùm video? En Ciceronem, en lumen romanæ facundiæ, indignissimis tenebris circumscriptum! Agnosco deperditus Tullii orationes! sentio ejus eloquentiam ex his latebris divinâ quâdam vi fluere, abundantem sonantibus verbis uberibusque sententiis.* »

Il lut les titres *pro Scauro*, *pro Tullio* et *pro Flacco*, et il parvint, quoique avec peine, à déchiffrer les fragmens de ces discours. L'écriture en était large et belle, et sur trois colonnes à la page. Des notes écrites en plus petit texte, mais avec élégance, accompagnent l'*Oratio pro Scauro*. M. Maio les attribue au savant critique Asconius Pédianus.

Dans une autre occasion, M. Maio, en feuilletant les

Digitized by Google

manuscrits de Bobio, découvrit, sous une traduction latine des travaux du concile de Calcédoine, d'autres fragmens de discours inédits de Cicéron, écrits sur deux colonnes à la page, ce qui annonce une transcription moins ancienne; ils étaient accompagnés de notes et suivis d'un commentaire de quelques-uns des plaidoyers et des harangues déjà connues de l'orateur romain.

On remarque que les lignes de l'*Oratio pro Scauro* sont coupées à angle droit par le texte qui les couvre; tandis que dans l'*Oratio pro Ære alieno Milonis*, la page a été complètement renversée, et le nouveau texte écrit dans les interlignes du premier. Partout où l'écriture la plus récente couvre l'ancienne, celle-ci est beaucoup plus difficile à déchiffrer. Mais cette difficulté a été exagérée par l'amour-propre des antiquaires. Il n'est point de palimpseste dont, à l'aide d'une loupe ou d'un bon microscope, on ne puisse découvrir les antiques trésors. Familiarisé avec cet instrument, par son application sur plusieurs parchemins, l'observateur saura décider à l'instant si leur surface était dans son état naturel, ou si elle avait été grattée et repolie au moment où elle a reçu l'écriture qui la couvre.

Le manuscrit dont nous venons de parler atteste l'ancienneté de l'usage d'écrire deux fois sur le même parchemin : on suppose en effet que c'est vers le huitième siècle que l'*Oratio pro Scauro* en a été effacée. Le savant éditeur nous apprend, d'après le témoignage de Montfaucon, que ce vandalisme a outragé les manuscrits latins bien avant ceux des Grecs. Les premiers l'ont été dès le septième siècle, les seconds seulement au onzième; il observe que l'ancienne écriture était plus régulière et plus belle que celle qui l'a remplacée. « Avouons, ajoute-t-il, que les doctrines de l'Église et les préceptes

Digitized by Google

mêmes de l'Évangile, si dignes de notre vénération, auraient été, au gré de nos désirs, plus convenablement retracés sur des parchemins encore vierges! »

M. Maio a publié, en 1815, à Milan, deux volumes in-8°, sous ce titre : *Cornelii Frontonis opera inedita, cum epistolis item ineditis Antonini Pii, M. Aurelii, L. Veri et Appiani, necnon aliorum veterum fragmentis, invenit et commentario prævio notisque illustravit Angelus Maius.* C'est également un palimpseste découvert dans la bibliothèque de Saint-Ambroise, et dont le dernier texte renferme l'histoire du concile de Calcédoine. M. Maio exprime ainsi son enthousiasme méridional, à l'aspect de ce trésor : « O sublime étude de l'antiquité! trésors admirables de nos bibliothèques! faveurs célestes qui rendez à la lumière le plus sage des Césars, le premier des orateurs, le grave historien, le philosophe accompli, le grammairien le plus correct, le plus élégant des écrivains épistolaires, le critique le plus versé dans la littérature grecque et latine, pléiade éclipsée depuis tant de siècles!... » L'enthousiasme est permis à l'algébriste, à l'astronome, au physicien, au moment où ils découvrent la solution d'un problême qui fait le désespoir des savans, une nouvelle planète ou l'heureuse explication d'un phénomène de la nature; il doit l'être également à l'érudit récompensé du travail le plus ingrat par la résurrection d'un chef-d'œuvre littéraire. Le discours préliminaire de M. Maio est élégant; il abonde en observations intéressantes, et fait beaucoup d'honneur à l'instruction et aux talens de l'éditeur.

Fronto est un auteur très-fécond; il a écrit sur un grand nombre de sujets, et a composé entre autres des philippiques contre les chrétiens, *invectiva in christianos.* Comme orateur, on le place immédiatement après Cicé-

Digitized by Google

ron, bien que son style grave et concis diffère essentiellement de celui de ce modèle classique de l'art oratoire. Il écrivait avec le même succès en grec et en latin; et nous possédons de lui quelques épîtres grecques, dont une adressée à Marc-Aurèle.

Pour donner une idée de son style, nous choisirons un fragment de son discours *de testamentis transmarinis*. Le savant éditeur suppose qu'un décret de l'empereur avait ordonné que tous les testamens faits dans les provinces fussent transportés à Rome avant leur ouverture (on sait que d'après la législation romaine tout testament était clos et scellé pour n'être ouvert qu'à la mort du testateur), et il cite la loi 18 du titre 23, liv. VI, au *Code de Justinien*, comme révoquant ce décret, en ces termes : *Testamenta omnia et in eodem loco reserventur nec usquam permittatur fieri ulla translatio.*

On remarque dans cet écrivain beaucoup d'esprit, de pénétration et une grande correction de style; mais on y trouve aussi quelques traces de cette faconde prétentieuse qui signala le premier déclin de la littérature romaine. On sent que cette latinité n'a plus la même verdeur, la même sève que celle du siècle d'Auguste, et que la pâleur de l'automne a passé par là.

Le fragment si connu de la *République de Cicéron*, réimprimé en Angleterre, il y a quelques années, était extrait des manuscrits du couvent de Bobio. Il a été découvert à Rome, où quelques-uns de ces manuscrits avaient été apportés, tandis que la plupart d'entre eux ont enrichi la bibliothèque de Saint-Ambroise de Milan, et le reste celle de Turin. Nous ignorons si ces derniers ont été examinés. Quoi qu'il en soit, il est impossible que le couvent de Bobio eût le monopole des

Digitized by Google

palimpsestes, et nous pouvons affirmer qu'il en existe ailleurs de très-remarquables.

Le grand fragment de la *République de Cicéron*, découvert par M. Maio, l'a été sous un commentaire de saint Augustin sur les derniers psaumes. Il était correctement et lisiblement écrit, aussi a-t-il pu être fidèlement reproduit; mais beaucoup de pages manquaient pour compléter l'ouvrage. L'on trouvera probablement des lacunes semblables dans les découvertes à venir. En effet, on a dû, pour gratter plus promptement les anciens manuscrits, diviser le travail et isoler les feuillets, sauf à les rassembler ensuite, s'il y avait lieu, opération qui a pu en laisser beaucoup à l'écart, soit qu'on les ait remplacés ou non dans le cahier par de nouvelles feuilles. Il est présumable toutefois qu'on retrouvera complets d'anciens écrits, dont le parchemin aura été gratté par une seule main.

M. Maio prouve la haute antiquité des palimpsestes, en citant dans sa savante préface du Dialogue *de Republicâ* ce fragment d'une lettre de Cicéron à Trébatius : *Ut ad epistulas tuas redeam, cætera belle ; nam quod in palimpsesto, laudo equidem parcimoniam ; sed miror quid in illa chartula fuerit, quod delere malueris quam hæc scribere ; nisi forte tuas formulas. Non enim puto te meas epistulas delere, ut deponas tuas. An hoc significas, nil fieri ? frigere te ? ne chartam quidem tibi suppeditare ?* Ad Fam. VII, 18.

Ces deux mots, *charta* et *chartula*, indiquent-ils, le premier, le parchemin, *membrana ;* le second, le *papier* ou *papyrus ordinaire ?* ou bien, suivant ses dimensions, toute matière qui reçoit l'écriture ? Grand sujet de discussion parmi les érudits. Au reste, M. Maio

Digitized by Google

nous apprend que deux manuscrits du huitième siècle, *sur papier*, récemment offerts à la bibliothèque du Vatican, sont des palimpsestes, *bien qu'on ne puisse pas lire distinctement l'écriture primitive*. Il nous laisse ignorer si elle a été rétablie par l'infusion de noix de galle, ou déchiffrée à l'aide d'un microscope. Voilà encore une nouvelle source de curiosité et de recherches pour les doctes.

Quand l'encre n'est composée d'aucun acide, l'éponge suffit pour l'effacer. Tel est le sens du mot *delere; spongiam parabis deletilem*, dit le poète. Si elle contient de l'acide sulfurique et de l'oxide de fer, cette dernière substance pénétrant le papier à l'aide de l'acide, noircit par le contact de l'infusion de galle, et la pensée de l'écrivain ressuscite plus ou moins complète, suivant les proportions d'oxide de fer jetées dans la composition de l'encre primitive. Ainsi, une opération chimique commencée il y a près de deux mille ans, par un orateur ou par un poète, reprise et consommée vingt siècles après, nous rend les foudres de son éloquence, les trésors de son génie! Et à quoi a-t-il tenu qu'ils fussent à jamais perdus pour notre admiration? A quelques gouttes d'acide, à quelques grains de limaille, grossièrement délayés par un stupide esclave!

Revenons au catalogue de nos palimpsestes. Maio en a découvert un dans la bibliothèque de Saint-Ambroise, qui, sous le texte latin de la Bible, qui paraît avoir été transcrit au septième siècle, contenait les comédies de Plaute que nous connaissons, moins quatre, ainsi que le titre et les premiers vers d'une pièce que nous ne connaissons pas, ayant pour titre : *Vidularia*. L'écriture en est très-belle, et l'on conjecture qu'elle remonte au siècle des Antonins. Maio en a extrait et publié plusieurs

Digitized by Google

passages, et notamment soixante vers inédits appartenant à diverses pièces du recueil; il a, par exemple, rétabli le texte primitif des quatre vers suivans. C'est le portrait d'un autre *Fringale* (le héros du vaudeville du *Gastronome sans argent*), tracé par le personnage lui-même :

> Famem fuisse suspicor matrem mihi,
> Nam postquam natus sum, satur nunquam fui.
> Neque quisquam melius referet matri gratiam
> Quam ego matri meæ retuli invitissimus.
> (*Stichus*, act. Ier, sc. 5.)

La découverte des œuvres de Plaute, sous le texte d'une Bible, permet aux amis de la littérature classique d'espérer de retrouver, sous des manuscrits semblables, des collections importantes, telles, par exemple, que ce qui nous manque des *Décades* de Tite-Live, peut-être le plus éloquent de nos historiens. Emprisonné sous les lourdes chroniques ou les ridicules statuts de quelque misérable couvent, comme les géans de la fable sous les roches d'Ossa et de Pélion, sera-t-il rendu à la lumière aux applaudissemens de la république des lettres?

Nous ne doutons pas que les bibliothèques publiques de la Grande-Bretagne, et notamment celle d'Oxford, très-riche en manuscrits, ne contiennent beaucoup de palimpsestes qu'on n'a pas encore explorés pour en exhumer les trésors. Le gouvernement devrait soumettre à cet examen tous les manuscrits anciens existans dans les bibliothèques des universités, des colléges, des palais épiscopaux, des chapitres; en un mot, de toutes les corporations laïques et cléricales, et notamment ceux qui contiennent des écrits en matière religieuse, tels que les ouvrages des pères de l'église, les canons, les sermons, les commentaires sur l'Écriture, les rituels, etc., etc.;

Digitized by Google

car dans les siècles de superstition, un laïque n'éprouvait aucun remords, et un moine mettait toute sa gloire à effacer un manuscrit profane pour y substituer un écrit religieux.

Les langues orientales n'auraient-elles pas aussi envahi les manuscrits de l'antiquité grecque et latine? Les irruptions des Sarrasins, des Turcs, des hordes de Gengis ou de Timour, ont dû leur en livrer une immense quantité. La plus grande partie en a probablement été détruite, mais quelques-uns ont dû être conservés pour recevoir les écrits des vainqueurs. Dans ce nombre figurent peut-être des chefs-d'œuvre de la littérature grecque, et nous trouverions une compensation à la perte des *Décades* de Tite-Live, dans la découverte des travaux des historiens grecs sur l'histoire romaine, qu'ils ont écrite sinon avec plus d'éloquence, du moins avec plus de détails, d'exactitude et d'impartialité que les historiens romains. Combien n'a-t-on pas à regretter que les poètes lyriques et satiriques de la Grèce ne nous aient guère transmis que leur nom? Que de trésors littéraires brilleraient à nos yeux si les recherches des érudits nous rendaient, avec tous les chefs-d'œuvre de la Melpomène antique, l'histoire des tems héroïques et de la mythologie grecque, et avec la collection complète des comiques de la vieille école, le tableau piquant d'une civilisation plus avancée!

> Eupolis atque Cratinus Aristophanesque poetæ,
> Atque alii, quorum comœdia prisca virorum est,
> Si quis erat dignus describi quòd malus aut fur,
> Quòd mœchus foret, aut sicarius, aut alioqui
> Famosus, multâ cum libertate notabant,

dit Horace au début de sa quatrième satire. Nous ne possédons que des fragmens des deux premiers; onze

Digitized by Google

comédies du troisième qui en a composé une foule d'autres. Le reste nous est inconnu, ou du moins on ne connaît que leurs noms et les titres de leurs pièces. Ce serait un beau travail que de dégager ces monumens curieux du sein des rituels et des légendes de l'église grecque, qu'on ne saurait scruter avec trop de soins en Turquie et dans les couvens russes.

Les chartes les plus anciennes, enfouies dans les archives des divers états de l'Europe, recèlent peut-être aussi des écrits plus précieux. Sous ce rapport, celles de l'Espagne seraient une mine féconde et d'une exploitation plus facile qu'on ne pense.

Les guerres de la réformation ont été funestes à ces travaux, dans tous les pays qui en furent le théâtre. On connaît l'immense format de ces rituels, de ces antiphonaires qui, dans les chants des églises catholiques, étalent sur un lutrin poudreux leurs triples parchemins, couverts d'une psalmodie grégorienne, lisible à dix pas de distance; on sait que Rome en approvisionnait la chrétienté; les plus anciens remontent à l'époque où c'était *œuvre pie*, que de sanctifier les *membrana* échappés aux Visigoths et aux Vandales, en substituant aux inspirations de Satan celles du Saint-Esprit. Les réformés de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne, poussés par des prédicans fanatiques à la destruction de tous les livres papistes, en firent de nombreux *autodafè*, mais il en reste encore assez en France, en Autriche, en Espagne et en Italie, pour exciter la curiosité des archéologues. Ne maudissons pas au reste l'aveugle dévotion des siècles barbares; de même qu'elle a conservé aux beaux-arts le Jupiter de Phidias, en substituant les clefs de saint Pierre aux foudres qui armaient ses mains; elle a conservé à la littérature, sous un manteau malheureu-

Digitized by Google

sement trop lourd, des trésors qui en promettent de plus précieux encore.

Indépendamment de ses travaux sur les palimpsestes, M. Maio a publié récemment une superbe collection de cinquante-huit dessins ou vignettes d'une haute antiquité, sur divers sujets de l'Iliade, et qui lui servent d'*illustration* (1). Chacune a pour inscription les fragmens analogues de ce poème. Le recueil est précédé d'un discours préliminaire plein d'intérêt pour les érudits, et de scolies inédites sur l'Odyssée. On doit aussi aux savantes recherches de cet archéologue une prodigieuse quantité de fragmens inédits et quelques œuvres complètes de Thémistius, d'Isocrate, de Symmaque, de Porphyre, de Philon, d'Eusèbe, etc., ainsi que les derniers livres des *Antiquités Romaines*, par Denys d'Halicarnasse.

Il a extrait des palimpsestes un commentaire sur Virgile, quelques écrits d'un auteur goth, nommé Uphilas, des fragmens d'un jurisconsulte antérieur à Justinien; enfin, plusieurs traités inédits sur la rhétorique, la grammaire et des matières ecclésiastiques.

Hâtons-nous d'arriver à la découverte la plus importante, dont les palimpsestes aient enrichi la science du droit, celle des *Institutes de Gaïus*.

On sait que la bibliothèque du chapitre de Vérone est riche en manuscrits précieux. Le célèbre Scipion Maffei, dans sa *Verona illustrata*, publiée en 1732, en donne le catalogue et s'explique dans les termes suivans, à l'occasion de trois feuilles de parchemin, dont l'une contient un écrit remarquable intitulé : *De Præscriptionibus et Interdictis*. « *Più carte lacere et sciolte d' antico majus-*

(1) C'est, comme on sait, le nom donné, en Angleterre, aux recueils de vignettes gravées pour servir d'ornemens aux livres qui s'y publient.

Digitized by Google

colo una delle, quali par fosse d' un codice delle Pandette, et altra d' un opera d' antico giurisconsulto; quei codici de si fossero conservati, mente si ha in tal genere che lor si potesse paragonare. Le même auteur, dans son *Histoire de la Théologie*, parle plus au long de ces fragmens, et donne un extrait du *Traité des Prescriptions et des Interdits*, avec un *fac simile* de l'écriture. Ce *specimen* a été transcrit dans le *Nouveau Traité de Diplomatique*. L'on ne pensait plus à cette découverte, lorsqu'en 1816 M. Haubold fit imprimer à Leipsick un mémoire intitulé : *Notitia fragmenti veronensis de Interdictis*. Le savant Niebuhr passa en 1816 par Vérone, pour se rendre à Rome en qualité d'ambassadeur de S. M. Prussienne, auprès du Saint-Siége. Il y séjourna deux jours, et en profita pour prendre une copie exacte du fragment *de Præscriptionibus* et d'un second non moins curieux sur les *Droits du fisc*; il compulsa ensuite plusieurs manuscrits, un entre autres portant le n° 13, et contenant des *Épîtres de saint Jérome*. Maffei, et après lui le bibliothécaire Mozotti, avaient remarqué que c'était un palimpseste; mais personne n'avait essayé de le déchiffrer. M. Niebuhr l'examina avec soin; il découvrit sous le texte quelques mots d'une écriture plus ancienne qui lui révélèrent l'œuvre d'un jurisconsulte. Il appliqua au 97e feuillet l'infusion de noix de galle; il parvint à le déchiffrer. Il s'empressa de faire part de sa découverte à l'un des hommes qui, en Allemagne, ont rendu le plus de services à la science du droit, à M. de Savigny; et les deux auteurs la publièrent dans un recueil périodique, avec un ingénieux commentaire tendant à prouver que le fragment *de Præscriptionibus et Interdictis* faisait partie des *Institutes de Gaïus*.

L'académie royale des sciences de Berlin, jalouse d'en-

Digitized by Google

richir le monde savant d'un ouvrage aussi important, envoya à Vérone, en 1827, MM. Goeschen et Bekker, pour exploiter la mine ouverte par M. Niebuhr. Ce travail leur offrit de très-grandes difficultés. La seule permission de contrevenir au réglement de la bibliothèque, en y passant plus d'une heure par jour, et de couper les feuillets pour les soumettre à l'action de la noix de galle, ne fut obtenue qu'après une foule de démarches inutiles. Ils eurent pour collaborateur le professeur Hollweg, qui leur fut d'un grand secours. Ils parvinrent enfin à transcrire les neuf dixièmes du livre; le reste était illisible : la première édition parut à Berlin en 1820.

Voici en abrégé la description du manuscrit. Il se compose de cent vingt-sept feuilles. La dernière écriture, très-ancienne, offre, en lettres majuscules, le texte des *Épîtres de saint Jérôme,* au nombre de vingt-six. La première, dont les traces sont visibles d'un bout à l'autre du volume, est d'une rare élégance; c'est celle des *Institutes.* On en découvre une troisième, également en majuscules, postérieure à celle-ci, mais antérieure à la dernière, et qui s'étend sur un quart du manuscrit : ce sont aussi des *Épîtres* et des *Méditations* de saint Jérôme. Ainsi, le même parchemin a été gratté et repoli deux fois. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les pages chargées d'une triple écriture offrent le texte le plus complet, et cependant la difficulté de le débrouiller exigeait le travail le plus opiniâtre et le plus ingrat. Les lettres paraissent moulées à l'instar de celles du plus célèbre manuscrit qui ait été découvert, les *Pandectes florentines*; seulement les *sigles* et abréviations, très-rares dans celui-ci, abondent dans l'autre.

Ce manuscrit ne portait aucun titre; il a donc fallu

Digitized by Google

démontrer, dans une dissertation préliminaire, son identité avec les *Institutes de Gaïus*. Voici le résumé de cette discussion. Justinien avoue avoir puisé ses propres *Institutes* dans celles de ce jurisconsulte. (Voyez le *proemium* des *Institutes de Justinien : Quas ex omnibus antiquorum Institutionibus, et* PRÆCIPUÈ EX COMMENTARIIS *Gaii nostri tam Institutionum quam*, etc., etc.) Or, il suffit de rapprocher les deux ouvrages pour se convaincre qu'il existe entre eux un grand nombre de rapports essentiels, que les *Institutes de Justinien* reproduisent, en y ajoutant le texte de celles de Gaïus, dans certains passages, que dans beaucoup d'autres elles n'en rappellent que la pensée, et qu'elles révoquent une foule de dispositions tirées d'une législation en vigueur du tems de Gaïus, mais abrogées depuis. Ainsi, par exemple, le titre *de Dedititiis et de lege Ælia Sentia*, dans l'œuvre du jurisconsulte, n'existe pas dans celle de Justinien, et cet empereur abroge formellement la loi *Ælia Sentia*, qui assimilait, après leur affranchissement, les esclaves nommés *servi pœnæ* aux étrangers qui, vaincus par les Romains, s'étaient livrés à eux (*peregrini dedititii*).

En second lieu, si on compare l'œuvre attribuée à Gaïus au résumé de ses *Institutes*, par les auteurs du *Breviarium Alaricianum* (le Bréviaire d'Alaric) on se convaincra que l'une a servi de texte à l'autre.

Enfin, on trouvera dans ce manuscrit presque tous les passages de Gaïus cités, soit dans les *Pandectes*, soit dans la collection des lois mosaïques et romaines, ou annotés par Boëce et Priscien. Les éditeurs indiquent ces passages.

La conclusion de cette grave discussion est l'identité du manuscrit de Vérone avec les *Institutes de Gaïus*.

Quant à la date de l'écriture, Niebuhr la croit anté-

Digitized by Google

rieure au règne de Justinien ; M. Kopp partage cette opinion, et la motive sur la forme des lettres, sur l'abondance des sigles et abréviations, sur l'usage de commencer chaque page par une majuscule, lors même que cette lettre se trouve au milieu d'un mot ; enfin, parce qu'il est invraisemblable qu'on eût pris la peine, après l'apparition des *Institutes de Justinien*, de faire une copie de celles de Gaïus.

L'édition de 1820 a été suivie en 1824 d'une édition *princeps* faite par les soins de M. Bluhm, qui s'était rendu à Vérone pour collationner la première avec le texte original ; une troisième a paru à Leipsick en 1825.

Les *Institutes de Gaïus* étaient déjà enseignées en Allemagne, en Écosse, en Russie, en Suède et dans les Pays-Bas, lorsque M. Boulet, avocat à la cour royale de Paris, en publia la traduction en 1827 (1). « J'ai tenté, dit-il dans sa Préface, de traduire ces commentaires, parce que j'ai cru que c'était le meilleur moyen de les répandre ; non que je pense que jamais une traduction puisse tenir lieu du texte : à Dieu ne plaise ! Il serait sans doute à désirer que les élèves n'eussent pas besoin de ce secours ; mais toujours il est vrai que, pour ceux qui ne sauraient s'en passer, il vaut mieux qu'ils étudient Gaïus, non dans la traduction, mais au moyen de la traduction, que de ne pas l'étudier du tout. »

Les savans ont été long-tems divisés sur l'époque à

(1) Note du Tr. Dès 1818, les éditeurs du journal de législation intitulé *la Thémis*, et publié par une société de jurisconsultes français, avaient donné la traduction du rapport fait à l'Académie de Berlin, le 6 novembre 1817, sur la découverte du manuscrit de Vérone. En 1822, des professeurs de la faculté de droit de Paris en publièrent le texte dans l'*Ecloga juris civilis*, et en ce moment il sert de base à l'enseignement du droit romain dans cette faculté.

Digitized by Google

laquelle ce jurisconsulte a vécu. Celui d'entre eux qui a le mieux discuté les diverses opinions émises avant lui sur cette matière, M. le professeur Dittmar, décide que Gaïus est né sous Adrien, qu'il commença d'écrire vers la fin du règne d'Antonin-le-Pieux, qu'il parvint à l'apogée de sa célébrité sous Marc-Aurèle, et qu'il mourut probablement sous Commode.

Les *Institutes de Gaïus* sont, sans doute, un monument précieux de la législation romaine; nous préférerions, toutefois, avoir à nous réjouir de l'apparition des écrits d'un jurisconsulte du tems de la république, d'une époque antérieure à celle où la reine des nations vit les tables de ses lois souillées par une foule de constitutions impériales, dictées par les caprices de la tyrannie, et chargées de cet amas de subtilités, d'anomalies, qui déparent le *Code* et les *Pandectes* compilés sous les ordres de Justinien.

Malgré les reproches que mérite le *Corpus juris*, il nous est impossible de le compulser sans gémir sur l'abandon dans lequel languit l'étude des lois civiles dans la Grande-Bretagne, et sur le style barbare adopté par les organes de ces lois. Jusqu'ici, ils ont, comme les Chinois, dédaigné toute communication avec les autres nations. Dans leur grotesque insociabilité, ils se sont barricadés de toutes parts contre l'irruption de la civilisation et des lumières. Efforts impuissans! l'esprit d'amélioration nous vient aujourd'hui du continent. La nécessité de réformer nos institutions civiles et politiques se fait sentir de jour en jour avec plus de force, et bientôt elle aura brisé les résistances que leur opposent la bigoterie et l'ignorance, embourbées avec délices dans l'ornière de la routine. L'on ne rétablira jamais l'édifice de nos lois sur des bases solides, si l'on n'a fait d'avance une

Digitized by Google

étude approfondie du seul système de législation civile qui soit pur de toute teinte féodale, celui des Romains. Si, comme on doit le craindre, notre oligarchie résistait trop long-tems au besoin d'une réforme générale et absolue, du moins le *Corpus juris* offrirait à nos législateurs, à nos hommes d'état, un modèle admirable du style clair, précis, élégant, qui convient au jurisconsulte, à l'orateur du barreau comme au législateur. S'ils le comparaient aux hideux barbarismes et aux monstrueuses tautologies d'un acte de notre parlement, ce rapprochement les couvrirait de honte, en leur montrant, d'un côté, le dernier état de dégradation où l'esprit humain puisse descendre, et, de l'autre, le comble de sa sagesse et de sa perfection. On a épuisé toutes les formules de l'éloge pour vanter l'exquise élocution qui distingue l'âge d'or de la jurisprudence romaine, le siècle des Ulpien, des Gaïus, des Scævola; et cette apothéose n'a rien d'étonnant de la part des Godefroi, des Cujas, des Dumoulin, lorsqu'ils comparaient les *Pandectes* au fatras indigeste de chartes, d'ordonnances, de coutumes, qui régissaient leur pays. Aujourd'hui, l'on a fait la part de l'exagération, dans le naïf enthousiasme de ces grands hommes, mais on admire encore la vigueur *démosthénienne* (qu'on nous passe l'expression), l'élégante simplicité, le style majestueux des oracles de la jurisprudence romaine. Écoutons l'un de leurs plus ardens et de leurs plus judicieux admirateurs.

« Ils ne mirent pas moins de justesse dans l'expression que dans les doctrines, plaçant toujours le mot propre où l'exigeait son acception naturelle; et usurpant, en quelque sorte, le langage de la divine sagesse. Et c'est là ce qui les distingue des autres écrivains de leur siècle, et des auteurs qui ont illustré la Grèce. Ces derniers ont

Digitized by Google

droit à la palme de l'éloquence; mais celle de la science et de la diction appartiennent aux premiers. Majestueux sans luxe, fastueux sans pompe, sévère sans rudesse, brillant sans fard, sobre sans être maigre, bref sans obscurité, leur style se distingue de tous les autres par l'accord le plus heureux de la simplicité avec l'élégance, de la propriété avec la dignité de l'expression; et leurs décisions joignent la sainteté des oracles à la perspicacité du sage initié à tous les mystères de la conscience. »

En résumé, de toutes les mines ouvertes à la science par les travaux des philologues et de l'archéologie, celle qui, du moins aujourd'hui, reste la plus féconde, celle dont l'exploitation est la plus difficile, c'est l'étude des palimpsestes. Le texte apparent des anciens manuscrits a fourni aux sciences et à la littérature ses trésors les plus précieux. Les fouilles d'Herculanum et de Pompéia ne livreront peut-être au monde savant que des cendres ou des écrits indifférens. La tachygraphie des anciens, affranchie de toute méthode uniforme, épuisera, peut-être sans fruit, la patience des *diplomatistes* les plus laborieux. Les palimpsestes seuls offrent un champ sans limite à leurs investigations; et le procédé chimique le plus simple peut, dans tous les pays (car partout la superstition des siècles barbares s'était fait un mérite aux yeux du ciel d'enterrer, sous les œuvres des saints, les écrits du paganisme), reproduire des chefs-d'œuvre que nous croyions ensevelis pour jamais dans la nuit des tems.

(*Edinburgh Review.*)

Digitized by Google

Souvenirs

DU CONGRÈS DE VIENNE, EN 1814 (1).

LE CONGRÈS. — LES PLAISIRS. — LES AFFAIRES. — DESCRIPTION DE VIENNE. — M. GRIFFITHE. — LE PRINCE DE LIGNE. — LE COMTE CLARY. — EUGÈNE DE BEAUHARNAIS. — L'EMPEREUR ALEXANDRE. — LE ROI DE PRUSSE. — L'EMPEREUR D'AUTRICHE. — LE ROI DE BAVIÈRE. — LE ROI DE DANEMARCK. — LE ROI DE WURTEMBERG. — LE PRINCE ROYAL DE WURTEMBERG ET LA DUCHESSE D'OLDEMBOURG. — LE PRINCE ROYAL DE BAVIÈRE ET SON FRÈRE LE PRINCE CHARLES. — UN BAL MASQUÉ. — SOUPER DE DIPLOMATES ET DE MILITAIRES.

Quand l'abbé de Pradt a pris le congrès de Vienne pour sujet d'un de ses ouvrages politiques, il n'a pas représenté cette assemblée mémorable sous son point de vue le plus piquant. Il supposait sans doute que des détails minuticux nuiraient à la majesté de son ensemble; et en conséquence il a omis tout ce qui était relatif à la vie privée des acteurs de ce grand drame. On conçoit cependant que, dans une réunion où tous les rangs étaient confondus et toutes les aspérités adoucies, les cœurs se découvraient souvent à leur insu; ces épanchemens involontaires devaient naturellement offrir un spectacle curieux à l'observateur de la nature humaine. Les maîtres des empires, réunis en congrès, vécurent pour la première fois dans des rapports intimes et familiers. Dans la crainte de com-

(1) Note du Tr. Ces souvenirs d'un des épisodes les plus importans de l'histoire de 1814 peuvent être considérés comme le complément du Journal d'un prisonnier de guerre, dont nous avons inséré les diverses parties dans les numéros 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 38.

Digitized by Google

promettre cette union, ils laissaient à leurs ministres le soin de régler leurs grands intérêts, tandis que, dégagés du fardeau de l'étiquette, ils se livraient avec bonhomie à une série interminable de divertissemens et de plaisirs.

Jamais de plus graves intérêts ne furent discutés au milieu de tant de fêtes et de dissipation. Un royaume était démembré ou agrandi à un bal; une indemnité consentie à un dîner; une restitution proposée dans une partie de chasse. Un bon mot ou une observation heureuse terminait des débats qu'une longue correspondance aurait pu indéfiniment prolonger. Les transactions les plus difficiles arrivaient promptement à leur terme. Des courriers extraordinaires galopaient dans quelques minutes du cabinet d'un roi au cabinet d'un empereur, et transportaient avec la rapidité de la pensée une réponse définitive aux questions les plus importantes.

Ce congrès avait l'air d'une grande solennité en honneur du retour de la tranquillité de l'Europe. C'était la fête de la paix, de cette paix qui devait rétablir l'équilibre politique si long-tems compromis par de violentes agressions. Les diverses nations de l'Europe, représentées à Vienne dans la personne de leurs souverains, offraient un spectacle unique, en harmonie avec les événemens extraordinaires qui avaient déterminé cette réunion; mais tandis que les plus graves affaires se mêlaient à des divertissemens frivoles, la grande victime, dont la chute avait signalé le commencement de 1814, se préparait à rentrer en scène. Elle reparut sur l'horizon au moment même où la langueur, produite par la satiété, commençait à se faire sentir au milieu de ces fêtes continuelles, malgré tous les efforts que l'on faisait pour prévenir la monotonie en les diversifiant.

J'ai souvent été surpris qu'aucun des acteurs de ces

Digitized by Google

scènes extraordinaires, si propres à exciter la curiosité générale, n'ait pas encore songé à en écrire l'histoire. Apparemment qu'absorbés par les grands intérêts qu'ils avaient à régler, ils n'ont pas eu le loisir de prendre des notes journalières sur ce qui se passait. Quand, ensuite, ils seront sortis du tumulte des affaires, l'absence de ces notes leur aura fait craindre de ne pas pouvoir mettre assez de vérité dans leur récit. Un peintre habile, qui veut faire un paysage, commence par en arrêter les principaux traits sur les lieux mêmes et d'après nature. La mémoire ne reproduit que des impressions affaiblies, comme ces planètes qui réfléchissent la lumière sans communiquer de chaleur.

Le congrès était en pleine activité à mon arrivée à Vienne, en octobre 1814. On disait alors qu'il allait être dissous, mais les plaisirs ou les affaires en décidèrent autrement : les semaines, les mois s'écoulaient, et le congrès se prolongeait toujours. Les souverains se traitaient comme des frères et réglaient leurs affaires communes comme des *intérêts de famille*, ainsi que le désirait la grande Catherine : on eût dit que les rêves bienfaisans de l'abbé de Saint-Pierre étaient au moment de se réaliser.

Avant de mettre mes lecteurs en présence des *dramatis personæ*, je vais d'abord faire une description sommaire du lieu de la scène. Vienne est située dans une plaine environnée de collines pittoresques ; le Danube, qui coupe et qui entoure en partie cette plaine, y forme plusieurs îles, dont la plus méridionale est occupée par la capitale de l'Autriche. Cette capitale se divise en deux parties principales ; la cité et les faubourgs. La cité, entourée par des murs, des bastions et un fossé, est une véritable forteresse. Les faubourgs, qu'environne une

Digitized by Google

ligne de circonvallation avec des barrières, sont séparés de la ville proprement dite par des glacis, sur lesquels on a planté plusieurs promenades agréables. La population de Vienne est évaluée à environ 300,000 ames, dont 200,000 vivent dans les faubourgs.

L'histoire de cette ville abonde en faits intéressans. Elle fut pendant quelque tems une des stations des légions romaines; elle devint ensuite la proie des Goths et des Huns. Son sort fut un peu moins malheureux quand Charlemagne la réunit à son vaste empire. Sous la domination de ses margraves et de ses ducs, elle s'agrandit peu à peu. Le duc Rodolphe IV y établit une université, dont Marie-Thérèse devait, quatre siècles plus tard, augmenter de beaucoup l'importance. En 1484, les Hongrois se rendirent maîtres de Vienne, où leur roi Mathias établit sa cour. Sous le règne de Maximilien, elle devint la résidence habituelle de la maison d'Autriche. En 1529, elle fut assiégée sans succès par les Turcs; mais en 1683 le vizir Cara Mustapha s'en serait incontestablement rendu maître, si Jean Sobieski, avec ses Polonais, n'avait marché au secours de Léopold. Sous les règnes de Joseph Ier, de Charles IV, de Marie-Thérèse, de Joseph II, de Léopold II et de l'empereur régnant, les établissemens publics et les constructions de tout genre s'y sont beaucoup multipliés. En 1797, Vienne fut menacée d'un siége par les Français, mais la paix de Léoben la préserva de ce péril. Toutefois les Français s'en rendirent maîtres en 1806 et plus tard en 1809, après la victoire remportée par Napoléon sur l'archiduc Charles. Depuis cette époque, les Autrichiens, convaincus de l'impossibilité de défendre une ville qui est commandée de tous côtés par

Digitized by Google

des hauteurs, ont converti leurs remparts en promenades et en jardins.

Les rues de Vienne sont aussi étroites que celles des villes d'Italie, mais les hôtels et les palais des grands ne sont pas inférieurs à ceux de Florence. On y trouve également quelques vieilles constructions, débris du moyen-âge; la plus remarquable est la tour de Saint-Étienne, qui élève majestueusement sa tête au-dessus de toutes les autres églises. Ce fut en 1144 que le margrave Henri II commença à la construire; il fallut, dit-on, deux siècles pour l'achever. Cette vénérable construction se rattache à toute l'histoire d'Autriche. Le tombeau du prince Eugène de Savoie se trouve dans une chapelle qui en fait partie.

Il y a à Vienne plusieurs belles places; sur le Graber est élevé un monument en commémoration de la cessation de la peste qui ravagea la population de cette ville en 1679. La place de Saint-Joseph est décorée par une statue équestre du prince philosophe dont elle porte le nom. On trouve aussi dans cette ville plusieurs autres monumens dont je parlerai à mesure que les noms s'en présenteront dans le cours de mon récit.

Mon vieil ami, M. Griffithz (1), vivait depuis quelques années à Vienne; je le trouvai dans sa magnifique

(1) M. Griffithz est un Anglais fort connu dans le monde littéraire par plusieurs ouvrages d'un mérite incontestable. Comme un grand nombre de ses compatriotes, il a beaucoup voyagé, et partout la sûreté et l'agrément de son commerce lui ont fait de nombreux amis. L'intérêt actif et constant qu'il m'a témoigné pendant plusieurs années m'a convaincu de la fausseté de cette maxime, qui dit : « Que pour conserver des amis il ne faut pas les mettre à l'épreuve. » Si, comme on le prétend, un parent est une partie de notre corps, un véritable ami est une partie de notre cœur.

Digitized by Google

résidence de Jœgerzeil, où il avait transporté toutes les habitudes d'aisance et tout le luxe *confortable* de sa patrie. Après s'être livré aux premières effusions de son cœur, un voyageur, lorsqu'il n'est pas de l'espèce *inquisitive* décrite par Sterne, est ordinairement fort empressé de jouir du repos de la nuit. Je me retirai en conséquence dans ma chambre à coucher aussitôt que je le pus, plein de joie en songeant au spectacle éblouissant et sans exemple dont j'allais être témoin.

Le dr. Johnson dit quelque part que le petit-fils d'un homme qui a vu la grande muraille de la Chine peut, à juste titre, s'en glorifier. Cette boutade du grand moraliste n'est guère moins orientale, dans son exagération, que l'objet auquel elle se rapporte; l'observation serait plus juste si elle s'appliquait aux grands hommes ou aux grands événemens. Pour moi, je l'avoue, j'éprouve quelque fierté d'avoir été au congrès de Vienne. Si je n'ai pas eu de relations intimes avec tous les principaux acteurs, j'ai eu du moins occasion de les connaître de vue, et le souvenir de leur aspect extérieur peut contribuer à me donner l'explication de leurs actes.

Le lendemain de mon arrivée, je fus rendre mes devoirs au prince de Ligne (1), qui voulut bien, pendant

(1) Charles Joseph, prince de Ligne, né à Bruxelles, en 1735, descendait d'une famille célèbre dans l'histoire des Pays-Bas, depuis plusieurs siècles. Il entra au service en 1752 et fit sa première campagne en 1757. En 1758 il fut nommé colonel sur le champ de bataille d'Hochkirchen. Il fut fait général-major au couronnement de Joseph II, et il eut l'honneur d'accompagner ce prince à son entrevue avec le grand Frédéric. L'année suivante il fut nommé lieutenant-général. A la conclusion de la paix, il revint en France. Son caractère aimable et ses manières chevaleresques le firent rechercher à la cour de Versailles, où, en 1759, il avait déjà été accueilli avec faveur. La reine Marie-Antoinette avait beaucoup de goût pour lui. Ce fut à Versailles qu'il fit la connaissance de la mar-

Digitized by Google

mon séjour à Vienne, consentir à être, à la lettre, mon *cicerone* et mon guide. On sent combien ses observations durent m'être utiles tandis que je considérais le grand tableau que j'avais sous les yeux. « Vous êtes arrivé au bon moment, me dit-il avec sa vivacité et sa bonne humeur ordinaire; toute l'Europe est à Vienne, et, si vous aimez les fêtes et les bals, je puis vous garantir que vous en aurez suffisamment. Il y a ici une cohue de rois. Chacun s'écrie : *paix! justice! indemnité!* Qui éclaircira le chaos et arrêtera le torrent des prétentions? je l'ignore. Pour moi, je ne suis qu'un simple spectateur,

quise de Coigny à laquelle il adressa ensuite la plus grande partie de ses lettres datées du Borystène. Quand, en 1782, il fut envoyé en Russie par Joseph II, les grâces de sa personne et de son esprit lui valurent la faveur de la grande Catherine. Elle le fit feld-maréchal et lui permit de l'accompagner dans son voyage en Crimée. Joseph II, lui ayant donné le grade de général d'artillerie, il fut joindre le prince Potemkin qui faisait le siége de Oczakow. L'année suivante il prit le commandement d'un corps d'armée autrichien, et partagea avec Loudon la gloire de la prise de Bellegrade. Ce fut la fin de sa carrière militaire. La révolution des Pays-Bas lui enleva une grande partie de son revenu, perte qu'il supporta avec une résignation philosophique. L'empereur François le nomma capitaine des trabans en 1807 et maréchal en 1808; il était président de l'ordre de Marie-Thérèse. Dans la dernière année de sa vie, il se livra exclusivement à la culture des lettres. Ses ouvrages forment une collection de trente volumes. Quelques-uns ont obtenu beaucoup de succès, et plus particulièrement ceux où il rend compte des événemens dont il a été témoin, ou de ses relations avec des personnages célèbres. Mon grand père, le marquis de C..., ayant épousé une princesse de Ligne, j'ai l'honneur d'être allié à cette famille illustre. Quand je fus à Vienne pour la première fois en 1807, le prince me reçut comme un parent, et me présenta à la cour et dans toutes les sociétés comme son cousin. Lorsque plus tard je revins à Vienne, il m'accueillit toujours avec une bonté paternelle. C'était avec un profond intérêt que je l'écoutais, quand il me parlait de ce bon vieux tems où il avait joué un si grand rôle, et qu'il me donnait ses excellens conseils et me faisait part des fruits de sa longue expérience.

Digitized by Google

et la seule indemnité que je réclame, c'est un nouveau chapeau, car j'ai usé le mien à saluer les souverains que je rencontre à tous les coins de rues; mais, en dépit de Robinson (1), une paix générale sera conclue par les représentans de toutes les nations de l'Europe, qui, aujourd'hui, reconnaissent unanimement la vieille maxime cicéronienne, *cedant arma togæ.* »

Tandis qu'il me questionnait sur Paris, ma famille, mon voyage et mes projets, un domestique entra pour lui annoncer que sa voiture était prête. « Venez demain dîner chez moi, me dit-il; nous irons ensuite à la Redoute, où la raison porte le masque de la folie. Je vous dirai les noms de tous les personnages de cette grande tapisserie. Vous y retrouverez beaucoup de gens que vous avez connus ailleurs, et vous vous convaincrez que si l'Autriche a quelquefois été vaincue, ce n'est pas du moins en hospitalité. »

Le prince conservait la bonne vieille coutume de dîner de bonne heure, et, en conséquence, j'arrivai vers quatre heures à son hôtel des remparts. Le repas, comme ceux de Mme Scarron, avait besoin de l'assaisonnement d'une conversation agréable, et il fallait remplacer les rôtis qui manquaient par de bonnes histoires; mais son altesse avait tellement l'art de captiver l'attention de ses convives, que ce ne fut qu'en sortant de table qu'ils purent s'apercevoir de la *spiritualité* trop exclusive de son repas.

En rentrant dans le salon, nous y trouvâmes plusieurs personnes réunies. C'était, en général, des hommes distingués des différentes parties de l'Europe, qui dési-

(1) Sobriquet que le prince de Ligne donnait à Napoléon, par allusion à son séjour à l'île d'Elbe.

Digitized by Google

raient voir ce monument vivant d'un siècle écoulé, quand ce n'eût été que pour dire : « J'ai vu le prince de Ligne. » Ils écoutaient, avec un profond intérêt, ses anecdotes et ses bons mots, qui, probablement, leur servirent ensuite à briller eux-mêmes dans d'autres salons. Quelques-uns, qui voulaient se placer sur le même niveau que lui, le fatiguaient par des questions insipides et des observations frivoles. « Rien, disait-il en parlant de cette espèce de gens, n'annonce une plus grande médiocrité d'esprit que de vous débiter des riens au tuyau de l'oreille, et de vous prendre dans l'embrasure d'une croisée pour vous raconter des histoires de gazette. »

Le prince, s'étant détaché d'un de ces ennuyeux groupes, vint me joindre tandis que je m'entretenais avec le comte Clary, son petit-fils. « Je me rappelle, dit-il, d'avoir, autrefois, écrit à J.-J. Rousseau une lettre (1)

(1) Lorsque je rencontrai à Bath lord Glenbervie, peu de tems avant sa mort, il me dit que c'était dans son appartement, à Paris, que le prince de Ligne avait fait cette lettre qui, dans le tems, excita beaucoup d'intérêt. Elle était écrite sur un morceau de papier qui servait d'enveloppe à quelques tablettes de chocolat. Voici en quels termes elle était conçue :

« Je suis, monsieur, la personne qui s'est présentée chez vous dernièrement. Je ne renouvellerai pas ma visite, malgré l'envie que j'en ai, parce que je sais que vous n'aimez ni les importunités ni les importuns.

» Examinez de grâce la proposition que je vous ai faite. Les paysans de ma terre ne savent point lire, par conséquent ils ne pourront ni vous admirer ni vous persécuter. Vous aurez ma bibliothèque et mes jardins à votre disposition. Vous me verrez, ou vous ne me verrez pas, selon que cela vous conviendra. Vous aurez une petite maison de campagne à un quart de lieue de la mienne où vous pourrez planter et semer, et faire tout ce qui vous sera agréable.

» Jean-Baptiste et son talent sont morts en Flandre; mais il ne faisait que des vers; Jean-Jacques et son génie sauront y vivre, sous mon toit ou plutôt, permettez-moi de vous le dire, sous le vôtre. Continuez *vitam impendere vero*. Si vous voulez encore être plus libre, j'ai un

Digitized by Google

qui commençait ainsi : « Comme je sais, monsieur, que » vous n'aimez ni les importuns ni les importunités. » Il me semble qu'il y a dans ce moment, dans mon salon, beaucoup des uns et des autres. Tâchons d'aller trouver une société plus aimable. Je vais vous apprendre comment on file à la française. » En me parlant ainsi, ce vieillard extraordinaire, qui avait alors plus de quatre-vingts ans, se glissa hors du salon aussi légèrement qu'un page, et quand nous fûmes dans sa voiture, il se mit à rire de bon cœur du tour d'écolier qu'il venait de faire, en pensant au désappointement qu'éprouveraient quelques-uns de ces beaux parleurs, lorsqu'ils tourneraient la tête pour voir s'il les écoutait.

Vers neuf heures nous arrivâmes au palais impérial nommé le Burghen, où la Redoute donne ses bals. La grande pièce, qui était brillamment éclairée, était environnée d'une longue galerie qui conduisait aux pièces du souper. Tout autour de la grande salle se trouvait une élégante réunion de dames, les unes en dominos et les autres en costumes de fantaisie. Des corps de musi-

petit morceau de terre entièrement indépendant où se trouvent les plus beaux moutons du monde. Dans ce second séjour que je vous offre, il y a une colonie d'abeilles ; si vous les aimez, je vous les laisserai ; si vous ne les aimez pas, je les transporterai ailleurs. Cependant cette république vous traitera mieux que celle de Genève qui vous a si mal récompensé de la gloire que vous avez réfléchie sur elle.

» Comme vous, je ne suis point l'ami des trônes et des gouvernemens arbitraires. Vous ne commanderez à personne, et personne ne vous commandera. Si vous acceptez mon offre, je viendrai moi-même vous chercher et je vous conduirai au Temple de la Vertu, car ce sera le nom de votre retraite, quoique nous ne l'appellerons pas ainsi. J'épargnerai à votre modestie les éloges que vous méritez si bien.

» Que si ma proposition ne vous est pas agréable, prenons que je n'ai rien dit. Je ne vous verrai pas, mais je continuerai à vous lire et à vous admirer sans vous le dire. »

Digitized by Google

que, placés à de certaines distances autour du cercle, exécutaient alternativement des valses et des polonaises. Dans les pièces voisines, quelques groupes dansaient des menuets avec une gravité germanique tout-à-fait plaisante.

Vienne, comme le prince l'observait avec raison, était alors un épitome de toute l'Europe, et la Redoute était un épitome de Vienne. Il est impossible d'imaginer rien de plus singulier que cette multitude masquée ou non, à laquelle se mêlaient les maîtres du monde, sans rien qui les distinguât. « Vous voyez, me dit le prince, ce personnage qui a à la fois une figure élégante et martiale, et qui s'appuie sur le bras d'Eugène de Beauharnais (1) : c'est l'empereur Alexandre. Cet autre, dont la gravité naturelle est déconcertée par les agaceries d'une femme en domino, est le roi de Prusse, et cette femme est une grisette ou une impératrice. Sous ce costume vénitien, se cache notre empereur, le représentant du despotisme le plus paternel qui existe en Europe. Voici Maximilien, roi de Bavière, dont la physionomie ouverte annonce l'excellent cœur. Sur le trône il n'oublie pas son ancien grade de colonel au service de France, et il aime maintenant ses sujets comme jadis il aimait son régiment. A côté de lui vous voyez un petit homme pâle, avec un nez aquilin et une chevelure blonde : c'est le roi de Danemarck, dont la joyeuse humeur et les plaisantes réparties égaient ces réunions de rois; on l'a surnommé le *Loustic* de la brigade royale. En voyant la

(1) Quand le prince Eugène arriva à Vienne avec son beau-père, le roi de Bavière, la cour d'Autriche montra quelque hésitation sur le rang qu'elle lui donnerait; mais l'empereur Alexandre et le roi de Bavière s'exprimèrent si positivement à cet égard, qu'il fut décidé qu'il recevrait tous les honneurs dus au gendre d'un roi.

Digitized by Google

simplicité de ses manières et le bonheur dont jouit son petit royaume, on n'imaginerait pas peut-être qu'il est le monarque le plus absolu de l'Europe; rien, cependant, n'est plus incontestable. En Danemarck, la voiture royale est toujours précédée d'un écuyer qui porte une carabine chargée; et le roi, en circulant dans les rues de sa capitale, peut faire tirer sur tel de ses sujets qu'il désigne. Cette figure colossale, dont les dimensions ne sont pas diminuées par l'ampleur de son domino, est le roi de Wurtemberg; près de lui est son fils, le prince royal; retenu au congrès par son attachement pour Catherine, grande-duchesse d'Oldenbourg (1) : il est plus occupé de plaire à la dame de son cœur que des intérêts d'un royaume sur lequel il doit régner un jour. Ces deux jeunes gens qui viennent de passer devant nous, sont le prince royal de Bavière et son frère le prince Charles; la tête du second n'est pas moins belle que celle d'Antinoüs. Cette foule brillante, qui porte des costumes si divers, et qui répand ses flots dans toutes les parties de la salle, se compose d'archiducs, de princes souverains, de dignitaires des divers pays; à l'exception de quelques Anglais, je ne vois personne ici dont le nom ne soit pas précédé d'un titre. Maintenant, je crois vous en avoir dit assez pour vous mettre en état de vous conduire vous-même; au surplus, s'il se présente quelque cas difficile, vous pourrez toujours vous adresser à moi, et vous me trouverez prêt à reprendre le gouvernail. »

Le prince de Ligne me quitta alors; et, en parcou-

(1) La grande duchesse d'Oldenbourg était sœur de l'empereur Alexandre. Elle épousa en secondes noces le roi actuel de Wurtemberg; elle est morte peu de tems après ce second mariage.

Digitized by Google

rant les différentes pièces, je retrouvai beaucoup de personnes que j'avais connues à Naples, à Saint-Pétersbourg, à Stockholm, à Constantinople, etc. J'étais fasciné, comme si c'était la première fois que je voyais un bal masqué. La musique, l'incognito général, les intrigues qu'il favorisait, la franchise qui régnait partout, cette multitude de beautés élégantes qui s'offraient de chaque côté à mes regards, m'avaient à la lettre tourné la tête. Je fus bientôt environné d'un cercle d'amis où se trouvaient Zibini, Rouen, Bulgari, Rechberg, etc. Nous convînmes de souper ensemble, et de nous voir chaque jour pendant tout le tems que nous passerions à Vienne. M. Griffithz, qui me cherchait depuis long-tems dans la foule, put enfin me rejoindre. Il était accompagné de plusieurs amis, et après nous être promenés encore une heure ou deux, nous nous assîmes, au nombre de vingt, autour d'un excellent souper.

« Comment êtes-vous venu ici? Où avez-vous été? Qu'avez-vous fait depuis notre dernière rencontre? » Voilà les questions que l'on m'adressait de toutes parts; et je n'étais pas moins impatient de questionner à mon tour ceux qui m'interrogeaient. Tel qui était lieutenant la dernière fois que je le vis, était devenu général; tel autre, qui était attaché à une ambassade, était maintenant ambassadeur. La plupart portaient des décorations qu'ils avaient gagnées par leur courage ou leur talent. Tous paraissaient avoir tiré de bons numéros de la roue de la Fortune. Griffithz n'était guère moins curieux que moi de connaître leur histoire, et comme ce lieu était peu favorable à de longs récits, il les engagea à venir dans sa belle résidence de Jœgerzeil. De même que la nature dispense ses fleurs au printems, la fortune paraît se plaire à dispenser ses faveurs à la

Digitized by Google

jeunesse ; le plus âgé de tous mes amis n'avait pas trente ans.

Zibini, dont l'histoire m'inspirait le plus de curiosité, accepta une invitation à déjeuner pour le lendemain matin. Je finissais de m'habiller, lorsque je le vis entrer dans la cour avec l'uniforme des hussards de la garde impériale russe, tout resplendissant d'or et de broderie. Ce brillant uniforme allait à merveille à sa charmante petite figure. A notre retour d'un voyage en Crimée, nous nous séparâmes à Tulczin, lui pour suivre la comtesse Potocka à Saint-Pétersbourg, et moi pour joindre le duc de Richelieu à Odessa. Depuis cette époque jusqu'au jour de notre réunion à Vienne, dix-huit mois s'étaient à peine écoulés. Quand nous nous étions séparés, il n'était pas encore dans l'armée, et maintenant je le trouvais lieutenant-colonel, aide-de-camp du général Ozarowski et décoré de plusieurs ordres. « Oui, me dit Zibini, en voyant la surprise et la satisfaction que j'éprouvais du changement qui s'était opéré dans sa situation, je n'ai pas encore vingt-trois ans, mais quand la fortune a résolu de nous conduire au port, elle pousse nos voiles avec un bon vent, sans faire attention à l'âge ni même au mérite de ses favoris. A mon arrivée à Saint-Pétersbourg, je compris que ce n'était pas en restant dans l'oisiveté des salons que je pourrais arriver à la gloire et à la fortune. L'armée m'offrait des chances, et je me décidai à y entrer comme volontaire. Mes liens de parenté avec le général Ozarowski me procurèrent le grade d'enseigne à l'ouverture de la campagne; quant au reste, c'est au hasard que je le dois.

— Vous êtes trop modeste, répliquai-je, mon cher Zibini, et vous devez plus à votre valeur qu'au hasard, si j'en juge par cette croix de Saint-Georges que je vois

Digitized by Google

sur votre poitrine, et qui, en Russie, ne se donne qu'à un mérite reconnu, ou pour des actions d'éclat. — Cette croix même, répliqua-t-il, est une preuve palpable de tout ce qu'il y a de fortuit dans mes succès, quoique ce soit l'empereur qui me l'ait donnée de sa main, et, en quelque sorte sur le champ de bataille. Voici de quelle manière je l'ai obtenue. Mon général me dit un matin : « Zibini, prends cinquante cosaques et bats le pays pen- » dant la journée ; l'ennemi est en retraite, et tu ramas- » seras sans doute des traînars. » Je montai à cheval, et, suivi de mes hommes, je m'avançai sur la grande route, ne considérant cette expédition que comme une promenade militaire. Je n'étais pas encore à une lieue du camp, qu'un de mes cosaques vint à moi, et me dit : « Mon ca- » pitaine, est-ce que vous n'apercevez pas quelque chose » de noir parmi ces roseaux ? ce doit être des hommes ou » du butin.—Va, répliquai-je, et examine ce que c'est. » Il galopa aussitôt, et, au bout de quelques minutes, il était au milieu des marais. « Capitaine ! capitaine ! s'é- » cria-t-il, c'est de l'artillerie que l'ennemi a laissée der- » rière lui. » J'accourus à l'endroit, et je vis seize pièces de canon que les Français, en se retirant, avaient sans doute voulu dérober à notre observation. J'ordonnai à mes hommes de mettre pied à terre ; je fis atteler les chevaux à ces pièces de canon, et je rentrai au camp, à la tête de tout un parc d'artillerie, quelques heures après en être parti. L'empereur n'était pas éloigné, et mon général me chargea de lui porter moi-même cette bonne nouvelle, m'attribuant, dans sa dépêche, tout le mérite d'une capture que je ne devais qu'au hasard. Alexandre, après avoir lu ce rapport, descendit de cheval, me prit la main, et me dit : « Capitaine Zibini, je vous fais » major. » Puis, détachant sa croix de Saint-Georges, il la posa lui-même à ma boutonnière. Mes autres pros-

Digitized by Google

périlés ont été la suite de cet événement. Depuis, j'ai reçu de nouvelles décorations, et ma position de fortune s'est encore améliorée par des prises très-légitimes que j'ai faites sur l'ennemi. » D'autres circonstances heureuses qu'il me raconta me prouvèrent en effet toute l'influence que le hasard exerce sur nos destinées.

« Il est midi, me dit Zibini, en se levant de table; et le plaisir de causer avec un ancien ami ne doit pas me faire oublier que l'empereur tient aujourd'hui un chapitre de l'ordre de Saint-Georges, et qu'il donnera ensuite à dîner aux chevaliers. Comme je suis le dernier chevalier qui ait été reçu, j'ai certains devoirs à remplir que je ne voudrais pas négliger pour rien au monde. Adieu donc, excusez mon brusque départ. J'espère bien que nous nous verrons tous les jours comme nous nous voyions à Moscou, à Tulczin (1) et en Crimée. » A ces mots, il remonta légèrement sur le cheval qui l'attendait dans la cour, et il s'éloigna de l'hôtel, au galop, avec son panache qui flottait légèrement derrière lui comme la queue d'une comète.

(*London Weekly Review.*)

(1) NOTE DU TR. On sait que Tulczin, où se trouve un château décoré avec une splendeur royale, était la résidence de ce comte Félix Potocki, qui épousa cette belle grecque dont l'histoire si romanesque se trouve dans notre dernier numéro. Nous avons appris, depuis, que la comtesse Sophie Potocka était morte, il y a six ou sept ans. Le gouvernement russe avait, dit-on, fait servir, dans des missions diplomatiques, cet art de séduire qu'elle possédait à un si haut degré, et qui avait survécu à la perte de ses charmes. Une dame qui ne l'avait vue qu'à l'âge de quarante-cinq ans, racontait dernièrement, devant nous, qu'elle n'avait pu retenir un cri d'admiration et de surprise, la première fois qu'elle l'avait rencontrée. Le revenu de son mari, qui s'élevait à la somme prodigieuse de dix à douze millions, avait été consumé en grande partie en dissipations de tout genre. Le gouvernement russe avait donné à la comtesse Sophie un sauf-conduit contre ses créanciers, afin qu'elle pût s'acquitter sans trouble des missions qu'il lui confiait.

Digitized by Google

Voyages. — Statistique.

SÉJOUR AU BRÉSIL.

N° I.

LE SIÉGE DE SAN-SALVADOR. — LA RADE DE RIO-JANEIRO. — LES PRÉPARATIFS D'UNE FÊTE. — ENTHOUSIASME PATRIOTIQUE. — LA MARATHON BRÉSILIENNE. — LE COURONNEMENT DE L'EMPEREUR DON PEDRO.

Rien assurément n'est plus maussade que le genre de vie de ceux qui se trouvent dans une place assiégée avec le double caractère de neutres et d'oisifs; tandis qu'ils partagent les privations et, jusqu'à un certain point, les périls des derniers de la garnison, ils ont sous les yeux le jeu magnifique de la guerre sans participer à aucune de ses excitations. Ce fut dans ces dispositions que je quittai la ville de San-Salvador, qui, à l'époque où je m'en éloignai, était étroitement assiégée par les patriotes (1).

Je m'embarquai pour Rio-Janeiro avec un ami intime. Ce dernier avait fait les guerres de la Péninsule, et fatigué de la vie bourgeoise et de celle d'officier à demi-solde, il allait demander du service dans l'armée impériale, qui offrait alors de grands avantages aux officiers étrangers. Quant à moi, j'étais ravi d'échanger la vie

(1) L'indépendance du Brésil n'avait pas encore été reconnue par le Portugal; et l'empereur Don Pedro et son père Jean VI se faisaient la guerre.

Digitized by Google

sombre et monotone de San-Salvador, pour l'existence plus vive et plus gaie de la capitale. J'étais d'ailleurs fort curieux d'observer, dans les premières époques de son développement, cet esprit d'indépendance que j'avais vu miner lentement l'influence morale de la métropole. Je désirais être témoin des premières impulsions d'un jeune peuple qui entrait en possession de son existence politique, et qui faisait enfin tomber de ses membres mutilés les chaînes qu'y avaient rivées trois siècles de tyrannie.

Les dispositions pour notre départ furent bientôt faites, et après une traversée agréable et rapide de quatorze jours, nous nous trouvâmes au pied du Pao-d'Assucar, qui domine majestueusement l'entrée du port. Je vivrais pendant des siècles, que je n'oublierais jamais l'impression que me fit l'aspect de cette baie magnifique, quand elle vint tout-à-coup s'offrir à mes yeux. J'ai foulé la terre classique de l'Italie; j'ai vécu au milieu des scènes les plus romantiques de la Suisse; je connais ces rivages gracieux du Rhin, que la vigne a recouverts de ses tapis de pampre; mais toutes ces merveilles de notre monde européen, avec les inépuisables associations de souvenirs historiques et poétiques, ne sauraient égaler la pompe sublime du port de Rio-Janeiro, ce chef-d'œuvre de la nature. Aucune plume, aucun pinceau humains, ne pourraient en reproduire la magie; il faut se contenter de s'écrier avec Voltaire : « Beau, majestueux, harmonieux et sublime! »

Lorsque nous débarquâmes, chaque objet avait le caractère animé du tems. Rio-Janeiro faisait, avec la ville que nous avions récemment quittée, un contraste que je ne puis mieux comparer qu'à l'effet produit par l'éclat subit d'un rayon de soleil au milieu des teintes sombres

Digitized by Google

que le mois de novembre répand dans l'atmosphère. Les arcs de triomphe élevaient dans l'air leur pompe d'apparat, tandis que des devises et des peintures allégoriques décoraient les façades des maisons. Nous pensâmes que nous étions à la veille de quelque grande fête, et en effet le couronnement du jeune empereur devait avoir lieu le surlendemain. Cet événement, dont l'influence devait être si puissante sur les destinées du nouvel empire, absorbait alors l'attention générale à l'exclusion de tout autre. La ville entière paraissait plongée dans l'ivresse de la joie et de l'enthousiasme. Le pauvre nègre lui-même ne sentait plus le poids de sa chaîne, et paraissait s'épanouir en respirant avec ses maîtres l'air de la liberté.

Étrange inconséquence de la nature humaine! Tandis que la partie la plus intellectuelle de la nation publiait des dissertations élaborées sur les questions abstraites des droits de l'homme, et que les armées brésiliennes s'appliquaient à faire triompher par la force ces généreuses théories, le reste de la population languissait dans le plus dur esclavage sous la double réprobation de sa couleur et de sa caste. Cent mille nègres esclaves vivent à Rio-Janeiro, et telle est la force des combinaisons sociales, que vingt mille blancs croient pouvoir sommeiller avec sécurité au milieu d'eux. Sans se laisser arrêter par la crainte d'un danger qui paraît si imminent et si inévitable, le gouvernement brésilien est le seul qui n'ait point aboli la traite. Il paraît exclusivement dominé par le désir de peupler les solitudes de cet immense empire, sans calculer les résultats que peut avoir, pour la population blanche, l'accroissement continuel de la race noire. Plus avisée et plus prudente, c'est en Europe que la république de Buénos-Ayres a recruté des habitans.

Accablés par la chaleur du jour, nous entrâmes dans

Digitized by Google

un café pour y prendre quelques rafraîchissemens. Nous y fûmes, à la lettre, assaillis de questions. La curiosité des personnes qui s'y trouvaient paraissait plus forte que leur politesse, tant elles étaient impatientes d'avoir des nouvelles du théâtre de la guerre! Peu de tems avant notre départ de San-Salvador, la garnison avait fait une sortie pour s'emparer des bestiaux réunis dans le voisinage. Cette tentative n'avait pas réussi, et les Portugais avaient été repoussés avec un peu de perte. Quelques récits de cette affaire, d'ailleurs fort insignifiante, étaient déjà arrivés à Rio, et la vanité des Brésiliens en avait fait une victoire éclatante.

Il en est des jeunes nations comme des jeunes hommes; leur vanité est en raison inverse de leur force réelle. Elles admirent avec un enthousiasme passionné leurs premiers faits d'armes. Si, par quelques observations sensées, vous réduisez à sa juste valeur le mérite de la prouesse, on vous considère aussitôt comme un ennemi, et on vous témoigne, par des signes non équivoques, le mépris et la haine. Le resserrement des sourcils et la lèvre comprimée de mes auditeurs me firent voir combien la simplicité du récit que je leur avais fait de l'escarmouche de San-Salvador était peu de leur goût. A mon arrivée dans les bureaux de la police, on nous reprocha vivement notre affection pour la cause royale, et le ministre lui-même voulut se charger de nous apprendre ce qui s'était passé à San-Salvador, et nous en donna un bulletin imprimé conçu en termes beaucoup plus pompeux que ceux des bulletins de la grande-armée française. A en croire ce bulletin, l'engagement de San-Salvador devait être considéré comme la Marathon du Nouveau-Monde. Je ne voulus pas contrarier son excellence, en répondant à ses gasconnades. Après en avoir pris congé,

Digitized by Google

je me retirai avec mon compagnon sous le frais *veranda* de notre posada, où nous fîmes honneur à beaucoup de bonnes choses dont nous étions privés depuis long-tems.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en route de bonne heure, pour enrichir nos portefeuilles de quelques esquisses des scènes à la fois imposantes et gracieuses qui nous environnaient de toutes parts. Nous étions depuis quelque tems activement occupés de notre tâche, lorsque nous fûmes interrompus par l'arrivée de cinq ou six individus en uniformes et à cheval. L'un d'eux, qui précédait les autres de quelques pas, s'approcha de nous, et nous demanda avec une grande hauteur ce que nous faisions; puis, sans attendre notre réponse, il ajouta : « Ignorez-vous donc l'ordre qui défend aux étrangers de faire le dessin du port et de ses défenses? — Il faut que vous soyez un soldat bien novice, répliqua mon compagnon, piqué de la hauteur avec laquelle on nous parlait; car si vous aviez un peu plus d'expérience militaire, vous ne nous auriez pas fait une interpellation aussi absurde. Le point où nous nous trouvons, très-favorable à un paysagiste, serait assurément celui qui conviendrait le moins à un ingénieur qui voudrait lever le plan du port. » L'officier brésilien, sans paraître s'offenser du sarcasme de mon ami, nous demanda gravement quel était notre nom, notre pays et notre profession. Nous satisfîmes à ses différentes questions, en ajoutant que nous étions arrivés la veille de San-Salvador.

Dès qu'il sut que nous venions de cette ville, il descendit de cheval et vint s'asseoir familièrement près de nous. La conversation prit alors un tour plus intéressant; l'officier brésilien témoignait la curiosité la plus vive pour tout ce qui se rapportait aux opérations du

Digitized by Google

siége ; il écoutait avec une attention profonde les divers détails que nous lui donnions, mais en nous interrompant quelquefois avec une impatience hautaine, quand notre récit lui paraissait trop favorable aux royalistes. Il paraissait n'ajouter aucune foi à l'arrivée prochaine de renforts envoyés par la métropole ; je lui fis observer qu'à cet égard il ne pouvait pas y avoir de doute, puisque une portion de l'escadre était entrée à San-Salvador le matin même du jour de notre départ. « S'ils s'approvisionnent suffisamment, ajouta mon ami, avec son énergie militaire accoutumée, il est hors de doute que la garnison actuelle pourra tenir toute l'éternité contre la canaille qui l'assiége. » Je n'oublierai jamais l'indignation qui se peignit aussitôt dans la physionomie de notre interlocuteur ; la colère étincelait dans son œil noir et avait redressé sa moustache. « Canaille ! s'écria-t-il, avec un accent amer ; c'est avec cette canaille que l'Amérique du Nord a deux fois fait mettre bas les armes aux troupes de l'Angleterre ; c'est cette canaille qui, dans cette partie du continent, a anéanti la domination de l'Europe après une lutte glorieuse ; c'est elle qui parviendra à consolider son ouvrage ! Mais avec vos étroites idées de métier et votre enthousiasme exclusif pour la discipline militaire, je conçois que vous soyez plus favorable à la cause de nos adversaires qu'à la nôtre. » Nous réclamâmes vivement contre cette imputation, et nous nous déclarâmes les vifs admirateurs du nouvel ordre de choses, qui enlevait tout un monde à l'oppression, et qui allait lui permettre de développer toutes ses ressources. Cette profession de foi parut calmer l'officier brésilien, car quelques instans après il se mit à nous railler sur les privations que ses compatriotes nous

Digitized by Google

avaient fait souffrir tandis que nous étions à San-Salvador; puis il nous indiqua de la main quelques-uns des plus beaux points de vue de la rade. Après nous avoir salués d'un air cordial, il remonta à cheval et s'éloigna.

Dès qu'il fut parti, nous nous mîmes à rire de bon cœur de cette aventure, en observant toutefois qu'il y avait quelque chose de remarquable dans ce jeune officier. Il avait une taille élégante, une physionomie animée, un regard plein de feu, et une profusion de cheveux noirs qui le rendait très-propre à figurer sur le premier plan dans un grand tableau d'histoire. La hauteur de son abord s'était bientôt convertie en une brusquerie cordiale, qui était loin d'être sans agrément. Ses questions avaient de la portée, et il savait bien écouter ce qu'on lui disait. Tout, en un mot, annonçait chez lui un esprit méditatif et pénétrant.

L'aurore du jour suivant fut saluée par le son des cloches et les mugissemens de l'artillerie. Une immense population, sortie à ce signal, remplissait les rues. Tout était *couleur de rose*, à l'exception du tems qui montrait une partialité choquante pour la cause de la métropole, car la pluie tombait à torrens. Ce fut avec beaucoup de peine que nous pûmes traverser les flots de la multitude rassemblée sur la grande place de Rio, et parvenir jusqu'aux banquettes assignées dans l'église aux officiers de l'escadre anglaise. Les roulemens des tambours, les bruits confus de l'artillerie, des cloches, des orgues, du chant des prêtres et de tous les fidèles réunis dans la basilique; les parfums de l'encens; les évolutions des troupes, l'éclat des costumes, la magnificence de l'autel; tout ce mélange de pompes guerrières et religieuses, m'émut profondément. Mais quelle ne fut pas ma sur-

Digitized by Google

prise et celle de mon ami, quand nous reconnûmes dans l'empereur Don Pedro ce jeune officier dont nous avions fait la connaissance la veille.

Depuis, nous eûmes plusieurs fois occasion de rencontrer l'empereur, et il nous rendit constamment notre salut avec beaucoup de bonne grâce; un jour même il nous arrêta, et nous demanda, en souriant, si nous avions fait quelques additions à notre portefeuille. La manière peu discrète dont mon ami lui avait parlé des troupes brésiliennes ne parut pas lui avoir nui dans son esprit, car il a fait, à son service, un avancement rapide, et il occupe maintenant un grade élevé dans l'armée impériale.

(*New Monthly Magazine.*)

Digitized by Google

QUATRIÈME LETTRE SUR LES ÉTATS-UNIS (1).

APPROCHES DE NATCHEZ. — NATCHEZ. — PLANTATION DE MM. D. — CULTURE DU COTON. — EFFETS D'UN OURAGAN. — COSTUME ET NOURRITURE DES PLANTEURS ET DES ESCLAVES. — PARTIE DE CHASSE. — ÉTAT DU MISSISSIPI. — ANCIENNE HOSPITALITÉ DES CRÉOLES FRANÇAIS. — LEUR AVERSION CONTRE LES KENTUCKOIS.

Nous poursuivîmes notre chemin en faisant dix milles par heure; Chickasaw-Bluffs, Memphis, petite colonie du Tennessée, et des îles plus ou moins considérables se présentaient successivement à nos yeux. Nous nous trouvâmes bientôt resserrés entre les bancs de sable formés par les alluvions du Mississipi, et que les eaux basses laissaient à découvert. Nous y vîmes de nombreuses troupes d'oies et de canards sauvages, de grues, de cygnes et de pélicans, rangées sur de longues files de plus d'un mille d'étendue. A notre approche, elles se précipitèrent dans l'eau ou s'envolèrent avec un bruit semblable au tonnerre. Leurs masses, en s'élevant, ressemblaient à des nuées; elles allèrent s'abattre sur les étangs et les marais contigus aux rivages du Mississipi.

Les bords du fleuve ont jusqu'à soixante pieds d'élévation, et des forêts colossales les couronnent de chaque côté; ses eaux roulent avec une rapidité extraordinaire, malgré la pente presque insensible du pays, qui ne présente à l'œil qu'une vaste plaine. Des cabanes éparses animent le paysage; devant elles s'élèvent des piles de bois destinées au service des bateaux à vapeur. Quelques

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 39, 41 et 44.

Digitized by Google

peaux de daim, d'ours ou de renard sèchent en plein air. Il est bien rare de rencontrer des plantations ou des fermes qui en méritent le nom. Le but principal des colons est de nourrir des bestiaux et de la volaille, pour approvisionner les bateaux à vapeur.

Nous passâmes une heure et demie à Hopefield, situé en face de Chickasaw-Bluffs; c'est le principal village du comté de Hampstead : il est composé de quelques maisons, de deux tavernes, d'un magasin et d'une maison de poste. Deux heures après, nous étions à l'embouchure de la rivière du Loup; nous vîmes ensuite l'île charmante du Président, ses majestueuses forêts et plusieurs autres petites îles. Ce fut de nuit que nous arrivâmes à Héléna, seule ville du comté, à quatre-vingt-quinze milles au-dessus de l'embouchure d'Arkansas. Elle est fondée depuis peu de tems, et on a lieu de penser qu'elle acquerra de l'importance par la rareté d'emplacemens convenables pour établir des villes sur les bords du Missisipi. Le principal village du comté, situé à un quart de mille du bord oriental, est composé de cabanes bâties sur des monticules, dont la forme ressemble à des pains de sucre; vues de loin elles ont une apparence agréable qui diminue beaucoup lorsqu'on s'en approche. Les mouvemens du terrain sont très-variés; à deux cents verges des monticules, pendant au moins un quart de mille, il s'élève de quatre-vingts pieds au-dessus de l'eau : on a construit, sur cette hauteur, des maisons, une taverne et une boutique. Les terres accordées pour récompense aux soldats qui avaient servi dans la dernière guerre sont situées à environ trente milles à l'ouest; mais les dépenses du voyage auraient été si considérables, que la plupart d'entre eux renoncèrent à en prendre possession.

Dans la matinée du lendemain, nous dépassâmes l'em-

Digitized by Google

bouchure de la rivière Blanche, et treize milles plus bas, celle d'Arkansas, belle, large et importante rivière, dont le cours, presque semblable à celui de l'Ohio, a 2,500 milles d'étendue. Elle est navigable pendant 900 milles (trois cents lieues) pour les bateaux à vapeur. L'état d'Arkansas lui doit son nom : il faisait autrefois partie de la Louisiane; on le joignit au Missouri, dont il a été séparé en 1819, pour former un état particulier qui s'étend du 33° au 36° latitude nord, et du 11° 45′ au 23° longitude ouest. Il contient environ 100,000 milles carrés. A l'exception de quelques villes, telles que Arkopolis, Post-Arkansas, Little-Rock, etc., et d'autres établissemens moins importans, l'intérieur du territoire n'est connu que par les expéditions qui le parcoururent à diverses époques. Selon les rapports qu'on en a faits, il diffère sur quelques points importans des états de l'est. La partie orientale de ce territoire ressemble beaucoup à la vallée du Mississipi; elle abonde en plaines boisées, en prairies et en marais, qui se succèdent alternativement; les derniers occupent presque toute l'étendue du territoire situé entre les rivières Arkansas et Saint-François, et les monts Ozarks. Le sol s'élève peu à peu; des rochers et des hauteurs annoncent des montagnes rocheuses. De vastes plaines, couvertes d'une croûte salée, donnent un goût saumâtre aux rivières qui les traversent. On a découvert des vallées dont la fertilité le dispute à celle du Mississipi. Pendant un espace de plusieurs milles, les hauteurs sont couvertes de vignes dont le produit est égal en qualité aux meilleurs vins du Cap. L'intérieur renferme d'importantes richesses végétales et minéralogiques. Les volcans, le lac Ouachitta, d'autres merveilles naturelles, et surtout les sources d'eau chaude, doivent attirer l'attention gé-

Digitized by Google

nérale. Les dernières sont au nombre de six, à dix milles d'Ouachitta, et près d'un volcan; leur température est de 150 degrés. En décomposant ces eaux, on y trouve de l'acide carbonique, du muriate de soude, une petite quantité de fer et de matière calcaire. Depuis deux ans quelques personnes sont venues y recouvrer la santé, mais jusque-là elles n'étaient connues que des Indiens et des chasseurs. Le manque total de numéraire, dans cette partie de l'état à peu près déserte, est un obstacle à ses progrès. La population monte à 16,000 habitans libres et 2,000 esclaves. Quant aux jouissances de l'esprit, ce serait en vain qu'on chercherait à les satisfaire; l'état ne renferme ni collége, ni académie, aucune institution littéraire, si l'on excepte les écoles établies à Arkansas, Arkopolis et Little-Rock.

Arkansas a été le refuge de pauvres aventuriers, tels que des soldats français, allemands, etc. On y voit aussi, mais en petit nombre, quelques respectables familles américaines. Les personnes plus aisées se fixent de préférence dans l'état du Mississipi et de la Louisiane, où l'on se procure avec moins de difficulté les avantages de la civilisation. Cependant, la partie occidentale de ce territoire est beaucoup plus saine que celle des états de Alabama, de la Géorgie et du Mississipi. La chaîne de montagnes, qui se prolonge de l'est à l'ouest, met le pays à l'abri des changemens de température trop subits.

Le voyageur qui visite pour la première fois les bords du Mississipi doit supposer que ses eaux s'élèvent jusqu'à la cime des arbres, et qu'elles laissent, en se retirant, des roseaux et du limon suspendus à leurs branches : c'est la mousse d'Espagne (*tellandsea*), qui produit cette singulière illusion. Elle prend racine entre les ouvertures de l'écorce des arbres, et retombe de leurs branches en

Digitized by Google

barbes limoneuses. Sa fleur est jaune, et sa semence est renfermée dans une espèce de cosse. On la trouve sur les frontières du Mississipi, de Sainte-Héléna, et au-dessous de la Nouvelle-Orléans. Elle est recueillie sur les arbres avec de longs crochets, puis jetée dans l'eau jusqu'à ce qu'elle pourrisse; lorsqu'elle est sèche, on en retire un filet noir qui ressemble à du crin, et dont on se sert pour les mêmes usages, mais il faut éviter soigneusement de l'exposer à l'humidité.

Après avoir dépassé divers établissemens, quelques îles et l'embouchure de l'Yaxou, nous arrivâmes le troisième jour à Vixbourg. Nous avions parcouru un espace de 500 milles depuis l'embouchure de l'Ohio, sans avoir rencontré d'autres élévations que les monticules de Sainte-Héléna, qui ont tout au plus 20 ou 25 pieds au-dessus d'une plaine sans bornes. Sur les bords du fleuve, à l'est et dans l'état du Mississipi, les *Walnuthills* sont le premier objet qui contraste avec l'uniformité de cet immense paysage; il y en a huit ou neuf, et, sur chacune d'elles, est assise une petite maison. Près du lieu du débarquement, est l'entrepôt de M. Brown, des boutiques et deux tavernes. A partir de là, le rivage s'élève pendant l'espace de quatre milles jusqu'à 300 pieds de hauteur. Malgré sa position peu commode, il est probable que ce site sera choisi pour y construire la partie de la ville de Vixbourg dont le plan jusqu'ici était resté sans exécution. Elle est déjà le siége de la justice-de-paix du comté de Warren; on compte cinquante maisons et trois magasins : plusieurs bateaux à vapeur sont employés régulièrement pour le commerce du coton. Comme les rives du fleuve n'offrent aucun lieu où l'on puisse bâtir une ville de quelque étendue qui soit à l'abri des inondations, Vixbourg sera d'une grande importance pour

Digitized by Google

la partie supérieure de l'état du Mississipi. La population des environs de cette ville s'accroît avec rapidité, et la civilisation, morte, pour ainsi dire, à mille milles en remontant le Mississipi et l'Obio, se ranime par degrés et reprend toute son activité lorsqu'on approche de la Nouvelle-Orléans.

Le jour suivant, nous dépassâmes les établissemens de Warrington, Palmyra, Davies, le grand et le petit golfe, Grainsbourg, et nous arrivâmes vers cinq heures du soir à Natchez.

Une semaine avant notre arrivée, la pluie et la gelée dont elle fut suivie venaient de chasser la fièvre jaune, fléau des parties méridionales de l'Union. Les habitans, revenus des lieux où ils s'étaient réfugiés, avaient rétabli toutes leurs relations, et la ville reprenait la même activité que j'avais remarquée trois ans auparavant. La route qu'on suit pour y arriver traverse un faubourg nommé le Bas-Natchez; il n'est occupé que par des magasins et des boutiques de toute espèce, et sa population est un vil ramas d'hommes dégradés par leurs vices. Elle monte entre deux rangées de cafés et de tavernes construits, pour ainsi dire, au bord d'un précipice. Natchez est située à 250 pieds au-dessus du fleuve; sa vue est très-belle. Son port, placé à quelque distance du faubourg, offre le spectacle animé des évolutions diverses d'une cinquantaine de bateaux à vapeur et de bateaux plats. Sur la rive opposée du Mississipi, dont la largeur est à peu près d'un mille et demi, on aperçoit Concordia et le pays qui l'environne, couvert de cotonniers, d'une multitude de cabanes d'esclaves nègres, dominées par la superbe habitation d'un riche planteur. Dans le lointain, des forêts de cyprès bordent l'horizon et disparaissent dans les vastes plaines situées au-dessous du fleuve. A

Digitized by Google

droite et à gauche nous apercevions de nombreux jardins qui conservaient encore leur verdure, malgré la saison avancée.

Cette ville est d'une étendue peu considérable, mais elle est bâtie avec élégance et autant de régularité que les ondulations du terrain le permettent. Des maisons ornées de colonnades montrent à quel degré d'aisance elle est parvenue. Elle possède un bel hôtel-de-ville, une académie, une succursale de la banque des États-Unis, la banque de Natchez, trois églises, trois imprimeries, dont une publie le journal littéraire nommé l'*Ariel*, une bibliothèque et un salon de lecture. Sa population est composée en grande partie, à l'exception de dix ou douze familles allemandes, de planteurs, de marchands, d'hommes de lois, de médecins, de race anglo-américaine. Avant que Natchez n'eût été ravagée deux années de suite par la fièvre jaune, elle passait pour être plus riche que la Nouvelle-Orléans. On ne sait pas encore s'il faut attribuer ce fléau aux mœurs dissolues des habitans du Bas-Natchez, ou à l'extrême chaleur qui règne dans les plaines élevées. L'humidité que répand le voisinage du Mississipi et l'eau de pluie malsaine dont s'abreuvent les habitans doivent aussi contribuer à développer des fièvres bilieuses. Les grandes ressources pécuniaires de Natchez lui donnent toute la facilité possible de se procurer une boisson plus saine en y amenant les eaux du Mississipi de la même manière qu'on a réussi à élever celles du Schuylkill à Philadelphie. Les plaines des environs de cette ville sont à 200 pieds au-dessus du niveau du fleuve; leur étendue est de 130 milles du nord au sud, et de 40 à l'ouest. Beaucoup moins fertiles que les vallées du Mississipi, la quantité et la qualité du coton qu'on y recueille sont très-inférieures : le sol cependant produit en abon-

Digitized by Google

dance du grain, des végétaux et des fruits. Après être resté deux jours à Natchez, j'entrepris avec un ami un petit voyage de cinquante milles en remontant le Mississipi; je visitai Gibsonport, à vingt-cinq milles de Natchez et à six milles dans les terres : cette ville a une justice de paix; elle a 1100 habitans, 60 maisons, et l'on y publie un journal.

Nous atteignîmes le lendemain la plantation de MM. D. Ce sont deux frères qui, depuis trois ans, avaient acheté 6,500 acres de terres incultes, à deux dollars (1) l'acre. Partis du Kentucky, leur ancienne résidence, ils vinrent s'établir dans ce désert avec leurs esclaves, et commencèrent par se construire des cabanes. Durant le cours de la première année, ils défrichèrent cinquante acres de terrain, dont vingt-cinq au mois de février furent ensemencées avec de la semence de cotonnier et le reste en grains. La récolte fut suffisante pour compenser toutes les dépenses de la première année. Les bois sont plus difficiles à défricher ici que dans les états du Nord. Des arbrisseaux, des chardons et des épines d'une force et d'une grandeur extraordinaires, opposent des haies au travers desquelles il est presque impossible de pénétrer. Un obstacle d'une autre nature, sont les serpens, les maringouins, les alligators, qu'on trouve dans les marais qui, sans être aussi redoutables que les crocodiles égyptiens (2), sont encore fort dangereux. Après avoir abattu les arbres, on met le feu au taillis; quand une certaine étendue de terrain est défrichée, on y sème du grain ou de la semence de cotonnier. Dans les mois de juin et juillet, la terre est labourée, les ronces et les

(1) Environ 11 fr.

(2) Voyez, sur les crocodiles américains, notre 22e numéro.

Digitized by Google

plantes sauvages détruites, puis elle est ensemencée comme précédemment, excepté qu'on remplace le grain par du maïs. La culture du coton est à peu près semblable à celle du maïs, si ce n'est qu'elle demande un peu plus de soin. On emploie maintenant dans les états méridionaux trois espèces de semences de cotonnier : la verte, la noire et celle du Mexique, qui est regardée comme la meilleure. Un esclave peut recueillir en un jour 150 livres de la verte, et une centaine, tout au plus, des deux autres espèces.

Le coton commence à mûrir dans le mois d'octobre. La gousse, qui le renferme, s'ouvre, et on le voit paraître. C'est en novembre qu'il est recueilli, avec sa semence, dans de grandes corbeilles qu'on transporte, à mesure qu'elles sont remplies, au séchoir où le coton est étendu sur de longues planches. Lorsqu'il est bien sec, on le fait passer par la machine du moulin à coton pour en enlever la semence, puis il est mis en balles et emmagasiné jusqu'au moment où les bateaux à vapeur et les bateaux plats le transporteront de Natchez à la Nouvelle-Orléans.

Dans la troisième année de leur établissement, les deux frères récoltèrent 200 balles de coton, sur 200 acres de terre. Selon leur propre estimation, et d'après ce que j'ai pu juger moi-même, ils en auraient récolté 350 sans le désastre qu'ils éprouvèrent en 1825. La maison d'habitation fut enlevée et transportée à une grande distance, les cabanes des nègres détruites et des arbres énormes déracinés par un ouragan terrible. Malgré l'obscurité de la nuit, personne ne perdit la vie; mais un des MM. D. eut une fracture à la jambe, dont il souffrait encore lorsque je le vis : il avait eu beaucoup de peine à s'échapper ainsi

Digitized by Google

que sa famille. Il ne restait rien du mobilier, et partout on voyait des traces récentes de cette nuit désastreuse.

Malgré le retard apporté au progrès de la plantation par cet événement, MM. D. comptent cette année sur un produit de 10,000 dollars (50,300 fr.), dont il faut déduire 4,000 (21,200 fr.) pour les frais d'exploitation; leur profit net se sera donc élevé à 6,000 doll. (30,180 fr.). La mise de fonds des deux frères, y compris la valeur des esclaves, était de 20,000 dollars (100,600 fr.); ils payèrent la moitié de leur achat argent comptant, le reste trois ans après, et la plantation vaut actuellement 60,000 dollars (301,800 fr.). Il n'y a guère d'opération industrielle ou commerciale qui présente d'aussi grands profits.

Comme le coton est le principal article de commerce dans l'état du Mississipi, il est aussi la culture la plus générale et la plus importante; les grains et le bétail sont regardés comme des objets secondaires, quoique plusieurs habitations comptent de 100 à 300 têtes d'animaux qui vont paître librement dans d'immenses forêts. Ceux qu'on veut engraisser demeurent au logis, où ils sont nourris avec de la semence de coton qui les rend extrêmement gras en peu de semaines. On trouve en abondance des dindons et de la volaille de toute espèce, qui, avec le bois de chauffage, sont les principaux articles dont les bateaux à vapeur s'approvisionnent en passant. Le froment, la farine, le whiskey, différens articles de vêtemens, une étoffe grossière, appelée *sacking*, et des couvertures, sont tirés du Nord ou de la Nouvelle-Orléans.

En été, le costume du planteur est un pantalon et une veste de toile, des bottes à la *montroë*, un chapeau de paille. Il porte, en hiver, une chemise de coton et un

Digitized by Google

vêtement complet en drap. Une chemise grossière, un pantalon, une chaussure appelée *mocasin* (1), composent tout le vêtement d'été des esclaves; et, l'hiver, ils sont revêtus d'un pantalon et d'un habit de gros drap. Les femmes, comme les hommes, changent l'étoffe de leurs vêtemens selon la température de la saison. Il existe très-peu de différence entre les mœurs des planteurs méridionaux et ceux du nord; ils aiment également la boisson, se nourrissent des mêmes alimens et dirigent eux-mêmes le travail de leurs esclaves. On accuse les planteurs méridionaux d'un luxe efféminé, et d'avoir trop de goût pour leurs négresses. Durant le cours de mes deux voyages au sud, j'ai passé plus d'un an dans le Mississipi et la Louisiane; j'y connaissais la moitié des plantations, et jamais leur intérieur ne m'offrit rien de semblable. S'ils étalent un plus grand luxe que les planteurs du nord, c'est que leurs revenus sont plus considérables et les taxes extrêmement légères. Leur principale dépense consiste en voyages. Ils se plaisent à montrer leur magnificence par la folle profusion de l'argent qu'ils ont épargné en renonçant peut-être aux jouissances de l'aisance intérieure, afin de briller, pendant l'été, à Saratoga, Boston ou New-York; c'est une faiblesse malheureusement trop générale parmi eux.

Les esclaves se lèvent à cinq heures du matin, ils travaillent jusqu'à sept, mangent de la soupe à déjeuner avec un morceau de lard ou de viande salée. La tâche du jour est prescrite par le maître ou l'économe de la plantation; les nègres sont employés, les uns au moulin à coton, les autres aux ateliers de charpenterie et

(1) Voyez la description de cette chaussure dans le charmant article inséré dans notre 43e numéro, sous le titre d'*Excursion d'hiver sur les rives du Mississipi.*

Digitized by Google

menuiserie; car, parmi les esclaves, il y en a toujours qui connaissent différens métiers, et le reste à la culture des champs de grains ou de coton. Les femmes sont réparties comme il suit : deux jeunes négresses pour le service de la maison; deux autres à la cuisine, et les vieilles exclusivement chargées du blanchissage. Le dîner des esclaves consiste en pain, pudding de maïs et en viande fraîche ou salée. Dans toutes les plantations, on leur donne, deux fois par jour, de la viande pour réparer leurs forces épuisées par la chaleur. Ils soupent avec du pain et du potage, boivent rarement du whiskey, et il est défendu aux cabaretiers de leur en vendre sous peine d'amende à la première transgression, et de perdre leur licence à la seconde. Les esclaves ne travaillent pas le dimanche pour leur maître, mais il leur est permis de travailler pour leur famille ou pour eux-mêmes. On en voit plusieurs glaner dans les champs, et recueillir de 80 à 100 livres de coton en un jour. Cependant ils ne sont pas aussi bien traités que dans le nord, où ils sont regardés comme des domestiques, et dont un grand nombre n'échangeraient pas leur condition avec la liberté dont jouissent les paysans allemands : c'est pourquoi ils craignent d'être transportés au midi, ce qu'ils regardent comme le plus sévère châtiment qu'on puisse leur infliger. Les journaux des états du sud sont toujours remplis d'annonces concernant la fuite de plusieurs esclaves nègres.

Les Anglo-Américains traitent en général beaucoup mieux leurs esclaves que les Français ou les créoles, dont le principe est que leur travail doit, au bout de trois ans, rembourser le prix de leur achat, et qui n'ont guère plus d'égards pour eux que pour des animaux. Mais ce qui doit surprendre davantage, c'est que la pire de toutes les conditions pour un esclave est d'appartenir aux

Digitized by Google

hommes de couleur libres ; il en reçoit les plus durs traitemens. Il est rare qu'un mariage légal ait lieu entre deux esclaves ; le maître permet simplement au jeune nègre de cohabiter avec la noire beauté dont les charmes l'ont séduit : si la négresse appartient à une plantation éloignée, il est permis à son amant d'aller la voir, s'il inspire assez de confiance pour qu'on ne lui suppose aucune intention de fuir. Les enfans appartiennent à la mère, ou, pour mieux dire, à son maître ; mais il ne lui est pas permis d'en disposer avant l'âge de dix ans. Le seul châtiment que les maîtres puissent infliger à leurs esclaves est un certain nombre de coups de fouets.

Les huttes grossières qui leur servent de demeures sont construites avec des branches d'arbre. Les maisons, bâties dans toute la simplicité de l'architecture américaine, le sont avec des briques ou simplement en bois. Comme nous l'avons dit précédemment, au-dessous de Natchez, elles ont conservé le vieux style espagnol ; les toits immenses, si bien adaptés au climat, les hautes croisées garnies de contrevens, la salle à manger d'été placée au nord et ouverte de tous les côtés pour établir des courans d'air.

Lorsque le planteur ne manque ni de l'activité, ni du bon sens nécessaire pour bien conduire ses intérêts, il est assuré de s'enrichir en peu d'années. J'en ai connu plusieurs, établis depuis dix ans dans les états méridionaux, qui avaient commencé leurs établissemens avec un capital de 10 à 20,000 dollars (50,300 à 100,600 fr.), et la valeur de ce qu'ils possédaient montait déjà à 100,000 (503,000 fr.). L'avantage qu'ont ces plantations sur les fermes du nord, est le prompt débit de leurs marchandises et le prix élevé auquel elles sont vendues. Quoique celui du coton soit considérablement baissé, le profit

Digitized by Google

qu'on en retire est encore supérieur à celui des autres cultures. La valeur d'un établissement en plein rapport est immense. Je citerai pour exemple M. B., qui ayant hérité de la moitié d'une plantation acheta l'autre pour 32,000 dollars (169,600 fr.). Il est très-rare que les récoltes manquent. Généralement dans la quatrième année, le produit d'une plantation est égal à la mise de fonds employée pour son établissement. Leur administration n'est pas très-difficile; j'ai connu des dames, aidées seulement d'un économe, qui recueillaient de quatre à cinq cents balles de coton par année : et bien des planteurs, incapables de résister aux chaleurs de l'été, habitent le nord pendant cette saison, et laissent à des agens la direction de leurs affaires.

La distance de Natchez à Louisville ou à Cincinnati, qui est de 11 à 1,200 milles (environ 400 lieues), peut être franchie en neuf ou dix jours. Le bas prix des marchandises du nord, comparé à celui du midi, rend les frais d'un voyage aussi agréable, presque nuls, par les achats considérables que les planteurs sont dans le cas de faire pour eux, leur famille et leurs esclaves. Il est rare qu'ils s'abandonnent aux vices qui résultent de la richesse : leur activité et leur industrie ne le cèdent en rien à celles d'un fermier du nord. Ils ne peuvent travailler eux-mêmes, sans s'exposer à des fièvres bilieuses; mais l'administration de leurs affaires est une occupation bien suffisante.

Peu de pays sont aussi propres à la chasse que celui-ci. M. D. fut obligé de rester chez lui à raison de l'accident qui l'avait rendu boiteux; mais il nous donna pour nous y conduire l'économe de la plantation de Palmyra, située à cinq milles plus haut que son établissement. Nous montâmes à cheval, et en quelques minutes nous eûmes

Digitized by Google

dépassé les champs de cotonniers et atteint des terres incultes d'environ dix milles d'étendue, où nous devions poursuivre le daim ou l'ours. A peine avions-nous chassé une demi-heure que nous découvrîmes un de ces derniers, qui fut tué à l'instant. Ensuite, nous atteignîmes un marais, à deux milles de la plantation, refuge des oies et des canards sauvages du canton; il y en avait près de 300 : nous tirâmes neuf coups de fusil et revînmes au logis. L'ours que nous avions tué pesait 150 livres, il était jeune et nous trouvâmes sa chair excellente. Le gibier de toute espèce est si abondant, on le rencontre en troupes si nombreuses, que notre hôte jugea que les oies et les canards sauvages que nous avions tués ne valaient pas la peine d'envoyer ses esclaves aussi loin pour les chercher, et ce dut être un beau festin pour les oiseaux de proie. Le lendemain nous fîmes une nouvelle partie de chasse avec notre guide de la veille, et après avoir pris quelques rafraîchissemens à sa demeure nous nous mîmes en route. La plantation de Palmyra, dont il est économe, appartient à MM. Turner: ses appointemens montent à 1,500 dollars (7,950 fr.), avec la table, le logement, etc. Sept coqs-d'Inde sauvages furent le produit de notre chasse. Nous les partageâmes également entre nous, en réservant le septième pour le dîner que nous devions faire à Warrington, ancien siége de la justice de paix du comté de Warren, transporté maintenant à Vixbourg. Cette ville, si l'on peut donner ce nom à quarante maisons, dont vingt sont construites en briques et les autres en bois, ne renferme que 200 habitans, deux tavernes et deux magasins. Malgré son extrême élévation au-dessus du Missisipi, elle est inondée à chaque débordement du printems. Deux gardes-magasins fort pauvres lorsqu'ils

Digitized by Google

s'établirent à Warrington, il y a huit ans, ont amassé une fortune de 20,000 dollars (100,600 fr.), et l'un d'eux va établir une plantation. Il n'en est pas de même de deux pauvres avocats, restés oisifs depuis la translation du siége de la justice de paix à Vixbourg.

Nous nous hâtâmes de reprendre notre route, car nous étions à vingt milles de l'habitation. Le pays que nous traversions est fertile, mais il nous parut qu'il l'était beaucoup moins que la plantation de notre hôte M. D.; son coton est aussi d'une qualité supérieure. On regarde que le sol le plus avantageux est celui où la terre, d'un rouge brun foncé, est recouverte à trois ou quatre pieds par les alluvions du fleuve. Lorsque, au lieu de cette terre, on rencontre une couche de sable ou de gravier, sa fertilité est beaucoup moins durable. Le degré d'élévation auquel parviennent les arbres est le plus sûr moyen de connaître la qualité du sol. Nous mesurâmes, dans la plantation du major Davis, des sycomores et des cotonniers déracinés par l'ouragan; les premiers avaient au moins 200 pieds de longueur et les autres jusqu'à 170. Une végétation aussi gigantesque est une preuve irrécusable de l'éternelle fertilité du sol. Afin de nous convaincre en multipliant les preuves, notre guide nous conta qu'après avoir récolté du tabac pendant dix années de suite sur la même étendue de terrain, sans y donner d'autres soins que de le labourer, la quantité et la qualité des produits s'étaient accrues au lieu de diminuer. C'est à l'engrais que les inondations du Mississipi déposent tous les ans, qu'une terre sablonneuse doit son inépuisable fertilité.

Remplis de reconnaissance pour l'hospitalité de notre hôte, nous prîmes congé de lui le lendemain. Nous traversâmes une contrée couverte des plus belles forêts,

Digitized by Google

qui s'ouvraient de tems à autre et nous laissaient apercevoir des plantations naissantes; j'en comptais jusqu'à vingt-cinq, entre Palmyra et Natchez.

L'état du Mississipi fut admis à faire partie de l'Union en 1817. Il s'étend du 30° 10′ au 35° latitude nord et du 11° 30′ au 14° 32′ longitude ouest. Il est borné au nord par le Tennessée, à l'ouest par Arkansas et la Louisiane, au sud par la Louisiane et le golfe du Mexique et à l'est par Atabama. Il a une surface de 15,000 milles carrés. Quoique l'état ait acquis depuis dix ans une existence politique, et que sa fertilité soit bien supérieure à celle du Missouri et de l'Indiana, sa population est loin de s'être accrue proportionnellement à ses avantages : elle n'excède pas 80,000 ames, y compris 34,000 esclaves. Les émigrans du Mississipi sont ou des hommes riches ou de pauvres aventuriers; la classe moyenne dont les fonds s'élèvent à 2 ou 3,000 dollars (10,060 ou 15,090 fr.) craignent de s'établir dans des lieux où l'industrie personnelle est de peu de valeur, la fatigue du travail ne pouvant être supportée que par des esclaves nés sous le tropique. L'homme blanc qui entreprendrait d'exécuter ses travaux lui-même, quelle que fût sa force physique et morale, succomberait bientôt sous l'accablante chaleur du climat.

C'est à la Virginie, au Tennessée, aux Carolines et au Kentucky que le Mississipi doit ses colons les plus recommandables. Il est rare que les Américains du nord émigrent aussi loin. A l'exception de la Nouvelle-Orléans et de Natchez, dont le commerce fait toute la richesse, les autres villes de l'état ne peuvent entrer en comparaison avec celles de l'Union. Elles sont généralement habitées par des ouvriers, des marchands, des aubergistes et par la classe du peuple la plus pauvre. Les négocians qui font for-

Digitized by Google

tune dans ces petites villes, élèvent des plantations ou se retirent ailleurs. Le planteur est l'habitant le plus riche et le plus considéré des états méridionaux : la vie qu'il mène est heureuse, quoique la paix domestique soit bien souvent troublée par les accidens inséparables de l'état d'esclavage de sa grande famille noire. Si le voyageur veut se former une idée juste des ressources et de la richesse du pays, qu'il vienne visiter ces belles plantations; la misérable apparence des villes et des villages lui en donnerait une idée fausse, tandis qu'il enviera les agrémens intérieurs et les plaisirs divers, qui charment l'existence de leurs heureux possesseurs.

Après être resté trois jours à Natchez, je m'embarquai sur le bateau à vapeur *Helen Mac Gregor*, qui était parti depuis peu de la Nouvelle-Orléans, pour aller aux Walnuthills, et qui retournait dans cette capitale. Les communications de Natchez à la Nouvelle-Orléans se font toutes par eau ; il est naturel que le voyageur préfère des moyens de transport aussi commodes que les bateaux à vapeur, à la fatigue d'un voyage par terre, que le mauvais état des routes et celui des auberges plus mal tenues encore, rendent si pénible. L'ancienne hospitalité des créoles français avait peut-être nui à l'amélioration de ces détestables gîtes. Quiconque se présentait à leur demeure était sûr d'être bien accueilli; mais la conduite grossière des Kentuckois a fait fermer toutes les portes. Ils parcouraient les plantations, se gorgeaient de rum, d'eau-de-vie et de tout ce qui leur était offert, sans qu'il leur en coûtât un sou, et portaient l'arrogance jusqu'à injurier leurs hôtes en les nommant *chiens de Français*; ils les battaient quand ils paraissaient mécontens d'une conduite dont la grossièreté passait toutes les bornes. Aussi, sont-ils devenus l'horreur des créoles, qui se

Digitized by Google

servent du nom de Kentuckois pour exprimer la barbarie à son plus haut point. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que leur connaissance fort bornée de la géographie leur a fait comprendre sous ce nom toute l'Amérique du nord.

Nous quittâmes Natchez à neuf heures du soir, et prîmes 300 balles de coton au bayon *Sarah* (1), du bois de chauffage un peu plus bas, puis nous dépassâmes Bâton-Rouge, les bayons Plaquimines, Manhac et Fourche. Les rives du fleuve nous offrirent une continuelle succession de cultures agréablement variées jusqu'au-dessus de la Nouvelle-Orléans.

(1) Les *bayons* sont des canaux naturels qui déchargent les eaux du Mississipi dans le golfe du Mexique; ils sont en grand nombre, et sans eux la Nouvelle-Orléans serait submergée en peu d'heures par les inondations du printems.

Digitized by Google

Esquisses Levantines.

VISITE A LADY HESTER STANHOPE. — LA GÉORGIENNE. — LA MORT DE BILLEL-AGA. — M. PITT. — LORD CASTLEREAGH ET M. CANNING. — VOLUPTÉS DE L'OPIUM. — LE MARCHÉ D'ESCLAVES. — LE HAREM. — LES ÉPOUSES. — LES ODALISQUES. — LE PORTRAIT. — LES AMULETTES ET LES MÉDECINS DU LEVANT. — LES PETITS-MAITRES TURCS.

Un Européen peut vivre long-tems en Asie, et ne connaître que la superficie de ses mœurs. Sa qualité de chrétien l'exclut de toute communication intime et familière avec les habitans. Ce n'est que devant les médecins que s'abaissent les barrières posées par le fanatisme ou la jalousie. On ne lira pas probablement sans intérêt ces notes détachées du journal que M. Madden, médecin anglais, a tenu de son voyage en Turquie. Son art, comme on va le voir, l'avait fait admettre jusque dans l'intérieur des harems. Il est heureux que le goût et le talent de l'observation lui aient permis de profiter d'occasions si favorables et si rares.

VISITE A LADY HESTER STANHOPE.

« Tous mes lecteurs ont sans doute entendu parler de cette célèbre lady Stanhope, née dans une des plus grandes familles de l'Angleterre, qui a renoncé de bonne heure aux jouissances et aux succès que lui promettaient

Digitized by Google

dans sa patrie une fortune considérable, les grâces de sa personne et de son esprit, pour venir mener une vie de liberté dans un pays où cependant toutes les personnes de son sexe sont captives. Me trouvant en Syrie, en 1827, non loin de sa demeure habituelle, je ne voulus pas perdre cette occasion d'aller lui faire visite. Je lui écrivis pour m'annoncer, et elle me répondit qu'elle me recevrait avec plaisir.

» Un guide me conduisit à sa demeure, sur le sommet d'une montagne solitaire, éloignée de toute habitation humaine. Ce fut avec une terreur secrète, dont je ne pouvais me rendre compte, que je m'approchai des grands murs qui entouraient ce château, des barres massives qui en fermaient les portes, et des meurtrières qui en commandaient l'entrée principale.

» Dès que ces portes me furent ouvertes, je fus surpris de la beauté et de la distribution élégante des pots de fleurs dont la cour était remplie. Tout offrait un aspect sévère et sauvage au dehors, mais tout était gracieux dans l'intérieur. De la cour on me conduisit dans un petit jardin, à l'extrémité duquel se trouvait un pavillon composé de deux pièces : une salle de bain, et un petit salon meublé à l'anglaise avec des tables et des fauteuils. On paraissait avoir tout disposé pour ma réception, et au bout de quelques minutes on me servit un excellent dîner avec plusieurs espèces des meilleurs vins du Liban. Il me semblait que j'étais dans une demeure enchantée; les domestiques entraient et sortaient sans jamais ouvrir leurs lèvres; je leur parlais, mais ils ne me répondaient que par des signes de tête et des saluts. Le soir, cependant, je reçus un billet de sa seigneurie, qui me disait que ses affaires ne lui permettraient pas de me recevoir avant le *mogreb* ou coucher du soleil, et que, dans

Digitized by Google

l'intervalle, si j'avais besoin de quelque chose, je n'avais qu'à le dire par écrit, et que cela me serait fourni immédiatement. L'heure formidable de mon entrevue arriva enfin; je me revêtis de mon plus beau costume mamelouck, et je suivis le domestique chargé de m'introduire.

» La pièce dans laquelle il me fit entrer était décorée dans le style arabe. Un long divan, d'un pied et demi d'élévation, en occupait toute l'extrémité. La faible lueur d'une lampe me permit d'apercevoir, à l'un des coins de ce divan, une personne qui me parut d'une taille élevée et imposante; c'était lady Hester elle-même, vêtue du costume arabe que porte la population mâle de ces contrées.

» Elle se leva à mon arrivée, m'accueillit de la manière la plus gracieuse, et me dit qu'elle était ravie de me voir. Au bout d'une heure, nous étions dans les meilleurs termes, et nous causions d'une manière aussi intime que si notre connaissance datait de plusieurs années. Je n'avais pas passé deux heures avec elle, qu'elle me fit mon portrait moral tout aussi exactement qu'elle eût pu faire mon portrait physique, m'indiquant les plus petites particularités de mon caractère. On eût dit une divination; mais quoique lady Hester soit dans l'usage de consulter les astres, il est vraisemblable que ce n'est point au moyen des sciences occultes qu'elle cultive, mais en examinant les physionomies, qu'elle parvient à se rendre un compte si exact du caractère des personnes qui lui sont présentées.

» Pendant les sept heures que je passai avec elle, la conversation ne languit pas un seul instant. Nous touchâmes successivement tous les sujets qui se lient à l'érudition orientale, et les observations qu'elle me fit, ainsi que son langage énergique et pittoresque, me donnèrent

Digitized by Google

une haute idée de son intelligence. Je regrettais beaucoup que cette intelligence si haute et si ferme eût pu se laisser surprendre par les visions de l'astrologie et de la philosophie hermétique. Apparemment que cette imagination brillante et passionnée, mécontente des tristes réalités de la vie, cherche à s'en consoler en se créant un monde imaginaire. Cette foi dans l'astrologie et dans les sciences occultes se retrouve chez la plupart des Européens qui habitent l'Orient, même chez les plus éclairés; on dirait que c'est une maladie morale endémique en Asie, et aussi contagieuse que la peste.

» Je me retirai vers minuit; on me conduisit dans une chambre meublée à l'européenne, et ce fut avec délices que je me plongeai dans un excellent lit tout-à-fait semblable à ceux de l'Angleterre. Je ne m'habillai le lendemain qu'à huit heures; il est facile de se lever quand on est couché sur un tapis, mais il ne l'est pas autant de quitter les douceurs d'un lit d'édredon, surtout quand on a été long-tems sans les goûter. Après déjeuner, je me promenai avec lady Hester dans un petit jardin qu'elle avait embelli à grands frais. C'était en quelque sorte un paradis dans le désert. Elle me dit qu'elle avait dans ce moment deux Musulmans de marque pour hôtes; mais elle ne jugea pas à propos de me les faire voir. L'un était un mollah, théologien très-célèbre en Syrie, et l'autre un scheik matouali. Ils n'ignoraient pas que j'étais chez lady Hester; mais celle-ci avait éludé les questions qu'ils faisaient sur moi, en me faisant passer pour un Géorgien.

» La conversation de ma bizarre compatriote fut, comme la veille, brillante, animée, *impressive;* je l'engageai beaucoup à écrire ses Mémoires. Peu de personnes, je crois, connaissent mieux qu'elle, par leurs

Digitized by Google

propres observations, l'espèce humaine, car elle à pu l'observer dans les contrées les plus éloignées et dans les états sociaux les plus divers. Elle a d'ailleurs tous les talens nécessaires pour composer un excellent livre. Elle me raconta beaucoup d'anecdotes fort curieuses sur l'Asie. Je n'en citerai qu'une seule, qui me parut d'autant plus intéressante que les deux hommes les plus extraordinaires du Levant, le sultan Mahmoud et Mohamed-Ali, y sont en scène.

» Le pouvoir toujours croissant du pacha d'Égypte avait de bonne heure, me dit-elle, éveillé les ombrages de la Porte : on craignait à Stamboul que Mohamed-Ali ne voulût un jour secouer le joug de l'héritier des califes; mais ce fut en vain que des *capidgi-bachi*, partis du sérail avec le cordon et le firman, étaient venus au Caire; Mohamed-Ali, averti à tems par ses agens de Constantinople, avait su éviter les piéges qu'on lui tendait. A la fin, le sultan Mahmoud forma un projet si habilement conçu, et qu'il se proposait d'envelopper dans un secret si profond, qu'il espérait que la réussite en serait infaillible.

» Il avait dans son harem une jeune esclave géorgienne d'une beauté remarquable, et qui, précisément à cause de son innocence, était tout-à-fait propre, aux yeux du grand-seigneur, à devenir l'instrument de son odieuse combinaison. La foi aux talismans est, comme on sait, générale en Asie, et peut-être l'esprit supérieur de Mahmoud lui-même n'est-il pas affranchi de ces croyances superstitieuses.

» Il envoya un jour chercher la belle Géorgienne, et, affectant un grand zèle pour ses intérêts, il lui dit qu'il avait résolu de la donner à Mohamed-Ali, dont le pouvoir et les richesses étaient sans limites, comme les

Digitized by Google

immenses régions qu'il gouvernait, et qui après lui était le plus grand prince de l'univers. Il l'entretint de tout le bonheur et de toute la gloire dont elle serait environnée si elle pouvait gagner son cœur. « Pour y par-
» venir, ajouta-t-il, je vais vous donner un talisman
» irrésistible; » et en même tems il lui passa un anneau au doigt. « Profitez du moment favorable; quand le pa-
» cha sommeillera près de vous, trempez cet anneau
» dans un breuvage que vous lui présenterez à son ré-
» veil; lorsqu'il l'aura pris, son cœur vous sera assuré
» pour toujours. »

» L'innocente Géorgienne reçut avec reconnaissance le présent qui lui était offert, et éblouie par l'avenir que le sultan lui présentait, elle résolut de suivre ses instructions à la lettre. Elle arriva au Caire avec une suite nombreuse d'esclaves chargés de présens; mais les espions ordinaires de Mohamed-Ali lui avaient encore fortement recommandé de se tenir sur ses gardes. Ces présens magnifiques d'un maître dont il connaissait l'inimitié secrète avaient d'ailleurs éveillé ses soupçons; il ne voulut pas même voir la belle esclave, et, après l'avoir retenue quelque tems au Caire, il en fit présent à Billel-aga, un de ses favoris auquel il avait confié le gouvernement d'Alexandrie. La pauvre Géorgienne, forcée de renoncer à captiver le cœur d'un pacha, voulut du moins s'assurer de celui d'un aga, et, en conséquence, elle lui administra le breuvage fatal, que le sultan Mahmoud destinait au vice-roi d'Égypte. L'aga mourut presque immédiatement, et les femmes du harem, averties par les cris de la jeune esclave, accoururent sur-le-champ, et trouvèrent leur maître étendu sur le plancher. Quand la Géorgienne fut accusée d'avoir empoisonné Billel-aga, elle nia le fait avec calme; et

Digitized by Google

comme on lui demanda ce qu'elle avait pu faire, elle répondit qu'elle lui avait fait boire de l'eau où elle avait d'abord trempé son talisman. « Tenez, s'écria-t-elle, » voici le verre et voilà l'anneau. » L'anneau en effet était intact, mais la pierre prétendue qui y était enchâssée s'était fondue dans l'eau. »

» Lady Hester me parla ensuite de quelques-unes des personnes qu'elle avait connues le plus intimement en Angleterre. Elle était, comme on sait, la nièce de M. Pitt, et cet homme d'état, d'une ame si austère, avait pour elle la plus tendre affection. Quand M. Pitt, me dit-elle, eut quitté le ministère, je remplis près de lui l'office de secrétaire; il n'était guère moins occupé que lorsqu'il était en place. Jamais il ne contrariait mes opinions, et il respectait mes antipathies. Dans la vie intime il était affable et même enjoué. Je le voyais quelquefois se lever au milieu de ses plus profondes préoccupations, pour me rendre mon mouchoir tombé sur le tapis. En général il était rempli de politesse pour les femmes, et il avait inspiré de vives affections à plusieurs. S'il ne se maria pas, c'est que, dans sa pensée, il était en quelque sorte marié à la patrie; il n'y avait que la mort qui pût rompre ces liens. Ce qui lui était surtout agréable en moi, c'était l'originalité de mes opinions et de mon caractère; l'originalité lui plaisait sous toutes les formes. Son grand plaisir, quand il pouvait se dérober aux affaires, était de se rendre incognito et seul dans la campagne. Lorsqu'il voyait sur sa route quelque chaumière propre et bien tenue, il y entrait pour y manger du pain et du fromage comme le plus simple cultivateur. Il détestait les routs et les grandes réunions. Ce qui troublait un peu la paix de notre intérieur, c'étaient les débats continuels de M. Canning et de lord

Digitized by Google

Castlereagh. Ce dernier était d'un caractère facile, mais M. Canning avait toute la fougue de son pays, et il était d'une sensibilité nerveuse et maladive qui le rendait parfois fort incommode (1). Je me rappelle qu'un jour j'eus toutes les peines du monde à le déterminer à s'asseoir à la table de M. Pitt parce que lord Castlereagh s'y trouvait. Je le comparais à ces prudes anglaises qui sont tout émues au spectacle, quand elles aperçoivent dans une loge voisine quelques femmes d'une réputation équivoque. On eût dit qu'il craignait l'infection de lord Castlereagh. Je n'ai pas été surprise quand j'ai appris depuis que ces deux hommes d'état s'étaient battus.

» Lady Hester me parla aussi du roi Georges III, du duc d'Yorck, de Sir Francis Burdett. Il me parut en général que ses opinions sur les personnes et sur les choses étaient légèrement imprégnées de torysme, malgré ce goût d'indépendance qui lui avait fait rejeter toutes les habitudes de sa patrie, et l'avait déterminée à se rendre en Asie pour y vivre à sa guise. »

VOLUPTÉS DE L'OPIUM.

« Le marché de Tberiaki Tchachissy, près de la mosquée de Solymania, est l'endroit où les amateurs d'opium vont satisfaire leur goût pour ce délicieux poison. Les cafés où les *theriakis*, comme on les appelle, ont coutume de se réunir, sont distribués sur une grande place; ils attendent sur un banc intérieur les rêveries qui présentent à leur imagination enflammée les houris célestes

(1) Voyez le beau portrait de M. Canning tracé par Sir James Mackintosh, dans notre 43e numéro.

Digitized by Google

et les jouissances dont elles doivent les enivrer dans le paradis de Mahomet.

» J'avais entendu beaucoup de rapports contradictoires sur les sensations que produit cette drogue, et pour savoir à quoi m'en tenir, je fus m'asseoir dans un café avec une demi-douzaine de *theriakis*. Leurs gestes étaient effrayans : ceux qui étaient entièrement sous l'influence de l'opium poussaient des cris, parlaient d'une manière incohérente ; leur visage était allumé, leurs yeux avaient un éclat extraordinaire, et l'on apercevait, dans tout l'ensemble de leur personne, quelque chose de sauvage et de terrible.

» L'effet se produit ordinairement au bout de deux heures, et dure quatre ou cinq ; les doses varient depuis trois grains jusqu'à une drachme. Je vis un vieillard qui prit quatre pillules, chacune de six grains, dans le cours de deux heures. On me dit qu'il faisait usage d'opium depuis vingt-cinq ans ; mais c'est là un cas rare : les *theriakis* ne passent guère la trentaine, quand ils ont commencé de bonne heure à en prendre. L'affaiblissement moral et physique qui résulte de son usage est une chose effrayante : l'appétit se détruit, les muscles se roidissent et toutes les fibres s'ébranlent. J'ai vu des theriakis qui avaient les doigts tout contractés et le col de travers ; mais il leur est impossible de renoncer à cette funeste habitude une fois qu'ils s'y sont livrés. Ils sont misérables et languissans jusqu'au moment où l'heure arrive de prendre leur dose quotidienne ; mais dès que l'influence de l'opium commence à se faire sentir, toutes leurs facultés assoupies se réveillent. Quelques-uns composent, dans cet état, d'excellens vers ; d'autres adressent aux personnes présentes d'éloquens discours, convaincus qu'ils

Digitized by Google

sont en possession de l'empire, et que tous les harems de l'Asie sont à leurs ordres.

» Je voulus essayer sur moi-même l'action de cette substance. Je commençai par en prendre un grain; au bout d'une heure et demie je n'éprouvais aucun effet sensible. Le maître du café me proposa une dose additionnelle de deux grains; mais je ne voulus en prendre qu'un demi. Trois quarts d'heure s'écoulèrent, et je ne sentais rien encore; je pris de nouveau un demi-grain, ce qui fit en tout deux grains dans l'espace de deux heures. Deux heures et demie après la première dose, je pris deux autres grains, et je ne tardai pas à ressentir une excitation très-vive; le plaisir que j'éprouvais paraissait résulter d'une expansion extraordinaire de l'ame et de la matière. Mes facultés étaient agrandies; tout ce que je regardais semblait avoir augmenté de volume. Je n'éprouvais pas le même plaisir quand je fermais les yeux que lorsqu'ils étaient ouverts. Je retournai chez moi aussi promptement que possible, craignant à chaque pas de faire quelque extravagance. En marchant je sentais à peine le sol sur lequel je m'avançais; il me semblait que je le rasais légèrement, poussé par l'impulsion de quelque agent invisible; on eût dit qu'une substance éthérée avait remplacé le sang dans mes veines et me rendait plus léger que l'air. Dès que je fus rentré, je me mis au lit. Pendant toute la nuit, mon imagination fut absorbée par des visions délicieuses. Le lendemain matin, je me levai avec un violent mal de tête; j'étais pâle et tellement affaibli que je fus obligé de rester tout le jour étendu sur un sofa. Ce fut ainsi que j'expiai le premier essai que j'avais fait des voluptés des *theriakis*. Félicitons-nous de ce que nos relations continuelles avec le

Digitized by Google

Levant n'ont pas introduit, dans l'Europe occidentale, le goût de ces funestes et délicieuses jouissances qui consument rapidement la vie, et dont cependant, malgré la certitude d'une mort prématurée, on ne peut se détacher une fois qu'on les a senties. On ne saurait nier que Mahomet n'ait fait preuve de peu de sagesse en interdisant le vin à ses sectaires et en leur laissant l'opium. »

LE MARCHÉ D'ESCLAVES.

« On m'autorisa à visiter le marché d'esclaves. J'y trouvai les pauvres femmes grecques entassées ensemble; j'en vis sept ou huit dans une cellule, étendues sur le plancher; les unes étaient à demi nues, et les autres conservaient encore les restes de leurs anciennes parures. On les avait enlevées à Scio, à Ipsara et dans d'autres îles de l'Archipel; elles n'avaient de commun que leur désespoir. Toutes étaient pâles et paraissaient souffrantes. Le souvenir des parens, des amis, auxquels elles avaient été arrachées pour toujours, les absorbait entièrement. Le chagrin, la maladie, avaient flétri leurs charmes; cependant elles en conservaient encore des traces; c'était, si je puis m'exprimer ainsi, des spectres de beauté. La tranquillité mélancolique qui régnait dans leurs cellules contrastait avec la joie bruyante de celles où se trouvaient les femmes nègres. C'était un spectacle douloureux que de voir ces pauvres filles, pleines d'innocence et de pudeur, examinées de la tête aux pieds par chaque soldat libertin qui prétendait vouloir les acheter. J'en vis une d'environ quinze ans, dont on proposa l'acquisition à un vieux Turc; cet homme mania ses épaules, ses jambes, ses oreilles, examina sa bouche, son cou, à peu près comme on examinerait un cheval,

Digitized by Google

et, pendant ce tems, le marchand d'esclaves faisait valoir la beauté de ses traits, l'élégance de ses formes; protestait qu'elle n'avait pas plus de treize ans, et que pendant son sommeil elle ne rêvait ni ne ronflait. On sait que l'habitude de ronfler est considérée, par les amateurs du Levant, comme un inconvénient très-grave, et que les riches excluent presque toujours de leur harem les odalisques chez lesquelles cette infirmité est reconnue.

» Je me promenai dans le bazar jusqu'au moment où l'affaire fut conclue. Cette jeune fille fut vendue deux cent quatre-vingts piastres (1,375 fr.). Sa séparation de ses compagnes fut une scène déchirante. Elle était pâle comme la mort, et paraissait à peine avoir le sentiment de sa position, tandis que toutes ses compagnes l'entouraient en pleurant et en sanglottant. Son nouveau maître se mit grossièrement à rire en voyant la douleur de ces pauvres filles, puis il poussa vers la porte extérieure celle qu'il venait d'acheter. Quand elle y fut arrivée, elle s'arrêta un moment, et lui demanda d'aller prendre ce qui lui restait de ses parures grecques, qu'elle paraissait priser plus que toute chose au monde, sans doute parce que c'était tout ce qu'elle avait conservé de son ancien état. Le vieux musulman rebroussa chemin avec elle, et, quelques minutes après, je la vis revenir avec un petit paquet sous le bras, le visage baigné de pleurs et tremblant de la tête aux pieds. »

LE HAREM.

« Une vierge turque a inspiré de l'amour à un amant inconnu, et tandis qu'elle se rend au bain, des mains invisibles jettent des bouquets d'hyacinthe sur sa route. Les servantes des bains qui font l'office de Mercure, lui

Digitized by Google

parlent d'un certain effendi qui aspire à posséder son cœur, comme un rossignol soupire après la possession d'une rose. La rose ne sait pas écrire, et partant n'est point exposée à se commettre par des billets doux; mais l'intermédiaire se charge de répondre à l'effendi que son hommage n'est pas désagréable. Il s'adresse alors au père, et lui demande la main de sa fille. Ce dernier y consent et ordonne à sa fille d'aimer, d'honorer son mari et de lui obéir. Le jour du mariage est convenu; ils s'épousent par procureur devant le cadi, et les rayons qui s'échappent des regards de l'effendi se réfléchissent pour la première fois sur les traits de la fiancée dans la chambre nuptiale.

» Toutes ses jeunes compagnes envient le changement qui vient de s'opérer dans sa condition : si elle est la seule femme de son époux, elle règne dans le harem sur une tribu d'esclaves; que si, au contraire, son mari a deux ou trois autres femmes, elle partage avec elles les plaisirs de son empire domestique. Chaque semaine son mari lui donne périodiquement une preuve de son affection conjugale : il entre dans le harem à midi et il y revient après le coucher du soleil, lorsque ses promenades successives dans les divers bazars sont terminées. Il fait ses ablutions du soir; une de ses femmes parfume sa barbe avec une fiole d'essence de roses, tandis qu'une autre lui présente un miroir à manche de nacre, et qu'une troisième lui tend une serviette brodée. Les femmes se tiennent debout pendant les repas de leur maître ou de leur mari. Lorsqu'il a fini de manger, on apporte pour elles un certain nombre de mets additionnels. Leur savoir-vivre consiste à manger sans avidité les friandises qu'on leur présente, et pour lesquelles elles ont un goût passionné.

» Quand le souper est fini, les domestiques disparais-

Digitized by Google

sent et l'on se met à boire le rosoglio ; j'ai vu des dames turques qui en prenaient jusqu'à trois ou quatre petits verres dans l'espace de dix minutes. Le maître du harem reçoit d'ordinaire sa pipe des mains d'une jeune fille esclave qui la lui présente à genoux. Le matin, une de ses femmes lui donne son café en lui baisant respectueusement la main. A cette époque de la journée, il n'y a que celles qui ont l'honneur d'être mères qui osent s'asseoir devant lui; mais après le repas du soir, presque toute étiquette est bannie, car il n'est pas vrai, comme le prétend M. Poucqueville, que les Turcs ne perdent jamais leur gravité, même dans l'intérieur de leur harem : ils se livrent, au contraire, à la plus grande licence dans leurs orgies du soir; et leurs bruyans éclats de rire retentissent jusque dans les maisons voisines. Cette gravité même de l'Osmanli, pendant le cours de la journée, me paraît être le résultat des excès de la veille. J'en ai vu qui restaient tout le jour couchés sur leur divan, en fumant leur longue chibouque tandis qu'une de leurs femmes, ordinairement la préférée, chatouillait légèrement, avec ses doigts, la plante de leurs pieds. C'est la plus grande volupté du harem ; et un amateur d'opium me disait que, dans ses rêveries les plus délicieuses, il se supposait toujours chatouillé par les houris aux yeux noirs du paradis.

» Les femmes s'appliquent sans cesse à s'attirer l'attention de leur commun époux : l'une lui brode un riche vêtement; une autre joue d'un instrument qui ressemble à une épinette; une troisième fait valoir, en dansant, l'élégance de sa taille. Leur maître ne jette pas le mouchoir à celle qu'il préfère, comme on le prétend dans une fable populaire; son sourire lui suffit. Dès qu'il est reconnu qu'une des beautés du harem l'emporte sur ses

Digitized by Google

rivales, elle est entourée de plus de respect. Quand elle se rend au bain, elle se fait distinguer par la fierté de sa démarche; elle dispose sa robe blanche sur ses beaux bras, de manière à présenter de front la plus grande surface possible. Les manches à gigots des dames de l'Occident peuvent nous faire comprendre l'ampleur artificielle qu'elle parvient, de cette manière, à se donner. Malheur à l'infortuné chrétien qui se trouve alors sur sa route! Les dames turques du haut ton m'ont plus souvent insulté que celles des classes populaires. Il semble que le fanatisme des femmes s'accroisse avec leur qualité. Il faut que le voyageur franc s'habitue à les entendre murmurer à son oreille quand il passe près d'elles, « que la peste soit dans ta maison! que les oiseaux souillent ton menton sans barbe! puisse celle que tu épouseras rester stérile! » Ce sont là leurs complimens ordinaires.

» Un jour que, dans la plaine de Dolma Batchi, je m'amusais à dessiner, une jeune femme turque, suivie d'un esclave noir et de quelques enfans, s'approcha, et après avoir regardé mon dessin par-dessus mon épaule, se plaça en face de moi, en écartant son voile. Elle me fit signe de faire son portrait. Je la considérai avec attention, et je commençai à tracer les principaux traits de son visage. Elle était si jolie que je ne pus m'empêcher de lui envoyer un baiser avec ma main, comme font les enfans en France. Son visage se colora aussitôt, et en m'accablant d'épithètes injurieuses, elle fit le geste de quelqu'un qui voudrait tirer un sabre. Je commençai à sentir toute mon imprudence; et sans paraître m'apercevoir de la colère de la jolie Turque, je continuai à dessiner ma vue de Scutari. Quand elle s'aperçut que je ne m'occupais plus de son portrait, elle me caressa sur l'épaule, et me parla d'une voix douce et

Digitized by Google

cajoleuse. Cédant à la séduction de sa coquetterie, j'allais reprendre son portrait quand l'approche de quelques Turcs l'effraya; elle se retira promptement en me jetant des regards significatifs. A peine avait-elle disparu que plusieurs jeunes filles s'approchèrent de moi, regardèrent mon dessin, renversèrent mon chapeau, me crachèrent au visage, et s'enfuirent en me jetant des cailloux. « *Ah signore!* me dirent en italien des dames grecques témoins de cette scène, *son cattiva gente, gente barbara canaglia; non turbatevi, signore, son maladetta gente, senza fede!* »

» Toute l'éducation que les femmes turques reçoivent paraît faite pour exciter leur fanatisme et leur intolérance. Quand une dame veut visiter ses amies, elles les envoie prévenir à l'avance, afin qu'il n'y ait pas d'hommes dans l'intérieur du harem. Sitôt qu'elle y est entrée, elle ôte son voile et reçoit les *salem* de toutes les femmes qui s'y trouvent. Elle fume une pipe ou deux et on la régale ensuite avec des fruits, des conserves, des sorbets. La conversation roule ordinairement sur la toilette ou sur des anecdotes scandaleuses. On raconte qu'une belle voisine est soupçonnée d'avoir brodé une bourse en soie pour un étranger, de soulever son voile dans la rue, de converser avec les hommes. Chacune des jolies auditrices exprime alors son horreur pour tant de dépravation, crache sur le sol en signe de mépris, et paraît ravie quand on lui apprend que le mari s'est interposé, et qu'il a puni sa coupable épouse en la plongeant dans l'eau. J'assistai un jour à un entretien de ce genre, et je fus étonné de voir les femmes applaudir à l'énergie de l'homme, au lieu de plaindre l'infortunée victime de ses ombrages ou de sa justice.

» La femme d'un homme riche a vraiment peu sujet de

Digitized by Google

se plaindre de son sort. Loin d'être captive, comme on le suppose parmi nous, elle circule librement dans son char doré attelé d'une couple de bœufs; elle se promène sur l'eau dans son élégant caïque, le long des charmans rivages du Bosphore; elle règne dans le harem, comme sur le cœur de son époux, et Métastase aurait pu lui dire : *Siete schiava, ma regnate nella vostra servitu.* »

LES AMULETTES ET LES MÉDECINS TURCS.

« Un jour on m'appela chez un homme qui avait un fort accès de fièvre. Quand je l'eus examiné, je lui demandai ce qu'il avait, et où il éprouvait de la douleur; mais ses amis me firent la réponse ordinaire : « C'est ce que nous voulons savoir de vous; tâtez-lui le pouls, et vous nous l'apprendrez. » Je tâtai le pouls de son bras droit; les pulsations en étaient très-rapides; sa respiration était embarrassée, et sa peau très-chaude. Mais je ne pus obtenir aucune indication ni du malade, ni des personnes qui l'entouraient : les Turcs ont l'idée ridicule qu'il suffit à un médecin de poser la main sur le poignet d'un malade pour connaître son mal. Je pensai que, dans l'incertitude, je devais commencer par lui tirer du sang; c'est ce que je fis en effet. Cette saignée était à peine terminée qu'on me pria d'examiner le bras gauche du malade. Quelle ne fut pas ma surprise de voir, en soulevant ce bras, que cet homme avait tout récemment perdu deux de ses doigts! J'appris seulement alors qu'il était un artilleur, et qu'une semaine auparavant l'explosion d'un canon avait été la cause de cet accident.

» Je pensai d'après cela qu'il pouvait avoir le tétanos; j'examinai son cou, il était roide comme une barre de

Digitized by Google

fer. Ce malheureux avait le tétanos depuis trois jours. Vous pouvez juger de ma colère en voyant la stupidité de toute cette famille. Je témoignai mon indignation quand j'appris le jour suivant que le malade était mort; mais on chercha à me calmer, en me disant tranquillement que cela était écrit dans le ciel, et qu'il fallait se résigner à la volonté de Dieu. Si j'avais soupçonné que cet homme eût le tétanos, je n'aurais eu garde de le saigner.

» Vous pouvez juger, d'après ce fait, de la difficulté qu'il y a à faire la médecine à Constantinople; aussi est-il bien rare qu'elle y soit utile. Il y a peu de Musulmans qui ne mettent pas la plus grande foi dans les amulettes; j'en ai trouvé sur des membres cassés, sur des têtes qu'incommodait la migraine, et même sur des cœurs malades d'amour. Ces derniers sont ordinairement portés par de jeunes filles; ils consistent en une ou deux feuilles d'hyacinthe, que les Turcs nomment *mus-charumi*. Ces feuilles leur ont ordinairement été envoyées par leurs amans pour leur suggérer la *rhymé*, *ydskerumi*, qui se présente naturellement, et qui indique que leurs vœux ont été favorablement accueillis.

» Quelquefois les amulettes turcs sont composés de mots qui n'ont aucun sens, comme les *abracadabra* des anciens Grecs, pour guérir la fièvre, et les *abracala* des Juifs. Souvent aussi ce sont de simples rouleaux de parchemin avec ces mots : *bismallah*, « au nom du Dieu clément! » avec quelques signes cabalistiques de l'astrologue Geffer; mais le plus ordinairement ils contiennent des versets du Coran.

» Les plus estimés dans les maladies dangereuses sont des morceaux du tapis qui couvre le chameau chargé de porter à la Mecque les présens annuels du grand-sei-

Digitized by Google

gneur. Quand l'art du médecin n'a obtenu aucun résultat, on recourt souvent à cet expédient, et la foi du malade dans l'efficacité de cet amulette, en rétablissant le calme dans son esprit, contribue souvent à sa guérison. Il est inutile de dire qu'on fraude en Asie sur les amulettes, comme dans les pays catholiques sur les reliques. Quelques-uns sont fort dégoûtans. Un jour, par exemple, je fis enlever, d'une blessure produite par un coup de feu, une souris rôtie qu'on y avait placée. Le malade m'assurait gravement que c'était un moyen infaillible d'extraire la balle. »

TURCS PETITS-MAITRES.

« Un homme de qualité ou effendi, à Constantinople, est un bipède à la démarche lente, à l'air imposant et solennel. Il porte son turban sur l'œil droit, un bouquet de roses dans son sein, et se distingue de la multitude par l'ampleur de ses pantalons. Il reste assis des heures entières en fumant son *chibouque*, plongé dans une rêverie dont le charme consiste dans l'absence de toute pensée. Il a été élevé au sérail, et c'est par la route de l'infamie qu'il est parvenu aux honneurs. D'esclave il devient membre du ministère ou gouverneur d'une province. Il lit et écrit assez couramment, et peut répéter de mémoire quelques-uns des principaux chapitres du Coran; mais c'est-là tout son savoir, et il le fait presque toujours servir à des vues de lucre et de pillage.

» Par sentiment et par habitude il hait les chrétiens, comme le chrétien hait le juif, comme le juif hait le grec, comme le grec hait l'arménien. De son côté, le missionnaire venu d'Europe les anathématise tous tant qu'ils sont; tandis que le ciel, plus indulgent, les tolère

Digitized by Google

les uns et les autres. Tel est en raccourci l'état religieux de la Turquie.

» Dans ses relations domestiques, le Turc diffère assez peu du chrétien : son cœur est agité par les mêmes passions; ses actes sont déterminés par les mêmes motifs; il porte dans ses rapports de famille les mêmes affections; il aime ses petits enfans avec la même tendresse, ne considère pas sa femme avec moins de déférence, et traite ses domestiques avec plus d'humanité; il témoigne le même respect à ses vieux parens et suit leur bière au champ du repos avec une douleur non moins vive. Son turban diffère de notre chapeau, son caffetan de notre surtout; mais, s'il se distingue facilement de nous par son aspect extérieur, il s'en faut bien qu'on trouve la même différence dans ses sentimens intimes.

» Une hostilité permanente contre les chrétiens est le premier principe de sa loi, et la perfidie dont cette loi est censée lui faire un devoir est le trait prédominant de son caractère; je dis *est censée*, car quoique le Coran recommande *passim* l'extermination des chrétiens en guerre ouverte, il s'en faut bien qu'il encourage cet esprit fourbe et traîtreux dont les ulémas font un mérite au Musulman. Mais l'esprit de persécution est le péché mignon des théologiens de tous les pays et de toutes les sectes, et il serait absurde de stygmatiser l'église du Christ, parce que Calvin faisait monter sur des bûchers ceux qui ne se rendaient pas à ses argumens. Les qualités distinctives du Musulman sont sa profonde ignorance, son insurmontable orgueil, son indolence habituelle, et cette perfidie qui règle sa politique dans le divan, et qui gouverne son courage sur le champ de bataille. Les défauts de son caractère sont le résultat d'une élévation subite, de l'enivrement d'une prospérité

Digitized by Google

dont il jouit sans modération et sans sagesse. Avant que la conquête et le pillage eussent élevé les Turcs sur les ruines des autres nations, ils étaient fidèles à leurs amis et généreux envers leurs ennemis. Alors ils ne présentaient pas la coupe empoisonnée avec le sourire sur les lèvres, et ne donnaient pas le signal au meurtrier, au milieu de protestations affectueuses; mais aujourd'hui la trahison est devenue un acte quotidien des Turcs.

» Mais revenons aux habitudes spéciales de l'effendi. Il se promène dans la ville avec un rosaire d'ambre dans les doigts; il ne regarde ni à droite ni à gauche; le cadavre d'un Grec égorgé n'arrête point son attention; le juif, tout tremblant, se retire à son approche; et lui-même fait un léger détour pour éviter le contact d'un Franc qui s'avance vers lui. Il arrive au café vers midi : l'Arménien qui en est le maître l'accueille avec une profusion de *salem* chrétiens; il étend sous lui son meilleur tapis, lui présente sa plus belle tasse, baise le pan de sa robe, et ne lui parle que plié en deux. Mais le café n'est pas bon; l'effendi tempête et le pauvre Arménien frémit; il jure par la barbe de son père qu'il a fait de son mieux; l'effendi lui jette la tasse à la figure, en vomissant des imprécations contre lui et contre sa mère. Mais sur ces entrefaites arrive un ami de l'effendi; après l'échange de leurs saluts et de leurs *salem*, commence entre eux une conversation fort intéressante, qui se soutient par des monosyllabes prononcés de quart d'heure en quart d'heure. L'effendi montre un canif anglais à son ami; celui-ci en examine la lame et le manche, fume une autre pipe, et s'écrie : « Dieu est grand! » Puis un docte uléma, à la fois homme de loi et théologien, car ici la chicane et la théologie ne font qu'un, parle d'astronomie et de politique, dit comment le soleil luit éga-

Digitized by Google

lement sur l'orient et l'occident, et comment, partout où il brille, il éclaire des Musulmans; comment tous les padischas de l'Europe paient tribut au sultan; comment les *giaours* (infidèles) de l'Angleterre sont un plus grand peuple que les *giaours* de la France, attendu qu'ils font de plus beaux canifs; comment le dey d'Alger a fait prisonnier, dans un récent combat, l'amiral d'Angleterre; et comment des ambassadeurs chrétiens viennent, comme des chiens, au marche-pied du sultan, pour être nourris par sa bonté. Après avoir écouté ce morceau édifiant d'histoire, l'effendi se lève, prend congé avec cette pieuse exclamation : *Maschalla!* « que Dieu est admirable! » Le garçon du café s'incline jusqu'à terre, comme accablé par sa reconnaissance pour le tiers d'un farthing qu'il vient de recevoir. L'effendi s'avance alors dans les rues avec sa majesté ordinaire. S'il s'arrête devant des marionnettes placées sur sa route, il les regardera sans sourire, tant sa gravité est imperturbable! Il marche comme un marsouin jeté sur le rivage; il est évident que la nature n'en a point fait un animal pédestre, et qu'il regarde avec mépris ses organes locomoteurs. Et que le lecteur ne suppose pas que ce portrait soit une caricature; c'est un portrait fidèle dont quiconque ira à Constantinople pourra partout rencontrer les types. »

(*Extractor.*)

Digitized by Google

Moeurs Anglaises.

UN CONCERT BOURGEOIS.

Si, de toutes les réunions ridicules, il n'en est pas de plus grotesque qu'un mauvais concert, c'est à Londres qu'il faut venir pour admirer le dernier degré de ce ridicule dans sa perfection idéale. N'en déplaise aux admirateurs de mon pays, la terre la plus anti-harmonique que le soleil éclaire, c'est la Grande-Bretagne : et le centre de toutes les prétentions, de toutes les richesses britanniques, Londres, est précisément l'endroit des Trois-Royaumes où la mauvaise musique est le plus en honneur. Vous ne traversez pas les rues de la métropole sans être assailli par les hurlemens des Homères aveugles qui chantent la ballade, par les duos discordans des joueurs de vielle et autres mendians tolérés; par les tristes, glapissantes et aigres cadences de l'ouvrier. Dans l'intérieur des maisons, l'inévitable piano vous attend : et là, quelle exécution ! Depuis quelques années la mélomanie s'étant emparée de toutes les subdivisions de la société anglaise, la contagion dont je parle est devenue intolérable, effrayante, universelle. Pour peu que vous soyez répandu dans le monde ou même dans la bourgeoisie, les invitations musicales tombent sur vous comme grêle. Dans les carrefours vous rencontrez de redoutables Orphées; dans les salons, ils se multiplient. Tous les âges, tous les sexes, jusqu'au sexe neutre importé d'Italie, conspirent contre votre repos. Ah ! combien on regrette alors le séjour de

Digitized by Google

la campagne, où le murmure des abeilles, le gazouillement des oiseaux cachés dans le feuillage, vous offrent leurs concerts champêtres et sans faste, mais non sans charme! Avec quelle joie on quitte la ville après un hiver dont tous les efforts chromatiques des instrumens à cordes et à vent ont fait un martyre!

M. Rappelwherer, brave maître de chapelle allemand, qui, de sa ville natale de Schweinfurth sur le Mein, est venu tenter la fortune dans les Trois-Royaumes, entra un matin chez moi. Je l'avais recommandé, en qualité de maître de piano, à mistriss Morrisson, femme d'un riche bourgeois de la cité, et mère de deux demoiselles déjà nubiles. La figure de mon protégé était sombre; et, d'un ton où je distinguais aisément je ne sais quelle nuance d'humeur, il me dit en son jargon : « *Matame Morrisson tonne ein concert, et foilà sa carte.* » Je devinai en un moment ce qui me menaçait et ce qui affligeait Rappelwherer. « Le sort en est jeté! » lui dis-je; et, sans réfléchir davantage, je prends mon chapeau, j'entraîne le pauvre homme, et je me dirige vers Lombard-street, où demeurait celle qui m'invitait.

Le récit des chagrins personnels et assez comiques de Rappelwherer abrégea l'ennui de la route; c'est un de ces bons Germains qui n'ont qu'une idée et qui ne vivent que pour elle. Jamais son esprit ne s'est élancé au-delà des limites et des combinaisons de la gamme : là se trouve attachée son existence, comme celle de la dryade s'enchaîne à l'arbre dont l'écorce la recouvre. Victime de l'incapacité musicale des demoiselles Morrisson, il fallait l'entendre raconter ses efforts pour la vaincre, et la lutte continuelle engagée entre la persévérance du maître et l'inflexibilité des élèves. Deux fois il avait donné sa démission, que la mère n'avait pas acceptée : « Tenez,

Digitized by Google

M. Rappelwherer, lui disait notre bourgeoise, je trouve moi que notre Émilie va très-bien. Elle est plus forte que moi, qui ai pris des leçons pendant six ans. La cadette fait moins de progrès sans doute : mais cela viendra ; il ne faut pas la décourager. Mes filles, voyez-vous, ne feront jamais de leur talent une ressource de fortune ; grâce à Dieu, leur établissement ne dépend pas de leurs progrès dans la musique. Quand on est demoiselle, il est très-agréable de toucher le piano ; mais quand on est mariée, à quoi cela sert-il? on a bien autre chose à faire. » Raisonnemens positifs et vulgaires, que le maître de chapelle reproduisait avec un accent germanique et un mouvement de colère très-prononcés.

Nous arrivâmes enfin chez Mme Morrisson. Toutes les armes musicales, pupitres, basses, contrebasses, métronomes, étuis de violoncelles, encombraient les appartemens. Déjà les amateurs avaient saisi leurs instrumens de divers genres, et les auditeurs commençaient à chuchoter plus bas. L'un graisse l'archet rebelle, l'autre humecte sa flûte; un troisième, avec une grimace infernale, enfonce l'énorme cheville de la contrebasse qui se refuse à ses efforts et tourne violemment entre ses doigts impuissans. Les cordes qui cassent, les archets qui crient, les pupitres qui roulent avec bruit sur leurs pivôts, préludent aux délices de la soirée. Enfin, on donne le *la*, et je vois s'élancer Rappelwherer, qui, en un clin d'œil, se trouve auprès du piano.

« Est-ce que l'accordeur n'est pas venu?—Non, répond paisiblement Mme Morrisson ; il n'y a pas deux mois que le piano a été remis à neuf, et Fanny, qui l'a essayé hier, l'a trouvé d'accord. » Rappelwherer n'était pas homme à céder quand il croyait avoir raison, et Mme Morrisson n'était pas femme à laisser révoquer en doute l'instinct mu-

Digitized by Google

sical de sa fille cadette. Un violon amateur fut appelé pour terminer ce débat ; il déclara que, sans une légère réparation, l'instrument ne pouvait servir. Le bon maître de chapelle entreprend la réparation nécessaire ; deux cordes sont sacrifiées : au bruit aigu qu'elles font en se brisant, les nerfs de l'énorme mistriss Morrisson se crispent, et sa figure prend l'expression du *tic douloureux*. On s'accorde de nouveau. Miss Émilie Morrisson s'assied au piano, en qualité de présidente ; un riche teinturier de *Threadneedle-street* (1) assure, au moyen de ses deux jambes croisées et fermées, la contrebasse gigantesque. Le flûtiste, alongeant et tourmentant les corps de sa flûte, essaie en vain de redescendre au ton du piano ; le violon rajuste trois fois son *mi* qui se casse et saute aux yeux de son maître. Rappelwherer, pendant que chacun des concertans *souffle* et *râcle* à qui mieux mieux, prodigue en vain ses sueurs et ses conseils que l'on repousse avec fierté. *D'accord* sur vingt tons différens, la bande harmonieuse se range sous les ordres du maître ; les trois coups donnent le signal du combat, et le *largo* de l'ouverture de Lodoïska (antique nouveauté !) vient frapper mes oreilles.

Pauvre Kreutzer ! comme tes intentions furent saisies ! En vain le mot *largo*, placé en gros caractères à la tête de toutes les parties, exprimait la gravité du premier mouvement de ton ouverture. Miss Émilie, dont le caractère pétulant s'accorde mal avec cette lenteur monotone, change tes noires en doubles croches, et donne à tes phrases solennelles la vive gaîté de l'*allegro*. Encore n'eût-ce été que demi-mal, si les symphonistes, avertis de cette variante,

(1) *Threadneedle-street*, *Lombard-street*, rues commerçantes, habitées par la roture qui fait le négoce, et dédaignées par l'aristocratie et le bon ton, qui habitent l'autre bout de la ville, le *West-end*.

Digitized by Google

avaient pu s'y conformer. Mais, pendant que la jeune pianiste volait à tire-d'aile, la contrebasse marchait à pas de tortue, la flûte conservait un mouvement modéré, le violon suivait la flûte à deux mesures de distance, et déjà miss Morrisson, débarrassée du *largo*, attaquait le *presto* qui suit, quand ses complices, qui se trouvaient encore éloignés du *presto*, de plus de dix portées, crurent s'apercevoir d'une légère erreur, et s'arrêtèrent tout-à-coup. Vous eussiez vu alors de grosses gouttes de sueur tomber du front de Rappelwherer, qui, fixant sur moi un regard de désespoir, semblait me dire : « *Le mal est incurable, je me tais.* » On chercha la cause de ce défaut d'ensemble ; chacun défendit son mouvement ; et, après un intermède dialogué d'une manière très-vive et assez piquante, on passa au *presto*.

Ici les concertans un peu confus se piquèrent d'honneur, et le *presto* ne marcha pas mal ; seulement, comme on avait de l'expérience par-devers soi, et que les mouvemens vifs inspiraient quelque effroi à nos amateurs, ils eurent soin de prendre leur tems. Personne ne se pressait. Vous auriez dit la marche tranquille et pensive de ces chevaux flamands qui posent doucement leurs pieds sur la terre, et paraissent craindre de la blesser. Chaque note, brève ou longue, forte ou douce, avait sa valeur égale ; plus la mesure était chargée de doubles-croches, plus on prolongeait sa durée : rien de perdu, soupirs, demi-soupirs, petites notes, tout comptait ; c'était une exécution effrayante d'exactitude. Miss Morrisson faisait tonner sa pédale ; le teinturier désolait sa grosse corde ; le violon démanchait avec fureur. Non-seulement cette *exécution* (mot éminemment convenable) étonnait nos oreilles déchirées, mais elle éblouissait les regards par la quantité et l'incohérence de ces gestes contraires,

Digitized by Google

œuvres de tant de bras, de coudes et de poignets agités en sens divers. Que d'applaudissemens couronnèrent ces efforts! Toutes les dames qui, pendant le massacre de ce « *charmant morceau* », avaient marqué la mesure avec leurs têtes et leurs éventails, se mirent à le commenter : on parla tendresse, musique, composition, génie, beaux-arts : notre bourgeoisie virtuose m'arracha plus d'un sourire, et bientôt Mme Morrisson nous annonça que miss Émilie, l'héroïne du morceau précédent, allait accompagner miss Fanny, sa sœur cadette, prête à faire briller devant nous ses talens d'exécution vocale.

Tout se tait : je reconnais la ritournelle de cette vieille romance :

Nancy, Nancy, veux-tu me suivre (1)?

La jeune fille, immobile comme un terme, la main droite légèrement appuyée sur le piano, l'œil fixé sur le plafond, la physionomie sévère et sombre, commence son morceau ou plutôt son gémissement. Non, ce n'est qu'en Angleterre que ces lamentables accens peuvent recevoir le nom de musique et l'honneur de faire partie d'un concert. Sans mesure, sans rhythme, sans expression, ce n'est qu'une monotone et longue plainte; je me sentais prêt à pleurer, par le seul effet sympathique de ces sons qui me paraissaient mouillés de larmes, et qui agissaient sur moi comme les sons lointains des cloches, pendant une triste soirée d'automne, agissent sur les gens dont la susceptibilité nerveuse est très-irritable : mais tout-à-coup

(1) *Oh! Nancy! wilt thou gang with me?*

Chanson à peu près aussi moderne que le *Point du Jour*, ou même : *Que ne suis-je la fougère?*

Digitized by Google

je me pris à rire en entendant les gémissemens sympathiques d'une pauvre bête, que l'on retenait captive dans un cabinet noir pour qu'elle ne troublât pas la réunion musicale. Ce concertant inattendu était l'épagneul de Mme Morrisson, dont cette étrange musique paraissait singulièrement agacer la fibre. Les deux sœurs, sans être déconcertées de cet incident, semblables à deux horloges de Bréguet qui se communiquent mutuellement leur vibration, se soutenaient assez bien; et par une charité fraternelle fort intéressante, jetaient de tems en tems sur leurs fautes réciproques un voile officieux. Les applaudissemens qui les récompensèrent furent enthousiastes; je ne doute pas de leur sincérité.

Redirai-je ici comment un jeune cousin de Mme Morrisson nous défigura un concerto de Viotti; quels sons aigus firent jaillir de sa chanterelle ses doigts, toujours postés près du chevalet? Peindrai-je les efforts inutiles de miss Fanny et d'un gros monsieur pour venir à bout du duo célèbre de Mozart : « *Crudel perchè finora?* » Enfin, répéterai-je la singulière excuse de Mme Morrisson, qui, s'apercevant du peu de succès produit par le duo, cherchait à justifier sa fille : « Je n'aime pas, disait-elle ingénument, ces romances en *i* et en *o*: je n'ai jamais permis à mes filles de chanter qu'un seul morceau italien : « *C'est l'amour, l'amour, l'amour!* » Mme Morrisson, par l'inflexion bizarre qu'elle donnait à ces derniers mots, en faisait, il est vrai, une ariette de Rossini.

Je cherchais des yeux Rappelwherer, dont le grotesque chagrin m'avait amusé pendant la séance. Il avait disparu. Trois morceaux et un final me restaient encore à subir. On avait assez ébranlé mes nerfs et désespéré mon oreille; je résolus d'imiter le maître de chapelle, et d'aller à son

Digitized by Google

instar respirer un air purgé de sonates, dégagé de notes fausses et libre d'appogiatures. Au moment où Émilie commençait à chanter la vieille ballade intitulée : *Jeanne la folle* (1), je m'esquivai en maudissant les bourreaux amateurs qui venaient de causer mon supplice. J'avais déjà franchi le quartier de Mme Morrisson, et j'atteignais la grande rue d'Oxford, lorsqu'un bruit de voix, d'instrumens, de cris confus, au milieu desquels retentissaient je ne sais quels accens qui m'étaient connus, m'engagea à presser le pas.

Il était onze heures et demie du soir ; ce tapage nocturne m'inquiétait. Bientôt j'aperçois Rappelwherer, se débattant au milieu des gardes de la nuit (2) qui l'entraînaient. Trois ou quatre individus de mauvaise mine, et chargés de harpes, de mandolines et de clarinettes, poursuivaient de leurs cris le malheureux maître de chapelle. « Arrêtez-le, arrêtez-le ! qu'il passe la nuit au violon ! » Je parvins jusqu'au pauvre Allemand, et je voulus savoir d'où venait son désastre. « Ah ! mon cher monsieur, me dit-il, la maufaise mousique me persécute. Ce misérapple-là (en me montrant un joueur de basse) chouait un grand temi-ton trop haut ; cette apominaple clarinette soufflait un temi-ton trop pas ; ces autres-là (en me désignant deux chanteurs) défiguraient notre pel air allemand :

Steh' nur auf, steh' nur auf!

J'ai foulu leur faire quelques opservations honnêtes, ils ont appelé ce constable, et je fais passer la nuit en

(1) *Crary Jane ;* ancienne complainte.

(2) *Watchmen ;* chargés de maintenir l'ordre pendant la nuit.

Digitized by Google

brison, si vous ne me direz pas te là. — Oui, reprenait le gardien de la nuit, c'est un Français qui s'est enivré et qui veut empêcher ces braves gens de gagner leur vie. Demain matin je le mènerai devant le juge de paix, il paiera dix schellings pour apprendre à troubler le repos public. » Ce ne fut pas sans peine que j'arrachai des mains des barbares notre Orphée germanique. Chemin faisant, il se consola en invectivant l'Angleterre, en la déclarant privée de tout génie musical; et, fidèle à ces théories dont aucun Allemand ne peut se passer, il me prouva par syllogisme et par enthymème, qu'un peuple éminemment carnivore doit avoir l'oreille fausse; et que l'effet inévitable du *roastbeef* est d'émousser toute sensibilité musicale.

(*Extractor.*)

Digitized by Google

MILICE PROVINCIALE A CHEVAL (1).

Elle n'est plus, cette milice agricole, noble débris des tems féodaux; sa gloire est un souvenir; son uniforme est une relique; son orgueil est déchu; ses services sont oubliés. Après avoir traversé cinq siècles, vu tomber les trônes, mourir les rois, changer la constitution de l'Angleterre, elle se tenait encore debout, glorieuse de sa longue existence, et fière de ses trophées pacifiques. Le marquis de Landsdowne vient de la détruire. Vicissitude affreuse des choses humaines! ingratitude des gouvernemens!

La milice provinciale à cheval était si respectable par son antiquité! Comme spectacle, comme témoignage vivant des tems qui ne sont plus cités, elle méritait d'être conservée. Où les comtés d'Angleterre pourront-ils retrouver jamais un amusement aussi innocent et aussi pur? Cruelle politique! comment pousser aussi loin l'insouciance et la barbarie! D'un trait de plume cette institution militaire a disparu de la scène du monde;

(1) Note du Tr. Les *yeomen*, ou vassaux obligés à quitter leurs possessions rurales pour suivre la bannière des chefs féodaux, formaient une milice agricole dont le courage fut souvent éprouvé dans les guerres civiles et étrangères de l'Angleterre. Ce fragment bizarre des institutions du moyen-âge s'était conservé jusqu'à nos jours, et avait survécu à l'organisation nouvelle des armées européennes, depuis l'invention de la poudre à canon. Ridicule par son inutilité et son peu de rapport avec la civilisation moderne, la *yeomanry* se faisait remarquer par la persévérance d'une loyauté qui dépassait le dévouement des plus ardens torys. C'est le marquis de Landsdowne qui l'a détruite pendant son dernier ministère.

Digitized by Google

et le monde va comme à l'ordinaire; tant l'oubli nous est facile, dit l'historien Tacite; tant les plus grands événemens nous causent souvent peu d'émotion!

Le destructeur de la milice provinciale à cheval, dont je livre le nom à l'indignation des siècles, prétend pour s'excuser que les troupes bourgeoises n'étaient d'aucune utilité réelle. Je soutiens, moi, qu'elles concouraient puissamment à nos menus-plaisirs, et qu'à ce titre on ne pouvait les traiter avec trop de vénération. Sans elles, la province perd son caractère, un type de mœurs disparaît, l'observateur et le peintre sont privés d'un objet d'études spéciales. Si le marquis de Landsdowne a osé les dissoudre, c'est qu'il n'a jamais eu le bonheur de les contempler dans l'éclat de leur gloire, dans la complète idéalité de leur caractère. Troupes qui ne se battaient jamais; soldats toujours inoccupés et toujours actifs; corps admirable par la gaîté de ses membres, la fraîcheur de son costume, l'antiquité de son repos, la rondeur des abdomens qui le composaient, l'embonpoint des chevaux qui le portaient; milice infatigable pour la parade, sans modèle, sans exemple, sans pareille; elle eût désarmé le marquis et fait tomber de sa main puissante la plume qui l'a elle-même désarmée.

Mais, je le répète, le marquis, ainsi que la plupart des habitans de Londres, n'ont jamais rien aperçu de comparable à cette milice, n'ont jamais rien imaginé qui lui ressemblât. Dès qu'on vous parle de service militaire, de guerriers armés pour la patrie, votre imagination se représente des cuirasses bronzées par la fumée de la poudre, des capitaines blanchis sous le harnais, des visages hâlés par l'intempérie des saisons, des chevaux hennissans, le son des trompettes, la sévérité de la discipline, l'esprit de confraternité guerrière, l'ardeur des

Digitized by Google

combats, le mépris de la vie. Or, il est impossible de rien imaginer qui s'éloigne davantage des qualités physiques et morales qui distinguaient le ci-devant membre de notre milice à cheval.

Ce brave militaire était ordinairement très-gras ; quatre repas par jour ; une profonde apathie intellectuelle ; une grande sécurité morale ; une face rubiconde ; un attachement inébranlable aux usages gastronomiques de la vieille Angleterre ; la nécessité et l'habitude de bien vivre ; l'éloignement pour la dispute ; beaucoup de haine pour ces occupations extraordinaires qui *désheurent* un bourgeois paisible : à ces principaux traits vous l'eussiez reconnu. Si vous voulez savoir à quoi son tems se passait, je vais vous l'apprendre. Fourbir son sabre, polir son épée, nettoyer son ceinturon, galoper à travers champ ; tel était son service militaire. Mais à quoi était-il bon ? à se faire regarder.

Il fallait voir en effet les jeunes garçons et les jeunes filles fixer sur lui des yeux pleins de surprise. Il fallait le voir traverser le village, et laisser ses voisins tout ébahis de contempler *John Hodges*, le fermier, transformé en soldat ou en capitaine. Lui-même, croyant à peine à la réalité de la métamorphose, restait absorbé, pour ainsi dire, dans l'admiration qu'il s'inspirait à lui-même. Relever son sabre, redresser son casque, rajuster ses gants, caresser son cheval, assurer la position de ses épaulettes ; que d'affaires à la fois ! Il existait dans son costume et par son costume. Rien chez lui n'annonçait la morgue, le dédain, la fierté. *Bon enfant* dans toute l'acception de ce mot populaire, il n'avait pas l'air de dire à la troupe béante autour de lui : « *Pourquoi me regardez-vous ?* » Mais : « *Regardez-moi bien : vous avez raison. Je ne suis bon qu'à cela ; mais sous ce rapport, je vaux mon*

Digitized by Google

prix. » Admirable modestie! mélange ineffable d'ingénuité et d'orgueil, d'estime de soi-même et de sincérité consciencieuse! Innocent dans sa grandeur, cordial dans sa fierté, objet de vénération pour lui-même, incapable d'offenser un petit enfant, beau de parure et d'embonpoint, héroïque dans sa vie privée, il déposait l'uniforme, suspendait son glaive vierge de sang humain; et comme Cincinnatus, retournait après la parade aux travaux du labourage.

Le *yeoman*, ou milicien à cheval, avait aussi son caractère politique; c'était un toryisme à toute épreuve et un orgueil de servilité sans égale. Quel zèle, quelle ardeur pour la cause légitime! Il aimait le pouvoir absolu avec un abandon d'affection, un délire de loyauté, dignes d'une éternelle mémoire. Non, jamais il ne contemplait son brillant uniforme sans être pénétré de dévouement pour la monarchie; et, comme cette contemplation était profonde et fréquente, les sentimens qu'elle lui inspirait se renouvelaient et s'exaltaient chaque jour. Il ne concevait pas que, sur la face du globe, il existât d'êtres assez pervers, assez absurdes, assez déloyaux pour imaginer que la perfection idéale ne se trouve pas toujours chez le monarque et son ministre. Royaliste, quand il partait pour la revue; fanatique de toryisme, quand il mettait son cheval au petit galop; cette ardeur loyale s'augmentait à mesure qu'il s'approchait de son corps, et que les paysans s'arrêtaient sur la grande route pour le voir et l'admirer. Après une demi-heure de parade, cette exaltation touchait presque à la frénésie: mais, après le dîner; mais, quand la capacité de son estomac se trouvait pleinement satisfaite, aux dépens de l'officier supérieur et en présence de ce chef auguste; alors, surtout, éclatait avec une explosion épouvantable

Digitized by Google

sa loyauté prise de vin ! Si Bonaparte eût pu assister, de loin, aux dernières scènes d'un tel repas de corps, l'effroi l'eût saisi sur son trône. Les batteries de Boulogne eussent été abandonnées; le blocus continental n'eût pas eu de suites; les yeomen de Leicestershire ou de Northampton auraient assuré le repos du monde : les projets d'invasion, dont le redoutable empereur nous menaçait, se fussent effacés de son esprit; l'expédition de Russie n'aurait pas eu lieu; lord Wellington n'aurait pas triomphé à Waterloo.

Je raconte ici les plus nobles exploits de la milice provinciale. *Vive le Roi!* Trois fois *trois rasades au nom du Roi!* Les échos de la salle du festin répétèrent ces acclamations héroïques. Et voilà cependant les loyaux serviteurs que l'on a récemment effacés des contrôles! Non-seulement un arrêt si barbare n'a pas changé leurs sentimens, mais leur loyauté a paru s'accroître du sacrifice douloureux qui leur est imposé.

Quand le cruel marquis eut licencié cette armée, chefs et soldats, les yeux baignés de larmes, se réunirent pour la dernière fois. Les adieux mutuels de ces héros offraient le spectacle d'une touchante solennité. Courageux et immobiles dans le coup qui les frappait; tristes, malgré la distribution du petit verre d'eau-de-vie, cadeau d'un officier sensible à leurs peines; toujours torys en dépit de l'inhumanité du ministère, ils répétèrent encore leurs anciens cris de loyauté. Bientôt il fallut déposer à jamais l'uniforme, le glaive et le casque. C'était perdre la moitié d'eux-mêmes. Il fallut quitter son cheval ou payer la taxe. Tout le monde sait qu'une taxe à payer est la pierre de touche la plus certaine d'une loyauté solide ou chancelante. Eh bien! leur vertu et leurs principes ne se démentirent pas. Ils payèrent en pleurant.

Digitized by Google

Pensez, mortels trop inflexibles, aux résultats d'une telle mesure. Réfléchissez à la destinée d'un pauvre milicien dépouillé de son uniforme. Comparez sa tête chargée du casque et sa tête privée du casque ; voyez ce corps sans ame, se traîner comme une ombre dans les ténèbres de la vie privée. Pesez la valeur, calculez l'étendue de ce dévouement immense. Rappelez-vous combien de loyaux sujets, faute d'une place qui leur était refusée, ont passé dans les rangs de l'opposition ; admirez ces martyrs de la persécution ministérielle, forcés de quitter leurs galons et se sacrifier en silence. Contemplez-les, buvant l'ale favorite, et mêlant à leurs libations les malédictions accoutumées contre le libéralisme. Ouvrez enfin les annales de l'histoire à ce noble dévouement d'un corps antique dont la dernière ruine a croulé sous la main du marquis de Landsdowne ; à ce vénérable débris d'une civilisation détruite ; à cette association de bons fermiers militaires, défenseurs pacifiques des plans de Metternich, et toujonrs légitimes, alors même que le pouvoir absolu venait de les briser.

(*New Monthly Magazine.*)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Exploitation de l'acajou. — Les divers usages auxquels on fait servir l'acajou sont si généralement connus, qu'il est inutile de les indiquer; il suffit de rappeler que presque tous nos meubles de luxe en sont faits. Cette préférence que lui a donnée l'ébénisterie est motivée par sa dureté, la beauté de ses veines et le poli qu'il est susceptible de prendre. On assure aussi qu'il ne peut être détruit ni par l'eau ni par les vers, et qu'il est à l'épreuve du boulet. Jadis les Espagnols employaient l'acajou à la construction de leurs navires; et quand le capitaine Franklin (1) partit pour son dernier voyage vers le pôle, il emporta avec lui des bateaux d'acajou; ce bois étant le plus facilement transportable de tous. En effet, comme les planches que l'on en tire sont extrêmement dures, on peut leur donner beaucoup moins d'épaisseur (2) qu'à celles que l'on débite dans la plupart des autres bois; il en résulte qu'elles réunissent la légèreté à la force.

Quoique les Espagnols aient été probablement les premiers qui firent usage de l'acajou, et que ce soient

(1) Voyez sur ce voyage nos précédens numéros.

(2) On scie jusqu'à dix-huit épaisseurs dans un seul pouce, et l'on fait du plaqué d'acajou comme du plaqué d'or et d'argent.

Digitized by Google

les Français qui le travaillent le mieux, c'est en Angleterre qu'on en fait les plus fortes importations. C'était autrefois la Jamaïque qui en fournissait la plus grande partie, et l'acajou de cette île est encore considéré comme le meilleur. La qualité dépend beaucoup de la situation où se trouvent les arbres. Dans un sol élevé et pierreux qui paraîtrait incapable d'alimenter les racines, ce bois acquiert une contexture serrée qui en rend l'exploitation très-avantageuse, tandis que dans les terres grasses et d'alluvion, quelle que soit la vigueur de la végétation de la plante, sa couleur pâle et son tissu plus poreux en diminuent beaucoup la valeur.

Ce fut, dit-on, un charpentier du bâtiment de sir Walter Raleigh qui reconnut le premier les qualités précieuses de cet arbre, tandis que ce bâtiment était à l'ancre, dans un port de la Trinité, en 1595. Le dr. Gibbons le fit connaître en Angleterre. C'était un médecin célèbre qui vivait à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Il avait reçu de son frère un coffre et un bureau taillés dans une souche d'acajou.

On estime, à Honduras (1), qu'il faut deux cents ans pour que cet arbre parvienne à son entier développement et puisse être coupé avec avantage. Cette opération commence vers le mois d'août. Les troupes d'ouvriers employés à cette besogne s'élèvent de vingt à cinquante individus; il est très-rare qu'elles excèdent ce nombre. Elles sont composées d'esclaves et de personnes libres; on ne met entre eux aucune distinction, et il arrive même quelquefois que c'est un esclave qui est le conducteur des travaux ou, comme on l'appelle, le ca-

(1) Ancienne province de la Nouvelle-Espagne, dans le golfe du Mexique.

Digitized by Google

pitaine. Chaque troupe a un individu que l'on nomme le chasseur, et que l'on choisit parmi les plus intelligens de la bande; sa principale occupation est d'aller à la recherche des pieds d'acajou. En conséquence, vers le commencement du mois d'août, le chasseur se met en route pour faire ses recherches. Il faut qu'il se fraie un chemin à travers l'épaisseur des bois pour arriver aux arbres les plus élevés qui s'y trouvent. Quand une fois il y est parvenu, il y grimpe, et de ce point culminant, il examine toute la contrée environnante. A cette époque de l'année, les feuilles de l'acajou sont invariablement d'un jaune rougeâtre, et un œil exercé peut reconnaître, à une grande distance, les endroits où il est le plus abondant. Le chasseur se dirige vers ces endroits, et, sans compas, sans autre guide que ses souvenirs, il ne manque jamais d'arriver juste au point qu'il veut atteindre. Une chose plus difficile, c'est de cacher aux chasseurs des autres troupes les découvertes qu'il a pu faire. Ceux qui sont intéressés à reconnaître sa trace, savent, par leur propre expérience, tous les artifices qu'il peut mettre en œuvre. La rupture de quelques petites branches, l'impression la plus légère des pieds sur le sol, suffisent pour le faire dépister; il n'y a pas jusqu'aux feuilles sèches qu'il jette derrière lui, pour cacher l'empreinte de ses pas, qui ne servent souvent à indiquer la route qu'il a prise. Il en résulte que les personnes qui exploitent l'acajou ont très-souvent la douleur de voir lès avantages qu'elles se promettaient enlevés par leurs compétiteurs.

Quand une fois le trésor caché a été reconnu, on s'occupe d'abattre autant de pieds d'arbres qu'il en faut pour occuper la troupe pendant toute la saison. Le tronc de l'arbre, à cause de ses dimensions, est considéré comme la partie la plus avantageuse; mais pour les meubles de

Digitized by Google

pur ornement, les branches conviennent davantage, attendu que le grain en est plus fini et que les veines en sont plus riches et plus variées. Quand une fois les arbres sont abattus, on s'occupe de tracer les chemins. La dépense de cette seconde opération et le tems que l'on y met, font à peu près les deux tiers du tems et des frais de l'opération totale. Chaque exploitation d'acajou offre l'aspect d'un petit village; on a toujours le soin de les placer à proximité de quelque rivière.

Il existe une sorte d'élégance champêtre dans la disposition et l'aspect des habitations de ces villages temporaires, construits avec les matériaux qu'on se procure sur les lieux. Beaucoup de ces maisons sont faites dans un seul jour, et sans qu'on emploie d'autre instrument que la hache. Quand une fois on a achevé la construction du village, on y fait aboutir une route qui conduit le plus directement possible à l'endroit où les arbres ont été abattus. Cette route, à laquelle viennent souvent se réunir des chemins d'embranchement, est toujours pratiquée à travers d'épaisses forêts remplies de buissons et de grands arbres. Les travailleurs commencent d'abord par abattre les buissons avec leur coutelas; l'habileté avec laquelle ils s'en servent supplée à l'insuffisance de cet instrument. Cette partie des travaux se fait à la tâche. On coupe ensuite les grands arbres avec la hache, le plus près possible du sol; on brûle ceux qu'on ne peut parvenir à abattre avec la hache, à cause de leurs dimensions. Quand ces arbres ont été abattus, on les met de côté sans en faire aucun usage, à moins que l'on n'ait à traverser des étangs et des rivières. Dans ce cas, on en fait des espèces de ponts. La construction de ces ponts est loin d'être sans difficulté à cause des énormes poids qu'ils doivent supporter. On est quelquefois obligé d'en

Digitized by Google

construire plusieurs quand l'acajou que l'on a abattu se trouve à une grande distance du point d'embarquement. Il n'y a qu'une quantité considérable de madriers qui puisse indemniser de ces frais, qui sont fort considérables. Lorsque la route a été dégagée des arbres et des buissons qui s'y trouvaient, il faut encore la niveler afin que les voitures puissent y circuler facilement. On sent que cette dernière partie de la tâche n'est pas la moins difficile à cause de toutes les souches d'arbres qui s'y trouvent.

Cette route, une fois finie, on s'occupe de la division des madriers, ce qui a ordinairement lieu en décembre. Cette opération se fait au moyen de la scie. Chaque arbre peut fournir d'un à trois ou quatre madriers selon sa longueur. On cherche, autant que possible, à égaliser les morceaux, afin que la charge des bœufs qui doivent les transporter soit à peu près la même. Mais cela n'est pas toujours possible, et l'on est obligé d'employer des bœufs additionnels pour le transport des plus forts morceaux. Le plus grand que l'on ait scié à Honduras, avait 17 pieds de long, 57 pouces de large et 64 pouces d'épaisseur; son poids était d'environ quinze tonneaux.

C'est pendant la saison sèche, dans le mois d'avril ou de mai, que l'on s'occupe du transport des madriers d'acajou; car, quoique la saison des pluies finisse en février, le sol est encore trop mou en mars pour que le transport puisse se faire dans ce mois. Le transport est, à proprement parler, le moment critique de l'opération; car si, par malheur, une averse vient à tomber, on est forcé de la suspendre et de l'ajourner quelquefois à un tems fort éloigné. L'intensité de la chaleur est si forte à cette époque de l'année qu'on n'attelle les bœufs que pendant la nuit, et qu'on les laisse reposer pendant le jour.

Digitized by Google

Quand une fois les madriers sont arrivés à la rivière, ordinairement éloignée de six à neuf milles (environ deux à trois lieues) du lieu où la coupe a été faite, on les met à l'eau, après les avoir marqués des initiales du propriétaire. Les bœufs et leurs conducteurs retournent ensuite pour charger de nouveau. C'est vraiment un spectacle extraordinaire que celui du transport de ces madriers. Six pièces occupent sur la route une étendue d'à peu près un quart de mille; le mugissement des bœufs; les cris de leurs guides à demi nus; le bruit des chaînes et des roues; les lueurs que répandent les torches de cette caravane nocturne; tout ce tumulte au milieu du silence de la nuit, et dans la profondeur des solitudes, composent une scène dont on ne saurait se faire l'idée, quand on n'en a pas été témoin. En voyant l'aspect sauvage des hommes, qui figurent dans cette scène, on a peine à croire que ce sont les jouissances d'un luxe raffiné que leur industrie prépare, et que les charges qu'ils transportent doivent servir aux élégantes décorations de nos boudoirs et de nos salons.

A la fin du mois de mai, les pluies périodiques commencent à tomber. Elles sont si abondantes, qu'au bout de quelques heures les routes deviennent impraticables. On s'empresse alors de mettre les outils en magasin. Ces averses épouvantables se prolongent jusqu'à la mi-juin, époque à laquelle les divers cours d'eau acquièrent leur plus haute élévation. On fait alors flotter les madriers pendant une distance d'environ 200 milles (un peu plus de 66 lieues). Tous les bûcherons les suivent dans les bateaux du pays pour les dégager des branches pendantes des arbres, dans lesquelles ils s'embarrassent, jusqu'à ce qu'enfin ils soient arrêtés par une barre construite à cet effet. Les diverses troupes s'occupent alors

Digitized by Google

à reconnaître leurs madriers au moyen des signes qu'elles y ont faits et elles en composent de grands radeaux ; c'est dans cet état qu'ils arrivent dans les chantiers des propriétaires. Là on leur fait subir une seconde préparation en égalisant les surfaces et les extrémités rendues fort inégales par les chocs qu'elles ont subis dans le trajet. Chacun des ouvriers reçoit, à Honduras, environ 70 livres sterling (1750 fr.) : la main-d'œuvre étant, dans cette partie de l'Amérique, à un prix très-élevé. Il faut ajouter à la dépense des salaires, l'intérêt du capital engagé dans l'acquisition et les frais d'entretien des outils, des bœufs, etc.

Dans l'île de Saint-Vincent, l'acajou ne s'élève guère à une hauteur de plus de cinquante pieds, et son diamètre a rarement plus de dix-huit pouces. Il fleurit en mai et en juin. Son écorce est amère et astringente ; on lui attribue des propriétés médicales tout-à-fait analogues à celles du quinquina.

Nuée de sauterelles à Smyrne. — Il y a quelque tems, une plaie semblable à celle d'Égypte a désolé Smyrne et son voisinage. Pendant plusieurs jours une immense volée de sauterelles a passé sur la ville comme une sombre nuée ; ces insectes tombaient sur les toits des maisons, où ils formaient une épaisseur de deux à trois pouces, et dans la mer, où ils traçaient de longs sillons que l'on pouvait suivre pendant plusieurs lieues. Quand le vent de mer se mit à souffler, les débris de ces insectes furent rejetés sur le rivage et sur les quais, où ils répandirent une odeur infecte. Lorsque, pendant la nuit, les rayons de la lune se réfléchissaient sur les ailes de ces sauterelles, elles ressemblaient à des flocons de neige ou plutôt à ces feux follets qui brillent

Digitized by Google

dans l'atmosphère durant les chaleurs de l'été. C'était, à cette époque de la journée, un spectacle singulier et presque magique. « J'étais obligé, dit un voyageur qui fut témoin de ce phénomène, durant une chaleur si forte, de tenir mes croisées ouvertes pendant la nuit. Il en résulta que les sauterelles pouvant s'introduire dans ma chambre, elles m'incommodaient extrêmement en sautant sur le plancher et en se glissant dans mon lit. J'observai parmi elles une espèce qui différait beaucoup des autres : elle était plus courte et plus épaisse, et ressemblait presque à un escarbot, quoique son corps fût aussi renfermé dans une brillante cotte de mailles. Ces petits animaux sont d'excellens sauteurs, mais leur vol n'est pas très-rapide. Ils déposent des œufs en grande abondance dans toutes les directions. Les poules paraissent beaucoup aimer les sauterelles et surtout leurs œufs; mais cet aliment exerce sur les leurs une influence fâcheuse; ils se putréfient promptement, et les Grecs de Smyrne refusaient d'en manger, en disant qu'ils étaient malsains. Telles sont les principales circonstances du fait dont j'ai été témoin; mais il reste à expliquer ce qui peut déterminer la réunion d'une aussi immense quantité d'insectes, capables pendant plusieurs jours de cacher, en volant dans l'atmosphère, le disque du soleil et celui de la lune. »

Voracité des populations indigènes de l'Asie septentrionale. — Les peuples de cette partie du monde ont véritablement un appétit prodigieux, et qui doit paraître incroyable à tous ceux qui n'en ont pas été témoins. « A Tabalak, dit un voyageur, j'eus un exemple remarquable de l'appétit d'un enfant qu'on m'assura n'avoir pas encore cinq ans. Il se roulait tout autour de la

Digitized by Google

chambre pour manger le suif qui coulait des chandelles. Surpris d'un goût aussi étrange, je demandai si c'était parce que cet enfant avait très-faim, ou parce qu'il aimait beaucoup la graisse, qu'il mangeait ce suif. Ni l'un ni l'autre, me répondit-on, mais parce que les Sibériens mangent partout où il y a des alimens et ne laissent jamais rien perdre de ce qui peut être mangé. Je lui donnai une chandelle faite du suif le plus impur, puis une seconde, puis une troisième; et le tout fut avidement dévoré. Mon compagnon lui offrit ensuite plusieurs livres de beurre gelé, il les mangea également, ainsi qu'un grand morceau de savon jaune qu'on lui présenta. Je priai alors toutes les personnes présentes de ne plus rien lui donner, car il est évident qu'il aurait continué à dévorer tout ce qu'on lui aurait offert.

» Ce que je vais dire de la voracité des hommes faits paraîtra encore plus incroyable. Aucun aliment, quelque dégoûtant qu'il soit, ne leur répugne. Je crois qu'il n'y a que l'absence d'alimens qui puisse limiter leurs consommations. J'ai vu, à plusieurs reprises, des Sibériens manger jusqu'à quarante livres de viande par jour. Il faut que leur estomac ne soit pas organisé de la même manière que le nôtre, car sans cela il leur serait impossible d'avaler d'un seul trait, comme ils le font, leur soupe et leur thé à une température si élevée qu'ils nous brûleraient infailliblement les entrailles. J'ai vu trois de ces gloutons manger un renne dans un seul repas sans en laisser un morceau, car ils en consommèrent jusqu'aux entrailles. Il serait impossible qu'une colonie sibérienne vécût dans l'Europe occidentale; un seul individu y consommerait davantage que toute une famille d'Européens. »

Digitized by Google

L'amiral Saritcheff rapporte que les Tungouses qui l'accompagnèrent dans son voyage en Sibérie, au lieu de dormir au bivouac, employaient toute la nuit à manger. On avait triplé ou quadruplé la ration ordinaire des Russes, et cependant ces hommes se plaignaient de ne pas avoir de quoi se nourrir. On dit à l'amiral qu'un de ces hommes était dans l'usage de manger chaque jour tout le quartier de derrière d'un bœuf, vingt livres de graisse, et de boire une quantité proportionnelle de beurre fondu. Curieux de vérifier ce fait, il fit venir l'homme en question; on lui donna un potage de riz bouilli avec trois livres de beurre, le tout pesant vingt-huit livres. Quoiqu'il eût déjà déjeuné, il mangea la totalité de ce potage avec avidité, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il n'en éprouva aucun inconvénient dans toute la journée. Le lendemain il eût volontiers recommencé.

Ils mangent aussi des quantités énormes de poisson gelé et cru. « En dépit de nos préventions, dit le voyageur que nous avons cité plus haut, c'est un des mets les plus délicats qu'on puisse se procurer. Rien de plus délicieux que de faire fondre du poisson cru dans sa bouche : les huîtres, la crême, les meilleures gelées du monde n'en approchent pas; et ce qu'il y a de plus agréable, c'est qu'on peut se procurer cet aliment en quantité très-abondante et à fort peu de frais. Je viens de manger la totalité d'un poisson glacé du poids de deux à trois livres, avec du biscuit noir et de l'eau-de-vie de seigle, et je défierais l'art ou la nature de préparer un meilleur repas. On le coupe par tranches minces, de la tête à la queue; et c'est pour cette raison qu'on lui a donné le nom de *stroganina*. »

Digitized by Google

Sciences Médicales.

Spécifique contre la morsure des serpens à sonnettes. — Ce spécifique est la plante *uvularia perfoliata major* de Michaux, l'*u. lanceolata* de Wildenow et l'*u. grandiflora* de Smith. Elle est assez commune sur les terrains élevés et découverts, pourvu que le sol y soit fertile; on la trouve aussi entre les rochers; elle peut supporter une assez grande variété de température, car elle s'est répandue depuis le Canada jusqu'aux Carolines, et sans doute plus loin encore.

On savait depuis long-tems que les indigènes américains guérissaient les morsures de serpens à sonnettes par l'application d'un remède végétal; mais aucun voyageur n'avait reçu la révélation de ce précieux secret, lorsqu'il fut enfin communiqué, en 1820, dans des circonstances qu'il ne sera pas inutile de faire connaître.

Le gouvernement des États-Unis faisait procéder à la démarcation des frontières entre le territoire de l'Union et le Canada. Au mois d'août 1820, les commissaires firent la reconnaissance des îles qui sont à l'extrémité du lac Erié. Parmi les hommes de leur suite, il y avait un chasseur nommé Hank Johnson, d'origine européenne, mais enlevé dans son enfance par des Indiens *Sénécas*, qui l'avaient élevé et adopté; de manière qu'il devint un homme de leur nation, qu'il en prit les mœurs, combattit avec eux, se concilia leur estime et leur affection par sa valeur et son adresse, et qu'il est maintenant un des principaux chefs des Sénécas répandus autour de la crique de Cattarangus. Dans la dernière guerre, il s'était réuni aux troupes américaines, commandées par le général Porter, vers le Niagara, et se

Digitized by Google

distingua surtout à la bataille de Chippeway, où ce robuste et courageux guerrier sauva le major Frazer, dangereusement blessé. Hank le chargea sur ses épaules, et sans prendre aucun repos, il le porta jusqu'à l'ambulance, le remit entre les mains des chirurgiens, et revint au combat. Sa bravoure fut aussi très-utile dans une sortie que fit la garnison du fort Erié.

Tandis que les commissaires s'occupaient de leurs travaux, l'un des hommes qui les aidaient fut mordu par un serpent à sonnettes. Dès que Hank apprit cette nouvelle, il courut au secours du blessé et cueillit des plantes; il en prit les racines et les feuilles, dont l'infusion fut bue par le malade, tandis que d'autres feuilles mâchées étaient appliquées sur la blessure. Il ne fallut point d'autre médicament; aucun accident ne survint, et le blessé fut complètement guéri en très-peu de tems.

Quelques jours après cette aventure, un gros serpent mordit un chien de chasse à la tête et à la langue; malheureusement Hank n'était pas là : les blessures du pauvre animal étaient profondes; il enflait à vue d'œil et on s'attendait à le voir expirer, lorsque Hank arriva pour le rendre à la vie. L'animal fut traité de la même manière que l'homme l'avait été auparavant et avec le même succès. L'enflure disparut, les plaies furent cicatrisées, et le chien reprit bientôt toutes ses forces et toute son ardeur. Les travaux des commissaires étant terminés, les Sénécas furent ramenés par Hank à leurs habitations. Deux des commissaires connaissaient particulièrement ce digne chef, car c'était le général Porter et le major Frazer : afin de répandre la connaissance du remède salutaire, dont on avait éprouvé l'efficacité, les botanistes furent consultés, et d'après la description de la plante, ils reconnurent sur-le-champ l'*uvularia gran-*

Digitized by Google

diflora ; alors le général Porter en produisit quelques échantillons, qu'il avait choisis parmi les plantes recueillies par Hank, et il fut constaté que les botanistes l'avaient bien dénommée.

Voyages.-Statistique.

Voyage pédestre du capitaine Cochrane. — Le capitaine Cochrane se proposait de faire tout le tour du monde en marchant, et il est parvenu à accomplir en partie cet étrange projet. Nul homme au monde n'a jamais tiré un meilleur parti de ses jambes. Nos badauds de Londres sont tout fiers quand ils ont employé deux ou trois semaines à gravir le monticule pittoresque de Ben-Lormond, et à faire le tour de Loch-Ketturin. A la fin de la saison des chasses, dans les dîners dont elles sont l'occasion, nous entendons quelquefois un convive se vanter d'avoir fait 40 ou 45 milles (quinze lieues) tout d'une traite ; distance qui équivaut à peu près à celle de Glasgow à Edimbourg. Ce sont là de ces prouesses qui honorent tout une vie, et qu'un grand-papa raconte fièrement à ses petits-enfans réunis près du feu autour de lui ; et cependant qu'est-ce qu'un voyage de 45 milles à côté de la marche de plus de 20,000 milles (près de 7,000 lieues), qu'a faite le capitaine Cochrane ?

Cet intrépide marcheur a été de Londres à Ochotsk (1), sur la mer Glaciale, en traversant la France, l'Allemagne, la Prusse, la Russie, la Tartarie et la Sibérie. Il s'est rendu ensuite au Kamschatka, et il en a fait tout le tour

(1) Ville russe de la Sibérie à environ 550 lieues nord-est d'Irkoutsk. Le commerce de pelleteries fait toute la richesse de la province dont cette ville est le chef-lieu.

Digitized by Google

en marchant. Ne pouvant pas aller plus loin, attendu qu'il ne trouvait plus où marcher, il rebroussa chemin, et revint également sur ses pieds. Ceux de nos *Touristes* qui ont été jusqu'à la pointe nord de l'Écosse, en reviennent gonflés d'orgueil, et en vous regardant ils semblent dire : « Tout ce que l'homme peut faire, je l'ai osé ! » Mais leur voyage aurait été tout au plus, pour le capitaine Cochrane, une affaire de quinze jours.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que dans ces prodigieuses excursions il était seul. Il avait d'abord proposé à l'amirauté de traverser sur ses jambes les sables de l'Afrique, pour se rendre sur la trace de Mungo Park. Mais comme cette proposition ne fut point accueillie, il voulut aller visiter les neiges éternelles de la Sibérie. Il se mit en route sans argent, sans ami, sans protecteurs, n'emportant avec lui, comme dit la chanson, « qu'un cœur joyeux et une paire de culottes. »

Il est impossible de ne pas éprouver un sentiment d'admiration pour une volonté si ferme. Le capitaine Cochrane s'est dit : « je ferai le tour du monde; je traverserai l'Europe et l'Asie; je me rendrai ensuite en Amérique, et, du détroit de Bœring, j'irai près du cap Horn, en parcourant ce continent immense dans toute sa longueur. » Cet objet, il l'avait toujours en vue, et rien ne pouvait l'en détourner. Les tempêtes se soulevaient autour de lui; il les considérait en souriant et continuait sa marche : le soleil à son méridien le brûlait de ses rayons; il essuyait sa sueur et marchait encore: les brigands l'attaquaient et lui enlevaient ses vêtemens; dès qu'ils l'avaient laissé, entièrement nu, sans souliers pour protéger ses pieds contre les pierres et les cailloux, sans bas pour défendre ses jambes contre les ronces et les épines, il reprenait gaîment sa marche. Les dis-

Digitized by Google

sipations des grandes villes, le luxe des châteaux de l'aristocratie où il était accueilli avec empressement, pouvaient à peine le retenir deux ou trois jours; il tournait son visage vers les brises glacées du nord, et continuait sa course; les habitations humaines disparaissaient peu à peu; la neige et les bêtes sauvages, le silence et la solitude, devenaient ses uniques compagnons; le bruit lointain de la société avait cessé de parvenir à ses oreilles; mais il marchait toujours.

Si le capitaine Cochrane n'a pas fait le tour du globe en marchant, comme il le voulait, ce n'est pas sa faute, car il n'a pas pu trouver d'embarcations pour sortir de l'Asie. Ce fut sans doute pour se consoler qu'il épousa une Kamschadale. Après ce mariage il songea à revenir en Angleterre. Mais revenir en ne faisant que neuf mille milles (trois mille lieues), lui parut une chose fort insipide; en conséquence il fit une excursion aux frontières de la Chine, ce qui lui procura plusieurs milliers de milles de plus d'un exercice salutaire. Notre héros n'était pas un savant, ni un homme d'un esprit très-supérieur, mais il avait une provision convenable de bon sens; il en résulte que son livre est incontestablement le meilleur itinéraire qui existe de la Russie, de la Tartarie sibérienne et du Kamschatka (1). Si jamais il nous prend fantaisie d'aller à Ochotsk et de rendre visite en passant à nos bons amis les Yakouts et les Tungouses, nous n'aurons besoin, pour faire très-agréablement ce voyage, que d'un esturgeon cru dans une poche et de son *Voyage* dans l'autre.

Nous sommes très-fâchés que le pauvre Cochrane soit

(1) *A pedestrian Journey through Russia and Siberian Tartary to the frontiers of China, the Frozen Sea and Kamtschatka.* By captain Cochrane.

Digitized by Google

mort. Si notre ame, dégagée de son enveloppe terrestre, conserve dans les autres sphères le goût qu'elle avait dans celle-ci, il est vraisemblable que le capitaine est occupé dans ce moment à parcourir quelque comète ou quelque étoile fixe, en faisant quatre ou cinq milles à l'heure.

L'Elysée espagnol. — Dans l'Estramadure, une personne qui jouit d'un revenu de 100 liv. st. (2,500 f.), peut y faire vivre une famille composée de quatre individus dans une grande aisance, et même y avoir une voiture. Le meilleur pain n'y coûte guère qu'un sou la livre; la bouteille de vin y est au même prix; et les légumes y sont très-abondans et à très-bon marché. On ne donne pas, par an, plus de deux liv. st. (50 fr.) à une servante. On se procure d'excellens fourrages pour les bestiaux, presque pour rien. La viande de porc y est excellente, et cependant il se vend à vil prix. Il faut ajouter encore à tous ces avantages, une végétation magnifique, un ciel d'une pureté presque inaltérable, une température délicieuse qu'embaume une profusion de plantes de toute espèce. Telle est l'Estramadure espagnole; on ne conçoit pas que des familles peu aisées ne viennent pas s'y établir, au lieu de passer l'Atlantique pour aller se fixer dans des déserts où elles sont obligées de se condamner aux travaux les plus pénibles, et où elles n'ont de communications habituelles qu'avec des populations sauvages. Que si c'est la crainte du gouvernement déplorable qui pèse sur ce beau pays qui en éloigne les familles anglaises, elles pourraient jouir d'une partie des mêmes avantages en se fixant dans le midi de la France, où elles trouveraient des mœurs et un gouvernement plus doux, et où la vie animale est également à très-bon marché, quoique cependant un peu plus chère.

Digitized by Google

Commerce.

Exportations et importations de la Grande-Bretagne pendant l'année précédente. — Il résulte d'un tableau imprimé par ordre de la Chambre des Communes, dit le *New Monthly Magazine*, que les exportations de la Grande-Bretagne, dans le cours de l'année finissant au 5 janvier 1829, se sont élevées à 62,000,000 liv. st. (1,550,000,000 fr.), dont plus de 52,000,000 liv. st. (1,300,000,000 f.) consistaient en produits britanniques ou irlandais. Les autres 10,000,000 st. (250,000,000 fr.) se composaient de marchandises qui se trouvaient en transit dans la Grande-Bretagne, et sur lesquelles il y avait 1,000,000 st. (25,000,000 fr.) provenant de nos possessions coloniales.

Les importations pour la consommation intérieure se sont élevées à 43,500,000 l. st. (1,087,500,000 fr.), dont plus de 800,000 l. st. (20,000,000 fr.) venaient des colonies anglaises dans l'Amérique du Nord. Ces provenances des deux Canadas, du Nouveau-Brunswick, etc., consistaient principalement en bois de construction d'une qualité très-inférieure à celui de Norvège; mais sous l'empire des absurdes tarifs auxquels sont soumises nos relations commerciales avec l'étranger, nous ne pouvons guère tirer de la Norvège pour plus de 60 ou 70,000 l. st. (1,750,000 fr.) de bois. Toutes les constructions publiques ou particulières faites dans la Grande-Bretagne, avec les bois américains, ont plus ou moins souffert de leur substitution aux bois de Norvège. Grâce à la politique libérale de la Prusse et de quelques autres états de la Confédération germanique, l'Allemagne est, après les États-Unis, le pays avec lequel nous faisons le com-

Digitized by Google

merce d'exportation le plus considérable. L'année précédente nous y avons envoyé pour 7,500,000 livres st. (187,500,000 fr.) de produits bruts ou manufacturés. Nos exportations aux États-Unis ont été de 8,200,000 l. st. (205,000,000 fr.); au Brésil, de 3,750,000 livres sterling (93,750,000 fr.); en Italie, de 3,000,000 livres sterling (75,000,000 fr.); dans les Pays-Bas, de 3,000,000 l. st. (75,000,000 fr.); en Portugal, de 2,500,000 livres st. (62,500,000 fr.); en Russie, de 1,800,000 livres sterling (45,000,000 fr.). Nous avons importé de la France pour 2,500,000 liv. st. (62,500,000 fr.) de marchandises, consistant principalement en vins. Nous en tirerions bien davantage, si elle n'excluait pas presque tous nos produits par la rigueur de ses tarifs. C'est assurément une chose remarquable que, dans le cours de l'année dernière, cette grande nation, dont la population s'élève aujourd'hui à plus de trente-deux millions d'ames, et qui est sans contredit, après l'Angleterre, le pays le plus opulent de l'Europe, n'ait pas consommé plus de 500,000 l. st. (12,500,000 fr.) de produits britanniques, dans le cours de notre dernière année financière. Quand les nations cesseront-elles donc de se nuire à elles-mêmes en voulant réciproquement se porter préjudice? Un jour viendra, sans doute, où les restrictions auxquelles on soumet encore leurs rapports commerciaux ne paraîtront pas moins absurdes et moins odieuses que ne le paraît aujourd'hui l'usage de la torture dans la législation criminelle de nos ancêtres; mais ce jour est encore éloigné.

Il résulte des comptes de la même année, dit le même journal, que le produit de nos taxes s'est élevé à 52,000,000 liv. st. (1,300,000,000 fr.), tandis qu'en France, pour une population de trente-deux millions d'habitans, il a été seulement de 38,000,000 livres st.

Digitized by Google

(950,000,000 fr.) environ. Mais ce dernier chiffre comprend à peu près la totalité des dépenses de la France, tandis qu'en Angleterre les 52,000,000 l. s. (1,300,000,000 f.) du budget, ne comprennent pas la taxe des pauvres et les produits de la dîme ; si on ajoute ces dépenses à celles qui sont portées au budget, on aura une somme totale de 68,000,000 liv. st. (1,700,000,000 fr.) qui sont exclusivement à la charge d'une population de vingt-un millions d'ames, c'est-à-dire près de trente millions sterling (800,000,000 fr.) de plus que ne paie la France avec ses trente-deux millions d'habitans. A cela on pourrait ajouter encore les perceptions de toute nature faites par les communes et les comtés et celles des routes à barrières. La totalité de ces dépenses ne s'élève guère en France à plus de 60,000,000 fr. ; il est probable que l'on pourrait, sans exagération, la porter en Angleterre au triple ou au quadruple.

Industrie.

Jonction du Rhin et du Danube. — La paix permet aujourd'hui aux nations d'exécuter quelques-uns de ces projets qui contribuent davantage à l'accroissement de la puissance et de la richesse des empires que des siècles entiers de conquêtes. Dans un âge barbare, le génie de Charlemagne avait voulu réunir par un canal le Rhin et le Danube ; mais l'insuffisance des moyens d'exécution ne permettait pas alors d'accomplir cette grande pensée. Une société formée à Paris s'occupe, dit-on, aujourd'hui, sous des auspices plus favorables, à reprendre ce projet. Voici les principales dispositions du nouveau plan :

Le cours du Danube serait élargi et dégagé des obstacles qui s'y trouvent depuis Ulm jusqu'à Stuhlingen. La

Digitized by Google

navigation serait ensuite prolongée par un canal qui traverserait la Forêt-Noire dans la direction de Kintzig; enfin on rendrait la Kintzig navigable jusqu'à l'endroit où elle tombe dans le Rhin près de Kehl. La plus grande difficulté se trouvera dans la Forêt-Noire, où il sera nécessaire d'ouvrir une tonnelle. Toutefois cet obstacle et bien d'autres seront facilement surmontés, si cette entreprise est suivie avec l'ardeur et l'énergie nécessaires.

« Nous ne devons, dit le journal auquel nous empruntons ces détails (1), concevoir aucune jalousie de ce que ce projet sera exécuté par une compagnie française. La France a quelques ingénieurs de premier ordre, et assurément ce ne sera pas la science qui leur manquera. Notre seul rôle dans cette entreprise sera d'avancer notre argent, car il est probable que nos capitaux seront engagés dans l'emprunt que l'on fera pour l'exécuter. Mais si une seule nation doit avoir l'honneur d'exécuter ce grand dessein, toutes en recueilleront les avantages. C'est un projet véritablement européen, et le plus vaste, le plus utile qui ait été conçu depuis la chute de l'empire romain.

» Par cette jonction, les deux plus grands fleuves du continent, qui traversent ses régions les plus productives, n'en formeront plus qu'un seul. Une immense navigation intérieure unira les deux bouts de l'Europe : au moyen des rivières et des canaux de la Hollande, le voyageur qui s'embarquera au pied de la Tour, à Londres, pourra se rendre jusqu'à Constantinople sans mettre pied à terre; que dis-je! il pourra même se rendre par eau jusqu'aux extrémités les plus lointaines de l'Ethiopie, en traversant toute l'Europe continentale. L'Orient et l'Occident se trouveront ainsi dans un contact presque immédiat.

(1) *Court Journal.*

Digitized by Google

Les avantages qui en résulteront pour la diffusion des lumières et l'extinction progressive des préjugés nationaux seront immenses ; mais c'est surtout dans les relations commerciales que l'utilité de ce projet se fera sentir. Grâce à ce canal, on pourra éviter les longs circuits d'une navigation périlleuse dans la Méditerranée, pour arriver sur les côtes du Bosphore et de l'Asie-Mineure. Ces belles contrées, qui ont été jadis les plus riches du monde et qui doivent le redevenir un jour, seront en quelque sorte à nos portes. Le paquebot à vapeur, expédié de la Tour de Londres, pourra aussi circuler tout le long des côtes de l'Euxin ; et si le gouvernement russe, stimulé par une généreuse émulation, veut creuser un canal entre la mer Noire et la mer Caspienne, dont il paraît que les bassins étaient jadis réunis, nous pourrons, au moyen des affluens et de la seconde de ces mers, arriver par eau jusqu'au pied de l'Himalaya. Nous ne craignons pas de le dire, le canal du Danube sera encore plus utile au monde que celui que l'on a songé à ouvrir à travers l'isthme de Panama, et qui sans doute s'exécutera également (1).

» Et qu'on ne traite point ces projets d'utopie ; l'exécution en est possible, et même elle est facile : d'ailleurs que de prodiges n'avons-nous pas vu accomplir de nos jours ! Celui qui eût dit, en 1740, avant les conquêtes de lord Clive dans le Bengal, que l'Angleterre aurait un jour cent millions de sujets dans l'Inde à dix mille milles de ses côtes, eût été traité de visionnaire. A la même époque on eût aussi traité comme un rêveur celui qui aurait prédit les étonnantes prospérités de l'Amérique du Nord, ses grands travaux publics, l'incroyable multiplicité de ses navires marchands, sa population progres-

(1) Voyez, sur ce projet, l'article inséré dans le 2e numéro.

Digitized by Google

sive poussant sans cesse de nouveaux flots au milieu des déserts. Il y a vingt ans que l'Amérique espagnole n'était encore qu'un vaste donjon dont les moines tenaient la clef, et aujourd'hui elle est entièrement affranchie.

Horticulture.

Origine du catalpa. — Cet arbre magnifique, auquel on ne peut reprocher que de tarder trop long-tems à se couvrir de ses larges feuilles, au retour du printems, est mis au nombre des présens que le nouveau monde a faits à l'ancien, en échange de quelques autres productions végétales dont il manquait; mais on commence à douter, même en Amérique, et pour des raisons qui ne sont pas dépourvues de vraisemblance, que le catalpa soit véritablement d'origine américaine; des botanistes de ce continent soupçonnent qu'il y est venu du Japon. M. Nuttall est de ce nombre, et on sait que ce savant n'avance rien qu'après un examen scrupuleux. Il a observé que, partout où l'on trouve cet arbre, sur le territoire des États-Unis, il a une apparence exotique. Pour rendre compte de l'état de dissémination et de la rareté d'un arbre de cette grandeur et aussi bien pourvu de moyens de reproduction, il suppose que les indigènes américains se plaisaient autrefois à le planter autour de leurs habitations. Le nom qu'on lui donne a subi quelque altération. Dans les idiomes indiens on le nomme *catawba*, et c'est aussi le nom d'une tribu, et de la rivière qui arrose le pays où cette population s'est fixée. Michaux nous dit qu'il a trouvé cet arbre dans tous les lieux qu'il a visités, et que partout il semblait provenir d'une plantation. Cependant il est, dit-on, assez abondant sur les bords du Wabash et dans le pays des Illinois, pour qu'on l'emploie à faire ces sortes de chemins de bûches que

Digitized by Google

l'on établit, à peu de frais, à travers les forêts marécageuses. Ce fait, s'il est rapporté avec exactitude, mérite d'autant plus d'attention qu'il est confiné aux lieux où on l'a observé, et que les bords de l'Ohio, du Mississipi et du Missouri, n'offrent rien de semblable. Il paraît que cet arbre ne s'accommode bien que des pays tempérés, et même un peu froids, et que la vigueur de sa végétation décroît à mesure que le climat devient plus chaud.

On voit de très-grands catalpas près d'une ancienne habitation nommée *Smithland*, maintenant abandonnée. Ce lieu est à peu près à moitié chemin entre l'embouchure de la rivière de Cumberland et celle de Tennessée. Le docteur James, auquel on doit la relation de l'expédition du major Long aux Montagnes Rocheuses, a remarqué que ces arbres, disposés comme ils le sont, peuvent être cités en faveur de l'opinion qui refuse de reconnaître le catalpa comme indigène du territoire des États-Unis.

Le docteur Beck se réunit à MM. Nuttall et James, et fournit de nouveaux soutiens à leur opinion, relativement à l'arbre qui nous occupe. « Partout où j'ai voyagé, dit-il (et mes courses se sont étendues dans toute l'ancienne Louisiane), c'est près des villes, villages, habitations, que j'ai vu des catalpas. On ne peut pas dire que cet arbre a besoin d'un climat un peu chaud, puisqu'il vient très-bien aux environs de Philadelphie, de New-Yorck et d'Albani, ainsi que dans plusieurs parties de l'Europe. A l'est et à l'ouest des monts Alléghanis, on le trouve constamment en groupes peu nombreux, disposés suivant un ordre qui n'est pas celui de la nature, et auquel on n'hésiterait nullement, partout ailleurs que dans ces déserts, à reconnaître le travail de l'homme. »

Digitized by Google

Si décidément le catalpa fut importé en Amérique, d'où venait-il ? Il n'existait point à l'ouest de l'ancien continent, et par conséquent il n'a pas traversé l'Atlantique pour passer dans le Nouveau-Monde : il faut donc que l'Asie ou quelque île asiatique soit le lieu de son origine. Le Japon se présente sur-le-champ à la pensée; car aucune terre plus au nord, et couverte de grands arbres, ne s'est offerte aux navigateurs qui ont parcouru dans toutes les directions les mers entre l'Asie et l'Amérique. Dans la même hypothèse, il resterait encore à rechercher comment des pieds ou des semences de catalpa ont pu passer de leur terre natale sur le nouveau continent, en traversant des mers d'une aussi grande étendue; si les vents ou les oiseaux ont pu effectuer ce transport, ou s'il a été nécessaire que l'homme s'en chargeât. Enfin, dans ce dernier cas, on demanderait à quelle époque il fut effectué. On ne pourrait se dispenser de la reculer au-delà du tems où tout le continent américain fut bouleversé par l'une des grandes révolutions de la terre ; où la civilisation, ses produits et ses monumens furent détruits sur toute cette vaste étendue de pays couverts, sans doute, d'une population industrieuse, adonnée à la navigation et au commerce. On a déjà cru reconnaître, à d'autres signes, que l'Amérique fut autrefois dans un état de prospérité dont elle était bien éloignée lorsque les Européens y abordèrent. S'il est possible de confirmer ou de réfuter victorieusement cette opinion, et d'arriver à quelque certitude relativement à cette révolution du Nouveau-Monde, aucune étude n'est plus digne du philosophe, aucune n'est plus capable de dissiper de vieilles erreurs, et de leur substituer des vérités sans lesquelles plusieurs sciences ne peuvent faire de progrès.

Digitized by Google

AOUT 1829.

REVUE BRITANNIQUE.

Sciences Naturelles.

INTÉRIEUR DU GLOBE.

Les géologues de notre siècle ne se sont pas moins distingués par leur scepticisme, que ceux des époques antérieures par leur crédulité. Ils se sont occupés exclusivement de l'observation minuticuse des faits, en témoignant la plus grande aversion pour les hypothèses. Il était au surplus conforme à la marche ordinaire de l'esprit humain que des hommes judicieux, après avoir reconnu l'insuffisance des hypothèses existantes pour expliquer les faits, s'abandonnassent à un scepticisme exagéré pour toute espèce de système.

Cependant, à mesure que le système neptunien (1) se décréditait, on apercevait, même chez les géologues les

(1) Dans le système neptunien, on attribuait la plupart des phénomènes géologiques à l'action des eaux. Le système de Hutton qui expliquait ces phénomènes par l'action du feu, avait, pour cette raison, été nommé système plutonien.

Digitized by Google

plus circonspects, une certaine tendance à se rapprocher de l'idée fondamentale de Hutton, que la chaleur interne avait été le grand agent de la formation de notre globe. Beaucoup de faits divers constatés par la science moderne, concouraient à produire ce changement d'opinions. Les plus décisifs de ces faits étaient l'existence de deux cents volcans en ignition dans les diverses parties de la terre, et la parfaite identité de leurs laves. Des expériences nombreuses ont aussi démontré que des rocs peuvent prendre une forme cristalline dans l'état de fusion, tandis qu'il est au moins fort incertain que cette forme puisse résulter d'une solution chimique dans l'eau. D'un autre côté, l'observation a également fait voir qu'il existe une constante radiation de chaleur de la terre vers les cieux. Mais des preuves plus concluantes encore en faveur du feu central, ce sont les expériences qui ont été faites dans des mines profondes et dans d'autres excavations, et qui montrent que la chaleur s'accroît rapidement à mesure que l'on s'y enfonce. Ce fait n'a attiré que récemment l'attention des observateurs; et même, jusqu'à ce jour, on l'avait considéré comme imparfaitement établi. Mais M. Cordier, dans un savant essai, vient d'examiner toutes les observations faites à ce sujet, de discuter la valeur de toutes les objections que l'on avait proposées, et d'établir sur de bonnes preuves la vérité du principe général.

« Dans la première partie, dit-il, j'examinerai les expériences qui ont été publiées jusqu'ici sur la température souterraine, et les conséquences que l'on en a déduites, et je rendrai compte des expériences qui viennent à l'appui, et que j'ai faites moi-même. Dans la seconde, j'exposerai en détail quelques expériences directes que j'ai tentées, tandis que je poursuivais un nouveau système d'observations, et j'énumérerai les conséquences

Digitized by Google

immédiates qui m'ont paru résulter nécessairement de mes recherches. Dans la troisième, j'en indiquerai les principales applications à la théorie de la terre, et je présenterai sommairement plusieurs nouvelles observations géologiques qui se rattachent à cette théorie. »

L'auteur estime à quarante le nombre des mines dans lesquelles ces expériences ont été faites en France, en Angleterre, en Suisse, en Saxe, au Pérou, et au Mexique; et le nombre des observations à trois cents. Quelques-unes furent faites sur l'air; d'autres sur l'eau et sur les rocs dans les excavations, à des profondeurs qui variaient de 127 à 1700 pieds. Un examen critique de ces expériences occupe quarante pages de l'essai de M. Cordier, et nous recommandons cette partie de son ouvrage à ceux qui sont disposés à attribuer la haute température des mines à des causes particulières à certaines localités. Le degré d'influence de ces causes y est apprécié avec une exactitude et une précision qui ne pouvaient se trouver que chez un homme parfaitement au fait des travaux des mines.

Afin d'éviter les causes locales d'erreur auxquelles ont été exposées la plupart des expériences sur la température souterraine, M. Cordier en a lui-même fait plusieurs dans les mines de charbon en France. Grâces à toutes les précautions dont il s'environna, elles furent aussi complètes et aussi satisfaisantes qu'il pouvait le désirer. Voici les conséquences qu'il en a déduites :

« 1. Ces expériences prouvent évidemment l'existence d'une chaleur intérieure qui est propre au globe terrestre, qui ne résulte pas de l'action des rayons solaires, et qui croît rapidement avec la profondeur.

» 2. L'accroissement de la chaleur souterraine, proportionnellement à la profondeur, n'est pas soumis à la

Digitized by Google

même loi dans toute la terre. Elle peut être deux fois et même trois fois plus grande dans une contrée que dans une autre.

» 3. Ces différences ne sont pas en rapport constant avec la latitude ou la longitude.

» 4. Enfin, l'accroissement est beaucoup plus rapide qu'on ne l'a supposé jusqu'ici; dans certaines contrées, il peut être d'un degré par 27 et même par 24 pieds. Toutefois provisoirement cet accroissement ne doit pas être estimé au-dessous de 46 pieds par degré. »

Selon les observations faites à l'observatoire de Paris, l'expression numérique de la loi de cet accroissement serait de 51 pieds de profondeur pour chaque degré d'élévation dans la température souterraine. D'où il résulte que la température de l'eau bouillante doit être, sous cette ville, à une profondeur de 8,212 pieds, ou environ un mille et demi (une demi-lieue).

Si la chaleur interne de la terre croît dans une proportion moyenne d'un degré par 46 pieds, celle du centre doits'élever à la température prodigieuse de 3,500 degrés du pyromètre de Wedgwood, qui équivaut à 450,000 degrés de *Fahrenheit* (249,982,22 degrés centigrades). A une profondeur d'un peu moins de soixante milles (20 lieues) la température doit être suffisante pour mettre en fusion toutes les roches connues. D'après plusieurs faits géologiques, M. Cordier croit même que cette chaleur existe à une profondeur beaucoup moins grande. Suivant lui, toute la masse du globe, à l'exception d'une croûte de moins de vingt lieues d'épaisseur, se compose actuellement de laves fondues, entièrement semblables à celles qui jaillissent des volcans qu'il considère comme les soupiraux, comme les soupapes de sûreté de notre globe.

Digitized by Google

Mais, dira-t-on, il y a témérité à conclure d'expériences faites sur une si petite échelle, qu'il existe un feu central capable de mettre en fusion les roches les plus dures. Cependant, pour nous convaincre que cette témérité n'est qu'apparente, réunissons les faits divers que nous venons d'exposer. Nous avons vu que, dans toutes les parties intérieures de la terre qui ont été pénétrées, la température s'élevait d'environ un degré par 46 pieds. Nous en avons conclu que si elle continuait à croître dans la même proportion, toutes les roches devaient se trouver à l'état liquide bien avant le centre du globe. Or quelle raison pouvons-nous avoir de supposer que cette chaleur ne continue pas de s'augmenter, comme elle le fait sur tous les rayons d'une perpendiculaire de 1700 pieds, surtout quand l'élévation de température qui a été constatée ne peut s'expliquer d'une manière plausible que par la supposition d'un feu interne. D'ailleurs, lorsque l'observateur regarde autour de lui, il voit deux cents volcans en ignition sur le globe, qui tous jettent des rocs en fusion précisément dans l'état où il pensait que ces rocs devaient être dans les entrailles de la terre. Il est prouvé en outre que cette lave fondue, du moins dans beaucoup de cas, vient de dessous les rocs primaires. L'observateur doit donc croire que la lave qu'il a sous les yeux est une portion du fluide igné que ses expériences sur la température souterraine lui faisaient supposer dans les entrailles du globe. Sa conviction s'accroît quand il examine les débris organiques des latitudes nord, qui ne peuvent être que les produits d'une haute température.

Cette nouvelle théorie a, comme on voit, une grande analogie avec les idées de Hutton. M. Cordier suppose que tout le globe était originairement dans l'état de fu-

Digitized by Google

sion, et que, depuis l'origine, il s'est graduellement refroidi par la radiation de sa chaleur, ajoutant ainsi de nouvelles couches de rocs primaires à l'intérieur de sa croûte, tandis qu'à l'extérieur les dépôts secondaires se forment par l'action des eaux. D'après cette manière de voir, les roches les plus basses et les plus élevées seraient les plus récentes, et les rocs primaires aussi bien que ceux d'alluvion continueraient à se former.

En admettant l'idée fondamentale de ce système, on se rend facilement compte des phénomènes de la géologie et de quelques autres branches des sciences naturelles qui paraissent le plus incompréhensibles. Ce grand foyer volcanique que l'on croit avoir été en activité depuis l'origine du monde, mais avec une énergie toujours décroissante, explique de la manière la plus plausible l'inclinaison des couches rocheuses, avec leurs bouleversemens, leurs contorsions, leurs dislocations; l'intrusion, parmi toutes les espèces de roches, de veines métalliques et autres, ainsi que l'élévation de nos continens actuels du sein des mers.

Cette théorie explique également, avec une simplicité pleine de grandeur, tous les phénomènes volcaniques. Ils sont les effets naturels du refroidissement des couches intérieures du globe; effets purement thermométriques. La contraction des croûtes réfrigérantes soumet le fluide intérieur à une immense pression. Cette pression, dit M. Cordier, doit égaler, dans quelques cas, celle de 28,000 atmosphères. Il entre, à cet égard, dans des détails fort curieux que nous allons citer :

« Etant à Ténériffe, en 1803, je calculai aussi exactement que possible la quantité de matières jetées par les éruptions de 1705 et 1798. Je fis la même opération à l'égard des produits de deux éruptions, mieux isolées, des

Digitized by Google

volcans éteints de l'intérieur de la France; savoir : en 1806, les produits du volcan de Murol, en Auvergne; et en 1809, ceux du volcan de Cherchemus, près d'Izarles, à Mézin (1). Je trouvai que le volume de la matière de chaque éruption était très-inférieur à celui d'un kilomètre cubique. D'après ces données et quelques autres que j'avais obtenues antérieurement, je me crois autorisé à considérer le volume d'un kilomètre cubique comme la limite extrême du produit des éruptions en général. »

Si on admet cette théorie sur le refroidissement et la contraction des couches intérieures du globe, rien ne sera plus facile que de se rendre compte de l'identité de circonstances qui caractérise l'action volcanique dans toutes les parties de la terre; de la grande diminution du nombre des volcans; et aussi de la réduction de matière jetée à chaque éruption nouvelle; enfin de la parfaite ressemblance qui existe dans la composition des produits des volcans, aux différentes époques géologiques.

Les phénomènes remarquables par lesquels se manifeste l'action volcanique ont dans tous les tems attiré l'attention générale. Chaque époque a presque produit, à cet égard, autant d'hypothèses que de philosophes. Notre siècle, si fécond en créations intellectuelles de tout genre, a aussi fourni son contingent; nous ouvrons rarement un journal scientifique, sans y rencontrer quelque nouvelle théorie sur l'origine de ces phénomènes ignés. La continuelle reproduction de ces efforts est une preuve de leur insuffisance. Selon notre manière de voir, avant le système que nous venons d'exposer, les natura-

(1) Voyez, sur ces volcans, le bel article inséré dans notre 31e numéro, sur les révolutions de la nature dans la France centrale.

Digitized by Google

listes ne nous semblent guère avoir été plus heureux que ces poètes grecs et romains, qui prétendaient que les volcans étaient les ateliers des Cyclopes et les prisons des géans soulevés contre Jupiter.

On attribue généralement aujourd'hui les tremblemens de terre à la même cause que les volcans, ou plutôt les deux phénomènes ne sont plus considérés que comme des manifestations différentes du même principe. Quand on admet l'hypothèse de la fluidité centrale déterminée par la chaleur, il faut admettre aussi comme conséquence naturelle, qu'à mesure que la masse intérieure continue à se refroidir et à augmenter l'épaisseur de l'enveloppe solide du globe, une partie de la matière tend à se décomposer et à passer à l'état gazeux. Ces gaz chercheront sans cesse à trouver une issue; poussés de place en place par l'inégalité de la pression, le long des parois probablement fort irrégulières des surfaces intérieures, ils produisent tous ces phénomènes capricieux des tremblemens de terre. Lorsque, par leur accumulation, ils ont acquis une force expansive suffisante pour déchirer leur enveloppe, ou qu'ils ont pu se faire jour jusqu'à quelque bouche volcanique, ils entraînent avec eux, sous forme de laves, une portion de la matière dont ils sont entourés, et l'éruption met fin au tremblement de terre. Cette hypothèse est, comme on voit, parfaitement conforme aux faits.

Elle n'explique pas moins bien ces différences de température qui se font remarquer sous les mêmes latitudes. Il y a lieu de croire que l'épaisseur de cette voûte qui recouvre le feu central n'est pas uniforme dans toute la terre. Plus cette enveloppe est mince, plus elle est facilement pénétrée par le calorique interne, qui, par conséquent, se répand avec moins d'obstacles sur les surfaces

Digitized by Google

du dehors. De là l'inégalité de la chaleur sous des zones semblables.

D'après ce principe, la croûte ou enveloppe terrestre devrait avoir plus d'épaisseur en Amérique qu'en Europe, car, dans le nord, il y fait plus froid sous les mêmes latitudes. Ce sera un sujet intéressant de recherches que de vérifier si les faits viennent à l'appui de cette supposition. Si en effet l'enveloppe terrestre est plus profonde en Amérique, la température, lorsque nous descendons dans l'intérieur du globe, doit s'élever dans une proportion moins forte qu'en Europe. La seule expérience qui, à notre connaissance, ait été faite en Amérique sur la température souterraine, est celle de M. Disbrow, à New Jersey. En creusant pour avoir de l'eau, il s'assura que la température d'une source qui se trouvait à une profondeur de 250 pieds, était de 52 degrés de *Fahrenheit* (11,11 degrés centigrades), tandis que celle d'une autre source qui se trouvait à 394 pieds, était de 54 degrés ou 12,22 degrés centigrades. On pourrait supposer, d'après cela, que la température ne s'élève, en Amérique, que d'un degré par 72 pieds, tandis qu'en Europe, l'accroissement moyen est d'un degré par 46 pieds. Les expériences de M. Disbrow paraissent avoir été faites convenablement; mais elles ont besoin d'être confirmées par d'autres; et il serait peu sage de vouloir établir une règle absolue sur deux faits isolés.

Le refroidissement graduel du globe doit produire une petite contraction dans son volume, car tous les corps se resserrent à mesure qu'ils dégagent de leur calorique. De cette contraction résulte comme conséquence nécessaire une légère dépression dans la surface des continens, et une augmentation apparente dans les eaux.

Digitized by Google

C'est ce qu'on a déjà pu observer le long des rivages de la Méditerranée et de la Baltique. La Place estime que la longueur du jour n'a pas varié d'un cinq centième de seconde pendant vingt siècles. Mais la nature ne se presse pas; elle est patiente, parce qu'elle est immortelle. Qu'a-t-elle besoin de se hâter? N'a-t-elle pas, pour consommer ses œuvres, l'espace et l'éternité? La contraction de la terre causée par son refroidissement doit accroître un peu la vélocité de sa rotation, et réduire, dans une proportion correspondante, la durée quotidienne de la lumière du jour. Une autre conséquence de cette rotation accélérée sera l'aplatissement du sphéroïde vers les pôles. Mais ces effets sont si petits, si lents, si peu sensibles, qu'ils ne pourront être appréciés que par les observations les plus minutieuses et les plus longues.

Une chose à laquelle il est facile de reconnaître la vérité, c'est à la généralité de ses applications. Bâtissez un système faux quoiqu'ingénieux, il vous donnera l'explication plausible de quelques faits de détail; mais d'autres, en plus grand nombre, avec lesquels il se trouvera en opposition, ne tarderont pas à en faire sentir le vide. La nouvelle théorie de la terre, telle que nous venons de l'exposer, explique au contraire les phénomènes géologiques les plus divers. Nous en avons fait l'essai sur quelques-uns; avant de finir, nous en ferons encore l'essai sur deux autres.

On se demandait avec surprise comment on pouvait trouver, dans les latitudes les plus septentrionales, les restes d'animaux et de végétaux qu'on ne rencontre plus que sous les tropiques. Les uns prétendaient que la terre avait jadis tourné sur un autre axe; les autres, que ces débris avaient été transportés violemment sous ces

Digitized by Google

zones hyperborées, par les grands cataclysmes qui ont bouleversé le globe. Mais la parfaite conservation de beaucoup de ces débris démentait cette hypothèse. Il paraît impossible, en effet, que dans d'aussi grands déplacemens, des animaux aient pu conserver intacts les détails les plus délicats de leur organisation, et quelquefois même jusqu'au poil de leur fourrure. On comprend fort bien aujourd'hui, au moyen de la nouvelle théorie, comment, lorsque la croûte terreuse de notre planète était moins épaisse, et par conséquent que le feu interne entretenait une température plus haute sur les surfaces extérieures, la flore et la faune des tropiques pouvaient se trouver sous ces latitudes. Ainsi, tandis que le système de M. Cordier explique de quelle manière les débris organiques de cette faune et de cette flore se rencontrent jusque dans les régions polaires, ces débris sont à leur tour une nouvelle preuve du refroidissement de la terre, et par conséquent de la vérité des hypothèses de ce grand observateur.

Ce n'est pas avec moins d'étonnement que l'on voyait des coquilles, des débris de plantes marines, qui prouvent que tous les continens, et jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, ont jadis été sous les eaux. Que lorsqu'on demande aujourd'hui ce qui a pu déterminer d'aussi prodigieuses tuméfactions, deux cents cratères volcaniques répondent par leurs mugissemens. La dislocation, l'aspect convulsif des couches des montagnes, l'espèce d'une partie des roches qui s'y trouvent, indiquent que c'est un feu souterrain qui les a soulevées des ondes. Actuellement même, avec son énergie décroissante, il peut encore faire paraître dans l'Océan de nouvelles îles d'une certaine grandeur. M. Cu-

Digitized by Google

vier dit quelque part (1) que les antiques révolutions du globe, les bouleversemens de tout genre qu'il a subis ne peuvent s'expliquer par les agens naturels en action aujourd'hui; et en effet, tout, comme nous l'avons vu, tend à prouver que le feu central perd incessamment de sa force.

Ce feu se consume par sa propre violence; il s'abaisse de plus en plus dans les profondeurs du globe, et un jour peut-être, dans l'immensité de l'avenir, finira-t-il par s'y éteindre. Il fut un tems où la vie n'aurait pu commencer ou se maintenir sur notre planète, qui ne présentait qu'un épouvantable amas de flammes. Probablement il y aura une époque où le froid l'en fera disparaître, comme elle a déjà disparu des pôles, quand la terre, privée de son foyer interne, n'aura plus pour se réchauffer que la chaleur impuissante du soleil. Il continuera à luire sur ce monde vieilli, mais il n'y éclairera plus personne (2).

(*North American Review.*)

(1) Voyez le discours préliminaire de son grand ouvrage sur les ossemens fossiles.

(2) Note du Tr. Le système de M. Cordier se trouve encore confirmé par le volcan des îles Sandwich. Ce volcan, qui diffère de tous les autres par sa forme, est une espèce d'entonnoir de quinze cents pieds de profondeur et de trois lieues de long, au sein duquel bouillonne sans cesse avec des bruits terribles un lac de feu que l'on peut examiner du haut des gradins naturels taillés dans l'abîme. Il semble qu'en creusant cet abîme, la nature ait voulu, en quelque sorte, découvrir ses entrailles aux yeux de l'observateur. C'est un des plus étonnans spectacles que l'on puisse voir. Voyez, dans notre 26e numéro, la description de ce volcan.

Digitized by Google

Philosophie.

LES RESTES DE JACOB (1).

C'est le prodige de l'histoire que l'existence de la race juive. Tout change en ce monde, tout s'assimile, s'altère, se confond. Les peuples meurent comme leurs maîtres; ils ont leur vieillesse et leur décrépitude, et leur tombe, et leur régénération sous des formes nouvelles. Dans cette métempsycose des nations et des empires, une tribu du désert résiste aux siècles, et n'a ni

(1) Note du Tr. Cet article, dû à l'un des collaborateurs du *Blackwood's Magazine*, auteur de plusieurs ouvrages remarquables par la profondeur des vues et la rectitude des idées, ne peut manquer de frapper l'attention publique, à une époque où les persécutions dirigées contre les Juifs, par l'aveugle fanatisme du moyen-âge, se renouvellent en Italie. L'écrivain anglais, fort sévère d'ailleurs dans le jugement qu'il porte sur la nation israélite, analyse avec une sagacité peu commune les causes morales de la situation bizarre où elle se trouve placée. Peut-être s'il eût écrit sur le continent, eût-il tempéré la sévérité de quelques-unes de ses observations. Il eût nommé parmi les littérateurs et les artistes allemands et français, etc., plusieurs Israélites du plus grand mérite, tels que MM. Salvador, Mayerbeer et plusieurs autres : certes, s'il eût visité l'Amérique du Nord, il eût rendu complète justice à la tolérance et à l'esprit de libéralité éclairée qui anime les Israélites des États-Unis (*). Toutefois, son travail tendant à faire sentir la nécessité de détruire sans retour les barrières qui séparent la communion juive des associations chrétiennes, et de les rendre ainsi à la communauté de la vie civile, est aujourd'hui d'une opportunité qu'il est superflu d'indiquer et que les événemens récens font aisément comprendre.

(*) Voyez sur les Juifs des États-Unis, et sur la réforme qu'ils ont faite, l'article inséré dans notre 15e numéro.

Digitized by Google

enfance, ni maturité, ni décadence. Elle vit toujours; vous diriez que l'anathème lancé sur le Juif errant pèse sur sa nation : elle vit maudite et immortelle.

Révolutions sur révolutions, dynasties sur dynasties se sont pressées et succédé comme les flots de la mer. La conquête a sillonné le globe et effacé les limites des anciens empires. Les nations qui ont asservi Jacob et Israël ont disparu; leur souvenir même est un problème. Voici Memphis, dont le nom seul subsiste; Ninive, qui n'a pas une pierre; Babylone, dont un monceau de marbres en débris indique l'emplacement; Shushan, que l'antiquaire cherche en vain; Rome, enfin, veuve de toute sa gloire, victime de la *mal aria* et de l'indolence, mine qui croule et va tomber; voici Jérusalem elle-même, qui se meurt de la peste, au milieu de sa plaine de sel et de ses coteaux de sable et de granit: les voici, toutes ces persécutrices de Judah, les unes prêtes à rendre le dernier souffle, les autres étendues sur la terre comme des cadavres. Cependant Judah existe, et se soustrait à cette loi de variation et de mort qui pèse sur le monde.

Deux mille fois notre sphère a accompli sa révolution et roulé dans son orbite, depuis que l'aigle de Rome, étreignant Jérusalem dans sa serre, renversant son temple, décimant son peuple, l'a traitée comme elle avait déjà traité Carthage. Après la résistance la plus sublime que le désespoir ait jamais tentée, ses enfans, disséminés sur la face du globe, sans patrie, sans asile, sans domaine, n'ont pas eu, depuis ce tems, un seul village qu'ils pussent nommer le leur. Exilés par toute la terre, ils ont assisté, comme des étrangers, aux changemens dont elle a été le théâtre; ils ont vu les armées du midi et les hordes du nord s'entrechoquer; les mœurs

Digitized by Google

des peuples s'allier, s'effacer, se confondre; les Romains devenir soldats du pape; les nautonniers de Lutèce se changer en Athéniens du nord; le livre de la science s'ouvrir et se refermer tour à tour; l'Arabie inonder l'Europe, et la Scandinavie couvrir toutes les plages de ses guerriers; la destruction, la ruine, l'ambition, la superstition, le bon sens, la folie, la misère, accumuler les péripéties de ce drame, en changer les décorations, en bouleverser les plans, en confondre les groupes. Et cette annihilation, cette reproduction, ce mélange n'ont point agi sur la race israélite. Sous le tropique et dans l'Islande, elle a conservé le type de son caractère. En Pologne, en Syrie, en France, en Allemagne, c'est toujours Jacob : banquier des rois, marchand d'habits, rabbin de Péra, médecin à Novogorod, le Juif n'est qu'une chose; il est Juif. Et tandis que les localités décident presque toujours et des coutumes spéciales et des nuances du caractère; tandis que l'Anglais né aux Indes est Indien par le tempérament; tandis que le sauvage, transporté de bonne heure en Europe, se plie aux idées et aux mœurs d'Europe; tandis que l'enfant de race écossaise acquiert dans la cité de Londres la prononciation commune à ses habitans, et ne manque pas de dire *wery* pour *very* (1), et *Vellington* pour *Wellington*; l'Israélite seul conserve son identité, échappe à toutes les influences, nous offre, dans sa misère, le débris du vieux monde oriental, et s'obstine à n'être que lui-même. Au milieu d'une foule assemblée, vous recon-

(1) Les *cockneys*, ou badauds de Londres, ont l'habitude de prononcer le *W* comme *V*, et le *V* comme *W*. Cette prononciation, qui les caractérise spécialement, est devenue un des lieux-communs de la comédie anglaise. C'est ainsi que les Parisiens de bas étage disent une *déligence* et une *estatue*.

Digitized by Google

naissez aisément le Juif. Prenez votre lorgnette, allez au spectacle, retournez, si vous voulez, l'instrument d'optique; soit que le verre diminue ou grossisse les objets, parmi tous les spectateurs, les traits de la physionomie juive se révéleront aisément à vous; et s'il n'est qu'un seul Israélite confondu parmi quinze cents Anglais, vous direz : le voilà, c'est lui!

Je veux chercher la cause de ce phénomène, merveille sans exemple. Mais comment procéder dans ma recherche? Ce n'est ni dans la forme du visage, ni dans la démarche, ni dans la couleur du teint, ni dans la hauteur ou la petitesse de la taille que consiste le signe révélateur qui vous annonce une physionomie israélite. Ce n'est pas même par les qualités morales que vous pourrez la distinguer et l'isoler. J'ai connu des individus de cette caste aussi différens qu'il soit possible; j'ai vu chez eux, comme chez le reste des hommes, la probité, l'improbité, la grâce, la gaucherie, l'esprit, la sottise, le génie, l'avidité, la prodigalité, l'étourderie, la vigilance, la force, la faiblesse de l'ame. Et, dans cette diversité même, le trait générique ne s'effaçait pas; mais quel est-il?

Ce trait, c'est *l'isolement*; c'est je ne sais quelle marque indélébile, résultat d'une proscription de vingt siècles. Il y a chez le Juif quelque chose qui vous dit : « *Je ne suis pas l'un de vous* ». Vicieux ou vertueux, il conserve toujours ce caractère : les circonstances où il se trouve placé n'effacent jamais cette concentration en soi, cette solitude du cœur et de l'esprit, ce sentiment d'une position sans exemple dans l'histoire, sans parenté au milieu des peuples, sans relation avec les autres hommes. Si cette race n'a pas commis tous les crimes, si elle n'a pas surpassé en perversité toutes les races hu-

Digitized by Google

maines, nous lui devons notre estime, notre admiration même. Il y avait plus de vertu et plus de courage en elle que chez les Romains si vantés. Soumise à une persécution constante, elle devait tomber au-dessous des Bohémiens, les derniers des hommes, et qui n'ont pas été en butte aux mêmes rigueurs. Rejetés en dehors des sociétés, en dehors des lois et des coutumes, long-tems regardés comme des damnés vivans, des objets de la colère du ciel; brûlés, torturés, massacrés, volés, accablés d'outrages, ils n'ont perdu ni toute dignité de caractère, ni toute énergie d'ame. En dépit de cette malédiction, ils ont gardé leur langage hébraïque et leur culte et leur république dispersée. Certes, un tel peuple ne mérite pas le mépris.

Quant à l'égoïsme qu'on leur impute, il faut, pour apprécier cette accusation, se souvenir qu'un Israélite, dans quelque pays qu'il se trouve, est sans patrie. Aucun intérêt commun ne l'attache aux hommes qu'il fréquente. Ils l'ont rejeté, trouverez-vous mauvais qu'il s'isole d'eux? N'ayant pas de pays, il n'a point de patriotisme. Il faut bien qu'il se retire et se refoule, pour ainsi dire, en lui-même. Tout Anglais peut dire : *notre* gloire, *notre* armée, *notre* pays, *notre* marine. Cet intérêt qu'il attache aux affaires publiques est si puissant que souvent il étouffe l'intérêt particulier : c'est le lien des sociétés; c'est le pacte de la grande famille. Un tel sentiment n'existe pas pour l'Israélite. Nos lois, notre gouvernement, nos coutumes, nos institutions, nos succès lui sont étrangers. Il ne voit là que des jouissances pour nous et des entraves pour lui. Le Juif de Russie ou de Pologne est son frère; mais l'Anglais, son voisin, est le descendant de ses oppresseurs.

Ainsi s'est formée l'organisation de cette vaste répu-

Digitized by Google

blique israélite, qui se trouve éparse aujourd'hui sur la face du globe. Telle est la véritable clef, l'explication réelle du caractère judaïque. Placez des chrétiens, des mahométans, des hommes de toutes les nations et de toutes les croyances dans une position semblable, les mêmes résultats naîtront de cet isolement. La proscription qui pèse depuis long-tems sur les catholiques d'Irlande commence à donner de semblables fruits. La liberté, le sentiment de l'indépendance, la conscience de la force publique favorisent toutes les vertus morales; elles s'éteignent dès que l'homme se voit seul. Alors il n'a plus que son propre intérêt à surveiller. Que sera-ce si vous le traitez en ennemi; si, comme cela est arrivé aux Juifs, vous l'empêchez d'acquérir des biens patrimoniaux, de s'attacher au sol, de fraterniser avec ses concitoyens? Dans la plupart des pays de l'Europe, une horrible et barbare politique a privé cette caste du droit de cité. Toutes les facultés de son intelligence se sont dirigées vers un seul but, gagner de l'argent. Les autres routes lui étaient fermées : l'ambition, la gloire des armes, le dévouement à la patrie, l'agriculture, toutes les ressources lui étaient enlevées, et vous vous étonnez que les Juifs aient fait l'usure, qu'ils aient profité des faiblesses humaines pour les tourner à leur profit; qu'ils aient, avant tout, songé à accumuler des espèces, propriété facile à transmettre, à échanger, à transporter, et qu'ils pouvaient espérer soustraire à la rapacité des gouvernemens qui les opprimaient?

La faute en est donc à nos institutions chrétiennes, si la race de Jacob, l'une des plus énergiques et des plus puissantes que l'espèce humaine ait produites, a dégénéré sous la persécution qui n'a point cessé de l'accabler. Le contrat social n'existant pas pour le Juif, il s'est trouvé

Digitized by Google

en état d'hostilité nécessaire et permanente contre la société. Il n'a eu aucun intérêt à enrichir, à embellir une patrie qui n'était pas la sienne; peut-être même a-t-il pensé qu'en la volant il ne ferait que prendre sa revanche, nuire à ses ennemis, user de représailles, récriminer contre l'injustice qui l'écrasait. L'individu que les lois protégent et qui outrage les lois n'a pas d'excuse à alléguer, sa faute est évidente; mais celui qu'elles frappent d'une sentence inique semble autorisé à se venger. Aucun respect humain ne l'arrête, aucun lien ne l'attache à la communauté. Plus cette dernière est forte, et plus il doit employer de ruse et d'adresse pour échapper à ses coups. De là, cette finesse dans les transactions, cette duplicité si souvent reprochée aux Juifs; de là cette insensibilité dont on les accuse. Qu'un homme placé dans cette position fraude le gouvernement; qu'il prête sur gages; que, par des usures exorbitantes, il ruine des familles entières; qu'il amasse des trésors considérables et les conserve dans son portefeuille, cela ne doit point nous surprendre. Traité avec une dureté cruelle, il se venge en détail du mal que la société entière lui fait d'ailleurs. Elle pèse sur lui de tout son poids; il prend sa revanche autant qu'il est en lui.

Je ne parle pas de la situation actuelle des Juifs, mais de leur existence en Europe et en Asie depuis plus de mille ans; existence assez dure, assez invétérée, assez déplorable pour leur avoir imprimé un sceau ineffaçable, et les avoir faits ce qu'ils ont été pendant ce laps de tems. Leur état commence à changer aujourd'hui; moins cruellement persécutés, ils se relèvent enfin. Mais les torts du passé ne peuvent être réparés : cette population de brocanteurs, de revendeurs, de trafiquans improbes, qui ont infesté l'Europe, est issue de la race juive, pervertie

Digitized by Google

par notre fanatisme féroce. Il serait facile à démontrer que les fautes imputées à cette nation infortunée ne prouvent rien contre elle; que les lumières et les vertus qui lui sont restées attestent une rare supériorité intellectuelle et morale.

Quittez les beaux quartiers de Londres, et dirigez-vous du côté d'Holywell-street (1), de Monmouth-street, de Rosemary-Lane (2): vous trouverez là une multitude de boutiques de fripiers, garnies de vieux habits, de galons usés, de brocarts et d'oripeaux. Sur le devant de ces magasins, se tient ordinairement assis le propriétaire du lieu, à la face longue et grasse, à l'œil noir et scrutateur, à l'air pensif, et portant barbe : c'est un Juif. Si vous suiviez dans le cours entier de sa vie un de ces hommes, qui ne manquent communément ni d'esprit, ni d'activité, ni d'adresse, vous verriez avec pitié et avec douleur à quel état d'abjection nos lois ont réduit les classes inférieures de la race israélite. Leur maison est petite et étroite; l'air qu'ils respirent et qui les engraisse est surchargé de miasmes méphitiques. Louer des vêtemens à ces malheureuses qui peuplent nos rues, engager les servantes à dérober à leurs maîtres quelques objets pour les vendre, recéler le fruit des vols nocturnes, acheter aux escrocs leur butin, voilà le commerce habituel qui les occupe et quelquefois les enrichit. Ils n'ajoutent rien à la masse des richesses nationales : ils ne fabriquent et ne manufacturent pas; leur adresse et leur talent s'appliquent à bro-

(1) Rue de Londres, qui aboutit au *Strand*.

(2) Petite allée, située auprès du théâtre de Drury-Lane. La plupart des théâtres de Londres sont environnés de rues étroites, habitées par une population misérable, célèbre par son immoralité. Voyez dans l'article intitulé *Fabriques de vices*, la description des tavernes qui se trouvent dans le voisinage de Drury-Lane et Covent-Garden.

Digitized by Google

canter, à imiter, à contrefaire, à rendre méconnaissables les montres, les habits, les bijoux, qu'ils ont payés un dixième de leur valeur. Quelquefois ils ont des fabriques souterraines dans lesquelles leurs ouvriers, gens habiles dans leur genre, passent leur tems à contrefaire tous les objets auxquels le nom d'un artisan célèbre donne un mérite reconnu et assure une valeur idéale. C'est de là que sortent tous ces fusils de *Manton* (1), tous ces baromètres d'*Earnshan* (2), qui ressemblent parfaitement, quant à l'apparence extérieure, aux ouvrages sortis de la boutique de l'un et de l'autre; mais qui, dans le fait, ne sont que de détestables imitations, fabriquées à la grosse et de la plus mauvaise qualité. Ces articles se vendent comme des objets de hasard, et trouvent des chalands, c'est-à-dire des dupes.

Tel est le résultat auquel devait conduire le code de persécution adopté par l'Europe chrétienne. Si la populace israélite désole par ses gains illicites les rangs secondaires et infimes de la hiérarchie sociale, les Juifs appartenant à une classe plus élevée rendent hommage à la même idole, l'argent; c'est l'unique mobile, le seul ressort que nous leur ayons laissé. Par suite de l'abominable iniquité de nos lois, il ne reste plus à l'Israélite qu'une seule passion, et un seul désir, celui du gain. Tandis que les plus humbles membres de sa communion font le brocantage, il exerce l'usure en grand : le même principe qui fait agir le fripier juif devient le moteur du banquier des rois. L'un et l'autre, indifférens au bien-être ou au malaise de la société où ils vivent, dont ils sont les victimes et les ennemis naturels, ne songent qu'à ti-

(1) Fameux arquebusier anglais.

(2) Opticien célèbre.

Digitized by Google

rer parti de nos sottises. Ils n'ont aucune réciprocité d'intérêt avec nous; ils ne nous haïssent ni ne nous méprisent, ils ne sont ni pires ni meilleurs que les autres hommes. On ne trouverait plus, depuis deux siècles, un seul Juif semblable au Shylock de Shakspeare, poursuivant les chrétiens avec rage, et nourrissant contre eux l'ardeur d'une implacable vengeance. Seulement l'Israélite nous regarde comme une matière à exploiter, comme un peuple étranger, sous la loi duquel il ploie, et qu'il peut bien duper par représailles.

La persévérance, la force d'esprit qui caractérisent cette race, et qui ont autrefois fait sa grandeur, appliquées depuis sa chute à l'unique talent de thésauriser, ont fini par lui assurer en ce genre une prépondérance effrayante. Judah, désolée et misérable, a reconquis le sceptre. Les étourderies des rois, les folies des cabinets, les prodigalités des ministres lui ont rendu sa puissance. Elle se joue des peuples et de leurs maîtres. Tous les gouvernemens, criblés de dettes, ont été forcés de puiser dans la caisse d'Israël. Un roi veut-il mettre en mouvement une armée, aider le roi son voisin à châtier des rebelles, se bâtir un palais, ou payer généreusement ses maîtresses? Israël est là pour fournir à ses besoins. Nos Juifs, qui rendaient naguère aux jeunes seigneurs le service de dilapider leurs fortunes pièce à pièce, remplissent aujourd'hui le même office auprès des monarques. Comme les taxes onéreuses que le peuple supporte suffisent à peine à l'entretien et au luxe des cours, et que d'ailleurs les nations ne sont plus d'humeur à se laisser dépouiller comme dans les tems de suzeraineté et de vasselage; le pouvoir des Juifs, pouvoir basé sur leur coffre-fort, augmente de jour en jour. En Angleterre, ils peuvent disposer d'un énorme capital de huit cents mil-

Digitized by Google

lions de livres sterling (1), et leur revenu monte à plus de quarante millions sterling. Je ne suis pas à même de m'assurer si leur richesse, dans les pays étrangers, est proportionnée à cette gigantesque opulence; mais on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que, dans toutes les contrées d'Europe, la puissance de l'or, cette puissance qui commande aux trônes, décide du sort des batailles, change les monarchies en républiques, et les républiques en monarchies, se trouve entre les mains des Israélites : les restes de Jacob nous gouvernent dans le fait.

Je dois répéter qu'en donnant des faits pour ce qu'ils valent, je ne veux point flétrir une race malheureuse, que ses longues souffrances et son courage me forcent d'apprécier, d'estimer et de plaindre. Historien fidèle, je ne suis ni panégyriste, ni calomniateur. Cet ascendant funeste, que la nation juive a su retrouver, et qui doit la consoler de sa longue humiliation, est pour moi une preuve de son énergie indomptable et de son opiniâtre adresse. Sans doute de si remarquables facultés peuvent nous nuire un jour, mais c'est à nos législations, c'est aux bûchers, c'est aux proscriptions, c'est aux anathèmes, c'est à la sottise féroce des inquisiteurs et des sbires que nous devons nous en prendre.

Tout ce que l'on est forcé d'emprunter en sus des taxes et des prélèvemens ordinaires, ce sont les Israélites qui le fournissent. Cette somme est immense, et les huit cents millions sterling que j'ai cités plus haut n'en forment qu'une légère fraction. Un tel capital n'appartient pas exclusivement aux restes de Jacob et de Judah : mais ils en disposent, ils le manipulent; ce sont eux qui vont

(1) Dix-neuf milliards, deux cent millions de francs.

Digitized by Google

le chercher aux sources, qui le font passer par tous les canaux secrets de l'agiotage, qui remuent, pour ainsi dire, ce sac gigantesque, et sans autre industrie que l'usure et l'agiot, s'assurent le plus clair des bénéfices. Quel instrument de fortune pour eux, et de ruine pour les peuples! quel levier puissant et terrible! Non seulement ils sont maîtres de tarir le cours de ces emprunts et d'arrêter la marche du gouvernement; mais, en faisant mouvoir cette machine qui produit de l'or, ils augmentent encore leurs ressources, c'est-à-dire leur pouvoir. Au lieu d'user les ressorts qu'ils mettent en action, ils affermissent ces ressorts par leur emploi même : prodige facile à comprendre, et dont les résultats sont incalculables.

Dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne (et je ne veux pas m'éloigner d'une spécialité que je connais), Israël, seulement en qualité de courtier entre le gouvernement et les véritables bailleurs de fonds, met dans sa poche à peu près quatre millions de livres sterling par an : somme qui est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Arrachée à la masse des richesses nationales, perdue dans les coffres des Juifs, elle ne sert à rien qu'à grossir le trésor de Judah et à étendre son influence. Il faut y ajouter les sommes acquises par des emprunts faits à l'étranger, et l'intérêt de ces sommes. Et pour s'assurer une telle opulence, elle n'a eu besoin ni de taxes, ni d'industrie, ni de mise de fonds, ni de protections, ni de priviléges : il ne lui a fallu qu'une sagacité ingénieuse, pénétrante, persévérante, l'art de deviner nos besoins, le talent de prévoir nos fautes, et l'adresse à épier les occasions. Un Juif, dénué de tous moyens d'existence, a débarqué à Douvres, il y a dix ans; il a suivi le cours naturel de sa vocation; il a su profiter d'une ou deux chances heureuses. Aujourd'hui les cabinets mendient

Digitized by Google

les secours de cet homme qui naguère mendiait son pain.

Si telle est la situation des choses en Angleterre, où la presse est libre, où la simplicité règne, où la liberté a son culte, je laisse à penser quel ascendant pécuniaire les Juifs ont dû prendre dans le reste de l'Europe. Là, plus encore qu'ici, l'élément du pouvoir doit se trouver entre leurs mains. Comment les déloger d'une telle position? A moins de les confondre avec la masse des nationaux, de détruire leurs préjugés et ceux que le peuple nourrit encore contre eux, de rendre leurs intérêts et leurs affections semblables aux nôtres, d'effacer leur judaïsme et de les rendre citoyens : on n'en viendra point à bout. La violence ne fera qu'aggraver le mal qu'elle a déjà produit. Tant que les Juifs ont été patriotes, ils ont eu de la grandeur, de la magnanimité, de l'héroïsme. Rendez-leur une patrie; qu'ils soient, comme nous, enfans du sol, intéressés à sa gloire : ils cesseront de regarder l'accumulation des richesses comme le but unique de leur vie, les profusions des ministres comme les garans de leurs bénéfices, la misère des peuples comme une mine d'or à exploiter, les folies des individus et des nations, des simples particuliers et des rois, comme les instrumens de leur élévation et la condition de leur prépondérance.

Cependant il faut avouer qu'on les sert à souhait. Au lieu de réformer les abus, d'introduire d'utiles économies, de favoriser la publicité et la liberté du commerce, moyens assurés d'accroître les revenus du peuple et ceux du trône, la plupart des cabinets européens semblent se concerter pour engraisser encore le sol déjà si fertile où moissonne la race juive. Emprunter pour dissiper, dissiper pour emprunter, tel est le double travail que l'on

Digitized by Google

accomplit, telle est la navette qui ne cesse pas de courir.

Israël profite d'une disposition qui lui est si favorable : il a ses espions chez les ministres, ses stipendiés chez les rois, ses sentinelles dans les assemblées législatives; il sait tout, rien ne lui échappe. Ses courriers traversent les provinces, ses vaisseaux sillonnent les mers; la nouvelle la plus légère comme la plus importante lui parvient aussitôt que l'événement a eu lieu : il tire parti de tout; il sait même créer au besoin les accidens qui lui manquent et que réclame son intérêt actuel. Quand j'ai avancé plus haut qu'il avait reconquis le sceptre, était-ce là une hyperbole? Peuples, excellences, majestés, altesses, corporations, assemblées de sénateurs ou d'orateurs, celui qui possède l'or ne doit-il pas s'asseoir un degré au moins au-dessus de vous? n'est-il pas votre maître?

Si mes paroles étonnent le lecteur étranger aux mystères de la société actuelle et dupe de ses apparences superficielles, qu'il aille, pour se guérir de son scepticisme, à la Bourse (1) de Londres, de onze heures à midi, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche. D'abord une foule murmurante, roide, acariâtre, assez mal vêtue, le ton rogue et rauque, frappera désagréablement ses yeux et ses oreilles. Au milieu de cette peuplade vouée à Mammon, il apercevra un être immobile (2),

(1) *Royal Exchange.*

(2) On a publié l'année dernière à Londres une gravure de ce même personnage, frappante par la naïveté et la vérité de la pose et de la physionomie, portant cette souscription : *A great man on Change*, « un grand homme à la Bourse. » Elle a pour pendant le portrait du quaker A., qui s'est enrichi par les mêmes spéculations et qui lutte souvent d'adresse avec N. M. R. On lit au bas de cette dernière gravure ces mots prononcés par le quaker : *Is brother R. on Change?* « Frère R. est-il à la Bourse? » Il est peu de portraits où l'individualisation du caractère et la vérité de l'attitude soient poussées aussi loin.

Digitized by Google

l'œil fixe et terne, le teint safrané, tous les traits contractés péniblement, les mains enfoncées dans ses poches, les épaules relevées comme pour encaisser une tête carrée, couverte d'un chapeau qui tombe sur un front ridé. Ce n'est pas là une physionomie plaisante, ni expressive, ni douce, ni gaie, ni même profonde. Cependant les plus vastes et les plus minutieuses combinaisons résident dans ce cerveau que vous seriez tenté de croire inerte. Un tel spectacle vous surprend à juste titre : vous vous approchez. Cet homme (car c'en est un) reste impassible ; ses lèvres ne remuent pas ; ses yeux n'ont pas de regard ; rien n'annonce la pensée. Est-ce là un homme vivant, ou seulement l'enveloppe extérieure d'un de vos semblables, un de ces corps sans ame que Dante Alighieri nous assure avoir vus marcher dans les rues de Florence comme s'ils eussent été doués de vie (1) ?

Bientôt vous voyez un second personnage s'avancer d'un air distrait : l'homme-statue fait deux ou trois pas en arrière ; le nouvel acteur le suit, et un dialogue muet s'établit entre eux. L'homme-statue soulève ses paupières abaissées, et du fond de cet œil terne et mort fait briller tout à coup le regard le plus perçant et le plus inquisitif que vous ayez jamais vu étinceler dans l'ombre. L'autre (je ne dirai pas l'autre interlocuteur) répond par un signe et se retire : la conversation taciturne n'a pas duré plus de deux secondes ; et le premier des deux, reprenant son attitude immobile, renfonce (que l'on me passe cette expression) ce regard qui vous a étonné, et redevient statue. Deux, trois visiteurs de la même espèce, accueillis de la même manière, disparaissent comme le premier. Vous en comptez jusqu'à quarante ou cinquante ; et votre immobile, qui n'a pas

(1) *Inferno*, c. IV.

Digitized by Google

encore desserré les lèvres, ni tiré ses mains de ses poches, s'évanouit à son tour.

Ce personnage est un Juif de Francfort, de cette famille redoutable qui a des parens ou des mandataires accrédités dans toutes les cours, que ces cours caressent parce qu'elles les craignent, car ils pourraient les plonger dans les plus grands embarras, s'ils leur retiraient leur aide, pour le donner exclusivement à des gouvernemens rivaux. Cet homme dont je viens de faire le portrait, est le type et le roi de sa caste; c'est lui qui serre et desserre à son gré les cordons de la bourse des rois. Plus puissant que notre aristocratie, plus réellement influent que nos deux Chambres, il règne là où vous l'avez vu, au pied de ce vieux pilier aussi immobile que lui. Ces gens qui viennent lui parler par signes, ce sont ses espions et ses agens. Vous diriez que le hasard les amène; chacun d'eux a son heure de rendez-vous; ils accourent lui communiquer leurs documens, recevoir ses instructions en échange, et s'empressent d'aller exécuter ses ordres. A chaque signe de ce potentat muet, un million change de mains, un système de gouvernement s'altère, et, selon les divers mouvemens imprimés à cette machine calculante, un ministre tombe ou s'élève, une loi est portée ou retirée. Avec son abstraction apparente, sa roideur et son apathie, c'est cet homme qui fait agir le plus de ressorts en Europe, c'est le *fatum* des empires; Mammon lui a confié son sceptre, levier des plus grands intérêts. Trésorier du monde civilisé, c'est à l'aide de cette magie de l'argent qu'il l'ébranle à son gré. Ses transactions sont secrètes, ses moyens sont inconnus : nous n'en voyons que les résultats. La race détruite de Jacob n'a pas de représentant plus formidable.

(*Babylon the Great.*)

Digitized by Google

Archéologie.

BANQUETS ATHÉNIENS.

Lorsque le bonhomme Grandgousier vint à Paris, dans l'intention de compléter l'éducation de Gargantua son fils, il se contenta de faire deux investigations; d'abord, il s'informa du nom et de la demeure des savans parisiens, puis de la qualité des vins que les habitans avaient coutume de boire. Je prends cette dernière expression pour une métonymie : Grandgousier n'était pas un ivrogne de bas étage, mais un gastronome, un gourmet, un expert en fait de table et de bonne chère. Ainsi ce ne fut pas seulement à l'épicuréisme bachique que ses recherches furent consacrées, mais à l'art de bien vivre en général. Il approfondit la science des dîners parisiens, se fit donner à ce sujet les renseignemens les plus exacts, et ne retourna vers ses pénates que surchargé de cette double érudition culinaire et universitaire que je viens de signaler.

Imitons ce grand personnage et mêlons aux épines de la recherche scientifique les doux fruits de l'art qui nous fait vivre. Si quelque stoïque prend de l'humeur et traite de frivole le résultat de nos travaux, nous le prierons d'observer qu'une action dont tous les individus de toutes les nations de la terre sont occupés trois cent soixante-cinq fois par an, possède une importance intrinsèque assez digne de remarque pour justifier la résolution que nous avons prise de l'examiner dans tous ses détails et

Digitized by Google

sous ses différens points de vue. Et pour rendre notre travail plus méritoire encore, nous dirigerons spécialement nos recherches vers la cuisine de ce peuple renommé par le double culte qu'il rendait à la sagesse et à la volupté; peuple fils de Minerve, modèle des peuples libres, père des Platon, des Alcibiade et des Socrate. La civilisation athénienne dépassa (personne ne l'ignore) toutes les civilisations que la savante antiquité vit éclore dans son sein : voyons un peu ce qu'elle fit pour l'appétit et l'estomac. Établissons notre cabinet d'études devant les fourneaux du cuisinier d'Athènes; rassemblons autour de nous le boulanger, le charcutier, le marchand de poisson, le distillateur, le parfumeur, voire même aussi la bouquetière et le fleuriste, qui tressaient des couronnes pour les convives. Interrogeons ce groupe d'artistes, et sachons un peu comment on vivait alors, quelles jouissances les Anacréon et les Ménandre devaient à la gastronomie, et de quelle manière on soupait, après avoir assisté à la représentation d'une tragédie de Sophocle ou d'une parodie d'Aristophane.

Sosipater, le poète comique, et l'architecte Vitruve pourraient nous fournir quelques renseignemens curieux sur la structure des cuisines d'Athènes; mais ce n'est point ici la question. Allons droit au fait : parlons des matériaux constitutifs, des élémens réels de la science de la bouche, telle qu'on la pratiquait sous Pisistrate.

Modernes et profanes que nous sommes, nous ne connaissons que deux ou trois espèces de pain : les Anglais surtout se trouvent, sous ce rapport, à une distance énorme de l'art des boulangers français et allemands. A Londres, le pain est un aliment secondaire, admis par condescendance sur les tables aristocratiques. A Vienne et à Berlin, c'est un mets délicat et recherché.

Digitized by Google

Mais, autour de l'Acropolis, la boulangerie s'était élevée à la dignité d'un art bien plus important encore. La liste des différentes espèces de pain et des préparations diverses auxquelles cette variété de désignations était due étonnerait les yeux de nos lecteurs. Suivant que la pâte était cuite au moyen de cendres chaudes, de charbons ardens, dans un four ou dans l'âtre, on attribuait à chacune de ces opérations les noms d'*ipnités*, *escharités*, *apanthrakis*, *encruphias*. Il y avait le pain de millet, de seigle, de riz, de sésame, et un pain bis nommé *olyra*, dont Homère rapporte que les héros troyens nourrissaient leurs coursiers. Le pain d'orge (*maza*) était soigneusement distingué du pain de froment (*artos*); la farine du premier, dont, par parenthèse, les belles canéphores poudraient leurs bruns cheveux, s'appelait *alphiton*; celle du second, *alevron* : et l'opération de pétrir l'une et l'autre recevait également des dénominations variées. La farine non blutée se nommait *syncomistos*; blutée avec soin, elle devenait *semidalis*; blutée avec une étoffe de laine très-fine, *krésara* (1) : tant le pays natal des rhéteurs, des grammairiens, des philosophes et des sophistes, aimait à spécifier les diverses espèces par des noms divers et à consacrer aux ressources de sa cuisine les richesses de son lexique!

Passons légèrement sur le *chondrités*, le *tabyrités*, « qui gonfle les joues, » dit Aristophane, le *dramis*, l'*etnitas*, l'*ericytas*, le *cyllastis* et une multitude de variétés de pain d'orge et de froment. Le pain de froment se servait à table sur une couche de feuilles vertes, le pain d'orge sur un lit de joncs (2). Les premiers épis

(1) *Biblioth.* de Photius.

(2) *République* de Platon, l. 2. 427.

Digitized by Google

de la moisson servaient à faire le pain *thargelus*. Les dieux et les déesses avaient aussi leurs gâteaux particuliers; l'*homoros* se plaçait sur l'autel des déesses du ciel; Hécate se contentait de l'*hemi-artium*, pain fait en demi-cercle. On donnait aux enfans le *collyra* (1); les pauvres avaient le *panias*. Quand un gourmand d'Athènes avait mangé trop d'anchois et craignait de se voir puni par une diète forcée de son voluptueux excès, il demandait un pain *collabus*, de la forme d'un clou et fait de fine fleur de froment nouveau : il l'avalait tout chaud avec un morceau de l'estomac d'un cochon d'automne, et ses facultés digestives retrouvaient aussitôt leur première énergie.

L'*achaïnas*, pain consacré aux fêtes de Cérès et Proserpine, était mêlé d'huile; le *stætités*, de graisse; le *meconis*, d'essence de pavot; l'*encris*, d'huile et de miel. Le *dypirus* ou le deux fois cuit (*biscuit*) se composait de farine et d'eau, bouillis dans le jus, saupoudrés de fromage et mêlés de safran, de poivre et de cannelle. A la tête de cette armée de pains de toutes espèces, se trouvaient enfin le *cribanités*, pain mollet, de digestion facile, d'un goût excellent et savoureux; et l'*escharités*, espèce de gaufre succulente, semblable, disent les commentateurs français, à celles que l'on mange auprès de Bruxelles. Lyncée de Samos, qui préfère positivement l'*escharités*, même au fameux pain d'Athènes (*artos agoraios*), affirme que cette composition farineuse était si délicieuse au goût, que, tout en satisfaisant l'appétit, elle semblait l'exciter encore : ses expressions à ce sujet sont d'une éloquence entraînante et portent le cachet d'une conviction intime et personnelle.

(1) Scholiaste d'Aristophane.

Digitized by Google

Il n'est pas étonnant qu'une profession aussi honorée que celle du boulanger l'était dans Athènes, s'y soit élevée à une grande perfection. Théarion, le plus fameux des boulangers athéniens, a vu son nom prendre place au milieu des immortels dialogues du divin Platon; et Antiphane rapporte que sa boutique, où il avait introduit de nouveaux modes de cuisson et de panification, était le rendez-vous des gens bien élevés.

Nous pourrions consacrer un assez long chapitre à la pâtisserie athénienne, corollaire et complément nécessaire de la boulangerie; mais les matériaux de notre travail abondent et affluent autour de nous et nous contraignent à ne donner à cet article qu'une assez petite place. Les Athéniens connaissaient non-seulement les gâteaux (*pemmata*), mais les confitures (*plakoûntes*) et le blanc-manger (*traghémata*). Le père de la critique, Aristote (1) s'est donné la peine de nous apprendre que, pendant les représentations scéniques, des pâtissiers offraient aux spectateurs leurs menues marchandises, et que le succès d'une pièce, c'est-à-dire l'intérêt plus ou moins vif qu'elle excitait, était toujours en raison inverse du débit de pâtisseries qui se faisait au théâtre. Ainsi, pendant une scène languissante, les petits gâteaux se vendaient bien : mais si l'on jouait une excellente tragédie, comme *OEdipe-roi*, par exemple, les plaisirs de l'esprit faisaient oublier les jouissances sensuelles; et le génie du pâtissier, victime du génie tragique, voyait ses gâteaux dédaignés.

C'était ordinairement aux femmes qu'était réservée la confection des pâtisseries : on pensait qu'une main plus légère et plus délicate devait être chargée de cet

(1) *Ethic.*, l. 10. c. 5.

Digitized by Google

office important. Enfin, on poussait la prévoyance jusqu'à préparer des morceaux de pain frais et à peine cuit (1), qui servaient à essuyer les doigts des convives. Cette singulière espèce de serviette était ensuite jetée sous la table et les animaux domestiques s'en nourrissaient. Chez Aristophane, on voit paraître un personnage ridicule, orgueilleux, pauvre et gourmand, qui n'a pour aliment ordinaire que ces *apomygdaliæ*.

J'ai hâte d'arriver à une spécialité beaucoup plus intéressante. J'esquisserai le portrait du cuisinier grec, être choisi et presque divin, dont le talent s'exerçait dans le sanctuaire des dieux et se confondait avec le service pontifical. Toute la portion matérielle des rites religieux lui était dévolue : pour donner quelque idée de la haute importance attachée à ses fonctions, je citerai la lettre suivante qu'Olympias écrivait au conquérant son fils, en lui adressant un cuisinier. Notons bien qu'à l'époque de la réception de cette épître, Alexandre se trouvait absorbé dans les soins préparatoires qu'exigeait sa grande entreprise asiatique.

« Cher fils, vous recevrez de ma main un cuisinier » choisi : son nom est Pelignas. Personne n'est plus pro- » fondément versé que lui dans les rites des sacrifices. Il » connaît également ceux que l'on pratique dans les mys- » tères de Bacchus et au commencement des jeux olym- » piques. En conséquence, vous le traiterez avec tous les » égards possibles et prendrez soin qu'il n'ait à se plaindre » d'aucune négligence. Envoyez-moi de vos nouvelles, » dès que vous en aurez le loisir. »

Voilà mon cuisinier d'Athènes évidemment placé côte à côte avec l'hiérophante. Prêtez-lui quelque peu d'éru-

(1) Ἀπομυγδαλίαι.

Digitized by Google

dition : il se souviendra que les princes et les héros d'Homère ont fait la cuisine ; que la destruction de l'anthropophagie est un bienfait dû à l'invention de la cuisine ; il rappellera tout ce que Thalès, Épicure, Aristote, et l'école ionienne ont pu objecter de plus fort contre le système spiritualiste ; et retranché dans le sanctuaire, derrière les opinions des philosophes et l'autorité des pontifes, il n'aura plus de peine à braver et même à parer les traits dont les poètes comiques se plaisent à le cribler. Car, il faut le dire, le *cuisinier* était pour l'auteur dramatique athénien, ce que la famille inévitable de Tantale et d'Atrée fut pour les poètes tragiques de France, ce que les procureurs, les maris et les médecins sont pour nos auteurs de comédies modernes, ce que le *Clown* était pour les contemporains de Shakspeare, et l'éternel *Gracioso* pour Calderon et Lope de Vega. C'était le personnage de fondation de la comédie athénienne. On l'y voyait apparaître, vêtu d'habits recherchés, chargé de broderies et d'or, parlant comme les *précieuses ridicules*, pérorant d'un ton de sophiste sur l'excellence et la diversité de ses ragoûts, aussi minutieux dans ses disquisitions historiques qu'un professeur de Wirtemberg, plein de fatuité, de vanterie, de pédantisme et de babil. Il établissait en termes choisis la nécessité et la prépondérance de son art, prouvait que le marmiton ne ressemble pas plus au *maître-queux*, que le goujat qui suit l'armée ne ressemble au généralissime ; faisait vivement sentir la nécessité de ne confondre ni les saisons, ni les ingrédiens, ni le degré de cuisson, ni même les qualités et les professions des convives. Il montrait les rapports intimes qui rattachent la science culinaire à l'astronomie, à la géométrie, à la chimie, à la physique, à l'algèbre, à la médecine, à la statistique, à la stratégique, même à la

Digitized by Google

métaphysique. Adepte de Cabanis, avant de l'avoir lu, disciple ou plutôt précurseur de Condillac, il disait comment les sens de l'homme influent sur son moral, et par quel mystère l'estomac humain, centre de nos facultés physiques, détermine toutes nos autres affections. De là, il passait à une analyse plus savante encore, embrassant tous les moyens de faire coïncider les substances nutritives, soit avec les passions que nous possédons déjà, soit avec celles qu'on veut nous inculquer; et il démontrait enfin comment un premier service pouvait, par son arrangement systématique et profond, être une leçon de pathologie; le second service, un chapitre didactique; le troisième, un traité de philosophie, et le quatrième une satire voilée contre les convives eux-mêmes.

Après ce que nous venons de rapporter, on reconnaîtra aisément que l'horizon du cuisinier grec était sans bornes, et que l'infini était son domaine. On ne s'étonnera plus d'entendre le *maître-d'hôtel* d'Aristophane s'écrier, dans la langue des dieux, que son art est le premier de tous :

.... Sybinna! ma lampe va pâlir!
Ranime ses clartés! Je veux approfondir,
Dans ces tomes poudreux, volumes didactiques,
Le ténébreux savoir des cuisiniers antiques.
Un homme de mon rang connaît peu le sommeil :
Son repos perd l'état, qu'enrichit son réveil.
C'est lui qui sait répandre au sein de sa patrie
La paix, la bonne humeur, la santé, l'harmonie,
Verse dans l'estomac l'oubli de tous les maux,
Soutient seul le commerce et seul fait des héros.
Dans ces points épineux, voyons, prenons pour guides
Le profond Zopyrin et le fameux Actides;
Ce problême important, si souvent débattu,

Digitized by Google

Comment ces deux savans l'auront-ils résolu?
Consultons là-dessus les plus doctes ouvrages:
Quelles traditions nous léguèrent les sages?
Qu'en pensait-on à Smyrne, à Corinthe, à Samos,
A Sycione, en Crète (1)?.....

Non-seulement le cuisinier occupait sur le théâtre d'Athènes ce rang élevé qui justifiait un langage si magnifique; non-seulement on l'y voyait avec plaisir, et c'était, avec le parasite et le marchand d'esclaves, l'un des héros obligés de la vieille comédie : mais le penchant de ce peuple sensuel pour les jouissances de la table était si vif et si prononcé, que ses poètes inventèrent pour lui plaire une fiction théâtrale, fondée tout entière sur les délices de la cuisine, et qui devint une source féconde de créations dramatiques : vrai pays de Cocagne athénien, aussi connu du peuple et des petits enfans que Barbe-Bleue et le Petit-Poucet sont célèbres parmi nous. Cet empire idéal de la gourmandise réalisait sur une échelle gigantesque ce que les désirs d'un gourmand peuvent avoir de plus vaste et de plus recherché. C'était une terre faite de petits pains, une pluie de liqueurs, une grêle de confitures; la neige et la glace n'étaient que miel et parfums : sous cette ère bienheureuse, tous les hommes étaient gras, toutes les tailles gigantesques; la faim et la soif inconnues; un éternel appétit préparait d'éternelles jouissances; et l'on ne faisait que passer du berceau à la table, de la table du festin à la couche nocturne, et de celle-ci au repos de la tombe.

Ce poète que nous avons déjà consulté et auquel nous demanderons encore plus d'une donnée précieuse, plus d'un document utile sur ces détails des mœurs athéniennes

(1) Aristophan. *Acharn.* act. 2.

Digitized by Google

qu'il a seul décrits avec fidélité, Aristophane va nous aider à traiter sans trop de légèreté ni de pédantisme le chapitre des *sauces et des coulis*, en honneur dans sa ville natale. Ces ingrédiens, destinés à relever la saveur des alimens et à augmenter la puissance des facultés digestives, se composaient surtout de moutarde, de cumin, de poivre, de raifort, d'ail, enfin de tous les végétaux et de toutes les graines dont le goût piquant est de nature à aiguiser l'appétit. Aristote compte vingt-cinq de ces condimens (1), *hédusmata* : nombre fort peu considérable, si on le compare aux quatre cents sauces différentes qui se trouvent relatées dans le *Cuisinier Parisien*, mais qui se compliquait et s'augmentait sans doute d'un grand nombre de variétés ; car l'auteur comique que nous avons cité plus haut (2) fait mention d'une révolution importante survenue de son tems dans la confection des sauces : révolution qui n'aurait, certes, pas eu lieu si cette partie de la cuisine athénienne eût été aussi restreinte que le passage précédent, extrait d'Aristote, pourrait le donner à penser.

La sauce favorite des Athéniens, leur fricassée de poulet, leur sauce à la tartare, c'était le célèbre *hypotrimma*, sauce éminemment astringente, piquante, et même, s'il faut en croire Aristophane, assez aphrodisiaque. Cet auteur en fait un usage fort heureux dans sa pièce des *Femmes politiques*. Apparemment l'*hypotrimma*, comme notre kari à l'indienne, était d'une nuance jaune et safranée, qui laissait des traces visibles sur les lèvres et le menton des amateurs ; et il arrivait souvent que les bouches athéniennes, rassemblées

(1) *Ethic.* l. 9, § 10.

(2) *Les Oiseaux*, v. 532.

Digitized by Google

pour donner leurs votes et décider les affaires de la république, se trouvaient teintes de cette couleur : la gastronomie fut de tout tems l'intime alliée de la politique. Or, nos jacobins femelles qui veulent, dans la pièce d'Aristophane, s'emparer du gouvernement d'Athènes et renverser l'aristocratie du sexe mâle, ne trouvent pas de meilleur moyen pour réussir dans leur projet et compléter leur déguisement en hommes, que de se barbouiller de l'*hypotrimma*, qui colore ordinairement la face de leurs maris : écoutez le chœur de ces patriotes :

CHŒUR DE FEMMES habillées en hommes.

Citoyens ! (ce matin vous étiez citoyennes ;
Mais tout a changé parmi nous.)
Citoyens, donc ! vous jurez tous
De venger votre sexe et de briser vos chaînes !

SECOND CHŒUR.

Nous le jurons.

PREMIER CHŒUR.

Demain, chacune se rendra,
Dès l'aurore, dans l'Agora ;
Le visage riant, la face rubiconde ;
Faisant bruïr nos voix à cent pas à la ronde ;
« La bouche teinte encor du jus d'*hypotrimma*, »
Comme nos chers maris, etc., etc. (1)...

Aucun raffinement de la cuisine moderne n'était, comme on le voit, étranger à cette nation, mère des arts. Servir un poulet sous forme de côtelette ; métamorphoser un lièvre en un homard ; créer des trompe-

(1) *Thesmothet.*

Digitized by Google

l'œil gastronomiques de toutes les espèces, fut pendant long-tems un des talens spéciaux du cuisinier athénien. A mesure que la civilisation fit des progrès, cette recherche de mauvais goût (long-tems à la mode parmi les Européens modernes) céda à l'influence des lumières et à l'ascendant de la raison. Ces bizarreries, sans valeur gastronomique, étaient à la vraie cuisine ce que le calembourg et l'acrostiche sont à la poésie véritable. Bientôt on ne fit plus aucun cas de ces puérilités pénibles, et la science s'éleva en s'épurant.

C'est à vous maintenant que j'adresse mes questions, homme indispensable, providence des Athéniens, dispensateur suprême des délices de leurs tables, vous qui vendiez le poisson dans le marché d'Athènes. C'est de vous que dépendait la bonté des repas savourés par les contemporains d'Alcibiade. Vous possédiez une énorme influence sur le bien-être ou le mal-être de vos compatriotes : car les Athéniens, éminemment ichtyophages, se distinguaient de tous les peuples anciens par la violence de ce goût, qui était moins un appétit qu'une passion chez eux. Un poète tragique voulait-il lancer l'anathème contre un poète rival ; voici de quelle malédiction il l'accablait : « Puisses-tu venir au marché y demander des anguilles copaïques et n'en pas trouver une seule pour ton dîner (1) ! »

La même expression signifiait (2) *alimens* en général, et spécialement *poisson*, tant on était persuadé dans Athènes que le poisson est la première nourriture de l'homme ! Frais et salés, poissons de mer et d'eau douce, d'étang et de rivière, avec écailles et sans écailles, de

(1) Aristoph. *La Paix*, 1010.

(2) Ὄψον (*obsonium*).

Digitized by Google

toute dimension, de toute espèce, paraissaient sur la table des Athéniens. Un lexique, beaucoup plus gros que la brochure périodique à laquelle nous confions nos élucubrations, suffirait à peine à la liste complète de ces poissons, de leurs genres, de leurs subdivisions, de leurs dénominations, dues à leur degré de grosseur ou à leurs différens âges. Le thon, dans toutes ses variétés, recevait plus de cent noms différens. L'*omotarichos*, imprégné de sel et pilé dans des pots faits tout exprès, était l'aliment journalier des soldats et des matelots. Selon les meilleurs juges, il fallait, pour manger ce poisson dans toute sa délicatesse et lui conserver tout son mérite, le faire bouillir dans l'eau de mer (1).

Parlerai-je des *scombri*; de l'*elephantinum*, immortalisé sur la scène par Cratès le poète; des *coracini*, que l'on nommait *saperdæ*, lorsqu'on les avait pêchés dans les Palus Mæotides; du *tillus*, poisson géant, que douze convives ne pouvaient achever en trois jours (2); de cet autre poisson anonyme qui, suivant la description du poète comique Éphippus (3), ressemblait, pour la taille et la forme, au grand boa des déserts de l'Amérique; du *pratistacus* qui, changeant trois fois de nom, s'appelait *agnotidra* quand il était de dimension minime, *myllus* quand ses proportions étaient moyennes? Mon catalogue n'est-il pas assez long déjà, et faut-il que j'y place l'*alphesta* qu'on pêchait par couples; l'*amia*, si délicieuse en elle-même que le plus mauvais cuisinier ne pouvait réussir à la gâter; l'*ellops*, dont Jupiter était si friand qu'il abandonnait à son impériale épouse tout

(1) Alexis, fragm. cité par Athénée.

(2) Athén., l. VIII, p. 346.

(3) *Id. ib.*

Digitized by Google

le reste du festin, et ne se réservait que ce mets seul (1); le *batis*, qu'on mangeait au milieu de l'hiver avec une sauce au fromage, et qui se trouvait toujours, nous dit Eupolis, sur la table de Callias; le *pompilus*, poisson sacré, texte inépuisable des légendes helléniques, frère de Vénus, s'il faut les en croire, et né comme elle du sang des dieux et de l'écume des mers; l'anchois (*aphiæ*), aussi célèbre dans les tems anciens que dans les tems modernes, que l'on retrouve si souvent mêlé à l'histoire athénienne, et pour l'assaisonnement duquel le grand Archestrate nous a laissé une recette si précieuse?

Cet Archestrate, digne précurseur d'Épicure, entreprit de longs voyages, dans le seul but d'approfondir la science du poisson dans ses rapports avec la cuisine; il n'a pas laissé un seul ovipare du monde antique sans le soumettre à ses recherches. Saveurs de chaque espèce et des diverses parties de chaque espèce; manière de prendre les poissons à la ligne, au filet, de les conserver ou de les accommoder; il n'a rien oublié. Aussi bon poète que convive érudit, il a enregistré dans une série de vers hexamètres, dont une partie est parvenue jusqu'à nous, le résultat de ses travaux (2). C'est lui qui nous apprend que rien n'était préférable au congre de Sicyone : que le meilleur *glaucus* venait des poissonneries de Mégare; que les côtes de l'Attique étaient surtout remarquables par le mérite de leurs soles, de leurs maquereaux et de leurs turbots incomparables; enfin que l'anchois de Phalère, plongé dans l'huile bouillante et retiré quelques minutes après, devenait un mets digne des immortels. Sans lui, nous ignorerions l'exis-

(1) Epicharm. ap. Athen.

(2) Voy. Athén., l. VIII, 16.

Digitized by Google

tence de ce poisson nommé à Rhodes le *renard*, et à Syracuse le *chien :* poisson tellement célèbre dans la Grèce, que, s'il faut ajouter foi à Lyncée de Samos, Cécrops lui est inférieur en renommée. Archestrate recommande aux gourmets de se le procurer à tout prix et de le voler s'ils ne peuvent l'acheter. « Que sont en effet, s'écrie cet admirable gastrologiste, tous les accidens de la destinée, auprès du bonheur de savourer un tel poisson ? L'homme une fois parvenu à ce dernier degré de la félicité, n'a plus rien à craindre du sort. » Quant à l'*aper*, le même auteur avoue que les riches peuvent seuls penser à jouir d'un tel aliment; c'est un mets d'usurier, de financier, de sybarite : il vaut son pesant d'or ; et pour me servir de l'emphatique expression du même poète,

C'est le repas des dieux, c'est *la fleur du nectar!*

Le chapitre des anguilles est assez développé chez cet auteur : il vante avec justice la modeste retraite où ces poissons vivent loin de tous les regards ; rappelle les obligations que leur ont les poètes dramatiques auxquels cette race nombreuse a fourni plus d'une métaphore brillante, et finit par dire que l'anguille est encore, parmi les poissons, ce que la belle Hélène fut entre les femmes. « Je recommande, dit-il, toutes les espèces » d'anguille. Mais cent fois heureux l'homme qui de- » meure auprès de Messine! car c'est-là qu'elles sont de » la meilleure qualité. » Antiphane, auteur de comédies, a la témérité d'avancer que les dieux immortels se vendent moins chers que les anguilles. « Au moyen d'un » petit sacrifice qui me coûte quelques oboles, j'achète, » dit cet impie, la bienveillance de la cour céleste; et,

Digitized by Google

» avec dix bonnes drachmes, je ne puis me procurer une » anguille ! »

Ainsi régnait sur la table athénienne le poisson dans toutes ses variétés. L'ichtyophagie, devenue un goût vif et prédominant, une passion, une manie invincible, fournit au poète Archippus le sujet d'un drame allégorique et bouffon, dans lequel les habitans des eaux concluaient, au moyen d'un tribut annuel, un traité de paix avec le peuple barbare qui dépeuplait leurs royaumes. Un grand mangeur de poisson avait droit, quel qu'il pût être, à la bienveillance et à l'indulgence de la nation athénienne. C'était un titre pour être amnistié même en cas de trahison politique et de crime d'état. L'orateur Hypéridès avait, comme beaucoup d'autres citoyens, reçu de l'argent d'Harpalus : « Pardonnez-lui, dit Timoclès (1); il » aime tant le poisson ! Les cormorans des rives du Pé- » loponèse ne sont rien auprès de lui. En le punissant, » vous réduiriez à la misère trop de marchands de ma- » rée. » On faisait là-dessus d'excellens contes; et l'histoire de ce Philoxène, qui, condamné par les médecins, et mourant d'indigestion, voulait achever au moins, avant de passer le Styx, le brochet qui l'avait causée : cette histoire, dis-je, traduite en anglais par l'élégant Pope, en français par le naïf La Fontaine, a traversé les âges et immortalisé la gourmandise athénienne (2).

Le débitant de marée jouissait nécessairement, dans Athènes, d'une véritable puissance. C'était un personnage. Il s'en faisait accroire; et, comme la plupart des hommes nécessaires ou recherchés, il était orgueilleux, arrogant, ironique, rapace, peu scrupuleux sur le choix

(1) Poète comique. Voy. Pausanias.

(2) Pope, *The Athenian Glutton.* — La Fontaine, *Contes.*

Digitized by Google

des moyens de s'enrichir, habile à frauder ses acheteurs, fécond en ruses, et aussi intrigant qu'intrépide. Tantôt on cherchait à flatter cet homme important, tantôt on l'attaquait en face, et on le livrait sur la scène à la risée populaire. Lyncée de Samos prit la peine d'écrire un livre *ad hoc*, vrai code de l'acheteur de poisson; traité qui contient toutes les règles nécessaires pour capter la bienveillance d'un vendeur de marée. C'est l'art de la séduction appliqué à la science de la gueule, le manuel de la politesse requise pour fléchir l'ame cupide et grossière d'un marchand de poisson athénien. Les auteurs comiques ne manquèrent pas de mettre à profit des ridicules si plaisans. Amphis (1), dans son *Imposteur*, copia le ton insolent de ce fournisseur privilégié : il le montra debout devant son étalage, la tête haute, l'air insultant, vêtu d'habits magnifiques; et près de lui, l'acheteur timide, osant à peine donner son prix, tandis que le marchand affecte la distraction, répond par monosyllabes, détourne la tête avec dédain, regarde le chaland par-dessus l'épaule, et pousse l'impertinence jusqu'à ne pas même prononcer complètement les mots que son orgueil laissait tomber.

L'ACHETEUR.

Combien cette loche?

LE MARCHAND DE MARÉE.

...*quante* oboles (pour *cinquante* oboles).

L'ACHETEUR.

C'est cher, par tous les dieux; elle est petite...

LE MARCHAND.

..*tite* (pour *petite*)! Ah! ah!

(1) Voy. Athén.

Digitized by Google

L'ACHETEUR.

Et ce saumon ?

LE MARCHAND.

...*rante*... (pour *quarante*, etc.)

Ces impertinentes syncopes n'effraient pas le patient gastronome, qui finit par en passer par où il plaît au vendeur. Alexis (1), qui marche sur les traces d'Amphis, prend la chose plus au sérieux, et profère contre le marchand de poisson une véritable invective : « Mes » yeux étonnés se révoltent et l'indignation me saisit, dit-» il, quand je vois nos généraux d'armée froncer leurs » sourcils et ne pas abaisser sur le peuple un seul de » leurs regards : mais aperçois-je un de ces marchands » maudits qui, parce qu'ils vendent du poisson frais ou » rance, se croient en droit de contempler avec dédain la » foule qui passe devant eux ? j'avoue qu'un tel spectacle » m'est plus odieux que la mort. » Antiphane (2), qui sans doute avait eu quelques vendeurs de marée pour créanciers, affirme que l'aspect d'un de ces hommes est pour lui la tête de la Gorgone. Xénarchus (3), auteur de la comédie intitulée *la Pourpre*, les taxe de friponnerie; Diphilus (4), dans son *Empressé*, les accuse du même vice. Un statut leur défendait de rafraîchir leurs marchandises avec de l'eau; mais ils s'entendaient entre eux pour faire semblant de se battre devant leur boutique : l'un des prétendus combattans tombait en criant au

(1) Voy. Athénée, l. XV.

(2) Voy. *id.*, l. VIII.

(3) *Id. ib.* La plupart des citations curieuses et des détails donnés par l'auteur de cet article, sont extraits du *Deipnosophiste* de cet écrivain.

(4) Voy. Ath., l. XVI.

Digitized by Google

secours; son adversaire, comme pour le rappeler à la vie, lui jetait un seau d'eau fraîche à la figure, et si les saumons et les turbots recevaient une partie de l'ablution, le hasard seul en était cause : la loi ne pouvait s'en plaindre. On se servait de deux espèces d'oboles, celles d'Égine et celles de l'Attique : le marchand de marée à qui vous demandiez le prix d'un poisson vous répondait : *Dix oboles*; mais comme les oboles d'Égine valaient beaucoup plus que les autres, le fripon avait soin de se faire payer en pièces éginètes, et de rendre la monnaie en pièces attiques.

Dans la démocratie athénienne, notre homme jouait un rôle fort actif. Il criait sans cesse *à bas la tyrannie!* comme les gens de la halle, pendant la révolution française, criaient : *à bas les aristocrates!* et couraient dénoncer à leur club trente nouvelles conspirations par jour. Aristophane, ennemi, comme on sait, du gouvernement populaire, et dont toutes les pièces sont dirigées contre les ridicules qu'il traîne après lui, nous donne le portrait assez piquant d'un marchand de poisson *alarmiste*; cette scène de la halle athénienne mérite bien d'être observée et citée :

Conspirer! d'un tel mot vous êtes bien prodigue.
Son éternel écho m'obsède et me fatigue.
C'est là votre refrain, soldats, prêtres, marchands,
Au temple, à l'Agora c'est lui seul que j'entends.
A bas la tyrannie! on conspire! on conspire!
Voilà bien cinquante ans que je l'entends redire :
Qu'un créancier rigide excite votre humeur;
Qu'un rival soit heureux : c'est un conspirateur.
Ce lieu commun des sots, cette clameur usée
Frappe à tous les instans mon oreille offensée :
Si je vais au marchand demander du *brochet*,

Digitized by Google

Le marchand qui n'a plus qu'un mauvais *carrelet*,
S'écrie : « Ah ! oui vraiment, du brochet pour vous plaire !
» Un brochet ! ce mets-là n'a rien de populaire !
» Du poisson réservé pour la table des grands !
» Voyez-vous, mes amis, c'est un de nos tyrans !
» Il conspire ; il médite une trame infernale ;
» Il soutient du grand roi la pompe orientale ;
» C'est de la liberté quelque ennemi secret ! »
Je m'enfuis tout tremblant et dîne sans brochet.
Voilà de beaux soutiens des libertés publiques ;
Nos vendeurs de poisson sont de fiers politiques (1) !

Servir et manger chaud étaient deux points du rite gastronomique, religieusement observés dans Athènes. Il paraît que, malgré la civilisation athénienne et ses progrès, les raffinemens de la politesse y étaient fort peu connus : car il était habituel aux convives de s'emparer des plats servis bouillans sur la table, et d'en priver leurs voisins, si ces derniers se trouvaient être moins adroits ou moins intrépides. Des gourmands de première ligne s'accoutumaient à manger leur repas brûlant ; à force de plonger leurs mains dans l'eau chaude, ils les cautérisaient et les rendaient insensibles à la chaleur ; enfin, par une gratification habilement glissée entre les doigts du cuisinier, ils l'engageaient à faire apporter les plats tellement chauds sur la table, qu'eux seuls, grâce à l'exercice préliminaire dont j'ai parlé, pouvaient en recueillir le bénéfice. Pithyllus, le plus fameux de ces convives voraces, avait la langue recouverte d'une armure artificielle dont parle Athénée (2), et qui a singulièrement embarrassé les commentateurs (3) : apparem-

(1) Aristoph. *Les Chevaliers*.

(2) Athén., t. I, p. 74.

(3) Schweighæuser ad Ath. loco cit.

Digitized by Google

ment sa langue s'était écaillée à force de braver la chaleur, et la cuirasse que l'auteur grec veut désigner n'est qu'une scarification de cet organe.

Les parfums, les fleurs, la littérature, la poésie, la musique, contribuaient à varier les plaisirs de l'Athénien à table. On ne se contentait pas d'y faire de l'esprit et d'y répéter des bons mots comme dans les tems modernes; il fallait aussi faire sa partie, chanter en chœur, réciter ou inventer quelque fable ésopique ou érotique (1), discuter les points les plus difficiles de la philosophie, payer de sa personne en un mot. L'état de parasite n'était point une sinécure. Ajoutons qu'il fallait boire avec un courage et une capacité surhumaine : boire comme un Grec, était un proverbe généralement reçu; le plus sanglant reproche que l'on pût faire à son ennemi, l'injure la plus cuisante, c'était de l'appeler *buveur d'eau*. « Ta vie est un soliloque où il n'est question que de sau- » cisses (dit Cléon au charcutier, dans une des parodies » d'Aristophane). Tu tombes chaque jour en décadence; » et bientôt, pour dernier terme de l'infamie, tu ne boiras » plus que de l'eau (2). » Dans une autre de ses pièces, les femmes, assemblées pour secouer le joug des hommes, prononcent une terrible malédiction contre tous ceux qui voudraient les empêcher de boire du vin. Les dieux de la mythologie hellénique sont tous représentés comme de grands buveurs : enfin, sans parler de Bacchus, dieu de la vigne, tous, depuis Jupiter jusqu'à Momus, ils rendaient un culte à cette liqueur céleste que leurs adorateurs ne négligeaient pas.

Quant aux heures des repas, elles étaient, on doit

(1) Scholiaste d'Aristophane.

(2) *Les Chevaliers.*

Digitized by Google

l'avouer, subordonnées aux affaires publiques. On mangeait peu pendant le jour, et l'on attendait, pour se livrer aux jouissances gastronomiques, le coucher du soleil, moment où chacun se sentait débarrassé du poids de ses travaux journaliers : alors commençaient les banquets délicats, les réunions brillantes, les festins assaisonnés de toutes les recherches d'une voluptueuse philosophie. Les Athéniens, qui avaient avec les Parisiens modernes plus d'un trait de ressemblance, étaient (ainsi que ces derniers) grands ennemis de ces dîners sans cérémonie, de ces repas de famille, où, sous prétexte de vous traiter familièrement, on maltraite sans façon l'estomac de l'invité. Il est curieux de rapprocher deux passages d'auteurs dramatiques, vivant à plus de deux mille ans de distance l'un de l'autre, et exprimant à peu près la même pensée gastronomique dans leurs idiomes respectifs. Boissy, dans ses *Dehors trompeurs* (1), a placé le dialogue suivant :

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet sans façon,
Et je veux vous donner un dîner d'ami...

M. DE FORLIS.

Non;
Je crains ces dîners-là : j'aime la bonne chère.
Va, traite-moi plutôt en personne étrangère.

Écoutons maintenant Ménandre, que certes M. le chevalier de Boissy n'avait pas lu :

...Que la bonté des dieux
Me préserve à jamais d'un dîner de famille,

(1) Acte 2, sc. 10.

Digitized by Google

Réunion lugubre où la parenté brille,
Mais où l'estomac souffre! où, gravement assis,
Cousins, petits-cousins, neveux et petits-fils,
Paraissant assister à quelque sacrifice,
D'un jeûne solennel subissent le supplice!
D'abord, le verre en main, le maître du logis,
De contes du vieux tems entretient ses amis:
Tout l'édifice tremble à sa voix formidable.
Sa femme près de lui, matrone respectable,
Mêle un aigre fausset à ses graves discours,
Et du triste repas interrompant le cours,
A chaque nouveau mets ajoute un commentaire.
Non loin d'elle, je vois oncle, tante et grand'mère,
De préceptes moraux assaisonnant les plats,
Et blâmant des plaisirs... que nous ne goûtons pas (1).

A ce dîner de famille si décrié, les Athéniens opposaient le *pic-nic*, pour lequel ils avaient un penchant très-remarquable. Aristote veut-il prouver qu'un gouvernement auquel tout le monde prend part vaut mieux qu'un gouvernement placé sous la main du petit nombre ou d'un seul homme? il appuie son argument d'une image tirée des coutumes de la salle à manger: «C'est ainsi, dit-il, que les meilleurs repas sont ceux auxquels chacun des convives apporte son plat (2).» On crut entrevoir, dans cette habitude de se réunir souvent et en grand nombre, un danger pour la république: les *pic-nics* ne furent pas proscrits; cette mesure eût été trop violente; mais on fixa le nombre des convives, nombre qui ne devait pas s'élever au-dessus de trente. Le *gynæconomus*, officier payé par l'état, était chargé de veiller à l'exécution de cette

(1) Fragm. Menandr. ap. Athen.

(2) *Polit.*, l. III, c. 7.

Digitized by Google

loi, et d'énumérer les membres de chaque festin. Pendant ces grands repas, le maître du logis communiquait à ses hôtes la carte du menu, à des intervalles marqués; des musiciens exécutaient des concerts (1); des mimes donnaient des représentations (2) : le parasite, (espèce de bouffon, ayant patente et privilége), le coureur de dîners (3), le flatteur (4), trois espèces qu'il ne faut pas confondre, se chargeaient d'amuser la compagnie. La fête durait long-tems, et la sobriété n'y présidait pas: il paraît même que la meilleure partie de ceux qui y avaient pris part, revenaient presque toujours ivres. Du moins Xénophon, en faisant le panégyrique de son maître Socrate, a soin de nous apprendre comme un fait singulier, comme une preuve d'éminente vertu, que ce grand homme était capable de marcher sans aide, en sortant de souper.

Les classes inférieures se contentaient d'une chère beaucoup plus frugale : c'étaient des herbes, des légumes, du poisson salé, un gâteau d'orge, du vin et quelques figues. Le vieux juge d'Aristophane, ce prototype du *George Dandin* de Racine, n'a pas d'autre ordinaire (5).

Partout, dans les poètes comiques grecs, on retrouve des traces de cette ferveur gastronomique. Aristophane veut-il raccommoder les femmes avec leurs maris? c'est par un dîner. Veut-il encourager ses acteurs à bien jouer? il leur montre en perspective le souper que leur donnera

(1) Ἀκροάματα.

(2) Θεάματα.

(3) Τραχέδειπνος.

(4) Aristote. *Eth.*, liv. VIII, c. 8.

(5) *Les Guêpes.*

Digitized by Google

la république, s'ils sortent vainqueurs de la lutte théâtrale; et pour leur faire venir l'eau à la bouche, il se plaît à accumuler dans un seul mot qu'il fabrique et qui se trouve composé de soixante-dix syllabes, tous les mets succulens dont la table sera chargée. Ce bizarre génie va jusqu'à faire une espèce de miroton politique, qu'il sert à ses auditeurs, et dont la singularité dépasse toutes les bornes de l'audace dramatique. Il représente la Guerre, dont la Sicile, la ville de Mégare et la ville de Prasiæ viennent d'être victimes, sous la forme d'un géant qui pile et concasse ces deux villes et cette île dans le même mortier. La Sicile est représentée par cet excellent fromage dont Théocrite fait souvent mention (1); Prasiæ, par une poignée de poireaux; et Mégare par une gousse d'ail. A peine osons-nous traduire ici les premiers vers de cette étrange scène, parodie gigantesque si étrangère au goût moderne, mais qui, sous sa burlesque exagération, cache un sens profondément philosophique.

La scène représente les régions célestes. Un grand mortier se trouve au centre : il y a, sur le théâtre, du fromage, de l'ail et des poireaux.

LA GUERRE, tournant autour du mortier, prononce l'incantation suivante d'un ton grave et solennel.

Douleur, fureur,
Rage, terreur,
Meurtre, pillage,
Affreux carnage :
Fléaux cruels!
Tel est, mortels,
Votre partage :

(1) *Eclog.* 4, etc.

Digitized by Google

Nés pour souffrir,
Nés pour mourir,
Race proscrite,
Race maudite,
Souffrez !
Mourez !

TRYGÉE, monté sur son escargot.

Quelle est cette vaste marmite ?
Et pourquoi ce géant, ce monstre, au front hideux,
Un glaive dans les mains, des éclairs dans les yeux,
Debout près de ce vase, à la panse profonde ?...
J'ai peur...

LA GUERRE.

Malheur ! malheur !
Cent fois malheur !
Rage ! terreur !
Poireaux de Prasiæ, tombez dans la marmite !
Ville proscrite,
Tombe en débris !

TRYGÉE.

De tous les habitans il a fait un hachis.

LA GUERRE.

Pleure, ô Mégare,
Ton sort barbare,
Tes murs détruits,
Tes toits en flammes,
Tes fils, tes femmes,
Chargés de fers !
Tes pleurs amers,
Mêlés à l'ail qui naît sur tes plaines fécondes,
Vont remplir du mortier les cavités profondes.

Digitized by Google

TRYGÉE.

Comme il écrase tout cela!
Que de larmes, de sang, etc., etc. (1).

Après avoir suivi l'exemple de Grandgousier, et fait de l'érudition dans la cuisine, nous imiterons Rabelais, son père, et nous vous conseillerons, lecteur, d'aller accomplir paisiblement vos devoirs gastronomiques, sans vous embarrasser davantage des procédés athéniens. Gardez-vous surtout de vouloir, à l'instar de je ne sais quel savant (2), composer un festin grec; il y a cent à parier contre un que votre essai serait détestable. Contentez-vous donc d'assister de loin, comme moi, aux banquets d'Athènes; vivez joyeux et buvez frais.

(*Quarterly Review.*)

(1) *Acharn.*

(2) Meibomius.

Digitized by Google

Histoire Contemporaine.

AVENTURES D'UN CARBONARO ALLEMAND.

A toutes les époques où les passions politiques, violemment excitées, ont fait de la scène du monde un drame confus et sanglant, on a vu se mêler aux enthousiastes, aux martyrs, aux tyrans et aux victimes, des caractères hétérogènes et bizarres, espèces d'aventuriers et d'enfans perdus des révolutions, tantôt embrassant une opinion pour la pousser jusqu'à ses plus folles conséquences, tantôt traversant toutes les opinions et tous les partis, tantôt s'isolant d'eux pour produire plus d'effet : ces Cagliostros de la politique ont pour unique inspiration la vanité. Ils prétendent faire du bruit, à tout hasard et quoi qu'il en coûte. Tel fut Anacharsis Clootz, pendant la terreur, en France; tels sont aujourd'hui même quelques-uns des personnages dont les journaux européens nous entretiennent. Les grands événemens qui renversent et réédifient les empires ne sont pour eux que des tréteaux, où le besoin de se draper et le bonheur d'être remarqués les précipitent en aveugles, à leurs risques et périls.

Si le jeune Allemand qui fait le sujet de cet article, et dont les mémoires récemment publiés (1) vont être

(1) *Johannes Wit, genannt von Dæring. Fragmente aus meinem Leben und meiner Zeit. Aufenthalt in den Gefængnissen zu Chamberry, Turin und Mailand, nebst meiner Flucht aus der Citadelle letzteren Ortes.* Brunswick. 1827.

« Jean Wit, surnommé Dæring. Fragmens de ma vie et de mon tems;

Digitized by Google

l'objet de notre analyse, n'eût été qu'une de ces pauvres victimes, séduites par de fausses vues et entraînées dans des conspirations niaises, trop sévèrement punies; nous parlerions de lui avec une pitié mêlée de regrets. Mais voici que notre Carbonaro emprisonné se trouve tout-à-coup saisi d'une ardeur d'apostasie sans égale : l'ancien révolutionnaire devient, au sein de la geole, où ses folies l'ont jeté, un adepte fanatique des théories de l'absolutisme. Sa ferveur de nouveau converti le porte à dénoncer tous ses complices vrais ou prétendus; et au milieu de cette dénonciation inexcusable, il est facile de découvrir le désir de se rendre important, de fixer sur soi les regards du public, enfin de jouer encore la comédie. Avouerons-nous que les erreurs dont la première partie de son existence fut remplie eurent quelque chose de généreux? les excuserons-nous, en quelque sorte, comme résultant de cette contagion métaphysique et ridicule dont le foyer se trouve dans les universités germaniques fréquentées par Dœring? la même justification ne pourra s'étendre à ses révélations et à ses rétractations tardives, faites sous le verrou des geoliers danois. Et si l'on regarde, au contraire, comme autant de crimes commis contre la paix et la sûreté publique, les étranges projets révolutionnaires auxquels le jeune Carbonaro prétend avoir pris part, ne pouvait-il faire devant le public l'acte de contrition qu'il a cru nécessaire, sans envelopper dans sa confession ses anciens amis, et même (s'il faut en croire la voix publique) sans y mêler, par une coupable fiction de romancier, des personnages absolument étrangers à ces idées, à ces théories, à ces innocens complots?

» séjour dans les prisons de Chambéry, Turin et Milan, avec l'histoire » de mon évasion. »

Digitized by Google

Telles sont les réflexions naturelles que nous a suggérées la lecture de cette auto-biographie que le jeune Wit Dœring a lancée dans le monde du fond d'un château-fort du Danemarck. Ces mémoires, dès leur apparition, ont causé une certaine sensation en Allemagne. Le style en est brillant et facile; la légèreté, l'audace, et, comme le disent les Italiens, la *disinvoltura* qui y règnent, trahissent plutôt le conteur habile que le narrateur consciencieux. On voit que l'auteur vise toujours à l'effet : avouons qu'il lui arrive souvent de l'atteindre. On serait tenté de regarder son livre comme un canevas auquel la vérité sert de fond et l'imagination de broderie; quant à l'ouvrier qui a couvert ce pâle tissu d'ornemens si magnifiques, chacun le devinera : c'est l'amour-propre.

L'auteur commence par décrire, d'une manière aussi pathétique que naturelle, la situation où il se trouve, lorsqu'il écrit des mémoires. « Il habite un donjon obscur, et vit retranché derrière trois portes de fer armées de leurs barreaux et de leurs énormes serrures : il entend les pas réguliers de la sentinelle qui monte la garde dans le corridor. De larges morceaux de fer, qui se croisent dans tous les sens, ornent ses croisées et interceptent les rayons du jour. La tempête et l'orage battent les murs de sa prison bâtie sur la pointe saillante d'un roc, dont la mer baigne le pied : il n'a pour spectacle que les flots de l'Océan, pour musique que le hurlement des vents irrités; pour alléger les souffrances d'un esprit malade et d'un corps débile, pas un ami, pas une consolation, pas un secours. Privé de tous ses papiers, il écrit de mémoire; c'est la seule chose qui lui soit restée fidèle. Cependant il ajoute que plusieurs noms pourront être altérés, plusieurs dates se trouver fausses. »

Digitized by Google

Comment refuser sa commisération à une situation si déplorable? Cependant sachons un peu par quels chemins Wit Dœring est arrivé à un tel résultat: peut-être, en consultant ses mémoires, trouverons-nous que les puissances qui le condamnent au cachot perpétuel ont cédé à des terreurs beaucoup trop vives; que lui-même se donne trop d'importance, et qu'il n'a mérité ni tant d'honneur ni tant de maux.

Il faisait partie de la célèbre université d'Iéna, dans ce moment d'effervescence révolutionnaire qui s'empara tout-à-coup de la paisible Allemagne. Uni à ces jeunes rêveurs qui croient avoir fondé des républiques, lorsqu'ils ont orné leurs associations secrètes de quelques symboles pompeux et de quelques termes maçonniques, il aime à se représenter comme le plus exalté de ces séides.

En 1818, il partit pour Paris, dans le but, dit-il, d'établir des rapports secrets entre les révolutionnaires de France et ceux d'Allemagne. Nous ne pensons pas qu'il existe de conspirateurs assez imprudens pour confier à un jeune écolier tout frais émoulu du collége ces grands arcanes de la politique, où il y va de la mort et de la vie. De retour dans son pays, après cette première expédition, dont le but et le succès nous inspirent bien des doutes, il trouva l'occasion si désirée de faire retentir son nom dans les papiers publics. L'auteur d'une hymne patriotique, qui semblait appeler les Germains à une liberté nouvelle, venait d'être arrêté par le gouvernement prussien. Wit se déclara solennellement l'unique auteur de cette pièce de vers, dont il assuma la responsabilité. On prit pitié de son extrême jeunesse, et on le laissa libre. Pendant l'automne de 1819, il alla en Angleterre, où il passa son tems à écrire des libelles contre la plupart des princes de l'empire. « Je me croyais un grand

Digitized by Google

homme, et ma célébrité me charmait, dit-il. » Ces mots suffisent pour éclairer un caractère.

Il revint à Paris, où il fut témoin de l'assassinat du duc de Berry. S'il fallait l'en croire, il aurait sauvé les jours du roi de France, et arrêté le poignard d'un nouvel assassin prêt à frapper ce souverain. Mais ici le vague, le décousu, les faux renseignemens, l'hésitation de l'auteur, son ton romanesque, son exagération, trahissent si évidemment je ne dis pas la fausseté du récit, mais l'intention de tromper le lecteur, que cette seule page suffirait pour jeter du doute et un vernis de mensonge sur tout le reste du volume. Dans son désir de se mettre en scène, ce jeune homme, dont personne, en France, n'a entendu parler, affirme avoir participé à la plupart des petites conspirations, associations et complots militaires qui se sont tramés dans ce pays. Ici tous les documens dont il s'appuie sont inexacts; ses noms, ses dates, ses souvenirs se confondent; à peine sait-il ce qui s'est passé d'important à Paris, de 1819 à 1822 : et les conjurés prétendus qu'il réunit dans ses chimériques visions, comme ayant partagé les mêmes espérances, et coopéré aux mêmes trames, appartiennent à des nuances d'opinion si diverses, que toute vraisemblance manque aux fictions du jeune Wit.

Il passa en Suisse; là, un docteur italien, nommé Joachim de Prati, associé intime de tous les Carbonari d'Italie, lui déclara qu'il était tems de renoncer à d'inutiles manœuvres; que le succès ne couronnerait jamais d'aussi faibles efforts, et que les conjurés avaient résolu d'employer, pour arriver à leur fin, le *fer froid*, c'est-à-dire le meurtre. Notre héros leur prêcha la clémence, et, irrité de trouver des cœurs impitoyables, il finit par rompre avec ses associés. Cette démarche était hardie;

Digitized by Google

les Carbonari résolurent sa mort. Nous n'avons pas besoin de relever toutes les invraisemblances d'un tel récit dont les particularités les plus bizarres, comme les plus niaises, ne tendent qu'à environner le protagoniste de ce drame d'une auréole d'intérêt romanesque. Peu de tems après, le gouvernement piémontais le fit arrêter, et ce sont les incidens de cette première détention, suivie de son évasion de la forteresse de Milan, qu'il raconte aujourd'hui. Il anticipe cependant sur les événemens d'un second volume qu'il promet au public, et raconte comment, après avoir erré une année entière sous divers déguisemens, à travers la Suisse et l'Allemagne, il fut arrêté enfin à Barreuth, en février 1824. Sa tête, dit-il, était mise à prix. Le baron de Welden, chargé de l'interroger, lui gagna le cœur; et c'est de ce moment que date sa conversion aux doctrines du pouvoir.

Avouons que personne ne connaît mieux que les agens de l'autorité le secret précieux de faire parler un conspirateur, et de lui arracher, sans le secours des tortures, les révélations les plus complètes. Cédant aux persuasions de ces aimables geoliers; touché de la politesse de M. le baron de Welden, le Prussien; ému jusqu'aux larmes de la sensibilité que lui témoignait M. de Kamptz, l'Autrichien : il leur dit absolument tout ce qu'il savait, tout ce qu'il supposait, tout ce qu'il soupçonnait, et tout ce qu'il rêvait peut-être. Pendant son séjour en Angleterre, il avait fort mal traité M. de Kamptz, dans ses libelles; et c'était précisément cet examinateur qui, lui rendant le bien pour le mal, procédait dans ses interrogatoires avec autant de rectitude, que de douceur, de philanthropie et de tolérance : en vérité, on dirait un drame de Kotzebue.

Digitized by Google

Allons au fond de toutes ces aventures; quel était le crime de Wit Dœring? quel but se proposait-il? quelles étaient ses intentions politiques? quel complot, quel danger, quelle intrigue émanaient de ce faible cerveau? rien. C'était évidemment un jeune étourdi, assez spirituel, qui avait adopté le jacobinisme comme une mode, et qui s'était fait aventurier du carbonarisme pour être quelque chose. Ses affiliations maçonniques, ses voyages à travers l'Europe, à quoi tout cela pouvait-il aboutir? à rien. N'est-ce pas, je le demande, un comique spectacle que de contempler tous les plus graves ministres des cours européennes, attentifs aux romans de notre écervelé, ébahis devant la fantasmagorie qu'il évoque; ses récits faisant pâlir la royauté sur son trône; ses listes de conspirateurs factices, transportées à franc étrier, par des courriers d'ambassade, de Vienne à Saint-Pétersbourg; tout cet échafaudage de vanité devenu un épouvantail politique, et servant de prétexte aux hommes puissans pour appesantir leurs entraves, redoubler de surveillance et renforcer les cadres de leur police? Quoi! le repos et la liberté des peuples se trouveront à la merci du premier révélateur volontaire, qui par des rapports faux ou vrais s'amuse à répandre une terreur panique dans les cabinets européens! Quand on réfléchit sur ces événemens et leurs résultats, on passe du rire à la pitié, et de la pitié à la colère.

La carrière révolutionnaire du jeune Wit est bien courte et bien peu importante : si les exploits qu'il rapporte composent toute son histoire de conspirateur, si ce sont là tous les grands forfaits qu'il expie sous le verrou de ses gardiens, en vérité la peine n'est pas proportionnée au crime. Quant aux prétendus renseignemens que ce

Digitized by Google

volume nous donne sur l'organisation secrète des *ventes* et *baraques* (1) des Carbonari, nous en savions tout autant que l'auteur; et quoique l'Océan Atlantique nous sépare de ces intérêts et de cette scène politique, Wit Dœring ne nous a rien appris.

Il parle vaguement d'un projet tendant à réunir le *Grand-Firmament* de France et l'*Alta Vendita* de Naples. Il prétend qu'on lui offrit le titre d'inspecteur-général des Carbonari, en Suisse et en Allemagne, titre qu'il commença par refuser, « non qu'il eût un grand respect pour les gouvernemens existans (nous dit-il), mais par mépris pour les mœurs italiennes et le caractère des Italiens. » Quand il apprit qu'à son refus le même office serait conféré à ce Joachim de Prati, dont nous avons parlé plus haut, il accepta par pure humanité, pour épargner aux peuples les malheurs que leur réservait l'ame sanguinaire de Joachim. Ce dernier personnage est dépeint par notre Carbonaro comme un ogre disposé à verser le sang à grands flots, avide de carnage, prêt à renverser tous les trônes d'Europe, et à chanter l'hymne de délivrance sur les débris sanglans de toutes les monarchies. Wit Dœring ajoute qu'en acceptant le dangereux honneur dont on voulait l'investir, il eut soin de révéler ses intentions secrètes à un grand personnage, qui n'oublia rien pour le faire sortir de la route périlleuse et ridicule où il était entré. Quel était ce grand personnage? Nous l'ignorons, et nous serions tenté de reléguer ce mystérieux héros parmi ces créations de la pensée humaine qui n'ont jamais eu d'existence que dans nos rêves. Wit Dœring nous permettra de traiter de la même façon, et tout-à-fait sans conséquence, un

(1) *Vendite e Baracche*, réunions des *Carbonari*.

Digitized by Google

autre grand seigneur, peut-être un prince, peut-être un roi, qui, s'il fallait l'en croire, se serait fait initier aux plus profonds secrets du carbonarisme, dans le seul but de neutraliser les manœuvres de ses complices. Notre auteur enveloppe d'un mysticisme emphatique ce qu'il nous révèle ou plutôt ce qu'il nous cache à propos de cet être bizarre. Écoutons-le :

« C'était un être à part, que mes lecteurs honorent et connaissent sous un titre aussi élevé que fameux. Nul n'avait pénétré plus avant que lui dans les arcanes de l'association. La massue du Nord reposait entre ses mains. Profondément versé dans les secrets de l'illuminisme, *propagateur et inspecteur-général* pour les régions septentrionales, il avait reçu de Knigge les cahiers qui contenaient les instructions relatives aux trois premiers ordres de l'association. A la lecture de ce cahier, le voile tomba tout-à-coup, et les désastres dont ce complot menaçait le monde lui furent révélés. Il sentit combien il serait dangereux pour lui de rompre ouvertement avec les conjurés; et, se faisant violence à lui-même, il se contenta de donner aux affaires une tournure si adroite, que le poison de l'association se trouva neutralisé dans le Nord. Elle n'y eût que trop facilement répandu la contagion de ses principes, sans cette circonstance que la bienfaisance d'une providence conservatrice prépara évidemment. »

C'est par ce style obscur et romanesque que le jeune Carbonaro espère intéresser ses lecteurs. Selon lui, le carbonarisme se compose d'un nombre presque infini de degrés et de classes, et la plupart des membres ignorent le mot de la grande énigme, la pensée mère, le sublime arcane, et même le nombre de leurs associés, et le lieu où siège l'*Alta Vendita*. Une société, dite des *Char-*

Digitized by Google

bonniers, exista jadis en Franche-Comté; les frères affiliés se donnaient mutuellement le nom de *bons cousins*; pour patron, ils avaient choisi saint Théobald. Les *Carbonari* d'Italie empruntèrent à leurs prototypes le saint que je viens de nommer et la désignation que j'ai rapportée; mais c'est là le seul point de contact qui se trouve entre les deux congrégations. En 1809, à Capoue, la principale *vendita* eut lieu; ses journaux et ses instructions furent rédigés en anglais. Wit Dœring explique la préférence donnée à cet idiome, par les rapports qui unissaient les républicains d'Italie aux royalistes de Sicile et à lord Bentinck. Ce dernier était parvenu aux plus hauts grades du carbonarisme, et tant qu'il fut chargé de commander la croisière anglaise dans les eaux de la Méditerranée, il s'acquitta de tous ses devoirs de *bon cousin* avec une exactitude scrupuleuse.

D'ailleurs (et nous ne sommes toujours que les référendaires et non les garans de tous les faits que nous citons d'après notre auteur) il existe aussi deux sociétés secrètes d'illuminés, tendant par les mêmes voies à un but diamétralement opposé; l'une vouée au jacobinisme pur, l'autre au fanatisme religieux. La première, connue sous le nom de société des *Carbonari*, n'offre à ses adeptes des derniers rangs que des leçons de vertu, de religion, d'ordre et de probité. Mais à mesure que l'on s'élève en grade, on voit s'ouvrir devant soi une scène nouvelle. Parvenu au quatrième degré, que Wit Dœring nomme l'*apostolat*, on fait serment de concourir par tous les moyens possibles à la destruction de toutes les monarchies, et spécialement à la ruine de la dynastie des Bourbons. Ce n'est qu'au septième degré de l'échelle que l'on devient *princeps summus patriarchus*; c'est-à-dire maître du terrible secret, qui consiste à pro-

Digitized by Google

voquer la haine et la ruine de toute religion positive et révélée, de tout gouvernement établi. Que de jeunes Allemands aient eu la fantaisie d'imiter à la fois les mystères d'Udolphe et le vieux de la Montagne; qu'ils aient charmé leurs loisirs par ces ridicules comédies; qu'ils se soient distribué des rôles et passé des mots d'ordre : je le crois sans peine. Mais nul homme de bon sens ne sera d'avis que le repos des empires ait été troublé un seul instant par ces plaisanteries, ou que les *patriarches*, les *adeptes*, les *épopes*, aient pu remuer un seul des leviers de la politique. Wit Dœring, investi du glorieux titre de *princeps summus patriarchus*, prétend avoir échappé à la nécessité de prêter le serment ordinaire; il espère par cette assertion échapper au reproche de parjure, comme si de tels enfantillages entraînaient rien de sérieux.

La société secrète, dirigée par des principes contraires à ceux des *Carbonari*, remonte, selon Wit Dœring, à une époque antérieure à la révolution française : elle est née en Italie, soumise à l'influence des jésuites, destinée à rendre au clergé son ancienne prépondérance, ennemie de l'Autriche, et alliée au duc de Modène. Elle reçoit le nom de *societa della Santa-Fede*; et ses membres sont connus sous les appellations diverses de *Consistoriali*, *Crocesegnati*, *Crociferi*, *Bruti*, *Anellati*. Le pape qui vient de mourir était président de cette société. Par quel moyen Wit Dœring a-t-il gagné la confiance et possédé les secrets de ce parti, avec lequel il n'avait aucun rapport? A moins de posséder le talisman de Gygès, dont le prestige rendait invisible celui qui le portait, comment le jeune Carbonaro s'est-il introduit parmi ses ennemis jurés? Il néglige de nous l'apprendre; et ce n'est pas la plus choquante invraisemblance de son

Digitized by Google

roman, où quelques traits de vérité, quelques documens réels se trouvent mêlés à tant de mensonges palpables.

Sans doute le jeune Carbonaro, en se vantant indiscrètement de ses vastes projets et de ses hautes destinées, aura éveillé l'attention inquisitoriale des gouvernemens. Le 20 septembre 1821, on l'arrêta à Saint-Julien, près de Genève : les gendarmes piémontais, chargés de cet office, l'arrachent de son lit, où une indisposition l'avait retenu quelques jours, et s'emparent de tous ses papiers. Sur une table, près du lit, se trouvait une lettre qu'il avait reçue la veille, et qui, si elle fût tombée entre les mains de la police, eût compromis gravement un de ses amis. Il a l'air de ne penser qu'à s'habiller, trouve moyen d'enduire de suif la semelle d'un de ses bas, renverse comme par maladresse la table sur laquelle l'importante épître était placée, s'empresse de relever cette table, profite du moment de désordre qu'il a causé pour poser le pied sur la lettre, qui adhère à la semelle imprégnée de graisse, met ses pantoufles, et cache ainsi le document dangereux qu'il voulait soustraire à la surveillance de ses argus. C'était débuter avec talent dans la carrière que Wit allait parcourir ; un vieil adepte des cachots n'eût pas mieux fait.

Si nous n'avons pas ménagé Wit Dœring et tout ce babil de conjurations enfantines qui l'a perdu et qu'on a si durement châtié, que dirons-nous de la cruauté révoltante avec laquelle il fut traité? De Mornaix à Bonneville, village situé dans la vallée de Chamouni, on le traîne presque nu, malgré son état de maladie, les pieds ensanglantés et saisi du frisson de la fièvre. A Bonneville, se trouvant sans argent, il vend pour dix piastres une montre qui lui en avait coûté cent : les petits garçons le poursuivent à

Digitized by Google

coups de pierre; et les gendarmes, au lieu de les chasser, les encouragent. Il arrive à Annecy, monté à cru sur un âne, battu par son escorte et en butte à ses railleries grossières et à celles du peuple. Le chevalier Benedetto, commandant de la gendarmerie de la province de Carouge, vieillard inexorable, refuse de donner audience à Dœring et le fait mettre en prison. On attache le malheureux jeune homme avec des cordes, et on le fait descendre dans une cave humide. « Où me conduisez-vous? demande-t-il, dans un souterrain ? — Courage, mon cher petit, répond le sbire (1), nous ne tarderons pas à vous tirer de là : on n'en sort que pour le gibet. » Depuis cette époque jusqu'à celle où il exécuta son projet d'évasion, ce n'est plus qu'une lutte perpétuelle entre lui et ses geoliers ; il décrit, avec une grande variété de couleurs et une triste apparence de vérité, ses souffrances, ses combats, le manque d'air et de nourriture qu'il eut à souffrir; enfin le long supplice qu'on lui imposa. Malheureusement quelques indices certains prouvent que l'auteur n'a jamais perdu de vue son public. Si le cœur s'émeut à ses récits, de tems à autre un doute qui s'élève sur sa parfaite véracité, vient troubler ce sentiment de compassion si naturelle.

Une maladie dangereuse le retient long-tems à l'hôpital d'Aix en Savoie, où ces généreuses filles connues sous le nom de Sœurs Grises lui prodiguent leurs soins. On le transfère ensuite à Turin, où une espèce de Caliban italien, nommé Bagnasco, est chargé de le garder : ce geolier cruel, vrai tyran de mélodrame, exerce sur notre jeune prisonnier une véritable torture. Il faut convenir aussi que Wit Dœring lui opposait une résis-

(1) *Coraggio, carino.*

Digitized by Google

tance un peu vive. Certain jour il se crut insulté par Bagnasco, s'élança sur lui, fut près de le terrasser, lutta long-tems avec cet homme athlétique, eut enfin le dessous, et (comme on doit le penser) ne gagna rien à cette rébellion. Après de nombreux et inutiles interrogatoires, il trouva moyen d'intéresser à son sort M. Angelo Romano, secrétaire de la police, qui lui fit donner un meilleur logement et une nourriture plus convenable. Cependant, ennuyé de sa réclusion, il résolut de mourir de faim, puis de s'empoisonner; et un concours heureux de circonstances put seul l'empêcher d'accomplir ce double suicide. Le comte Bubna, auquel il écrivit pour lui offrir des révélations volontaires, envoya dans sa prison un jeune baron italien, nommé Volpini de Maestris, qui l'accompagna jusqu'à Milan, et lui montra les plus grands égards. Ajoutons que, depuis sa lutte avec Bagnasco, Wit, qui avait reçu un coup à la tête, se plaignait d'avoir le cerveau un peu dérangé : chose que nous croyons sans peine et qui remonte, ce nous semble, à une époque de beaucoup antérieure.

Devenu prisonnier sur parole, par suite de la générosité du comte Bubna, il reste à Milan dans une situation fort agréable, mais qui ne laisse pas de nous inspirer quelques doutes sur la parfaite loyauté des services que Wit avait promis au comte. Autant que nous avons pu l'entrevoir sous le demi-jour de ses récits, Wit aurait été chargé de je ne sais quelle surveillance secrète, que l'on qualifie ordinairement d'un nom moins honorable. Livré en même tems à des intrigues amoureuses, il faut voir avec quelle fatuité ce prisonnier d'état accumule dans ses pages les initiales des comtesses et des duchesses séduites par sa beauté et la grâce de ses manières. Le ton dont il raconte ses aventures galantes est absolument le même que celui

Digitized by Google

dont il a décrit ses complots politiques : une teinte vague et brillante, un coloris romanesque et mélancolique est répandu sur l'ensemble de son livre ; et vous diriez un grand paysage dont le clair de lune couvre et confond les détails (1). Nous ne trouvons nulle part cette précision de traits, qui est un garant de la vérité des assertions ; nous marchons de surprise en surprise, de merveille en merveille ; et dans cette époque anti-miraculeuse où nous vivons, nous sommes fort tentés de rejeter tous ces prestiges dans le pays lointain des fées.

Comme on vit autrefois sept villes se disputer le berceau d'Homère, tous les gouvernemens d'Europe réclament à la fois notre héros ; un feu roulant de notes diplomatiques ne s'occupe que de Wit, n'a que lui seul pour but. Le Danemarck et la Prusse, le Piémont et l'Autriche, Naples et la France, prétendent tour à tour au droit d'emprisonner, de juger et de punir un si grand coupable. Je m'attendais presque à un congrès de souverains à ce grave sujet. Cependant le Danemarck l'emporte ; c'est à Livourne qu'on va l'embarquer pour le transférer à Copenhague.

Effrayé de cette péripétie qui menace de le replonger dans l'obscurité qu'il déteste, notre héros, poussé au désespoir, s'ouvre les veines avec un morceau de verre, trempe son bras dans un seau d'eau et veut mourir comme Sénèque. On vient à son secours ; on le soigne, on le rend à la vie, et pour calmer cette effervescence, on lui donne plus de liberté encore qu'aupa-

(1) Note du Tr. Les Anglais ont créé, pour exprimer cette idée que nous ne pouvons rendre que par une périphrase, une expression idiomatique fort singulière et très-peu connue. Ils disent, *a moonlight tale*, *a moonlight love*, pour désigner cette nuance vague qui n'est ni vérité ni mensonge, et qui participe de l'une et de l'autre.

Digitized by Google

ravant. Il en profite pour s'évader enveloppé d'un manteau d'officier italien; cherche un asile chez l'une de ces comtesses bienveillantes que nous avons déjà fait connaître; et reste chez elle, déguisé en femme, une semaine entière. Sa tête était mise à prix, et dix mille francs étaient promis à qui le prendrait. Il se résout à fuir sous le costume et le nom d'un contrebandier. Le valet de chambre de la comtesse avait un frère qui se trouvait lié avec une bande de *frustratori*, espèce de brigands enrégimentés pour tromper la douane et décevoir le fisc. Ces honnêtes gens protégèrent Wit Dœring, qui, après avoir plusieurs fois changé de nom, de surnom et de déguisement, finit par demander asile au geolier de la prison commune. Une fable qu'il inventa et l'argent de la comtesse séduisirent ce cerbère et sauvèrent le proscrit, habitué à intéresser tous ses geoliers. C'est ici une des plus plaisantes aventures de notre nouveau baron de Trenck : et ce prisonnier fugitif, qui se cache dans la prison même, ressemble beaucoup à ce personnage de comédie populaire qui plonge sa tête dans l'eau de peur de se mouiller.

Enfin, déguisé en prêtre et accompagné d'un avocat proscrit ainsi que lui, il se met en route pour Pavie. Grâce à l'avocat qui connaissait parfaitement les localités, ils traversent le Pô sans encombre; et, se frayant un chemin à travers les bruyères et les taillis, dont les rives du fleuve sont couvertes, ils arrivent à Carbonara, village dont le principal commerce est la contrebande. Peu de tems avant leur arrivée à Carbonara, ils rencontrèrent un gendarme dont les questions les embarrassèrent. L'avocat répondit à l'interrogateur qu'il allait voir un de ses cliens et que son ami l'ecclésiastique se rendait auprès de la femme de ce client, pour lui

Digitized by Google

donner l'extrême-onction. Cependant le gendarme suivait nos fugitifs : l'avocat mit la main sur son poignard, et, prêt à se débarrasser du témoin incommode de la façon la plus expéditive, il fit signe à Wit Dœring de l'imiter. Wit, plus humain que son collègue, amusa le gendarme en lui faisant admirer quelques images de saints qu'il tira de son bréviaire, et, par un signe négatif, repoussa l'avis sanguinaire de l'avocat. Tous les trois arrivèrent au village ; l'avocat, précédant Wit et le gendarme, entra dans la maison d'un Carbonaro, qu'il avertit du danger auquel Wit et lui-même se trouvaient exposés. Aussitôt la maîtresse de la maison, qui jouissait de la plus belle santé, se met au lit, fait la mourante, écoute avec une résignation angélique les homélies de Wit Dœring, devenu ministre de l'Évangile, et trompe le bon gendarme, qui, touché jusqu'aux larmes par cette scène pathétique, est obligé de se retirer pour combattre une émotion qu'il juge indigne d'un soldat.

Heureusement pour Wit Dœring, de nouveaux troubles allaient éclater dans le Piémont. Ce pays, s'il faut l'en croire, était peuplé de Carbonari, qui, dès qu'ils connurent son sort et ses malheurs, le protégèrent, le cachèrent et n'oublièrent ni peines ni fatigues pour le sauver. Grâce aux *sublimi maëstri perfetti* (nom que les conjurés se donnaient), et se faisant passer, tantôt pour un déserteur, tantôt pour un soldat en congé, il arriva à Gênes, d'où il espérait passer en Espagne, « le seul pays d'Europe, dit-il, où je pusse alors trouver quelque chose à faire. »

Ses espérances furent trompées. Il se vit obligé de quitter Gênes, sous un costume de capucin, marchant pieds nus, demandant l'aumône et fort révéré du peuple. A Verselli, une *comtesse* l'accueillit et le protégea. Les

Digitized by Google

comtesses jouent un aussi grand rôle dans ses mémoires que dans les récits des campagnes d'un sous-lieutenant gascon.

Enfin il atteignit la ville d'Intra, où les Carbonari se trouvaient en si grand nombre, que Wit n'eut plus besoin de se déguiser au milieu de cette population toute dévouée à sa cause. Ici s'arrête sa narration, dont il termine cette partie par une espèce d'hymne au bon ordre, à la paix, à la sécurité des trônes; le tout enveloppé d'un jargon prétentieux et faux, semé d'exclamations et d'interjections emphatiques. Que ceux qui condamnent le malheureux Wit à une détention perpétuelle se donnent la peine de lire ces pages, les dernières du volume : ils reconnaîtront que jamais combinaisons profondes, jamais complot dangereux ne purent émaner du cerveau qui a créé ces absurdités plaisantes. Ils réfléchiront enfin à la nullité réelle de ce personnage dont ils font un héros. Ils craindront que l'Europe ne les regarde comme les dupes de cette mystification bizarre qu'un adolescent leur a fait subir. Une maison de santé et beaucoup d'indulgence; tel serait le traitement que mériterait Wit Dœring (1). Au lieu de cela, on lui a fait subir le plus cruel supplice. En vérité, il ne le méritait guère, si nous en jugeons d'après son récit, fruit d'une imagination malade de vanité, et de quelques souvenirs confus, mêlés d'une multitude de fictions romanesques.

Pour nous, qui comprenons si bien les élans d'un cœur généreux vers l'indépendance, que la mort de Santa-Rosa parmi les Grecs touche d'un sentiment de vénération profonde; pour nous qui tenons pour sacrés les

(1) Wit Dœring est aujourd'hui détenu pour avoir écrit des pamphlets contre le comte de Munster, secrétaire-d'état hanovrien de S. M. B.

Digitized by Google

noms de Milton, de Bailly, de Franklin, de tous les défenseurs de la liberté publique, nous avouons que notre bon sens américain cherche vainement à comprendre la noblesse et la grandeur de ces tentatives stériles, puériles, où le mysticisme et le charlatanisme se confondent; où le besoin de faire parler de soi est le premier mobile; où règne une inconstance d'opinions et de sentimens si déplorable; et que nous comprenons encore moins la terreur inspirée aux gouvernemens par de telles manœuvres, la bonhomie de leurs agens et la rigueur de leur vengeance.

(*North American Review.*)

Digitized by Google

Voyages.--Statistique.

CINQUIÈME LETTRE SUR LES ÉTATS-UNIS (1).

LA NOUVELLE-ORLÉANS.

La Nouvelle-Orléans occupe un espace de 3,960 pieds le long des bords orientaux du Mississipi; le faubourg de Sainte-Marie est situé dans la partie la plus élevée de la ville; un peu plus bas s'étendent ceux de l'Annonciation, des Religieuses et du Soulet de Plautier; les faubourgs de Marigny, Daunois, Clouet, Saint-Claude et Johnsbourg, occupent la partie basse. Les rues principales sont parallèles à la rivière et coupées à angle droit par d'autres rues qui toutes aboutissent à la levée construite au bord du Mississipi. A l'exception de cette levée et de la rue du rempart, toute la ville est entièrement pavée; ce qui n'a pu se faire sans une grande dépense causée par le transport des pierres qui ne se trouvent pas sur les lieux.

La Nouvelle-Orléans est bâtie dans une plaine plus basse d'environ sept pieds que le niveau du fleuve; elle est garantie des inondations par une digue et par des canaux naturels qui dirigent une partie des eaux dans le golfe du Mexique : la plaine qui entoure la ville a à peu près un mille d'étendue; elle est terminée par des marais impraticables. La plupart des rues sont traversées

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 39, 41, 44 et 49.

Digitized by Google

par des ruisseaux qui communiquent au Mississipi et dont les eaux fraîches et limpides diminuent la poussière et tempèrent les chaleurs accablantes de l'été. Dans une grande partie de la ville et dans les faubourgs supérieurs les maisons sont bâties en briques, quelques-unes sont recouvertes d'une couche épaisse de mortier, pour les préserver de l'influence de ce climat brûlant. Quoique les matériaux viennent de loin, et par conséquent soient très-chers, de nouvelles maisons s'élèvent rapidement, et leur forme élégante diffère entièrement de l'ancien style espagnol; ces nouvelles constructions ont ordinairement trois étages, tous garnis de balcons. Les deux tiers des maisons peuvent maintenant être comparés à celles des villes du nord du même rang et d'une population égale. Les édifices publics sont en général inférieurs pour l'exécution aux bâtimens particuliers. La cathédrale est le plus remarquable : elle est située dans le centre de la ville et n'est séparée du Mississipi que par un vaste terrain destiné aux revues militaires. Ce bâtiment est d'architecture espagnole; il a 70 pieds de hauteur et 120 de profondeur; de chaque côté s'élève un clocher; une petite coupole placée au centre donne un air imposant à cet édifice; mais, comme il est assez lourd et mal proportionné, toute illusion cesse lorsqu'on est une fois entré dans l'église. Les catholiques ont eu l'étrange idée d'en peindre l'intérieur, ayant soin de choisir pour cela les nuances les plus éclatantes, telles que le rouge et le vert; toute l'église est peinte à fresque avec ces deux seules couleurs, et offre un exemple curieux du mauvais goût des créoles. L'intérieur n'est pas surchargé de décorations comme le sont ordinairement les églises catholiques; le maître-autel, deux autres plus petits, et un orgue d'une extrême simplicité composent tous ses

Digitized by Google

ornemens. Deux tombeaux d'une exécution assez médiocre contiennent les restes du baron de Carondolet et de M. de Marigny. D'un côté de la cathédrale se trouve l'hôtel-de-ville, et de l'autre côté le presbytère. Le premier, bâti en 1795, offre une façade de 108 pieds : le conseil municipal y tient ses séances. Le presbytère a été construit en 1813 : la cour suprême de l'arrondissement ou district y rend ses arrêts ; c'est aussi le siége de la cour criminelle.

La réunion de ces édifices, qui séparément n'auraient rien de remarquable, a quelque chose de noble et d'imposant. Le gouvernement, placé au coin de la rue de Toulouse, et environné de boutiques, n'est qu'un vieux bâtiment ruiné, de l'aspect le plus misérable. Les protestans possèdent trois églises ; celle des épiscopaux dans la rue de Bourbon est un bâtiment octogone du plus mauvais goût.

Dans l'intention de donner un témoignage de reconnaissance au dernier gouverneur, les habitans ont fait élever un monument dans le cimetière avec l'inscription suivante : « Les citoyens de la Nouvelle-Orléans, voulant témoigner leur respect pour les vertus de W. C. C. Clanborne, dernier gouverneur de la Louisiane, ont érigé ce monument à sa mémoire. « L'église presbytérienne, située dans le faubourg de Sainte-Marie, est d'un goût simple et sévère ; lorsqu'elle fut bâtie, les frais de construction s'élevèrent à 55,000 dollars (291,500 francs). La congrégation refusant de payer cette somme énorme, le bâtiment fut vendu par le shériff et devint la propriété d'un juif qui le loue aux presbytériens, moyennant la somme de 1500 dollars (7,950 francs). L'église des méthodistes est une construction très-simple élevée seulement en 1826.

Digitized by Google

L'hôpital public consiste en deux bâtimens carrés dont les différentes parties sont assignées à des maladies particulières, telles que la fièvre, la dysenterie, les maladies chroniques; un côté est réservé aux femmes, et une salle est destinée aux convalescens. On trouve dans cet hospice des bains et une pharmacie bien montée : les soins donnés à cet établissement sont remarquables; sur 1700 malades qui y entrèrent en 1825, 271 seulement moururent; les autres furent renvoyés après une guérison complète.

Il y a maintenant quatre banques à la Nouvelle-Orléans, possédant chacune un capital d'environ un million de dollars (525,000 francs); les compagnies d'assurances sont au nombre de cinq, et il n'y a pas moins de six loges maçonniques. La ville possède depuis peu deux théâtres, un français et un anglais; ce dernier fut bâti par Mme Caldwel, qui en a conservé la direction : sous le rapport de l'architecture, il est supérieur au théâtre français; près de ce dernier se trouvent des salles spacieuses destinées aux seuls bals masqués qui se donnent aux États-Unis. Parmi les bâtimens publics, on peut encore compter trois marchés; un dans le centre de la ville, et les deux autres dans les faubourgs.

Un ancien couvent de religieuses sert maintenant de résidence à l'évêque catholique-romain. Le service divin est célébré dans la chapelle; c'est, avec la cathédrale, le seul lieu consacré au culte catholique.

De nombreux établissemens à presser le coton ne doivent pas être passés sous silence. Le plus important est celui de M. Rilieux : il a trois presses; la première mise en mouvement par l'eau, la seconde par une machine à vapeur, et la troisième par des chevaux. Un moulin à scier, quelques forges situées au bord du Mississipi, sont

Digitized by Google

les seules usines qu'on ait jusqu'à présent établies dans les environs de la Nouvelle-Orléans.

Le canal de Carondolet est situé derrière la ville ; l'entrée forme un vaste bassin qui peut contenir trente ou quarante petits bâtimens ; il se dirige vers les marais, à travers lesquels on a creusé un large fossé, destiné à joindre le bayon de Saint-John avec la Nouvelle-Orléans. Des navires marchands, ne tirant que cinq ou six pieds d'eau, arrivent journellement de Mobile et de Pensacola par le lac de Pontchartrain, le bayon de Saint-John et le canal de Carondolet : en prenant cette direction ils diminuent d'un tiers la route qu'ils auraient à parcourir s'ils remontaient le Mississipi ; ils sont chargés de bois, de planches, de briques et de coton, et prennent en retour diverses marchandises. Ce canal est de la plus grande importance pour la partie de la ville qui est contiguë aux marais. Il fut commencé par le baron de Carondolet, puis abandonné pendant plusieurs années, et repris seulement en 1815. Les frais occasionnés pour sa construction sont peu considérables, comparés aux avantages qui résultent de son établissement, et de l'effet salutaire produit par l'assainissement d'une partie des marais.

Le maire ou président du conseil de ville est un créole ; ses réglemens de police sont au-dessus de tout éloge, et la Nouvelle-Orléans qui, il y a quinze ans, était l'asile de tous les malfaiteurs, n'est aujourd'hui inférieure à aucune autre ville sous le rapport de l'ordre et de la sécurité. Ses revenus s'élèvent à 150,000 dollars (795,000 fr.), qui souvent se trouvent insuffisans pour couvrir les dépenses considérables que nécessitent des améliorations journalières.

Lorsque les États-Unis prirent possession de la Nou-

Digitized by Google

velle-Orléans, cette ville renfermait à peine 1,000 maisons et 8,000 habitans. En 1820 la population s'élevait déjà à 27,000, et au moment actuel elle est au moins de 40,000, qu'on peut classer de la manière suivante : 22,000 blancs, 1,300 étrangers, 4,700 hommes de couleur et 12,000 esclaves.

L'accroissement des grandes villes de commerce, en Angleterre, n'a pas été aussi rapide, et cet accroissement est presque sans exemple dans les annales des nations.

Cette ville est considérée comme port de mer, quoiqu'elle soit à 109 milles de l'Océan ; elle est la résidence de tous les fonctionnaires attachés à ces sortes de places, et celle des consuls des diverses nations qui ont avec elle des intérêts commerciaux, telles que l'Angleterre, la Russie, la Prusse, le Danemarck, la Suède, la France, l'Espagne, le Portugal et la Nouvelle République américaine.

Pendant long-tems la Nouvelle-Orléans a gémi sous le joug de la plus insupportable tyrannie; la métropole, au lieu de chercher à améliorer le sort d'une colonie aussi importante, a au contraire contribué de tout son pouvoir à arrêter ses progrès. Sous l'ancienne domination deux heures de pluie suffisaient pour rendre impraticable toute espèce de communication entre les divers quartiers de la ville. Des rues obscures et non pavées servaient de retraite aux malfaiteurs ; les assassinats y étaient fréquens, et répandaient la terreur parmi les habitans. Enfin, pour compléter ce système de gouvernement absurde et oppressif, cette ville fut destinée à devenir une place forte ; on l'entoura d'un mur élevé, de palissades, de bastions et de redoutes, sur lesquels furent placés quelques vieux canons, tout au plus susceptibles de main-

Digitized by Google

tenir les Indiens à une distance convenable. Après la réunion, les Américains renversèrent ces misérables fortifications, qui n'avaient d'autre effet que de nuire au commerce.

Les améliorations que la Nouvelle-Orléans a éprouvées depuis vingt-trois ans sont prodigieuses, et beaucoup plus rapides que dans aucune autre ville de l'Union. Malgré la fièvre jaune, les miasmes pestilentiels et des myriades de moustiques, elle est devenue une des villes les plus riches et les plus élégantes de la république.

Il est probable qu'elle ne s'arrêtera pas là, et qu'elle est réservée à des progrès plus grands encore. Il est dans sa destinée de devenir le premier établissement commercial de l'Amérique.

L'incroyable fertilité de la Louisiane, et en général celle de toute la vallée du Mississipi, qui ne peut être justement appréciée que par des observations personnelles, doivent rendre un jour la Nouvelle-Orléans une des villes les plus florissantes de l'univers.

Il n'existe aucun lieu du monde qui présente une situation aussi favorable au commerce. Placée à l'extrémité de la plus grande rivière connue, elle commande à tout l'immense territoire du Mississipi, et se trouve l'entrepôt naturel de tous les pays baignés par ce fleuve ou ses tributaires, c'est-à-dire plus d'un million de milles carrés.

La navigation par le moyen des bateaux à vapeur est établie dans toutes les directions, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à la rivière Rouge, dans l'étendue de 1,000 milles (environ 334 lieues); jusqu'au Missouri et ses branches 3,000 milles (1,010 lieues); 1,700 milles (567 lieues) sur le Mississipi jusqu'à la chute Saint-

Digitized by Google

Antoine; 1,300 milles (434 lieues) sur le Tennessée; 1,300 milles (434 lieues) sur le Cumberland, et 2,300 milles (767 lieues) sur l'Ohio jusqu'à Pittsbourg. La Nouvelle-Orléans dominant ce vaste territoire, possédant un fleuve navigable de 4,200 milles (1,410 lieues) de longueur (y compris le cours du Missouri), aura bientôt sa navigation intérieure complétée par le canal de New-York à l'Ohio. Ses communications sont faciles avec les côtes du Mexique, les Indes occidentales, la moitié de l'Amérique du Sud et l'Europe.

Les états qui bordent le Mississipi, tels que le Kentuki, le Tennessée, l'Ohio, l'Indiana, le Missouri et le territoire d'Arkanzas, dont la population s'élève à trois millions d'habitans, font, avec la Nouvelle-Orléans, un commerce qui peut être évalué à plusieurs millions de dollars. Elle exporte tous les ans plus de 200,000 balles de coton, 25,000 muids de sucre, 1,700 muids de tabac; environ 1,250 tonneaux de plomb et une quantité considérable de riz et de fourrures.

Le commerce de la Nouvelle-Orléans s'augmente avec une prodigieuse rapidité; la richesse du pays est maintenant bien supérieure à ce que ferait supposer le nombre de ses habitans. Plusieurs familles, dans l'espace de quelques années, ont acquis des fortunes d'un rapport annuel de 50,000 dollars; 25,000 est le revenu ordinaire d'un planteur actif et intelligent. Aucun lieu du monde n'offre des chances de fortune plus promptes et plus faciles; aussi rien n'égale l'empressement avec lequel les étrangers affluent à la Nouvelle-Orléans, malgré les ravages causés par la fièvre jaune.

A l'époque de la cession de la Louisiane aux États-Unis (1803), ce pays, ainsi que la capitale, était habité par des créoles, descendans des premiers colons

Digitized by Google

français. Considérée sous un point de vue politique ou religieux, leur admission dans l'Union semblait présenter de nombreux avantages : plusieurs causes cependant contribuèrent à les indisposer ; et malgré la justice et la modération que le gouvernement central met dans sa conduite, ce mécontentement est loin d'être dissipé. Il y a, dans le caractère de la liberté américaine et dans la conduite d'un Américain, quelque chose de répulsif envers les étrangers : ce n'est ni la vanité d'un noble habitué à être obéi, ni l'orgueil naturel d'un Anglais disposé à tout désapprouver ; c'est plutôt l'ostentation et la gloriole d'un aventurier, qui triomphe de ne plus être un vagabond comme ses ancêtres.

Immédiatement après la réunion, la Louisiane fut admise à la pleine jouissance des prérogatives des autres états, et on considéra les indigènes blancs et les créoles comme citoyens nés des États-Unis. Malheureusement à cette époque une multitude de misérables Yankés et de Kentukois se répandirent dans tout le pays, attirés par l'espoir du gain, remplis de préjugés contre les descendans d'une nation dont ils ignoraient les mœurs et le langage, et qu'ils connaissaient seulement par le proverbe : « Chien de Français. » Ils se conduisirent envers les habitans comme si ce pays était devenu leur conquête. Cette conduite ne fut pas à la vérité imitée par les émigrans du nord parmi lesquels se trouvaient des artisans, des planteurs, des négocians et des hommes de loi ; mais il faut avouer que le plus grand nombre arrivait avec un degré de présomption, qu'accompagnait presque toujours l'ignorance la plus absolue. Les créoles, qui avaient le sentiment de leur indépendance, se refusèrent à toutes communications avec des hommes qu'ils regardaient comme des usurpateurs.

Digitized by Google

Les créoles français de la Nouvelle-Orléans ne sont susceptibles ni de passions violentes ni d'efforts prolongés ; doux, sobres, indolens, ils abhorrent l'ivrognerie et l'intempérance ; leurs yeux sont généralement noirs, mais dépourvus de feu et d'expression ; leur physionomie indique peu d'intelligence, et il est rare de trouver parmi eux des hommes d'un talent supérieur ; ils ont des mouvemens gracieux, une démarche facile et un teint naturellement pâle. Quoique incapables de supporter de longues fatigues, il serait injuste de les accuser de lâcheté : les événemens de 1815 et de nombreux duels attestent suffisamment leur courage ; mais le trait distinctif de leur caractère est l'ardeur qu'ils ont tous pour les amusemens les plus frivoles.

Leur goût effréné pour le beau sexe les rend peu délicats dans leurs choix ; presque tous forment des liaisons avec les femmes de couleur et même avec les esclaves. Leur extrême indifférence envers les indigènes, et l'insensibilité qu'ils montrent pour leurs esclaves sont le défaut principal des créoles. Ils traitent ces derniers avec un mépris cruel. L'Union a déjà produit d'heureux changemens sur leur caractère, que l'esprit actif et entreprenant des nouveaux colons parviendra sans doute à modifier. Rien n'a pu toutefois les décider à embrasser une profession mécanique, qu'ils regardent comme au-dessous de leur dignité.

Les femmes ont en général l'extérieur le plus intéressant ; des traits réguliers, de grands yeux noirs pleins de douceur, un teint un peu pâle, donnent à leur physionomie une expression touchante qui n'est dépourvue ni de vivacité ni de noblesse. Malgré les fréquens exemples d'infidélité donnés par leurs maris, leurs mœurs, dans les classes supérieures, sont pures et innocentes ;

Digitized by Google

comme mères, comme épouses, leur conduite est exemplaire ; quoique toujours vêtues avec élégance, leur dépense est modérée et dépasse rarement les bornes convenables. Elles consolent leurs maris dans toutes leurs afflictions, montrent de la force et un caractère élevé. Leur éducation intellectuelle est entièrement nulle, et rien n'est plus fastidieux qu'un tête-à-tête prolongé avec une dame créole, dont l'ignorance égale les vertus. Elles sont élevées au couvent des Ursulines, où on leur enseigne à lire, à écrire, quelques ouvrages de femme, et à jouer du piano. Après avoir dit qu'elles étaient d'origine française, il est inutile d'ajouter qu'elles sont les meilleures danseuses des États-Unis.

Des Anglo-Américains venus de toutes les parties de l'Union forment les trois-huitièmes de la population de la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans. Frère Jonathan (1) n'a point de patrie, on le rencontre partout; après avoir formé un établissement à 1,000 milles de sa dernière résidence, défriché les terres, élevé une maison, bâti des fermes, il quitte ce lieu aussitôt que se présente une occasion plus favorable; c'est un aventurier qui, au besoin, se rendrait au Mexique ou à la Nouvelle-Galles, pourvu qu'il ait l'espoir d'y faire fortune.

La plupart des Anglo-Américains établis à la Louisiane y ont acquis des fortunes considérables, soit dans le commerce, soit comme planteurs, et occupent le premier rang dans l'état : le gouverneur, les membres du congrès et les sénateurs ont jusqu'à présent été choisis dans cette classe, par la raison naturelle que les créoles sont incapables de parler la langue anglaise; ils rem-

(1) Sobriquet donné aux Anglo-Américains.

Digitized by Google

plissent cependant, malgré cela, quelques emplois importans.

Les émigrans français, qu'il ne faut pas confondre avec les créoles d'origine française, sont en grand nombre à la Nouvelle-Orléans : parmi eux on rencontre des commerçans respectables, des hommes de lois et quelques médecins ; mais la plus grande partie des individus de cette nation nouveaux venus en Amérique consiste en aventuriers, tels que coiffeurs, maîtres de danse, musiciens, acteurs, etc. Les Français sont de tous les hommes les moins susceptibles de faire prospérer un nouvel établissement colonial ; leur caractère est en général inconstant, et les exercices de corps dans lesquels ils réussissent bien leur font négliger des occupations plus importantes. L'influence de leur exemple est loin d'être avantageuse dans un nouvel état, dont les habitans n'ont pas une idée bien exacte de la véritable politesse et des mœurs sociales : parce qu'ils arrivent de Paris, ces aventuriers se constituent les juges du bon ton et les oracles de la mode ; sans religion, sans principes, hors une sorte de point d'honneur, ils répandent partout l'immoralité et l'habitude des occupations frivoles.

Le nombre des émigrans allemands est encore plus considérable à la Nouvelle-Orléans que celui des Français : ils se réunissent en troupe nombreuse, s'embarquent sans posséder la moindre ressource, et après avoir perdu la moitié ou les deux tiers de leurs camarades pendant la traversée, sont obligés en arrivant de se vendre comme esclaves, ou comme on les appelle, *redemptionner* (engagé). Confondus avec les nègres dont ils partagent les travaux, ils ne jouissent pas de plus de considération. Il faut avouer que leur conduite ne mérite aucune distinction ; ceux qui ne désertent pas finissent presque toujours

Digitized by Google

par être chassés par leurs maîtres qui se trouvent trop heureux d'être délivrés de pareils misérables. En 1814 et en 1822 des centaines d'hommes de cette nation périrent victimes de la fièvre jaune.

Le surplus de la population est composé d'Anglais, d'Irlandais, d'Espagnols et de quelques Italiens, dans le nombre desquels il s'en trouve plusieurs d'une naissance distinguée.

La classe des hommes de couleur se compose d'esclaves émancipés, mais principalement des enfans nés du commerce des blancs avec les femmes noires; les jeunes filles qui doivent leur naissance à ces unions illicites sont en général fort belles, et malheureusement destinées à devenir, comme leur mère, la proie d'un riche créole ou d'un Français sans délicatesse. La conduite des Américains est plus régulière; ils se marient ordinairement de bonne heure et restent fidèlement attachés à leur femme; d'un caractère grave et d'un tour d'esprit religieux, ils attachent une grande importance à la stricte observation des bienséances et de l'honnêteté; ils sont en général prudens, circonspects et plus soigneux de leur réputation que les étrangers, qui sous ce rapport ont rarement quelque chose à perdre.

Les nègres forment la dernière et la plus basse classe : parmi eux, cependant, on trouve quelquefois de la probité et une fidélité inviolable envers leurs maîtres; mais ces exemples sont rares, et bien plus souvent on rencontre tous les vices d'un mauvais naturel et d'un caractère avili : il est bien certain que des dispositions envieuses et cruelles caractérisent plus ou moins la race noire; je n'ose décider si elles leur sont naturelles, ou si seulement elles sont le résultat de l'esclavage.

On répondra en peu de mots à tout ce qui a été dit

Digitized by Google

en faveur de l'émancipation : dans l'état présent des choses, elle est impossible, si on veut conserver et améliorer la culture dans les états du Sud. Affaibli, épuisé par l'influence du climat, aucun blanc ne peut s'assujétir à un travail régulier : de plus les esclaves sont cruels et perfides ; les émanciper serait dévouer leurs maîtres à une ruine certaine.

L'iniquité du trafic qui dispose du sort de plusieurs milliers d'hommes, comme d'autant de têtes de bétail, est sans doute évidente ; mais il ne serait pas moins injuste de dépouiller les possesseurs actuels d'une propriété transmise de génération en génération, et que le tems a sanctionnée, sans adopter quelques moyens de compensation. Un traitement plus conforme aux règles de l'humanité est tout ce que les défenseurs de la cause des nègres peuvent maintenant réclamer en leur faveur, et il serait à désirer que ce point important devînt l'objet d'une loi ; l'amélioration de leur sort les préparerait par degrés à l'émancipation qui plus tard pourrait être accordée sans danger.

La différence qui existe entre le sort des esclaves de la Louisiane et celui de la population noire dans les états du Nord est douloureuse à observer. La cupidité des planteurs, leur désir de faire une fortune rapide, les portent à accabler ces misérables sous le poids d'un travail au-dessus de leurs forces, et ils les soumettent aux châtimens les plus barbares lorsque cette tâche n'a pas été remplie.

Exaspérés par les mauvais traitemens, les noirs prirent la résolution de se venger ; plusieurs révoltes successives éclatèrent à la Louisiane, mais ne tardèrent pas à être apaisées, et les exécutions terribles dont elles furent suivies rétablirent bientôt la tranquillité. Il est impossible

Digitized by Google

de se former une idée de la violence avec laquelle les habitans du Sud défendent leurs droits à cet égard; former un doute sur la légitimité de leurs prétentions, c'est presque élever une question de vie et de mort. Un avocat ne pourrait défendre un esclave sans courir le risque d'être lapidé; et il y a peu de tems que M. D...., un des membres du barreau, fut exposé au plus imminent danger pour avoir soutenu une cause semblable.

La population de la Louisiane formée d'élémens hétérogènes, divisée de langage, de mœurs et de principes, s'accorde cependant sur un seul point, l'amour de l'argent. Américains, Anglais, Français, tous tendent au même but et arrivent avec l'intention de faire fortune. Il n'y a guère que la moitié des habitans qui soient établis d'une manière définitive; l'autre partie, composée de commerçans, de marchands en détail et de commis voyageurs, abandonnent le pays lorsqu'ils sont parvenus à amasser une fortune médiocre; plusieurs même y résident seulement pendant l'hiver, et aussitôt l'approche du printems se retirent dans les provinces du Nord.

Cet usage a la plus fâcheuse influence sur l'esprit public, et peut seul expliquer pourquoi la Nouvelle-Orléans, une des villes les plus florissantes de l'Union, est si arriérée sous le rapport de l'instruction; les institutions scolastiques y sont inférieures à celles des villes d'une égale étendue et beaucoup moins riches, telles que Richemond et Albany. Le collége de la Nouvelle-Orléans, situé à quelque distance de cette ville, est le seul établissement de ce genre qu'on puisse trouver dans toute la Louisiane. On a fondé depuis peu (1826) quelques écoles dans la capitale, sur le modèle de celles établies dans le nord; malgré leur imperfection, il serait à désirer que le même bienfait s'étendît à tout le pays. La

Digitized by Google

meilleure de ces écoles est tenue par M. Schutz, recteur de l'église épiscopale, homme éclairé et instruit, qui mérite, sous tous les rapports, la réputation honorable dont il jouit. Il enseigne à ses nombreux élèves l'écriture, la géographie, l'arithmétique et l'histoire. Un second collége, inférieur à celui de la Nouvelle-Orléans, est dirigé par le clergé catholique; l'enseignement y est purement élémentaire.

L'éducation des femmes créoles est presque entièrement confiée aux religieuses; les jeunes protestantes sont élevées dans des pensionnats dirigés en général par des Françaises; mais les Anglo-Américains d'une classe distinguée préfèrent envoyer leurs filles passer deux ou trois ans dans les établissemens du Nord. Dans le nombre des institutions charitables, on ne doit pas oublier l'asile Peydras, fondé en 1804 par M. Peydras, et doté de 4,000 dollars (21,000 francs) par le gouvernement; soixante jeunes filles orphelines sont élevées dans cette maison. Un second asile fut formé sur le même plan, et, en 1825, quarante garçons y furent admis. La Nouvelle-Orléans possède huit journaux; un est publié en espagnol, trois en français et en anglais, et le reste dans cette dernière langue; l'*Advertiser* de la Louisiane est le plus remarquable.

Il n'existe aucun lieu dans les États-Unis où la religion ait aussi peu d'influence qu'à la Nouvelle-Orléans. On n'y trouve que quatre églises pour une population de 40,000 ames; Philadelphie qui a 120,000 habitans en compte plus de quatre-vingts; New-York, environ soixante, et Pittsbourg, dont la population n'excède pas 10,000 ames, a une douzaine d'églises plus riches que celles de la Nouvelle-Orléans.

Les créoles catholiques sont en général peu religieux,

Digitized by Google

et on les voit rarement à l'église; ils avaient, il y a quelques années, un évêque français qui ne jouissait pas d'une grande popularité, et dont la conduite, malgré son âge avancé, était loin d'être exemplaire. Un caractère plus honorable est celui du père Antoine, vieux capucin, qui inspire une estime et un respect universel; la considération avec laquelle je le vis traité par le gouverneur et par les habitans les plus recommandables, les honorait également à mes yeux.

Le théâtre français est ouvert pendant huit mois de l'année, le théâtre anglais pendant cinq seulement. Ce dernier n'est fréquenté que par des matelots, des Kentukois, des petits marchands et la plus basse classe des Anglo-Américains. La plupart des pièces qu'on y représente sont mauvaises et jouées d'une manière exécrable: Weber aurait frémi d'indignation s'il avait été, comme moi, témoin de la représentation de son *Freyschütz* (Robin des Bois); six violons et quelques misérables chanteurs, qui avaient à peine des voix humaines, exécutèrent ce chef-d'œuvre, et furent applaudis avec enthousiasme par les Kentukois, dont la satisfaction s'exprima par un hourah général qui ébranla les murs de la salle. Les ornemens intérieurs du théâtre sont du plus mauvais goût; le rideau est formé de deux morceaux de toile à voile, et la décoration des loges n'est pas plus élégante; l'horrible odeur de wiskey et de tabac qui est répandue dans toute la salle serait suffisante pour faire reculer des spectateurs plus délicats. Le théâtre français joue les ouvrages classiques de Corneille, de Racine et de Voltaire, ou des pièces plus modernes, telles que *Régulus*, *Marie-Stuart* et *Guillaume Tell*. Mme Clauzel est la meilleure actrice de ce théâtre. Il y a quelques années,

Digitized by Google

on avait offert à Talma une somme très-considérable pour y venir jouer pendant une saison.

Le carnaval commence à la fin de décembre; les assemblées, les bals particuliers et les bals masqués se succèdent alors sans interruption : ces derniers sont le divertissement favori des colons; ils sont particulièrement fréquentés par les filles de marchands et de planteurs, qui ne manquent jamais de se rendre en ville pour une occasion aussi importante. Rien n'est cependant plus mortellement ennuyeux que ces sortes de mascarades; les jeunes marchands et les fils de planteurs adoptent ordinairement des déguisemens de caractère, qui ne manquent jamais de former le plus ridicule contraste avec leurs discours et leurs habitudes. Le bal donné le 8 janvier, pour anniversaire de la naissance de Washington, est, s'il est possible, plus ennuyeux et plus fatigant encore.

La conduite froide et réservée des colons français, vis-à-vis des Anglo-Américains, divise la société en deux parties très-prononcées que le mouvement et la gaîté d'un bal n'ont pas même le pouvoir de rapprocher. Les divertissemens sont, du reste, toujours subordonnés aux affaires : l'intérêt est la passion dominante des habitans; amasser de l'argent est le but de leur existence: aucune peine, aucune fatigue ne peut ralentir leur activité à cet égard.

Dans toutes les villes des États-Unis dont la population excède 2,000 ames, on trouve un cabinet littéraire bien fourni : les Anglo-Américains ont plusieurs fois tenté de former un établissement semblable à la Nouvelle-Orléans; mais la mauvaise volonté des créoles français et leur indifférence pour tout ce qui tient à la littérature

Digitized by Google

ont toujours mis obstacle à une amélioration si nécessaire à une grande ville commerciale. Les théâtres sont peu fréquentés ; tout ce qui tend à perfectionner notre condition morale est étranger aux créoles. L'amour immodéré de l'argent a pénétré dans toutes les classes et a répandu un esprit d'égoïsme qui est aussi méprisable que pénible à observer. Les plaintes fréquentes que j'ai entendu faire sur le luxe qui règne à la Nouvelle-Orléans m'ont paru peu fondées ; l'état de maison du créole le plus opulent ne peut être comparé à celui des riches négocians de New-York et de Richemond. Quoique les mœurs ne soient ni meilleures ni plus pures que dans toute autre ville des États-Unis, l'esprit calculateur des habitans les éloigne du plaisir et des amusemens dispendieux. La vie animale est à la Nouvelle-Orléans d'un prix excessif ; la table et le logement, dans une maison honorable, coûtent jusqu'à soixante dollars (318 francs) par mois. L'hiver est la saison la plus favorable aux affaires et la meilleure pour ceux qui ne sont pas accoutumés au climat ; pendant l'été, chacun se retire vers le nord, et il ne reste en ville que ceux qui y sont forcés.

Les créoles vantent beaucoup la salubrité du climat de la Louisiane : il paraît cependant difficile qu'un pays si rapproché de la zone torride et coupé de rivières, de marais et d'eaux stagnantes, possède cet avantage à un degré aussi éminent que les habitans voudraient le faire croire ; mais les Européens tombent dans l'erreur contraire, en regardant cette contrée comme le séjour continuel des fièvres et des maladies contagieuses.

Pendant l'hiver et au printems, le climat de la Louisiane est sain et agréable ; le premier commence en décembre et se prolonge jusqu'à la fin de janvier ; on y voit rarement de la neige, mais des pluies abondantes

Digitized by Google

tombent pendant plusieurs semaines successives. Les vents de nord et de nord-est dominent à cette époque; cependant quelquefois le vent de sud change la température et la fait passer brusquement d'un froid assez vif à une chaleur d'été. L'hiver de 1821 fut le plus froid qu'on ait éprouvé depuis vingt ans; le thermomètre de *Farhenheit* tomba à vingt degrés au-dessous de zéro; il y eut de la glace en plusieurs endroits, et cette gelée détruisit presque entièrement les orangers et les figuiers.

Le printems commence dans les premiers jours de février; des pluies fréquentes avancent la végétation, et les arbres sont bientôt couverts de la plus riche verdure. Avant la fin de mars, les patates, les pois, les fèves et les artichauts croissent en plein champ. Le vent du sud et le vent du nord-ouest règnent sans interruption pendant toute la durée du mois.

Cette saison est sans contredit la plus belle et la plus agréable à la Louisiane; les nuits sont encore fraîches, et quelques gelées blanches se font parfois ressentir: elles sont trop légères pour être nuisibles; mais le thermomètre s'élevant tout-à-coup de 68 à 70 degrés, ce changement soudain de la température expose les habitans à des maladies dangereuses et même quelquefois mortelles: le moyen le plus sûr de s'en préserver est de porter en tout tems des chemises de coton.

Dès les premiers jours de mars les arbres fruitiers sont en pleine fleur, et les forêts, parées de leur nouvelle verdure, offrent un luxe de végétation inconnu à ceux qui n'ont pas vécu dans ces contrées. Déjà à cette époque on voit paraître les premières moustiques; la chaleur cependant est encore modérée, et des vents de nord tempèrent habituellement l'ardeur du soleil. Vers le milieu de mai le thermomètre s'élève de 78 à 80 degrés;

Digitized by Google

la température est alors celle d'un beau jour d'été dans les états septentrionaux; les soirées rafraîchies par des brises de nord-est sont surtout délicieuses. Dans cette saison, des ouragans terribles viennent fréquemment du sud, ravagent les plaines et portent partout sur leur passage la désolation et l'effroi.

Dans le commencement de juin la chaleur devient accablante; il n'y a plus un souffle d'air : des milliers de moustiques vous poursuivent et pénètrent, malgré la plus grande précaution, à travers les moustiquaires; la douleur occasionnée par leurs piqûres, et le bourdonnement insupportable qu'elles font entendre, privent souvent de sommeil pendant des nuits entières. La chaleur augmente encore dans le mois de juillet; mais en août, septembre et octobre, elle est tout-à-fait insupportable : le plus profond silence règne partout, la plupart des boutiques sont fermées, les rues sont désertes, et, à l'exception de quelques nègres que leur service appelle au dehors, on pourrait croire la ville inhabitée; la seule voiture qu'on aperçoive est le char funèbre destiné à enlever les morts. A l'approche du soir toutes les portes s'ouvrent, et les habitans sortent en foule de leurs maisons, pour respirer un air moins brûlant, et pour se promener sur la levée.

La fièvre jaune n'a pas régné depuis 1822. Ce n'est pas seulement à la chaleur extraordinaire du climat qu'il faut attribuer cette maladie funeste, mais aux miasmes pestilentiels qui s'élèvent des marais, et qui infectent l'air à un degré qu'il est impossible de décrire. Le seul vent qui se fasse quelquefois sentir est celui du sud; son influence mortelle épuise le peu de forces qui reste aux malheureux habitans et les jette dans un effrayant état d'abattement. Les années 1811, 1814 et 1822 furent les

Digitized by Google

plus destructives pour la Nouvelle-Orléans ; soixante à quatre-vingts personnes périssaient chaque jour, et les faubourgs supérieurs, habités en grande partie par des Américains et des Allemands, semblaient un vaste cimetière abandonné de toute créature vivante. Les classes les plus pauvres furent principalement exposées à la contagion, leur position ne leur permettant pas de rester enfermées dans leurs maisons et de prendre les précautions nécessaires : par la raison contraire, les femmes en souffrirent moins, et les riches créoles habituées au climat en furent à peine atteintes.

Les femmes mulâtres et les négresses sont, dit-on, fort habiles à soigner cette maladie ; en 1822 des milliers de malades périrent entre les mains des médecins les plus expérimentés, tandis que bien souvent ces vieilles femmes réussissaient à sauver ceux qui s'étaient confiés à leurs soins. Leur médecine est aussi simple qu'elle est efficace, et chaque étranger qui a l'intention de séjourner à la Nouvelle-Orléans doit en arrivant faire connaissance avec quelqu'une de ces sibylles, afin de pouvoir, si cela devient nécessaire, réclamer son assistance.

D'innombrables essaims de moustiques annoncent ordinairement l'approche de la contagion : l'été ramène toujours une grande quantité de ces insectes ; mais pendant toute la durée de la fièvre jaune leur nombre devient effrayant. Toutes les affaires sont alors suspendues ; le port est désert, les magasins fermés, et les employés seuls, dont la présence est indispensable, s'exposent au danger, et bien souvent en sont victimes. Les premières pluies ou la plus légère gelée suffit pour écarter ce fléau destructeur ; tout rentre alors dans l'état accoutumé, et chacun de nouveau s'occupe de ses affaires.

Si on ne parvient pas à détruire entièrement cette ma-

Digitized by Google

ladie terrible, on peut du moins espérer pour l'avenir d'en diminuer la violence et le danger. Les réglemens de police adoptés durant les quatre dernières années ont déjà produit les plus heureux résultats; une extrême propreté, les rues arrosées avec exactitude, la fermeture des boutiques de grog avant neuf heures du soir, et l'éloignement de tous les vagabonds qui autrefois remplissaient la ville, sont des garanties données aux émigrans, qui les engageront sans doute à se diriger vers un pays qui, sous tant de rapports, leur offre de nombreux avantages.

Lorsque les plans projetés seront mis à exécution, et qu'on aura opéré le dessèchement des marais situés derrière la ville, le sol qu'ils couvrent maintenant deviendra d'une admirable fertilité; tout le pays environnant et la Nouvelle-Orléans, elle-même, seront aussi salubres qu'aucune autre partie de l'Union.

Pendant six mois de l'année cette contrée est délicieuse; la douceur de la température, même en hiver, engage les habitans du nord, dont la santé est affaiblie, à venir l'habiter pendant cette saison, et ils en éprouvent les plus heureux effets. On y trouve en abondance les plus beaux fruits des tropiques, tels que les bananes, les ananas, les figues, les oranges et les limons; des huîtres délicieuses, des tortues, de l'excellent poisson, du gibier et des végétaux de la plus belle espèce. On doit néanmoins jouir de ces avantages avec une grande modération: la sobriété est particulièrement nécessaire aux étrangers; elle est le meilleur préservatif contre les maladies si fréquentes dans ces climats.

La plus grande partie des étrangers qui émigrent à la Louisiane sont des planteurs, des marchands, des fermiers ou des artisans; l'intention des premiers est ordi-

Digitized by Google

nairement d'acheter des terres propres à une plantation de cotonniers ou de cannes à sucre; les bords du Missisipi ou de la rivière Rouge ont été jusqu'à présent regardés comme les plus favorables pour ces sortes d'établissemens: cette partie de la Louisiane est en général assez salubre, et en usant des précautions nécessaires les émigrans seraient à l'abri des dangers que le changement de climat peut leur faire courir. La plupart des planteurs arrivent en hiver, et jusqu'à l'époque des grandes chaleurs conservent une santé parfaite; mais habitués à un climat froid, ils éprouvent alors un affaiblissement et une langueur auxquels ils croient remédier en faisant un usage immodéré de liqueurs spiritueuses: malgré les avis de leurs voisins et l'expérience des plus funestes résultats, rien, jusqu'à présent, n'a pu les détourner de cet usage pernicieux, dont ils finissent presque toujours par devenir victimes.

Le colon qui voudra établir une plantation à la Louisiane choisira son terrain sur les bords du Missisipi ou de la rivière Rouge; bien rarement la fièvre jaune a pénétré dans cette partie du pays, et depuis plusieurs années les nombreux planteurs qui l'habitent n'ont éprouvé aucune altération dans leur santé. Après avoir fait l'acquisition de son terrain, le colon s'occupera promptement des améliorations de sa propriété; si elle est située sur les rives du Missisipi, il faut que l'habitation soit peu éloignée du fleuve, pour qu'on puisse jouir des brises qui s'élèvent tous les soirs et de la fraîcheur des eaux. Après que les premiers travaux auront établi la circulation de l'air, on aura soin de semer autour de la maison une grande quantité de tournesols; cette plante est, dit-on, un excellent préservatif contre les exhalaisons qui s'élèvent des marais, et dont l'influence le matin est si funeste aux

Digitized by Google

esclaves. Le bon effet de ces précautions dédommagera amplement, par la suite, des peines que l'on aura prises.

L'émigrant qui possède un capital de 25,000 dollars (132,500 fr.) peut faire l'acquisition de 2,000 acres de terre qui lui reviendront à trois ou quatre mille dollars : trente vigoureux esclaves sont indispensables pour cette étendue de terrain ; ils coûteront environ 15,000 dol. ; il en restera par conséquent 7,000 qui subviendront pendant les années suivantes aux premiers frais de l'établissement. Une plantation de cannes, du prix que nous venons de mentionner, dirigée avec activité et intelligence, rapportera la troisième année 150,600 livres de sucre, évaluées à 12,000 dollars (63,600 fr.). La vente de la mélasse est suffisante pour couvrir les dépenses de la fabrication ; d'après ce calcul, chaque nègre rapporte annuellement 400 dollars (2,120 fr.).

Les plantations de cotonniers n'occupent que le second rang dans l'ordre des diverses cultures, et mériteraient d'être au premier, en raison du peu d'avances que nécessite leur établissement. Le propriétaire doit pouvoir défricher, pendant la première année, au moins 60 acres de terre, qui lui rapporteront environ trente balles de coton évaluées 1,500 dollars (7,950 fr.) ; l'année suivante doublera son revenu, qui, dans l'espace de quelques années, égalera son premier capital.

On a négligé depuis plusieurs années la culture de l'indigo ; les soins qu'exige cette plante, et la nature dangereuse des exhalaisons qui s'en échappent, ont rebuté la plupart des colons ; une grande étendue de terrain est consacrée aux rizières. Les planteurs combinent ordinairement cette culture avec celle des cotonniers et des cannes à sucre. Dans les environs de Natchichotes et

Digitized by Google

d'Alexandrie, on voit quelques plantations de tabac d'une qualité peu inférieure à celui de Cuba.

La facilité avec laquelle les planteurs de la Louisiane ont amassé des fortunes immenses a excité l'envie et le désir de les imiter parmi une classe d'hommes qui étaient dépourvus des moyens nécessaires pour former de pareils établissemens ; beaucoup de fermiers ont payé de leur vie leur ignorance à cet égard : hors d'état d'acheter des esclaves, ils se trouvèrent dans la nécessité d'exécuter eux-mêmes les travaux les plus pénibles : on ne peut s'accoutumer que par degrés au climat de la Louisiane; forcer la marche du tems est impossible; des hommes habitués dans le nord à un travail journalier, mais modéré, n'ont pu supporter long-tems des fatigues au-dessus de leurs forces; ils tombèrent malades et périrent, pour la plupart, victimes de leur cupidité.

La Louisiane contient encore à l'est et à l'ouest des terres incultes parfaitement saines, et dont le prix peu élevé est analogue à la fortune des fermiers; elles sont sans doute inférieures en qualité à celles dont nous venons de parler, mais elles égalent au moins celles des états du nord. Le blé y croît en abondance, et on pourrait y élever de nombreux troupeaux ; les colons qui ont pris ce parti n'ont jamais manqué d'acquérir en peu de tems une fortune considérable : les communications ouvertes avec la Nouvelle-Orléans assurent aux produits de tous ces établissemens la vente la plus avantageuse.

Les négocians composent une troisième classe de colons; la Nouvelle-Orléans, ayant la réputation d'être le lieu du monde où l'on acquiert le plus promptement de grandes richesses, se trouve par cette raison le refuge de tous les aventuriers de l'Europe et de l'Amérique. Quel-

Digitized by Google

ques fortunes colossales acquises dans le commerce, par des hommes qui au commencement de leur carrière possédaient à peine quelques dollars, ont causé la ruine d'un grand nombre d'émigrans, qui, pour arriver au même but, se sont livrés à des spéculations hasardeuses.

Le moyen le plus sûr pour un négociant qui n'a qu'un faible capital, est de s'établir dans une petite ville telle qu'Alexandrie, Natchichotes, Francisville ou Bâton-Rouge; tous ceux qui ont suivi cette marche plus sage et plus modeste ont eu lieu de s'en applaudir, et ont bientôt joui d'une honnête aisance. Cet avis ne concerne en rien ceux qui, possédant des capitaux considérables, veulent tenter de grandes entreprises commerciales avec les états du nord ou avec le continent. Les négocians qui se trouvent dans cette dernière position n'ont pas besoin d'un grand laps de tems pour parvenir au but de leurs désirs; plusieurs d'entre eux, en se retirant des affaires, ont réalisé un revenu de 50,000 dollars (265,000 fr.). Parmi les étrangers établis à la Louisiane, les Anglais, les Français et les Espagnols sont presque tous parvenus à un haut degré de prospérité.

Il n'existe aucune espèce de manufactures à la Nouvelle-Orléans, elles ne pourraient réussir dans un état où tous les travaux sont exécutés par des esclaves. On tire du nord les objets fabriqués, dont au surplus les habitans font un usage très-borné. Les artisans n'ont guère plus de chances de succès, les gens riches seuls les emploient; tous les objets de première nécessité sont fort chers, ce qui rend très-précaire la situation des ouvriers; excepté quelques tailleurs, ils font en général de mauvaises affaires; cette classe d'hommes est peu considérée; ils occupent à peu près le même rang que les hommes de couleur.

Digitized by Google

La Louisiane est située sous le même degré de latitude nord que l'Égypte, et elle offre avec ce pays une ressemblance frappante; le sol, le climat, les rivières sont les mêmes, à l'exception toutefois du Mississipi, qui coule du nord au sud, tandis que le Nil suit une direction contraire. Les rives orientales du Mississipi sont couvertes de lacs, d'étangs et de marais entrecoupés de nombreux torrens qui tous viennent se jeter dans ce grand fleuve. Entre le Mississipi et la rivière Mobile on trouve d'immenses forêts de pins; et plus au sud, les rivières Amite, Tickfah, Tangipao, Pearl et Pascayela, se déchargent dans une ligne non interrompue de lacs et de marais, qui s'étend au sud-ouest jusqu'à l'embouchure de la Mobile.

Au sud de la Nouvelle-Orléans une autre suite de marais, d'étangs et de bayons, se termine au golfe du Mexique. A l'ouest du Mississipi, une multitude de rivières forment une espèce de labyrinthe planté de cyprès, de cèdres et de cotonniers; la rivière Rouge, l'Arkanzas, le Tensaw et la rivière Blanche sont les plus considérables de ces courans. A l'est de ces rivières on découvre les immenses prairies des Apelouses et d'Attacapas entrecoupées de forêts où s'élèvent déjà des fermes nombreuses.

Au nord et à l'ouest de la rivière Rouge, les terres sont sèches et d'une qualité médiocre; à l'est et au sud, le pays est couvert de lacs, qui se dessèchent en été et fournissent d'excellens pâturages aux nombreux troupeaux de buffles qui y sont répandus. Au nord-ouest sont les monts Mazernes, qui courent de l'est à l'ouest dans une étendue de 200 milles; ils forment la séparation entre la Louisiane de l'est et celle de l'ouest.

La Louisiane est bornée au sud par le golfe du Mexi-

Digitized by Google

que, à l'ouest par le Texas, au nord par l'état d'Arkanzas, et à l'est par le territoire du Mississipi. Le nombre des habitans s'élève à 1,900,000, parmi lesquels on compte au moins 100,000 hommes de couleur. On ne peut être nommé gouverneur, sénateur ou député sans posséder des propriétés territoriales de la valeur de 5,000 dollars pour le premier de ces emplois de 1,000 et de 500 pour les deux autres; chaque citoyen de l'état a droit de voter. Le gouverneur est élu pour quatre ans; cette place est maintenant occupée par un Anglo-Américain nommé Johnson; il a sous ses ordres un secrétaire-d'état qui est créole (1).

Le pouvoir législatif comprend les sénateurs et la chambre des représentans. Les premiers sont au nombre de six, élus seulement pour quatre ans; un président, choisi parmi eux, remplace le gouverneur en cas de mort. La chambre représentative a 45 membres, dont les séances sont dirigées par un président. La cour de justice se compose de membres des divers tribunaux de l'état, qui viennent y siéger quand elle tient ses séances. Le tribunal civil est formé de 28 juges; il y a environ 150 avocats.

La Louisiane est sans aucun doute l'acquisition la plus importante faite par les États-Unis depuis la révolution. La réunion d'un pays qui contient environ un million et demi de milles carrés, traversé par d'immenses rivières qui coulent au milieu des vallées les plus fertiles, a eu, entre autres avantages pour les États-Unis, celui d'assurer leur position géographique; depuis la réunion de la Floride ils forment un corps compacte,

(1) Le gouverneur de la Louisiane a un traitement de 5,000 dollars, le double de la somme accordée aux mêmes fonctions dans les autres états.

Digitized by Google

dont les côtes ont au moins 1,000 milles d'étendue le long du golfe du Mexique, et environ 500 sur l'Océan Pacifique. Les richesses considérables acquises par les colons établis sur les bords du Mississipi seront-elles un lien assez puissant pour retenir ce pays dans un système politique peu analogue au caractère des habitans? Il est permis d'en douter en voyant les sentimens de malveillance qu'entretiennent les colons de la Louisiane envers leurs compatriotes du nord.

La Louisiane et la vallée du Mississipi ont été jusqu'ici le refuge des étrangers de toutes les classes qui, fuyant l'oppression et la pauvreté, cherchaient un asile loin de leur patrie; beaucoup ont vu leur attente trompée: plusieurs ont péri misérablement; d'autres sont repartis exaspérés contre un pays qui avait trompé leur espoir.

Il faut que l'étranger qui se décide à émigrer ait une idée juste et exacte du territoire dans lequel il a le projet de s'établir, qu'il sache d'avance qu'il ne doit compter que sur lui-même, et qu'il n'a aucun secours à espérer des autres. L'artisan qui arrive aux États-Unis choisira de préférence les provinces de New-York, de Pensylvanie ou de l'Ohio : il y trouvera facilement de l'occupation ; sa profession sera honorée et son industrie récompensée par une fortune médiocre, mais certaine. Cincinnati et Pittsbourg offrent de nombreux avantages aux manufacturiers, et même à ceux qui n'ont qu'un faible capital. Le marchand qui possède deux ou trois mille dollars, s'établira avec succès dans la partie nord-ouest de la Pensylvanie ou dans l'état des Illinois. Pour les fermiers, le territoire de l'Ohio est préférable à tout autre; ils auront soin de former leur établissement le plus près possible des rivières navigables ou dans le voisinage du nouveau canal.

Digitized by Google

L'homme qui peut disposer de 10,000 dollars (53,000 fr.), et dont l'esprit ne se révolte pas à l'idée de devenir propriétaire d'esclaves, trouvera dans la Louisiane ou le Mississipi l'emploi le plus avantageux de ses fonds. Tout ce qui a été dit jusqu'ici sur l'insalubrité du climat est fort exagéré et très-loin d'être exact. Toutes les saisons ne sont pas, sans doute, également bienfaisantes; mais ce pays est plus sain que la Jamaïque, Cuba et une partie des Indes occidentales, et sur les plantations la santé ne court aucun risque; la fièvre jaune n'a pas régné depuis 1822, et durant cet espace de tems la mortalité a été moindre à la Nouvelle-Orléans qu'à Boston, Philadelphie ou New-York. Une grande propreté, la tempérance, la privation de toutes espèces de liqueurs fortes, et le soin d'éviter les exhalaisons pestilentielles des marais, feront jouir les émigrans d'une santé aussi parfaite à la Louisiane que dans tout autre climat.

Telle est la position réelle de ce pays; ceux qui l'ont habité peuvent rendre témoignage de l'exactitude de mes renseignemens, et conviendront avec moi que les avantages surpassent de beaucoup les inconvéniens qu'on peut y trouver.

La plupart des grands capitalistes sont Anglais, et ils emploient une partie de leur fortune dans les plantations de cotonniers et de cannes à sucre; elles sont pour eux une source de richesse bien supérieure aux mines du Mexique.

John Bull se trouve ainsi récompensé d'avoir le premier formé aux États-Unis un établissement qu'il a maintenu aux dépens de ses trésors et de son sang. Il est bien à désirer que les avantages qui en résultent pour les deux peuples leur ouvrent les yeux sur leurs intérêts

Digitized by Google

réciproques, et parviennent à resserrer les liens qui autrefois unissaient l'Amérique à l'Angleterre, car si frère Jonathan n'est pas aussi parfait qu'il le suppose lui-même, il n'est pas non plus aussi méchant que le prétend John Bull : *medium tenere beati.*

En résumé l'acquisition de la Louisiane est peut-être la plus précieuse qu'aient faite les États-Unis. Ce fut dans un moment d'illumination vraiment prophétique que Napoléon céda ce beau pays ; il comprit que le moyen le plus sûr de rétablir dans l'avenir quelque équilibre dans les forces maritimes du monde, et de préparer des rivaux redoutables à l'Angleterre, c'était de livrer à l'Union cette position maritime qui commande le golfe du Mexique. L'occupation des rives du Bosphore par la Russie hâtera encore le moment où cet équilibre pourra se rétablir. Aussi, quoi qu'on en dise, ce n'est pas quand l'émancipation des mers se prépare, qu'il serait sage à la France d'en reculer l'époque en désarmant ses vaisseaux, et par conséquent en plaçant sous la protection suspecte de la marine anglaise les navires de sa marine marchande.

Digitized by Google

L'EMPIRE BIRMAN EN 1827.

Le célèbre Marc-Paul, dont l'esprit observateur, perçant les ténèbres du moyen-âge, signala de climats en climats les mœurs des nations, est le premier qui ait révélé à l'Europe l'existence du pays occupé aujourd'hui par les Birmans. Il le désigne sous le nom de *Mien*, nom qu'il conserve encore chez les Chinois, mais qui alors était commun à la province d'Aracan et au Bengal. A cette époque Kublai-Khan régnait sur la Chine et sur une grande partie de l'Indostan. Le roi de Mien, pour défendre son pays d'une irruption dont les Tartares le menaçaient, envoya aux frontières une armée de 60,000 hommes, infanterie et cavalerie, précédée d'une multitude d'éléphans chargés de tours. Dès la première rencontre, les Tartares, au nombre de 12,000, excellens archers, assaillirent d'une nuée de flèches les éléphans, dont la déroute entraîna celle de l'armée. Deux cents de ces animaux tombèrent avec leurs guides entre les mains du vainqueur. La conquête des pays connus aujourd'hui sous le nom du *Bengal*, d'*Aracan* et du *royaume d'Ava* ou *Birmanie* fut le prix de cette victoire. Dans ces tems reculés, comme de nos jours, les Tartares se tatouaient; et, dans leurs campagnes, ils traînaient à leur suite leurs pagodes et leurs tombeaux, au bruit des instrumens à clochettes que nous avons empruntés aux Chinois, et au milieu d'un cortége de jongleurs.

En 1546, Fernand-Mendez-Pinto, voyageur portugais, pénétra dans le royaume d'Ava, et fut témoin de la conquête de Pégu par ses habitans. Il publia sur Ava

Digitized by Google

une relation dont plusieurs de nos officiers ont reconnu la fidélité.

En 1563, César Frédéric; en 1584, Gasparo Balbi, joaillier vénitien, et en 1587, Ralph-Fitche, marchand de la cité, se rendirent chez les Birmans, attirés par l'espoir d'y faire fortune. Leur condition, s'il faut en croire les récits de ces voyageurs, était la même qu'aujourd'hui, sous un roi tyran de ses ministres, et sous des ministres oppresseurs du peuple, ou plutôt ils n'ont fait, depuis trois siècles, que rétrograder dans la voie de la civilisation.

En 1695, M. Higginson, gouverneur de Madras, désirant obtenir du roi d'Ava un traité de commerce, lui envoya une députation avec une dépêche et des présens. La dépêche et la réponse sont des modèles de servilité d'une part et d'arrogance de l'autre. La première débute ainsi :

« A sa majesté impériale qui bénit de sa présence la noble cité d'Ava, empereur des empereurs, le plus glorieux des monarques de l'Orient et de l'Occident, firmament de toutes les vertus, source de toute justice, le plus sage et le plus charitable des hommes, le protecteur des malheureux, duquel toute grandeur émane, toujours victorieux, redoutable à tous et inaccessible à la crainte, centre des trésors de la terre et des mers, propriétaire de l'or et de l'argent, des rubis, de l'ambre et de toutes les pierres précieuses; favori du ciel et honoré des hommes; dont l'éclat brille sur l'univers comme la lumière du soleil; dont le nom est immortel, etc. »

L'envoyé ayant obtenu audience sous la condition de faire trois génuflexions, et à chacune de se prosterner la face contre terre, partit avec la lettre suivante adressée au gouverneur :

Digitized by Google

« De l'Orient où le soleil se lève, et de la contrée de l'Orient nommée *Chabudu*, le maître de la terre et des eaux, l'empereur des empereurs (et si l'un d'eux était assez insensé pour oser l'attaquer, il vaudrait mieux pour lui qu'il eût été anéanti par le feu du ciel), le seigneur le plus humain et le plus heureux, l'espoir de toutes les nations, le possesseur des éléphans, des chevaux et de tous les trésors, roi des palais d'or, le plus grand et le plus puissant des souverains, le seul dont les pieds dorés reposent sur la tête du peuple, nous, son premier ministre, Acséna-Tibodis, faisons savoir au gouverneur Higginson que le sublime et puissant empereur a fait l'honneur au gouverneur de la Compagnie anglaise de lui faire don de 1,500 viss (mesure du pays) de laque, de 1,500 viss d'étain, de 300 viss d'ivoire, de six plats façonnés à l'orientale et de huit boîtes de laque. »

La réponse ne dit pas un mot du traité sollicité par le gouverneur de Madras.

Les agens de la Compagnie des Indes orientales essayèrent, sans succès, au dix-huitième siècle, d'entrer en relation commerciale avec les Birmans.

L'ambassade du colonel Symes à Ava, en 1795, après la conquête d'Aracan, lui permit de fournir, sur le pays et les mœurs des habitans, des détails pleins d'intérêt, mais qui donnent une idée exagérée de la puissance et des ressources de l'empire birman.

M. Crawfurd, à qui le gouverneur général de l'Inde avait déjà confié des missions délicates à Siam et dans la Cochinchine, fut envoyé, en 1827, à la cour d'Ava, à l'effet de négocier un traité de commerce en exécution d'un article du traité de paix, consenti à Yamtabo entre sa majesté britannique et sa majesté *aux pieds d'or*. La relation de son ambassade offre le tableau le plus exact

Digitized by Google

de l'état actuel de la Birmanie et des mœurs de ses habitans. Nous allons en résumer les traits les plus intéressans.

M. Crawfurd partit de Rangoon, sur le bateau à vapeur *la Diane*, accompagné du docteur Wallich, surintendant du jardin de botanique de Calcutta, du missionnaire américain Judson qu'il avait pris pour traducteur et interprète, et suivi de cinq bateaux chargés du bagage et des présens, ayant à bord une suite nombreuse d'écrivains et de copistes, vingt-huit grenadiers du 87e régiment et quinze cipayes. Cette flotille remonta l'Irawadi, fleuve qui traverse l'empire birman jusqu'aux murs de sa capitale.

A cent vingt milles de la mer, les bords de l'Irawadi, malgré la fertilité du sol, la beauté du climat et la facilité des communications, n'offrent aucune trace d'industrie commerciale ou agricole. A l'aspect de plaines incultes, où l'on aperçoit à d'énormes distances quelque misérable hameau, le voyageur s'écrie : Ici triomphe le despotisme. En effet, il est plus affreux chez les Birmans qu'à Siam et à Camboya, où l'industrie a su partout tirer parti du bassin fertile des rivières à dix milles au-dessus de leur embouchure.

A Prome, ville située à 300 milles au-dessous d'Ava, on aperçoit quelque amélioration dans l'aspect du pays; on y construit de nouvelles maisons, on en répare d'autres; la population s'élève à 10,000 ames; des bateaux chargés de denrées sillonnent le fleuve, et la plaine est couverte de rizières. Les principaux produits de la contrée sont l'indigo, le sésame, le chanvre indien (*crotollaria juncea*) et le riz.

A Melloon, on trouve, comme partout ailleurs, plus de temples que de maisons. Les premiers tirent tout leur

Digitized by Google

éclat de leur dorure; les autres, construites en bambous et en feuilles de palmiers, ont la plus chétive apparence. Les habitans, dont la fortune est toujours incertaine, la consacrent à la construction des pagodes; ils se font un point d'honneur religieux de leur donner, sinon de la solidité, du moins de la magnificence et de la grandeur. Personne ne songe à réparer ou à rétablir ces édifices quand ils sont vieux; et partout vous voyez de vastes bâtimens à demi construits, dont les fondateurs sont morts avant leur achèvement. Tandis que, dans presque tous les pays du monde, on mesure la prospérité d'une ville sur l'aisance, le luxe qui y règnent et l'élégante solidité des habitations; là on ne peut juger de la richesse du peuple que par le nombre, la grandeur et la magnificence des temples et des monastères.

A Renan-K'hyaung (nom birman qui signifie *ruisseau embaumé*) on trouve les fameuses sources d'huile de pétrole, qui fournissent à l'éclairage du pays, et garantissent des insectes les bois de charpente. Il est probable que l'on continuera à s'en servir pour l'éclairage, jusqu'à ce que le prix en ait atteint le même taux que celui de l'huile de sésame, qui pourrait également être employée à cet usage. Ces sources occupent ensemble un espace de seize milles carrés; elles varient de profondeur de 200 à 250 pieds. Chaque ouverture a 4 pieds carrés; l'huile en jaillit à une température de 90 degrés de Fahrenheit; elle coule dans un bassin dont le fond, disposé en tamis, laisse échapper les parties aqueuses, pendant qu'elle se coagule au contact de l'air. On la recueille ensuite dans de grandes terrines, et on la transporte sur des chariots à bœufs au bord du fleuve, où on la répartit sur des bateaux en destination pour toutes les parties de l'empire. M. Crawfurd calcule, d'après le

Digitized by Google

nombre et le tonnage des bateaux employés à ce commerce, qu'ils transportent 17,568,000 viss de 26 livres et demie chacun. La consommation moyenne d'une famille de cinq personnes environ est de 30 viss par an, dont les deux tiers servent à l'éclairage. Si ces données sont exactes, la population de l'empire serait de 2,147,200 ames.

D'après un autre calcul fondé sur le produit actuel des sources dont il s'agit, les consommateurs de l'huile de pétrole ne s'éleveraient qu'à 2,066,721. Ce calcul ne repose que sur de vagues probabilités. Le capitaine Cox, qui accompagna le colonel Symes dans sa mission de 1795, évalue à 56,940,000 viss le produit annuel de ces sources. D'après cette donnée, la population serait d'environ 6,959,331 ames. M. Crawfurd donne à l'empire birman tantôt 4,416,000, tantôt 2,414,000, enfin 3,300,000 habitans; il finit par conclure qu'il n'en possède pas plus de 4,000,000 (22 environ par mille carré). Il y a loin de cette estimation à celle du colonel Symes, qui évalue la population birmane à 14,400,000 habitans. On est donc réduit, sur ce point important, à de simples conjectures.

A quelque distance des sources dont nous venons de parler, M. Crawfurd découvrit une foule d'objets qui intéressent spécialement les géologues : ce sont des bois pétrifiés et des ossemens fossiles parfaitement conservés, grâce à l'hydrate de fer qui les a enveloppés et pénétrés dans diverses proportions. Il en envoya une collection en Angleterre; et le professeur Buckland a publié à ce sujet un rapport intéressant dans les *Transactions de la Société Géologique*. Il résulte de ce rapport que les fossiles d'animaux sont des ossemens de rhinocéros, d'hippopotames, de mastodontes, de tapirs et de sangliers,

Digitized by Google

ou d'animaux ruminans du genre des bœufs, des antilopes, des daims, ou des débris d'alligators, de gavials et de deux espèces de tortues d'eau douce. M. Buckland observe que la rencontre de ces reptiles et des mammifères dans les mêmes dépôts n'a point été remarquée dans les autres contrées du globe; que le *gavial* et les *pachydermes* découverts par M. Crawfurd ont disparu du pays birman; que le premier ne se rencontre plus que sur les bords du Gange et de ses affluens; l'hippopotame, sur les rives des fleuves et des lacs de l'Afrique, et que la race des mastodontes est éteinte : il est probable, ajoute ce savant géologue, que tous ces animaux étaient naturalisés dans le pays birman au moment du cataclysme qui les anéantit, de même que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame et l'hyène habitaient l'Angleterre et le nord de l'Europe à l'époque où la même catastrophe vint bouleverser ces contrées.

M. Crawfurd et sa suite arrivèrent à Ava le 30 septembre, après un mois de voyage, durant lequel ils parcoururent 450 milles. Son bâtiment ayant à lutter contre le courant, ne pouvait filer que cinq nœuds et demi à l'heure. Par un vent frais, un bateau birman peut aller d'Ava à Rangoon en quatre jours, et revenir en dix. Ces bateaux sont montés par d'excellens rameurs, presque aussi rapides que ceux de la Cochinchine. Avant le débarquement, un des ministres du roi se rendit à bord de la *Diane* dans une barque à soixante rames. Sa suite arriva bientôt après, distribuée dans trois autres dont chacune avait quarante rameurs; la dorure était prodiguée jusque sur les rames de ces pirogues. Le ministre donna à notre ambassadeur une singulière preuve de *decorum*. Au moment où il venait de s'asseoir sous une banne, à la poupe du bâtiment, survint une rafale

Digitized by Google

mêlée de pluie. » J'invitai, dit M. Crawfurd, son excellence à chercher un abri dans ma chambre; elle s'y refusa long-tems pour ne pas compromettre sa dignité en s'exposant à avoir des hommes, et surtout des femmes, au-dessus de sa tête. Ce préjugé, si outrageant pour le beau sexe, est commun aux Siamois. Vaincue par mes instances, son excellence me demanda sérieusement si aucune femme ne s'était jamais tenue sur le pont, et ne consentit à me suivre qu'après avoir été complètement rassurée à cet égard. Nous éprouvâmes plusieurs fois combien était gênante l'étiquette de cette cour barbare. Je devais habiter la maison occupée à Ava par le docteur Price, et je me disposais à la meubler convenablement; mais le ministre birman s'y opposa sous le prétexte qu'elle était plus élevée que le pavillon construit sur la rivière, et servant de résidence à sa majesté *aux pieds d'or*. Les négociateurs refusaient d'ailleurs de tenir chez moi leurs conférences, prétendant qu'un personnage important ne peut entrer ni chez son inférieur, ni chez son égal, sans déroger ou témoigner une excessive condescendance; or, ils se montraient peu complaisans envers l'ambassade des Indes Orientales, et je compris qu'ils regardaient le gouverneur général comme un intendant de province, et refusaient d'honorer, dans la personne de son envoyé, l'ambassadeur de sa majesté britannique. La puissance de notre empire d'Orient eût dû cependant les convaincre que le représentant de ses immenses intérêts a droit à quelques égards. Mais tel était leur aveuglement, réel ou supposé, que, dans les conférences tenues à *Yamtabo*, à 40 milles de la capitale, sous les batteries anglaises, et après des victoires décisives, il fallut, pour trancher toutes difficultés sur l'envoi des émissaires qui devaient être nommés par suite du traité

Digitized by Google

de paix, et qu'ils supposaient devoir se rendre en Angleterre dont la distance les effrayait, leur rappeler en termes sévères que c'était à Calcutta et non à Londres que devaient résider les chargés d'affaires birmans. »

Ava n'offre de curieux que le contraste de ses huttes de bambous avec la splendeur de ses temples. Aucun autre monument durable, à l'exception du palais dont nous parlerons tout à l'heure, n'y signale la présence d'une cour. Les rois changent de capitale à chaque événement; c'est ainsi que le souverain actuel a quitté Améra-Poura, où son successeur fixera peut-être sa résidence.

L'arrivée de M. Crawfurd et de sa suite excita dans la ville une curiosité mêlée d'inquiétude. Le kyi-wun ou intendant des greniers, et certains membres du conseil privé consentirent, après quelques discussions d'étiquette, à visiter l'ambassadeur à son bord; et leurs craintes s'évanouirent dès qu'ils apprirent l'objet de sa mission. Le kyi-wun, l'orateur en titre du cabinet birman, prit la parole dans toutes les discussions. Voici, d'après la traduction de M. Price, un spécimen de son éloquence : « Le plus glorieux des monarques, le maître des palais d'or, étend sa domination sur toute la partie du monde où le soleil se lève; le grand et puissant monarque qui règne sur l'Angleterre gouverne celle où le soleil éteint ses feux. Le même astre les éclaire; ainsi puisse la paix s'étendre sur les deux empires et y verser les mêmes bienfaits, sans qu'aucun orage vienne désormais la troubler. »

M. Crawfurd montra dans les conférences une patience admirable. Incessamment il avait à combattre d'aveugles préventions, et à repousser mille objections frivoles renouvelées dans le but de le pousser à bout et de faire

Digitized by Google

manquer la négociation. Au moment où il s'applaudissait d'avoir convaincu ses contradicteurs de l'absurdité de leur opposition à des mesures d'un intérêt commun, il fallait revenir à la charge et combattre de nouveau de misérables arguties. Enfin, de guerre lasse, il se vit obligé de réduire à quatre articles un traité qui en contenait d'abord vingt-deux. « Encore, dit M. Crawfurd, les dispositions qui subsistèrent furent-elles tronquées, et la rédaction en resta-t-elle incomplète. » A tout prendre, cette conduite n'a rien d'étonnant de la part des négociateurs qui entrent en fonctions la corde au cou. Les signataires du traité dont les clauses venaient d'être débattues par eux avec tant d'obstination encoururent la disgrâce de sa majesté pour n'avoir pas obtenu tout ce qu'elle s'était promis. Ses courtisans lui avaient persuadé que la mission de nos envoyés avait pour objet d'implorer le pardon de nos victoires, de lui rendre ses provinces conquises, et de lui faire la remise du tribut qu'on lui avait imposé. Lorsqu'enfin il fut désabusé, il manifesta la plus vive indignation, s'écria qu'on avait trahi sa confiance, accusa ses ministres de mensonge, de haute trahison, et, la lance à la main, il sortit pour en tirer vengeance. Ceux-ci prirent aussitôt la fuite, les uns se précipitant du haut du balcon de la salle d'audience, les plus prudens gagnant subitement les degrés, tous dans une confusion difficile à décrire.

Ces paroxysmes de fureur sont assez fréquens chez les princes birmans; mais, pour me servir de l'expression d'un de nos plus grands orateurs, la dignité royale y coule plutôt que le sang des ministres. Le dernier roi était moins sujet à ces accès de frénésie que le souverain actuel. Cependant un Européen m'en cita un trait dont il fut le témoin oculaire. « A son retour d'un pé-

Digitized by Google

lerinage au grand temple de Mengwan, le roi découvrit quelques malversations de ses ministres; il saisit sa lance et se précipita sur eux : ceux-ci prirent la fuite; un de ces malheureux fit un faux pas ; le roi l'ayant atteint le blessa légèrement à la cuisse ; ce fut là toute sa vengeance. »

Pendant que le monarque conservait tout son ressentiment contre les négociateurs du traité de commerce, le feu prit à un faubourg et mit en danger une maison occupée par la veuve d'un favori que l'un des ministres, nommé Kaulen-Mengyi, avait supplanté auprès de son maître. La veuve se plaignit au roi de ce que les ministres ne s'étaient pas rendus au poste où leur devoir les appelait pour aider à éteindre le feu. Le roi les manda aussitôt, et leur ordonna de jurer sur son épée qu'ils étaient présens sur le lieu de l'incendie. Kaulen-Mengyi avoua qu'il n'était allé qu'à l'hôtel-de-ville, mais qu'il avait donné les ordres nécessaires pour se rendre maître des flammes. « Qu'on l'entraîne! » s'écria le roi transporté de fureur. Le ministre, pour éviter d'être traîné par les cheveux hors du palais, suivant l'usage, prit la fuite aussi vite que son âge le permettait. Les autres échappèrent à la vengeance de leur maître en faisant excuser leur absence. Quant à Kaulen-Mengyi, il subit le supplice appelé chez les Birmans *nepu m'ha l'han the* (exposition à l'ardeur du soleil). Le condamné est étendu sur le dos, et exposé dans cette attitude pendant plusieurs heures sous un ciel brûlant, ayant sur la poitrine un poids qui varie suivant la nature du crime et le caprice du juge. Le plus fidèle et le plus zélé des ministres birmans subit ce châtiment d'une heure à trois après midi, non dans une cour du palais, suivant l'usage établi pour les grands de l'état, mais sur la place publique, et en présence d'une foule

Digitized by Google

de spectateurs. Un brigand émérite, à qui sa longue expérience avait valu la place d'exécuteur en chef des hautes œuvres, présida à l'exécution. Les malfaiteurs de cette espèce ne sont pas mis en jugement; mais, d'après les lois du pays, les grands officiers de la couronne peuvent disposer arbitrairement de leur vie. On voyait donc un premier ministre livré aux mains d'un scélérat, auquel il eût pu infliger les peines les plus rigoureuses; ce n'est pas une des anomalies les moins bizarres qui existent dans la législation de ce peuple barbare. L'exposition au soleil est le châtiment d'une foule de crimes; c'est aussi la punition du débiteur insolvable. « Ainsi, dit M. Fitche, si un commerçant ne vous paie pas à l'échéance, vous pouvez l'enlever de chez lui et le conduire dans votre maison, ce qui est pour lui le comble de l'humiliation, et là, s'il ne satisfait pas de suite à son engagement, vous avez le droit de vous emparer de sa femme, de ses enfans et de ses esclaves, de les attacher à votre porte, et de les exposer au soleil. »

Bien que le roi tînt toujours rancune à ses ministres, il se montra très-affable envers la légation anglaise, et il était difficile de reconnaître en lui le prince qui, deux jours auparavant, avait puni si sévèrement Kaulen-Mengyi.

Le souverain actuel a quarante-trois ans. Sans être grand, il est agile et robuste. Ses manières sont polies, mais quelquefois elles dégénèrent en une familiarité ridicule. Ainsi il lui arrive souvent de tirer l'oreille de ses favoris ou de leur donner des soufflets. Il a surtout cette habitude avec les étrangers auprès desquels sa dignité est moins compromise. Tandis que les princes asiatiques languissent dans la mollesse, il se livre avec ardeur aux exercices violens, tels que les courses à cheval, ou sur

Digitized by Google

des éléphans, et la chasse de ces animaux. Parmi ses délassemens, il en est un si puéril à la fois et si barbare, qu'on n'y croirait pas s'il n'était attesté par des témoignages authentiques. Il consiste à courir à califourchon sur les épaules d'un de ses sujets, en tenant en guise de bride une écharpe de mousseline qui sert de mors à sa monture bipède. Avant la guerre, ces fonctions étaient remplies par un de ses sujets originaire de Sarwa; c'était un homme très-robuste dont les larges épaules offraient à sa majesté un siége aussi commode que solide. Quand les Anglais arrivèrent à Sarwa, le frère de ce personnage se mit sous leur protection; cette conduite entraîna la disgrâce du favori, qui fut jeté dans les fers, et dépouillé de ses titres et des terres que le roi lui avait donnés en récompense de ses services.

L'habitude de prendre des bipèdes pour coursiers est commune à d'autres princes du sang royal.

Au reste ce n'est pas seulement chez les Birmans que cet auguste passe-tems est en usage. L'*aimable* rejeton de la maison de Bragance qui, suivant l'expression de Sir J. Mackintosh, *se montre à la face de l'Europe avec les stigmates du parricide sur le front*, qui emprisonne par centaines, fait pendre par douzaines, et pille par milliers, sans distinction de partis, tous ses sujets qui ont le malheur de posséder quelque instruction et des propriétés sur les bords du Douro et du Tage, ce Titus de certains journaux s'amusait souvent, lorsqu'il habitait le Brésil, à se cramponner aux épaules de ses nègres; et, sur leurs flancs nus, il jouait de l'éperon avec délices.

Mais abandonnons le modèle des absolutistes de la vieille Europe, et revenons à sa majesté *aux pieds d'or*. Elle fit long-tems attendre la réception solennelle de notre ambassadeur; enfin il fut admis à lui présenter les

Digitized by Google

hommages et les dons du gouverneur général de l'Inde. « La salle d'audience, dit M. Crawfurd, est un pavillon élégant en forme de parallélogramme, bordé sur trois côtés d'une superbe colonnade, et au fond duquel est placé le trône. Il s'élève sur une terrasse de dix ou douze pieds de hauteur, construite en pierres d'un poli si parfait qu'on les prendrait pour du marbre blanc; l'or étincelle partout sur le plafond, et sur les colonnes dont la base est peinte en rouge. Le trône est plus resplendissant encore : posé sur une mosaïque composée de fragmens de glaces, de verre coloré, d'or et d'argent, il est adossé à une mosaïque du même style, et surmonté d'un dais magnifique. La fraîcheur des décorations rehaussait la beauté de cet édifice nouvellement construit et qui n'avait servi qu'une fois. Celui d'Améra-Poura décrit par le colonel Symes était dans le même goût, mais il n'avait que quatre-vingt-dix pieds de long, tandis que celui d'Ava en a cent vingt. La salle d'audience a trois entrées : l'une à droite, la seconde à gauche, et la troisième au centre, exclusivement réservée au roi. Nous montâmes par l'escalier de droite; après avoir, suivant nos conventions, ôté nos souliers, nous traversâmes la salle pour occuper la place qui nous avait été désignée presque en face du trône, vers la gauche, à côté des présens destinés à sa majesté. Quelques instans après elle fit son entrée; la musique annonça son approche; bientôt une porte à coulisse qui nous dérobait la vue du trône glissa bruyamment dans sa rainure : le roi monta péniblement les degrés, gêné par le lourd attirail de son costume. Il portait une tunique tissue d'or et semée de pierreries; sa couronne était un casque d'or massif surmonté d'une spirale façonnée à l'instar d'une pagode birmane, et incrusté de rubis et de saphirs. Sa majesté tenait dans sa

Digitized by Google

main droite ce que, dans l'Indostan, on nomme *chewrie* (la queue d'une vache blanche); c'est une des cinq insignes du pouvoir suprême. Les quatre autres sont le casque en spirale, l'épée, les pantoufles et l'ombrelle blanche. Le roi se servait fort adroitement de cette espèce d'émouchoir, sceptre burlesque que je n'avais vu jusque-là que dans les mains des bouviers. Après en avoir épousseté sa robe et son trône, il s'assit gravement, tandis que ses courtisans qui attendaient son arrivée, assis à l'orientale, se prosternèrent trois fois la face contre terre, et les mains sur le front, cérémonie appelée chez les Birmans *shi-ko* (acte de soumission et d'hommage). Il était convenu qu'on nous dispenserait de cette posture humiliante. A l'aspect de sa majesté, nous nous découvrîmes respectueusement, et, la main droite levée à hauteur du front, nous fîmes un profond salut. La reine entra quelques instans après, et prit place sur le trône, à droite. Sa robe était du même tissu que celle du roi; sa couronne d'or semée de pierreries, mais sans spirale, ressemblait à un casque romain. Une jeune princesse de cinq ans environ vint s'asseoir entre les augustes époux. A l'arrivée de la reine, les courtisans recommencèrent leurs prosternations, et nous nos saluts. Ce spectacle imposant produisit sur moi l'illusion d'une scène de féerie, mais d'une scène plus brillante que toutes les représentations théâtrales. »

Admirons ici l'astuce du gouvernement birman. La nation a une espèce de ramadan, un tems de jeûne, terminé par une fête solennelle, durant laquelle les grands officiers et les vassaux de la couronne offrent au roi des présens, lui demandent pardon des fautes qu'ils ont commises dans le cours de l'année, et implorent, en quelque sorte, un bill d'indemnité. Ce bill leur est personnel, car

Digitized by Google

le reste du peuple est exposé tous les jours à mille exactions pour racheter les fautes qu'il a commises, souvent même celles dont il est innocent. On ajourna la présentation de l'ambassadeur à cette époque solennelle d'expiation, dans le dessein de le confondre avec la foule des supplians qui devaient implorer le pardon de leurs méfaits. Le représentant du gouverneur-général de l'Inde fut le dernier admis à offrir ses présens. Quand son tour arriva, le secrétaire-d'état lut à haute voix l'adresse suivante calquée sur le modèle qui avait déjà servi aux autres présentations.

« Très-excellent et glorieux souverain de la terre et des mers; seigneur des puissances célestes et de tous les éléphans blancs; possesseur des enchantemens (*sakia*); intendant suprême de tous les êtres créés; source de toute justice; objet de notre adoration! dans les circonstances propices où votre majesté fait grâce à tous les coupables, le gouverneur anglais de l'Inde, placé sous vos pieds d'or, fait acte d'obéissance et de soumission, et vous offre ses dons expiatoires. »

Dès que le nom de chaque suppliant était proclamé, il prenait à la main une poignée de riz grillé, et se prosternait.

La séance levée, on conduisit M. Crawfurd dans un vaste enclos, où il assita à une danse burlesque de femmes, de bouffons, de bateleurs déguisés et masqués, dans laquelle ces derniers, travestis en singes et autres animaux, firent assaut d'agilité. A ce divertissement succédèrent des courses de chevaux, d'éléphans et les marionnettes. Ce dernier spectacle fut également offert par l'empereur de la Chine à lord Macarthney. Il n'est pas étonnant que deux peuples voisins, ayant une origine commune, partagent les mêmes goûts. Ce qui l'est beau-

Digitized by Google

coup plus, c'est de nous voir, nous grands enfans de la civilisation européenne, applaudir dans nos carrefours aux tours de Polichinelle, et admirer sur nos théâtres le singe Mazurier ou l'éléphant du roi de Siam.

L'éléphant blanc est chez les Birmans un objet de vénération; il a ses ministres, ses secrétaires, etc. : c'est un des apanages de la royauté. Le souverain se croirait perdu s'il n'en possédait au moins un. Un jour on annonça au roi qu'on avait vu un éléphant blanc, mais que la prise et le transport de cet animal coûteraient dix mille mesures de riz. « Qu'est-ce donc, s'écria sa majesté, que la perte de dix mille mesures de riz comparée à la possession d'un éléphant blanc? » En conséquence il ordonna qu'on s'emparât à tout prix de ce précieux animal. M. Crawfurd taxe d'exagération tout ce qu'on a dit jusqu'ici sur la délicatesse des organes de l'éléphant, sur son courage et ses admirables qualités.

Chaque printems, quand les eaux de l'Irrawadi rentrent dans leur lit, on célèbre cet événement par des courses de bateaux, divertissement nautique qui dure trois jours, et qu'on nomme *la fête des eaux*. Le point de départ est sur le fleuve en face du palais. « On nous conduisit, dit M. Crawfurd, dans une magnifique embarcation, jusqu'à un élégant pavillon ancré au milieu du fleuve, dont le kyi-wun et son secrétaire nous firent les honneurs. Le roi et la reine, entourés de leur cour, prirent place vers la rive orientale, à l'avant d'une grande barque, sous une tenture verte. Le corps du bâtiment, chargé de dorures, figurait un énorme poisson, et au milieu s'élevait en spirale une pyramide de trente pieds, représentant celle du palais. On distinguait LL. MM. aux ombrelles blanches, insignes de leur puissance. On remarquait surtout le roi qui, toujours actif, allait et venait

Digitized by Google

sous le pavillon royal, se tenant debout en vertu de sa prérogative, tandis que le reste de l'assemblée restait assis ou couché. De ce côté, le fleuve était couvert de bateaux appartenant aux grands de l'état, couverts de dorures, ombragés de mille banderoles, et occupés par des orchestres et des danseuses. Dès notre arrivée, on fit courir devant nous neuf bateaux armés, qui manœuvrèrent avec une rapidité étonnante. Cet exercice est l'occupation favorite des Birmans, et ils y excellent. Leurs bateaux sont bien construits, parfaitement entretenus, et les rameurs montrent autant d'adresse que d'agilité; à l'instar des gondoliers de Venise, ils égaient de leurs chants les échos du rivage, et leurs airs ne manquent pas de mélodie. Voici un de leurs refrains traduit par mon interprète : « La gloire du trône d'or éblouit comme » le soleil dans toute sa splendeur; le royaume des » royaumes, la patrie et ses intérêts jouissent d'un destin » plus propice encore. » Si ces vers sont l'expression de l'opinion populaire, il faut convenir que les Birmans sont du moins satisfaits de leur condition. Ces bateliers infatigables excellent également à dompter des éléphans et à boxer. Témoin de leur gymnastique, j'ai vu le peuple former le cercle autour d'eux avec plus d'ordre et de calme que notre John Bull sous la baguette du constable. Le roi en exerce souvent les fonctions; et je l'ai entendu s'écrier avec une attention toute paternelle : « Ne vous » heurtez point là-bas! n'empêchez pas de voir! »

Il paraît qu'on offrit à M. Crawfurd des spectacles moins variés qu'au colonel Symes. Ainsi, il n'assista pas aux concerts et aux danses des Bayadères; il ne vit point d'illuminations ni de feu d'artifice. Ce divertissement est cependant très-curieux. Les fusées sont d'une dimension extraordinaire. Leur cylindre se compose de troncs d'ar-

Digitized by Google

bres creusés qui ont jusqu'à sept ou huit pieds de long et trois ou quatre de circonférence. On les tire toujours avant la nuit, pour que le peuple puisse les voir tomber et éviter ainsi d'en être écrasé; malgré cette précaution, ces fusées colossales ont fait beaucoup de victimes.

Les Birmans sont incontestablement les plus braves, les plus intrépides et les plus robustes de tous les peuples appartenant à la race hindou-chinoise. Mais un gouvernement détestable a fermé leur cœur à tout sentiment d'humanité. Chez eux, la rigueur des châtimens est poussée jusqu'à la cruauté. Les moins sévères sont l'emprisonnement et les fers. Le poids des chaînes varie de 1 à 9 suivant la gravité de l'offense. Viennent ensuite le fouet, la mutilation, l'esclavage dans les temples, et le dernier supplice, dont l'exécution varie suivant la nature des crimes, ou le caprice du juge; le condamné est décapité, éventré, noyé, brûlé vif, ou livré aux bêtes féroces. Le 26 janvier 1817, d'après le rapport d'un témoin oculaire, on mit à mort, à Rangoon, quatre malfaiteurs qui avaient commis des vols dans les temples. Après leur avoir ouvert l'abdomen, on sillonna leurs flancs de larges entailles, et le plus coupable eut la poitrine traversée d'un pieu.

Un officier européen, qui a long-tems habité Rangoon, déclare avoir vu exécuter sept personnes complices du même crime. On les attacha à un poteau aux bords de l'Irrawadi, à la place que le reflux des eaux venait d'abandonner, et on les exposa à être submergés au bout de quelques heures par la marée montante. Les Birmans subissent la mort avec une fermeté et une indifférence qui sont communes aux Asiatiques. On a vu un déserteur manger une banane tandis que le bourreau venait de mettre ses entrailles à découvert. On a vu une

Digitized by Google

femme, condamnée pour meurtre à être dévorée par un tigre, entrer librement dans sa cage et se prosterner devant le féroce animal qui la tua d'un coup de griffe, et la dévora en un quart d'heure. Au reste, les femmes subissent rarement la peine capitale. « Le fer, disent les Birmans, n'est pas fait pour elles. » Un supplice plus cruel, analogue à celui que les Juifs infligeaient aux premiers chrétiens, consiste à scier le criminel entre deux planches.

Lors de la dernière guerre, un des généraux, après quelques revers, avait obtenu de nouveau le commandement de l'armée. Ses troupes, composées de recrues, prirent la fuite au premier choc. Le général suivit leur exemple, et, rentré dans la capitale, il demanda au roi de nouveaux renforts. Sa majesté, moins irritée de sa lâcheté que de l'assurance avec laquelle il osait se présenter à elle, le condamna au dernier supplice. Traîné par les cheveux hors du palais, il fut conduit dans un cachot où il resta une heure, et de là, au lieu de l'exécution où il fut décapité. J'ai dit que les bourreaux sont, chez les Birmans, des malfaiteurs à qui l'on a fait grâce. Ils remplissent aussi les fonctions de geoliers. Ceux du malheureux général traitèrent avec une horrible férocité un homme qui avait encouru à la fois la disgrâce de son roi et la haine publique. Dépouillé de ses vêtemens, qu'ils s'étaient partagés, ils le traînèrent dans la poussière jusqu'à sa prison, et le conduisirent ensuite au supplice, à deux milles de distance, les mains liées derrière le dos. Le long de la route, ils déchiraient ses flancs à coups de lance, au point qu'il était expirant au moment où on lui trancha la tête. Fatale bizarrerie! le monarque qui l'immola est le même qui disait d'un de ses généraux mort au champ d'honneur : « L'insensé! pourquoi ne pre-

Digitized by Google

nait-il pas la fuite?» et qui fit décapiter un de ses architectes, parce que la flèche de son palais avait été abattue par la foudre à l'époque où l'on apprit l'arrivée de l'expédition anglaise.

Le sort des prisonniers de guerre est presque aussi déplorable que celui des condamnés. On les met à mort, on les vend comme des esclaves, ou, ce qui est pire que l'esclavage et la mort, on les plonge dans les cachots. Si le captif a des moyens de subsistance, les geoliers les lui arrachent, ou le forcent, par des tortures, à les découvrir. A Ava, les prisonniers faits pendant la dernière guerre furent souvent exposés à cet horrible traitement. Ils avaient déjà chèrement acheté certains allégemens à leur position, et ils les attendaient encore, quand ils jugèrent prudent de mettre un terme aux exactions de leur geolier. Sa vengeance ne tarda pas à se manifester. Ils étaient répartis dans plusieurs salles, et chaque chambrée avait les pieds enchaînés à une longue poutre que des cordes rattachaient aux murs de la prison. Dans la nuit, éveillés en sursaut, ils se sentirent suspendus, la tête en bas, à la poutre que l'on avait hissée par l'un des bouts, de manière à former avec le sol un angle de 45 degrés. Après être restés une heure ou deux dans cette cruelle position, ils furent réduits, pour en sortir, à livrer à l'impitoyable geolier leur dernière roupie.

Au reste, quelle humanité attendre des brigands commis à la garde des cachots, quand le peuple traite les prisonniers avec une sauvage brutalité! Laissons parler un pauvre Indou qui tomba, à Cachar, entre les mains des Birmans.

« Mon nom est Mahomet Ruffy, dit-il, dans un interrogatoire que M. Crawfurd lui fit subir; je suis né au village de Udarbund, province de Cachar; il y a vingt

Digitized by Google

mois que l'armée birmane, commandée par Maong-Kayo, étant venue dévaster le pays, me fit prisonnier avec 6,000 personnes de tout sexe et de tout âge, qu'elle arracha à leurs foyers. On nous enchaîna deux à deux; on nous traîna loin de notre pays, mourant de faim, et forcés de transporter un immense butin : les femmes qui ne pouvaient se charger d'aucun fardeau étaient jetées à la rivière, après avoir vu égorger leurs enfans à la mamelle. Les vieillards et les malades étaient impitoyablement massacrés, et nos fardeaux s'aggravaient d'autant. Arrivés à Ava, nous fûmes dispersés dans les bourgs voisins. Enfin, après des souffrances inouies, je me suis échappé, avec un de mes compatriotes nommé Tareef-gah, à la suite des prisonniers cipayes, qui ont été rendus à la liberté. Je désire vivement rentrer dans mon pays, mais après avoir contribué à délivrer mes parens et mes amis qui gémissent encore dans la captivité. »

On connaît la bizarrerie des cérémonies funèbres en Chine; elles sont à quelque différence près, les mêmes chez les Birmans; qui tiennent de leur barbarie, en voici deux exemples :

Les Birmans croient que lorsqu'une femme meurt en couche, son ame se transforme en génie du mal, et va tourmenter les habitans du lieu, si elle n'est exorcisée. C'est aussi ce que l'on fait, et voici comment : lorsque le convoi se rend au champ des funérailles, le mari, les cheveux épars, une lance à chaque main, marche devant le cercueil faisant des contorsions effroyables, et agitant l'air avec ses armes. A l'arrivée du corps, des juges constatent que la défunte est morte dans les travaux de l'enfantement. Après quoi ils prononcent le divorce entre elle et son mari. On procède ensuite à l'ouverture du cadavre, on extrait le fœtus et on le montre aux specta-

Digitized by Google

teurs. Le mari, après avoir fait trois tours autour du cercueil, se rend chez lui, se lave la tête, et va rejoindre le convoi pour assister à la combustion du corps. Au Pégu la cérémonie de l'exorcisme est moins horrible : le corps n'est ouvert qu'en effigie ; on y substitue une tige de plantain dont on enlève la moelle.

Aux funérailles des prêtres, le bûcher est placé sur un char à quatre roues, et le corps jeté dans un canon ou mortier de bois, pour que leur ame soit lancée plus rapidement vers le ciel. Une foule immense suit le convoi, livrée aux transports de la joie la plus bruyante. Deux bandes s'emparent du char, et chacune le pousse dans une direction contraire ; l'une est chargée de mettre le feu au bûcher, l'autre de s'y opposer. Celle-ci finit par triompher, et au moment où le bûcher est consumé par les flammes, l'air retentit de sauvages acclamations.

Le soin de brûler les cadavres est confié à une classe d'hommes nommés *sandalas*. Ils sont aussi méprisés que les parias de l'Hindostan ; ils vivent séquestrés dans les villages, et réputés impurs aux yeux de la population. C'étaient dans l'origine des criminels condamnés à mort, et dont on avait commué la peine. Ils diffèrent des bourreaux et des geoliers en ce que leur flétrissure est héréditaire. Les sandalas ainsi que les lépreux, les mendians et les fabricans de cercueils, vivent sous les ordres d'un des grands de l'état, qu'on nomme le *so-wun*, gouverneur des quatre juridictions, ou *a'-rwat-wun* (intendant des incurables). Ce fonctionnaire n'a pas de traitement, et vit des exactions qui épuisent les chétives ressources de ces infortunés. Il tient ses assises dans leurs villages, et perçoit pour son compte les amendes et le produit des confiscations. Inspecteur de la salubrité, il vend fort cher à tous ceux qu'il déclare atteints de maladies in-

Digitized by Google

curables ou contagieuses (et le nombre en est arbitrairement fixé) la permission de rester dans leurs cantonnemens. La moindre cicatrice est un signe de réprobation qu'il faut effacer par un don expiatoire. Qu'un individu sain et bien portant ait un de ses enfans atteint d'une maladie cutanée, il a un tribut quotidien à payer pour n'être pas chassé du territoire avec toute sa famille.

Le préjugé qui frappe les lépreux poursuit également les aveugles, les muets, les amputés, n'eussent-ils perdu que le nez ou une oreille; les guerriers qui ont été mutilés au service du roi et de leur pays perdent même le droit d'entrer dans l'enceinte du palais, et tout espoir dans la protection du gouvernement. Une foule de prisonniers birmans, blessés pendant la dernière guerre, refusèrent de se soumettre à l'amputation, et ceux qui avaient subi cette opération arrachèrent l'appareil, et expirèrent bientôt, nageant dans leur sang. Un jeune homme, grièvement blessé, à qui l'on venait de couper une cuisse dans nos ambulances, présenta l'autre au fer de l'opérateur, imaginant que tel était le traitement réservé à tous les prisonniers de guerre. La résignation avec laquelle les Birmans supportent leurs souffrances s'explique par le préjugé religieux. Les sectateurs de Bouddha considèrent les maux physiques comme une punition de leurs fautes actuelles, et surtout de celles qu'ils commettent dans les transmigrations successives que leur ame doit subir, ou comme l'expiation des méfaits de leurs ancêtres et le résultat nécessaire du désordre qui règne dans l'univers.

Les esclaves des temples vivent, ainsi que les sandalas, dans une dégradation héréditaire. Comme ces derniers, ils ne peuvent ni se marier ni s'associer avec le reste de la population. On se croirait souillé en s'asseyant ou en

Digitized by Google

mangeant avec eux. Lors de la prise d'Aracan en 1783, le roi fit construire un temple en mémoire de cet événement; et parmi les défenseurs les plus intrépides de cette ville, il en choisit deux cents qu'il condamna, avec leurs familles, à un esclavage perpétuel au service de la pagode.

Le royaume d'Ava est occupé par sept tribus. Chacune d'elles a un langage, des mœurs, des coutumes et un culte différens; mais toutes ont des traits communs aux peuples qui habitent entre l'Hindostan et la Chine. Les Birmans appartiennent à la race mongole mêlée avec celle des Hindous, des Chinois et des Malais. Comme ces derniers, ils sont petits, robustes, bien faits et agiles. Leur teint est bronzé; ils ont les cheveux noirs, rudes, plats et touffus. Les hommes se tatouent, et gravent sur leur peau des figures de tigre, de singe, etc., ou des lettres et des emblêmes cabalistiques. C'est une honte et un signe de mollesse que de n'être pas tatoué. Les deux sexes ont les oreilles percées et ornées de boucles d'or et d'argent, ou traversées de chevilles de bois et de clous dorés; ils mâchent habituellement un mélange de bétel, de noix d'aréca, de feuilles de poivrier et de chuan. Dès l'âge de trois ans ils fument du tabac; ils n'ont d'autre chaussure que des sandales, et ignorent l'usage des bas, des souliers et des bottes. Les Birmans sont les seuls, parmi les Orientaux, qui permettent aux femmes de tous les rangs de se montrer en public. Mais la condition de celles-ci n'en est point meilleure; elle est pire au contraire que celle des femmes de l'Hindostan, qui vivent dans la réclusion.

Les paysans sont plus heureux dans le royaume d'Ava que dans nos possessions de l'Inde. On pourrait, abstraction faite du climat, des mœurs et des habitudes, les

Digitized by Google

comparer à ceux qui végètent dans presque toute l'Europe. Chez les Birmans, le riz est à aussi bas prix qu'au Bengal; le sel, le poisson et le loyer des maisons coûtent beaucoup moins cher; et cependant un ouvrier employé à travailler la terre ne gagne que trois livres sterling par an au Bengal, tandis que son salaire est beaucoup plus élevé chez les Birmans. On aura à Calcutta un excellent charpentier pour vingt schellings par mois. A Rangoon il en coûtera trente. Un Hindou suffira à la culture de huit cents livres de riz, tandis que le Birman n'en produira à son maître que sept cent vingt. Aussi la mendicité est-elle très-rare chez ces derniers; elle n'est exploitée que par les prêtres qui s'y condamnent volontairement, et par quelques imbéciles qui y sont entraînés par la paresse et la superstition plutôt que par la misère.

Les arts utiles ont fait moins de progrès à Ava que dans l'Hindostan et à la Chine. On n'y emploie guère que les femmes à laver, à filer, à tisser et à teindre le coton : on n'y fabrique que des étoffes à raies ou à damier; on n'y connaît pas l'impression sur tissu. Quelque grossières que soient ces fabrications, le prix en est si élevé qu'elles ne pourraient, même sur les lieux, soutenir la concurrence avec les nôtres. Les soieries d'un tissu épais et solide y coûtent également fort cher; et l'on tire de la Chine une partie de la matière brute. La poterie commune y est préférable à celle de l'Hindostan. On y fabrique des jarres qui contiennent jusqu'à deux cents gallons; mais la métallurgie y est encore dans l'enfance.

Les Birmans n'ont fait aucun progrès dans les lettres et les sciences. Ils doivent aux Hindous le peu de notions astronomiques qu'ils possèdent, et c'est à des brames qu'est confiée la rédaction du calendrier. Ils célèbrent

Digitized by Google

une fête religieuse à chaque quartier de la lune, et mesurent le tems à l'aide d'un *clepsydre* ou horloge d'eau. C'est une coupe dont le fond est perforé, et qu'on laisse flotter sur un bassin. Lorsque le liquide, montant dans la coupe, a atteint les divers points qui marquent la division du tems, une clochette indique l'heure.

Les Birmans savent presque tous lire et écrire; mais ils n'ont, comme les peuplades barbares, d'autres monumens littéraires que des chansons, des hymnes religieux et des chroniques en vers. Leur écriture est extrêmement simple, elle se compose presque en entier de cercles ou d'arcs diversement combinés. Leur idiome est un mélange du pali et du chinois. Leur culte est entremêlé de bouddhisme et de mythologie hindoue. Voici l'extrait d'un livre birman que nous lisons dans les mémoires de M. Judson et qui donnera un aperçu des croyances religieuses du pays sur la transmigration des ames.

« L'univers est peuplé de toute éternité d'une quantité innombrable d'ames qui vivifient les êtres créés, et qui montent ou descendent dans l'échelle de la vie, soumises à chaque changement d'état aux lois d'une justice mystérieuse, immuable comme la fatalité. Aucune créature n'est affranchie des maladies, de la vieillesse et de la mort. Souffrir et changer, telles sont les deux grandes lois de l'existence. « A quelque hauteur, disent les Birmans, qu'une ame soit exaltée dans les régions célestes, eût-elle traversé des siècles de bonheur, le symptôme fatal de la corruption doit tôt ou tard s'y manifester comme les bubons pestilentiels sous l'aisselle du malade. » Les mortels les plus heureux échangeront un jour les faveurs célestes contre les tortures de l'enfer. La fin dernière de l'homme est de mettre un terme au cours laborieux des transmigrations de son ame. Le

Digitized by Google

divin Gauthama atteignit ce but à dix-huit ans, et ses premiers disciples ont tous partagé sa brillante destinée. Aujourd'hui les vœux de tout être intellectuel doivent tendre à passer trois fois dans les régions des hommes et des anges, jusqu'à ce qu'il soit en contact avec le nouveau Bouddha, et le dieu Arimeteia, qui le guideront vers le globe d'or de *nib-ban*, ou le néant. »

Le mot *nib-ban* (en langue sanscrite *nirvana*), que M. Judson et tous les missionnaires traduisent par celui de *néant*, signifie, d'après l'opinion de M. Colebrooke, *calme parfait* dans le sein de la divinité. Au reste, cette perpétuelle apathie diffère peu d'un sommeil éternel.

Les tables chronologiques d'Ava constatent que depuis l'an 301 avant Jésus-Christ jusqu'à l'avénement du monarque régnant en 1819, pendant 2,120 ans, le royaume a eu 123 souverains (ce qui donne à chaque règne une durée moyenne de 16 à 17 ans). Leur témoignage concorde avec celui d'une foule d'inscriptions gravées sur des pierres monumentales qu'on rencontre fréquemment dans la capitale et dans les environs. Quant aux annales du pays, nous ignorons si elles sont plus fidèles à la vérité que la relation officielle de la dernière guerre avec les Anglais, par l'historiographe de la cour; en voici le résumé :

« En 1826 et 1827, les blancs de l'Occident déclarèrent la guerre au souverain du Palais-d'Or. Ils abordèrent à Rangoon, s'emparèrent de cette place, ainsi que de Prome; et il leur fut permis de s'avancer jusqu'à Yandabo, car le roi, par religion et par humanité, ne fit aucun effort pour leur résister. Cette entreprise leur coûta des sommes immenses, et leurs ressources étaient épuisées quand ils arrivèrent à Yandabo. Dans leur détresse, ils adressèrent une pétition au roi, qui, toujours clément

Digitized by Google

et généreux, leur envoya des sommes considérables pour défrayer leurs dépenses, et leur ordonna de sortir de ses états. »

Le traité de paix négocié par M. Crawfurd assure à l'Angleterre, dans le golfe de Martaban, une ligne de côtes qui s'étend du fond de la baie du Bengal au détroit de Singapore, et qui, resserrant d'une part le royaume d'Ava entre l'Aracan et nos nouvelles possessions, prolonge celles-ci entre les états birmans et le royaume de Siam. Cette acquisition d'une ligne de côtes non interrompue entre le Bengal et les comptoirs de Pulopenang, Malaca et Singapore, est d'un grand prix pour notre commerce, indépendamment de son importance. Nos nouveaux comptoirs seront bientôt, peut-être, l'entrepôt de tout le commerce de la Chine. Il est possible que les aventuriers qui, de toutes les parties du globe, affluent à Canton, parviennent à nous faire interdire toutes relations commerciales avec elle, en aveuglant le gouvernement sur ses vrais intérêts. Dans ce cas, les jonques qui sillonnent en ce moment le détroit de Singapore, trouveraient dans ces parages un débouché assuré pour les productions chinoises. Notre conquête est d'autant plus importante que les Hollandais, possesseurs de Java et de Sumatra, ont anéanti par leur faute toute relation commerciale avec ces deux îles.

La rade de Martaban est assez étendue pour contenir à la fois toutes les flottes de l'Angleterre. Trois fleuves, le Saluen, le Gain, et l'Ataram, se réunissent sous ses murs; ils y forment un vaste lac semé d'îles verdoyantes, de 5 à 6 milles d'étendue, et que divise l'île de Balu, située en avant de cet archipel. Les limites de nos conquêtes sont tracées, du nord au sud, par le cours du Saluen, qui laisse dans leur enceinte l'Ataram, venant du

Digitized by Google

sud-ouest, le moins large, mais le plus profond des trois fleuves. La navigation en est sûre et commode pendant l'espace de 50 milles. Tel est l'escarpement de ses bords, qu'un vaisseau, toutes ses voiles dehors, peut y manœuvrer sous des berceaux de verdure. Les forêts qui s'étendent au loin sur ses rives abondent en bois propres à la marine. Le pays est fertile, la canne à sucre, le coton, l'indigo, le tabac y prospéreraient, mais il est resté jusqu'ici sans culture, faute d'habitans. Cependant, aussitôt que l'on connut la cession qui nous était faite, et avant même la prise de possession par les commissaires de la compagnie, deux cents familles birmanes amenant 30,000 têtes de bétail, traversèrent le Saluen pour s'y établir. M. Crawfurd a fondé, dans une position admirable, et sur le cap qui domine la rade, une ville appelée Amherst, destinée à devenir l'entrepôt d'un commerce important dans la création de cette colonie; il a suivi le sage système de M. Stamford-Raffles, fondateur de l'établissement aujourd'hui si prospère de Singapore. Nous transcrivons la proclamation en langue birmane qu'il a adressée, à cette occasion, aux naturels du pays.

« Les habitans des villes et villages qui désireront s'établir sur le territoire qui vient d'être cédé à l'empire britannique, peuvent le faire en toute sûreté; ils n'ont ni exaction, ni vexation à craindre, et jouiront du libre exercice de leur culte; ils auront la liberté d'aller, de venir, de vendre, d'acheter et de vivre à leur guise, en se soumettant aux lois. Les ouvriers auront droit au même salaire que par le passé, et quiconque les forcerait au travail, sans en payer le prix, sera sévèrement puni. La nature ayant créé tous les hommes égaux, quel que soit leur rang, le gouvernement anglais ne

Digitized by Google

connaît point d'esclaves. Toutes les dettes, tous les engagemens contractés avant la guerre, sous la domination birmane, et dont il existera une preuve écrite, seront fidèlement acquittés. Les officiers et les magistrats sont spécialement chargés de concourir à la prospérité des villes et villages, et au bien-être de leurs habitans. Si toutefois ils attentaient aux propriétés ou commettaient quelque injustice, ils seront dégradés et punis. Quant aux taxes que l'état du pays permettra d'établir, elles seront réduites à la somme indispensable pour payer les dépenses nécessaires du gouvernement, et ne seront imposées qu'après une délibération entre les chefs et les notables habitans. En un mot, les Birmans trouveront toujours protection et sûreté dans les nouvelles possessions de l'empire britannique. Ceux qui voudront en sortir, n'éprouveront aucun obstacle, et il leur sera libre de se rendre où il leur conviendra. »

Nous terminerons cet article en blâmant ouvertement l'avis de M. Crawfurd sur l'utilité de faire, de Rangoon, une place de guerre, et de fermer aux Birmans la navigation de l'Irrawadi, afin de n'avoir plus rien à redouter de la cour d'Ava. Resserrés aujourd'hui entre la province d'Aracan et nos possessions dans la baie de Martaban, les Birmans ont cessé d'être dangereux pour nous. M. Crawfurd reconnaît avec raison que les conditions du dernier traité doivent être réciproques, que sa lettre et son esprit tendent à la fois à développer les ressources des deux nations. Arriverons-nous à cette réciprocité si désirable et contribuerons-nous aux progrès de la civilisation et de la prospérité chez les Birmans, en murant leur pays, comme on bouche un nid à rats? Les avantages que nous avons retirés de notre lutte avec eux sont assez brillans; ils seraient compromis par des me-

Digitized by Google

sures qui pourraient servir de motifs et de prétextes à une nouvelle guerre. Nous avons voulu assurer à notre commerce de nouveaux débouchés ; ce n'est point la violence qui nous les conservera ; ce sont les progrès de la civilisation birmane, et on ne peut les obtenir que de la confiance et de la liberté.

(*Quarterly Review.*)

Digitized by Google

Industrie.

PREMIÈRE EXCURSION

DE LA VOITURE A VAPEUR DE M. GURNEY.

Il y a quelques mois que nous avons entretenu nos lecteurs de la voiture ou chariot à vapeur inventée par M. Gurney (1). Cette voiture, destinée à manœuvrer sur les routes ordinaires, était une importante innovation, puisque les autres voitures, mues par le même agent, ne pouvaient jusqu'alors être employées que sur les chemins à rainures (2). Avant de mettre sous les yeux de nos lecteurs le récit qu'a fait un témoin oculaire du premier voyage du nouveau chariot à vapeur (les précédens n'ayant été que de courts voyages d'essai assez peu décisifs), nous allons entrer dans quelques détails sommaires sur sa construction actuelle, car M. Gurney a fait beaucoup de modifications à ses premiers plans.

Dans le nouveau système, la voiture n'est pas destinée, comme dans le système primitif, à transporter des voyageurs ou des bagages; elle ne sert qu'à faire mouvoir une voiture placée derrière, qu'elle traîne à la remorque (3) et à laquelle elle fait faire de neuf à dix milles à l'heure (environ trois lieues). Le chariot a quatre

(1) Voyez, dans le numéro 30, un article sur cette voiture.

(2) Voyez l'article sur les routes à rainures de fer dans le numéro 1er.

(3) Voyez la planche placée en tête de ce numéro.

Digitized by Google

roues, et contient, indépendamment de l'appareil, un siége pour deux personnes où se placent l'ingénieur et le timonnier. C'est une machine à haute pression qui imprime le mouvement. Ce mouvement est dirigé au moyen d'une cinquième roue placée horizontalement en avant du siége, et qui communique avec l'axe des roues de devant; en sorte que le chariot peut être conduit avec plus de précision qu'une voiture traînée par des chevaux, et peut en outre être arrêté à l'instant.

Sa longueur est la même que celle d'une voiture à quatre roues sans le timon; lorsqu'une autre voiture y est attachée, la longueur des deux réunies n'excède pas celle d'une voiture à quatre roues attelée de deux chevaux. La rapidité de son mouvement, ainsi que l'expérience l'a fait voir, ne diminue pas dans les montées; et il suit avec la plus grande facilité les sinuosités d'une route tortueuse.

Comme la machine est à haute pression, elle consomme une grande quantité d'eau et de combustible. Il lui faut en conséquence des dépôts d'eau chaque demi-heure, et chaque heure des dépôts de coke (1). D'après cela on peut voir que ces derniers dépôts ne devront pas être plus multipliés que les relais ordinaires de la poste. Les voitures de M. Gurney ne pourront pas faire de voyages réguliers avant l'établissement de ces diverses stations, qui devront être plus ou moins rapprochées, selon le degré de rapidité que les entrepreneurs voudront donner au nouveau moyen de transport. On estime qu'il ne faudra pas passer plus de deux minutes à chaque dépôt d'eau ou de coke.

Le bruit du chariot à vapeur, y compris celui de la

(1) Charbon distillé, tel qu'il sort des usines à gaz.

Digitized by Google

voiture des voyageurs qui y est attachée, est moins grand que le bruit d'une voiture ordinaire de poste, traînée par deux chevaux. Ce bruit diminuera encore, si, comme on l'espère, on peut réduire à six les huit roues des deux voitures. La combustion du coke donne peu ou point de fumée. Les dangers que l'on peut redouter d'une machine à haute pression paraissent avoir été beaucoup réduits par le mode de construction qu'a adopté M. Gurney. Mais on craint qu'un appareil aussi extraordinaire emporté rapidement sur la route, sans moteur visible, n'effraie les chevaux de trait ou de selle qui s'y trouveront et qui n'y seront pas accoutumés.

On calcule que cet appareil ne dépensera pas sur la route plus de trois pences (60 centimes) par mille. La distance entre Londres et Southampton est d'environ quatre-vingts milles (à peu près 27 lieues). Il en coûte 1 liv. st. 12 sh. (environ 37 fr.) aux voyageurs qui la parcourent dans les places d'intérieur des diligences. Si la donnée des trois pences par mille est exacte, la dépense des entrepreneurs des voitures à vapeur ne s'élevera pas à plus d'une livre sterling (25 fr.) pour chaque trajet d'une de ces villes à l'autre. Maintenant supposons que chaque voiture traînée par l'appareil de M. Gurney contienne dix voyageurs, et que chaque voyageur paie 6 sh. (7 fr. 50 c.), ce qui est à peu près le cinquième du prix actuel de ce voyage; dans cette hypothèse, les entrepreneurs feraient un profit net de 500 pour 100.

L'introduction d'un mode de transport aussi extraordinaire et aussi nouveau rencontrera sans doute plus d'un obstacle, et doit être l'occasion de quelques accidens particuliers; mais ces obstacles seront surmontés par le tems, l'activité de notre génie industriel et l'expérience que l'on acquerra par l'usage. Aussi, nous ne

Digitized by Google

doutons pas que l'économie et les autres avantages qui résulteront de l'adoption des chariots à vapeur ne les fassent, avant peu, préférer aux autres moyens de transport. Quoi qu'il en soit, nous allons maintenant mettre sous les yeux de nos lecteurs la relation faite par le lieutenant-colonel Dance, du premier voyage de l'appareil de M. Gurney.

Reading, 28 juillet, à 8 heures 1/2 du soir.

« Nous sommes partis de Crauford-Bridge ce matin, à quatre heures un quart. Nous étions au nombre de quatre, dans une calèche attachée au chariot à vapeur, et nous avons voyagé sans aucune difficulté et sans le plus léger accident jusqu'à Longford, où l'on réparait le pont construit sur la Coln.

» Sur ce pont se trouvait un gros tas de briques, assez élevé pour cacher en partie l'autre côté. Précisément au moment où nous entrions, la malle de Bath y arrivait à l'autre bout, lancée au grand trot. Dès que nous l'aperçûmes, nous criâmes au conducteur de prendre garde; mais comme il n'était pas prévenu de la voiture extraordinaire près de laquelle il allait passer, il ne tint compte de nos avertissemens, et ne ralentit pas sa marche. Pour éviter ce contact dangereux, M. Gurney poussa le chariot contre le tas de briques. Il en résulta quelque dommage pour notre appareil; mais tout fut réparé dans moins d'un quart d'heure. Quant aux chevaux de la malle, ils avaient pris le mors aux dents, et on fut obligé de couper les traits.

» Nous vînmes de Crauford-Bridge à Reading dans quatre heures dix minutes, y compris les poses pour prendre de l'eau, du coke, pour payer les péages, etc.

Digitized by Google

Mais ce trajet, quand une fois le service sera bien organisé, se fera nécessairement beaucoup plus vite. Nous avons rencontré sur la route 21 charrettes, 7 gros chariots, 2 chaises de poste, 4 malles, 7 diligences, un assez grand nombre de chevaux de main, et ni ceux-ci, ni ceux de trait ne s'effarouchèrent, à l'exception des chevaux de la malle de Bath, sur le pont de Longford. Si l'on vous dit que nous avons mis cette malle en danger, vous pourrez hardiment répondre qu'en pareille occurrence la même chose serait arrivée si notre voiture eût été attelée avec des chevaux, et probablement même il serait arrivé pire.

» Le taux moyen de notre marche a été de dix milles à l'heure. »

30 juillet 1829.

« Lorsque nous entrâmes dans Reading, il était 8 heures 20 minutes ; nous y restâmes deux heures pour réparer le fer de l'une des roues. M. Gurney s'était aperçu que les deux petites chaînes du mouvement expansif avaient été brisées ; cet accident était sans doute le résultat de ce qui nous était arrivé sur le pont de Longford.

» Nous ne partîmes de Reading qu'à dix heures et demie, et nous arrivâmes à Melksham vers huit heures du soir. Nous fîmes environ six milles à l'heure (deux lieues), en y comprenant nos stations.

» Il faut observer que notre principal objet était d'éviter les accidens ; et en conséquence nous faisions en sorte d'avoir toujours de l'eau en abondance. Afin de ne courir aucune chance, nous nous étions fait une loi de ne pas parcourir plus de quatre milles sans prendre de l'eau. Aussi nous arrêtions-nous chaque fois que nous en

Digitized by Google

apercevions près de la route, souvent même lorsque nous n'avions encore fait que deux ou trois milles, dans la crainte d'en manquer plus tard. Nous étions huit voyageurs et autant d'ingénieurs et d'ouvriers, car nous avions derrière une voiture attelée qui portait notre coke. Lorsque nous apercevions de l'eau à quelque distance de la route, nous formions la chaîne, et nous nous passions les seaux, comme à un incendie. Une circonstance qui avait aussi contribué à retarder la rapidité de notre marche, c'est que nous ne trouvions pas toujours du coke là où nous en avions besoin. Arrivés à la quarante-huitième pierre milliaire, nous fûmes obligés d'envoyer notre voiture de suite assez loin de la route, pour en charger.

» Aucune fumée n'était visible lorsque nous brûlions du coke, mais le charbon non distillé, qui faisait d'ailleurs un très-bon feu, en donnait une assez forte quantité. A Devizes, le coke que nous y trouvâmes était d'une si mauvaise qualité, que nous ne pûmes parvenir à le faire brûler, et nous fûmes obligés de nous servir de charbon. La fumée parut aussitôt, et comme la nuit commençait à tomber à notre arrivée à Melksham, la cheminée laissait échapper de brillantes étincelles. Nous ne disconviendrons pas que, sur une grande route, ces étincelles pourraient ne pas être sans danger si on rencontrait quelque voiture de foin ou de paille; mais on évitera ce danger par l'usage exclusif du coke.

» Celui que nous achetâmes nous coûta deux pences (vingt centimes) le boisseau, au prix de détail. Nous en brûlions environ un boisseau par mille. La dépense du combustible pour un voyage de cent milles (environ trente-trois lieues) ne s'éleverait donc pas à plus de huit schellings et quatre pences (dix fr. quatre-vingts cent.).

Digitized by Google

» A notre arrivée à Melksham, il y avait une foire dans la ville, et les rues étaient remplies de monde. M. Gurney, qui joint à un génie inventif et persévérant les plus aimables qualités du cœur, faisait marcher sa voiture le plus lentement possible, afin de ne blesser personne. Malheureusement, dans cette ville, les classes inférieures du peuple étaient fortement prévenues contre le nouveau moyen de transport. Excitée par des postillons qui pensaient que l'adoption de la voiture de M. Gurney compromettrait leurs moyens d'existence, la multitude qui encombrait les rues s'ameuta contre nous, nous accabla d'injures et nous lança des pierres. Le timonnier et un autre de nos hommes furent gravement blessés à la tête. M. Gurney ne crut pas pouvoir poursuivre sa route, tandis que deux de ses meilleurs ouvriers avaient besoin de secours chirurgicaux. Il fit entrer le chariot dans la cour d'un brasseur nommé M. Sles; et, pendant la nuit, il la fit garder par des constables, avec l'autorisation des magistrats. Le lendemain nous nous remîmes en route pour Bath sous escorte. Des poursuites ont été dirigées contre deux des provocateurs de l'émeute, et l'intention de M. Gurney est de venir aux assises de Salisbury pour soutenir l'accusation. »

4 août.

« Le 1er août, après avoir examiné toutes les parties du chariot et y avoir fait attacher la barouche, M. Gurney le fit promener dans les rues pendant environ une heure, pour s'assurer qu'il était en bon état. Tout se passa à notre satisfaction commune et à celle des habitans de Bath. Nous ne fîmes pas moins, dans les rues, de onze milles à l'heure.

Digitized by Google

» Le 3, au matin, nous nous trouvions à six milles de Devizes. Afin d'éviter la répétition des scènes qui avaient eu lieu à notre premier passage à Melksham, M. Gurney avait traversé cette ville la nuit précédente avec des chevaux. L'appareil fut remis à l'œuvre dès que nous en fûmes dehors. A Devizes M. Gurney lui donna toute l'énergie dont il est susceptible, afin d'éviter les agressions populaires dans les districts manufacturiers que nous avions à parcourir. Notre course fut si rapide que les chevaux de la voiture de poste qui nous accompagnait avaient peine à nous suivre, et qu'en arrivant ils étaient tout essoufflés.

» Au pied de la côte de Devizes, nous rencontrâmes la malle et une autre voiture qui s'arrêtèrent pour nous voir monter cette côte qui est extrêmement roide. Nous la gravîmes rapidement. Les voyageurs de la malle, ravis de ce spectacle inattendu, nous saluèrent par des acclamations et des applaudissemens.

» A Devizes, nous prîmes une nouvelle provision de coke, et nous fûmes très-bien accueillis par les habitans. Nous en partîmes vers sept heures pour Marlborough, où nous arrivâmes sans éprouver aucun accident. Là nous fûmes également bien reçus, et les habitans paraissaient fort curieux de savoir comment nous monterions la côte de Marlborough. M. Gurney voulut user de toute la force de la machine, et nous arrivâmes au sommet de la montagne sans nous arrêter, en marchant dans la proportion moyenne de sept milles à l'heure. Les personnes qui étaient à pied furent bientôt laissées derrière, et ceux qui étaient à cheval nous accompagnèrent pendant plusieurs milles en témoignant une grande satisfaction. Notre équipage traversa ensuite d'un bon pas Hungerford, Newbury, etc. A Reading, le maire et quelques

Digitized by Google

autres personnes à cheval ou en voiture nous reçurent à l'entrée de la ville.

» Trois personnes se joignirent à nous dans cette ville, et quand nous en partîmes nous étions au nombre de sept. Nous arrivâmes au pont de Craufort à cinq heures un quart, et par conséquent nous avions franchi dans onze heures, y compris les stations, une distance de quatre-vingts milles (soixante-sept lieues).

» Toute la journée se passa sans accident, et nous ne nous arrêtâmes que pour prendre de l'eau et du coke. J'observai qu'aucun cheval ne s'effaroucha en voyant notre équipage. Rien ne prouve mieux la parfaite confiance que nous avions dans l'appareil de M. Gurney, que le sommeil profond où tombèrent à plusieurs reprises, pendant cette journée, trois des ouvriers et deux des voyageurs.

» L'opinion de M. Gurney est que sa machine se trouvait en meilleur état et faisait mieux ses fonctions à notre retour qu'à notre départ; et ce qui le prouve, c'est que nous mîmes quatre heures de moins pour revenir que pour aller. Plus nous nous approchions du terme de notre voyage, plus notre marche était rapide. La route était cependant fortement trempée par une pluie abondante. La pluie qui tomba sur le bouilleur et la cheminée ne fit point de fumée; ce qu'on aurait pu craindre.

» En résumé cette expérience peut être considérée comme décisive. »

(*The United Service Journal.*)

Digitized by Google

Tableau de Londres.

N° I.

LES RUES.

Nos longues rangées de briques, nos petites fenêtres, les profils noirs et carrés de nos maisons, la monotonie de leurs lignes, la régularité même de nos trottoirs, composent, je l'avoue, un ensemble qui n'a rien de pittoresque. Aussi est-ce du paysage mobile qu'offrent les rues de la capitale dont je veux surtout m'occuper : scène changeante, bruyante, confuse, brillante, bizarre, dont je ne sache pas qu'un seul écrivain ait daigné copier les phases et constater les variations (1). Quand même on l'aurait essayé, je ne me découragerais pas; c'est un sujet qui change toujours, un modèle qui ne cesse ni de poser ni de varier ses poses : décoration mouvante, qui défie, par le caprice de ses évolutions, le pinceau le plus habile et le plus prompt à les reproduire. Déjà nos rues ne présentent plus en 1829 l'aspect qu'elles offraient à l'observateur de 1811 : et si l'on remonte jusqu'à l'époque de la reine Anne, combien le changement qui

(1) Note du Tr. On pourrait contredire cette assertion. Le vieux chroniqueur Hollinshed parle beaucoup des rues de Londres; le poète Gray leur a consacré un long poème intitulé *Trivia*. La plupart des *essayists*, dont la liste est si longue, et parmi lesquels on distingue Addisson, Goldsmith, Johnson, Hawkesworth, Mackensie, ont fait le tableau du mouvement des rues de Londres. C'est la situation actuelle de ces rues et la métamorphose qu'elles ont subie depuis dix années que l'auteur de cet article a voulu reproduire.

Digitized by Google

s'est lentement opéré ne semblera-t-il pas fait pour exciter la surprise! Habitans et édifices, hommes et maisons, rien n'a conservé sa forme première. Voici la dame de qualité de 1710, avec ses falbalas et ses paniers, telle que la chantaient à l'envi les poètes de l'*âge d'or littéraire* (1), comme disent nos vieux critiques : elle a brillé dans les bals, c'était la perle de Saint-James; peut-être reconnaîtriez-vous sous la caricature de son costume cette *miss Meadows,* cette *chère Lepel* (2), dont les noms divinisés, retentissant après le banquet, recevaient chaque soir vingt apothéoses bachiques. Hélas! ces tems ne sont plus; et la beauté si fière, qui traversait en cet équipage la rue de Bond et celle d'Oxford, passerait pour un masque, si elle osait s'y représenter aujourd'hui.

Quant à nos rues en elles-mêmes, elles sont, de tems immémorial, composées d'un assemblage curieux de petits édifices noirs et bas, vrais châteaux de cartes, soutenus par une charpente spongieuse et légère, sur laquelle repose une argile mal cuite, dont les fragmens doivent leur adhérence momentanée à un détestable ciment de chaux vive. Leurs fondemens sont à peine enfoncés en terre; ce sont des tentes, destinées à durer autant que le bail du terrain. Une atmosphère chargée de soufre vient enduire d'une couche obscure les nobles frontons de ces palais : puis on les lave de tems à autre, en ayant soin de réparer l'outrage des saisons avec du mortier frais et blanc; ce qui leur donne une certaine analogie avec la bigarrure d'un échiquier en débris. Telle est la

(1) L'époque de Pope et d'Addisson est considérée par les *classiques* anglais, secte littéraire aujourd'hui fort décréditée, comme l'âge d'or, *the Augustan era*, de la littérature nationale.

(2) *Miss Lepel* a été chantée par Pope.

Digitized by Google

somptueuse demeure des sept huitièmes de notre population : telle est dans son ensemble notre grande capitale.

Il est vrai que la réforme et l'innovation viennent de pénétrer jusque dans les mystères de cette prétendue architecture. Un certain M. Nash, dérangeant toutes nos habitudes, déclarant la guerre aux us et coutumes de nos ancêtres, n'a pas craint de bouleverser ce vieux système : en dépit des lamentations des torys, une rue blanche et large (1) s'est ouverte au milieu de ces ruelles enfumées et obscures; des colonnades sont sorties de terre; l'architecture civile a commencé à prendre une forme raisonnable. Ces allées, si chères aux souvenirs des *cockneys* (2), ces vieux trottoirs incommodes, ce labyrinthe affreux de *Swallow-street* (3); enfin ces devantures infernales de nos maisons grises, rouges et noires, ont vu s'élever (rivalité dangereuse pour leur laideur!) des villas élégantes, avec pilastres, corniches et chapiteaux, souvent d'assez mauvais goût et empruntés à tous les ordres d'architecture, mais préférables en somme à la vénérable difformité des rues antiques.

A cette nouvelle, le cœur loyal des vieux partisans du *statu quo* s'est ému : détruire *Exeter-change* (4)! effacer *Swallow-street*! renoncer au ciment belge, introduit en Angleterre par le roi Guillaume (5)! Tout était subverti. Le catholicisme, le libéralisme et M. Nash, conspiraient contre l'Angleterre protestante. Voilà le

(1) *Regent-street.*

(2) Sobriquet que l'on donne aux badauds de la Babylone britannique.

(3) Vieille rue tortueuse.

(4) Vieil édifice où se trouvait une espèce de bazar.

(5) Le ciment employé depuis l'avénement du prince d'Orange au trône d'Angleterre se nomme *Flemish-bond*, par opposition au ciment anglais, *English-bond*.

Digitized by Google

trône en danger, et l'église anglicane sur le bord de l'abîme. Une colonie de marchands s'exile en pleurant de ses boutiques en ruines; et bien qu'on leur rende des domiciles plus convenables, plus aérés et en meilleure situation, leurs regrets s'attachent encore, leurs fidèles souvenirs se cramponnent, pour ainsi dire, au magasin obscur et étroit, sous l'ombre duquel leurs aïeux ont prospéré. Infortuné M. Cross (1)! intéressant M. Clark (2)! enfans loyaux de la vieille Angleterre; allez, établissez-vous en murmurant dans les magasins splendides que l'on construit pour vous! Protestez du moins, par vos larmes et votre résistance, pendant que lord Farnham proteste par ses votes et lord Winchelsea à coups de pistolet (3), contre l'esprit réformateur qui nous envahit.

Tant que M. Nash ne bâtira que des maisons, nous applaudirons à ses efforts. Qu'il ne s'élève pas jusqu'au palais; que sa judicieuse réforme nous donne des édifices simples et utiles; qu'il ne parodie ni Palladio, ni Perrault, ni Michel-Ange! Il recevra tous nos éloges. Déjà les tortueuses ramifications de Charing-Cross ont disparu sous son niveau : déjà ces maisons consacrées par leur malpropreté séculaire se sont écroulées à sa voix. Le plus obstiné des torys doit convenir de l'amélioration qui s'est opérée sous son influence. Lord Newcastle lui-même, à l'aspect de ce *Strand* (4) élargi, ne doit-il pas avouer que le *libéralisme maudit* apporte quelques avantages, et que l'acte du Parlement pour élargir les rues,

(1) Marchand d'animaux.

(2) Marchand de quincaillerie.

(3) Lord Winchelsea, grand ennemi des nouvelles mesures adoptées en faveur des catholiques d'Irlande, s'est battu à Battersea, avec le duc de Wellington.

(4) Il a fallu, pour élargir le *Strand*, un acte spécial du Parlement.

Digitized by Google

acte qui émane des wihgs, ne laisse pas que d'avoir son utilité?

Londres possède, comme le corps humain, de grosses artères et de petites veines, des canaux larges et étroits, de vastes routes et des voies resserrées, où deux hommes peuvent à peine passer de front. La physionomie de ces rues diffère d'un quartier à l'autre. A l'ouest, le pavé est large et libre d'immondices; la population marche lentement; les maisons sont régulières. Vers la région de l'est, la scène change; le trafic règne dans des avenues étroites et étouffées, que tapisse une boue épaisse, plus noire et plus infecte que celle du Styx : de là émanent des exhalaisons épouvantables, que l'indigène de Londres, si dédaigneux dans ses voyages à l'étranger, supporte sans se plaindre : vous diriez qu'il en vit. Et quand, vers la mi-août, les officines des fabricans de chandelles jettent leur résidu immonde dans l'atmosphère, déjà appesantie par un mélange inoui de parties sulfureuses et de charbon de terre, réduit en atomes aériformes; alors, je ne sais quelle ville de l'Europe occidentale pourrait l'emporter sur Londres en malpropreté dégoûtante. Lisbonne, si célèbre par la fange de ses rues, n'est rien auprès de *Wapping* (1), de *Smithfield* (2); du *Barbican*, et des allées infectes qui les environnent. Passez, pendant un jour de pluie (3), auprès de *Drury-lane;* aventurez-vous, si vous

(1) *Wapping* est habité par des matelots, des cordiers, des escrocs et des indigens.

(2) Le grand marché de bestiaux se tient à *Smithfield;* une population de bouchers et de bergers habite ce quartier misérable, où plusieurs révoltes ont éclaté dans ces derniers tems.

(3) Voyez dans l'article intitulé : *Fabriques de vices et de crimes*, inséré dans le 49e numéro, une peinture frappante des abords des différens théâtres de Londres.

Digitized by Google

l'osez, parmi la population mendiante de St.-Giles (1); cherchez votre chemin du côté de la tour de Londres; vous me direz si la réputation de Lisbonne n'est pas usurpée, et si l'on peut rien comparer à ce domaine anglais de l'obscurité, de la fange et des ténèbres.

Nos rues commerciales sont peuplées d'une foule hétérogène, convoquée de toutes les parties du globe, et dont le langage est aussi confus que celui de la tour de Babel. Vous y découvrez avec surprise des figures africaines, chinoises, turques; le Lascar auprès de l'Hindou; le Mahométan coudoyant le Grec; l'Arménien marchant sur les talons du Moscovite. Dans les rues de l'ouest, au contraire, la population est homogène et purement anglaise. Les routes y sont macadamisées (2), le pavé y est doux; d'élégans carrosses de toutes les couleurs et de toutes les formes emportent vers de nouveaux plaisirs leurs propriétaires blasés. *Grosvenor-square* (3) et *Park-lane* ne ressemblent pas plus à *Whitechapel* (4) qu'un fermier ne ressemble à un premier gentilhomme de la chambre du roi. Les boutiquiers de l'ouest ont eux-mêmes une physionomie aristocratique : ils parlent un jargon, saluent en penchant la tête sur l'épaule, observent les passans à l'aide d'un lorgnon, et marchent en se balançant sur un pied. Quant aux « dieux mortels » qui habitent ces palais, vous les reconnaissez aisément à leur

(1) L'église Saint-Giles, qui donne son nom à ce quartier, est située à la jonction de ce que l'on nomme *West-end* et *East-end* (bout de l'ouest et bout de l'est). C'est le quartier le plus pauvre de Londres; des enfans déguenillés, la plupart Irlandais, en remplissent les rues.

(2) Voyez, dans le 43e numéro de notre recueil, un article sur ces routes anglaises et sur la manière de les construire.

(3) La plus belle place du *West-end*, après *Portland-place*.

(4) A l'extrémité de la cité.

Digitized by Google

démarche nonchalante, à la lenteur de leurs pas, et à leur physionomie ennuyée et assoupie.

Le haut commerce réside à l'est de la ville. En remontant vers ce grand quartier nommé *le Bourg* (1), vous y trouvez un sanctuaire secondaire du trafic et du négoce; une nation adonnée au lucre, au commerce de détail, aux spéculations de seconde main : c'est la succursale de *Cheapside* (2). Ici les boutiques sont dénuées d'élégance et même de propreté : de vieilles boiseries, des magasins dans lesquels on pénètre comme dans des caves, des maisons noires, des hommes noirs et vêtus à l'ancienne mode, des allées presque aussi ténébreuses que celles dont j'ai parlé plus haut. L'innovation s'est arrêtée aux limites de ce royaume : l'influence de M. Nash ne s'est pas étendue au-delà de la Cité proprement dite. Les habitans du Bourg portent encore des boutons d'acier en rosace et des culottes courtes; ils protestent tacitement contre toutes les révolutions : pour eux, le roi Jacques n'a pas cessé de régner. Nobles débris d'un tems qui n'est plus; figures bizarres et amusantes, telles que Walter-Scott les aime et les saisit; combien de fois n'ai-je pas été pour mes menus-plaisirs vous prendre sur le fait, et m'assurer de votre invariable existence!

Si l'on se transporte du côté du *banc du roi*, on remarquera cette multitude de débiteurs insolvables, que la loi condamne à ne point dépasser certaines limites, jusqu'à ce que leur sentence soit prononcée : ombres errantes sur les bords du Léthé; pauvres gens qui n'ont plus d'espoir, et que leur situation même empêche de

(1) *The Borough*, le Bourg, autrefois situé près de Londres, a été envahi par l'accroissement progressif de la capitale.

(2) Grande rue de la cité, très-belle et très-commerçante.

Digitized by Google

travailler à payer leurs dettes; ils ne servent qu'à engraisser quelques douzaines d'officiers de justice et à démoraliser le peuple qui les entoure et qui les vole. C'est une des anomalies cruelles et ridicules de notre législation.

Quant à ce mélange confus de places et d'allées, que l'on appelle *les Champs* (1), c'est-là que résident plusieurs races, tout anglaises, et dont la conservation ne nous fait aucun honneur. Bouchers, boxeurs, escrocs, embaucheurs, recéleurs, matelots, déserteurs, habitent cette région d'immoralité, de misère et de vice.

D'ailleurs les plus grandes et les plus belles rues de la métropole sont entrecoupées de petits passages, d'allées étroites, où la lumière du jour ne plonge jamais, et dont les misérables hôtes sont aussi remarquables par leur indigence que par la bassesse de leurs habitudes. Endossez une vieille redingote, laissez chez vous votre bourse et votre montre, et engagez-vous dans les repoussantes et lugubres profondeurs de ces allées (2) : vous verrez que, si le vice ne pullule pas à Londres d'une manière plus effrayante encore, c'est une véritable merveille; vous reconnaîtrez dans cette pénurie, dans cette saleté, dans ce dénuement de toute espérance, de toutes forces morales, une source perpétuelle de crimes atroces. Oui, le sauvage de l'Amérique du Nord, couché sur la

(1) *The Fields.* Il est arrivé aux *Fields* ce qui est arrivé au *Marais*, à la *Chaussée d'Antin* de Paris, et au *Borough* de Londres. La ville en s'étendant a tout usurpé autour d'elle. *Lincoln's-inn-field* (l'auberge de Lincoln dans les champs); *Smithfields*, *St.-George's Fields* (les champs de Saint-Georges), sont devenus parties intégrantes de la capitale. A une époque assez peu reculée, les *petites maisons* des grands seigneurs français étaient situées sur la *Chaussée d'Antin*, hors des murs de Paris.

(2) Voyez l'article sur les *Fabriques de vices et de crimes*, cité plus haut.

Digitized by Google

terre nue, entouré de la majesté de la nature, la tête ombragée de plumes, et le calumet à la bouche, est un monarque, si vous le comparez aux malheureux habitans d'une partie de Londres. On ne peut rien imaginer de plus hideux que ces familles de Pariahs, hommes, femmes, enfans, entassés dans le même taudis, reposant ensemble sur un pavé de briques mal jointes; sans lit, sans chaises, sans feu; obligés d'acheter leurs alimens tout cuits, faute de bois ou de charbon pour les préparer; forcés de mendier pour vivre, et de voler pour suppléer aux lacunes de l'aumône. Et M. Peel peut s'étonner que le vice et le crime augmentent à Londres plus que partout ailleurs! Ce qui me surprend, moi, c'est que le progrès n'en soit ni plus rapide ni plus terrible.

Le matin à quatre heures, montez à cheval et engagez-vous dans les rues de Londres. Quel silence! l'air est pur, l'atmosphère est libre de ces particules poudreuses et sulfureuses, de ces émanations infectes qui vont la surcharger. Tout dort; vous diriez une ville morte, Herculanum reparaissant au jour, ou une cité abandonnée par ses habitans. Mais bientôt le soleil brille; ce silence des tombeaux est tout-à-coup rompu. Tout s'éveille; cris confus, juremens, bruit des voitures, hurlemens des marchands et des marchandes, chants monotones et infernaux des ouvriers, charretiers et vendeurs de ballades, concourent à vous assourdir. Bientôt ce ciel, naguère azuré, se plombe, se cache à vos yeux; et un dôme de vapeurs épaisses s'élève au-dessus de la grande cité. La nature disparaît; le commerce, le travail, le lucre, l'industrie, la volupté, ont repris leurs droits.

La nuit tombe; l'aspect des rues de Londres change encore et devient vraiment magique. Une longue chaine

Digitized by Google

de feux suspendus éclaire ces rues droites et monotones. De distance à distance, des magasins éclairés par le gaz étalent leur magnificence. Ailleurs le reflet pourpré, violet et bleu des boutiques de pharmaciens, se projette au loin sur les murailles et le pavé; et les bocaux des marchands de liqueurs, illuminés de la même manière, éblouissent les yeux par leur transparence. Dans toutes les grandes rues, ces signaux se retrouvent; absolument semblables, ils trompent par leur exacte analogie le voyageur et le provincial égarés. Il est impossible et de lire le nom d'une rue et de la reconnaître. Comme l'indigène des forêts primitives qui bordent l'Orénoque, il faut se diriger d'après ses souvenirs et composer soi-même sa carte routière. J'ai connu des Anglais qui savaient à peine les noms de cinq ou six rues, et qui s'orientaient au moyen de quelques points de reconnaissance, tels que Saint-Giles (1), Saint-Paul (2), Westminster (3). Pendant la nuit, ces masses d'édifices, faciles à apercevoir de loin, sont les seuls guides que l'on ait à suivre, les seuls phares au moyen desquels on puisse retrouver sa route au milieu de cet océan de rues toutes semblables.

Marcher dans les rues de Londres est un art ou plutôt une science. Un provincial s'en acquitte gauchement, n'y réussit qu'après de longs essais et de rudes épreuves, quelquefois même ne parvient jamais au degré de perfection qui distingue le cockney né à Londres. Entre cent personnes, le filou va découvrir sur-le-champ son provincial. Le voici. C'est cet homme que vous voyez arrêté devant une boutique, dont le chapeau tombe, que son voisin

(1) Voy. plus haut note 1, pag. 345.

(2) L'église Saint-Paul.

(3) L'abbaye de Westminster.

Digitized by Google

coudoie, et qui ouvre de grands yeux effarés. Au contraire, l'indigène de Londres file le long du trottoir comme la statue du commandeur s'avance sur la scène ; c'est un homme de marbre; rien ne le frappe, rien ne l'étonne, il ne fait attention à rien. Vous diriez une abstraction, une idée, un chiffre qui marchent. Il arrange ses affaires, suppute un compte, termine une multiplication, résume ses idées, l'œil fixe et terne, les bras pendans, le front haut et impassible, le chapeau sur les yeux. Quelquefois il lit en route, ou fait sa prière s'il est dévot. Il ne va pas, il se laisse aller; et comme à Londres personne ne songe qu'à soi, comme cette grande procession d'égoïstes est d'ailleurs fort paisible, aucun accident n'a lieu. Si l'un de ceux qui la composent tombe, on ne le ramasse pas. S'il s'arrête, on le pousse ; s'il se détourne, on le renverse. Je connais un pauvre débarqué de province qui, par ignorance des usages du trottoir de Londres, fut si cruellement *bousculé*, comme dit le peuple, qu'il en tomba malade. Un autre monta sur les degrés de Saint-Paul, incapable de suivre sans étourdissement le flot bruyant qui l'entraînait : « J'attends, disait-il, que cette foule qui revient de l'église se soit écoulée. » Or la foule ne diminuait pas ; et le provincial attendit jusqu'au soir.

Vous qui parcourez les rues de Londres, voulez-vous que votre voyage s'accomplisse sans encombre? Retenez les règles suivantes, dont l'observation rigide est votre seul moyen de salut; c'est ici votre décalogue :

1° Si votre main droite se trouve du côté de la muraille, prenez le haut du pavé ; si le contraire arrive, prenez le bas. Suivez aveuglément le torrent des promeneurs, sans vous embarrasser de ce qui peut advenir de l'autre côté de la rue, sans tourner la tête d'un

Digitized by Google

côté ni de l'autre, et laissez-vous pousser dans la direction que suit le courant, absolument comme la balle lancée par le pistolet ou la flèche décochée par l'arquebuse vont frapper le but de leur course.

2° Ne vous arrêtez jamais à écouter les chanteurs de ballades, joueurs d'orgue, harpistes, ménestrels ambulans. Si quelque obligeant voisin vous engage à lever les yeux pour admirer le clocher d'une église ou la beauté d'une enseigne, gardez-vous de suivre son conseil, et veillez à vos poches.

3° Vous trouvez-vous anuité? ne vous arrêtez pas, ne vous détournez pas de la droite route qui vous conduit à votre domicile. La crécelle du watchman aura beau retentir, les cris les plus aigus auront beau vous appeler, marchez toujours, comme si le ciel vous eût créé sourd, muet et inexorable.

4° Jamais de conversation dans les rues. N'écoutez pas le mendiant qui vous importune, surtout si vous le rencontrez le soir dans une rue déserte.

5° Le fouet du charretier vient-il à froisser votre habit ou à siffler à votre oreille? examinez vos forces et réfléchissez à l'état de vos finances. Si votre poche est vide et que le charretier soit moins vigoureux que vous, boxez : sinon, passez votre chemin.

6° Si un portefaix vient vous heurter, et que, brisant vos lunettes sur votre nez, il vous annonce sa présence de cette manière brusque et inattendue, observez avec lui la même conduite que j'ai recommandée dans l'article précédent. Prenez garde surtout qu'un groupe ne se forme autour de vous et de l'adversaire; et si vous avez quelques pièces d'or dans votre gousset, hâtez-vous de fuir.

Digitized by Google

7° Vous offre-t-on dans la rue une canne, une montre, un collier, un portefeuille, le tout au meilleur marché possible? n'y jetez pas même les yeux. Il y a cent à parier contre un, que, si vous causez deux minutes avec le marchand, votre mouchoir sera *fait* pendant le dialogue.

8° Si vous rencontrez des dames sur le même trottoir que vous, ne songez pas à leur donner le haut du pavé; vingt coups de coude vous apprendraient ce que cette galanterie a de dangereux. Vous pouvez laisser passer les dames devant vous, dans votre propre courant : mais déranger le contre-courant; jamais!

9° Enfin, si vous vous ennuyez de marcher ainsi en ligne droite, pressé par des piétons à droite et à gauche, faites comme moi, marchez lentement et sans cesser de suivre votre route, observez ceux qui vous entourent, et cherchez à deviner leur profession sur leur figure.

Près de la Bourse, vous trouverez la physionomie de l'escompte, de l'usure et du trois pour cent : deux et deux font quatre; ôtez trois, reste un. Près de Haymarket, vous verrez une foule de chanteurs italiens, de coryphées de l'Opéra français, d'intrigans, d'intrigantes, de courtisanes exotiques; importations qui nous arrivent de tous les coins de l'Europe; écume et lie de la société; figures indécentes, insolentes, pâles, maigres, énervées.

Près de *Goodman's Fields*, vous étudierez à sa source et dans ses variétés la physionomie juive; dans *Bond-street*, vous verrez le dandy pur, avec ses favoris immenses, ombrageant une face impertinente; dans *Thames-street*, le gros négociant, les mains dans ses poches, lourd et solide comme un lingot; à *Bishopsgate*, le petit détaillant, homme précieux, qui sait exactement com-

Digitized by Google

bien rapporte d'intérêt un liard, placé à cinq pour cent pendant cinquante années. Enfin, dans quelque quartier de Londres que votre mauvais ou votre bon génie vous jette, vous pourrez, si le ciel vous a doté de la faculté d'observer, y découvrir des traits de caractère plus profonds, plus marqués, plus énergiques, plus indépendans qu'en aucun autre lieu du monde.

(*New Monthly Magazine.*)

Digitized by Google

Mélanges.

MANUSCRIT TROUVÉ DANS UNE MAISON DE FOUS.

Je suis l'aîné d'une famille nombreuse, distinguée par son rang et par sa fortune. Mes frères sont tous beaux et d'une taille élégante ; mes sœurs charment les regards. Pourquoi suis-je donc le seul contrefait, hideux, jeté au milieu de cette sphère brillante, comme une discordance dans l'harmonie de la création, une malédiction animée, un objet d'horreur et de dégoût?

Aucun but ne s'offre à l'ardeur de mes désirs ! Mon cœur renferme la source des plus vives affections, et ne trouve pas un être dans toute la nature sur lequel il puisse répandre la surabondance de ses sentimens. L'amour ! maudit soit ce monde dont je suis l'effroi et le rebut ! l'amitié prend la fuite à mon aspect ! la pitié même, après un généreux effort, se détourne en frémissant !

Partout où je porte mes pas une atmosphère de haine m'environne, et je suis condamné à errer dans un labyrinthe effrayant dont rien ne peut m'arracher. L'ambition, le plaisir, le désir de la célébrité, tous les sentimens communs au reste des mortels sont autant de cercles magiques dont je ne puis approcher sans éprouver une horrible torture.

Je possède des connaissances si profondes que près d'elles l'érudition des savans les plus vantés n'est qu'i-

Digitized by Google

gnorance ; l'énergie qui m'anime est si puissante que pour moi le repos est un supplice ; ma bienveillance universelle se dirige jusque sur l'humble ver que je crains de fouler sous mes pas. Dieu miséricordieux ! que veux-tu donc que je fasse de ces dons de la science et de la nature ? Pour en trouver l'emploi il faut que j'entre en contact avec les hommes, et l'instant qui m'en rapproche est le signal de la plus douloureuse agonie. Je rencontre partout le rire du mépris ou le tressaillement de l'effroi ; chacun de mes pas tend à un abîme, et pour moi la vie n'a que des poisons !

A ma naissance la nourrice qui m'était destinée refusa de me donner son sein ; ma mère m'aperçut et perdit momentanément la raison ; mon père me condamna comme un monstre indigne de vivre. Les médecins m'arrachèrent à la mort. Maudits soient-ils pour cette œuvre cruelle ! Une femme, elle était vieille et isolée, eut pitié de moi, me reçut et m'éleva. Je grandis ; le besoin d'aimer se fit sentir avec violence. J'aimai tout ce qui s'offrait à ma vue ; la terre, l'herbe fraîche, l'insecte qu'elle abritait, la bête sauvage ! — tout, depuis l'animal qui broutait à mes pieds jusqu'à l'homme créé pour contempler le ciel, et que ma vue épouvante ; depuis l'être le plus noble jusqu'au plus abject, je les aimai tous ! — Je m'agenouillai devant ma mère en la conjurant de m'aimer ; — elle frissonna ! J'allai vers mon père ; — il me repoussa avec horreur ! Le plus vil esclave, fier de posséder une forme humaine, rejetait toute relation avec un être marqué de la réprobation céleste. Mon chien même, et j'avais choisi le plus hideux, me craignait et s'enfuyait à ma vue. Repoussé de toutes parts, je vécus isolé et misérable, tel que le reptile dans le sein de la pierre où il naquit. La méditation aigrissait mes douleurs et j'é-

Digitized by Google

prouvais les tourmens de l'exil dans un monde où je ne devais jamais inspirer d'affection.

Banni du commerce des hommes, je me livrai à la contemplation des beautés de la nature; je communiquai plus intimement avec les morts illustres qui nous ont laissé les fruits de leurs veilles et de leurs travaux. La terre me révéla toutes ses merveilles; les écrits des sages me livrèrent leurs précieux trésors; je lus, j'examinai, je réfléchis, je pénétrai dans le secret asile où s'est réfugiée la vérité, et mon ame garda l'empreinte de sa beauté divine. Le passé se déroula entièrement devant moi : les mystères du monde animé m'apparurent sans voile; l'expérience me donna même, en quelque sorte, la connaissance de l'avenir, et je sus parer du charme de la poésie les sujets les plus abstraits et les plus arides.

Mais hélas! plus mon esprit s'élevait, plus mes facultés acquéraient d'étendue et de force; plus aussi mes souffrances étaient aiguës quand je me voyais, dans ce monde d'amour et de bonheur, condamné seul au malheur de n'être jamais aimé.

Je résolus de voyager. Je chercherai, me dis-je, d'autres parties du globe, d'autres hommes qui n'auront pas été créés à cette orgueilleuse ressemblance des dieux et des anges. Dans cette immense variété de créatures humaines, pourquoi n'y en aurait-il point qui me ressemblassent, dont je fusse aimé? et pourquoi ne serais-je point heureux? Je dis adieu au seul être qui s'intéressât à moi, à la femme qui m'avait recueilli : elle était devenue aveugle et imbécile; elle ne dédaigna pas d'étendre sa main tremblante sur ma tête difforme; elle me bénit! mais elle ne put s'empêcher d'ajouter : Plût à Dieu que jamais tu ne fusses sorti du néant! Un rire sardonique m'échappa, et je m'élançai loin de sa demeure.

Digitized by Google

Un soir, après avoir marché toute la journée, je me trouvai au sortir d'un bois près d'une jolie maison rustique, entourée d'une haie épaisse et fleurie. L'églantier, le chèvre-feuille, la clématite, baignés par la rosée du soir, livraient aux vents leurs doux parfums; je les respirais avec avidité! Cette volupté au moins ne m'était point interdite. J'entendis parler dans le jardin; c'étaient des voix de femmes! Je m'arrêtai pour écouter: elles parlaient de l'amour et des qualités qui le font naître. L'une d'elles prononça ces paroles dont le charme vint doucement résonner sur mon cœur : « Non, ce n'est pas la beauté qui attirera mon choix; il faut, pour me fixer, un esprit supérieur fait pour commander aux autres, et un cœur capable d'éprouver une affection assez vive pour soumettre cet esprit si fier à mes moindres volontés. Je veux enfin du génie et de l'amour, le reste est nul à mes yeux. — Vous ne pourriez cependant, dit une autre personne, aimer un monstre, fût-il même un prodige de sentiment et d'intelligence? — Je sens que je le pourrais, répondit la douce voix; oui, si je connais bien mon cœur, il s'attacherait passionnément à un homme doué de qualités éminentes, quelle que soit sa difformité. »

Une ouverture dans la haie me permit de regarder celle dont les paroles avaient fait entrer le ciel dans mon cœur. Sa physionomie était pensive et mélancolique; ses beaux cheveux blonds, partagés avec grâce sur un front jeune et pur, ombrageaient des yeux d'une douceur inexprimable; dans chacun de ses mouvemens, et, pour ainsi dire, à travers la délicate transparence de son teint, on distinguait l'expression d'une ame élevée et la puissance magique du sentiment. A d'autres yeux peut-être elle n'eût point été belle; aux miens sa figure était céleste! Quelle vision brillante peut offrir autant de charmes et

Digitized by Google

de séductions que celle qui fait entrevoir à un cœur livré au plus sombre désespoir le premier rayon d'une espérance divine?

Cet instant décida de mon sort. Je me cachai dans les bois qui environnaient sa demeure; je partageai la caverne des bêtes sauvages, et j'y passai mes jours dans les rêves d'une passion délirante. Aussitôt qu'une ombre protectrice pouvait me soustraire aux regards, je me rapprochais d'elle, je veillais sur chacun de ses pas; je me glissais sous le feuillage pour entendre encore sa douce voix; je passais les nuits entières couché sous la fenêtre de sa chambre, et souvent une musique tendre et plaintive interrompit son sommeil. Elle trouvait partout dans ses promenades des vers qui respiraient ainsi que mes chants le doux encens de l'admiration, les élans de l'amour le plus passionné. Ils excitèrent sa curiosité, séduisirent son imagination vierge encore. Pourquoi ma main ne s'est-elle point desséchée, pourquoi ma voix ne s'est-elle point éteinte avant de lui révéler cet amour maudit, avant de lui faire partager ce sentiment exécrable et réprouvé?

Je lui appris dans mes vers et dans mes lettres que j'avais entendu sa conversation; je lui répétai cent fois que j'étais plus hideux que le démon fantastique enfanté par l'imagination en délire d'un sauvage du nord; mais je lui dis aussi que je l'adorais, qu'elle seule était pour moi toute la nature! et ma voix avait une douceur et une harmonie qui semblaient démentir l'aveu de ma difformité.

Elle me répondit! sa réponse créa autour de moi un monde nouveau et enchanté. Elle me répétait que la beauté n'était rien à ses yeux, que l'ame seule méritait son amour; que l'homme qui sentait et qui écrivait

Digitized by Google

comme moi ne pouvait lui paraître odieux. Bien plus, elle me promettait de m'aimer, fussé-je plus effroyable encore que je ne m'étais peint dans mes écrits. Insensé! je crus à ses paroles! Couvert d'un manteau qui m'enveloppait entièrement, me confiant dans le serment qu'elle m'avait fait de ne point chercher à me voir avant l'instant que j'aurais marqué pour cette révélation, j'osai toutes les nuits me rendre près d'elle sous un bosquet touffu où pénétraient à peine quelques faibles rayons de la lune.

Je lui développai dans nos longues conversations tous les mystères de la nature, tous les trésors de la science; mais bien souvent aussi les peintures d'un amour brûlant vinrent se mêler aux leçons du sage... Pourquoi, hélas! ce tems heureux fut-il si court? « Pars, me dit-elle un soir, va obtenir des hommes cette admiration passionnée que tu m'as inspirée; justifie mon choix par une renommée éclatante; puis viens réclamer ma parole et je suis à toi. —Jure-le, m'écriai-je. » Elle en fit le serment solennel. Dans ce moment la lune pénétrait à travers le feuillage; je vis briller ses yeux du feu de l'enthousiasme; son regard était calme et assuré; une résolution profonde paraissait remplir son ame : tout mon cœur tressaillit! Je pressai sa main en silence, puis je m'éloignai, et pendant bien des jours elle n'entendit plus parler de moi...

Je me choisis une retraite lointaine; je m'enfonçai plus que jamais dans les abîmes de la science, et je parcourus les régions éthérées de la poésie. D'innombrables pages se couvrirent des pensées sublimes que depuis long-tems mon esprit tenait en réserve. Je les livrai au monde; il les reçut avec transport. Les philosophes s'inclinèrent devant la profondeur de mes hypothèses, et les savans suivront long-tems encore les routes nou-

Digitized by Google

velles que je leur ai tracées. Je ne me bornai pas à de graves et sévères productions; et plus d'une fois la vierge timide rougit et soupira en répétant les brûlantes expressions de mes vers. Tous les âges, tous les sexes, toutes les nations s'unirent pour admirer le génie inconnu qui, par un prodige jusqu'alors inoui, joignait au plus haut savoir tous les charmes de l'imagination.

Je revins près d'elle, je la revis avec le même mystère et sous les mêmes conditions qu'autrefois. Je lui prouvai que j'étais celui dont la réputation avait fait retentir de toute part les voix de la renommée. Son cœur l'avait deviné. Je réclamai ma récompense... L'obscurité la plus profonde voilà notre union! le ciel était sans étoiles, la terre sans bruit, le feuillage immobile! elle s'appuya sur mon sein, et aucun mouvement d'horreur ne troubla son repos..... Nos entrevues se multiplièrent; j'étais heureux! mais le fruit de notre fatal amour allait bientôt révéler notre secret! Il fallait fuir avec elle, ou consacrer notre union par les cérémonies des hommes, comme elle l'avait été par la nature. Tout retard devenait impossible; trompé par ses promesses, égaré par ses larmes, séduit par mon propre cœur, je me décidai, et il fut convenu que, pour la première fois, elle regarderait son amant, son époux, au pied de l'autel qui devait recevoir nos sermens.

Le jour fixé arriva; elle se rendit au temple accompagnée seulement de deux témoins et de son vieux père désolé, qui consentait à notre singulier mariage, parce que le déshonneur était pour lui la plus grande de toutes les infortunes. Elle les avait disposés à voir un être difforme, hideux; mais elle n'avait pu les préparer à me voir!... J'entrai; tous les yeux, excepté les siens, étaient tournés vers moi; un cri d'horreur fit retentir la voûte;

Digitized by Google

le prêtre ferma le livre saint et murmura involontairement la formule d'exorcisme. Le père tomba sans vie sur le marbre. Les témoins se précipitèrent hors de la chapelle. Il était nuit; les flambeaux répandaient un jour faux et douteux; je m'approchai de ma fiancée qui, tremblante et en pleurs, n'avait encore osé lever les yeux sur moi. « Regarde, lui dis-je, ma bien-aimée, regarde : voilà ton époux ! » J'ôtai son voile, elle me vit, frissonna et perdit le sentiment de son malheur. Je ne la relevai point, je ne fis pas un mouvement, je ne prononçai pas une seule parole! Mon destin était arrêté, la malédiction accomplie! Mon cœur resta froid et glacé. On emporta la fiancée. Peu à peu l'église se remplit; la foule fixait sur le monstre des regards mêlés de mépris et d'effroi. Ils me rappelèrent à moi-même, et, poussant un cri perçant qui mit en fuite tout ce qui m'entourait, je m'élançai hors du temple et je me perdis dans les bois.

A l'heure ordinaire de nos rendez-vous, je me rendis furtivement près de la maison. La fenêtre de sa chambre était ouverte, j'entrai : il n'y avait personne, et pourtant une vive lumière remplissait l'appartement; des flambeaux entouraient le lit de ma fiancée : elle était morte! Aucun gémissement ne sortit de mon sein... non : j'éprouvai je ne sais quelle joie cruelle à voir le seul être qui m'aimât sur la terre, froid, livide, et qui bientôt devait être la pâture des vers... Je me retournai : un voile noir couvrait une table; je levai le voile, je vis encore un cadavre; c'était celui d'un enfant! je reconnus ma parfaite ressemblance, l'horrible bouche, les traits hideux, la peau livide, les membres grêles et velus; il était vraiment digne de son père. Je saisis ma femme et mon enfant; je les emportai dans la forêt; je les cachai dans une caverne profonde : couché près d'eux, je jouais avec les

Digitized by Google

vers qui les dévoraient! Oui! ce fut un tems heureux que celui que je passai dans la caverne!... Bientôt il ne me resta que des os; je les enterrai avec soin, puis je retournai dans mon pays natal. Mon père était mort, mes frères espéraient que je l'étais aussi... je les chassai tous et je me mis en possession des titres et des biens de notre maison. Je voulus revoir la femme qui m'avait élevé!... on me montra le lieu de sa sépulture!... Je pleurai amèrement; pour elle je versai des larmes que je n'avais trouvées ni pour ma femme, ni pour mon enfant!

Je vécus heureux pendant quelque tems; mais bientôt on découvrit que j'étais le philosophe inconnu, le poète divin dont la réputation avait rempli le monde... je n'eus plus de repos. La foule accourut; une multitude immense assiégea ma demeure, tous les yeux étaient fixés sur moi; ils me regardaient, et des éclats de rire retentissaient de toutes parts, l'air même se peupla d'esprits infernaux dont j'entendais les railleries... et depuis ce jour ils ne m'ont pas quitté, je n'ai plus eu une heure de solitude!.....

(*Literary Souvenir.*)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Chevaux sauvages des bords du Mississipi. — L'Amérique du Sud et l'Amérique centrale ne sont pas les seules portions du nouveau continent où l'on trouve des chevaux sauvages. Transportés au Mexique par les Espagnols, les chevaux se sont eux-mêmes répandus dans les contrées qui sont au nord. Les immenses prairies situées à l'ouest du Mississipi renferment encore quelques-unes des nombreuses troupes de chevaux sauvages qui couvraient jadis le territoire des Indiens Koutonnis à l'ouest des Montagnes Rocheuses, près des sources de la Colombie; mais elles deviennent chaque jour plus rares, et ce n'est plus que vers le nord, entre le 42e et le 43e degré de latitude, qu'on en rencontre des bandes considérables. Les jeunes étalons marchent en troupes séparées, et l'on s'en empare facilement en se servant de jumens autrefois sauvages pour les attirer. Les Koutonnis montrent une adresse et une précision étonnantes dans la manière dont ils leur jettent le *lasso*, dont l'usage s'est répandu sur les rives du Mississipi comme sur celles de la Plata. Selon le major Long, les Osages attachent la plus haute importance à se procurer cette espèce de chevaux qui est douée d'une légèreté sans égale; pour s'en rendre maî-

Digitized by Google

tres, ils entreprennent des chasses qui les conduisent quelquefois jusqu'aux bords de la rivière Rouge dans le Canada. Lorsque les chasseurs ont découvert quelques-uns de ces animaux, ils se divisent en trois bandes, dont deux se placent sur la route que les chevaux doivent traverser ; la troisième se met à leur poursuite, et les pousse vers le lieu où l'on a dressé l'embuscade.

Les chevaux ont un grand prix, et sont, pour ainsi dire, un objet de première nécessité parmi les tribus nomades qui fréquentent les vastes plaines du Saskatchewan et du Missouri ; elles s'en servent pour transporter leurs tentes, leurs familles d'un endroit, à un autre, et le plus vif désir, l'unique ambition d'un jeune Indien se borne à posséder un beau cheval propre à la chasse, exercice qu'il aime avec passion.

Enlever les chevaux d'une tribu ennemie est considéré comme un exploit aussi glorieux que celui de tuer son adversaire sur le champ de bataille ; la distance qu'un Indien parcourt, les privations qu'il supporte dans ces excursions sont presque incroyables. L'homme qui a dérobé un cheval n'ose se livrer au sommeil ; il s'assied à la porte de sa tente, la bride dans une main, son fusil dans l'autre, tandis que le cheval est placé derrière lui, les jambes liées avec de fortes courroies. Malgré toutes ces précautions, il arrive souvent que le chasseur, accablé de fatigue, s'endort malgré lui, et qu'au bout de quelques minutes il est réveillé en sursaut par le galop de son cheval qui vient de lui être enlevé. Les Spokans, dont le territoire est situé dans le voisinage de la Colombie (1), et plusieurs autres tribus d'Indiens

(1) Fleuve de l'Amérique du Nord, qui se jette dans la Mer Pacifique, et sur lequel les États-Unis ont un établissement et un petit fort. Ils

Digitized by Google

ont un goût prononcé pour la chair de cheval, qui forme une partie de leur nourriture (1).

Philologie.

Édition complète des palimpsestes découverts par M. Mai. — Dans notre précédent numéro, nous avons publié un article sur les manuscrits des anciens, dans lequel on rendait un compte détaillé des recherches et des découvertes faites par M. Angelo Mai; ce savant vient de rendre un véritable service aux amis des lettres et de l'antiquité, en publiant une édition complète des pièces inédites qu'il est parvenu à découvrir et à déchiffrer dans les palimpsestes de Milan, de Rome et de plusieurs autres villes. Les deux volumes déjà publiés renferment tous les ouvrages inédits de Cicéron, en y comprenant ceux qui avaient été découverts, à Rome, par Niebuhr, et à Turin par Peyron, ainsi que l'un des meilleurs commentaires sur cet orateur célèbre, extrait par M. Mai des *Codices rescriptæ*, qui appartenaient jadis à la bibliothèque d'un monastère de Bobio.

Entraîné par la surabondance des richesses littéraires qu'il a trouvées dans ces antiques trésors de la science, ce savant infatigable a joint aux ouvrages que nous venons de mentionner divers morceaux d'anciens auteurs classiques grecs et latins.

Le célèbre traité *De la République*, qui est placé à la tête de cette collection, n'a besoin d'aucun commen-

ne communiquent guère avec cet établissement que par la voie de mer, et en faisant le tour du cap Horn.

(1) Voyez, sur les chevaux sauvages de l'Amérique du Sud, l'excursion du capitaine Head dans les Pampas, insérée dans notre 18e numéro.

Digitized by Google

taire, puisqu'il a été imprimé et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe (1); mais il est bon d'observer que la nouvelle édition a été revue et corrigée sur le texte même; qu'elle a reçu de nombreuses améliorations, et que le savant éditeur a joint à la préface et aux notes plusieurs fragmens inédits d'un philosophe grec appelé Proclus, qui répandent beaucoup de lumière sur différens passages des œuvres de Cicéron.

Le traité *De la République* est suivi de trois fragmens précieux dont nous donnerons une courte notice. Le premier est de Gargilius Martialis, qui vivait dans le troisième siècle, sous Alexandre Sévère, et fait partie d'un traité sur l'économie rurale, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, mais qui nous était avantageusement connu par les éloges de Cassiodore et de Servius, et par les fréquentes citations de Palladius. Ce fragment renferme quatre chapitres, qui ont pour objet : 1° les amandiers; 2° les pêchers; 3° les cognassiers; 4° les châtaigniers. M. Mai le découvrit et le copia dans un palimpseste de la bibliothèque royale de Naples, pendant le court séjour qu'il fit dans cette ville en 1826; mais il en retarda la publication dans l'espoir que l'on parviendrait à compléter le traité dont ce fragment fait partie : malheureusement cet espoir n'a pu se réaliser jusqu'ici.

La deuxième pièce publiée par M. Mai à la suite du traité *De la République* est un fragment du troisième livre de l'historien Salluste. Muratori avait reçu ce fragment d'un Français appelé Bimard, et l'avait publié comme pièce originale dans la préface de sa Collection des inscriptions; mais c'était une erreur, car ce fragment se trouve dans plusieurs éditions de Salluste et entre

(1) M. Villemain en a fait en français une élégante traduction.

Digitized by Google

autres dans celle de Gruter : il était resté, il est vrai, inexplicable par l'ignorance du copiste, qui, sans faire attention que le texte était écrit sur deux colonnes, les avait confondues l'une dans l'autre. Les deux manuscrits que renferme ce fragment avaient d'abord appartenu à la France; ils étaient tombés ensuite entre les mains de Christine, reine de Suède, et, depuis la mort de cette princesse, ils demeuraient ignorés au Vatican. M. Mai les ayant découverts en donna une copie exacte, et en fit graver le *fac-simile* sur trois grandes planches qui ont l'aspect des plus belles calligraphies. Les caractères de ces manuscrits paraissent si anciens, qu'ils doivent appartenir au siècle de l'historien lui-même.

Vient ensuite une troisième pièce qui complète le premier volume. C'est la copie d'un manuscrit grec original renfermant quelques théorêmes d'Archimède relatifs à son livre *Des corps qui nagent dans l'eau.* Commandinus, éditeur d'Euclide, avait traduit ce manuscrit en latin, et Rivaltius l'avait reproduit du latin en grec pour l'édition des OEuvres d'Archimède par Morel.

Le second volume renferme divers fragmens des nouvelles *Oraisons* de l'orateur romain, découvertes par Nieburh, Peyron et M. Mai; une copie originale des *Verrines,* dont le texte diffère beaucoup de celui qui est généralement connu, et enfin le précieux commentaire dont nous avons parlé. Comme les premières pages de cette pièce manquent entièrement, on n'est point parvenu à découvrir le nom de son auteur. Parmi les diverses conjectures auxquelles cette recherche a donné lieu, M. Mai attribue ce commentaire à l'un des deux commentateurs de Cicéron, appelés Vulcasius et Caper, qui ont été tant loués par saint Jérôme et par le grammairien Agresius. Quel que soit au reste le nom de l'auteur,

Digitized by Google

cette découverte est l'une des plus importantes que l'on ait faites dans les palimpsestes. Les érudits qui se livrent à l'étude de l'histoire de la Grèce et de Rome, les antiquaires, les orateurs, les philologues, les jurisconsultes y trouveront abondamment de quoi satisfaire leur curiosité. On y remarque un grand nombre de lois, des faits curieux sur l'histoire, les mœurs, la topographie de Rome; une élégante notice sur le *Tabulo valeria* ignoré jusqu'ici des lexicographes; des citations d'ouvrages latins dont le texte est entièrement neuf, ainsi que les formes du langage, citations entremêlées de préceptes et d'observations qui montrent à chaque page que l'auteur est un habile rhétoricien. Ce ne sont pas là les seuls trésors que nous lui devions; le même commentaire renferme encore plusieurs fragmens des *Oraisons* de Cicéron qui étaient entièrement perdues, et les noms de divers ouvrages du même auteur qu'on ne retrouvera sans doute jamais : tel est le livre contre l'édit de Raclius; celui en vers du consulat de Tullius; la longue épître à Pompée sur le même sujet; l'oraison préparée contre Clodius, dans la supposition qu'il aurait accusé Cicéron d'avoir violé les lois; et l'oraison pour Vatinius, prévenu d'avoir acheté des suffrages. Parmi les divers morceaux que renferme cet excellent commentaire, on remarque un passage d'un discours du tribun Caïus Gracchus, un autre d'un discours du sage Lélius, et quelques fragmens d'une oraison de Cicéron pour Flaccus; ils sont suivis d'un *fac-simile* du palimpseste écrit en grandes lettres du beau siècle de la littérature romaine.

Quelques morceaux détachés des *Verrines*, et tirés des palimpsestes du Vatican, aussi remarquables par leur extrême antiquité que par leur beauté paléographique, terminent le recueil des pièces que renferme le second volume.

Digitized by Google

Les variantes introduites dans les ouvrages de Cicéron par le savant Angelo Mai fixeront sans doute l'attention des éditeurs futurs de ce grand orateur; ils pourront tirer beaucoup de parti de ces découvertes que la science doit aux recherches les plus habiles et les plus persévérantes.

Littérature.

Industrie des improvisateurs italiens. — Les mystères de l'art occulte de la poésie spontanée, chez les Italiens, me furent expliqués de la manière suivante par l'un des adeptes : « J'ai toujours, dit-il, un certain nombre de morceaux convenablement élaborés sur des sujets populaires, tels que la Mort d'Adonis, les Amours de Psyché et de Cupidon, le Sacrifice d'Iphigénie, la Chasteté de Lucrèce, la Mort de César, la Cruauté de Néron, etc., etc. J'ai aussi en réserve une certaine provision de discours pompeux, de descriptions brillantes, que je place facilement dans mes compositions improvisées, et qui servent, par leur éclat, à relever les passages trop faibles; par exemple, un éloge de Rome, une sortie véhémente contre les passions, la description d'un orage, les charmes du printems, et d'autres morceaux de ce genre. Cependant la mémoire ne peut pas tenir lieu de tout à un improvisateur; la présence d'esprit, la vivacité de l'imagination sont indispensables. Une chose qui nous aide beaucoup, c'est la latitude qu'on nous accorde de faire des emprunts aux poètes classiques, sans que ces emprunts nous fassent considérer comme des plagiaires. Je ne puis dire tout le parti que j'ai tiré, dans mes compositions spontanées, de Virgile et d'Horace. Les rimes

Digitized by Google

se présentent facilement dans une langue aussi abondante et aussi flexible que la langue italienne, dont les désinences ont d'ailleurs peu de variété. Rien, au premier abord, ne paraît plus difficile que d'improviser une tragédie, et c'est au contraire la chose la moins épineuse du métier. Ces tragédies improvisées sont modelées sur la forme, ou, si on veut, coulées dans le moule des tragédies classiques. Ce sont toujours des caractères de tyrans, de parens cruels, de héros, d'amans, de confidens. J'ai pour tout ce monde-là des déclarations d'amour toutes faites, des scènes d'adieux, de bénédictions, de malédictions. Avec quelques légers changemens je les adapte sans peine à la circonstance. Quelquefois aussi j'introduis des chœurs dans mes tragédies improvisées, et comme ces chœurs se tiennent dans des généralités, on conçoit que je puisse les préparer à l'avance; je suis toujours sûr d'en trouver l'emploi. Les *versi sciotti* sont la plus difficile de toutes les poésies spontanées; c'est l'écueil contre lequel viennent se briser la plupart des improvisateurs. Telles furent les explications candides que me donna l'un des plus habiles improvisateurs de nos jours. Il pensait apparemment qu'il n'y avait pas d'inconvénient à faire connaître à un Anglais les arcanes du métier; probablement il ne s'épancherait pas de la même manière avec ses compatriotes.

Littérature périodique.—Quelques remarques de l'avant-propos du dernier numéro de l'*Antologia*, journal italien publié à Florence, font connaître combien le goût de la lecture est encore peu répandu dans la Péninsule. Il est dit que ce journal débuta en 1821, avec 100 souscripteurs, et que maintenant il n'en compte pas plus de 530. C'est cependant la meilleure feuille

Digitized by Google

de ce genre publiée en Italie. La suppression de deux journaux scientifiques, dans l'espace de deux ans, avait fait supposer à M. Vieussieux, propriétaire de l'*Antologia*, que le moment était favorable pour les remplacer par une brochure périodique; en conséquence, il fit paraître, au mois de juin 1828, le prospectus d'un journal intitulé *Annali italiani di Scienza*, dans lequel il demandait à la fois des actionnaires et des souscripteurs: comme au bout de dix mois il comptait seulement deux actionnaires qui étaient étrangers, et six souscripteurs indigènes, il a dû renoncer à son entreprise. Au surplus, il y a quelques années que la littérature périodique était aussi fort peu florissante en France. On n'y comptait guère, à cette époque, que la *Revue Encyclopédique*, qui avait de 13 à 1400 abonnés. Depuis, le *Globe* a été créé, et plus récemment, la *Revue Britannique*, qui a aujourd'hui plus de 1600 souscripteurs, et qui en augmente incessamment le nombre. Plus récemment encore, il s'est établi d'autres recueils qui ont de 500 à 1000 abonnés; plusieurs sont dans une situation progressive. Tous ces recueils réunis font de la littérature périodique, l'une des branches les plus fécondes de la littérature française, et les plus utiles au commerce de la librairie et à l'industrie des imprimeurs.

Chronique Contemporaine.

Événemens qui ont suivi à Madagascar la mort de Radama. — Nous avons plusieurs fois entretenu nos lecteurs des généreux efforts tentés par ce jeune prince madécasse, pour faire fleurir la civilisation dans une

Digitized by Google

contrée où la barbarie semblait être une maladie endémique (1). Peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt ces détails sur les événemens qui ont suivi sa mort. Ils ont été communiqués par un témoin oculaire, membre de la société des missions, qui se trouvait alors à Madagascar.

« Le roi mourut le dimanche après midi, le 27 juillet 1828; mais sa mort resta secrète jusqu'au 11 du mois d'août, et les personnes attachées au palais furent seules instruites de cet événement. Lorsque le bruit s'en répandit la consternation devint générale parmi le peuple et les chefs des cantons voisins, dont la capitale était, en quelque sorte, encombrée. On avait eu soin, pour contenir cette foule, d'appeler au nom du roi un corps nombreux de troupes, qui campait autour de Tananarive; car on avait publié, en même tems que la mort de Radama, celle de quatre des principaux chefs poignardés dans le palais, pour avoir manifesté le désir de placer sur le trône Rakatobé, fils du prince Raffa et de la sœur aînée du feu roi, ou bien la plus jeune de ses filles. La nouvelle avait été publiée au point du jour, et l'on apprit en même tems que la cérémonie des funérailles aurait lieu le lendemain.

» Des gardes furent placées autour de nos demeures, et la nouvelle reine Ranavalana Manjaka nous envoya, pour nous rassurer, un message conçu en ces termes : « Missionnaires, et vous tous, hommes blancs, ne vous » alarmez point de la mort des quatre chefs que j'ai fait » périr dans mon palais; ils ont mérité leur châtiment » en s'opposant à mon élévation au trône. Mais soyez » sans crainte, je veille sur vous; je vous aime autant

(1) Voyez le tableau statistique de l'Afrique, dans le numéro 31; l'article sur la cour de Madagascar, dans le 42e, et les Nouvelles des sciences du 44e.

Digitized by Google

» que Radama vous aimait, même plus encore; chassez » donc toute vaine terreur et comptez sur ma protec- » tion. »

» Les principaux officiers de l'armée et les juges accoururent avec empressement pour nous assurer de leur estime et de leur amitié. Malgré ces démonstrations de paix, les Européens n'étaient point tranquilles. On parlait à voix basse du meurtre de personnages estimables; la terreur régnait à un tel point, qu'on osait à peine s'entretenir des événemens, et il était défendu à qui que ce fût de sortir de la ville sans une permission expresse de la reine. Je restai donc ainsi emprisonné jusqu'au 30 août, malgré les pressantes instances que je renouvelais sans cesse pour qu'il me fût permis de partir; la reine se contentait de répondre à toutes mes représentations: « Je suis » maîtresse de choisir le jour de votre départ, et lors- » qu'il sera venu, je vous en informerai. » Son chambellan vint m'annoncer, le 30, que j'étais libre de quitter la capitale le lendemain matin, et 700 hommes bien armés furent envoyés à Tamatave, pour me servir de sauvegarde.

» Le dimanche, trois jours après la publication de la mort de Radama, il y eut une assemblée nationale appelée *Kabarre*, tenue dans un grand espace ouvert, hors de la ville, à l'est de la montagne sur laquelle elle est assise. Environ 25 ou 30,000 personnes y étaient rassemblées, partagées en divers groupes, selon les districts auxquels elles appartenaient. Les officiers du palais et les grands officiers de l'armée étaient assis sur la partie la plus élevée du terrain, et un espace vide les séparait du reste de l'assemblée. Deux compagnies de soldats avec armes et bagages, revêtus d'uniformes anglais et ayant leurs officiers en tête, étaient rangées derrière ce groupe. Cinq petites

Digitized by Google

pièces de canons, chargées et entourées de canonniers, commandaient toute l'enceinte; et l'on apercevait de distance en distance diverses pièces du calibre de six à vingt-quatre pointées alentour de la ville et gardées par des soldats.

» Au milieu de cet appareil redoutable, le grand-juge se leva pour parler, et commença par confirmer au peuple la mort du roi; il ajouta que, n'ayant pas laissé d'héritier mâle, ni désigné son successeur, la couronne devait échoir à Ranavanala, l'une des femmes du roi son père, conformément au vœu que Radama avait exprimé un peu avant de mourir. Il finit son discours en déclarant que le peuple avait été convoqué pour prêter serment de fidélité à la reine. Des murmures prolongés se firent entendre, et nous en redoutions les conséquences; mais la tranquillité se rétablit bientôt. Les chefs des cantons qui avaient hautement blâmé le secret qu'on avait gardé sur la mort de Radama, et la négligence qu'on avait eue de ne pas appeler les missionnaires pendant la maladie du prince, pour lui administrer les secours de la médecine, s'apaisèrent par les simples excuses des officiers du palais, et leurs promesses d'être plus soigneux à l'avenir; ensuite ils prêtèrent serment sans opposer plus de difficultés.

» Les cérémonies de la prestation de serment offrirent des particularités si remarquables qu'elles méritent d'être rapportées. Un veau fut amené au milieu de l'arène: on lui trancha d'abord la tête, et après avoir enlevé les parties secrètes, on plongea plusieurs poignards dans ses flancs. Le grand-juge, debout auprès de la victime, appela d'abord le chef du principal canton, qui saisit l'un des poignards; les autres chefs qui vinrent après suivirent son exemple: alors le grand-juge d'une voix haute, et

Digitized by Google

avec des gestes animés, prononça la formule du serment et l'accompagna d'imprécations contre ceux qui le violeraient; il souhaitait, disait-il, de les voir dans le même état que la victime qu'on venait d'immoler. Aussitôt tous les chefs retirèrent du corps de l'animal les poignards qu'ils avaient saisis, et les brandirent au-dessus de leur tête en signe d'assentiment. Les officiers du palais, ceux de l'armée, et les juges, s'approchèrent tour-à-tour, et prêtèrent serment de la même manière.

» Dès que la cérémonie fut terminée, on publia un deuil général, et il fut ordonné, selon la coutume du pays en semblable occasion, aux habitans de tout âge et de tout sexe de raser leurs têtes et de suspendre leurs travaux, à l'exception des ouvriers employés à préparer les funérailles. Il était défendu, pendant toute la durée du deuil, de coucher sur un lit, et de dormir ailleurs que sur le plancher. Les femmes, quel que fût leur rang, excepté la reine, devaient porter sur les reins leurs *lambas*, espèce de manteau, et demeurer les épaules et la poitrine nues. L'obligation de se raser la tête contrariait beaucoup les hommes et les femmes, qui ont presque tous une profusion de beaux cheveux noirs, qu'ils tressent avec une orgueilleuse satisfaction, et un soin tout particulier.

» Dans l'intervalle du dimanche au jour fixé pour les funérailles, la ville fut plongée dans un morne silence, malgré l'agitation que produisaient plus de dix mille personnes répandues dans les rues, et celle qu'occasionnaient d'énormes quartiers de roc, de longs madriers, ainsi que les corbeilles remplies de terre rouge, que les ouvriers portaient sur leurs têtes, pour servir à la construction du tombeau de Radama. On voyait aussi les femmes des principaux chefs des cantons voisins de la capitale, sans voile, vêtues d'un grand *lamba* blanc, qui les

Digitized by Google

couvrait depuis la ceinture jusqu'à l'extrémité des pieds, se rendre au palais, sur les larges épaules de leurs serviteurs, à peu près de la même manière que les jeunes écoliers se mettent à califourchon sur le dos de leurs camarades. D'autres allaient pleurer pendant douze heures près du cercueil de leur roi. La plus profonde tristesse était empreinte sur tous les visages, et le silence de la multitude qui remplissait les cours du palais et les rues voisines, n'était interrompu que par des sanglots. On voyait bien que ce peuple en larmes pleurait son protecteur, son ami; en un mot le meilleur des rois qui aient jamais régné sur Madagascar. La douleur qu'a excitée sa mort donne lieu d'espérer que le rayon lumineux qu'il a fait luire dans la profondeur des ténèbres africaines, ne sera pas éteint après sa mort, et qu'on cherchera à continuer son ouvrage.

Statistique.

État actuel d'Haïti. — Nous empruntons à un journal anglais ce sombre tableau de la république d'Haïti. Nous nous plaisons à croire que les couleurs en ont été un peu chargées.

La prospérité de cette île, autrefois si prospère, a décliné rapidement depuis que les noirs se sont emparés du gouvernement. C'est avec regret que nous offrons à nos lecteurs le tableau affligeant de sa situation actuelle; malheureusement les renseignemens que nous avons reçus à cet égard ne permettent pas de mettre cette situation en doute; ils ont été puisés aux sources les plus authentiques.

RELIGION.

Ce pays est presque entièrement dépourvu d'établisse-

Digitized by Google

mens religieux. Le clergé se compose d'un archevêque, de quatre vicaires généraux et de trente et un prêtres de paroisse, outre le chapitre de la cathédrale de Santo-Domingo. Le clergé ne possède aucune propriété, et le faible traitement accordé aux ecclésiastiques est à peine suffisant pour leurs premiers besoins.

ÉDUCATION.

Cet objet si important est tout-à-fait négligé; quelques écoles lancastriennes ont cependant été établies, il y a quelques années, mais elles sont peu fréquentées. Cette indifférence s'étend également à l'université de Santo-Domingo.

MORALE.

Le peu de moralité des habitans d'Haïti est la conséquence nécessaire de l'état déplorable de l'éducation et du manque total d'instruction religieuse. Ces institutions qui, partout ailleurs, forment la base la plus solide de la société, sont presque nulles dans ce malheureux pays; le mariage y est peu respecté, et les liens de famille y sont entièrement méconnus.

REVENU.

En 1818, le revenu de l'état se montait à 661,504 l. st. (16,537,600 fr.), et la dépense à 536,072 livres sterling (13,401,800 fr.); en 1824, le premier s'élevait à 775,429 liv. st. (19,385,725 fr.); le dernier, à 776,278 liv. st. (19,406,950 fr.); en 1825, la recette n'était plus que de 605,398 liv. st. (15,134,950 fr.), et elle a continué depuis à diminuer sensiblement. Le gouvernement a été obligé, à la même époque, de supporter une dépense additionnelle de 112,500 liv. st. (2,812,500 fr.), pour

Digitized by Google

l'intérêt annuel de la somme payée à la France, pour la décider à reconnaître l'indépendance haïtienne; aussi, en 1828, le revenu était-il tombé à 433,859 liv. st. (10,846,475 francs), tandis que la dépense s'élevait à 887,778 liv. st. (22,194,450 fr.)

COMMERCE.

En 1789, on exporta 47,500,000 livres de sucre raffiné; en 1820, il s'en vendit à peine 2,787; depuis cette époque, on n'en a pas embarqué une seule livre. L'exportation du sucre brut, en 1789, s'élevait à 93,500,000 livres; en 1818, elle n'était plus que de 5,500,000; et en 1826, de 33,000. La même diminution a eu lieu pour le café et l'indigo. Mais l'exportation des bois de teinture et d'acajou a considérablement augmenté. Cette dernière était nulle en 1789; en 1826, elle fut de 5,307,745 livres. L'exportation des bois de teinture s'est accrue dans la même proportion.

POPULATION.

Quoique le dernier recensement fasse monter la population d'Haïti à 930,000 ames, il est certain qu'elle est à peine de 700,000; les blancs et les hommes de couleur en forment à peu près la dixième partie. Au commencement de la révolution le nombre des habitans était de 643,000, seulement dans la partie française de l'île.

Nombre des Anglais résidant en France. — L'état suivant fait connaître le nombre et la répartition des Anglais qui résident actuellement en France; il est, comme on va le voir, beaucoup moins considérable qu'on ne le suppose communément.

Digitized by Google

Paris	14,500
Versailles	2,080
Saint-Germain	150
Tours	2,795
Bordeaux	965
Barège	80
Montpellier	300
Marseille	120
Lyon	60
Fontainebleau	30
Saint-Quentin	200
Dunkerque	500
Saint-Omer	700
Boulogne-sur-Mer	6,800
Calais	4,550
Et dans le reste de la France	1,865
Total	35,695

sur lequel on comp te 6,680ouvriers.

La dépense annuelle de la totalité des Anglais est évaluée à 96,000,000 f. environ, ce qui fait 2,689 fr. 45 c. 1/4 par individu.

Longévité en Angleterre. — Depuis la dernière paix les principaux gouvernemens de l'Europe ont donné une grande attention à la statistique, et nous possédons des documens très-positifs sur toutes les villes et presque sur chaque village et chaque hôpital du continent. En comparant ces diverses observations on peut en tirer une conclusion qui, pour n'être pas généralement admise, n'en est pas cependant d'une vérité moins évidente, c'est que la mortalité est beaucoup moins grande dans les villes, les campagnes et les hôpitaux de la Grande-Bretagne, que dans toute autre contrée de l'Europe, et qu'il est incontestable que ce royaume est maintenant le pays le plus salubre que l'on connaisse, grâce aux efforts qui

Digitized by Google

y ont été faits depuis cinquante ans pour atteindre ce résultat. Ce qui nous a le plus frappé dans nos recherches sur cet important objet, c'est que la longévité, dans la Grande-Bretagne, n'est point bornée à quelques districts ou à quelques classes particulières d'individus.

De quelque côté que nous tournions nos regards, l'avantage se trouvera toujours le même; l'homme riche, le pauvre, le malade dans un hôpital, le matelot, le soldat en activité de service, le prisonnier de guerre, le détenu même sous les verrous, tous ont une manière de vivre plus saine dans les îles britanniques que dans aucune des contrées que des statistiques savantes et sûres nous font connaître en détail. Il a été long-tems de mode parmi les Anglais, comme chez les étrangers, de déclamer contre le climat de l'Angleterre, et plus particulièrement contre l'atmosphère de Londres; il nous serait cependant bien facile de prouver que dans les lieux cités pour la pureté de l'air, dans ceux même où l'on envoie habituellement des malades, et que l'on regarde comme des sources où l'on va puiser la santé, la mortalité est plus fréquente que dans cette immense métropole. La contrée de l'Europe qui approche le plus de la Grande-Bretagne, sous le rapport de la salubrité, est le pays de Vaud, où la mortalité est généralement d'un sur quarante-neuf individus, tandis qu'en Angleterre et dans le pays de Galles les décès annuels ne s'élèvent pas à plus d'un sur soixante. C'est surtout dans la comparaison des registres de mortalité dans les prisons et les hospices que l'on verra quel avantage l'Angleterre possède sur les autres nations, et à quel point l'amélioration du régime sanitaire a été portée jusque dans ces asiles du crime et de l'imprévoyance. Le relevé fait dans le dépôt de mendicité de Saint-Denis, près Paris, donne une mort

Digitized by Google

sur trois individus, tandis que dans la prison de la Flotte (*Fleet prison*), située au milieu de Londres, et renfermant 300 prisonniers, on n'a compté que quatre décès dans l'année qui a fini le 9 mars 1818 : ce qui se trouve dans le rapport de un à soixante-quinze.

Economie Rurale.

Nouvelle manière de nourrir les vaches. — Un propriétaire vient d'adopter avec succès une manière très-avantageuse d'élever les vaches, et d'accroître en même tems les produits du sol. Il a reconnu qu'en nourrissant les vaches à l'étable, et en y maintenant le même degré de température en été et en hiver, on obtenait une quantité double de lait. Douze vaches entretenues de cette manière, pendant sept ans, sont toujours dans le meilleur état, et un terrain quatre fois moins étendu que ne l'exige l'ancienne méthode a suffi à leur consommation. Il est vrai que dès que l'herbe est fauchée, cet excellent agronome répand sur le sol la partie liquide qu'il recueille des étables et des fumiers. Cette année, après quatre récoltes consécutives, ses pâturages étaient encore en bien meilleur état que des prairies très-belles qui n'avaient cependant été fauchées qu'une seule fois; il faut ajouter que cet habile propriétaire détruit avec beaucoup de soin les mauvaises herbes, et ne laisse croître dans ses pâturages que les plantes les plus saines et les plus nourrissantes.

Industrie.

Amélioration dans le timbre des journaux. — Les feuilles timbrées chaque jour, à Londres, s'élèvent à

Digitized by Google

plus de 100,000. Le timbre y est appliqué au moyen de dix machines, dont chacune est manœuvrée par trois hommes; il faut en outre six machines pour mouiller le papier. Cependant on commence aujourd'hui à se dispenser de l'opération du mouillage, en faisant usage de la machine inventée par M. Boyce, qui est employée à la fonderie de caractères de MM. Pouchées. Cette machine timbre à sec, donne une impression plus nette, et produit une économie de tems considérable aux propriétaires de journaux, qui étaient autrefois obligés d'envoyer leurs feuilles quarante heures à l'avance. Au moyen de cette machine, on peut timbrer trente-six mille feuilles dans six heures.

FIN DU VINGT-CINQUIÈME VOLUME.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-CINQUIÈME VOLUME.

Pag.

LITTÉRATURE.—Dante Alighieri et son époque. (*Edinburgh Review.*) 5

MORALE. — 1. Fabriques de vices et de crimes. (*Babylon the Great.*) 35

2. Les restes de Jacob. (*Idem.*) 205

ARCHÉOLOGIE. — 1. Manuscrits et tachygraphie des Anciens. (*Edinburgh Review.*) 62

2. Banquets athéniens. (*Quarterly Review.*) 221

SCIENCES NATURELLES. — Intérieur du globe. (*North American Review.*) 193

INDUSTRIE. — Première excursion de la machine à vapeur de M. Gurney. (*The United Service Journal.*) .. 331

HISTOIRE CONTEMPORAINE. — 1. Souvenirs du congrès de Vienne en 1814. (*London Weekly Review*) 105

2. Histoire d'un carbonaro allemand. (*North American Review*) 248

VOYAGES.-STATISTIQUE. — 1. Séjour au Brésil. (*New Monthly Magazine.*) 105

2. Quatrième lettre sur les États-Unis 113

3. Cinquième lettre sur les États-Unis 267

4. L'empire Birman en 1827. (*Quarterly Review.*) 299

ESQUISSES LEVANTINES. (*Extractor.*) 132

TABLEAUX DE MŒURS. — 1. Un concert bourgeois. (*Extractor.*) 154

2. Milice provinciale à cheval. (*New Monthly Magazine.*) 163

3. Les rues de Londres. (*Idem.*) 340

MÉLANGES. — Manuscrit trouvé dans une maison de fous. (*Literary Souvenir.*) 354

Digitized by Google

Pag.

NOUVELLES des Sciences, du Commerce, de l'Industrie, de l'Agriculture..... 169 et 363

Exploitation de l'acajou 169. — Nuée de sauterelles à Smyrne 175. — Voracité des populations indigènes de l'Asie septentrionale 176. — Spécifique contre la morsure des serpens à sonnettes 179. — Voyage pédestre du capitaine Cochrane 181. — L'Élysée espagnol 184. — Exportations et importations de la Grande-Bretagne, pendant l'année précédente 185. — Jonction du Rhin et du Danube 187. — Origine du Catalpa 190. — Chevaux sauvages des bords du Missisipi 363. — Édition complète des palimpsestes découverts par M. Mai 365. — Poésie improvisée des Italiens 369. — Littérature périodique 370. — Événemens qui ont suivi à Madagascar la mort de Radama 371. — Etat actuel d'Haïti 376. — Nombre des Anglais qui résident en France 378. — Longévité en Angleterre 379. — Nouvelle manière de nourrir les vaches 381. — Amélioration dans le timbre des journaux *ibid.*

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google